

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

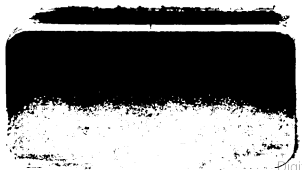
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

* 2208 Bib:. Mont





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN X.

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

(N.° XXXI.) I.er Vendémiaire An 10.

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE.

TABLEAU des environs de Naples et du Vésuve.

FRAGMENT d'un poème inédit sur les Sciences.

.....

Mais vers ces bords riants Parthénope m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle;
Là, je vois, rassemblés dans de vastes tableaux,
Tous les effets du ciel, et des feux, et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,
Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts!
Eh! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile?
Ici, naquit le Tasse, et là, mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Epris de leurs beautés, le poète romain,
Chantait dans le repos ses douces Géorgiques;
C'est là qu'il exhalait les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur?
Et le pampre, accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité?
O vieux géant! ô toi! dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Elysée,
Epanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve! tu rugis, tes flancs se sont ouverts;
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime;

Digitized by Google

La mer, dans tes fourneaux que sa fureur anime,
Se roule, et tes torrents s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit.
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissait sa rage:
La mer en frémissant le reçoit dans son sein.
O! quel combat alors ébranle son bassin!
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge aux flancs de l'Etna des foudres pour les Dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne; et d'immenses vapeurs
Enveloppent les Cieux de leurs voiles trompeurs,
Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et, d'un œil effrayé, voit ces gouffres brûlants.

Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'appaise, et son courroux expire;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé te revoit rarement,
O Vésuve! ô fléau! qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges,
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si longtemps les peuples effrayés!
Les peuples cependant près de toi se rallient,
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient;
Tu redoubles la vie et la fertilité!
Des conquêtes du feu quand le temps irrité,
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.
Ceindre deux fois l'été des gerbes de Cérès;
Ce sol, fertilisé par ses propres ravages,
Doit se couvrir encor de palais et d'ombrages,
Et la lave, à jamais s'emparant de ces bords,
Y dresser des écueils, ou dessiner des ports.

CHÊNEDOLÉ.

Digitized by Google

VERS de Voltaire à M.me de FLORIAN *.

QUE j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir,
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je suis venu trop tard pour y prétendre ;
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

MADRIGAL A DAMON.

QUAND je pense, Damon, qu'une flamme constante
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Par l'espoir de t'aimer toujours.
Non, je ne crains pas de survivre
A la perte des biens que tu me fais goûter.
S'ils pouvaient cesser d'exister,
Serait-ce la peine de vivre ?
Par un si triste sentiment
Mon ame n'est point poursuivie ;
Malheureux qui croit en aimant
Ne pas aimer toute la vie !

Par M.me ****.

*Ces vers ne sont point imprimés dans les éditions des Œuvres de Voltaire. Madame de Florian, dont il est ici question, était une Genevoise, qui, après avoir divorcé avec M. Rillet, banquier, avait épousé l'oncle du chevalier de Florian.

Digitized by Google

ENIGME.

Les sages ont douté quelle était ma naissance,
Si je nais de ma mère, ou ma mère de moi,
Agréable au vieillard, secourable à l'enfance,
Je passe de la ferme à la table d'un roi.
Si l'on me communique une chaleur féconde,
Je puis, quoique je sois privé de sentiment,
Douer d'ame et de mouvement
L'être qui me détruit, quand je le mets au monde.

LOGOGRIPHE.

Des mortels affligés puissant consolateur,
J'ai l'art de soulager les misères humaines,
Et si je n'en suis pas l'entier réparateur,
Du moins j'ai le bonheur d'en suspendre les peines.
De quelque noir chagrin te sens-tu tourmenté,
Tu viens à moi, lecteur, tu me prêtes l'oreille;
Je rétablis le calme en ton cœur agité,
Et comme un bon ami souvent je te conseille.
Décompose mes pieds: tu trouveras, lecteur,
La femme à jamais renommée,
De qui le genre humain tient l'être et la douleur;
L'herbe lointaine et parfumée
Qui des sens assoupis ranime la langueur.
Je finis: souviens-toi, lorsque dans ton ménage
La paix et l'union viendront à s'affaiblir,
De recourir à moi; conciliateur sage,
Je ramène la paix par l'attrait du plaisir.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *langue.*

Le mot du logogriphe est *folie*, où l'on trouve, *foie*, *foi*, *oie*, *fil*, *île*, etc.

Le mot de la charade est *couvent.*

Digitized by Google

Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI; contenant des pièces authentiques sur la correspondance secrète du comte de Broglie, un ouvrage sur la situation de toutes les puissances de l'Europe, dirigé par lui, et exécuté par M. Favier; les doutes sur le traité de 1756, *par le même; plusieurs mémoires du comte de Vergennes, de M. Turgot, etc., etc; manuscrits trouvés dans le cabinet de Louis XVI; seconde édition considérablement augmentée de notes et commentaires, et d'un mémoire sur le* Pacte de famille; *par* L. P. Ségur ainé, *ex-ambassadeur.* A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

Cet ouvrage fut publié, pour la première fois, vers l'année 1793, et depuis quelques mois, il reparaît enrichi de notes instructives et de mémoires nouveaux. Il est curieux par les circonstances qui l'ont fait naître, il est important par son objet. Le nom de ses auteurs le recommande à l'attention de tous les publicistes. Celui de l'éditeur y donne un nouveau prix.

Le succès de la première édition fut général. Il est vrai que le moment était bien choisi; ceux qui, dans ce temps-là, s'efforçaient de persuader à la nation que tous ses trésors avaient passé dans les coffres des empereurs Joseph et Léopold, par les mains de leur sœur; ceux qui s'occupaient à

Digitized by Google

soulever le peuple, en l'effrayant sans cesse de prétendues conspirations ourdies dans je ne sais quels *comités autrichiens* ; tous les démagogues enfin s'empressèrent d'accueillir un ouvrage où la décadence de notre gloire nationale était attribuée par des hommes d'état célèbres, à ce traité de 1756, que le cardinal de Bernis avait conclu entre l'Autriche et la France. Le comte de Broglie et Favier auraient-ils jamais prévu qu'un jour leur politique anti-autrichienne deviendrait celle des destructeurs du trône français? C'est pourtant ce qui est arrivé. Je me souviens qu'avant la publication de ces Mémoires, et dès l'année 1790, Peysonnel, ancien consul à Smyrne, et nourri des leçons de Favier, tonnait, avec la plus grande violence, contre ce même traité de 1756, au milieu de la *Société des amis de la constitution*. Tous les clubs révolutionnaires dont cette société fameuse dirigeait les mouvements et l'opinion, répétaient d'un bout de la France à l'autre, ces anathèmes prononcés contre l'Autriche, et quel était le but réel d'un tel acharnement? Celui d'humilier une reine infortunée qui appartenait à cette maison, et que dès-lors la haine de quelques courtisans ingrats désignait à toutes les fureurs populaires. Peysonnel, en attaquant l'alliance avec l'Autriche, recommandait aussi, sur l'autorité de Favier, l'alliance avec la Prusse *. On

* Cette prédilection pour la Prusse était fort remarquable. Carra, qui rédigeait un journal intitulé, je crois, *Annales patriotiques*, parlait de la nécessité d'un changement de dynastie, et proposait assez clairement un prince de la maison de Prusse. La conduite de Frédéric Guillaume et du duc de Brunswick, changea deux ans après ces dispositions; alors toutes les têtes couronnées furent l'objet des mêmes injures.

Digitized by Google

publia, dans un journal du temps, quelques observations courtes et polies sur ce système politique. On représenta que tous les revers éprouvés dans la guerre de 57, ne devaient point être imputés à la maison d'Autriche, mais à l'ineptie de nos généraux; qu'au moment où nous combattions l'Angleterre pour soutenir l'indépendance des colonies américaines, l'empereur n'avait point cédé aux propositions de nos ennemis; qu'il était resté fidelle au pacte de confédération, et qu'en un mot, les soldats du Brandebourg et de la Westphalie ne respecteraient pas mieux les *Droits de l'homme* que les hussards de la Bohême et de la Hongrie. Ces observations déplurent, et l'auteur fut recommandé à Camille-Desmoulins par des hommes alors tout-puissants, mais qui ont bientôt survécu à leur crédit et à leur renommée. On sait que Camille-Desmoulins s'appelait le *procureur général de la lanterne*. Il en menaça régulièrement, et non sans espérance de succès, celui qui avait osé répondre à Peysonnel. Il assaisonnait ses menaces de bons mots, dignes de la Grève, mais que les beaux-esprits révolutionnaires applaudissaient comme des chef-d'œuvres de goût, de grace et de gaieté *. En un mot, il fallait, à cette époque, être l'ennemi décidé du cabinet autrichien, ou se taire, sous peine de mort.

Le danger n'est plus le même, et le C. Ségur

* Au reste, il est juste d'observer que Camille-Desmoulins voulut expier ses premiers excès vers la fin de sa vie, en prêchant une doctrine toute contraire dans son *vieux cordelier*. C'est là que l'horreur des maux causés par l'anarchie, et le repentir lui ont inspiré quelques pages éloquentes. Sa fin malheureuse et ses derniers écrits, le firent regretter des gens de biens qu'il avait le plus persécutés.

Digitized by Google

a pu développer, dans toute leur étendue, les objections qui se présentent en foule contre le système trop exclusif du comte de Broglie et de Favier. Tout ce qu'on a dit plus haut est ici fortifié par l'autorité du talent et de l'expérience. L'éditeur, en réfutant quelques opinions de Favier, rend d'ailleurs justice à l'importance de son travail, qui a mérité la plus haute estime parmi les diplomates, et qui fait très-bien connaître la situation des états de l'Europe et leurs intérêts divers, depuis la paix de 1763 jusqu'à la fin du règne de Louis XV.

Mais ce qu'il y a de plus instructif dans ces mémoires n'est pas le tableau de l'Europe ; c'est la cause qui les fit naître et qui les tint si longtemps cachés. Louis XV, défiant comme tout roi foible, avait deux ministères, l'un public et l'autre secret : leurs plans se combattaient sans cesse, et redoubloient encore les irrésolutions ordinaires du monarque. Les ministres avoués soupçonnèrent plus d'une fois les menées et l'influence de ces agents cachés. Ils se plaignirent hautement à Louis XV lui-même de ces intrigues dont il était le chef invisible. C'était le comte de Broglie qui s'était chargé de ce ministère secret, ou plutôt de cet espionnage revêtu d'un nom honorable ; et toutes les correspondances passaient de ses mains dans celles du roi. Le duc d'Aiguillon sut par M.me du Barry que le comte de Broglie écrivait quelquefois à Louis XV ; et, jaloux d'une faveur qui pouvait balancer la sienne, plus hardi que tous ses prédécesseurs, ou connaissant mieux la pusillanimité de son maître, il accusa de trahison celui qu'il regardait comme un rival dangereux. Ainsi le comte de Broglie, pour prix de son obéissance,

Digitized by Google

fut dénoncé à Louis XV comme un ennemi de l'état, qui entretenait des correspondances dangereuses avec les cours étrangères; et, Louis XV n'osant avouer qu'il avait ordonné lui-même tout ce qui excitait tant de plaintes, laissa le comte de Broglie en proie aux soupçons les plus injurieux et aux ressentiments de ses ministres. Il l'avertit seulement du danger qu'il courait, et l'exila dans sa terre de Ruffek, pour le soustraire aux inconvénients d'une procédure criminelle. Il adoucit à la vérité cet exil, en lui écrivant avec bienveillance; et, par une contradiction bien digne d'un tel règne, il voulut qu'au fond de sa retraite, le comte de Broglie dirigeât toujours cette même correspondance secrète pour laquelle il était sacrifié au triomphe d'un ministre et de la favorite. Le courtisan obéit encore, malgré l'humiliation publique qu'on lui faisait éprouver. Il avait toujours cru, à force de condescendance, obtenir le département des affaires étrangères. Son espérance fut toujours trompée; et, comme l'exil terminait à cette époque, la carrière de tous les ministres, le duc de Choiseul, en voyant passer de son château de Chanteloup le comte de Broglie qui se rendait à Ruffek, dit très-plaisamment : *M. de Broglie prend le ministère par la queue.*

Combien de réflexions fournit à l'observateur cette anecdote singulière! On a cherché trop souvent les causes de la révolution où elles n'étaient pas. C'est dans le cabinet de Versailles que se préparait depuis longtemps la chute de la monarchie. La fureur du peuple ne renverse les trônes que lorsqu'ils ont perdu la force qui le contient ou les rayons qui l'éblouissent. On a dit avec raison que les rois faibles étaient plus funestes que les tyrans; car la

Digitized by Google

faiblesse enfante l'anarchie, et l'anarchie renferme dans son sein tous les genres de despotisme. Quel nom donner à la conduite d'un roi qui trahit ses propres ministres, et qui, pour détourner leurs soupçons, sert leurs vengeances contre des hommes dévoués dont il est le complice, et dont toute la faute est de lui avoir trop bien obéi? Est-on à la cour de France ou à celle de Claude? Qu'est devenue la dignité royale, et comment veut-on que les sujets la reconnaissent dans cet état d'abaissement? Si le comte de Broglie, las de se prêter à toutes les complaisances d'un courtisan du 18.e siécle, avait, au moment de l'accusation portée contre lui, repris enfin le langage d'un chevalier des anciens temps (ce qui convenait mieux à son nom), il aurait dit à Louis XV : « Sire, vous me « demandez pourquoi la France perd de jour en « jour sa considération et son influence. Mais ce « qui se passe aujourd'hui entre vous et moi, « doit vous le dire assez. Quand le maître est « sans énergie, le gouvernement peut-il en avoir? « Montrez-nous encore la grande ame de ce « Louis XIV, qui fut votre bisaïeul : qu'on re- « trouve au milieu de votre cour la majesté de « la sienne, et les destinées de la France se re- « lèveront avec le caractère du monarque. » Ce langage eût perdu sans doute le comte de Broglie; mais il l'eût plus honoré que le long ouvrage écrit sous ses yeux par le *Publiciste Favier*.

Au reste, le choix du comte de Broglie était digne d'éloges. Favier possédait dans ce genre des connaissances très-approfondies. C'était un de ces hommes pénétrants et discrets, qu'on employait avec utilité dans des commissions furtives ou subalternes, à la suite des ministres accrédités, soit

Digitized by Google

pour les épier, soit pour les servir. Aussi, quand il vivait, j'ai plus entendu louer l'étendue de ses lumières que la sévérité de ses mœurs. Quoiqu'il eût beaucoup voyagé, il aimait le repos, et donnait moins de suite aux affaires qu'aux plaisirs. Quand un ministre avait besoin d'instructions et d'idées, il se souvenait de Favier, et l'envoyait chercher à la hâte; mais tant que Favier ne manquait pas d'argent, il était difficile à trouver. Les asiles qu'il fréquentait le plus alors, n'étaient bien connus que de la police. Elle donnait souvent son adresse : on le faisait venir; on lui proposait quelques gratifications en échange de ses vues politiques; il acceptait volontiers, et rédigeait un excellent mémoire avant ou après quelque partie de plaisir qui devait être payée sur les fonds des affaires étrangères. Les désordres de Favier paraissent d'abord très-contraires à la prudence et à la gravité diplomatiques; cependant on ne lui a jamais reproché l'indiscrétion. Plus d'un homme d'état eut les mêmes défauts, sans danger pour la chose publique. Plusieurs membres du parlement d'Angleterre vivent ainsi; et l'Europe sait bien qu'ils ne sont pas les moins distingués.

Les longues courses et les nombreux écrits de Favier ne l'enrichirent point; car, dans ce genre et dans beaucoup d'autres, le fruit du travail n'est point pour celui qui l'exécute, mais pour celui qui le commande. L'habileté reste ordinairement pauvre et obscure : la fortune et les honneurs sont pour l'oisiveté puissante. Il mourut avant la révolution : il l'eût sans doute aimée, car il se plaignait amèrement des ministres qu'il avait bien servis, et qui l'avaient, dit-on, mal payé, selon l'usage. Quoi qu'il en soit, ses *Considérations sur*

Digitized by Google

les divers états de l'Europe sont un monument très-précieux. Il n'en existait qu'une seule copie, dont Louis XVI était dépositaire. On l'a retrouvée dans son cabinet. Chacun de ces mémoires offre des faits curieux, des détails instructifs et des idées utiles : tous, réunis, font très-bien connaître la situation de l'Europe, au moment où ils furent commencés. Mais combien l'Europe a changé depuis cette époque ! Les bassins de cette fameuse balance dont la main de Favier cherchait a raffermir l'équilibre, sont brisés pour jamais. Les oracles de l'ancienne diplomatie ont été contraints de se taire, et malheur à ceux qui ont eu l'imprudence de parler! le soir même à démenti leurs prédictions du matin. Regardez tous ces professeurs allemands qui feuilletaient jour et nuit le traité de Westphalie, pour y chercher les droits des puissances germaniques. Il sont perdu leur chaire et leur importance; et, dans toutes ces vieilles universités de droit public, les docteurs s'étonnent d'être inutiles. Plusieurs morceaux de ces mémoires peuvent pourtant être médités avec fruit dans les circonstances actuelles. Un esprit comme celui de Favier, devait avoir des aperçus élevés et faits pour tous les temps. Tel est par exemple ce passage sur l'Angleterre.

« Le parlement, le ministère n'est pas ébloui comme « le peuple, d'un enchaînement de prospérités passa- « gères, de l'étendue immense des colonies, des con- « quêtes en Amérique, ni de la multiplication des « millions sterling en papier dans la circulation inté- « rieure. L'administration éclairée laisse subsister « dans l'esprit du peuple la confiance aveugle, la pré- « somption brutale. Elle sait que, pour lui, il n'y a « point de milieu entre l'ivresse et l'abattement; elle

Digitized by Google

« montre en public la plus grande fierté, la sécu-
« rité la plus profonde; mais dans le silence du ca-
« binet, elle apprécie à froid la fortune idéale, les
« ressources factices et les moyens forcés qui soutiennent
« encore l'édifice de cette puissance. Elle sent la *dis-*
« *proportion*, la *disjonction* des pièces dont il est com-
« posé, leur tendance naturelle à l'ébranlement, à la
« dissolution, les mouvements convulsifs de l'Irlande,
« le danger prochain et inévitable d'une scission entre
« les colonies et la métropole, le péril imminent d'une
« banqueroute, et cependant la nécessité d'augmenter
« la dette... Tous les succès de l'Angleterre ne peuvent
« détruire un sentiment de terreur, dès qu'elle sera atta-
« quée dans ses propres foyers..... C'est donc pour ne
« pas voir Annibal à ses portes, qu'elle veut et doit nous
« couper l'unique chemin qui peut nous y conduire,
« la mer, toujours fermée à toute nation qui, avec
« des ports et des côtes, n'a pas des flottes formida-
« bles. En un mot, c'est la *crainte* qui rend aujour-
« d'hui l'Angleterre si haute et si fière à l'égard de
« la France; mais c'est une crainte réfléchie, calculée
« et qui fait saisir au plus faible, tous les avantages
« que lui laisse la négligence du plus fort. »

On voit que Favier ne partageait point cette funeste manie de quelques écrivains sans honneur, qui ne rougissaient point d'abaisser la France devant l'orgueil de l'Angleterre. Les folies anglaises devaient en préparer de plus dangereuses, et loin de les réprimer, l'indulgence et même l'exemple du trône, semblaient en favoriser l'excès. Des courtisans chargés de faveurs, et même des hommes d'état honorés de la confiance du monarque, se laissaient aller à cette frénésie universelle. On vantait sans cesse, jusqu'aux pieds des statues de Louis XIV et

Digitized by Google

dans son palais, une nation de marchands qui, depuis un siècle, outrageait la gloire de ce grand roi, et peu à peu le mauvais goût des modes insulaires chassait du Palais-Royal, et même de Versailles, toutes les graces des mœurs et de l'esprit français. C'était-là une grande maladie de l'état, et Favier semble l'avoir entrevue.

On a joint à son ouvrage deux mémoires de M. de Vergennes. Ils montrent le jugement solide de ce ministre, et justifient sa réputation politique. On est fâché que le philanthrope Turgot ne montre pas tant de sagesse dans deux rapports sur les colonies, qui sont imprimés à la fin du troisième volume. On y découvre le germe de ces opinions destructives qui furent adoptées par Brissot, au commencement de la révolution, et qui produisirent enfin, à la tribune, ce beau mouvement oratoire, *périssent les colonies, plutôt qu'un principe!* L'Amérique, sanglante et désolée, a payé cher ce trait d'éloquence. M. de Vergennes n'eut qu'un esprit droit et juste, et son ministère sera célèbre. M. Turgot eut des qualités plus brillantes avec des intentions pures, et cependant son ministère a fait plus de bruit qu'il n'a conservé d'estime, parce que l'esprit de secte infectait ses meilleures idées, et que l'inflexibilité de ses principes ne lui permettait pas de les accommoder aux lieux, aux hommes et aux temps.

L.

Digitized by Google

SATIRES D'HORACE, traduites en vers, par PIERRE DARU.

DANS le beau siécle de la littérature française, les traductions furent généralement abandonnées à des écrivains médiocres. Ceux qui pouvaient ambitionner une gloire indépendante, et lutter contre les plus beaux génies de Rome et de la Grèce, dédaignèrent-ils ce travail toujours ingrat, dans lequel les succès sont nécessairement au dessous des talents? ou bien ces grands maîtres qui connaissaient profondément la langue et les ouvrages des anciens, et qui en ont fait tant de fois des imitations heureuses, jugèrent-ils impossible de conserver, dans des copies serviles, le caractère, la couleur et la grace des originaux? Je ne discuterai point ces deux questions; mais il est juste d'observer que, dans le siécle qui vient de finir, on a mieux apprécié le mérite et l'utilité de ce genre de travail: une opinion plus générale et plus éclairée a permis de consacrer à la traduction des talents qui pouvaient aspirer par eux-mêmes à la plus haute renommée. Nous y avons gagné de mieux connaître les anciens, et de pouvoir opposer quelques ouvrages du même genre aux traductions dont *Pope*, *Dryden* et d'autres hommes célèbres ont enrichi la littérature d'un peuple rival: presque tous les historiens et les orateurs de l'antiquité ont trouvé parmi nous des interprètes dignes d'eux; quelques-uns, tels que *Suétone*, ont eu le dangereux avantage d'être traduits par des hommes fort supérieurs à eux. *Tacite*, dont le génie original et profond avoit résisté à deux célèbres écrivains de notre âge, J. J. *Rousseau* et d'*Alembert*, a cédé aux longs efforts et aux études constantes de M. *Bureau-de-Lamalle*. Mais les poètes anciens ont été moins heureux. *Virgile* est le seul qui

Digitized by Google

doive entendre la langue de son traducteur, puisque *Laharpe* a cessé trop tôt de prêter la sienne à l'auteur de la *Pharsale*.

Sans vouloir affaiblir l'estime que mérite leur travail, je ne cite point ici, parmi les traducteurs des poètes, ceux qui les ont fait parler en prose : nous leur devons des ouvrages, plus ou moins recommandables, par l'explication du texte ou par l'élégance du style. Mais la prose la plus nombreuse est encore si loin de l'harmonie poétique, qu'elle peut à peine en donner une idée. Le rhythme, l'inversion, l'ellipse, toutes les figures hardies qui font souvent le charme des vers, au lieu d'avoir la même beauté dans la prose, y sont quelquefois de véritables défauts : les anciens ne connaissaient pas ce langage mixte que nous avons très-bien caractérisé par l'expression bizarre de *prose poétique* ; et c'est un des motifs qui ont déterminé nos littérateurs les plus judicieux à prononcer, contre les prétentions de la médiocrité jalouse, qu'il fallait traduire en vers les poètes de l'antiquité.

L'écrivain le plus spirituel de la cour d'Auguste,

> Horace, l'ami du bon sens,
> Philosophe sans verbiage,
> Et poète sans fade encens.

Horace, dis-je, dont presque tous les vers sont une pensée, mais dont presque toutes les pensées sont revêtues d'une expression pittoresque, n'a pas moins à perdre qu'un autre poète, dans la langue timide des prosateurs. L'extrême justesse de ses préceptes les a rendus communs dans toutes les langues et chez toutes les nations : une raison saine, une connaissance médiocre du latin suffisent, en général, pour l'entendre et pour l'expliquer; mais il faudrait le talent le plus rare pour conserver à l'auteur sa physionomie origi-

Digitized by Google

nale, et, à son style, ces formes si variées, ces tours à la fois si faciles et si harmonieux qui l'ont placé à côté de Virgile, dans l'opinion de tous les siécles polis, comme dans la faveur du second des Césars. Aussi, je ne connais aucun poète qui présente plus de difficultés pour une traduction en vers.

Ces difficultés n'ont pas arrêté le C. *Daru*, jeune écrivain, qui, dans ses premiers essais et dans plusieurs pièces originales, a déja fait remarquer aux connaisseurs du talent pour la versification, de l'esprit, du goût, l'attachement aux bons principes et l'étude des vrais modèles.

Sa traduction des *Odes*, des *Epîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace, quoiqu'elle laissât beaucoup à desirer, fut accueillie favorablement par le public. On accordera sans doute le même intérêt et la même indulgence à la traduction des *Satires*, par laquelle il complète aujourd'hui l'ouvrage important qu'il avait entrepris.

Je ne sais pas, au reste, si l'on adoptera généralement l'opinion du C. *Daru*, qui paraît persuadé dans sa préface, que, de toutes les poésies de son auteur, les satires étaient les plus difficiles à traduire. Il me semble que ses odes présentent alternativement plus de douceur et d'élévation, plus d'élégance et de majesté, plus d'images et d'harmonie; et que cet heureux mélange de tous les tons, cette alliance si rare de la mollesse et de la force, de la grandeur et de la grace, sont plus difficiles à conserver dans une traduction, que la finesse, l'enjouement et la raison piquante qui règnent dans ses satires. Mais, dans les unes et dans les autres, un style également pur, également sage, également analogue au sujet, un choix toujours exquis des mots les plus harmonieux, combinés par le goût le plus savant et l'oreille la plus poétique, voilà ce qui caractérise Horace. Et ce mérite prodigieux qui, seul, distingue les grands

Digitized by Google

poètes des versificateurs vulgaires, n'est pas toujours, je l'avoue à regret, le mérite du nouveau traducteur.

Une critique raisonnée, et même sévère, n'est qu'un hommage de l'estime pour l'écrivain dont le talent peut et doit se perfectionner. Le C. *Daru* ne saurait méconnaître le motif qui m'a dicté quelques observations sur son ouvrage. Je me plais à reconnaître d'avance que, tout imparfait qu'il est, cet ouvrage annonce dans son auteur, le goût des bonnes études, avec un caractère d'esprit et de talent, devenu plus rare aujourd'hui que le talent même. Le C. *Daru* justifiera sans peine cette opinion, qui m'a paru celle de tous les juges éclairés. C'est à moi de justifier mes reproches, par quelques citations.

Tout le monde connaît le début de la première satire d'Horace:

Quî fit, Mœcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?
O fortunati mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra, mercator, navim jactantibus austris,
Militia est potior, quid enim? Concurritur: horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta, etc.

Voici la traduction du C. *Daru*.

Mécontent de son sort, de desirs tourmenté,
Chacun maudit la place où les Dieux l'ont jeté.
Que n'étais-je marchand! dit ce vieux militaire,
Qui va, d'un pied boiteux, regagner sa chaumière;
Qu'un guerrier est heureux! s'écrie avec douleur,
Ce marchand menacé par Neptune en fureur;
Il se bat; on le tue, il expire avec gloire;
On le manque; il triomphe, et chante sa victoire, etc.

Il me semble que ces vers, un peu faiblement tournés,

Digitized by Google

rendent assez bien le fonds des idées d'Horace, mais qu'on y chercherait vainement les formes de son style et la vigueur de son pinceau. *La place où les Dieux l'ont jeté*, n'exprime qu'imparfaitement la double intention du poète, qui, par ces mots, *quam sibi sortem seu ratio dederit, seu fors objecerit*, indique les places où *le sort nous jette*, comme celles que notre raison choisit, et peint avec plus d'énergie l'inquiétude active de l'esprit humain et l'inconstance de ses desirs. — Le soldat qui, *d'un pied boiteux, regagne sa chaumière*, est bien faible à côté de *Multo jam fractus membra labore*, et présente une image différente. — Enfin, cet hémistiche sec et commun de *Neptune en fureur*, ne fait pas même soupçonner l'harmonie imitative de *navim jactantibus austris*. — Horace commence par une apostrophe et par une interrogation qui donnent au style un mouvement plus rapide, et qui peignent déja l'incertitude et l'agitation. Le traducteur y substitue une phrase positive, qui ne produit aucun effet. *O fortunati mercatores!* s'écrie le guerrier, dans les vers latins. On entend le cri d'une ame, tourmentée d'inquiétude et de jalousie. — *Que n'étais-je marchand!* dit le traducteur français; et ce vœu stérile annonce à peine quelques regrets. — Cette différence entre l'original et la copie est malheureusement beaucoup trop fréquente.

Voyez cette fable ingénieuse du rat de ville et du rat des champs, (liv. II, sat. VI), que l'inimitable La Fontaine a lui-même imitée, avec moins de grace et de bonheur (il faut l'avouer) que celles d'Esope et de Phœdre.

..... Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum,
Asper et attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum.

Digitized by Google

Le C. *Daru* traduit :

.....Jadis,
Rat de champs, rat de ville etaient deux vieux amis.
Dans son trou, le premier invita son compère.
C'était un rat fort pauvre, à lui-même sévère,
Ménager; mais sachant, dans les occasions,
Faire un peu de dépense, et jusqu'à des façons.

Ce style est celui de l'apologue; mais Horace ne parle point de ces *façons*, qui présentent encore une idée différente de la sienne : *invita dans son trou*, pour *accepisse cavo paupere*, me semble d'une simplicité presque grossière; et le vers, *Rat de champs, rat de ville, étaient deux vieux amis*, n'a point l'élégance de ce rapprochement, *veterem vetus hospes amicum*. On chercherait en vain, dans tout le reste du récit français, la finesse de tour et d'expression qui rend le latin si remarquable. Mais il y a des vers qui, sans offrir une traduction fidelle, ont le mérite d'être fort bien tournés, comme ceux-ci sur le rat de ville.

Effleurant chaque mets, sa fierté dédaigneuse
Les laissait retomber d'une dent paresseuse.

Horace dit :

Tangentis malè singula dente superbo.

La neuvième satire du premier livre, *Ibam forte viâ sacrâ*, est celle que le C. *Daru* me paraît avoir traduite avec le plus de succès; il était difficile de mieux conserver la rapidité du dialogue et la vivacité de l'expression :

« A propos, vous avez un secret à me dire,
N'est-il pas vrai, Fuscus? Oui, dit-il, je le crois;
Mais nous ne pouvons pas en parler cette fois.
C'est fête chez les Juifs. Pourriez-vous, sans scrupule,
Dans un jour aussi saint....? — Je suis un incrédule. —

Digitized by Google

Moi, dit-il, je suis peuple; il faut bien m'excuser,
J'aime les Juifs et crains de les scandaliser. »
Jour fatal ! Le cruel ! il fuit quand on m'égorge,
Et me laisse en riant le couteau sur la gorge.

J'aime les Juifs, est un trait plaisant, qui n'est pas dans le latin. Si le C. *Daru* avait fait sur les autres satyres des efforts aussi heureux que sur celle-ci, sa traduction lui garantirait un rang distingué parmi nos littérateurs les plus utiles. Il est déja placé parmi ceux qui donnent les espérances les plus flatteuses.

A la suite des satires d'Horace, le C. *Daru* a placé la dixième de Juvénal, intitulée *les Vœux*. C'est la plus fameuse et la plus propre, comme l'observe fort bien le traducteur, à donner une idée des beautés et des défauts ordinaires de l'auteur. Cet essai de traduction, qui n'est pas le moins digne d'éloges, est précédé d'un aveu plein de franchise et de modestie. « Il ne « serait pas juste, dit le C. *Daru*, de juger le style « de Juvénal, et surtout celui d'Horace, d'après le mien. « Mais en lisant une traduction de ces deux poètes, « faite par le même homme, avec le même soin, « quoique ce ne soit pas avec le même plaisir, on « pourra comparer la justesse, la force, la finesse « de leur esprit ; et je serai flatté que les gens de « goût devinent quel est celui à qui je donne la pré- « férence. »

Je ne crois pas qu'on soit fort embarrassé pour deviner ; le C. *Daru* a des titres qui ne permettent pas de méconnaître ses principes et son goût.

Ce n'est pas tout d'être méchant, il faut encore être gai, disait Voltaire, en parlant des satiriques. Et voilà pourquoi les déclamations éloquentes de Juvénal sont restées bien au dessous des leçons ingénieuses et de la piquante ironie d'Horace. Mais ce Juvénal, qui ne respecta pas

Digitized by Google

toujours les bornes posées par la décence, et qui, suivant l'expression de Boileau,

Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

n'en avait pas moins un talent très-original et très-vigoureux, qui ne permet pas même l'idée d'un rapprochement avec ces écrivains obscurs, qui s'imaginent l'avoir pris pour modèle. La verve de Juvénal n'est pas le délire de l'envie et de la méchanceté. Il n'y a pas plus de ressemblance entre les principes qu'entre les talents Juvénal attaqua presque toujours des coupables flétris par la haine publique. Il n'eut point l'odieuse folie de changer le malheur en crime, et de reprocher aux proscrits les coups honorables dont les tyrans de Rome les avaient frappés. Ces infamies étaient réservées à notre siécle. C'est parmi nous que les satires sont devenues des libelles diffamatoires, où l'on pourrait, au besoin, trouver des actes d'accusation contre les citoyens traduits devant les tribunaux révolutionnaires, ou devant ces commissions instituées par *les cinq hommes* dont le 18 brumaire a délivré la France et l'humanité. Or, si les honnêtes gens de Rome trouvèrent tout simple que Juvénal, pour prix de ses fureurs, fût relégué aux frontières de la Nubie, sous le tropique du Cancer, s'étonnerait-on qu'à Paris, une prudence très-naturelle fît fermer aux satiriques modernes toutes les maisons où l'on redoute les delateurs?

E.

Digitized by Google

NÉOLOGIE, ou *Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, par J. P. MERCIER, membre de l'Institut national de France; 2 vol. in-8.° Chez *Maradan*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16. Prix, 9 fr., et 11 fr. par la poste. An IX (1801).

IL ne faut plus s'inquiéter de la pauvreté de la langue française. De grands écrivains nous ont fatigués de leurs plaintes à ce sujet. M. de Voltaire les a portées plus loin que personne, et ne s'est pas borné à déplorer l'indigence et le dénuement de notre langue, il a accusé son caractère; et l'a appelée *une gueuse fière, à qui il faut faire l'aumône malgré elle.*

Voilà que, *malgré elle*, il vient de lui arriver un grand secours; c'est la néologie du C. Mercier, qui nous met dans l'abondance pour longtemps, en nous procurant, outre une préface de soixante-seize pages, pleine de pensées *fécondatrices*, une collection de *mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles.* On peut l'évaluer, par un calcul modéré, à plus de trois mille. Le C. Mercier assure qu'ils seront bientôt suivis d'un grand nombre d'autres; et, si la richesse continue à s'accroître dans cette proportion, nous ferons bientôt la nique aux Allemands, lorsqu'ils viendront nous *cataloguer* leurs vingt-huit mille mots.

Ce ne sont pas seulement des *nouveautés* que l'*enrichisseur* écrivain nous présente, ce sont des *neuvetés*, c'est-à-dire, des choses que nous possédions déja, et dont nous restions privés, parce que l'*étroitesse* de notre génie s'abstenait d'en faire usage, de même que, dans le temps de la *sans-culotterie*, de pauvres aristocrates

Digitized by Google

honteux laissaient de bons habits neufs dans l'armoire, sans oser les étrenner. C'était une richesse morte, qui attendait un *ressusciteur*, et le C. Mercier l'est du même droit et par la même puissance qu'il est créateur.

Les *nouveautés* sont de lui, et elles sont nombreuses; les *neuvetés* le sont moins, mais l'auteur, en nous les faisant retrouver, a soin de nous apprendre à qui nous les devions. Ingrats que nous sommes! qui vivions dans l'*oubliance* de nos bienfaiteurs et de leurs bienfaits, nous ne savions pas que nous devions le mot *oborier* au C. *Rétif*, et le mot *déjouir* au C. *Moussard*, et la *francisation* à *Louis Verdure*, et une foule d'*heureusetés* pareilles, à la plume *libérale* des *Bonneville*, des *Saint-Aure*, des *Paganel*, du docteur *Sacraton*, d'*Urbain-Domergue*, de *La Bouche-de-Fer*, de *Pio*, *Manuel*, etc., etc., etc., tous hommes *verveux*, qui, depuis vingt-cinq ans, semblent s'être *phalangés* pour combattre la timidité *puristique*. En vain les *abécédaires*, l'*étouffeur* Laharpe, les *sermoneurs* du Mercure, et la légion des *feuillistes*, en vain toute cette race *zoilisante* s'est obstinée à perpétuer l'indigence antique de ce qu'elle appelait les modèles, la résolution était prise d'*éléémosiner la gueuse fière*, et de lui remplir ses poches, afin qu'elle ne manquât plus sans cesse au besoin. Ce projet a eu le même effet qu'une souscription par laquelle une multitude de petits dons imperceptibles s'élève à une somme considérable; et, par un miracle lent, mais que le livre nouveau de J. P. Mercier *active* merveilleusement, il se trouve, en dernier résultat, que l'indigence a enfanté la richesse. Plaignons nos pères qui n'étaient riches que de génie; nous allons être riches de trois mille, et bientôt de six et de quinze mille mots; car la libéralité de tous les pauvres, excitée par les exemples que cite l'illustre *néologueur*, va s'épancher sans mesure, et ce sera un *profluve* de bienfaits, qui ne s'arrêtera plus.

Digitized by Google

On a toujours admiré l'inclination des pauvres à donner. Franklin soupçonne qu'il y a un peu de vanité dans leur fait. Le jour, dit-il, que j'entrai à Boston pour y commencer ma fortune, en devenant garçon imprimeur, je n'avais que deux *pennys* dans ma poche. Un pauvre s'étant présenté, je lui donnai un penny, et j'avoue qu'il entrait dans cette belle action plus d'ostentation que de charité. C'est à peu près ainsi que beaucoup de gens, n'étant pas en état d'écrire trois phrases avec sens et pureté, nous faisaient néanmoins l'aumône de quelque mot *inéprouvé*, surtout de quelque négatif (car c'est, en ce genre, ce qui est plus facile); puis, ils s'enhardissaient, se faisaient fabricateurs de vocables les mieux *vocablés* qu'il se puisse; puis se félicitaient avec J. P. Mercier, et chantaient en refrain avec lui : *Je suis néologue, moi, je suis néologue.*

O chers néologues! je confesse que j'ai été votre confrère dans une langue que je ne savais guère mieux que la plupart d'entre vous ne savent le français. Etant à Londres, il y a quelques trente ans, avec une très-faible provision de mots anglais, et forcé d'en faire usage, je suppléai à la provision, en *néologuant* ou *néologuisant*, et je forgeai quelques arrangements de mots qui assurément n'étaient pas dans les exemples cités par Johnston, quoique son dictionnaire soit très-complet, attendu qu'il l'a fait tout seul, comme Charles Pougens fera le sien, d'ici à l'an 2440, c'est-à-dire, avant 639 ans. De bons Anglais qui m'écoutaient, trouvaient que je m'*estrivais* assez bien, et que j'*énergisais* très-plaisamment leur langue.

Voilà ce que c'est d'être hardi. Les gens qui savent, sont les seuls qui craignent. Cicéron était timide à inventer des mots pour la langue romaine. Il les empruntait du grec (qui était très-connu à Rome), et avertissait ses compatriotes de leur indigence, par la nécessité de l'emprunt; mais il était très-réservé à forger un mot la-

Digitized by Google

tin, et il n'osait dire *indolentia*, *medietates*, *declamitans*, sans s'excuser en quelque sorte, sans employer quelqu'un de ces adoucissements que remarque Quintilien, *ut ita dicam*, *scilicet dicere*, *quodammodo*, *permitte mihi sic*. Fabriquer un mot, semblait une chose hasardeuse (*quid periculosum*). Oh! les pauvres gens, que ces grands hommes! Encore une fois, ils n'étaient riches que de génie.

Ronsard voulut l'être de mots, et le C. Mercier ne lui refusera pas l'honneur d'avoir été, comme lui, un très-*indubitant* néologue. Ce fut lui qui nous parla du soleil *perruqué de lumière*, et qui, voulant déplorer la briéveté de la vie des princes de la maison de Valois, s'écriait :

.....Je dirais le sang valésien,
Dyspotime, *oximore*, *oligochronien*.

Tout cela venait du grec en droite ligne, et n'a pu obtenir la *francisation*. Il n'y a peut-être qu'un seul mot que nous lui devons, et on ignore communément qu'il en est l'inventeur; c'est lui qui a fait *ode*. Il le déclare lui-même dans une préface : *Et osai le premier des nôtres enrichir ma langue de ce nom, ode*. Mais où sont un millier d'autres mots qu'il a forgés, ou que forgèrent, à son exemple, du Bellay, Dubartas, et tant d'autres? Que sont devenus, dans le siécle suivant, ceux que hasardait Menage? Car il s'en mêlait aussi, et ce métier a été essayé plus souvent qu'on ne croit. Il créait des mots, et ensuite il les citait comme ayant eu l'honneur d'être employés par lui : *J'ai dit dans mon Eglogue pour la reine de Suède; j'ai dit dans mon Oiseleur; je me suis servi de ce mot dans mon Jardinier, et j'ai été plus hardi que M. Chapelain, qui n'a osé s'en servir dans sa Pucelle*, etc. Il me semble qu'il parle de ses *créations*, à peu près comme M. Mercier parle des siennes. Mais voyez ce qui en advint. Ce sot siécle dix-septième, ou de Louis-le-Grand, se moqua de M. Menage, et le traita d'homme *vain et présomptueux*. Grande injustice assu-

Digitized by Google

rément! dit le malheureux néologue. « Véritablement, « si j'avais fait signifier à messieurs de l'Académie fran- « çaise que j'ai enrichi notre langue de tel ou tel mot, « et qu'ils ayent à se servir de ce mot dans leurs écrits, « et à le mettre dans leur dictionnaire, ce serait non- « seulement une grande vanité, mais une grande *im-* « *pertinence.* »

Le lecteur remarquera sans doute quelle était la différence de ces temps-là aux nôtres. Le courage d'un néologue n'allait pas plus loin; et l'on pliait devant l'autorité de *défunte Académie.* Aujourd'hui on la brave, 1.° parce qu'elle est défunte, et de plus, parce qu'on affronte tout; et qu'on se déclare *créateur*, *autocrate*, DESPOTE (c'est le titre formel qu'a pris M. Mercier). Il est despote, vous dis-je; il veut que personne n'en doute, et que tout cède à son *omnipotence.* D'ailleurs, il s'est bien persuadé, dit-il, que

C'est par timidité que l'on perd les états.

Or, il n'a point de timidité: il est *irrétrograde*, quand une fois sa volonté est émise; il est invulnérable, quand on le *pistoletterait*; il est *intuable*, quand on le percerait à jour au beau milieu de la poitrine. Il l'a repété ces jours derniers dans un journal: *Je suis intuable*, a-t-il dit; et, par conséquent, ce même journal avait tort de le dire *occis.* Hélas! tout Paris était déja *enfunesté* de cette nouvelle, et l'on disait: Comment est tombé celui qui a dépouillé de leur gloire et le tendre Racine, et le grand calculateur Newton, et les plus fameux peintres de France et d'Italie, et même le chantre harmonieux des belles nuits de mai, la plaintive Philomèle *, et qui va incessamment foudroyer l'astronome

* Lisez l'art. *Rossignoles* dans la néologie de J. P. Mercier. On y verra qu'il n'aime pas plus le chant du rossignol que les vers de Racine.

Digitized by Google

Copernic, et donner ensuite sa *Platopodologie*, ou Traité de la connaissance de l'homme par l'inspection de son pied ?

C'est surtout en Allemagne que cette perte sera sentie, si *tant est* qu'il faille un jour s'y résoudre, et si ce grand homme est *tuable* au temps et à la vieillesse. En Allemagne, dis-je, habite proprement le génie ; le génie inventeur, le génie qui ne craint rien, qui s'affranchit de tout, qui méprise les *abécédaires* dits académiciens et érudits, et les déclare une troupe inepte et *calcable* ; le génie barde, le génie klopstokique, le génie kantzien. Tous les partisans de Kant sont déja prévenus que *Herr* Mercier est des leurs, et, par conséquent, il sont tous *admiromanes* passionnés de Herr Mercier. Oh ! que la nouvelle de cette mort aurait retenti douloureusement, répétée par tous les échos de la Forêt noire, jusqu'aux rivages de la Baltique !

Les bons juges allemands ne blâment, dans M. Mercier, qu'un seul petit défaut, qui nous paraît, à nous autres Français, vraiment imperceptible : on sera surpris de l'apprendre ; et, pour le bien concevoir, il faut écouter le petit récit qui nous a été fait par un Français très-véridique.

Il voyageait vers le 60.e degré. Dans ces contrées glacées, il rencontra un professeur allemand, empaqueté de ses fourrures, qui suait à grosses gouttes, en *translatant* en son idiôme un chef-d'œuvre d'un écrivain français. Quel est, dit le voyageur, l'heureux auteur pour qui vous daignez faire tant d'efforts ? — Je ne les plains point ; c'est pour le plus grand de vos écrivains. Vous devinez pour qui. — Montesquieu, peut-être ? — Vous n'y êtes pas. — Voltaire ? — Oh ! nenni. — Racine ? — Eh ! fi ! vous vous éloignez toujours davantage. Allons, allons, cher homme, il faut vous le dire : je traduis Mein-Herr Mercier. C'est sans difficulté le plus grand

Digitized by Google

génie qu'ait *parturié* la France ; il n'a qu'un seul défaut, c'est celui des Français, il est incurable : c'est qu'*il sacrifie trop souvent aux Graces.*

Qui s'en serait douté? B. V.

ABRÉGÉ de l'Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-Cesar, jusqu'à l'expédition d'Egypte par les Français ; et le combat naval d'Aboukir, par GOLDSMITH, *auteur du* Vicaire de Vakefield, *de l'*Abrégé de l'Histoire romaine et de la Grèce, *etc., etc.* 2 vol in-12 de 750 pages, et ornés de 36 portraits, gravés en taille-douce; traduit de l'anglais sur la dernière édition. Prix, 5 fr. pour Paris, et 7 fr. franc de port; papier vélin, 10 fr., et 12 fr. franc de port. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 240 *.

IL y aura peu d'auteurs anglais plus naturalisés parmi nous que Goldsmith. C'est dans son roman du *Vicaire*,

* Nous avons annoncé dans ce journal *l'Abrégé de l'Histoire Romaine* du même auteur, avec le texte anglais des lettres sur *l'Histoire d'Angleterre*, publiées sous son nom et sous le titre de *History of England in a series of letters from a nobleman to his son*, 2 vol. Chez les frères Levrault, quai Malaquais.

Cette nouvelle édition des lettres sur l'Angleterre, plus agréable et plus correcte que les précédentes, est augmentée de deux lettres biographiques sur les historiens anglais, anciens et modernes.

Ces deux lettres sont en effet de Goldsmith. Mais l'ouvrage entier n'est pas de lui, et est jugé depuis longtemps. On y a reconnu de la méthode, de l'impartialité autant qu'on en peut attendre d'un Anglais, et une élocution

Digitized by Google

production vraiment remarquable par un mélange heureux de sensibilité et de plaisanterie, que l'on commence à étudier sa langue. Nos jeunes gens aiment à traduire ou à imiter la charmante romance de l'*Hermite*. Enfin, c'est *le Village abandonné* qui a fourni à l'auteur de *l'Homme des champs*, le portrait de ce curé qui

« Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
« Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau. »

Et la plupart des traits de ce grand magister qui

« Sait, le fait est sûr, lire, écrire, compter,
« Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter,
« Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
« Et même du latin eut jadis quelque usage. »

Son *Abrégé de l'Histoire romaine*, regardé comme classique en Angleterre, où il a eu douze éditions, n'a pas été moins bien accueilli parmi nous.

L'*Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* méritait aussi d'être plus répandu en France, puisque notre histoire a des rapports si intimes et si fréquents avec celle d'Angleterre. Le succès de la traduction de l'*Histoire romaine* est donc d'un heureux présage pour le traducteur de l'*Histoire d'Angleterre*.

noble et facile, qui unit quelquefois les agréments du genre épistolaire à la gravité de l'histoire. Mais on n'a pas remarqué que cet auteur anonyme, a copié servilement des passages entiers de l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire. Plusieurs pages de ces lettres n'en sont qu'une traduction élégante et fidelle. Il laisse aussi échapper quelquefois ces sentences historiques qui caractérisent la manière de Voltaire, et dont la plupart lui appartiennent en effet. En général, il a beaucoup puisé à cette source sans l'indiquer. On en peut dire autant de beaucoup d'historiens modernes de cette nation.

Digitized by Google

Goldsmith possédait ce talent assez rare, qui consiste à ne dire ni trop, ni trop peu, à éviter la sécheresse; et, en s'interdisant les détails, à choisir parmi tant de faits et d'événements ceux qui sont dignes de l'histoire; du moins il a rempli ces conditions d'un abrégé assez heureusement, pour le but qu'il s'était proposé; je veux dire pour un ouvrage qui servît à la première éducation; car on trouverait bien du mécompte, si l'on voulait comparer Goldsmith à notre président Hénaut.

Sa narration, en général, claire, rapide et purement historique, est quelquefois relevée par des embellissements, et semée de réflexions judicieuses; lorsque l'auteur n'est pas dominé par les préventions de pays et de secte. Le traducteur a voulu précautionner ses jeunes lecteurs contre cet inconvénient, par des notes courtes placées au bas de la page, et même il aurait dû les multiplier davantage.

Je choisirai, pour offrir une idée de la manière de l'auteur, dans les endroits où il s'est permis de donner un peu d'étendue au récit des faits, celui de l'exécution et de la mort de l'infortunée Marie d'Écosse :

« Dès la pointe du jour elle se revêtit elle-même d'une « robe de velours, la seule qu'elle eût réservée pour « cette fatale cérémonie. Thomas Andrews, shériff « en second du comté, étant entré dans son apparte- « ment, lui dit que l'heure était venue, et qu'il allait « la suivre au lieu de l'exécution. Marie lui déclara « qu'elle était prête; puis ayant dit adieu à ses do- « mestiques, elle partit, soutenue par deux de ses « gardes, et suivit le shériff d'un air grave et sérieux, « mais tranquille, le visage couvert d'un long voile « de toile, et tenant un crucifix d'ivoire à la main. « Elle passa ensuite dans une autre salle. Les seigneurs « qui devaient être présents à l'exécution, marchaient « devant elle, ainsi que le shériff; et Melvil, grand

Digitized by Google

« maître de sa maison, lui portait la robe. On avait « dressé, dans cette pièce, un échafaud qu'on tendit « en noir. Aussitôt que Marie fut placée, Beale lut « l'ordre. Fletcher, doyen de Péterborough, voulut « faire à cette princesse une longue exhortation; mais « elle le pria de s'en épargner la peine, parce qu'elle « était fermement décidée à mourir dans la religion « catholique. La salle était remplie de spectateurs « qui la regardaient avec autant de douleur que de « pitié. Sa beauté, quoique un peu obscurcie par l'âge « et l'affliction, perçait au milieu de ses souffrances, « et la faisait encore remarquer dans ce fatal moment. « Les deux bourreaux se mirent à genoux devant elle, « pour lui demander pardon. Elle leur dit qu'elle le « leur accordait, ainsi qu'aux auteurs de sa mort, « d'aussi bon cœur qu'elle désirait que Dieu lui par- « donnât à elle-même. Puis elle protesta de nouveau « de son innocence. Les yeux couverts d'un mouchoir, « elle s'étendit elle-même sur l'échafaud, sans mon- « trer la moindre crainte, ni le plus léger tremble- « ment; et pendant qu'elle récitait un pseaume, les « bourreaux lui tranchèrent la tête (l'an 1588) en « deux coups. »

Je transcrirai encore cette réflexion de l'auteur, touchant Henri VIII et ceux qui contribuèrent avec lui à la réforme en Angleterre. Il me semble qu'on y retrouve bien le Goldsmith du *Vicaire* et des poesies. C'est la même bonhomie : car Goldsmith se montre assez zélé partisan de la réforme, ce qui ne l'empêche pas de dire : « Henri fut cruel par caractère; il le fut « en tout et toujours, dans les actes de son gouver- « nement, dans les controverses de religion et dans « le sein de sa famille. Plusieurs théologiens se sont « efforcés de le justifier, comme s'il y avait quelque « connexité entre la réforme et sa conduite. Rien n'est

Digitized by Google

« plus absurde que de défendre l'une par l'autre ; ou « du moins on doit reconnaître que les révolutions les « plus heureuses ont quelquefois été opérées par les « hommes les plus vicieux. »

Nous abrégerons les citations. Elle n'apprendront rien à ceux qui savent. Elles seraient inutiles pour ceux qui ne savent pas, puisqu'ils auront recours à l'ouvrage lui-même.

Du reste, cet abrégé, comme tous les autres, en dépouillant l'histoire de ses ornements et de ses circonstances, n'offre plus qu'un grand registre de crimes. Ce sont-là les résultats de l'histoire. Toutefois on ne peut s'empêcher d'y reconnaître aussi ce progrès des lumières qu'amène nécessairement la succession des âges. Mais si l'on demande pourquoi tant de perfectionnement et si peu de perfection, je croirais assez bien répondre en disant que l'homme, doué de la faculté admirable et indéfinie de tout connaître, n'a pas la faculté de rien changer, et encore moins lui-même que tout le reste. Les arts se perfectionnent, les constitutions s'améliorent ; mais l'homme reste avec toutes ses passions, et de ce fonds, toujours le même, naissent des résultats toujours semblables. Aussi voyons-nous, à quelque différence près d'époques ou de circonstances, les mêmes événements et les mêmes désordres se répéter d'un bout de l'univers à l'autre.

On doit s'attendre que la traduction d'un ouvrage aussi utile aura bientôt une seconde édition ; nous invitons le traducteur à en profiter, pour faire disparaître les incorrections et les inexactitudes qui sans doute ne peuvent être attribuées qu'à la précipitation de son travail. Il le doit aux jeunes gens à qui ce livre est destiné ; il se doit à lui-même d'achever ce qu'il a si bien commencé.

M.

Digitized by Google

Les Rudiments de l'Histoire, ou *Idée générale et précise des peuples les plus célèbres, tant anciens que modernes, suivis d'une courte notice des meilleurs livres, où l'on doit l'étudier dans tous ses détails; par* Louis Domairon, *ancien professeur de belles-lettres à l'Ecole militaire de Paris.* Paris, chez *Déterville*, rue du Battoir, n.° 16.

Nous voyons tous les jours de nouveaux abrégés d'histoire, et l'étude de l'histoire n'en est pas plus facile et plus répandue. Il faut l'attribuer à ces écrivains malheureux qui ne savent pas qu'abréger une science ne consiste pas tant à la présenter sous un moindre volume, qu'à donner une bonne méthode pour l'apprendre.

Ce mérite, plus rare et plus difficile, distingue particulièrement *les Rudiments de l'Histoire*. On ne saurait trop les recommander aux instituteurs et aux élèves. Les premiers y trouveront une méthode simple et facile pour classer leurs souvenirs. Les élèves y trouveront un guide sûr et agréable, qui les conduira aux sources choisies de l'histoire, en leur inspirant toujours le desir de les connaître; et, pour cette fois, les *Rudiments* auront donné le goût de l'étude.

Le C. Domairon était déja connu avantageusement par *les Principes généraux de belles-lettres*, ouvrage adopté par l'école militaire de Paris. Il complète aujourd'hui les services qu'il a rendus à l'éducation, par ce nouvel ouvrage, qui, comme il le dit lui-même, a des rapports nécessaires avec le premier. C'est ainsi que les Rollin et les Lebeau, etc. après avoir fourni une carrière honorable et laborieuse, léguaient leur doctrine et les fruits de leur expérience, aux enfants de leurs élèves.

Digitized by Google

Les Vies des hommes illustres, de PLUTARQUE, *traduites du grec, par* AMYOT, *grand aumônier de France, avec des notes et des observations, par MM.* BROTIER *et* VAUVILLERS. — Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER. — Paris, de l'imprimerie de *Cussac*, rue Croix-des-Petits-Champs, n.° 33.

ON ne feuillete guères aujourd'hui tous ces vieux auteurs,

Enfants demi-polis des Normands et des Goths,

que pour y chercher l'origine et les progrès du langage. On lit encore Amyot pour Plutarque et aussi pour lui-même. Tel est le privilége particulier de sa naïveté gauloise et du charme antique répandu dans sa diction; il a élevé un monument littéraire avant que la langue fût fixée. Lorsque le grand Racine cite un passage de Plutarque, il a soin de nous dire : « *Je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites, car elles ont une grace dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois pas pouvoir égaler dans notre langue moderne.* » Depuis Racine, on a publié plusieurs traductions en langue moderne, et même de très-estimables, et l'on aime toujours ce vieux traducteur, qui sut *adombrer* son style sur celui de son original, et dont les formes, tantôt piquantes, tantôt négligées, rendent aimables jusqu'aux défauts du bon Plutarque, *qui sentait quelquefois son philosophe béotien.*

Les nombreux travaux des critiques sur le texte de Plutarque, ont fait voir dans l'ancienne traduction

Digitized by Google

plusieurs inexactitudes qu'il était important de relever. C'est l'objet des notes et des observations ajoutées par les nouveaux éditeurs. Les noms de l'éditeur de Tacite, et du savant traducteur de Pindare, répondent assez de l'utilité et de la perfection d'un semblable travail. Assurément les trésors de l'érudition et de l'antiquité ne pouvaient être confiés à de plus dignes mains.

Cette édition, dont nous annonçons aujourd'hui les deux premiers volumes, ornés de gravures, sera la plus complète qui ait encore paru, tant pour les ouvrages de Plutarque que pour les suppléments aux *Vies des hommes illustres*. Elle sera fixée à 24 volumes, dont deux contiendront les tables les plus amples; avantage qu'on ne trouve pas dans les précédentes éditions. Ces tables seront distribuées de manière qu'en facilitant toutes les recherches que l'on peut faire dans Plutarque, elles tiendront encore lieu d'un dictionnaire des *antiquités et des connaissances anciennes*, qui manque à la littérature.

VARIÉTÉS.

EXTRAIT du Génie du Christianisme, partie de l'Histoire Naturelle.

LAISSONS aux imaginations vulgaires et corrompues à plaisanter jusqu'à la fadeur sur la séduction du serpent; pour nous qui, dès notre enfance, nous sommes livrés à l'étude de la nature, et qui avons supporté la vie sauvage des déserts, pour rechercher les œuvres du Très-Haut, le serpent est souvent tombé sous nos yeux et nous n'avons pu méconnaître la malédiction

Digitized by Google

dont il fut atteint après son crime. D'où viendrait cette secrète horreur, dont les hommes sont frappés à sa vue. Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux. On ne saurait dire où gît le principe de son déplacement; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre; il s'évanouit magiquement sous les yeux, reparaît, disparaît encore; semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. La danse d'Ariadne avait moins d'erreurs, le labyrinthe moins de sinuosités, que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; et, comme ses mouvements, elles ont tout le faux brillant et toutes les variétés trompeuses de la séduction. Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtres, jeter à l'écart sa robe tachée de sang.

Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons extraordinaires qui glacent, brûlent ou tachent le corps de la victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une son-

Digitized by Google

nette ; il siffle comme un aigle de montagne ; il mugit comme un taureau; son souffle exhale l'ambre ou la peste. Partout, objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Mélange de ce qu'il y a de plus horrible et de plus doux, de plus odieux et de plus grand, il favorise l'art d'Hippocrate ou les maléfices des Canidies; il sert aux vengeances des tyrans, et les filles du plaisir en font des bracelets et des colliers; il est banni de l'habitation de l'homme, et, sur la table des rois, il orne les plus beaux vases antiques; il se plaît dans les fanges de la terre, et pourtant, génie familier des poètes, il goûte à l'ambroisie des Muses. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée ; aux enfers, il arme le fouet des Furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole : il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux, dans les airs ; et, dans la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais en punition du langage perfide qu'il fit entendre à notre mère, il se laisse lui-même charmer par de doux sons ; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet de l'année 1791 ; nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onnoutagues. Un jour que nous nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génesie, un serpent à sonnettes entre dans notre camp. Il y avait parmi nous un canadien qui jouait de la flûte. Il voulut nous amuser et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le superbe reptile se forme tout-à-coup en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues,

Digitized by Google

contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante. Sa double langue brandit comme deux flammes; ses yeux sont des charbons ardents. Son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge. Sa peau dilatée devient terne et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte. Le serpent fait un mouvement de surprise et retire la tête en arrière; il ferme peu à peu sa gueule enflammée. A mesure que l'effet magique le frappe, ses yeux perdent leur âpreté; les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt par degré. Moins perpendiculaire sur sa ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour-à-tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons lents et monotones. Le reptile, baissant son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne; s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre aussitôt qu'il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux. A cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper .....

..... CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

DÉFIANCE et Malice, comédie en un acte et en vers, du C. *Dieulafoy*, vient d'obtenir sur ce théâtre un succès mérité. De la finesse et de la gaieté, quelquefois de la recherche, plus souvent une élégance aisée dans le style, une foule de traits spirituels et plusieurs qui sont vraiment comiques, tout cela se trouve réuni dans une représentation qui ne dure pas vingt minutes. A peine la critique a-t-elle le temps de s'apercevoir que l'intrigue est peu vraisemblable et que les moyens en sont usés. Sans doute, comme l'a dit gravement un journaliste, qui prend au sérieux les bagatelles, et qui traite en bouffon les questions les plus importantes de la littérature; sans doute, dis-je, les travestissements n'ont plus rien de neuf au théâtre; et, sous ce rapport, l'ouvrage du C. *Dieulafoy* ressemble à tout. Mais on est à peu près convenu, ce me semble, qu'un ouvrage dramatique peut ressembler à tout, et valoir encore beaucoup mieux que ceux qui ne ressemblent à rien.

Quoi qu'il en soit, ce petit acte est d'un effet piquant, et la représentation en est agréable. *Blinval* veut éprouver *Céphise*, sa cousine, jeune veuve, dont il doit bientôt obtenir la main. Il prend les habits de son vieux intendant. *Céphise*, prévenue, prend ceux de sa vieille gouvernante, l'alarme par des contes malins, s'amuse de sa jalousie, et finit par récompenser son amour; voilà toute l'intrigue, ou, si l'on veut, le seul motif de la pièce. Point d'épisode, point de personnages secondaires, très-

Digitized by Google

peu de longueurs dans le dialogue, qui n'est ralenti qu'une seule fois par la description, peut-être un peu déplacée, des ridicules du jour, et qui est semé de mots plaisants et de vers ingénieux ; on en retiendra plusieurs, et c'est l'éloge le plus flatteur de la pièce.

Saint-Phal et M.lle *Mezeray* partagent le succès de l'auteur. Il fait preuve de bonheur et d'adresse, en mettant son esprit sous la protection de leurs talents.

E.

ANNONCES.

LA *Bibliothèque des Romans* a présenté cette année plus de variété que les années précédentes. Il paraît que les rédacteurs ont senti la nécessité de diminuer le nombre des analyses de romans, anciens et modernes, et d'y substituer des nouvelles intéressantes. Deux des rédacteurs se sont distingués dans ce nouveau genre. Les nouvelles intitulées l'*Egoïste* et la *Jalousie*, du C. Fiévée, sont heureusement conçues ; elles offrent des caractères bien tracés. On a reconnu, dans les nouvelles de M.me de Genlis, ce talent pour la narration et cet intérêt doux et soutenu qui règnent dans les *Veillées du Château*, et dans *Adèle et Théodore*. Tout porte à croire que cette entreprise, entre les mains de tels rédacteurs, jouira d'un brillant succès.

On continuera d'y donner l'analyse raisonnée des romans anciens et modernes, français et étrangers, traduits dans notre langue, avec des anecdotes historiques et critiques concernant leurs auteurs et leurs ouvrages, des notices sur les mœurs, les usages du temps, les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

« Lorsque nous avons commencé, dit le prospectus de la quatrième année, tout était à faire, et cependant jamais les volumes n'ont éprouvé le moindre retard ; aujourd'hui nous avons des matériaux en abondance. La littérature allemande nous offre beaucoup de sujets de traduction, dont le choix sera toujours fait

Digitized by Google

avec goût ; la littérature anglaise nous a peu fourni ; mais le moment approche, sans doute, où la paix rendra les communications et les échanges faciles. La plupart des volumes contiendront une nouvelle, soit de M.me de *Genlis*, soit du C. *Fiévée*, soit des autres collaborateurs. »

La *Nouvelle Bibliothèque des Romans* sera toujours rédigée par M.me de *Genlis*, et les CC. *Deschamps*, *Desfontaines*, *Fiévée*, *Légouvé*, *Moilin*, *Vigée*.

Il paraîtra régulièrement un volume du 10 au 15 de chaque mois, et deux à la fin de chaque trimestre, ce qui fera, par année, 16 vol. in-12, composés chacun d'environ 220 pages.

Le prix de l'abonnement pour cette quatrième année, commençant au mois de vendémiaire an 10, est de 25 francs par an pour Paris, et 35 fr. pour les départements, franc de port par la poste.

On souscrit, à Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16, chez lequel on peut se procurer des exemplaires des trois premières années, ensemble ou séparément, à raison de 25 francs l'année, pris à Paris.

On peut souscrire, dans les départements, chez les directeurs des postes, et chez les principaux libraires. Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

L'ANCIENNE Géographie universelle, comparée à la moderne, où l'on voit les royaumes, les provinces, les villes et les lieux où se sont passés des événements remarquables; les mers, les côtes, les golfes, les caps et détroits; les fleuves et rivières qui s'y jettent; les montagnes, les peuples, leurs mœurs et leurs usages; ensuite la Géographie ecclésiastique, où l'on fait mention des patriarchats, archevêchés et evêchés; les lieux où se sont tenus des conciles, tant généraux que provinciaux, et les endroits dont il est parlé spécialement dans l'Histoire Ecclesiastique; avec une Table générale, en forme de Dictionnaire, de tous les noms anciens des royaumes, provinces, villes, fleuves, rivières, lacs, montagnes, etc. comparés avec leurs noms modernes, par Joseph-Romain *Joly*, auteur de la Géographie sacrée, 2 gros volumes in-8.°, avec un Atlas in-4.° de dix-huit cartes sur grand-raisin. Prix, 18 fr. pour Paris, et 24 fr. pour les départements.

Digitized by Google

RELATION des combats et des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre, précédée d'une adresse aux marins sur la disposition des vaisseaux pour le combat, et terminée par un précis de la guerre présente, des causes de la destruction de la marine et des moyens de la rétablir; par feu *Kerguelen*, ancien contre-amiral. Prix, 3 fr. papier ordinaire; papier fin 4 fr. A Paris, chez *Patris*, imprimeur, quai Malaquais, et chez *Gilbert*, libraire, rue de Seine, n.° 2. An 9 (1801).

L'auteur est le même marin qui, en 1772, découvrit dans les mers australes une île d'environ 200 lieues, et que le célèbre Cook nomma depuis Terre de Kerguelen.

« C'est à la marine, dit-il, en forme de conclusion de « son ouvrage, qu'est réservée la gloire de terminer « cette guerre trop longue: après avoir forcé dans leurs « derniers retranchements les armées autrichiennes, « comment renverserons-nous le seul ennemi qui nous « reste à vaincre? En profitant de tous nos moyens ma- « ritimes, qui sont plus que suffisants pour transporter sur « les côtes d'Angleterre l'une ou l'autre de ces armées ré- « publicaines, qui, sur le continent, ont terrassé tant de « fois les nombreux satellites de la coalition. Oui, réali- « sons bientôt ce projet de descente, dont on a tant parlé, « en faveur duquel l'opinion publique se prononce d'une « extrémité de la France à l'autre, pour l'exécution duquel « tous les Français seront matelots et soldats. » Le zèle du C. Kerguelen paraît avoir été justifié par ses connaissances maritimes; il *annonce des vues et des plans d'autant plus infaillibles, qu'ils ont été formés sur le territoire ennemi, et toute la puissance anglaise ne sauroit en entraver l'exécution.* Du moins, il est vrai que *toute la puissance anglaise* semble avoir été appelée à la défense des côtes. Les journaux anglais, depuis environ deux mois, ne parlent que de précautions et de mesures contre un débarquement, et se plaignent des frais immenses que la peur de l'invasion des Français a déjà coûté à leur gouvernement.

RECUEIL des lettres de M.me de Sévigné, nouvelle édition, augmentée d'un précis de la vie de cette femme célèbre; de réflexions sur ses lettres, par S. J. B. *de Vauxelles*, et ornée de portraits gravés d'après les

Digitized by Google

meilleurs modèles, 10 vol. in-12, an 9 (1801), brochés avec étiquettes. Prix 25 fr. Chez *Bossange, Masson* et *Besson*, libraires, rue de Tournon, n.° 1133. On a placé, en tête du premier volume, l'éloge composé par M.me la présidente de Busson, et couronné à Marseille en 1777. On a renvoyé au dixieme volume les réflexions du C. de Vauxelles, et une préface du C. Labarpe, qui auraient rendu ce premier volume trop considérable.

Cette édition est imprimée avec le plus grand soin et une des plus belles qui ait paru jusqu'à ce jour. Nous en avons donné l'annonce dans le N.° XXX du *Mercure*, avec l'analyse des réflexions du C. de Vauxelles, notre coopérateur.

COURS d'éducation, par M.me *de Genlis*, ou nouvelles éditions, revues, corrigées et augmentées, de ses principaux ouvrages de morale.

Ce cours contient :

LE Petit La Bruyère, *ou* Caractères et Mœurs des enfants de ce siècle, ouvrage fait pour l'adolescence ; suivi d'une seconde partie, contenant un Recueil de pensées diverses, offert à la jeunesse. Nouvelle édition, 1 vol. in-8.° br..... 3 fr. 50 cent.

Le même livre, 1 vol. in-12..... 2 50

HERBIER moral, *ou* Recueil de Fables nouvelles, et autres poésies fugitives, suivies d'un Recueil de Romances d'éducation, 1 vol. in-8.°..... 3 fr.

Le même livre, 1 vol. in-12..... 2

NOUVELLE Méthode d'enseignement pour la première enfance, contenant, 1.° l'explication de la Méthode pour les Instituteurs ; 2.° des Dialogues ; 3.° un Conte intitulé l'*Ile des Enfants* ; 4.° des Modèles de composition ; et 5.° une nouvelle Méthode d'enseigner le dessin, 2 parties in-8.° br. en 1 vol..... 4 fr. 50 c.

Le même livre, 2 parties in-12..... 2 50

NOUVELLES Heures catholiques, à l'usage de l'enfance, 1 vol. in-18..... 1 fr. 20 c.

Sous presse.

ADELE et THÉODORE, *ou* Lettres sur l'Education, 4 vol. in-12 (pour paraître en brumaire an 10). On a

Digitized by Google

tiré un petit nombre d'exemplaires in-8.° de cet ouvrage.

L'auteur, en augmentant cet ouvrage de plusieurs lettres, a, en outre, refait entièrement le plan de lecture qui le termine.

LES Annales de la Vertu, *ou* Histoire universelle, iconographique et littéraire, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des jeunes littérateurs, 4 vol. in-12 (première livraison, pour paraître en brumaire prochain). On a tiré également un petit nombre d'exemplaires in-8.° de cet ouvrage. L'auteur a augmenté de plus de moitié les deux volumes de l'ancienne.

La deuxième livraison paraîtra deux mois après. Ces nouveaux volumes renferment la suite de *l'Histoire de France*, *l'Histoire d'Angleterre*, et un volume entier contenant un *Tableau comparatif des deux Littératures française et anglaise*. L'auteur ayant attaché à cet ouvrage une nouvelle idée, en a changé le deuxième titre. Le titre ancien était, *Annales de la Vertu*, ou *Cours d'Histoire à l'usage des jeunes personnes*.

LES Veillées du Château, augmentées d'un volume de Contes nouveaux.

DICTIONNAIRE historique, iconographique et littéraire de la Bible, 3 vol. in-8.°

On a suspendu l'impression de cet ouvrage manuscrit, pour réimprimer les *Annales de la Vertu*, dont toutes les éditions manquaient totalement.

LA Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie, 1 vol.

DISCOURS moraux, 1 volume.

LE Théâtre d'Éducation, augmenté d'un volume.

L'impression de tous ces ouvrages se fait chez *Crapelet*, sur beau papier carré fin, de la manufacture de Courtalin. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

LE Lycée de Paris, rue du Hasard-Richelieu, publie le programme de ses séances, pour la 6.e année lycéenne. Le nouveau directeur, secondé par une société de littérateurs et de professeurs distingués, espère y réunir tout ce qui peut plaire aux gens du monde et aux gens de

Digitized by Google

lettres. Il offre à ses souscripteurs: *Un cours de Physiologie*, par le C. RANGUE, docteur en médecine; un cours de *Géométrie descriptive*, par le C. FAYOLLE; un cours de *Mathématiques élémentaires*, par le C. POMMIEZ, tous deux professeurs au Louvre. Le C. DUCLERC, élève de MENTELLE, professera la géographie et l'astronomie appliquées à l'histoire. (Chaque maire des douze arrondissements de Paris est invité à envoyer à ces trois cours deux élèves qui y seront admis gratuitement). Le C. BLAINVILLAIN enseignera la langue italienne; M. BALDWIN (de Londres), la langue anglaise. Le C. PALISSOT-BEAUVAIS, associé de l'Institut, fera un cours de zoologie; celui de botanique commencera un peu plus tard. — Il y aura, par mois, deux veillées des Muses; on donnera un *bal de société*, les 9 et 19. Une lecture publique pour les ouvrages sérieux et de longue haleine, aura lieu les 26. Le C. CAILHAVA y lira quelques-uns de ses commentaires sur *Molière*. L'ouverture du Lycée se fera, le 16 brumaire, par une veillée des Muses, suivi d'un concert a 8 heures. Le premier bal se donnera le 19. — La bibliothéque a été considérablement augmentée. On trouvera d'ailleurs toutes les nouveautes intéressantes, les journaux et notàmment le *Times* et le *Morning-Chronicle*.

Le prix de la souscription est de 60 fr. pour les hommes, et de 36 fr. pour les dames. Aucun souscripteur ne peut être admis que sur la présentation de deux membres. — Le directeur vient d'adresser à tous les maires de Paris la lettre suivante:

Citoyen maire,

Je desire vivement que le *Lycée de Paris* puisse entrer dans le plan de l'instruction publique, et tel est le but de ses habiles professeurs. Daignez nous seconder, en y envoyant deux élèves de votre arrondissement. Outre les cours désignés dans mon prospectus, ils pourront profiter gratuitement de tous les autres, si vous le jugez convenable.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Sur la ville de Moscou *.

On vient de publier en allemand un livre qui a pour titre : *Moscou, esquisse par J. Richter.* L'auteur ayant habité dix ans la ville qu'il décrit, ne peut être qu'un guide sûr, et le tableau que nous allons tracer d'après lui, offrira d'autant plus d'intérêt, que cette ville, ancienne résidence des empereurs, et l'une des plus grandes villes du monde, est en même temps la plus industrieuse de la Russie, et peut-être la moins connue en Europe.

« Moscou, capitale de l'empire russe, peut, à juste titre, être compté parmi ces monuments prodigieux, qui ne doivent leur édification qu'à une longue série de siècles et aux constants efforts des hommes. De dessus la colline qui regarde la porte de Dorgomoubow, la vue embrasse le pourtour immense de cette ville colossale ; l'horizon représente un vaste plan tout couvert d'édifices, au milieu desquels on voit s'élever des palais pompeux, et des tours que, de plus près, on serait tenté de prendre pour autant de colonnes destinées à supporter le firmament : mais l'œil trompé n'aperçoit dans les uns que des cabanes, dans les autres que des petites flèches.

Le périmètre de Moscou est de plus de 40 werstes, c'est-à-dire 10 à 12 lieues. Cinquante-trois rues principales, dont plusieurs ont quelques werstes de longueur, et 482 rues moyennes coupent la masse énorme de plus de 10,000 bâtiments.

* Moscou est à la veille d'un événement qui peut lui donner plus de prospérité, de splendeur et de vie qu'il n'en eût jamais. On sait qu'Alexandre I.er y doit être couronné le 22 septembre, le même jour que le fut en 1762 Catherine II. Les préparatifs sont immenses ; les Russes et les étrangers y arrivent de toutes parts. C'est donc le moment de parler de cette ville, outre qu'elle a été jusqu'à présent plus célèbre que connue.

Digitized by Google

On entre par 12 portes ; on compte 23 ponts, tant sur les deux fleuves, la Moscowa et la Jausa, qui traversent la ville, que sur le Neglinnaja, petit ruis eau qui serpente dans l'immensité de ses murs.

Les règlements de la police divisent Moscou en 20 districts, et chaque district en plusieurs quartiers. Sa population ordinaire est de 200,000 ames, mais les nobles qui viennent l'habiter l'hiver, et leurs nombreux domestiques, la font monter périodiquement à 300,000. L'été, on entend à peine le bruit d'un carrosse ; l'hiver, les rues sont obstruées par les équipages et les voitures de toute sorte.

Les Russes emploient particulièrement les traîneaux pour leurs exercices, leurs courses ou leurs promenades. Leur amusement favori, c'est la formation de montagnes de glaces, très-hautes et très-escarpées, du haut desquelles ils se glissent, ou plutôt se précipitent sur ces traîneaux, aussi vîtes que l'éclair. Quelquefois ils descendent en patins ces énormes amas de glaces. Rien n'est plus périlleux, et cependant rien de plus rare que les accidents. Ces montagnes artificielles, très-multipliées, offrent, dans leur voisinage, des boutiques, des cafés, des joueurs de gobelets : l'affluence est prodigieuse.

Les concerts sont fort en vogue pendant le carême. Alors Moscou est visité par les plus célèbres virtuoses de l'Europe. Les billets se payent deux à cinq roubles, et plus d'un homme riche, pour encourager les talents, prend jusqu'à 50 et même 100 billets.

L'air est des plus salubres, soit à raison du degré sous lequel est situé Moscou, soit à cause de l'élévation naturelle et de la sécheresse de son sol. L'atmosphère est ordinairement pur et serein ; les saisons ont un cours régulier, et l'hiver n'est rien moins que désagréable ou mal-sain. Les habitants des climats chauds ne sauraient se faire une idée des beaux jours d'hiver dont on jouit dans le Nord ; la nature a quelque chose de plus noble qu'ailleurs, et offre l'aspect le plus imposant. Quand on se promène, ou qu'on se donne de l'exercice par une belle journée, surtout lorsque le froid est piquant, on se sent une aise inexprimable ; on acquiert, pour ainsi dire, une nouvelle vie.

Les rues de Moscou sont d'ailleurs larges et bien aé-

Digitized by Google

rées; les maisons, bâties généralement à un étage, sont souvent entrecoupées de jardins, et presque toutes séparées par des intervalles qui laissent un jeu libre à l'air et aux rayons du soleil: aussi la population va toujours s'augmentant, comme le constatent les relevés des naissances et des morts.

On trouve à Moscou beaucoup de vieillards dans toutes les classes des citoyens, quoiqu'en général, leur manière de vivre ne soit pas des mieux ordonnées. Les épidémies sont rares dans cette ville; plus rarement encore y sont-elles désastreuses. C'est surtout dans les anciennes familles de négociants, qu'on retrouve cette race originaire, si nerveuse et si robuste, des Moscovites proprement dits.

Au milieu de la ville, sur un site très-élevé, est le district, appelé le Kremb ou la forteresse. De là, les regards se promènent, à une grande distance, sur une multitude d'objets qui les arrêtent agréablement. Au dessous, les eaux de la Moscowa s'échappent en de longs circuits; à droite, est le pont de pierre; à gauche, le pont de bois, où les voitures passent et repassent continuellement. On voit sur le fleuve, une quantité innombrable de barques; on découvre en même temps une grande partie de la ville; ici, des palais magnifiques, qui feraient honneur à Rome et à Gènes; là, de misérables cabanes, qui feraient honte au plus pauvre village d'Allemagne, contraste malheureux, qui distingue Moscou des autres grandes villes de l'Europe! Sur les deux rives du fleuve se présentent de riantes collines, au dessus desquelles des monastères gothiques élèvent orgueilleusement leurs flèches dorées; au dessous, là où se réunissent la Jausa et la Moscowa, est située la maison des enfants trouvés, monument moderne et plein de goût, sur lequel la vue et la pensée s'arrêtent avec un égal plaisir. Le logement des enfants, des inspecteurs, précepteurs et gardiens, l'église, les magasins, les brasseries, les boulangeries, les cuisines, l'infirmerie, etc., forment une espece de petite ville, dont le périmètre embrasse plus de trois werstes (une lieue). On y voit quelques fabriques, dont les ouvriers, au nombre de plus de 5,000, sont presque tous des enfants trouvés. On reçoit les enfants à toute heure de jour et de nuit; on

Digitized by Google

veille avec un grand soin à leur santé et à leur éducation. Il y a des appartements pour les femmes enceintes, elles y sont accouchées gratis. Cette institution remonte à 30 ans, et depuis qu'elle existe, il n'est pas un exemple d'infanticide dans l'immense ville de Moscou. On y a joint une école de commerce, où cent fils de pauvres négociants sont nourris et formés gratis au négoce.

Plus près du centre de la ville, le tableau change de face, mais n'offre pas moins d'intérêt. D'abord se présente l'ancien palais des czars, où résidèrent jadis les vaillants Ywans, le noble Michel Romanow, le sage Alexis Michailowitsch, Théodore-le-Doux, et Pierre-le-Grand. Ce qui manque de magnificence à ce palais, l'imagination le supplée par le souvenir des grands hommes qui, du sein de ce séjour, étendirent sur tout l'empire les bienfaits de la civilisation. Tout y est maintenant tranquille, désert et muet. On y remarquait déjà les efforts destructeurs du temps, lorsqu'il plut à Paul I.er d'ordonner que cette ancienne résidence des autocrates, ses prédécesseurs, serait réparée et mise en état de le recevoir, lui et sa famille.

Entre les églises du Kremb, se distinguent celle appelée *de la Mort de la Vierge*, et celle de *l'Archange Michel*. Dans la dernière, se trouve l'ancien tombeau des czars; dans la première, on remarque un magnifique lustre d'argent massif, pesant 2,800 livres, dont la république de Venise fit présent à Boris Gondehow. C'est là que les empereurs sont sacrés et couronnés; c'est là que les grandes fêtes publiques et celles de l'église sont célébrées avec le plus de pompe. Le Kremb renferme encore la fameuse bibliothèque synodale, si curieuse par les manuscrits grecs qu'on y a fait venir du mont Athos, et grand nombre d'églises et de monastères qui embellissent ce district par le coup-d'œil de leurs coupoles et de leurs croix argentées ou dorées. Sur tous ces monuments domine la tour du grand Ywan, la plus haute de Moscou, et dans laquelle on compte vingt-deux cloches; la plus grosse, une merveille du monde, pèse 12,000 pudes ou 480,000 livres.

Le district de Moscou, qui entoure la moitié du Kremb, est appelé le Kitaigorod; c'est le plus commerçant de tous. L'étymologie de son nom (*Gorod*, veut dire ville, et *Kitai* signifie Chine) semble indiquer que c'était

Digitized by Google

là que se faisait autrefois le commerce de la Chine. Il était alors très-considérable; aussi ce fameux district, qui offre l'aspect d'une foire permanente, est-il souvent nommé par excellence *la ville*. Les boutiques sont toutes au rez-de-chaussée, sous des arcades qui décorent le frontispice de vastes bâtiments; c'est au dessus qu'on trouve les cabarets, les restaurations, etc. Chaque marchandise a son quartier; on voit là l'orfévrerie, ici les ustensiles en cuivre, plus loin ceux en fer-blanc; d'un autre côté, les différentes étoffes *, etc. Le faux jour qui règne dans ces boutiques, dont le nombre s'élève à plus de 6,000, rappelle assez naturellement l'idée de ces abat-jours pratiqués ailleurs par la supercherie, et bien habile qui n'en est la dupe. La bourse est un bâtiment pompeux et moderne, qui répond parfaitement à la grandeur de la ville et à la richesse des négociants.

On voit encore, dans le Kitaigorod, le monastère *Suikonospuskique*, où se trouve le collége esclavon, grec et latin, fondé en faveur des personnes qui se destinent à l'état ecclésiastique; elles y achèvent leur instruction. Cet établissement, déja très-utile, pourrait le devenir davantage. Les thèses publiques qui s'y soutiennent, les pièces de vers qui s'y composent, soit en latin, en grec, en russe ou en allemand, annoncent bien le desir de pénétrer dans le sanctuaire des sciences, mais décèlent en même temps qu'on n'en prend pas le meilleur chemin. La méthode scolastique qu'on observe en soutenant les thèses, la manie des anagrammes et des acrostiches, sont autant d'entraves qui empêchent le génie. Le gouvernement finira sans doute par y introduire le mode d'enseignement adopté, dans ces derniers temps, à l'université de Moscou; la bonté des méthodes, le zele des professeurs, l'assiduité, l'émulation des élèves, distinguent cette université parmi tous les établissements russes de ce genre **.

* Les métiers ne forment pas de corporations: chacun fait de ses moyens et de son industrie l'emploi qu'il juge le plus convenable.

** L'université de Moscou est formée de trois facultés; la philosophie, la jurisprudence et la médecine. Cinquante etudiants sont défrayés par le gouvernement. Avant d'y être admis, les jeunes gens vont au *gymnase*, qui compte plusieurs centaines d'élèves, dont cent cinquante sont aux frais du trésor public. Les leçons sont gratuites pour tout le monde.

Digitized by Google

La place où se tient le marché aux oiseaux, mérite encore de fixer les regards des étrangers. On y vend toutes sortes d'oiseaux dont on estime le chant, ainsi que des chiens, des lapins, des écureuils et autres animaux domestiques. Ce commerce ne laisse pas d'y être fort important, attendu qu'il n'y a peut-être aucun pays où l'on aime aussi généralement ces animaux. On donne souvent un prix excessif d'un rossignol, d'une caille ou d'un pigeon; mais rien n'a autant de valeur qu'un beau chien. Les Tyroliens apportent des canaries, dont le plus chétif est vendu cinq roubles; il y en a qu'on paye depuis 50 jusqu'à 100 roubles.

Un anglais, M. Maddox, est l'entrepreneur et le directeur du théâtre de cette capitale. Arrivé à Moscou, il y a 25 ans, il y bâtit une grande et magnifique salle, qui renferme une redoute assez vaste pour contenir plusieurs milliers de personnes. Le théâtre a quatre rangs de loges et deux galeries. La division des loges est en général bien entendue, leur décoration en glaces est superbe et elles sont très-élégamment tapissées. L'abonnement annuel d'une loge est de 300 à 1000 roubles et même au-delà. Le prix des billets du parterre est d'un rouble. Malgré ce taux excessif, il est rare que les loges et le parterre ne soient pas remplis. Cela doit suffire pour faire juger du luxe et de la cherté des jouissances qu'on se procure à Moscou. Si les acteurs n'ont point ici cette espèce de considération que leur ont vouée dans d'autres pays les amateurs de l'art dramatique, du moins ils ne sont point flétris ni exclus de la société. Un comédien est, comme un autre artiste, estimé et accueilli dans toutes les classes; mais sans qu'on lui prodigue l'encens et les cajoleries. Les pièces qu'on représente sont la plupart traduites des autres langues; il existe cependant un fonds d'ouvrages russes, soit en opéra bouffons, soit en tragédies et autres espèces de drames. Les traductions qui ont eu le plus de succès sont *Emilie Galotté*, *miss Sara Samson*, *Minna de Barnhelm*, *Clavigo*, *Beverley*, *Marianne*, *l'Ecole de la Médisance*; mais surtout les pièces de Kotzebue; *Misanthropie et Repentir*, *le Perroquet*, *l'Enfant Naturel*, *l'Indigence et la Noblesse de Sentiment*. Il n'est aucun poète dramatique natio-

Digitized by Google

nal ou étranger qui jouisse ici d'autant de célébrité que l'auteur de ces derniers *chef-d'œuvres*, malgré tous les défauts que ses compatriotes semblent se plaire à y trouver. Les ballets sont assez jolis, on ne saurait trop louer quelques-unes des décorations, peintes par le célèbre Gonzaya. Le parterre se conduit avec une sagesse remarquable, il ne se livre point à ces bruyants transports d'improbation qui, sans corriger les mauvais acteurs, découragent le talent timide et novice. Les spectateurs se bornent à ne point applaudir celui qui joue mal. L'amour-propre est averti et n'est point trop blessé. En général les applaudissements s'adressent plus souvent à l'auteur de la pièce qu'au comédien. On peut cependant reprocher aux loges et au parterre, lorsqu'on représente des pièces médiocres, ou qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, de causer si haut, qu'à peine l'auditeur le plus attentif peut entendre le dialogue des acteurs, et personne n'est là pour imposer le silence.

La littérature n'est pas en honneur ici comme chez les autres nations policées de l'Europe. On ne doit donc pas s'étonner de ce que les auteurs y sont moins nombreux et les libraires moins riches que partout ailleurs*. Outre la librairie de l'université, qui est la plus considérable de la ville, il y a nombre de boutiques de marchands de livres dans le Kitaigorod; mais ce sont la plupart des ouvrages d'église, des recueils de chansons populaires et de vieux romans depuis longtemps en possession des suffrages du public. On compte trois imprimeries privilégiées, celle de l'université, celle du sénat et celle du synode. La première surtout intéresse les littérateurs, celle du sénat s'occupe principalement de l'impression des ukases, et les presses de celle du synode ne sont employées que pour les livres de religion.

On peut citer parmi les principaux ouvrages russes,

* Un ukase, du 31 mars (12 avril) dernier, permet l'entrée en Russie de tous livres et journaux étrangers. A l'avenir, on pourra imprimer des livres de toute espèce, en se conformant au règlement du 16 septembre 1796. Sa majesté Alexandre I.er révoque aussi dans cet ukase l'ordre du 5 juin 1800, d'après lequel les scellés avaient été apposés sur plusieurs imprimeries particulières.

Digitized by Google

qui sont sortis de l'imprimerie de l'université, pendant les dix dernières années : les Œuvres de Cheraskow, romans, pièces de poésie et de théâtre, formant plusieurs volumes; biographie de Pierre le Grand, par Gollikof, formant déja plus de 30 volumes, ouvrage surchargé de détails minutieux et de documents; Œuvres de Karamsin, jeune écrivain formé dans l'étranger, dont les premiers essais ont paru dans le journal de Moscou, rédigé par lui-même; il réussit principalement dans les pièces fugitives; quelques-uns de ses petits contes, pleins de sentiments, tels que Julie et Elise, ont été traduits en français et en allemand. Son goût pour ce genre l'a engagé à transporter dans sa langue les fameux Contes moraux de Marmontel. A l'instar de l'almanach des Muses de Paris, il publie tous les ans, sous le titre d'Aonides, un recueil de toutes les petites pièces de vers qui échappent à la plume des jeunes poètes de Moscou.

La ville n'offre ni journaux, ni gazettes littéraires, en langue russe. Le seul essai qui ait été tenté est celui du journal de Moscou, dont nous venons de parler, qui fut continué quelque temps sous le titre d'Aglaja; mais il n'eut qu'un moment d'existence, faute de lecteurs. Quant aux gazettes politiques, elles paraissent deux fois la semaine, et on achève de s'instruire dans le journal politique de M. Schirach, qui est traduit de l'allemand en russe. En général on fait peu de cas des traductions, à l'exception de celle des Contes Moraux de Marmontel, et ce n'est pas sans raison. La plupart des traducteurs ne possedent pas assez leur propre langue, et presque toujours connaissent trop peu la littérature étrangère. On a traduit de Schiller, *les Voleurs de grands chemins*; mais on n'a encore rien traduit d'Ifland, rien de Babo, etc. Comme il y a trois librairies françaises, et une seule allemande, on peut juger facilement quelle est la littérature étrangère qui a le plus de lecteurs.

Quoique l'empereur ait donné l'exemple d'une sage économie, le luxe en général est plus grand qu'il ne fut jamais, surtout en habits, en équipages et en livrées. Tout brille d'or, d'argent et de diamans, souvent accumulés ou entassés sans choix et sans ordre; même la

Digitized by Google

noblesse russe n'a que très-peu d'idée du bon goût dans la parure. Cet hiver, l'affluence des grands et des gentilshommes de campagne a été extraordinaire. On aurait peine à nombrer les sommes actuellement en circulation, soit en argent, soit en billets de banque. Un des mauvais effets du luxe, c'est que les nobles, au lieu d'employer leurs revenus à l'amélioration de leurs terres, et au perfectionnement de l'agriculture, les dépensent en superfluités dans la capitale, et font passer ainsi une grande partie de leur argent entre les mains de marchands anglais, français et allemands.

Les denrées reçoivent toutes les années une augmentation considerable. Les logements seront bientôt hors de prix. Dès à présent, un appartement de deux à trois pièces se paye jusqu'à 15 roubles par semaine. Le prix du café, du sucre et du tabac est excessif; aussi dit-on que l'usage en sera restreint, s'il n'est même absolument interdit.

Moscou se distingue plus encore que Pétersbourg, par ses vertus hospitalières et bienfaisantes. L'homme aimable et honnête peut se présenter tous les jours à une table, certain d'y recevoir un bon accueil. Une fois admis, on va dîner sans attendre d'invitation. Les Moscovites apprécient très bien un bon repas, et celui qui les donne meilleurs, joue un grand rôle dans la société.

L'autre goût dominant est le jeu, et malheureusement le gros jeu *; aussi c'est un sujet inépuisable de conversation. On discute avec une égale chaleur et un intérêt aussi sérieux les chances du jeu et celles de la politique, les querelles des joueurs et les rivalités des peuples. La liberté d'opinion est à peu près la même dans l'une et l'autre discussion.

La tolérance religieuse est extrême. Beaucoup de personnes donnent à leurs enfants des précepteurs d'une religion différente de la leur, et leur font, par exemple, servir du gras, tandis qu'elles-mêmes observent le jeûne prescrit par l'église. La différence du culte n'est pas non plus un obstacle aux mariages.

* Un ukase, du 11 juillet dernier, vient de renouveller la défense des jeux du hasard, fléau *plus funeste que le vol public*, l'opprobre des gouvernements qui les tolèrent, la ruine des fortunes et des mœurs.

Digitized by Google

En général, les parents attachent un grand prix à l'éducation, et n'épargnent rien pour la rendre meilleure. Un précepteur gagne souvent au-delà de mille roubles par an, sans compter les autres maîtres. Savoir la langue française, est la première et la plus indispensable qualité que l'on exige de lui. Il doit de plus posséder l'allemand, la géographie, l'histoire, la physique, l'histoire naturelle, et surtout les mathématiques; car presque tous les jeunes gens sont destinés au service militaire. Les précepteurs sont pour la plupart français ou allemands.

Mais, a Moscou, l'éducation moderne a de grands vices. On ne s'occupe pas assez de former le cœur; on néglige même ou l'on gâte l'esprit. On donne trop de soin aux exercices du corps, au développement des graces et aux agréments extérieurs.

TOURNOI en Suède.

DEPUIS si longtemps, les anciens tournois sont tombés en désuétude, qu'on s'étonnerait beaucoup de les voir rappelés dans les cours. Cependant Charles IX offrit à la Suède le spectacle d'un des plus brillants. Après lui, Gustave III, aimant tout ce qui pouvait donner une idée de sa grandeur, remit en vogue cette espèce de jeux, et récemment on l'a vu renouveler par son auguste successeur. Il paraît un ouvrage suédois, en 12 feuilles, grand in-4.°, sous le titre de *Tournoi et Jeux de chevalerie, donnés par le roi, à Drottningholm, en août et septembre* 1799. Cette pièce est trop curieuse, pour que nous n'en présentions pas une esquisse à nos lecteurs. Elle est divisée en trois parties.

I. Ordre à observer par les hérauts dans la publication du tournoi qui sera donné par le roi, le 25 août (il n'a eu lieu que le 30).

II. Ordre à observer dans le tournoi.

III. Plan et ordre du camp à former pour le tournoi.

§. I.

Quelques jours avant le tournoi, il y aura un bal.

§. II.

Pendant le bal, le héraut de la couronne entrera,

Digitized by Google

accompagné de deux autres hérauts et de deux trompettes, dans l'ordre qui suit..... Il se rangera dans cet ordre..... et annoncera le cartel du roi, en ces termes :

« Gustave IV Adolphe, par la grace de Dieu, très-puissant roi des Suédois, des Goths et des Vandales, à tous nos féaux et amés les comtes, barons, chevaliers et gentilshommes de notre royaume, possédant des vertus, et qui ont de la bravoure, salut : les assurons de notre bienveillance royale, et prions Dieu qu'il les ait en sa sainte garde, chacun suivant sa naissance, son rang et sa dignité.

« Ayant reconnu avec satisfaction que la noblesse de notre royaume, en général, et spécialement celle qui approche de plus près notre personne, les officiers de notre couronne, et autres gentilshommes composant notre cour, sont constamment animés de cette noble ardeur pour la gloire, de ce courage, de cet amour de la vaillance, qui illustrèrent les anciens chevaliers suédois, et que notredite noblesse a, dans toutes les occasions, donné des preuves éclatantes de valeur; voulant, à l'exemple de nos ancêtres, faire tout ce qui est en nous pour entretenir et alimenter cet amour précieux de l'honneur, qui forme les héros au sein même de la paix; afin de perpétuer le goût des exercices de guerre, en fournissant à ceux qui ont l'ame martiale des occasions de se signaler: à ces causes, nous avons résolu de donner, suivant l'ancienne coutume, à notre château de Drottningholm, un tournoi public, où, réuni à un nombre de chevaliers, comtes, barons, et autres gentilshommes de nom et d'armes, nous soutiendrons et défendrons envers et contre tous qui, pouvant, d'après les lois, être admis à ces jeux, se présenteront à la barrière du cirque, et ce devant les juges choisis à cette fin, tant contre tous en général, que contre chacun en particulier, que les lois de l'honneur, vivifiées par celles de l'amour, acquièrent une double force dans le cœur des vaillants chevaliers; laquelle opinion nous et nos chevaliers, armés de toutes pièces, défendrons, à cheval, contre tous chevaliers d'un parti contraire, par des joutes et des combats alternatifs de hallebarde, de lance, de dards, d'épée et de pistolets; combats dans lesquels devront être observées les lois que nous allons prescrire. »

Digitized by Google

..... A la suite de ces lois, on lit l'acceptation du cartel royal par les chevaliers, qui promettent de se rendre à un appel si honorable, pour soutenir que, « dans le cœur des vaillants chevaliers, les lois de l'honneur ont par elles-mêmes une force suffisante, et que, loin qu'elles en reçoivent une nouvelle de l'amour, c'est, au contraire, l'amour qui, lorsqu'il est réuni aux vertus de la chevalerie, emprunte d'elles de la noblesse et de la durée. » Ils demandent la liberté de nommer, de leur côté, un juge qu'ils indiquent.

Ce divertissement a duré plusieurs jours. Il suffira de dire que l'ardeur des combattants, les lances rompues, les épées volant en éclats, les chances des applaudissements ou des improbations des dames, la distribution solennelle des prix, ont rappelé les hauts faits et les récompenses des anciens preux.

Sur le Piémont.

Hambourg, septembre 1801.

. . . . . .

. . . . . .

Aux actes de justice et de générosité, par lesquels le gouvernement français signale aujourd'hui son influence en Europe, nous entendons souvent opposer *Turin*; mais les malheurs de Turin, ne furent pas l'ouvrage du gouvernement qui régit aujourd'hui la France. Ce gouvernement devait, dit-on, réparer les injustices de ceux qui l'avaient précédé.... Il le doit et il le veut, autant qu'elles sont réparables; mais croit-on qu'il le puisse avec des moyens spécifiques pour chaque tort, pour chaque injustice, ou qu'il ait dû se former un plan général, dont l'exécution, nécessairement lente, assure le salut et la prospérité de l'état? Croit-on que lorsqu'un nouveau gouvernement trouve des pays immenses, gémissant sous autant de maux qu'en supportaient, il y a deux ans, la France et les états soumis à ses armes, il puisse guérir tous ces maux? Croit-on surtout qu'il le puisse, sans prolonger des souffrances particulières, pour parvenir à un bien général? Croit-on, en un mot, qu'il doive, dans ses vues pour la paix, considérer le Piémont, de Turin, ou de Paris? Il

Digitized by Google

est permis de croire que la France, en retenant le Piémont, le garde comme un gage propre à faciliter la paix maritime. Si la France était décidée à l'enlever pour toujours au roi de Sardaigne, pourquoi n'aurait-elle pas encore prononcé sur le sort de ce pays? Pourquoi aurait-elle fait suspendre la vente des biens nationaux, et cesser la suppression des fondations religieuses? Au reste, la France offre en ce moment un grand spectacle, devant lequel tous les petits intérêts s'évanouissent. Elle lutte, presque sans marine, contre tous les moyens maritimes de la Grande-Bretagne, et défend seule, dans sa propre cause, les intérêts de tout le continent. Sur une situation comme celle de l'Europe en ce moment, il vaut mieux sans doute attendre la décision des événements, que de s'épuiser en spéculations oiseuses et en prévoyances inutiles.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

La Suisse voit enfin s'approcher le dénouement de la terrible catastrophe qui l'a ébranlée jusqu'en ses vieux fondements. Un plan de constitution a été publié le 29 mai dernier; et, le 7 septembre, la diète qui doit le discuter, s'est assemblée à l'hôtel-de-ville de Berne. Le C. Ruttimann, nommé par le conseil exécutif pour la présider provisoirement, a ouvert la séance par un discours où respirent l'esprit et les mœurs de l'antique Helvetie.... « Au commencement du 14.e siècle, a-t-il dit, la liberté a germé en Suisse: puisse le commencement du 19.e la voir s'épanouir encore!... Notre liberté est sortie des chétives cabanes d'un peuple de pâtres. N'oublions pas notre origine. Notre patrie compte bien plus de toits de chaume que d'hôtels somptueux.... Gardons-nous cependant de mépriser les arts et les sciences... Un peuple sans morale est nul. Puissent les idées religieuses, puisse le sentiment d'un être éternel, puissent les instructions chrétiennes nous transformer sans cesse en hommes meilleurs, et en meilleurs citoyens! Ne flattez pas le peuple: car la flatterie perd les peuples aussi bien que les rois. Que la sévère économie à laquelle la Suisse devait son bonheur passé revienne se montrer parmi

Digitized by Google

nous. Ne calculez pas autant sur les revenus que nous pouvons percevoir que sur les dépenses dont on peut se passer.... Cherchez à faire de tous les Helvétiens une seule famille. Que les frères se réjouissent ensemble et s'attristent ensemble, qu'ils se lèvent et se reposent ensemble, comme nos pères. Soyez indissolublement unis.... Réveillez l'esprit national, relevez l'honneur de la nation. Que chacun soit fier de s'appeler Suisse, et que ce nom soit une gloire dans l'étranger.... »

On a procédé ensuite à l'élection d'un président. Le C. Kuhn a réuni la majorité des suffrages.

On écrit de Hongrie que Passavan-Oglou continue ses progrès, et que la prise de Belgrade se confirme. Un parti puissant le favorise. Peut-être l'empire ottoman est à la veille d'une grande révolution. Les derniers événements de l'Egypte sont plutôt de nature à accélérer qu'à retarder un changement. Un pareil état a tout à craindre de ses ennemis, et de certains amis.

INTÉRIEUR.

Le traité conclu le 6 fructidor, entre la république française et S. A. S. l'électeur de Bavière, a été ratifié par ce prince. L'échange des ratifications a eu lieu le 27, entre le C. Caillard, plénipotentiaire de la république, et M. de Cetto, plénipotentiaire de S. A. S.

Il règne aujourd'hui en Espagne une impulsion générale vers les sciences naturelles. MM. Molina et d'Azara viennent d'enrichir la zoologie d'un très-bon ouvrage sur les caractères extérieurs et les mœurs des mammifères de l'Amérique méridionale. Mutis, Cavanilles et plusieurs autres ont agrandi le domaine de la botanique par la description des plantes nouvellement découvertes au Pérou et au Chili. Le roi d'Espagne se montre le protecteur zélé des sciences. Il vient de donner des ordres pour qu'on établisse des chaires de chimie et de botanique dans la capitale de chaque province. Ces chaires seront indépendantes des universités où l'on n'enseigne plus que la théologie et le droit. Beaucoup

Digitized by Google

de jeunes espagnols viennent à Paris entendre nos professeurs. Le commerce continuel des deux nations amènera nécessairement des résultats utiles pour chacune, et doit surtout influer sur la nation espagnole.

Le C. Lugan, capitaine de frégate, parti d'Egypte le 25 messidor, a fait parvenir au gouvernement des dépêches du général Menou. La nouvelle de la capitulation du Caire venait d'arriver à Alexandrie. Toute la garnison avait résolu de s'ensevelir sous les ruines de la ville, plutôt que d'accéder à une capitulation qu'ils regardaient comme honteuse, parce qu'ils ne la croyaient pas nécessaire. Alexandrie était armée de plus de 600 pièces de canon, et abondamment approvisionnée, surtout de riz. Les soldats travaillaient sans relâche aux fortifications, et les membres même des administrations étaient devenus soldats. On y comptait plus de 9,000 français. Nous étions maîtres du lac Maréotis, et le camp retranché du général Menou défendait les approches de la place.

A l'audience des ambassadeurs, du 17 fructidor, M. le comte Philippe de Cobentzl, ambassadeur de sa majesté impériale et royale-apostolique, a été présenté au premier consul, et lui a remis ses letttres de créance.

Nous avons rappelé plusieurs fois les *Annales du Musée*, rédigées par le C. Landon, peintre pensionné de la république. Il continue de graver avec le même talent et le même soin les principaux ouvrages de peinture, sculpture ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours nationaux; les productions des artistes en tout genre qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloges; les morceaux les plus estimés de la galerie de peinture, la suite complète de celle des antiques, édifices publics, etc.

Les Annales du Musée forment, chaque année, un volume de 72 gravures et 150 pages d'impression. Les abonnés reçoivent à la fin de l'année une estampe servant de frontispice, un titre et une table au volume qu'ils ont complété. Il parait 9 livraisons par trimestre; chacune est composée de deux gravures et 4 pages d'impression pour l'exposé des sujets.

Digitized by Google

Le prix de l'abonnement est de 3 francs pour 3 mois, 6 francs pour 6 mois, 12 francs pour l'année, franc de port pour toute la république.

On souscrit à Paris, chez le C. Landon, au Louvre, pavillon des archives; dans les départements, chez les principaux libraires et marchands d'estampes, et chez les directeurs des postes.

Les épreuves sur papier propre pour le lavis, sont payées un tiers en sus. Le prix de la souscription pour les exemplaires, en papier vélin, est de 24 francs.

L'exposition publique des productions des artistes vivants, qui a commencé le 15 fructidor, au salon du Musée, présente un nouvel intérêt, et doit piquer la curiosité des amateurs. Le C. Landon publiera l'examen général, par une société d'artistes, de tous les ouvrages exposés de peinture, sculpture, architecture et gravure. Cet ouvrage comportera six numéros ou livraisons. Chaque numéro contiendra 16 pages *in*-8.°. Le premier a paru le 25 fructidor; les autres se succéderont rapidement pendant le cours de l'exposition. Le dernier offrira la revue des différentes critiques.

Le prix de la souscription pour les 6 numéros est de 2 francs 50 centimes, franc de port pour toute la république.

Le commerce et l'industrie reçoivent de toutes parts des encouragements, et sans doute le temps approche où la France, mieux instruite de toutes ses ressources, plus indépendante de l'industrie étrangère, rappellera les beaux jours de son crédit et de sa prospérité. Aux travaux continuels du gouvernement, les particuliers joignent leurs propres efforts, et concourent à développer dans toutes les classes de la société cet esprit public dont les Anglais ont usé et abusé peut-être, et que l'on a trop souvent desiré aux Français. *Une Société d'encouragement* se forme *pour l'industrie nationale.* Son but, ses moyens, le nom de ses fondateurs, le moment de la fondation, tout inspire la confiance, et déja le ministre de l'intérieur, plusieurs membres de l'Institut national, et autres sociétés savantes de Paris, se sont empressés de souscrire. La société se propose de recueillir toutes les découvertes et inventions utiles aux progrès des arts; de distribuer chaque année des en-

Digitized by Google

couragements ; de venir au secours des artistes distingués qui auraient éprouvé des malheurs ; d'assurer et de propager l'instruction, soit en donnant une grande publicité aux découvertes utiles, soit en faisant composer des manuels sur les diverses parties des arts, soit en provoquant des réunions, où les lumières de la théorie viendront éclairer le résultat de la pratique, soit enfin en faisant exécuter à ses frais et distribuer dans le public, et spécialement dans les ateliers, les machines, instruments et procédés, qui souvent restent perdus pour l'industrie ; en un mot, d'exciter l'émulation, de répandre les lumières, de seconder les talents.

Elle invite à se réunir à elle les fonctionnaires publics, les artistes, les négociants, les fabricants, et tous les amis des arts. L'abonnement est de 36 fr. par année. On souscrit chez les CC. F. Delessert, banquier, rue Coq-Héron, n.° 181 ; Scipion-Perrier, membre du conseil d'agriculture, art et commerce, place Vendôme, ancien de la rue Saint-Honoré ; Huzard, membre de l'institut national, et du même conseil d'agriculture, rue de l'Eperon, n.° 11.

Le ministre de l'intérieur a fait publier des tables de comparaison entre les mesures anciennes et celles qui les remplacent dans le nouveau Système métrique. Cette édition est conforme à la détermination définitive du mètre et du kilogramme, et à la nomenclature fixée par l'arrêté du 13 brumaire an 9, qui a permis l'usage des noms anciens, en y attachant toutefois des valeurs différentes. On conçoit que toutes les montres ne seront pas de quelque temps encore divisées en dix heures ; une classe nombreuse peut regretter le repos du septième jour ; mais on aurait lieu de s'affliger si des mesures tant desirées, rendues si faciles et si simples, ne devenaient pas enfin les seules mesures de la France.

ECONOMIE POLITIQUE.

Une riche contrée, que la France autrefois compta parmi ses provinces, que les nations voisines ont tour-à-tour possédée et perdue, et qui présente en effet à leur ambition ou à leur jalousie un grand territoire, un sol fertile, un peuple nombreux chez lequel l'habi-

Digitized by Google

tude et le besoin de l'industrie, de beaux ports sur l'Océan, et tout, en un mot, favorise le commerce ; la Belgique est enfin réunie à la France. *Quelle sera l'influence de cette réunion sur le système commercial de l'Europe, et, en particulier, sur le commerce de la France, sur celui de tel et tel département ?* Telle est la question que le ministre de l'intérieur a soumise aux préfets de la Belgique, et à ceux des départements voisins. On voit qu'elle demande une exacte connaissance des faits et des localités, un esprit d'observation, une juste appréciation des causes et de leurs effets. Le préfet de la Dyle et celui de la Seine-Inférieure ont déja répondu, et tous deux, partant de principes différents, ont adopté des opinions contraires. Mais il est facile de les concilier, et nous nous bornerons à donner l'analyse de leurs mémoires, qu'on pourrait regarder comme des monuments historiques.

La réunion de la Belgique, dit le préfet de la Dyle, doit avoir une grande influence sur le commerce de la France, et dès-lors une influence générale sur le commerce de l'Europe.

En effet, la paix de Lunéville rétablit ce qu'avait détruit la paix de Munster. Celle-ci ferma les ports de la Belgique, et le système du commerce fut changé ; celle-là les rouvre, et le système du commerce doit changer encore. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

A peine affranchie du joug espagnol, la Hollande s'occupa exclusivement de ce commerce immense qui l'a placée au rang des premières nations de l'Europe. alors la même ambition commençait à travailler l'Angleterre. Le même intérêt, les mêmes craintes réunirent cette fois les deux puissances. Elles virent bien qu'elles n'atteindraient jamais un très-haut degré de prospérité, tant que le commerce de la Belgique conserverait sa splendeur: elles se promirent sa ruine.

Il fallait d'abord empêcher que la France ne fût maîtresse des Pays-Bas. Ils furent cédés à l'Autriche, mais à titre de *domaine politique ;* l'Angleterre et la Hollande s'en réservaient le *domaine utile.*

Peu satisfaites de ce premier avantage, elles marchèrent plus ouvertement à leur but. De là les fameuses conférences qui préparèrent, avec la paix de Munster,

Digitized by Google

la destruction du commerce maritime des Belges. En même temps des garnisons bataves, admises au sein de leurs villes, empêchaient tout autre trafic direct que celui des facteurs anglais et hollandais.

C'est donc sur les ruines du commerce de la Belgique, que les deux peuples ont fondé leur propre commerce. Mais la réunion de la Belgique à la France, rend à cette contrée tous les droits qu'elle tenait de la nature et de l'industrie. Toutes les entraves qui comprimaient l'émulation commerciale sont brisées. Le commerce de la France profitera nécessairement de tout ce que doit souffrir et perdre celui de ses rivaux.

La France est telle (indépendamment même de ses ressources coloniales) que son influence sur le commerce de l'Europe doit être désormais en raison de l'étendue de son beau territoire. Aujourd'hui que les principes du commerce sont mieux connus; aujourd'hui que les gouvernements attachent à sa prospérité leur plus grand intérêt, nul doute que les grands états, riches de leurs propres fonds, agricoles et manufacturiers à la fois, n'obtiennent enfin, et pour toujours, la supériorité sur des peuples dont le commerce précaire repose sur les productions d'un sol étranger, et qui sont plutôt *facteurs* que *commerçants*.

La Belgique deviendra donc pour la France une source plus ou moins féconde de richesses, suivant qu'elle sera plus ou moins protégée par une bonne administration. Ouvrir des canaux, réparer les routes, l'incorporer à la métropole par toutes les communications possibles; tels sont les moyens faciles d'augmenter prodigieusement le commerce intérieur, et de rendre à la France le capital de 30 millions qu'elle payait à la Belgique, tant pour l'intérêt des fonds placés chez elle, que pour établir la balance de leur commerce respectif. Le gouvernement devra surtout prendre des mesures plus efficaces que celles qui ont été adoptées jusqu'ici pour retenir les valeurs métalliques qui passaient en foule dans les emprunts de l'empereur.

Quant à l'influence de la réunion sur telle et telle ville, une partie de l'état, dit le préfet de la Dyle, ne profite jamais que toutes les autres ne profitent aussi.

Le préfet de la Seine-Inférieure devait considérer davantage l'intérêt de son département, départemen[t]

Digitized by Google

maritime, et l'un des plus industrieux et des plus commerçants de la république. D'ailleurs, il diffère sur le fond même de la question; et s'il ne la décide pas en sa faveur, on dira du moins, après l'avoir entendu : *Adhuc sub judice lis est.*

La richesse, dit-il, la fécondité, l'industrie de la Belgique tiennent bien moins de place parmi les avantages de sa réunion à la France que son commerce maritime et surtout celui du port d'Anvers. Ce nom seul éveille les souvenirs les plus flatteurs, et semble permettre de magnifiques espérances. Mais l'imagination, trop pleine du passé, ne se crée-t-elle pas à cet égard des illusions qu'il serait prudent de détruire?

L'antique prospérité de la ville d'Anvers, l'état florissant et même redoutable des villes anséatiques, dont elle partageait l'association, tiennent aux mêmes causes, et remplissent la même période de temps, les 14.e, 15.e et moitié du 16.e siécle. L'état de l'Europe dans ces siécles; la liberté réfugiée toute entière au sein des villes confédérées; telles furent les causes de ce phénomène unique dans les annales du commerce. Mais ces causes sont évanouies.

Tous les peuples jouissent d'une liberté suffisante pour se livrer aux entreprises commerciales. Un mouvement universel les entraîne vers les spéculations les plus hardies. Les manufactures sont répandues sur toute l'Europe; les vaisseaux couvrent les mers; des communications de toute espèce ont rapproché les nations les plus lointaines. La Hollande, la France, et surtout l'Angleterre, ont partagé les dépouilles des villes anséatiques. Ainsi en faisant tomber devant le port d'Anvers les obstacles qui lui fermaient l'océan, on ne lui rendra pas sa première splendeur.

Sans doute Anvers possède de grands avantages; un port aussi beau que sûr, une heureuse situation, des capitalistes nombreux, son ancienne réputation même, ce sont-là autant de titres qui lui promettent une brillante destinée, maintenant que la paix lui assure l'ouverture de l'Escaut. Mais il ne faut plus voir Anvers, ville libre, petite république isolée, où seul grand port d'une puissance qui ne serait composée que des provinces belgiques : Anvers est aujourd'hui un des ports d'une grande puissance dont le gouvernement a

Digitized by Google

longtemps négligé le commerce et la navigation. Il est vrai, un nouvel ordre de choses a succédé, et toutes les parties du corps politique reprennent la force et la vie. L'avenir nous prépare de grandes choses ; mais enfin la France n'a pas encore prouvé, contre l'expérience des siécles passés, que les puissances à grand territoire peuvent aussi briller d'un long éclat par le commerce.

Tout ce qu'on peut espérer de plus heureux, c'est qu'Anvers et la Belgique entrent en concurrence avec la Hollande et les autres ports de France. Encore Amsterdam conservera-t-elle, dans toutes les branches du commerce du Nord, la supériorité que lui assurent sa possession actuelle, la jouissance de capitaux plus considérables, l'économie de sa navigation, et la facilité d'approvisionner la France et l'Allemagne par la Meuse et le Rhin : ce qu'Anvers ne pourrait entreprendre qu'après l'exécution des canaux projetés entre ces deux fleuves, et entre l'Escaut et la Meuse. Quant à l'Angleterre, il faut bien d'autres causes que la réunion de la Belgique à la France pour détruire les bases de son prodigieux commerce.

Anvers trouvera également, pour le commerce de cabotage, de terribles rivaux dans la Suède, le Danemarck, la Hollande et l'Angleterre : ces nations, longtemps encore, auront à plus bas prix que nous les matériaux de construction, le salaire des équipages et l'intérêt de l'argent.

Mais quelle sera l'influence de la réunion sur le commerce du département de la Seine-Inférieure? C'est ici surtout que le gouvernement doit se défendre d'illusions qui favoriseraient exclusivement une partie de l'état, une nouvelle conquête, aux dépens des anciennes possessions.

Le commerce du port d'Anvers se composera naturellement du commerce que faisaient autrefois les anciens ports de France, et surtout du commerce des colonies, qui, de droit, lui sera ouvert. Ce dernier commerce ne sera de quelque temps avantageux à la métropole : il a d'ailleurs des limites nécessaires. Enfin il sera partagé entre tous les ports français, puisque le gouvernement le réserve tout entier à la mère-patrie. Anvers prendra sa part de ce commerce, et la beauté

Digitized by Google

de son port, sa position plus voisine des nations du Nord, les facilités qu'il présente à la fraude et à la contrebande, lui assurent la plus forte. Il attirera en proportion toutes les autres branches accessoires du commerce, dont, en France, celui des colonies est le tronc principal.

Il n'est donc pas douteux que l'industrie manufacturière changera de place et se rapprochera du principal débouché. Celle du département de la Seine-Inferieure suivra cette impulsion, et on propose encore de déclarer le port d'Anvers, port franc! Mais sans parler des chances incalculables des événements politiques, plusieurs réflexions se présentent d'elles-mêmes pour éviter au gouvernement de si graves erreurs : 1.° il est au moins imprudent de changer les relations de commerce bien établies; 2.° l'étendue de la France exige plusieurs points également favorisés pour le commerce; 3.° enfin la paix est sur le point de rendre l'activité à nos manufactures : le moindre découragement les ruinerait pour toujours.

Le gouvernement doit, au contraire, en étendant le cercle du commerce de la France, maintenir entre toutes ses parties une sorte d'équilibre; et pour compenser les nombreux avantages de la Belgique, et surtout du port d'Anvers, seconder plus que jamais les efforts des autres départements, et y favoriser le développement de toutes les industries.

L'exposition des jours complémentaires de cette année, doit avoir une grande influence sur l'industrie nationale. L'Angleterre pourra envier quelque chose à nos négociants et à nos manufacturiers. C'est beaucoup sans doute pour signaler le renouvellement de cette institution. Nous donnerons quelques détails au prochain numéro.

Le salon est ouvert; on en rendra compte. Mais les peintres français les plus célèbres, David, Régnault, Guérin, Gérard, Vernet, etc., etc., n'ont point exposé. Cependant on a distingué plusieurs compositions; surtout dans les tableaux de genre et de paysage.

Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer à un autre numéro le règlement général du Prytanée, qui vient d'être arrêté par le ministre de l'intérieur.

Digitized by Google

SUITE DE LA STATISTIQUE du Département du Mont-Blanc.

POPULATION.

La population actuelle du département est de 275,981 individus, divisés par arrondissements et catégories, comme on le voit dans ce tableau.

ARRONDISSEMENTS.	HOMMES.	FEMMES.	GARÇONS.	FILLES.	DÉFENSEURS de la Patrie.	TOTAL par arrondissement.
Chambéry.....	25,277	28,021	31,193	34,190	1,917	120,598
Annecy.....	11,715	13,000	16,071	18,732	1,484	60,942
Moutiers.....	10,213	11,063	11,757	14,354	1,007	48,394
St-Jean-de-Maurienne.	9,683	10,436	12,123	13,290	515	46,047
TOTAL.....	56,888	62,520	71,084	80,566	4,923	
					TOTAL GÉNÉRAL.....	275,981

Digitized by Google

On n'a point de recensements exacts de la population du département avant la révolution; mais elle s'élevait, à peu près, à 280,000: la diminution ne serait donc que de 4,019.

On compte cependant 16,000 individus enlevés du département, par l'effet de la révolution. Les causes sont: la guerre, l'émigration, le défaut d'industrie et de ressources locales, et la crainte des secousses révolutionnaires. Chacune de ces causes paraît avoir influé dans la proportion suivante:

La guerre, sans y comprendre les hommes actuellement en activité de service dans les armées de la république, en a enlevé..... 10,000

Ce nombre paraîtra moins surprenant, si l'on envisage qu'indépendamment des hommes appelés par les lois sur la réquisition et conscription, le Mont-Blanc a fourni six bataillons de volontaires.

L'émigration, en y comprenant, 1.° les troupes de milice mises sur pied avant l'entrée des troupes françaises, et qui passèrent en Piémont;

2.° Les hommes emmenés de force en Piémont, lors de l'invasion, en 1793;

3.° Les membres des diverses communautés religieuses; etc..... 4,000

Le défaut d'industrie et de ressources locales, et la crainte des secousses révolutionnaires.... 2,000

TOTAL..... 16,000

Comme l'ancienne population ne présente qu'un excédent de 4,019 personnes, il y a donc une compensation de 11,981. Il faut l'attribuer aux mariages plus nombreux et plus précoces qui ont eu lieu, surtout dans les campagnes, parmi les jeunes gens menacés des conscriptions. Peu de prêtres se sont mariés ici, ou ils ont bientôt divorcé.

C'est principalement dans les villes que la dépopulation a été remarquable. On peut espérer que la paix, en ranimant les travaux et protégeant les industries, ramènera aussi les habitants dans leurs foyers; mais la ville de Chambéry, qui renfermait 16,000 ames, est ré-

Digitized by Google

duite à 10,800 ; Annecy, Saint-Jean-de-Maurienne et Moutiers, ont perdu dans la même proportion.

La transmigration momentanée et annuelle des habitants des hautes vallées de la Savoie, de la Tarantaise et de la Maurienne, dans les départements de l'intérieur, pour s'y livrer à divers travaux de peine, continue toujours ; elle a même éprouvé peu de variation dans les moments les plus orageux de la révolution : la raison s'en trouve dans cette première de toutes les lois, la nécessité. Cette transmigration n'a lieu que parmi les hommes, et se compose de tout ce qui est en état de supporter quelques fatigues : les vieillards et les femmes restent seuls pendant toute la mauvaise saison (qui dure ordinairement huit mois), et suffisent aux soins qu'exigent quelques bestiaux, à peu près le seul patrimoine de la plupart des familles. Nous ne répéterons point l'éloge si souvent fait de la probité et de la simplicité des mœurs de ces habitants.

En général, la révolution a dû apporter des changements remarquables dans les mœurs et dans les habitudes, comme dans les opinions et les préjugés. Apprécier ces changements, sera un jour le principal devoir de l'historien qui sera trouvé digne d'approfondir les causes et les résultats de ces grands événements. Cependant l'observation suivante se répétera sans doute : le caractère national a conservé ici ses couleurs primitives, et l'habitant du Mont-Blanc, comme le Savoisien, est encore distingué par sa probité, sa franchise, son économie, son courage. Mais ces qualités précieuses ont besoin d'être entretenues par de bonnes institutions, et par une sorte d'éducation publique, dont manquent absolument les campagnes : les erreurs de l'ignorance et les rêves de la superstition * y sont reçus comme des dogmes de religion et des principes de morale. L'intérêt y devient le mobile de presque toutes les actions, et l'on s'aperçoit, à regret, que le frein qui retenait le méchant s'use tous les jours.

* On sait ce qu'une certaine classe d'hommes a longtemps entendu par ces mots *ignorance* et *superstition*. Mais les mots ont commencé à perdre cette valeur d'emprunt et cette puissance magique dont on eût besoin pour bouleverser les choses. Il devient donc moins dangereux de s'en servir ; ils sont définis, et signifient ce qu'ils signifiaient avant la révolution.

Digitized by Google

La révolution a répandu, assez généralement, dans les villes et dans les bourgs principaux, cette science jadis si ignorée, celle des lois et de l'administration; elle a mis chacun a portée de raisonner de ses droits et de ses devoirs. Ces droits, il est vrai, ont été proclamés si haut, que l'on n'a plus entendu la voix du devoir. Mais les devoirs et les droits sont mieux connus aujourd'hui, et les limites, marquées par des ruines, ne craignent plus d'être effacées ou confondues.

L'intelligence des affaires a fait des progrès dans toutes les classes. On peut enfin espérer que les vices, fruits amers, mais passagers de quelques années de la révolution, y seront insensiblement corrigés par un plus grand développement des facultés, et par les institutions que rétablit ou prépare le gouvernement.

ÉTAT CIVIL.

On ne peut que déplorer la négligence avec laquelle se sont tenus, pendant longtemps, dans plusieurs communes, les registres de l'état civil; jusqu'ici les moyens employés pour réparer les lacunes qu'ils présentent, ont obtenu des résultats peu satisfaisants.

Il faut attendre que les circonstances ayent un peu dégagé l'administration des communes, pour mettre en ordre cette partie importante sur laquelle reposent l'intérêt et la paix des familles.

Auparavant, ces registres étaient uniquement tenus par les curés, avec obligation d'en envoyer, chaque année, un relevé exact au juge mage de chaque province, qui le faisait consigner dans les archives de son greffe.

A l'époque de la révolution, les prêtres s'émigrèrent, pour la plupart, cachèrent ou emportèrent les registres. L'imprévoyance des premières administrations fut telle, qu'elles ne prescrivirent rien à ce sujet, non plus que pour les dépôts existants dans les greffes des diverses judicatures mages. En l'an 3, l'administration du district fit faire des recherches, et le peu de registres qu'elle put trouver a été la proie des flammes, dans l'incendie du local des séances de l'administration centrale, arrivé dans la nuit du 23 au 24 frimaire an 7.

On pourra peut-être, par la modération et la douceur, se procurer les notes que les prêtres *réfractaires* ont tenues pendant le cours de la révolution. A l'ave-

Digitized by Google

nir, du moins, des instructions claires et précises sur les devoirs des officiers de l'état civil, une surveillance attentive et sévère, empêcheront ce funeste désordre.

MENDICITÉ.

Le nombre des mendiants s'accroit dans les villes, d'une infinité d'ouvriers qui ont servi tous les excès de la révolution, se sont mis aux gages de tous les partis, et là, ont puisé tous les vices avec l'oisiveté. La répression de la mendicité tient à des moyens locaux et à des mesures générales. Les premiers consistent dans des établissements de secours ou d'ateliers publics, que l'état actuel du département ne permet pas de tenter; les seconds se rattachent aux institutions publiques, qu'on attend, avec confiance, d'un gouvernement qui s'entoure de lumières et de souvenirs.

OCTROIS.

La ville de Chambéry était la seule susceptible d'octrois; les besoins de son administration, de ses hospices, en fesaient, dès longtemps, sentir la nécessité, comme le seul moyen de pourvoir à un déficit qui allait toujours croissant. Cependant, ce n'est qu'avec la plus extrême répugnance, que le conseil municipal a voté ce nouvel impôt, et il a dû, pour prévenir toutes secousses, se restreindre aux anciennes bases, tant pour le mode de perception que pour les objets à comprendre dans le tarif: le règlement actuel est sagement approprié aux localités, aux usages, aux mœurs des habitants et à la situation de la ville. Le déficit auquel l'octroi doit faire face, annuellement, est de 18,000 fr.: le produit de l'octroi est évalué à 22,000 fr., y compris les frais de perception.

CONTRIBUTIONS.

Le département du Mont-Blanc possède un monument précieux, et qui lui est particulier; c'est un cadastre universel, accompagné d'une carte géographique de chaque territoire, où sont figurées toutes les productions de diverse nature, même les moins importantes, sur une échelle d'*un* sur la carte, pour 2,400 sur le terrain. Toutes les parties en sont connues par leur situation, contenance, nature et qualité de produit. Nulle part, l'impôt foncier ne pouvait être assis sur des bases plus certaines, réparti dans des proportions

Digitized by Google

plus exactes, ni recouvré par des moyens plus faciles. Cet ouvrage admirable a été fait avec la plus scrupuleuse exactitude : Schmit en fait particulièrement l'éloge dans son *Traité sur les richesses des natio..s.*

Le produit territorial est donc le type sur lequel repose l'assiette des contributions directes. Voici maintenant, avant et depuis la révolution, leur proportion avec ce produit.

L'étendue du département est, comme nous l'avons dit, de 1,828,701 journaux de Piémont ; la somme des terres cultivées, équivaut à peu près à la moitié de cette surface.

Leur produit, en argent, compensation faite des diverses qualités, en s'en rapportant à l'évaluation faite, en 1738, par des estimateurs locaux, d'après les taux communs des denrées, pendant les dix années précédentes, donne en argent de Savoie, 7,173,772 liv., qui, convertis en argent de France, forment 8,608,526 fr. 40 cent.

En déduisant, de la somme ci-dessus, les frais de culture, dans la proportion de trois huitièmes, année commune, elle se réduit à 5,380,328 fr. 75 cent.

On ajoute le produit annuel des communaux et le revenu présumé des chefs-lieux, en raison de leur surface seulement..... 336,897 fr. 60 c.

Revenu net du département.... 5,717,226 35

En comparant les contributions que le département avait à payer d'après les anciennes bases, et celles qu'il supporte aujourd'hui, on trouve ce resultat général:

Contributions, tant directes qu'indirectes, calculées d'après le cadastre.		*Contributions, tant directes qu'indirectes, pour l'exercice de l'an 8.*	
Directes..	1,263,962 fr. 40 c.	Directes.....	1,527,768 fr.
Indirectes.	549,407 55	Indirectes.....	2,860,537
TOTAL.	1,813,369 fr. 95 c.	TOTAL...	4,388,305 fr.
Population du département, 275,981.		Population du département, 275,981.	
La répartition des impôts ci-dessus, par tête d'individu, donne, pour chaque individu, 6 fr. 55 c.		La répartition des impôts ci-dessus, par tête d'individu, donne, pour chaque individu, 15 fr. 90 c.	

Digitized by Google

Différence.

Les contributions, tant directes qu'indirectes de l'an 8, s'élèvent à.....	4,388,305 fr.	
Contributions, tant directes qu'indirectes, calculées d'après les anciennes bases, à.....	1,813,369	95 c.
Augmentation.....	2,574,935 fr.	5 c.
Répartition, par tête d'individu, d'après les contributions directes et indirectes de l'an 8..	15 fr.	90 c.
Même répartition d'après les contributions directes et indirectes, que rapportait la Savoie avant la révolution.....	6	55
Différence en plus, par tête	9 fr.	35 c.

Il s'en faut de beaucoup que les ressources du département aient augmenté dans la proportion de ses impôts; c'est absolument en raison inverse: la guerre, l'émigration, les sacrifices forcés et volontaires, les réquisitions, la cessation de ses relations commerciales avec l'étranger, la privation du tribunal d'appel, et beaucoup d'autres causes, ont anéanti, en grande partie, ses moyens de prospérité. Le numéraire y est devenu extrêmement rare; le produit immense de ses domaines nationaux en a extrait les deux tiers; les acquéreurs ont, sans doute, augmenté leurs richesses; mais le département est réellement appauvri de tout le numéraire qu'il a versé. Les fonds qu'il verse dans les caisses publiques remontent peu vers leurs sources. L'intérêt de l'argent, dans les affaires privées, y est à un taux excessif, à 2 pour cent par mois.

De là vient la difficulté dans le recouvrement des contributions. Cependant aucun département n'est plus avancé, sous ce rapport; il ne doit rien, ou presque rien d'arriéré; mais les réquisitions, l'abandon presque constant de tous les services militaires, les violations de caisses ou les délégations sur les percepteurs, ont apporté un tel désordre

Digitized by Google

dans cette comptabilité, que l'apurement des exercices antérieurs à l'an 9, et surtout des exercices de l'an 8, est devenu extrêmement difficile.

Les rôles des contributions, pour l'exercice courant, sont achevés et répartis : les recouvrements sont, partout, commencés.

L'habitant du Mont-Blanc regarde, comme une dette sacrée, le payement de ses contributions ; mais le mode de recouvrement, par douzième, le gêne infiniment. N'ayant pas reçu le prix de ses denrées, il se trouve dans l'impossibilité d'acquitter les échéances antérieures à la récolte : il supporte, avec peine, les nouveaux impôts créés par la révolution, tels que ceux personnels, somptuaires, mobiliaires, droits de patentes, portes et fenêtres, droits de succession, etc. inconnus dans la ci-devant Savoie.

Les droits excessifs de timbre, de greffe, d'enregistrement, arrêtant toutes les transactions, ont été aussi nuisibles au trésor public qu'aux individus. Les recettes de la régie, pour l'an 8, offrent une différence, en moins, d'avec celles de l'an 6, de 395,720 fr. 36 c. Heureusement nous avons déja pu reconnaître qu'on ne sacrifiait plus à l'intérêt du moment, l'intérêt de tous les temps ; et que les lois n'étaient plus des spéculations, des caprices, ou des inepties.

SCIENCES, ARTS, MONUMENTS.

Le département possède peu de titres à cet égard. Faute d'exploitation, de ressources, de moyens, d'exemples et d'encouragements, il ne tire presque aucun parti de ses avantages, et reste tributaire des départements de l'intérieur ou des peuples qui l'avoisinent.

Il peut s'honorer de quelques hommes illustres dans tous les genres ; mais c'est loin de leurs compatriotes qu'ils puisèrent l'amour des sciences, et qu'ils avancèrent dans la carrière du génie : tels furent les *Favre*, les *Saint-Réal*, les *Vaugelas*, et tels sont encore les *Berthollet*, les *Ducis*, les *Marcoz*, et beaucoup d'autres. Le mode actuel de l'instruction publique, suivi dans les écoles centrales, étant favorable au développement de toutes les facultés de l'homme, le Mont-Blanc fournira, sans

Digitized by Google

doute encore, des savants et des artistes distingués. On y rencontre très-peu de monuments ; mais partout les vestiges de ceux que le paganisme, les Romains et la féodalité y élevèrent. Les recherches, sous ce rapport, pourraient fournir à l'histoire des matériaux intéressants.

Un particulier, dans la vallée de l'Hôpital, possède un grand bassin en pierre, qu'une inscription annonce avoir servi à recevoir le sang des victimes sacrifiées à *Jupiter Ammon.*

En l'an 7, un autre particulier, faisant une fouille pour la construction d'un caveau, a découvert un souterrain où se trouvaient toutes les traces d'un ancien édifice de bains de vapeurs. L'administration centrale y a fait faire quelques travaux pour en découvrir une partie. On voit encore, à Aix, un ancien arc sépulcral avec cette inscription :

« POMPEIUS CAMPANUS, ROMANORUM DUX. »

On y admire la construction d'une grosse tour, qui repose toute entière sur les ruines d'un temple dédié à Vénus.

Toutes les sommités des collines, toutes les positions avantageuses pour la guerre, offrent les masures d'antiques et vastes châteaux forts : quelques tours rappellent les noms des *Dugueselin*, des *Nemours*, des *Montmayeurs*, et de quelques anciens ducs de Savoie.

Les places publiques de la ville de Chambéry ne sont décorées par aucun monument ; seulement la place de Lans offre une fontaine avec un vaste bassin, et, au dessus du piédestal, une très-belle statue de femme d'un seul bloc de pierre blanchâtre : tout annonce qu'elle est l'ouvrage d'un habile artiste.

Le portail de l'église de la Sainte-Chapelle, le vaisseau de l'église des Cordeliers et de la Cathédrale, sont admirés par les connaisseurs.

Le chemin des Echelles, bourgade à quatre lieues, ouest de Chambéry, derrière la montagne de la Grotte, sur la route de Lyon, peut être considéré

Digitized by Google

comme un prodige de hardiesse et d'opiniâtreté. Charles-Emmanuel II y fit élever un monument, dont les barbares de 1793 ont mutilé une des plus belles parties.

Le site du département offre, en général, d'anciens souvenirs. L'art fut souvent obligé de vaincre la nature pour ouvrir des communications. Les révolutions physiques du globe y ont laissé des traces horribles et curieuses. A une petite lieue de Chambéry, lieu dit *aux Abymes*, fut engloutie, en 1249, une ville du nom de Saint-André, avec seize villages. Les irrégularités du sol attestent, d'une manière frappante, la fidélité de l'historien.

La bibliothèque de l'école centrale présente un assez grand nombre de bons ouvrages; elle peut contenir à peu près dix mille volumes, dont deux cents de théologie. On la doit à des libéralités particulières, aux soins de l'ancien conseil de ville, et particulièrement à ceux du médecin Daquin, ex-bibliothécaire sous le gouvernement sarde. A l'époque de la révolution, la mairie s'empara du local de la bibliothèque pour l'établissement de ses bureaux : les livres furent jetés pêle-mêle, et entassés dans une chambre mal fermée. Ce n'est qu'au moment de l'organisation de l'école centrale qu'on s'occupa de les classer et de les mettre en ordre : on s'aperçut de dilapidations énormes; mais il était trop tard, et jusqu'à présent les poursuites n'ont opéré aucune restitution. Les bibliothèques des maisons nationales ont remplacé ou complété les ouvrages, et ajouté des collections précieuses.

La bibliothèque offre encore une petite collection, mais assez curieuse, de divers objets de minéralogie, de zoologie et de végétaux. Le catalogue de la classe de minéralogie contient près de sept cents articles; celui de zoologie quatre-vingt-quinze, et celui des végétaux seulement cinq. Elle ne possède actuellement aucun tableau : l'ancien catalogue lui en donnait soixante-six; on ne sait ce qu'ils sont devenus.

Le catalogue de ses plans et cartes se réduit à dix-huit articles.

La mairie d'Annecy possède un tableau d'un grand mérite; c'est une descente de croix, par le Corrège. Il appartenait à l'ex-marquis de Salle.

(La suite au numéro prochain.)

Digitized by Google

(N.° XXXII.) 16 Vendémiaire An 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT du poème inédit du Czar Pierre; *par feu* THOMAS.

(Ce morceau est tiré du *Chant de la Hollande*. Le héros étudie les arts des peuples civilisés, visite les ateliers, les écoles, etc.

QUELQUEFOIS son regard perçait la solitude
De ces sages mortels consacrés à l'étude,
Qui, poursuivant en paix l'utile vérité,
De leur mâle raison gardent la liberté.
Les uns, aux nations, dans leur marche égarées,
Tracent vers le bonheur des routes assurées.
Du sanglant despotisme ils craignent les fureurs,
Soulèvent lentement le bandeau des erreurs,
Et de l'opinion gouvernant la balance,
Par les droits du génie exercent la puissance.
Leur sacré ministère, indépendant des rois,
Venge l'homme opprimé par les crimes des lois.

MAIS d'autres, confidents de l'antique nature,
De son ouvrage immense observent la structure.

Digitized by Google

Le Czar accoutumé, dans ses vastes états,
A ne voir qu'un despote et des milliers de bras,
De l'active pensée ignorait la puissance.
Il connaissait la force ; il voit l'intelligence ;
Et de l'esprit humain, sondant la profondeur,
Apprend à juger l'homme et connaît sa grandeur.

Parmi tous ces mortels fameux chez le Batave,
Il distingue les noms de Rhuys, de Boerhave ;
L'un célèbre dans l'art qui, de nos faibles corps,
Entreprend d'affermir les fragiles ressorts ;
Art utile et douteux, terrible et salutaire,
Dont l'homme est, par son luxe, esclave involontaire,
Qui, dans nos maux cruels, nous prêtant son flambeau,
Met du moins l'espérance entre eux et le tombeau ;
Que la faiblesse implore et qu'elle calomnie,
Flétri par l'ignorance, absous par le génie.
Boerhave reculant les bornes de cet art,
Avait su par des lois enchaîner le hasard.
Tel qu'autrefois le mage aux pieds du sanctuaire,
Gardait du feu sacré le dépôt tutélaire,
Tel son soin vigilant s'applique à prolonger
Cet éclair de la vie et ce feu passager
Dont la nature avare a fait présent à l'homme ;
Son grand nom remplissait Londres, Paris et Rome.
Boerhave comme un Dieu suspend l'arrêt du sort.
Les noms presque échappés de l'urne de la mort
Y rentrent à sa voix ; les Parques étonnées
Roulent sur leurs fuseaux de nouvelles années.
Sa maison est un temple où le peuple incertain
Vient attendre, en tremblant, quel sera son destin.
L'Europe, avec respect, invoque son génie ;
Et les rois suppliants lui demandent la vie.
Rhuys, de l'anatomie, empruntant les secours,
Interrogeait la mort pour conserver nos jours.

Digitized by Google

La mort obéissant sous cette main savante,
Dévoilait à ses yeux la nature vivante :
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme ;
Rapides messagers des volontés de l'ame.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux,
Paraissaient se survivre, échappés des tombeaux.
O prodige de l'art ! Dans leurs veines flétries,
Lorsque d'un sang glacé les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient enfermé,
Jaillit un sang plus pur de parfums embaumé.
Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse,
Poursuit en bouillonnant sa route tortueuse,
Se filtre, s'insinue, et court à longs ruisseaux
De l'aride machine inonder les vaisseaux.
Soudain tout se ranime, et la pâleur s'efface.
L'immobile beauté conserve encor sa grace ;
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil ;
L'enfant paraît plongé dans le plus doux sommeil.
On voit, par le même art, les plantes ranimées,
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées.
Pierre, dans cette enceinte où Ruys guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas.
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire ;
A son œil étonné, la mort même respire.
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports ;
Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
Ils vivront. Tout-à-coup dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui semblait lui sourire.

De la religion les sacrés intérêts
Remplissaient quelquefois ses entretiens secrets.
Il pénètre souvent dans ces demeures saintes,
Asiles révérés, redoutables enceintes,

Digitized by Google

Où Dieu semble, à toute heure, écouter les mortels,
Où le remords tremblant erre autour des autels.
O puissance d'un Dieu, sois toujours adorée!
Mais que rien n'empoisonne une source sacrée.
Pour de vains arguments, le Batave autrefois
Egorgea des martyrs par le glaive des lois.
Il déteste aujourd'hui cette affreuse maxime;
L'erreur de la pensée a cessé d'être un crime.
Unitaires, Hébreux, Romains, Grecs, Anglicans,
Chacun à son autel fait fumer son encens.
Là, tous ces ennemis sont un peuple de frères;
L'Etat qui les soumet à des lois nécessaires,
En les réprimant tous, sait tous les protéger;
Il abandonne au ciel le soin de les juger.
O Dieu! dit le héros, prosterné dans un temple,
Quand pourront tous les rois imiter cet exemple?
Grand Dieu! Ta vérité se cache à l'univers,
Comme l'astre du jour dans mes climats déserts.
Ce globe, de l'erreur est l'éternel théâtre.
Tu jetas sous mes lois le kalmouk idolâtre,
Le Tartare soumis aux dogmes du Croissant,
Des Lamas adorés l'esclave obéissant,
L'humble sujet de Rome, et le reste t'encense
Selon les rits sacrés de l'antique Bysance.
Croirai-je t'honorer par un zèle cruel?
C'est au ciel à venger les outrages du ciel.
T'adorer dans la nuit, voilà notre partage;
Quiconque a des vertus, grand Dieu! te rend hommage.
L'homme juste accomplit tes décrets immortels,
Et les cœurs innocents sont tes premiers autels.
Il dit; et vers le ciel ses vœux sacrés s'élèvent... etc.

Digitized by Google



A J. Delile.

Peintre heureux des Jardins, ô toi dont le génie
Fis revivre Virgile en chants harmonieux:
De tes aigres censeurs, la tourbe réunie
Distille envain sur toi le poison de l'envie*.
Tes beaux vers, inspirés sous un ciel nébuleux,
Auront toujours, en dépit d'eux,
L'éclat d'un soleil pur de France ou d'Italie.

G.

ENIGMES.

Je présente sur ma surface
Le chaud, le froid, la poussière et la glace,
Le bruit, le calme, et le deuil, et les ris,
Le beau monde et la populace.
Je me dépouille et refleuris;
Tantôt j'occupe un large espace,
Et tantôt je me rétrécis;
Je ne change jamais de place,
Et je fais le tour de Paris.

AUTRE.

Par les fiers chevaliers jadis mis en avant,
Je leur sauvais mainte taloche,
Et j'aide encore assez souvent
Leurs humbles descendants qui m'ont mis dans la poche.

* Nous imprimons ces vers d'un ami de l'abbé Delille, sans croire que les gens de lettres qui ont fait des critiques justes et polies de plusieurs morceaux de l'*Homme des champs* et des *Jardins*, ayent *distillé* sur l'auteur, le *poison de l'envie*.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis longue, lecteur, et sèche et décharnée;
Je n'ai, dans ma substance, à t'offrir que des os,
Et je ne puis garder, telle est ma destinée,
L'habit dont on s'empresse à me couvrir le dos.
D'un pauvre vêtement je suis couverte à peine,
Qu'un vaurien, comment puis-je autrement l'appeler?
Nu, mais courant sans perdre haleine,
Se hâte à son profit de me déshabiller.
Est-il un sort plus déplorable?
Au reste, on trouve en moi l'astre dont les amours
Aiment la clarté favorable;
Un fleuve, dont César en vain chercha le cours;
Ce jeu qui voit neuf sœurs, à la taille semblable,
Tomber, et sur leurs pieds se redresser toujours;
Enfin la plante secourable
Dont l'habit qu'on m'enlève est formé tous les jours.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *œuf*.

Le mot du logogriphe est *chevet* où l'on trouve *Eve* et *thé*.

Digitized by Google

L'UNIVERS, poème en prose, en douze chants, suivi de notes et d'observations sur le système de Newton et la théorie physique de la terre, orné de figures, etc. A Paris, *Boiste*, imprimeur, rue Hautefeuille, n.° 21.

Ce titre est ambitieux, et promet trop pour donner assez. L'auteur, né avec de l'imagination, aurait dû mieux réfléchir sur ce précepte important des maîtres de l'art.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Il ne faut pas laisser dire au lecteur :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?

On avait déja blâmé le début d'un poème où l'auteur s'écrie en s'adressant au soleil :

Sois l'astre de ma Muse, et préside à mes vers ;
Comme toi, mon sujet embrasse l'univers *.

Celui dont un esprit judicieux dirige le talent naturel, n'annonce pas de si hautes prétentions : il sait qu'un sujet vaste n'est pas toujours un sujet riche, et qu'il faut souvent resserrer sa matière pour la mieux féconder. Mais, dans un premier essai, on consulte plus son audace que sa force ; et le jeune homme ignore également les bornes de son génie et les ressources de l'art.

Cet ouvrage paraît avoir encore un autre défaut essentiel ; il n'est qu'une longue suite d'allégories, et douze chants allégoriques sont nécessairement dénués de tout intérêt. L'auteur y peint d'un bout à l'autre le combat des deux principes

* Les mois de Roucher.

Digitized by Google

occupés sans cesse à conserver ou à détruire l'ordre du monde physique et du monde moral. Par exemple, le principe du bien établit dans tout l'univers un plan et des lois : il ordonne aux astres de tourner régulièrement autour d'un centre commun : le principe du mal, au contraire, veut partout répandre la confusion. Il lance les comètes à travers les systèmes planétaires, pour en interrompre le cours ; mais en dépit de ses efforts, les comètes elles-mêmes sont asservies à des mouvements périodiques ; et, loin d'anéantir les mondes, elles en renouvellent la substance. L'auteur suit à cet égard le système de Newton, si richement développé dans ces beaux vers de Voltaire à M.me du Châtelet.

Cessez d'épouvanter les peuples de la terre *;
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours.
Lancez vos feux, volez ; et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Cependant le mauvais principe, indigné de voir les comètes qu'il créa pour la ruine de l'univers, en maintenir l'équilibre, forme de nouveaux projets de destruction. Il monte au palais du soleil, il descend au fond de la mer : le soleil et la mer s'unissent pour servir sa vengeance, et tour-à-tour embrasent et submergent le monde. Mais le conservateur du grand tout fait sortir du sein même des eaux et des feux de nouveaux germes de fécondité. Il envoie au genre humain renaissant les arts consolateurs. L'amour, les plaisirs, la volupté se hâtent de repeupler et d'embellir la terre. Ainsi, d'un bout

* Le Poète s'adresse aux comètes.

Digitized by Google

de l'ouvrage à l'autre, par divers moyens et sous une allégorie toujours semblable, le bien est tiré du mal, et le désordre enfante l'harmonie. On sent combien ce genre de fiction est froid et monotone. Cependant on ne peut refuser du mérite à l'auteur : son esprit a de l'originalité, et ses connaissances sont variées. Il paraît instruit dans les sciences modernes, et plus d'une fois on trouve de l'abondance et du feu dans ses descriptions ; au défaut du choix et du goût ; mais ses peintures allégoriques ont trop peu d'effet à côté des machines que peut emprunter l'épopée aux religions de tous les peuples. Le merveilleux lui-même doit avoir sa vraisemblance ; et si l'on veut qu'il produise quelque illusion, il faut l'établir sur des croyances généralement adoptées. Des exemples feront mieux sentir la vérité de cette observation.

L'auteur paraît s'être souvenu plus d'une fois du satan de Milton : il en imite dans divers endroits le caractère et les discours. C'est surtout dans son 2.me et 3.me livre que cette imitation est remarquable. En voici quelques détails :

« Le génie de la destruction, indigné de n'être qu'un « agent subalterne dans l'univers qu'il voulait gouverner « ou détruire, avait médité dans les siécles de vastes et « redoutables projets. Il erre inquiet, agité dans son « repaire, mélange de ténèbres et de feu, non de ce « feu régénérateur qui nourrit le flambeau de l'amour, « mais de celui dont brûlent l'envie, la rage et les im- « pudiques desirs. Quelquefois il arrête ses regards fa- « rouches sur les ornements de ce séjour ; ils ne lui « offrent que la peinture fidelle des maux qu'il doit « faire souffrir aux mortels, et c'est de la ruine de « l'univers qu'il veut jouir. Il rompt le silence de ses

Digitized by Google

« noires méditations ; sa colère éclate en ces mots :
« Qu'y a-t-il donc de prodigieux dans cet univers, pour
« que celui qui s'en dit le conservateur prétende en re-
« tirer tant de gloire ? Les éléments existants nécessai-
« rement, par leur propre nature et de toute éternité,
« mus par le hasard, ou de leur propre mouvement,
« se sont réunis, ont formé des globes de feu, ou des
« masses inertes, errantes dans l'espace, au risque de se
« heurter l'une contre l'autre. La surface de l'une d'elles,
« mise en fermentation par le feu et l'eau dont elle
« était pénétrée, s'est couverte d'une mousse verdâtre,
« dans laquelle on voit se remuer quelques êtres : nés
« de la corruption, ils sont nourris, détruits et re-
« créés par elle. L'un d'eux, l'homme, se fait remarquer
« par ses formes bizarres : souvent, en parcourant l'es-
« pace, je m'approchai de cette masse, et j'entendis
« dans le vague des airs le bruissement des favoris de
« l'Eternel ; je les vis errer dans une étroite enceinte,
« jouant avec des parcelles de matière, et ne pouvant,
« à travers les exhalaisons qui l'entourent, élever leurs
« regards dans l'espace. Qu'ils m'inspirèrent de pitié !
« et quelle force faudrait-il donc pour détruire cet
« univers ? Que les éléments se séparent, il est anéanti :
« les soleils éteints ne sont plus que des masses calci-
« nées, criblées d'abymes où se perdrait un océan ; ils
« errent au hasard dans d'épaisses ténèbres : ces plantes
« que mon rival a minutieusement peintes pour tromper
« l'ennui de l'éternité ; ces êtres éphémères qu'il a
« pétris d'un vil limon périssent, et tout ce qui est,
« rentre dans mon empire.... Ma vengeance est cer-
« taine : si je n'ai pu détrôner mon rival, du moins
« anéantissons ce qu'il chérit le plus, l'espèce humaine.
« Que la terre ne soit plus qu'une vaste solitude, dont
« l'aspect rappellera sans cesse à l'Eternel la perte de
« ses enfants....

Digitized by Google

« Ainsi, dit le génie de la destruction, il arrive au « palais du soleil, il en admire l'étendue. Son impo- « sante structure lui inspire une jalousie secrète, bientôt « calmée par l'espoir de trouver, dans celui qui l'habite, « un instrument propre à seconder ses projets. »

En effet le génie du feu qui habite le soleil, séduit par le génie de la destruction, abandonne sa route ordinaire, et consume le globe à peu près comme dans la fable de Phaéton.

On voit au premier coup-d'œil que toute cette invention n'est qu'une copie assez bizarre de quelques grands traits du *Paradis-Perdu*. Le poète anglais peint aussi le génie de la destruction, mais sous des formes animées et connues. Ce n'est point un être abstrait, parlant d'athéisme à la manière d'un disciple du baron d'Olback ou de Diderot; c'est l'ennemi de Dieu et de l'homme, tel qu'il est représenté dans les croyances religieuses de l'Europe; c'est un être réel, dont l'existence est avouée de tous les peuples chrétiens pour qui Milton écrivait son poème : c'est l'antique Lucifer, qui, selon le langage des prophètes, *s'asseyait jadis au dessus du soleil, et plaçait son trône auprès du sanctuaire du Très-haut; c'est celui qui est tombé du ciel comme l'étoile du matin*, et que l'orgueil a précipité dans les enfers. Cet archange rebelle et vaincu, qui porte sur son front les cicatrices du tonnerre, ne veut point fléchir pourtant sous la main qui l'a foudroyé. Au dernier degré du malheur et de l'abaissement, il garde le souvenir de son ancienne gloire, et médite de nouvelles vengeances. Les premiers traits de sa nature céleste se laissent voir encore dans

Digitized by Google

son ame infernale. Sa fierté seule triomphe de ses remords. Voyez comme il soutient son caractère; comme il ranime ses légions découragées, et leur communique son audace et ses fureurs. D'anciennes prophéties lui ont appris que l'homme doit être créé pour remplir un jour le rang qu'il n'a plus : il jure de perdre ce nouveau favori de l'Eternel. Il remonte, au milieu de mille dangers, jusqu'aux régions du jour, en traversant l'empire de la nuit et du chaos, où il a roulé longtemps des hauteurs du ciel dans les profondeurs de l'abyme. Il arrive aux confins de l'univers; il entrevoit le premier rayon de cette lumière qu'il a perdue, et dont autrefois il effaçait la splendeur. Il admire, il s'attendrit un moment; et c'est alors qu'il exhale si naturellement tout son désespoir dans cette admirable apostrophe au soleil :

Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil! astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui semble le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière;
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé : l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Cette poésie de Milton, si bien rendue par celle de Voltaire, apprend mieux que toutes les critiques, ce qui manque au poème en prose qu'on intitule *l'Univers*. Comme ce caractère de Satan est poétique et passionné! La création de ce personnage, et le tableau des amours

Digitized by Google

d'Adam et d'Eve suffirent pour immortaliser Milton, malgré le mauvais goût et la barbarie qu'on trouve dans plusieurs chants de son poème et surtout dans les derniers. J'observe en passant que des esprits très-divers en ont senti les beautés. Dès que le Paradis-Perdu fut traduit dans notre langue, le judicieux Rollin, nourri des leçons de l'antiquité, et Louis Racine, dont le goût s'était formé entre son père et Despréaux, admirèrent tous deux le génie du poète anglais. Voltaire n'en fut pas moins frappé, jusqu'au moment où sa fureur contre le christianisme égara toutes ses opinions littéraires. Ainsi le même écrivain qui avait si bien dit en jugeant les poètes épiques,

> **Milton, plus sublime qu'eux tous,**
> **A des beautés moins agréables.**

soutint un avis tout contraire dans un ouvrage insipide de sa vieillesse *. Il ne vit plus dans le Paradis-Perdu qu'un conte ridicule sur *un serpent et une pomme*. Helvétius, quoiqu'il fût athée, pensait autrement : après une longue dispute contre Voltaire en faveur de Milton, *Vous avez beau faire*, dit-il, *le diable est mon homme*. Voltaire riant de ce mot d'Helvétius, convint avec lui que Milton était vraiment un poète original et sublime. Il me semble seulement, et je m'étonne qu'aucun critique n'ait fait cette observation, que le *Prométhée* d'Eschyle a fourni quelques traits du caractère de *Satan*. *Prométhée*, foudroyé par Jupiter, l'insulte encore et le défie sur le roc où la force et la nécessité viennent l'attacher avec des

* *Le Taureau blanc*.

Digitized by Google

chaînes de fer. Il a la même audace, et se console aussi de ses malheurs par l'espoir de la vengeance. Mais que l'esquisse grecque est au dessous du tableau de Milton ! Il est vrai que celui-ci fut soutenu par l'enthousiasme des prophètes hébreux et la majesté de la religion. Ainsi c'est au génie de la Bible qu'est due la plus belle création des Muses anglaises : et chez nous aussi, le plus parfait des poètes trouva dans la même source la première de toutes les tragédies.

L'auteur de l'ouvrage qu'on annonce ne soutiendrait pas mieux le parallèle avec les poètes grecs et latins qu'il veut copier aussi. Lorsqu'il leur emprunte ces belles fables qui renferment tant de vérités, il les refroidit quelquefois par ses explications physiques et chimiques, et les dénature en les changeant de place. Les vers d'Ovide nous ont charmés dès notre enfance. Qui ne se rappelle l'imprudence du jeune Phaéton embrasant l'univers ? Ovide peint, sous les plus grandes images, l'incendie atteignant jusqu'au fond des mers, et la terre prête à périr, se levant pour implorer le secours de Jupiter. Je citerai la traduction, souvent élégante et fidelle, du C. Saint-Ange :

Neptune sur les flots, élevant son trident,
Trois fois ose braver les feux du ciel ardent,
Et trois fois suffoqué se replonge dans l'onde.

La Terre cependant, cette mère féconde,
Au milieu de la mer, des fleuves, des étangs,
Qui, pressés autour d'elle, ou cachés dans ses flancs,
Resserraient de leurs flots la ceinture liquide,
Sous le ciel enflammé lève sa tête aride ;
Elle couvre son front de l'ombre de sa main,
D'une vaste secousse elle ébranle son sein,
Retombe, se soutient, retombe encor sur elle,

Digitized by Google

Et profère en ces mots sa plainte maternelle.

.....

Est-ce donc là le prix de ma fécondité ?
Est-ce pour voir ainsi payer tant de bonté,
Qu'aux besoins des troupeaux je fournis la verdure;
Que du soc tous les ans je souffre la blessure,
Que je produis la gerbe, aliment des mortels,
Et l'encens qui des Dieux honore les autels?
Quand j'aurais mérité cet indigne salaire,
Vois la mer qui décroît : quel crime a fait ton frère * ?
Pourquoi l'empire humide, où lui seul a des droits,
Se voit-il resserrer dans des bords plus étroits?
Mais si ces intérêts sont encor trop frivoles,
Je parle pour les tiens. Vois fumer les deux pôles,
Vois haleter Atlas sous le poids enflammé,
Du céleste palais à demi-consumé.
Roi des Dieux : hâte-toi de sauver ce qui reste,
Ou du monde embrasé la perte est manifeste.

Ovide enfin termine cette prière éloquente et ce magnifique tableau, en représentant la Terre suffoquée de flamme et de fumée, qui, pour se dérober à l'incendie,

Se retire en soi-même au fond des autres creux,
Lieux profonds, et voisins des mânes ténébreux.

Pourquoi cette fiction a-t-elle tant de beauté? C'est que la terre était une déesse adorée des anciens sous le nom de Cybèle. Les peuples la reconnaissaient à sa tête couronnée de tours, aux lions qui traînaient son char, à ses nombreuses mamelles qui versaient partout la vie et l'abondance. Elle était en un mot la mère de tous les Dieux. Mais si, comme dans ce livre, on peint la *Nature expirante sur son bucher*, et proférant à peu près les mêmes plaintes que la Cybèle des Grecs et

* C'est Jupiter que la terre implore.

Digitized by Google

des Romains, je n'éprouve plus la même illusion, et tout le charme est détruit! Qu'est-ce que la *nature?* Voulez-vous que je m'intéresse au grand tout, à l'assemblage de tous les êtres, au mot le plus vague et le plus mal défini? L'abus de l'esprit philosophique est mortel à la raison comme à la poésie. Ce n'est pas tout : l'auteur emploie, comme agents de son poème, la persuasion, l'imagination, la mélancolie, l'ennui, et même l'insouciance. Boileau a dit :

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.

Mais ce n'était pas celles-ci qu'il demandait. Une pareille méprise sur les moyens d'intéresser l'imagination est inconcevable dans un auteur instruit, et dont les idées ne sont pas vulgaires. C'est méconnaître le cœur humain, presque autant que ces prétendus législateurs, dont la folie, en nous ôtant toute idée religieuse, dédiait des temples à la *Raison*, à *l'Agriculture*, au *Génie*. J'en suis fâché. Mais les traces de cette démence ne sont pas encore effacées. Le mot *Génie* est toujours écrit sur le frontispice d'une église voisine, où le peuple venait adorer, avec un cœur simple et soumis, le Dieu devant qui l'ignorance et le génie sont égaux. Je lis plus loin, à *l'Agriculture*, sur la porte de la plus vieille église de Paris. J'avoue que je n'entends rien au culte du *Génie* et de *l'Agriculture*, et je doute que les fondateurs ayent rien compris à ce qu'ils voulaient faire. Qu'un laboureur de la Sicile rencontrât l'autel de Cérès, tout à-coup il fléchissait le genou, parce qu'il était persuadé que la déesse avait ouvert le premier sillon, et qu'elle avait enseigné à Triptolème l'usage du soc et l'art de cultiver le froment. Si un poète, un législateur,

Digitized by Google

un philosophe, un guerrier même, trouvaient à Delphes, l'image des Muses, filles de Jupiter et de la déesse de Mémoire; ils s'empressaient de les adorer, parce qu'elles inspiraient les beaux vers et les grandes pensées, parce qu'elles récompensaient la valeur en éternisant la gloire, et qu'elles conduisaient avec elles la douce persuasion, la paix et le bonheur. Mais l'*agriculture*! mais le *génie*! quel souvenir, quel sentiment puis-je attacher à ces mots? Quelle fête, en bonne-foi, veut-on que je leur consacre? Ce reste de notre démence révolutionnaire aurait bien dû tout-à-fait disparaître. Assurément on doit un grand respect à la *vieillesse*, à l'*agriculture* et au *génie*; mais il faut trouver des emblèmes qui parlent à l'ame et à l'imagination, et je crois qu'une fable d'Hésiode et d'Homère remplirait mieux ce but que toutes les vérités répandues par tant de docteurs, dont la France ingrate ne veut plus adorer le *génie*.

Je reviens au poème de l'univers. Malgré les défauts de la première conception, l'auteur mérite plus d'un éloge. Son esprit est nourri d'études de tout genre, et si son imagination, plus réglée, se renferme dans des plans mieux tracés, il pourra obtenir un rang honorable parmi les écrivains qui ont réuni le goût des lettres à celui des sciences. Les notes qui suivent son ouvrage annoncent une solide instruction. Elles contiennent quelques idées neuves sur le système du monde. Ces idées sont d'autant plus dignes d'examen, que l'auteur paraît avoir très-bien médité toutes les théories qui ont précédé les siennes.

« Mon but, dit-il très-sagement, n'est pas de porter

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

« atteinte à la gloire de Newton, que je regarde comme « le plus grand parmi les hommes savants. Mais je « crois que le plus grand obstacle aux progrès d'une « science, est un attachement trop opiniâtre à un « système, quelque spécieux qu'il puisse être, lorsque « beaucoup d'exceptions et de difficultés peuvent faire « douter que ce système soit la vérité : je crois encore « que ceux qui étudient les sciences ont plus de pré- « jugés qu'ils ne l'imaginent, et que faisant trop peu « de cas de leur jugement, ils croient de confiance « ce que leurs maîtres ont avancé; je crois que la « manie de tout expliquer a fait dire à des savants, « en parlant des choses inconnues au vulgaire, des « absurdités qui couvriraient de ridicule celui qui les « appliquerait à des choses connues de tout le monde; « je crois que le vrai savant est celui qui sait le plus « de faits, et donne le moins de causes; je crois enfin « que le système de l'attraction n'est pas le terme « des connaissances astronomiques..... Quelques « astronomes intolérants, égarés par le fanatisme des « systèmes, ont traduit au tribunal de l'opinion pu- « blique, pour les faire condamner au mépris, ceux « qui ont osé douter de la gravitation, comme les « fanatiques de la religion traduisaient au tribunal de « l'inquisition ceux qui ne croyaient pas aveuglément « leurs dogmes. Mais le sage qui se rappelle qu'A- « ristote et Descartes ont eu tour-à-tour l'Europe « pour disciple; que les Cartésiens ont également « outragé les Newtoniens, le sage qui sait que les « systèmes se succèdent les uns aux autres, attend et « doute encore. »

Je ne serais point étonné qu'on préférât les idées et le ton de ces notes, au poème qui les précède. Les théories de l'auteur seront sans doute contestées:

Digitized by Google

Dieu livra l'Univers aux disputes des sages*;

mais quand ces disputes ne troublent point les états, elles peuvent avancer les progrès des sciences: les erreurs même, dans ce genre, ont été utiles toutes les fois qu'elles ont donné du mouvement et de l'essor à l'esprit humain.

L.

LETTRES SUR LE PORTUGAL, écrites à l'occasion de la guerre actuelle, par un Français établi à Lisbonne, avec des observations sur le Voyage du duc du Châtelet, et des détails sur les finances de ce royaume; publiées par H. RANQUE, *médecin.* A Paris, chez *Desenne*, libraire, Palais-Égalité.

ON a fait peu de frais pour l'impression de cet ouvrage; on l'a fait paraître un peu tard; mais ceux qui aiment un livre qui n'est ni somptueux, ni long, qui est clair, instructif et plein; ceux qui veulent savoir ce qu'était le Portugal, il y a quelques mois, en attendant qu'on voie ce qu'il deviendra, étant soustrait à l'influence anglaise, s'empresseront d'ajouter le correspondant du docteur Ranque, aux ouvrages plus longs, mais non plus instructifs de l'Anglais Murphy, et du duc du Châtelet. Il leur servira de confirmation, et souvent de correctif. « Murphy, dit le nouvel écri-
« vain, est intéressant, quoique incomplet, pour
« ce qui regarde l'architecture et les antiquités du
« Portugal; mais il semble n'avoir publié qu'acci-

* *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Digitized by Google

« dentellement, et sans en avoir eu d'abord le « projet, les détails dans lesquels il entre sur les « mœurs et les usages des Portugais. Il est, à cet « égard, si inexact, que l'on ne pourrait pas se « persuader qu'il a résidé quelques mois à Lis- « bonne, si l'on ne savait que la plupart de ses « compatriotes vivent dans ce pays absolument « comme s'ils étaient en Angleterre, ne voyant « que des Anglais, et traitant par des courtiers « les affaires qu'ils peuvent avoir avec des Portu- « gais. Il induit même son lecteur en erreur sur « des choses de fait, que la moindre attention de- « vait lui faire voir comme elles sont, c'est-à- « dire, tout autrement qu'il ne les rapporte. »

L'auteur en donne des exemples nombreux; puis il passe au voyage de M. du Châtelet, qu'il juge « bien supérieur à celui de Murphy, non qu'il ait « pu juger par lui-même les Portugais dont il avoue « qu'il n'entendait pas la langue, mais parce « qu'ayant été en Portugal dans le dessein formel « d'écrire la relation de son voyage, il a cherché « à réparer, par de bonnes informations, ce qui « lui a manqué en observations. »

Ce peu de lignes que nous venons de transcrire, prouve déja qu'on doit louer le style de l'écrivain; ce style est estimable et non brillant. C'est celui d'un homme qui a traité des affaires, et qui a pris l'habitude d'aller au but. Sa pensée s'applique à exprimer la chose, et *la chose*, dit Horace, *contente d'être exprimée, se refuse elle-même aux ornements* *. Il faut bien souffrir cette citation d'un écrivain qui avait si bien le talent d'orner quand il le voulait, et la sagesse de ne le pas

* *Ornari res ipsa negat contenta doceri.*

Digitized by Google

faire quand il ne fallait pas. Ecrivains de tous les genres, et surtout écrivains de voyages, de traités d'économie, ou de physique, ou de finance, de grace, abstenez-vous un peu plus des ajustements, *ayez la phrase en horreur ;* plusieurs parmi vous ne voient en toute chose qu'un livre à faire : un livre leur paraît ce qu'il y a de plus important ; il leur semble que le monde n'existe que pour qu'il y ait des auteurs et des livres : pour en composer un, ils bouleverseraient un état, hélas ! Nous l'avons vu, nous en avons été les témoins et les victimes ; et la fureur de guerroyer n'a pas été plus funeste que celle de débiter à la tribune, ou sur le papier, des phrases sonores, très-étrangères au sujet. Mais pourquoi ne se tient-on pas dans son sujet ? Eh ! c'est qu'on n'y est pas soi-même, qu'on ne voit pas ce qu'il renferme, (et quelquefois il renferme des trésors) ; on est obligé d'en sortir pour trouver quelque chose à dire, et l'on nous fatigue d'éloquence, quand nous n'avons besoin que de clarté.

Il ne faut sortir de son sujet que pour y rapporter quelque chose, et y rentrer en l'enrichissant. L'auteur, dont nous donnons l'extrait, se renferme ordinairement dans ce qu'il a à dire ; mais il nous a semblé que c'était par sagesse d'esprit, et non par stérilité d'imagination. En voici un trait que nous rencontrons sous notre main. « Si j'avais « à porter un jugement sur le ministère célèbre « de Carvalho, comte de Pombal, je dirais qu'il « a été utile au Portugal, comme le tremblement « de terre a été utile à Lisbonne. Ses moyens « ont eu quelques résultats heureux. Mais c'est « en causant de grandes infortunes, en commettant « de grandes injustices qu'il est parvenu à opérer

Digitized by Google

« quelque bien. Ce n'est pas ainsi que Sully se « conduisit en France. Richelieu, qui n'est pas « sans quelque ressemblance avec Pombal, fut « bien plus habile politique, et de bien plus grands « succès couronnèrent ses entreprises. »

Un tremblement de terre est une image convenable pour ces gouvernants qui secouent les royaumes. Le nom de Sully vient à propos pour une administration qui fertilise : Richelieu est appelé sagement à propos de Pombal; tout cela est grand, et pouvait devenir fastueux. Mais l'auteur ne sort pas du ton modeste qui convient à une profession ordinaire ; et lorsqu'ensuite il faut parler des oliviers, dont on ne sait pas tirer d'assez bonne huile ; des orangers, dont le plus ancien en Europe vivait encore en Portugal, il y a peu d'années, et était né à la Chine ; du froment qui manque, parce qu'on ne cultive pas assez, et qui se vend un tiers de plus que celui qu'on importe parce qu'il est excellent ; des vins que la nature avait faits pour être estimés, et que l'on gâte avec l'eau-de-vie ; des légumes qui sont excellents quand on arrose (et on arrose dans trop peu d'endroits) ; des insectes si multipliés qu'un naturaliste, en trois ans, en a rassemblé une collection considérable, qui renferme beaucoup d'espèces non décrites ; des sables d'or du Tage, si pauvres, qu'ils ne payent pas le travail de les retirer ; lorsqu'il parle des maisons, des jardins, des chemins, des voitures et du prix qu'on en donne ; des auberges, du chalit qu'on y tend, de l'eau qu'on vous donne à boire pour votre argent quand vous n'avez pas apporté votre vin ; enfin quand il vous entretient de tous les objets dont le tableau forme ce qu'on appelle un voyage, il écrit toujours avec pro-

Digitized by Google

priété, avec calme, sans digression, sans longueurs, sans esprit de panégyrique ni de satire; vous lisez véritablement une description, et vous êtes plus satisfait de l'auteur que vous ne l'êtes, par exemple, de feu l'honnête Dusaulx, à qui Dieu fasse paix pour avoir bien traduit Juvénal, et miséricorde pour avoir fait imprimer, en grand format et beau papier-vélin, sa déclamation, intitulée: *Voyages dans les Pyrénées.*

L'ouvrage commence par une introduction qui est un examen critique de MM. Murphy et du Châtelet. Il est ensuite divisé en sept lettres, où il passe d'un sujet à l'autre. Le choix de chaque sujet est assez libre : par exemple, après avoir traité du sol dans la première lettre, il est question, dans la seconde, de la monarchie portugaise. Cette lettre n'est pas la meilleure. L'auteur semble d'abord remonter dans les siécles, et parle de la bataille de *Campo de Ourique*, en 1139, que D. Alfonse gagna sur les Maures, et qui lui valut la conquête de Lisbonne, celle de l'Estramadure et de l'Alemtejo, et prépara pour ses successeurs celle du royaume des Algarves. Tout ce qui suit est beaucoup trop abrégé. Je ne reproche point à l'auteur de n'avoir mis que deux pages, mais de ne les avoir point assez remplies. Il aurait dû peindre rapidement ces hauts faits de la nation portugaise, qui étonnent encore l'histoire et même la poésie. Il fait à peine mention de l'heureuse conjuration de 1640 qui arracha le Portugal à Philippe III, et ne se souvient pas même de la révolution de 1683 qui renversa un roi, et donna, de son vivant, son trône et sa femme à son frère. L'auteur aura craint d'être arrêté trop longtemps par ces souvenirs, et s'est hâté d'arriver aux temps actuels, pour peindre le

Digitized by Google

prince de Brésil qui gouverne, et la reine dont il a fallu lui confier les pouvoirs. La folie de cette princesse a une cause touchante. Convaincue que la conspiration de 1754, attribuée au duc d'Aveyro, était une invention atroce de Pombal, elle voulait réparer les suites de cette horrible affaire. Son confesseur l'y exhortait sans cesse; son conseil s'y opposait toujours. Froissée entre ces deux autorités, dont l'une dominait sa conscience, l'autre arrêtait sa main, sa raison succomba. Tous les soins du docteur Willis ne purent la guérir. Triste exemple des tourments d'une ame délicate, et de la difficulté de remédier aux grandes injustices politiques.

Dans les lettres suivantes, l'auteur décrit les ports du royaume; il évalue sa marine; il calcule les revenus des colonies, et les produits du commerce, et les recettes du trésor qu'il fait monter à plus de 80 millions, et par conséquent à 8 ou 9 de plus que Murphy, et à 35 de plus que M. du Châtelet. Il peint la milice portugaise, dont la force, telle qu'il l'apprécie, se réduit à peu près à ce que l'événement a montré. Il fait connaître les hommes d'état, les administrateurs, les savants, le clergé, la capitale, les provinces, les mœurs des nobles et celles du bourgeois, des cultivateurs, des femmes et des moines. On ne voit dans ses récits ni animosité, ni faveur, ni recherche, ni enflure. Il dessine exactement, plus qu'il ne colorie avec vigueur; mais on le lit, on l'estime; et, quand on l'a lu, on reconnaît qu'il est nécessaire de le joindre aux deux voyages que l'on possédait, comme un rapport bien fait qui les complète et les rectifie tous deux. Sa brièveté même est un mérite de plus. Nous exhortons tous les écri-

Digitized by Google

vains de voyages à être aussi clairs et aussi précis, et l'éditeur de celui-ci à soigner une seconde édition, et à l'enrichir d'une table; elle est nécessaire, parce que les matières sont abondantes et fort mêlées.

B. V.

VOYAGES d'Anténor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte, 3 vol. in-8.°, quatrième édition; *et Contes en prose et en vers, suivis de pièces fugitives, et du poème d'Erminie*, 3 vol. in-18; par *E. F. LANTIER*. Chez *F. Buisson*, rue Hautefeuille, n.° 16.

NOUS réunissons dans un même article ces deux ouvrages du même auteur qui se trouvent chez le même libraire.

Les *Voyages d'Anténor* ont eu, près des lecteurs qui ne veulent que s'amuser, une vogue presque égale aux voyages d'Anacharsis. Quatre éditions, qui se sont rapidement succédées, en fournissent la preuve incontestable. On peut s'étonner d'abord que l'auteur ait conçu cette entreprise après celle de l'abbé Barthélemi, et presque en concurrence avec lui. Même sujet, même cadre, même lieux, et nécessairement l'obligation de retracer des peintures semblables. Cependant l'auteur d'Antenor n'a point eu l'intention de rivaliser avec celui d'Anacharsis. Cette prétention trop ambitieuse ne se montre nulle part. Tout indique qu'il a fait son ouvrage à sa manière et selon son tour d'esprit, sans s'inquiéter de la comparaison à laquelle il ne paraît pas même avoir pensé. On peut présumer toutefois que les *Voyages d'Ana-*

Digitized by Google

charsis, et même leur succès, ont donné l'idée du *Voyage d'Antenor*, comme le succès d'une mode riche et précieuse est toujours suivi d'imitations plus proportionnées aux vanités des fortunes médiocres. Si, en effet, l'auteur d'Antenor a travaillé d'après cette idée, on peut dire qu'il a bien spéculé. Son livre s'est ainsi glissé dans tous les vides qu'avait laissé celui de Barthélemi, et ceux qui l'ont appelé *l'Anacharsis des Boudoirs* ne l'ont pas mal caractérisé.

Ce titre dit assez qu'on ne peut le laisser indiscrétement à la disposition des lecteurs de tout âge et de tout sexe. On sait qu'Antenor n'est trop de fois qu'un roman fait aux dépens de l'histoire, et le roman va rarement sans quelque licence. Disons toutefois qu'elle garde ici des mesures, et que ses effets sont affaiblis par une gaieté franche et naturelle.

Voltaire a dit, à propos de La Fontaine et de ses contes : « Si la volupté est dangereuse, ce ne sont pas « des plaisanteries qui inspirent cette volupté ; » il y a de la vérité dans ce mot. Assurément cet ouvrage ne méritait pas l'affront d'être associé dans le même titre à cette compilation de turpitudes, récemment publiée sous le titre de *Courtisanes de la Grèce*, pour faire suite, y dit-on, *aux Voyages d'Antenor*. Il est vrai, qu'avec plus d'effronterie encore, on s'y met aussi à la suite des *Voyages d'Anacharsis*. Imposture comparable à celle d'un filou, qui endosserait une livrée de bonne maison, pour s'introduire dans des lieux où il eût trop rougi de se montrer avec ses propres vêtements.

L'ouvrage d'Antenor est trop connu pour entrer ici dans des détails superflus sur le plan qu'on y a suivi, et la manière dont il est exécuté. On connaît ses défauts, dont le principal est celui du genre lui-même, de ce mélange de l'histoire et du roman, où tout se trouve

Digitized by Google

interverti, confondu, et souvent dénaturé, les époques et les personnages. On a aussi remarqué, et c'était une justice, les qualités d'un style clair et rapide dans la narration; gracieux ou brillant dans les descriptions; piquant dans le badinage; enfin une gaieté vraie qui se communique, une bonne humeur soutenue qui entraîne; et ces qualités ont fait et ont dû faire le succès de cet ouvrage agréable. De plus, on sait gré à l'auteur de s'être préservé de l'étalage de l'érudition, dont il avait une assez belle occasion, et dont les exemples ne lui manquaient pas. Mais il a eu le bon esprit de sentir qu'un ouvrage comme le sien ne pouvait être traité avec la même importance que celui de Barthélemi; il a mis autant de soin à faire disparaître la trace des recherches, dont il ne s'est pas toutefois dispensé, que tant d'autres à déployer longuement une érudition toute faite dans les glossaires qu'il leur a suffi de transcrire. J'ai vu une lettre du général Andréossi à son retour d'Egypte, où il témoignait son étonnement sur l'exactitude de la description du lac Mœris dans les *Voyages d'Antenor*. L'examen des lieux l'avait convaincu que, dans aucun autre ouvrage, elle n'avait été portée à ce degré de soin, et il demandait à l'auteur où il avait pu trouver de si bons renseignements. On voit, par cet exemple, qu'il en sait plus qu'il ne veut paraître savoir, et qu'il faut se défier de sa frivolité.

Quant au recueil de *Contes en prose et en vers, suivis des pièces fugitives*, etc. etc., il nous a paru composé en grande partie des mêmes morceaux qu'on avait lus il y a quelques années, et assez goûtés, sous le titre plaisant de *Travaux de l'abbé Mouche*. Ce titre n'était pas du moins une affiche de prétention; et ces vers, qui servent de préface au nouveau recueil, prouveront que cette *Mouche* conserve son caractère, et n'est pas devenue la mouche orgueilleuse du coche.

Digitized by Google

Allez, mes vers, et sans gloire et sans nom ;
Et montrez-vous parés de modestie.
Songez que je vous fis sans l'aveu d'Apollon ;
Comme plus d'une belle, alors qu'elle s'ennuie,
Sans musique et sans voix, fredonne une chanson.

Parés de modestie est fort joli ; et, *sans l'aveu d'Apollon*, est une hyperbole ; du moins ces vers ne sont-ils pas faits en dépit de lui. Le caractère qui les distingue, et qui souvent leur donne un prix réel, est au contraire une grande facilité. Ce mérite se retrouve dans la jolie comédie de l'*Impatient*, du même auteur, et dans tous ses vers. Un nouveau conte de ce recueil me paraît surtout très-piquant. On y raconte la vie très-ordinaire d'un homme de qui il n'y a rien à dire ; il est intitulé : *La Vie de Charles Michault.*

« L'enfant reçut, avec l'eau du baptême
« Qui nous arrache aux griffes du démon,
« Le nom Charlot, vieux nom d'un vieux système ;
« Que s'il fût né dans nos jours de raison,
« On l'eût nommé Pompée ou Cicéron. »

Ce conte est ainsi semé partout de réflexions plaisantes et inattendues qui sont parfaitement du genre, et à la faveur desquelles on réussit véritablement à faire de rien quelque chose, et même une jolie chose.

Michault ne courant jamais après l'extraordinaire, se marie comme tout le monde, et donne son repas de noces.

« Pendant deux mois on parla du repas,
« Et du dessert, et du nombre des plats,
« Et de ceux-là qu'il faudra qu'on invite,
« Et de ceux-là qu'on n'inviterait pas. »

Tous les événements de la vie de Michault sont très-heureusement résumés dans ces dix vers :

Digitized by Google

« A quarante ans, dans le mois de janvier,
« De sa paroisse il fut fait Marguillier.
« Vers ce temps-là, si j'ai bonne mémoire,
« Il hérita des biens et de la gloire
« De son aïeul, Raimond, le bonnetier.
« Six mois après, par le coche de terre,
« Pour s'egayer, voir un monde nouveau,
« Avec sa femme il partit pour Auxerre;
« A son retour, il prit le coche d'eau. »

Abrégeons, et terminons comme l'auteur, qui ne quitte point son bon Michault qu'il ne l'ait tué et bien et dûment enterré.

« Mais tout finit, villes, états, empire.
« Tout meurt, Hector, Achille ne sont plus.
« A soixante ans, hélas! Charlot expire.
« .....
« Et sur la tombe où sa cendre repose,
« Gravons ces mots, aussi vrais que touchants:
« *Ci-git Michault, qui vécut soixante ans.* »

Assurément l'auteur de ce morceau a le talent du conte. Celui dont nous venons de donner une idée aux lecteurs, n'est pas le seul du recueil qui se fasse lire avec plaisir, et ils ont tous le même caractère de simplicité ornée, et d'originalité sans aucune trace d'affectation.

Comme tous les recueils, celui-ci a trop d'étendue et porte les caractères de la complaisance des auteurs pour toutes les productions qui ont échappé à leur loisir, où qui sont le fruit des circonstances. Virgile voulait brûler son Enéide; et nous autres, nous gardons précieusement tous nos madrigaux. Ainsi, dans nos temps modernes, la plus belle modestie ne va pas sans vanité, et il y avait de l'orgueil dans celle des anciens. Du moins il n'en est point de plus traitable, de plus accommodant que celle de Lantier. Pas une seule blessure à un seul

Digitized by Google

amour-propre dans toutes ces pièces qui sont variées et en assez grand nombre. On juge par tout ce qui lui échappe, qu'il n'est mal avec personne, et surtout qu'il est bien avec lui-même. Il aura fourni agréablement la carrière d'homme de lettres. Son talent est toujours sans effort. Il n'est pas condamné *au malheur de tâcher*, comme Voltaire appelait la difficulté laborieuse de tant d'autres, qui, d'ordinaire, sont d'autant plus vains, qu'il leur en a coûté plus de peine pour être médiocres : et l'on peut dire avec vérité, en s'adressant à Lantier, dans tous les sens et toutes les acceptions de ce mot,

« Vous n'êtes pas maudit, comme certains auteurs. »

M.

HERBIER moral, ou *Recueil de Fables nouvelles et autres poésies fugitives, suivies d'un Recueil de Romances d'éducation, par Madame de GENLIS*. Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

« JE n'ai qu'un seul but, dit M.me de Genlis, dans « son avertissement, celui d'être utile à l'enfance et à « la première jeunesse ; et quand je n'écris pas pour « cet âge intéressant, c'est un écart d'imagination que « je me reproche ; je sors d'une vocation à laquelle mon « cœur et mon goût me rappellent promptement. » Il nous semble qu'en s'exprimant ainsi, l'auteur des *Mères rivales* a désarmé la critique, et pour les ouvrages qu'elle n'a point destinés à la jeunesse et pour ceux qu'elle lui des-

Digitized by Google

tine. L'*Herbier moral* doit être accueilli avec la bienveillance que l'on doit à *cet âge intéressant*; du reste, il ne nous appartient pas d'examiner si ce titre d'*Herbier moral* peut convenir à un recueil de dix-huit fables, qui est bien loin de mettre en scène les plantes les plus usuelles et les plus connues. Nous nous abstiendrons également de porter un jugement sur ces pièces de vers, tirées du livre des souvenirs de M.me de Genlis, et sur les couplets chantés au jour de sa fête, lesquels durent être charmants en famille.

Nous ne parlerons pas davantage des *Romances historiques* qui ne plairont guère à ceux qui cherchent des récits touchants et naïfs dans les romances; car elles ne rappellent pour la plupart que des faits d'armes, et même nous en avons distingué une sur l'air des Marseillais.

Toutefois, sans contrarier la destination respectable de l'*Herbier moral*, nous regretterons que M.me de Genlis, en donnant des leçons si utiles à la jeunesse, ne lui ait pas laissé l'exemple d'une poésie plus soignée. Nous pourrions même relever plusieurs défauts de convenances qui ne sont jamais indifférents pour cet âge. Dans la fable des *deux ifs*, par exemple (qui se trouve dans l'*Herbier*, je ne sais pourquoi), *l'if qui végétait dans un parterre*, dit à celui qui *croissait sur un grand chemin*,

Notre maître, avec *vigilance*,
Veille sur nous du matin jusqu'au soir;
La pompe, les chassis, les cloches, l'arrosoir,
Nous tenant lieu de Providence, etc.

A-t-on jamais vu des *ifs* sous un *chassis*, ou sous une *cloche*? Assurément cet if-là tient le langage d'un melon.

Peut-être la plupart de ces négligences doivent-elles être attribuées à une trop grande précipitation de l'au-

Digitized by Google

teur. Chaque jour, M.me de Genlis prend de nouveaux engagemens avec le public, et suffit à tous avec une rapidité qui donne un intérêt périodique à ses ouvrages. Il en est beaucoup qui blâmeront cette précipitation et cette inépuisable fécondité, si ennemie de toute perfection, et les admirateurs sincères de M.me de Genlis ne sauront trop que leur répondre.

On nous envoie à ce sujet une petite fable pour faire suite à celles de l'auteur. L'*Herbier moral* la fera pardonner.

Un jeune enfant vit un rosier.
Comme il est languissant, et que sa fleur est pâle,
Dit-il; à peine on sent le parfum qu'il exhale!
Je l'abattrais bientôt si j'étais jardinier.
Mon fils, lui dit sa mère, il faut être plus juste;
Connais mieux la vertu de ce petit arbuste:
Rosier ne fleurit qu'au printemps,
Lorsque tout est pressé de germer et d'éclore.
Le printemps a fui de nos champs,
Et celui-ci fleurit encore;
Dans chaque saison, à ton choix,
Il t'offrira roses nouvelles;
Sois donc plus indulgent pour elles;
C'est trop exiger à la fois
De les vouloir vives et belles
Sur un rosier de tous les mois.

G.

Digitized by Google

Œuvres choisies de Paradis de Moncrif *; chez Lenoir, libraire, rue de Savoie, n.° 4.*

On est surpris de ne point trouver dans ces Œuvres choisies le *Rajeunissement Inutile*, morceau si connu, de Moncrif. On aurait pu supprimer ses *Essais sur les moyens de plaire*. Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. On aurait dû se souvenir de ces deux vers de la *Bégueule* * corrigée :

Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre elle plut.

Mais il était bon de réunir les chansons de cet auteur aimable. Tous les gens de goût savent par cœur celle qui commence ainsi :

Elle m'aima, cette belle Aspasie, etc.

Jamais l'esprit français n'a mis dans ces petites pièces une naïveté plus ingénieuse, une galanterie de meilleur goût, et une simplicité plus élégante. Qui ne connaît ces vers charmants ?

Autrefois un temple était
(La fête en est passée);
Chaque amant y répétait
Sa plus douce pensée.
Si ce temple se rouvrait,
Pour ce tant doux mystère,
Que de fois on entendrait :
J'adore la Vallière.

Mais l'esprit de Moncrif ne peut remplir deux tomes. Il devait être réduit à quelques pages. Un couplet digne d'être retenu vaut mieux, dans la postérité, pour la gloire d'un écrivain, que vingt gros volumes faits pour être oubliés. L.

* Conte de *Voltaire*.

Digitized by Google

CONTES et Poésies érotiques de Vergier, suivis d'un choix de ses Chansons bachiques et des plus jolis Contes de Bernard-de-la-Monnoye; par P. B. J. N. Chez *Goujon* fils, imprimeur-libraire, rue Taranne, faubourg Saint-Germain, n.° 737.

VOLTAIRE est le seul qui ait su conter avec un grand talent depuis La Fontaine. Il n'en a pas sans doute le naturel, le charme, et l'abandon; mais sa narration est vive et piquante. Elle étincelle d'esprit et quelquefois de poésie. Le style de la Pucelle, de la Bégueule, d'Isabelle et Gertrude ne ressemble point à celui de Joconde et de la Courtisane amoureuse. Mais il a sa grace particulière; et, dans un autre genre, il montre un écrivain supérieur.

Les imitateurs de La Fontaine sont aussi loin de lui dans le conte que dans la fable. Vergier, qu'on cite le plus, ne ressemble en rien à son modèle. Trop souvent ses plaisanteries manquent de finesse, et sa marche de légereté. Son style a trop peu de verve et de mouvement, ce qui est le plus grand de tous les défauts; car l'homme qui conte ne peut trop varier sa narration, s'il veut qu'on l'écoute sans ennui. Cependant quelques contes de Vergier se lisent après ceux de La Fontaine. On permet dans ce genre les incorrections et la faiblesse, si le fonds a de l'agrément et de la gaieté. Il est étonnant que les éditeurs n'ayent point inséré dans leur édition les plus jolis vers qu'ait fait Vergier, ceux où il peint si heureusement la manière de La Fontaine.

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs;
Mais d'erreurs pleines de sagesse;

Digitized by Google

Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs,
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil ;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire,
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Au lieu des contes de Bernard-de-la-Monnoye, qui sont très-médiocres, on aurait dû imprimer ceux de Sénecé, poète très-supérieur à La-Monnoye et à Vergier. Il s'est montré original dans son conte de Camille, et surtout dans celui du Kaimac. Toute la collection de Vergier ne vaut pas ces deux ouvrages. L.

VARIÉTÉS.

*Discussion historique sur les ruines trouvées au bord de l'Ohio, dans l'Amérique septentrionale, et dont il est parlé dans le Voyage en Pensylvanie de M. Crevecœur *.*

On a découvert, depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, des monuments extraordinaires sur les bords du Muskingum, du Miami, du Wabache, de l'Ohio, et surtout du Scioto, où ils occupent un espace de plus de vingt lieues en longueur. Ce sont des murs en terre, avec des fossés, des glacis, des lunes, demi-lunes et de grands cônes qui servent de sépulcres. On a beaucoup disputé, mais sans succès, sur le peuple inconnu qui a laissé de pareilles traces.

* Voyez le compte qu'on a rendu de ce voyage dans les N.os XXI et XXII du *Mercure*.

Digitized by Google

Il paraît d'abord assez clair, et pour plusieurs raisons, qu'on ne peut attribuer aux sauvages *actuels de l'Amérique*, les ouvrages des rives du Scioto. En outre, toutes les peuplades racontent uniformément que lorsque leurs aïeux arrivèrent de l'Ouest, pour s'établir dans la solitude, ils y trouvèrent les ruines telles que nous les voyons aujourd'hui.

Serait-ce des monuments Mexicains? Mais on n'a rien trouvé de semblable au Mexique, ni au Pérou; ces monuments paraissent avoir exigé le fer, et des arts plus avancés, qu'ils ne l'étaient dans les deux empires du Nouveau-Monde; enfin, la domination de Montézume ne s'étendait pas si loin à l'orient, puisque quand les Natchez et les Chicassas quittèrent le nouveau Mexique, vers le commencement du seizième siécle, ils ne rencontrèrent sur les bords du Mississippi * que des hordes vagabondes et libres.

On a voulu attribuer ces espèces de fortifications à Ferdinand de Soto. Quelle apparence que cet Espagnol, suivi d'une poignée d'aventuriers, et qui n'a passé que trois ans dans les Florides, ait jamais eu assez de bras et de loisir, pour élever ces énormes ouvrages? D'ailleurs la forme des tombeaux, et même de plusieurs parties des ruines, contredisent les mœurs et les arts européens. Ensuite c'est un fait certain que le conquérant de la Floride n'a pas pénétré plus avant que Chattafallaï, village des Chicassas, sur l'une des branches de la Maubile. Enfin l'origine de ces monuments remonte à des temps beaucoup plus reculés que ceux où l'on a découvert l'Amérique. Nous avons vu

* On peut voir sur ce que nous disons ici, Duprat, Charlevoix, et les derniers voyageurs en Amérique, Bartram, Imley, etc.

Nous parlons aussi d'après ce que nous avons appris nous-mêmes sur les lieux.

Digitized by Google

sur ces ruines un chêne décrépit, qui avait poussé sur les débris d'un autre chêne tombé à ses pieds, et dont il ne restait plus que l'écorce ; celui-ci à son tour s'était élevé sur un troisième. L'emplacement du dernier se marquait encore par l'intersection de deux cercles, d'un aubier rouge et pétrifié, qu'on découvrait à fleur-de-terre, en écartant un épais humus composé de feuilles et de mousses. Accordez seulement deux siécles de vie à ces trois chênes successifs, et voilà une époque de six cents années, que la nature a gravée sur ces ruines.

Si nous poursuivons cette dissertation historique, nous verrons qu'on ne peut former aucun système raisonnable sur le peuple qui a élevé ces anciens monuments. Les chroniques des Welches parlent d'un certain Madoc, fils d'un prince de Galles, qui, mécontent de son pays, s'embarqua en 1170, fit voile à l'ouest, en laissant l'Irlande au nord, découvrit une contrée fertile, revint en Angleterre d'où il repartit avec douze vaisseaux pour la terre qu'il avait trouvée. On prétend qu'il existe encore vers les sources du Missouri, des sauvages blancs qui parlent le celte et qui sont chrétiens. Que Madoc et sa colonie, supposé qu'ils ayent abordé au Nouveau-Monde, n'aient pu construire les immenses ouvrages du Ohio ; c'est ce qui n'a pas besoin de discussion.

Vers le milieu du neuvième siécle, les Danois, alors grands navigateurs, découvrirent l'Islande d'où ils passèrent à une terre, à l'ouest, qu'ils nommèrent *Vinland**, à cause de la quantité de vignes dont les bois étaient remplis. On croit que ce continent est l'Amérique, et que les Esquimaux du Labrador sont les descendants des aventuriers Danois. On veut aussi que les

* Mall. *Intr. à l'Hist. du Dan.*

Digitized by Google

Gaulois ayent abordé au Nouveau-Monde : mais, ni les Scandinaves, ni les Celtes de l'Armorique ou de la Neustrie, n'ont laissé de monuments semblables à ceux dont nous cherchons maintenant à deviner les fondateurs.

Si des peuples modernes on passe aux peuples anciens, on dira peut-être que les Phéniciens ou les Carthaginois, dans leur commerce à la Bétique, aux îles Britanniques ou Cassitérides, et le long de la côte occidentale d'Afrique *, ont été jetés par les vents au Nouveau-Monde. Il y a même des auteurs qui prétendent que les Carthaginois y avaient des colonies régulières, lesquelles furent abandonnées dans la suite par un effet de la politique du sénat.

Si les choses ont été ainsi, pourquoi donc n'a-t-on retrouvé aucune trace des mœurs Phéniciennes chez les Caraïbes, les sauvages de la Guiane, du Paraguay, ou même des Floridas? Pourquoi les ruines dont il est ici question, sont-elles dans l'intérieur de l'Amérique du nord, plutôt que dans l'Amérique méridionale, sur la côte opposée à la côte d'Afrique?

D'autres auteurs réclament la préférence pour les Juifs, et veulent que l'Orphir des écritures ait été placée dans les Indes Occidentales. Colomb disait même avoir vu les restes des fourneaux de Salomon, dans les mines de Cibao. On pourrait ajouter à cela que plusieurs coutumes des sauvages semblent être d'origines judaïques, telles que celles de ne point briser les os de la victime dans les repas sacrés, de manger toute l'hostie, d'avoir des retraites, ou des *huttes de purifications* pour les femmes. Malheureusement ces inductions sont peu de chose; car on pourrait demander alors, comment il se fait que la langue et les divinités huronnes soient

* *Vide* Strab. Ptol. Hann. Peripl. d'Anvill. etc. etc.

Digitized by Google

grecques plutôt que juives ? N'est-il pas étrange qu'*Ares-Koui* ait été le dieu de la guerre, dans la citadelle d'Athènes et dans le fort d'un Iroquois ? Enfin, les critiques les plus judicieux ne trouvent aucune vraisemblance au passage des Israélites à la Louisiane ; ils démontrent assez clairement, qu'Orphir était sur la côte d'Afrique *.

Les Egyptiens sont donc le dernier peuple dont il nous reste à examiner les droits **. Ils ouvrirent, fermèrent et reprirent tour-à-tour le commerce de la Trapobane, par le Golfe-Persique. Ont-ils connu le quatrième continent, et peut-on leur attribuer les monuments du Nouveau-Monde ?

Nous répondons que les ruines du Ohio ne sont point d'architecture égyptienne ; que les ossements qu'on trouve dans ces ruines ne sont point embaumés ; que les squelettes y sont couchés, et non debout ou assis. Ensuite, par quel incompréhensible hasard ne rencontre-t-on aucun de ces anciens ouvrages, depuis le rivage de la mer jusqu'aux Alléganys ? et pourquoi sont-ils cachés derrière cette chaîne de montagnes ? De quelque peuple que vous supposiez la colonie établie en Amérique, avant d'avoir pénétré, dans un espace de plus de 400 lieues, jusqu'aux fleuves où se voient ces monuments, il faut que cette colonie ait d'abord habité la plaine qui s'étend de la base des monts aux grèves de l'Atlantique. Toutefois on pourrait dire avec quelque vraisemblance, que l'ancien rivage de l'Océan était au pied même des Apalaches et des Alléganys ; et que la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, la Caroline, la Géorgie et les Florides, sont des plages nouvellement abandonnées par les eaux. *Un Canadien.*

* *Vid.* Saur. d'Anvil.

** Si nous ne parlons point des Grecs (et surtout des habitants de l'île de Rhodes), quoiqu'ils fussent d'assez habiles navigateurs, c'est qu'ils sortirent rarement de la Méditerranée.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Les spectacles ont offert, dans la dernière quinzaine qui vient de s'écouler, plus d'événements que de nouveautés. Ouverts *gratis* au public, la veille du 1.er vendémiaire, l'affluence a été considérable partout, et prodigieuse à l'Opéra. Elle y a donné lieu à quelques accidents, fort exagérés dans les récits qu'on en a faits, comme il arrive toujours en pareil cas. *Les Mystères d'Isis* ne pouvaient manquer de faire une vive impression sur des spectateurs qui demandent surtout qu'on s'adresse à leurs sens et particulièrement à celui de la vue, toujours assez satisfait quand il est assez ébloui. On ne pouvait donc faire un meilleur choix, et l'effet y a répondu. Les spectateurs, très-accommodants sur les paroles qu'ils ont pris de bonne grace le parti de ne pas entendre, ainsi que sur le sujet qui a dû leur paraître d'autant mieux rempli que le titre de *Mystères* avait averti qu'ils ne devaient y rien comprendre, ont été véritablement ravis. Aucun murmure de l'esprit, aucun scrupule de la raison n'a troublé le charme complet de leurs sensations. Ils étaient-là comme nos *dilettanti* aux Bouffons; et même on peut croire que leur satisfaction était plus vive, plus entière et surtout plus franche. Qu'importe de rechercher si les accords de Mozart y ont moins contribué que les talents du décorateur et les prestiges du machiniste? Un lettré, s'il y en avait dans cette foule, répondrait qu'ils n'en ont eu que plus de plaisir, conformément à la fameuse observation d'Horace :

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Digitized by Google

Après cette représentation des *Mystères*, on en a donné une d'*Anacréon* et du ballet de *Télémaque*, et le grand succès du nouvel opéra n'a pu nuire à celui de ces ouvrages anciens. L'affluence a été grande et les applaudissements très-vifs. L'Opera, ce me semble, avait une bonne veine, et il est fâcheux peut-être qu'on ait pris ce moment pour lui donner du repos. Du reste, ce repos n'est que pour nous; car ce n'est pas pour se reposer, sans doute, que les principaux acteurs de la danse ont demandé ou pris des congés. C'est, dit-on, à leur dispersion qu'il faut attribuer l'interruption de ce spectacle, qui a lieu depuis quelques jours. Dans l'absence des premiers sujets, nous pensons en effet qu'il vaut mieux suspendre que jouer, pour n'obtenir que de médiocres recettes, et provoquer un dégoût qui souvent n'est pas médiocre. Je voudrais même qu'il y eût, pour tous les grands spectacles, à une époque déterminée, quelques mois de clôture absolue. Alors les acteurs desirés dans les départements iraient s'y montrer. Mais je ne permettrais à aucun, pendant toute la durée de la campagne, de quitter le drapeau. Je suis convaincu que tout le monde trouverait son compte à cet arrangement, les acteurs, la troupe et nous-mêmes. Il est rare que ces grands corps réunissent tous leurs membres, et il peut être utile de les avertir que cet abus n'est pas moins préjudiciable à leurs intérêts, que nuisible à nos plaisirs.

La réunion, à la salle de la rue Feydeau, de la plupart des acteurs de ce théâtre à ceux de l'ancien Opéra-Comique, n'a donné jusqu'ici que des espérances. Cet événement (car on pouvait lui donner ce nom) n'a paru exciter ni intérêt, ni curiosité. Il est vrai qu'on n'a rien tenté pour les obtenir. Les changements faits à la salle, et qui en ont assez longtemps retardé l'ouverture, sont assez peu considérables. L'a-

Digitized by Google

vant-scène est plus découverte et plus dégagée, par la suppression de l'arcade dans laquelle elle était circonscrite. Mais on a profité de l'espace gagné pour y pratiquer des loges, qui ont l'inconvénient de nuire à l'illusion, en plaçant dans le même cadre les acteurs et les spectateurs confondus. Cet abus choquant à tous les théâtres, et surtout à celui qui est particulièrement consacré à la représentation de nos véritables chef-d'œuvres, s'y est toujours maintenu. Le bon exemple, donné par des théâtres d'une moindre importance, a eu le sort ordinaire des bons exemples, il n'a pas été suivi; et les conseils de l'interêt ont malheureusement prévalu. Du moins, la décoration de cette partie est ici d'assez bon goût, pour dédommager, jusqu'à un certain point, de ce que l'illusion peut y perdre.

Les médaillons placés au dessus de chaque loge, représentant les Muses favorites du drame lyrique, sont de l'exécution la plus agréable, et doivent faire honneur au C. Lesueur, à qui on les doit. S'ils sont la petite monnaie des belles Renommées colossales de Chaudet, dont ils ont pris la place, cette monnaie du moins n'est pas du billon. Les couleurs ont été rafraîchies, les dorures ravivées, et il ne manque plus à cette salle, assez agréable dans l'état où elle est, qu'une entrée et une sortie plus commodes et plus convenables. Mais le local s'y refuse absolument.

On pourrait bien dire aussi qu'il y manque, jusqu'à présent, des pièces et des spectateurs. Quelques difficultés qui se sont élevées entre les auteurs et les acteurs, et qui rentrent dans la vieille et interminable querelle *du tien et du mien*, sont cause de cette stagnation, qui, sans doute, ne sera pas de durée. Cette mésintelligence n'a tourné jusqu'ici au profit de personne, y compris le public. On n'en peut excepter que les gens dits de justice, qui ne demanderaient

Digitized by Google

pas mieux que de s'en mêler. Commissaires et recors, exploits et saisies, ont déja signalé les hostilités ; et c'est, il faut l'avouer, commencer par une assez pauvre musique et de bien mauvaises paroles. Un apologue, du genre de celui des membres et de l'estomac ; une moralité comme celle de l'huitre et des plaideurs, viendraient, je crois, plus à propos dans cette altercation. Vraisemblablement on finira par s'entendre ; alors, avec un répertoire aussi riche et aussi varié que celui des deux théâtres réunis, le nombre et la fécondité de leurs auteurs habitués, et l'entière réunion des acteurs chéris du public, on peut espérer que cette nouvelle entreprise aura tout le succès dont elle est susceptible, et nous donnera tout le plaisir que nous devons en attendre. Le nom de M.me Saint-Aubin, qui a du moins reparu sur les affiches, a déja éveillé l'espoir, et fait sourire le goût. Il en est quelques autres qu'on desire encore. Ici ce sont de véritables affaires de famille, un partage entre parents, qui doit se terminer à l'amiable, et les étrangers ne doivent y prendre part qu'afin de rappeler aux parties intéressées que la concorde des familles et la réunion des intérêts, sont la base la plus sûre d'une prospérité durable.

Aux Français, les débuts de M.lle Legros continuent avec le même succès. Elle a plus d'une fois obtenu des applaudissements mérités dans les rôles de Chimène, de Didon et d'Hypermnestre. On sait trop que Didon est une tragédie faible, et qu'Hypermnestre n'est souvent qu'une tragédie barbare, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite. Mais depuis M.lle Clairon, toutes les débutantes se croient obligées de paraître dans Didon. En effet, ce rôle est favorable aux actrices, qui ont un maintien noble et une figure intéressante. Il fit la fortune de M.lle Raucourt, et M.lle Legros devait y

Digitized by Google

réussir. Il y a plus de mouvement et d'effet dans Hypermnestre; et cette tragédie, qui n'est guère qu'une belle pantomime théatrale, a montré, sous de nouveaux rapports, le talent de la jeune débutante, et celui de Lafond qui jouait avec elle le rôle de Lyncée. Cet acteur paraît être aujourd'hui la plus belle espérance du théâtre. On n'y entendait, depuis dix ans, que les hurlements monotones de la tragédie anglaise, Lafond rappelle enfin quelques-uns des plus beaux accents de la tragédie française, qui doivent être nobles sans enflure, et pathétiques sans convulsions. On a remis pour lui le *mélodrame* de Pygmalion. Mais les graces et la chaleur de son jeu n'ont pu donner d'intérêt à cette ennuyeuse déclamation, indigne du talent de Rousseau. Les trois mots de la statue, au moment où elle s'anime, sont les seuls traits qu'on puisse citer, et c'est Buffon qui en a donné la première idée *. Laharpe prouva, il y a plus de vingt ans, que ce *mélodrame* n'était qu'un froid ouvrage de rhéteur. Tout le monde s'éleva contre le critique, et maintenant tout le monde pense comme lui. On peut prédire d'avance que d'autres jugements du même écrivain seront adoptés de ceux même qui les récusent aujourd'hui, et qui, tous les jours, lui disent le plus d'injures. M.

Au théâtre de la rue de Louvois, on a joué une nouvelle pièce intitulée : *Une Heure d'absence.* C'est un imbroglio qui a eu du succès. Nous en rendrons compte dans le N.° prochain.

Un Français qui a longtemps voyagé en Angleterre, et qui a pu étudier leurs mœurs et leurs usages champêtres, se propose de donner au public la traduction d'un poème rural, où les travaux et les plaisirs du la-

* Voyez le tableau du premier homme naissant, et de ses diverses sensations dans *l'Histoire naturelle.*

Digitized by Google

boureur sont fidellement dépeints ; et souvent, dit la préface de l'éditeur anglais, avec les couleurs et le génie de Thompson. Le valet du fermier (*The farmer's boy*) fut composé, il y a environ 3 ans, par un cordonnier de Londres, et la troisième édition en a déja paru.

Nous donnerons dans le prochain numéro quelques détails sur le livre et sur l'auteur, qui jouissent aujourd'hui en Angleterre d'une assez grande réputation.

Nous différons encore les observations que nous avons annoncées sur le salon de l'an 9. Plusieurs tableaux ont été récemment exposés, et il nous a paru plus convenable et plus sûr de ne les juger que tous ensemble.

ANNONCES.

Du divorce considéré au XIX.e siécle, relativement à l'état domestique et à l'état public de société ; par *L. G. A. B.*...., auteur de plusieurs écrits politiques. Avec cette épigraphe :

« Si le législateur, se trompant dans son objet, établit un principe différent de celui qui naît de la nature des choses, l'état ne cessera d'être agité jusqu'à ce qu'il soit détruit ou changé, et que l'invincible nature ait repris son empire. »

CONTRAT SOCIAL.

A Paris, chez *Leclere*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 39. On rendra compte de cet ouvrage. — On trouve chez le même libraire l'ouvrage suivant du même auteur : *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, ou *Du pouvoir du ministre et du sujet dans la société*. In-8.° Prix, 2 fr. 50 cent.

DES services que les femmes peuvent rendre à la religion ; ouvrage suivi de la *Vie des Dames françaises les plus illustres en ce genre, dans le XVII.e siécle*. 1 vol. in-12. Chez la veuve *Nyon*, rue du Jardinet, n.° 2. Prix, 1 fr. 80 cent. br.

L'auteur adresse cet ouvrage aux mères de famille. Elles y verront la religion, peinte avec ce charme qui convient à leur sexe et à la place qu'elles occupent dans la famille et dans la société.

Digitized by Google

HISTOIRE de l'empire de Russie, sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle; par le révérend M. *Tooke*, membre de la Société royale de Londres, de l'Académie impériale des sciences, et de la Société libre d'économie de Saint-Pétersbourg, traduite de l'anglais, sur la deuxième édition, par M. S..... avec les corrections de M. Imirnove, aumônier et secrétaire de l'ambassade de Russie à Londres; et revue par M. *Leclerc*, ancien capitaine au service de France; dédiée à S. M. I. Alexandre I.er Six vol. in-8.° De l'imprimerie de *Crapelet*. Prix br. 27 fr., et 33 fr. francs de port par la poste. On a tiré quelques exemplaires sur grand raisin vélin. Prix 90 fr.; et cartonnés par Bradel, 96 fr. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

Cette histoire de Russie n'a que peu de rapport avec celles de *Leclerc* et du C. *Lévesque*. On y fait uniquement connaître l'état de cet empire sous le règne de l'immortelle Catherine II. L'auteur a été témoin des grands changements que cette princesse a faits dans toutes les parties de l'administration, des établissements utiles qu'elle a créés, des lois sages qu'elle a établies, des graces qu'elle a accordées aux premières classes de ses sujets, des adoucissements qu'elle a répandus sur le sort des classes inférieures; il rappelle ces bienfaits dans tous les chapitres de son histoire.

Après nous avoir présenté quelques observations sur l'étendue, la division et les bornes de la Russie, M. Tooke traite de l'état physique de cet Empire; et dans le premier volume, il parle du climat, des qualités du sol, des terres, des prairies, des forêts, des montagnes, des pâturages, des salines, des mines, etc., des mers, des lacs, des fleuves, des rivières navigables, des eaux minérales.

Dans le second volume, on trouve l'historique des nations de l'empire de Russie; les Slaves ou Slavons, les nations finoises, les Mongols, les Tatars, les Nogais du Kuban, les Baschkirs, les Kirghis, les Irkouts, etc., les Mandschoûts, les nations d'origine incertaine, les peuples dispersés d'origine européenne et asiatique.

Le troisième volume traite de la population, qu'on distingue en population effective et en population proportionnelle: on entend par la première, le nombre

Digitized by Google

réel des habitants d'un pays; par la seconde, le rapport de ce nombre avec la superficie du territoire: des institutions publiques pour la conservation et l'augmentation de la population; des caractères physiques des habitants; des divers rangs ou classes de sujets; du gouvernement de l'empire, ou du monarque; du pouvoir et des prérogatives du souverain.

On trouve, dans le quatrième volume, un état des revenus de l'empire de Russie et des différents impôts dont ils sont composés. Le même volume présente un détail exact des divers colléges qui correspondent aux différentes divisions administratives. Le conseil et le cabinet; les colléges impériaux; constitution des gouvernements; constitution municipale; état social des habitants; coup-d'œil sur les lois.

L'agriculture en général, les différentes sortes de grains, la culture de la vigne, l'aménagement des forêts, l'éducation des abeilles, la culture de la soie, les mines, les salines, les manufactures, les métiers, sont les objets sur lesquels on trouve des détails curieux et instructifs dans le cinquième volume.

Le sixième donne des développements très-étendus sur le commerce intérieur et extérieur de la Russie; sur les matières d'exportation et d'importation; sur la balance avantageuse ou défavorable qui en résulte pour la Russie; sur les divers impôts perçus aux douanes, et sur les produits de ces douanes; sur les monnaies, les poids et les mesures, en les comparant aux monnaies, poids et mesures étrangères, etc.

ODES de Pindare; unique traduction complète, en prose poétique, avec cette épigraphe:

> Déesse prête-moi ta lyre
> Ou celle du Grec si vanté,
> Dont l'impitoyable Alexandre,
> Au milieu de Thèbes en cendre,
> Respecta la postérité.
>
> J. B. ROUSSEAU. *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*

par *P. L. C. Gui*, ancien magistrat et membre de la Société académique des sciences. 1 vol. in-8.° de près de 600 pages et 1 vol. de notes. Prix, 5 fr. pour Paris, et 7 fr. pour les départements. A Paris, chez *Moutardier*, libraire, quai des Augustins, au coin de

Digitized by Google

la rue Git-le-Cœur, et chez *Bertrand*, même quai.

TRAITÉ de perspective linéaire, à l'usage des artistes, contenant la pratique de cette science, d'après les meilleurs auteurs, les méthodes les plus simples, pour mettre toutes sortes d'objets en perspective, leurs réflexions dans l'eau, et leurs ombres tant au soleil qu'au flambeau; par *L. N. Lespinasse*, chef de bataillon, membre de la ci-devant Académie de peinture et de sculpture. A Paris, chez *Magimel*, libraire pour l'art militaire, quai des Augustins, n.° 73. An 9. 1 vol. in-fol. broché. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 cent., franc de port.

ESSAI sur la garantie des propriétés littéraires; par *Goujon* (de la Somme), ex-membre de l'assemblée législative, associé libre du Lycée des arts. Prix, 50 c. A Paris, chez *Goujon fils*, impr.-lib. rue Taranne, n.° 737; *Debray*, palais du Tribunat, etc. Fructidor an 9.

CONSIDÉRATIONS théoriques sur les caisses d'amortissement de dette publique; par *Achille Nicolas Isnard*, de la Seine, membre du Tribunat. Prix, 1 fr. 20 c. pour Paris, 1 fr. 50 c. pour les départements. A Paris, chez *Duprat*, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins. An 9—1801.

HISTOIRE générale des descentes faites tant en Angleterre qu'en France, depuis Jules-César jusqu'à nos jours, avec des notes historiques, politiques et critiques; par *Poncet Lagrave*, citoyen de Calais par lettres d'honneur, ci-devant membre de plusieurs Académies. 2.e édition. 2 vol. in-8.° A Paris, chez *Moutardier*, imp.-lib., quai des Augustins, n.° 28. An 9—1801. Prix, 7 fr. 50 c., et 10 fr. francs de port.

VOYAGE dans l'Inde et au Bengale, fait dans les années 1789 et 1790, contenant la description des îles Séchelles et de Tranquemalay, des détails sur le caractère et les arts industrieux des peuples de l'Inde, la description de quelques pratiques religieuses des habitants du Bengale; suivi d'un voyage fait dans la mer Rouge, contenant la description de Moka, et du commerce des Arabes de l'Yémen, des détails sur leurs caractères et leurs mœurs, etc. par *L. Degrandpré*, officier de la marine française. Orné de belles gravures et du plan de la citadelle de Calcuta. 2 vol. in-8.° A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat. An 9—1801.

Digitized by Google



POLITIQUE.*

EXTÉRIEUR.

De l'état de l'Europe.

La France est, depuis Charlemagne, le centre du monde civilisé et le point autour duquel tourne le système social de l'Europe. Aînée des nations chrétiennes, elle a vu successivement chaque état, à mesure qu'il s'élevait sur l'horizon politique, prendre sa place autour d'elle et rendre hommage à la suzeraineté de ses mœurs, de ses exemples, de sa littérature, de sa langue surtout, et par conséquent de ses opinions, empire bien plus glorieux et, si elle le veut, bien plus durable que celui de la force et de la victoire. En un mot, destinée à tenir les rênes de l'Europe, elle a été punie de les avoir abandonnées, et forcée même à les reprendre par les plus extrêmes calamités.

Jamais un plus grand spectacle ne fut offert à l'homme civilisé; les anciens, placés au commencement de la société, n'en avaient pas pu observer les lois, ces lois qui ne se sont entièrement manifestées que depuis la grande expérience de la révolution. La génération précédente ne pouvait pas même imaginer ce que celle-ci a vu, et c'est ici qu'il est vrai de dire que les enfants en savent plus que les pères.

Essayons de présenter quelques observations sur l'état actuel de l'Europe : elles ne paraîtront pas déplacées à la fin d'une année fertile en événements importants, et à l'ouverture d'une autre qui offrira sans doute des événements décisifs. Mais pour conjecturer, avec quelque certitude, ce qui peut résulter de la crise actuelle, il faut en reprendre l'histoire de plus haut, et jeter un

* On donnera dorénavant des précis du même genre, comme on l'a promis dans le dernier prospectus, sans cesser d'offrir la statistique des divers états de l'Europe.

Digitized by Google

coup-d'œil général et rapide sur son origine et ses progrès.

A l'instant que la France, détournée de sa route par des guides imprudents, embrasa de ses feux l'Europe qu'elle éclairait de sa lumière, et qu'elle vivifiait de sa chaleur, toutes les puissances, dans l'attente de ce qu'elle allait devenir, jetèrent sur elle les regards de l'observation et de l'inquiétude.

Ximenès et Richelieu auraient jugé la révolution qui se faisait dans les esprits; les administrateurs de l'Europe, occupés exclusivement, comme leur siècle, de fabriques, de banques, d'embellissements, d'arts, de chemins, des choses enfin bien plus que des hommes, ne virent dans la révolution française qu'une grande loterie où tous les états voisins avaient à gagner, les faibles sans rien hasarder, les forts en proportion de leur mise. Dès-lors toute coalition des puissances contre la France devenait impossible, et le triomphe de la France était assuré. La guerre commence. La France, ses armées et ses principes débordent de tous côtés. Car la force de l'éruption est toujours proportionnée au degré de la fermentation intérieure.

Une seule puissance, l'Espagne, marchait franchement, sans dessein ultérieur et sans arrière-pensée, au but vers lequel les autres confédérés ne se dirigeaient qu'en apparence. Les princes d'Espagne voulaient sincèrement le rétablissement des princes français, d'autant plus que déjà, à travers l'exagération des uns ou l'enthousiasme des autres, l'Espagne avait pu démêler, dans quelques *meneurs*, des affections secrètes pour des maisons étrangères. Mais bientôt éclairée, à la lueur des flammes qui consumaient à Toulon nos magasins et nos vaisseaux, sur les desseins profonds d'une rivale ambitieuse; certaine que désormais, dans ses projets sincères pour le rétablissement de l'ordre en Europe, elle n'était point secondée par ceux qui marchaient sous les mêmes drapeaux, elle continua la guerre à regret, et se défendit contre la France, sans haine, comme on se défend contre un ami que l'ivresse rend furieux.

Elle distingua toujours la révolution française, ennemie de tous les gouvernements, de la France alliée

Digitized by Google

naturelle de la monarchie espagnole; elle crut que la raison succéderait au délire, que la France survivrait à la révolution; et bientôt rendue à ses intérêts politiques que l'empire de la nécessité ne lui permettait pas de subordonner aux inclinations personnelles de ses chefs, trop forte à la fois et trop foible pour demeurer neutre, elle conclut avec la France une alliance où furent stipulées, à ce qu'il paraît, des clauses éventuelles dont nous venons de voir l'accomplissement.

Un motif semblable, mais sans doute moins désintéressé, parce qu'il s'y mêlait des projets d'affaiblir l'Autriche, et peut-être d'agrandir à ses dépens les états du Stathouder, détermina la Prusse à se retirer aussi de la coalition, pour jouer entre les puissances belligérantes le rôle de puissance neutre, rôle périlleux et dont on ne sort pas toujours comme on veut et quand on veut; et il fut pris aussi, au traité de Bâle, de ces arrangements particuliers sur lesquels les hommes ne s'engagent que sous la ratification des événements.

La France n'eut donc plus à combattre que l'Angleterre et l'Autriche. Tout, dans les plans militaires, fut accessoire de cette guerre principale; elle envahit la Hollande pour se donner un allié contre l'Angleterre; elle occupa le Piémont comme un poste avancé contre la maison d'Autriche, et la guerre continua avec des alternatives presque annuelles de succès et de revers.

Mais la coalition, quoique réduite à deux puissances, n'en était pas plus forte, parce que ces deux puissances se divisaient sur un point important, et, peut-être au fond, ne s'entendaient sur aucun. L'Autriche voulait se défaire de la Belgique, possession lointaine et ruineuse, état mal constitué, qui n'était bon entre ses mains, ni pour l'attaque, ni pour la défense; et l'Angleterre tremblait de voir réunir au territoire français, ces mêmes provinces dont elle et la Hollande rendaient à l'empereur, pour l'avantage de leur commerce, la possession infructueuse. Aussi l'on peut se rappeler avec quelle hâte le cabinet diplomatique d'Angleterre vola tout entier à Vienne,

Digitized by Google

en 1794, pour engager l'empereur à se maintenir dans les Pays-Bas d'où M. Clairfait commençait à se retirer. L'Angleterre voulait que la guerre contre la France se fît exclusivement à son profit, et c'est ce qui faisait qu'à chaque renouvellement de campagne, avare de l'or qu'elle prodiguait, elle marchandait l'empereur et le roi de Prusse, comme deux *condottieri*, et semblait ouvrir entre eux des enchères pour donner au rabais l'entreprise de la guerre.

Tout annonçait depuis longtemps que l'Autriche ferait sa paix avec la France, quand elle en trouverait l'occasion. Elle n'en avait jamais paru éloignée, puisque la paix du grand duc de Toscane, prince de sa maison, avait précédé toutes les autres. Les succès de la France en hâtèrent le moment, et l'offre qu'elle lui fit des états vénitiens le décida. La politique y applaudit, et j'oserai dire que la morale put y souscrire. Dans l'antiquité payenne, lorsque les vainqueurs ôtaient aux vaincus *liberté civile, biens, femmes, enfants, temples et sépultures même*, comme dit M. de Montesquieu, la conquête du plus petit pays était une grande injustice et une affreuse calamité. Mais aujourd'hui que le droit des gens, dû au christianisme, suivant le même auteur, ne permet plus de faire la guerre à la famille, mais seulement à l'état; que les peuples vaincus, une fois soumis, jouissent de la même protection que les vainqueurs, et quelquefois même de plus de franchises, et qu'enfin le premier soin des gouvernements forts est d'établir l'ordre chez les peuples que le sort des armes a fait passer sous leur domination, la conquête peut devenir un bienfait; et je ne craindrai pas de soutenir que le peuple de Venise, profondément corrompu sous un gouvernement politiquement corrupteur, deviendra meilleur, c'est-à-dire, plus libre, sous l'administration de la maison d'Autriche qui emploie, pour retenir ses sujets dans l'obéissance, d'autres moyens que la licence du masque et les plaisirs d'un carnaval, ou les inquisiteurs d'état.

Quoi qu'il en soit, le traité de Campo-Formio commença ou plutôt prépara une nouvelle ère pour le monde politique, qui datait depuis un siècle et demi

Digitized by Google

du traité de Westphalie. La France s'y plaça dans ses limites naturelles où César l'avait trouvée, que Charlemagne avait dépassées, où Louis XIV avait voulu la reporter; et, débarrassée des alliances onéreuses que le traité de Westphalie lui avait imposées, elle entra dans le nouveau système politique dont les fondements avaient été jetés en 1756, mais qui, depuis cette époque, n'avait, par la faute de la France, profité qu'à la maison d'Autriche *.

Ici commence le second âge de la révolution française. Dans le premier, les événements avaient conduit les hommes, et la France avait atteint le plus haut point de ses succès; dans le second, les hommes ont été au devant des événements, et les succès ont été moins rapides. En révolution, si l'on commet des crimes, il ne faut pas faire des fautes; quand un gouvernement se sert des passions des peuples, il ne doit pas y mêler les siennes, et jamais gouvernement n'eut plus de passions et de plus petites passions que le gouvernement directorial.

Après le traité de Campo-Formio, le directoire, fort d'une guerre heureuse et plus encore d'une paix modérée, pouvait, ce semble, se reposer *sur ses armes* au bord du Rhin et de l'Adda, et, de concert avec l'Autriche, dicter de là des lois à l'Allemagne, ou rester indifférent à ses arrangements intérieurs. Ce parti, le plus glorieux et le plus sage, était celui que proposait, et auquel même voulait concourir l'homme qui avait combattu à *Arcole* et négocié à *Campo-Formio*. Le directoire préféra le système des invasions, et il jeta la France dans des expéditions dont l'issue, encore indécise, peut avoir, sur le sort de l'Europe et sur celui de la France, des suites incalculables.

La Suisse protestante, la seule qu'il faille considérer lorsqu'il est question de l'ancien gouvernement helvétique, applaudissait à notre révolution. L'influence de quelques hommes supérieurs qui en jugeaient sainement l'esprit et la tendance, n'avait pas empêché que la Suisse, neutre contre les autres puissances, après

* Voyez un écrit intitulé : *Du Traité de Westphalie*, et de celui de *Campo-Formio*. A Paris, chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain, n.° 42.

Digitized by Google

avoir reçu de la France les outrages les plus sensibles, ne l'eût aidé de tous les moyens de subsistances et de toutes les facilités d'importation que son sol et sa position lui permettaient. Les intrigues de l'envoyé anglais à Berne et de ses agents en France, s'il en avait, n'auraient pas dans trente ans déplacé un juge-de-paix, et ne servaient qu'à ménager au directoire des conspirations à découvrir et des sentences de mort à porter. Enfin les émigrés réfugiés en Suisse, y étaient partout à la disposition de l'ambassadeur français, souvent plus humain envers eux que les cantons eux mêmes. On avait donc la Suisse pour amie, on voulut l'avoir pour *satellite*, et la guerre atroce qu'on y porta sans motif et sans objet, réjouit les ennemis de la France, fit frémir l'humanité et rougir jusqu'aux révolutionnaires. La ligne de défense de nos frontières en fut affaiblie, et la France, en détruisant la constitution ancienne de la Suisse, contracta l'engagement plus onéreux qu'on ne pense de lui en donner une nouvelle, et qui pis est, de la garantir. Nous ignorerions encore le secret de cette irruption, si un membre du directoire ne nous eût appris, dans un mémoire justificatif de sa conduite, que leur projet était d'entourer la France d'états constitués comme elle l'était alors, parce que les directeurs placés au Luxembourg se croyaient, avec quelque raison, dans le meilleur des mondes possibles.

Ce fut pour trouver grace aux yeux d'un parti qui, depuis longtemps, rendait à la Suisse une espèce de culte, que le directoire fit envahir l'état de l'église et saisir le pape lui-même. Mais comme la conquête de Rome a eu des conséquences, plus religieuses encore que politiques, je remets à en parler ailleurs.

Une autre expédition entreprise sous le directoire, devait avoir des résultats plus glorieux, et surtout, plus importants. Je veux parler de l'expédition d'Egypte. On eût mieux fait peut-être de diriger sur l'Irlande cette grande entreprise. Les difficultés d'un trajet et du débarquement n'étaient pas plus grandes, et les résultats d'un succès étaient bien autrement décisifs; déja même quelques descentes partielles tentées en Irlande, ne l'avaient pas été sans fruit. Mais le goût pour

Digitized by Google

les expéditions commerciales, dominant dans un siècle qui ne voit la force des nations que dans leurs richesses, peut-être les suggestions de quelques hommes qui, à l'exemple de Voltaire, fondaient des espérances d'un autre genre sur la conquête de la Palestine, et, plus que tout cela, l'ombrageuse sagacité du directoire qui avait démêlé un héritier dans l'homme vainqueur à Arcole et pacificateur à Campo-Formio, et qui imposait dès-lors à un grand homme la nécessité de se soustraire aux soupçons; que sais-je? l'étoile de l'Angleterre qui nous a plus d'une fois guidés sur l'écueil, tout poussa le gouvernement français à déporter en Egypte l'élite de ses armées sur le reste de ses vaisseaux.

Mais ces vaisseaux périrent tous à la malheureuse journée d'Aboukir. Malte, où l'on était entré en passant, tomba ce jour-là au pouvoir des Anglais; les îles de l'Archipel au pouvoir des Russes, et l'armée française qui avait débarqué si heureusement, vit l'abyme s'ouvrir entre elle et la métropole.

Tout ce que le talent et le courage de l'homme peuvent ajouter aux faveurs de la fortune ou ôter à ses rigueurs, fut employé pour s'étendre en Egypte ou s'y maintenir avec une persévérance incroyable, et l'eût été avec succès, si cette armée qui se multipliait avait pu se reproduire, et si cette plante eût pu vivre, séparée de sa tige.

Si l'Egypte retombe sous le joug de fer de ses ignorants dominateurs, l'homme éclairé qui, s'élevant au dessus des considérations locales et personnelles, ne voit, dans les expéditions des peuples policés contre des peuples barbares, que des moyens d'étendre le bienfait de la civilisation, regrettera toujours que ce beau pays ne reste pas à la France. Les croisades entreprises par des motifs de religion firent fleurir le commerce. L'expédition d'Egypte, entreprise pour des motifs de commerce, y aurait tôt ou tard introduit la religion, et avec elle toutes les institutions bienfaisantes; et l'Egypte, colonie de la France, en aurait à la longue reçu les mœurs et les lois.

C'est sous le même point de vue de la civilisation, qu'on doit considérer l'agression reprochée à la France contre

Digitized by Google

la porte ottomane. D'ailleurs l'empire ottoman semble remplir de jour en jour la destinée qui lui a été prédite par l'auteur des *Lettres persanes*, par le chevalier de Tott et par Volney. Il est difficile de le sauver aujourd'hui de sa propre faiblesse. Cet édifice est miné par la base. La Turquie d'Europe, écrivait récemment un publiciste anglais, est une succession dont les héritiers immédiats arrangeront le partage du vivant même de l'usufruitier pour n'avoir pas ensemble de procès à sa mort.

Tandis que nos soldats luttaient en Egypte contre les hommes et les lieux, le directoire, *qui remuait l'univers du sein des voluptés*, embarrassé de la paix plus que de la guerre, avait repris les armes contre l'Autriche, aidée d'une armée de russes, accourus pour se trouver à la paix bien plus que pour partager le fardeau de la guerre.

Il est impossible de conjecturer l'état où se trouveraient aujourd'hui l'Europe et la France, si le 18 brumaire n'était venu changer la face des affaires, et substituer partout l'espérance à la crainte.

Mais déja la bataille d'Aboukir et les désastres de la marine française, avaient produit un changement dans l'opinion des puissances du Nord qui, éloignées du théâtre des événements et tranquilles par notre agitation même, alimentaient la guerre des productions de leur sol, et spéculaient sur des malheurs qu'elles ne pouvaient empêcher. L'Angleterre n'avait pas pu leur persuader ses feintes alarmes sur la monarchie universelle de la France. La Suède et le Danemarck craignaient, avec plus de fondement, le despotisme voisin de la Russie, et la Russie elle-même ne s'était mêlée à la guerre contre la France, que pour entrer dans les affaires d'Allemagne, se faire livrer Malte et la Turquie, et dicter les conditions de la paix; mais il fut aisé à la France de faire craindre à ces mêmes gouvernements la seule monarchie universelle qui soit possible, celle de la mer; despotisme maritime, d'autant plus fâcheux à toutes les puissances, qu'avec leur fureur épidemique du commerce, elles quittent toutes la terre pour se placer sur les eaux. La crainte qu'elles en eurent forma cette coalition si dangereuse pour

Digitized by Google

l'Angleterre, où, par la seule réunion des volontés, sans aucun rapprochement de forces, toutes les nations maritimes, depuis Cadix jusqu'à Archangel, ne laissèrent à ce peuple fabricant, d'autre consommateur que lui-même, ni à ses vaisseaux d'autre asile que ses ports.

L'Angleterre sentit le danger : blessée à la fois dans son orgueil et dans ses intérêts les plus chers, elle choisit, pour donner un exemple mémorable de ses vengeances, le Danemarck qui lui était uni par tant de liens religieux, politiques et même domestiques. Le Danemarck a cédé après un combat valeureusement soutenu. Depuis que les nouveaux systèmes ont placé la force des états dans l'opulence mercantille des peuples, il est plus commun de voir des troupes braves que des gouvernements fermes; les nations redoutent la guerre comme le particulier, qui a mis toute sa fortune en biens-meubles, craint les incendies; et tel état qui aurait autrefois résisté à la perte de dix batailles et à celle de sa capitale, est forcé aujourd'hui de plier parce qu'il a perdu un îlot à sucre à quelques mille lieues de ses frontières, ou que le cours du change a baissé.

La bataille du Sund, la mort si inopinée de Paul I.er qui avait passé brusquement, mais non sans dessein, de la guerre contre la France aux démonstrations d'amitié envers son gouvernement, les négociations de la Prusse, qui met à déguiser sa force l'art que d'autres puissances mettraient à cacher leur faiblesse, ont rendu à l'Angleterre la domination sur les mers. Je n'ai pas parlé du traité de Lunéville décidé par la brillante victoire de Maringo, et qui a été le développement du traité de Campo-Formio. C'est là l'état actuel des choses, et c'est dans les rapports où ces deux traités, et particulièrement le dernier, ont trouvé ou placé les différents états de l'Europe, que nous allons les considérer.

(La suite au numéro prochain).

P. S. Dans ce moment le canon qui a si souvent tonné pour nos victoires, se fait entendre pour la plus

Digitized by Google

glorieuse de toutes, pour la paix. Préparée par de longues négociations, elle paraît avoir été décidée par les craintes sérieuses que l'Angleterre avait conçues d'une invasion possible, et surtout par le danger extrême que couraient ses deux alliés, le Portugal et la Turquie, la Turquie qui tombe en dissolution, et dont trente mille français, placés sur la côte orientale du royaume de Naples et de l'état de l'église, n'étaient séparés que par un court trajet. La paix retardera sa chute; mais elle ne le sauvera pas, et la cognée est à la racine de l'arbre. *Novus rerum nascitur ordo.* L'extension continentale de la France et l'extension coloniale de l'Angleterre, l'une délivrée de tous ses ennemis; l'autre ayant encore à combattre les plus dangereux de tous, l'armée de ses créanciers; le changement inévitable de la constitution germanique par l'anéantissement de l'aristocratie du clergé et de la démocratie des villes libres; la Hollande, la Suisse, les républiques italiennes, travaillant encore à se donner, à force d'art, ces constitutions solides que les états n'obtiennent qu'à force de temps; un nouveau royaume formé en Italie; les noirs peut-être donnant des lois dans un pays où si longtemps ils ont porté des fers *, et des lois qui feraient honneur à des blancs; et si, du système politique, nous jetons un coup-d'œil sur le système religieux, la France, après la guerre cruelle qu'elle a faite à la religion, signant avec elle une paix sincère, et des hommes élevés autrefois en dignité s'élevant plus haut encore par leur déférence à l'autorité; les princes catholiques ** appelant les protestants sur leur territoire, et sans doute les états protestants permettant aux catholiques les emplois civils, la propagation des nouvelles lumières, et peut-être le retour de grandes vertus, de l'humanité surtout qui a souffert en France de si rudes atteintes sous le règne de la *fraternité*; une impulsion sensible vers le grand, qui peut amener les résultats les plus heureux, si les gouvernements la dirigent vers les sciences morales plutôt que vers les arts mécani-

* Voyez la constitution donnée par Toussaint-Louverture.

** L'électeur de Bavière.

Digitized by Google

ques, vers les devoirs plutôt que vers les plaisirs!... quel vaste champ d'observation pour tous les esprits élevés! Mais arrêtons-nous; un si vaste tableau ne peut pas être présenté en raccourci.... Depuis la paix que le vainqueur d'Actium donna au monde, jamais les peuples civilisés ne virent s'ouvrir devant eux d'aussi grandes destinées.

Le 9 vendémiaire, les préliminaires de la paix* entre la France et l'Angleterre, ont été signés à Londres, entre le C. Otto et le lord Hawkesbury. La nouvelle, arrivée le 12, à la Malmaison, à quatre heures de l'après-midi, a été aussitôt annoncée dans tout Paris, par des décharges d'artillerie et par les cris des citoyens, *Vive Bonaparte*. Le télégraphe l'a transmise à l'instant sur tous les points de la république. Déja les principales autorités, le sénat conservateur, le corps législatif, le tribunat, les divers tribunaux, etc. ont exprimé au premier consul la reconnaissance des Français. Le 18 brumaire prochain, il sera célébré dans la république une fête solennelle à l'occasion de la signature des préliminaires de paix. L'Angleterre et la France ont retenti de cris de joie, et le monde entier les répète.

Sur la demande du gouvernement français, la cour de Berlin a reconnu l'érection du grand duché de Toscane en royaume, et l'avénement de don Louis, infant d'Espagne, à cette couronne. La même reconnaissance avait déja eu lieu de la part de la cour de Rome et de celles des républiques helvétique, batave, cisalpine et ligurienne.

A peine les anciens évêques, résidants en France, ont-ils connu les dispositions du bref de sa sainteté, du 15 août dernier, qu'ils se sont empressés d'y obéir. « Evêque pour le bien des peuples, a dit l'évêque de Saint-Papoul dans sa lettre de démission, je cesserai de l'être pour que rien ne s'oppose à leur union future, trop heureux de pouvoir à ce prix contribuer à la paix de l'église et à la prospérité des Français!» Les

* Voyez le *post-scriptum* de la dernière feuille.

Digitized by Google

évêques de Marseille, de Senlis, d'Alais, de Saint-Malo et d'Angers, se sont également démis de leurs siéges. Leurs sentiments se rapportent parfaitement à la déclaration qui fut faite par trente évêques, membres de l'assemblée constituante, le 3 mai 1791. « Nous remettons nos démissions dans vos mains, écrivaient-ils au souverain pontife, afin que rien ne puisse plus s'opposer à toutes les vues que votre sainteté pourrait prendre dans sa sagesse pour rétablir la paix dans le sein de l'église gallicane. »

M. Erskine mande que les archevêques d'Aix, de Bordeaux, les évêques de Comminges et de l'Escar, lui ont remis leurs démissions de leurs siéges, en réponse au bref du pape. Les évêques de Nîmes et de Chaumont ont aussi envoyé leurs démissions à M. l'archevêque de Corinthe. « Il n'est point de sacrifice, dit l'évêque de Nîmes, dont un évêque français, étant dans la communion du saint-siége, ne trouve le dédommagement dans le bonheur de concourir à la conservation de l'unité de la sainte église, et au rétablissement de la religion catholique en France, par la seule mesure que sa sainteté croit propre à produire un si grand bien.....» *Signé*, P. M. M. Cortois de Balore.

L'évêque de Saint-Diez, du fond de l'Allemagne, a également donné sa démission.

M. Junior, chef de la maison du cardinal Caprara, est arrivé le 5 vendémiaire à Paris. Le cardinal est de l'illustre famille de Montécuculli. Il est d'une faible santé, âgé de soixante-huit ans, et recommandable par de grandes vertus. Il est parti de Rome dans les premiers jours de septembre, revêtu du titre de légat *à latere*. (*Journal officiel.*)

Le cardinal lui-même est arrivé à Paris le 12 vendémiaire. Il occupera l'hôtel de Montmorency, rue de Lille.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

FÊTE DU 1.er VENDÉMIAIRE.

En rendant compte de la fête du 14 juillet, nous avons observé que nos fêtes nationales prenaient un caractère digne du peuple français. Une foule innombrable, rassemblée de tout Paris et des départements, avait trouvé dans le magnifique emplacement des Champs-Elysées, tout ce qui peut enchanter les regards, charmer tous les sens, exalter même ou réjouir l'imagination. La fête du 1.er vendémiaire a présenté la même beauté dans l'ensemble, la même élégance et le même intérêt dans les détails, surtout le même ordre et la même gaieté. Tout était prodigué, et l'on a pu jouir de tout. Comme au 14 juillet, la partie des monuments et des décorations avait été confiée au C. Chalgrin, et le C. Despréaux avait ordonné les divertissements et les jeux publics. Tous deux ont surpassé l'attente générale. Nous ne ferions que nous répéter, en décrivant cette superbe illumination, qui se prolongeait depuis le palais du Gouvernement jusqu'à l'extrémité de l'avenue de Neuilly; les danses, les concerts, les tables dressées çà et là, la joie bruyante des convives, les mâts de Cocagne, etc. etc. Le temple de la Paix s'élevait au milieu de monuments consacrés *aux Vertus guerrières et républicaines*. Parmi les beaux morceaux que le conservatoire de musique a exécutés, on a distingué *l'ouverture d'Iphigénie*, et *la marche des Sauvages*, de Rameau. Une multitude de prêtres et de prêtresses, en tuniques blanches, ornés de guirlandes de fleurs, a représenté cette fête des bacchantes, que les anciens avaient coutume de célébrer à l'époque des vendanges. Vers les 10 heures, on a tiré le feu d'artifice, plus brillant et mieux exécuté que celui du 14. La place des Invalides était d'ailleurs parfaitement choisie, et c'est un des plus beaux qu'on ait encore vus.

Un spectacle vraiment neuf, et que n'a pu empêcher le temps pluvieux et froid de la matinée, a été celui des jeux sur la rivière, dans ce beau bassin que

Digitized by Google

forme la Seine entre le pont des Thuileries et le pont de la Concorde. Un grand nombre de chaloupes diversement peintes, le costume varié des rameurs, les courses et les joûtes; les efforts des nageurs pour atteindre, en remontant le fil de l'eau, un but éloigné; les mâts de beaupré rendus très-glissants, à l'extrémité desquels était attachée la couronne qui méritait le prix; les chutes comiques et fréquentes, mais sans danger, ont souvent excité les acclamations et les éclats de rire. Le *Moniteur* observe avec raison, qu'on pourrait donner à l'exercice, aujourd'hui si général de la natation, une direction très-utile, en accordant le prix, non-seulement au nageur le plus vîte, mais au plongeur le plus clairvoyant et le plus habile, ou à celui qui atteindrait le bord, chargé d'un plus pénible fardeau.

Cette fête se rattache désormais à une institution qui doit faire une époque brillante dans les annales de notre commerce; je veux dire *l'exposition publique des produits de l'industrie française*. Déja bien supérieure à celle de l'an 6, l'exposition de cette année a duré dix jours, et la curiosité publique était loin d'être satisfaite. Cent quatre portiques avaient été construits dans la grande cour du Louvre. Leur style élégant et simple, les marbres qui y étaient figurés, l'ensemble et les détails de cette colonnade, si promptement élevée, faisaient honneur aux talents du C. Chalgrin. Qu'on se figure, dans tous les genres d'industrie, les plus belles productions qui, rassemblées dans cette enceinte, semblaient défier les industries étrangères; les artistes et les manufacturiers, accourus de presque tous les points de la France, présentant tour-à-tour leurs chef-d'œuvres aux trois consuls, accompagnés du ministre, protecteur des arts, et l'on concevra quelle vive émulation doit, à leur retour dans leurs départements, animer tous les travaux, encourager tous les talents, et nous acquérir la supériorité sur toutes les nations rivales. On a regretté vivement que Lyon n'eût rien envoyé. Plusieurs autres départements du Midi, le Gard, l'Hérault, Vaucluse, etc. célèbres par leurs manufactures, n'ont point répondu à l'appel du Gouvernement. Mais le premier consul a fait espérer que l'exposition prochaine serait plus belle en-

Digitized by Google

core et plus complète ; que ce serait à l'avenir l'époque d'une foire, où des produits supérieurs et des prix modérés procureraient aux artistes et aux fabricants une nouvelle gloire et le fruit de leurs efforts.

Soixante-deux médailles ont été distribuées, trente en bronze, vingt en argent, et douze en or. Le ministre Chaptal les a lui-même remises aux artistes et fabricants. Ceux qui ont obtenu les médailles d'or ont été invités à dîner avec le premier consul.

Il est impossible de tout citer. Nous nommons au hasard les CC. *Solages* et *Bossut* ; ils ont présenté le modèle d'une nouvelle écluse, au moyen de laquelle la dépense d'eau pour le passage d'un bateau, n'est que la 20.me partie de celle qu'exige le service des écluses ordinaires. Cette invention a le double mérite de son utilité et de son à-propos.

Les CC. *Ternaux* frères, manufacturiers à Louviers, Sedan, Rheims et Ensival. Leur fabrication est la base d'un grand commerce ; elle varie depuis les espèces les plus communes jusqu'aux plus fines. Ils font travailler quatre à cinq mille ouvriers. Leurs casimirs ont paru, aux membres du jury, supérieurs à tous ceux qu'ils ont vus jusqu'ici dans le commerce, *anglais* et autres.

Les CC. *Delaître*, *Noël* et *compagnie*, fabricants à l'Epine, près Arpajon. Ils ont présenté des cotons filés à la filature continue, et des cardes pour le coton qu'ils font fabriquer dans leur établissement. La filature de l'Epine est une des plus anciennes de France. Ses fils ont servi à fabriquer la plus belle bonneterie présentée aux expositions de l'an 6 et de l'an 9. Cent jeunes filles des hospices de Paris, y sont élevées et formées au travail.

Les CC. *Smith*, *Cuchet et Montfort*, à Paris. Ils ont inventé des fontaines filtrantes qui, en quelques minutes, rendent saine et potable l'eau infectée par la dissolution même des substances les plus fétides. Ils ont obtenu une médaille d'argent. Une pareille a été décernée au C. Lefèvre, pour avoir fait fabriquer du

* Et alors l'emplacement de la cour du Louvre sera certainement trop resserré.

Digitized by Google

bon drap, et filer de la laine, au n.° 25, par les aveugles des Quinze-Vingts, etc., etc., etc. Nous reviendrons sur les différents produits, que nous n'avons pu mentionner ici, à mesure que nous donnerons la statistique des départements où ils ont été fabriqués.

Le jury a d'ailleurs reconnu que les manufactures nationales ne sont point déchues de leur ancienne splendeur. Il leur a rendu ce témoignage, que leur travail est plus soigné et plus parfait qu'il ne l'était il y a quinze ans.

Sèvres, en conservant les bonnes qualités de sa pâte, a adopté pour ses formes et ses dessins un style plus pur. Cette amélioration est due aux soins du directeur actuel, le C. Brogniard.

Le C. Guillaumot, administrateur de la manufacture des Gobelins; le C. Duvivier qui dirige la fabrication des tapis de la Savonnerie; le C. Huet, à la tête de la manufacture des tapisseries et tapis de Beauvais, ont mérité de même la confiance et les éloges du gouvernement.

Le jury a distingué aussi les objets fabriqués par les détenus dans les maisons de force de Bicêtre, de Saint-Lazare, de Gand, de Bruxelles et de Vilvoorde. Un usage si moral et si politique à la fois, sur lequel nos voisins nous offrent de dignes exemples, deviendra sans doute général dans tous les départements de la France, et chez tous les peuples civilisés.

« Ainsi cette exposition solennelle, comme l'a dit le C. Costaz, membre du jury, doit calmer toute inquiétude sur le sort futur de notre commerce, et imposer silence aux hommes qui se plaisent à proclamer la perte de l'industrie française. Les arts qui nous manquaient se sont naturalisés parmi nous. Dans plusieurs, nous n'avons point de rivaux; tels sont la typographie, les porcelaines, les tapisseries, les meubles, etc. La guerre d'industrie sera la plus facile pour les Français, et la plus redoutable pour l'Angleterre. Puisse enfin cette Angleterre, puisse le monde entier ne connaître plus que cette guerre, la plus douce et la plus glorieuse!

Digitized by Google

A l'audience du 2 vendémiaire, M. de Cetto et M. le comte de Bünau, ministres plénipotentiaires de L. A. S. les électeurs de Bavière et de Saxe, ont remis leurs lettres de créance. — M. le comte de Markoff, envoyé par S. M. I. l'empereur de Russie, a obtenu ensuite une audience particulière. M. le chevalier de Kalitcheff a pris congé du premier consul.

M. le prince Dolgorusky a apporté au général Klarke, de la part de S. M. I. Alexandre I.er, un sabre enrichi de diamants, évalué 50,000 francs. C'est en témoignage des soins que s'est donnés le général Klarke, relativement au renvoi des prisonniers russes dans leur patrie.

Le contre-amiral Decres est nommé ministre de la marine et des colonies, en remplacement du C. Forfait, lequel a donné sa démission, et est appelé à d'autres fonctions.

L'ambassadeur de la république française, le C. Champagny, est arrivé à Vienne le 19 septembre.

Le C. Duquesnoy a fait paraître, depuis trois ans, sept volumes de *Mémoires sur les établissements d'humanité*, traduits de plusieurs langues. On y peut puiser des connaissances exactes sur ce qui se pratique en Europe pour le soulagement des pauvres. Il promet de continuer, sans interruption, cet utile travail, et de lui donner une forme plus méthodique, en ne publiant que des ouvrages complets. « Nous louons trop souvent, ajoute-t-il, ce qui se fait chez l'étranger, et nous n'étudions pas assez ce qui existe chez nous. » Il est convaincu que peu de pays l'emportent sur la France, sous le rapport même de ces institutions d'humanité, et cite, comme un modèle digne d'être suivi par toute l'Europe, l'établissement de Saint-Lazare, où l'on voit toute la puissance du travail et de l'ordre sur les cœurs les plus corrompus.

Le numéro 25 de ces *Mémoires* paraît en ce moment. Il contient l'histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs, et des lois concernant la mendicité, par Thomas Ruggler, écuyer, membre de la Société des

Digitized by Google

arts, l'un des juges-de-paix de sa majesté pour le comté d'Essex et de Suffolk, dans une série de lettres. A Paris, chez *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 13; et chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n.° 288.

Le ministère des finances est un de ceux où l'esprit d'ordre et d'économie a trouvé le plus de réformes à faire, lorsqu'enfin nous avons été ramenés aux premiers principes d'une bonne administration. Aussi cet objet a-t-il fixé l'attention particulière du gouvernement, à mesure qu'il a mieux connu les besoins et les ressources de la France. Les fonctions plus distinctes et plus précises, les ressorts moins compliqués et plus fortement tendus, les recettes et les dépenses mieux assurées, tels sont en général les résultats des deux dernières années. Mais, dans cette partie, surtout, il sera toujours difficile à un grand empire d'obtenir à la fois, et cette simplicité de moyens qui fait la vîtesse de l'administration, et cet ensemble qui en assure les résultats.

Les arrêtés suivants paraissent concourir à ce but:

Il y aura désormais un directeur général de l'administration de l'enregistrement des domaines, et huit administrateurs, dont deux spécialement destinés à faire des tournées extraordinaires, d'après les ordres particuliers du ministre des finances. Le traitement du directeur sera de 25,000 fr. Celui des administrateurs, composé d'un traitement fixe et de remises, ne pourra excéder 18,000 fr.—Le C. Duchâtel, conseiller d'état, est nommé directeur général. Les administrateurs sont les CC. Lacoste, Chardon-Vaniéville, Garnier-Deschenes, Bareiron, Bochet, Hourier-Eloy, Poissant et Ginoust. Tous les membres de cette administration et ses divers préposés, auront un uniforme dont la broderie variera suivant le grade. (*Arrêtés des 3.e et 4.e jours complémentaires.*)

Un huitieme ministre, sous le nom de *ministre du trésor public* *, sera chargé directement, et sous sa propre responsabilité, de toutes les fonctions que remplissait ce *directeur du trésor public* (*Arrêté du 5 vendémiaire*).

* Le C. Barbé-Marbois est nommé à cette place.

Digitized by Google

Un autre arrêté crée un directeur général des douanes et quatre administrateurs, entre lesquels seront divisées les frontières et côtes de la république. Chacun d'eux fera une tournée par an.—Leur traitement est fixé, pour le directeur général, à 20,000 fr.; pour chaque administrateur, à 12,000 fr.—Le C. Collin, préfet de Seine et Marne, est nommé directeur.

Plusieurs départements ont déja consacré, par des monuments élevés à leurs frais, la mémoire des héros qu'ils ont vu naître. Le 1.er vendémiaire a été célébré à Chartres, département d'Eure et Loire, par l'inauguration d'un monument en l'honneur du général Marceau. Sur la place du Marché-Neuf, qui s'appellera désormais la place *Marceau*, s'élevait un obélisque où l'on avait gravé l'inscription suivante :

A MARCEAU, LA VILLE DE CHARTRES.
Par les soins de J. F. M. DELAITRE, préfet d'Eure et Loire.
V. CHEVARD, maire.
1.er vendémiaire an 10 (23 septembre 1801).
Deuxième année du consulat de BONAPARTE.

Il naquit à Chartres, le 1.er mars 1769, fut soldat à seize ans, général à vingt-trois, mourut à vingt-sept.

Défaite des rebelles au Mans, à Laval; victoires à Fleurus, sur l'Ourthe, sur la Roer, dans le Hunsdruch.

Blessé à Hocstbach, il mourut à Altenkirchen, le 3 complémentaire an 4 (22 septembre 1796). Les généraux autrichiens envoyerent son corps à l'armée française, et lui rendirent, dans leur camp, les honneurs funèbres.

FIN de la statistique du département du Mont-Blanc.

PROCÉDURES.

UNE meilleure organisation judiciaire n'est pas un des moindres bienfaits de la constitution de l'an 8. Il était temps que la balance de Thémis fut confiée à des mains plus pures, à des fonctionnaires qui trouvassent eux-

Digitized by Google

mêmes leur garantie dans la constante application des règles de la justice. Malgré la précipitation des premiers choix, les tribunaux de ce département sont, à quelques exceptions près, composés de manière à inspirer la confiance et la sécurité. Le tribunal criminel surtout offre des hommes intègres et recommandables; mais ce n'est pas encore assez pour que le crime n'échappe point au glaive de la loi, et pour que l'innocence ne soit jamais victime de l'erreur; il faut encore, il est urgent que l'institution des jurys soit perfectionnée, ou, plutôt, que les listes d'éligibles n'y appellent que des citoyens honnêtes et éclairés.

Il importe aussi beaucoup que l'instruction des procédures criminelles * soit réduite à un mode plus simple et moins onéreux au trésor public. La confrontation des témoins devant les accusés, utile sous quelques rapports, ne laisse pas d'être favorable au crime: il arrive souvent que des témoins, incertains sur le sort de l'accusé, et craignant sa vengeance, s'il recouvre sa liberté, se taisent ou votent à sa décharge. De pareils exemples sont malheureusement trop nombreux.

L'institution des justices-de-paix est généralement appréciée; il n'est pas de citoyen qui ne la considère comme un bienfait de la révolution; mais, il faut l'avouer, son organisation actuelle est viciée, dans ce département, par l'ignorance et l'immoralité de plusieurs juges, par des attributions trop limitées, par des juridictions trop restreintes **. On doit ajouter que ces fonctionnaires sont, en trop grande majorité, découragés par l'état de besoins et de privations où les réduit un retard de près de deux ans dans l'acquit de leur traitement, et la certitude de n'en être payés de longtemps, vu l'insuffisance des centimes additionnels destinés à y faire face.

* Une commission spéciale a été chargée par le gouvernement de préparer un *code criminel*, uniforme pour toute la République, à l'imitation du *code civil* dont la discussion continue d'occuper le conseil d'état.

** Une loi du mois de ventose dernier a remédié à ces inconvénients. Les mêmes plaintes se répétaient de toutes parts, et on ne les retrace ici que comme l'histoire du passé, et la justification des mesures plus sages qu'ont dicté le temps et l'expérience.

Digitized by Google

Les procès civils sont très-multipliés ; ils prennent leur source dans la misère des uns et dans la cupidité des autres, et surtout dans les obscurités qui environnent plus que jamais toutes les questions judiciaires. La circulation du papier-monnaie et les diverses espèces de valeur, des dettes simulées, et toutes les voies prises pour éluder les effets de la loi du 17 nivose sur les successions, les milliers de lois ont multiplié les chicanes des parties et les doutes du juge. La loi du 24 germinal a tari une source de difficultés en permettant de disposer, par testament, dans une proportion relative au nombre des successibles.

Le plus grand nombre des causes civiles et criminelles, tient aussi à un principe de démoralisation, à la mauvaise foi, à cette soif des richesses, qui fait, chaque jour, des progrès; à ce luxe de quelques-uns, qui devient bientôt la passion ou le tourment de tous, affadit les plaisirs simples, ridiculise les jouissances domestiques, et fait trouver bons tous les moyens de le satisfaire. Enfin, le manque absolu d'institutions morales, dans les campagnes, augmente et perpétue toutes ces causes de désordres. Les crimes, en haine de la révolution, ou par suite des dissentions civiles, sont rares dans le Mont-Blanc. La force et la sagesse du gouvernement achèveront, sans doute, de les prévenir, et d'étouffer jusqu'aux querelles, par le bien être de tous les membres du corps social.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les services rendus à l'instruction publique par les écoles centrales font chérir cette institution des pères de famille. Celle du Mont-Blanc a mérité que le ministre de l'intérieur la déclarât une des plus florissantes de la république. Cette école vient de perdre un de ses membres les plus distingués dans la personne du C. *Boinet*, médecin, professeur de chimie. C'est une perte irréparable pour Chambéry, en particulier. La totalité des élèves est actuellement de 304; la seule école de dessin en compte 128 : le nombre des élèves étrangers est de 13. La ville sollicite depuis longtemps l'établissement d'un pensionnat. Le gouvernement secondera ce projet si

Digitized by Google

utile, par un acte de justice; il s'agit de reconnaître le droit de propriété de la commune, clairement établi, sur le vaste bâtiment dit des *Jésuites*, occupé maintenant par l'hôpital militaire, et de consentir à son échange contre celui des *Ursulines*. Celui-ci, de moindre valeur, présente de plus grands avantages pour établir un pensionnat.

Le système de l'instruction publique, dans les écoles centrales, a besoin d'être perfectionné. On desire qu'elles soient conservées dans leur intégrité, mais que le mode d'enseignement y soit mieux réglé; que l'élève ne puisse passer capricieusement d'un cours à l'autre, et qu'il y soit soumis à des exercices suffisants.

L'organisation des écoles primaires et intermédiaires devient des plus instantes; sans elle, les écoles supérieures seront désertes, dans quelques années. Mais cette organisation sera d'autant plus difficile, que les sujets propres à l'enseignement deviennent, tous les jours, plus rares, et que la majorité des communes sera dans l'impossibilité de supporter les frais de l'enseignement. Leur réunion pourra obvier à la multiplicité des écoles et des maîtres; mais alors il importe que les distances soient tellement calculées, qu'elles ne puissent être un obstacle à la fréquentation des écoles. Un rapport a été fait au conseil général du département de la Seine, par le bureau des améliorations: les observations judicieuses dont il est rempli, sont toutes applicables au département du Mont-Blanc.

Il sera permis sans doute d'ajouter à cet article une considération d'autant plus importante, que la fatalité des circonstances l'a fait trop longtemps méconnaître: c'est qu'un invincible sentiment fait, et fera toujours croire à l'immense majorité, que l'instruction ne saurait être totalement dégagée d'une doctrine et d'une morale religieuses. L'oubli de cette vérité a singulièrement nui à l'établissement des écoles primaires: à peine en existe-t-il une dans les sept à huit principaux bourgs du Mont-Blanc.

En un mot, à l'exception de l'école centrale, des pensionnats de Remilly et d'Annecy, et de quelques maisons particulières où l'on reçoit les premiers élé-

Digitized by Google

ments d'éducation, tout est à créer dans ce département. L'effet du défaut d'instruction n'est pas encore extrêmement sensible; mais, s'il devait continuer encore quelques années, le préjudice qui en résulterait pour la génération actuelle, serait irréparable, et qui peut calculer tous les résultats de l'ignorance et de la grossièreté, au milieu de tous les vices de ce qu'on appelle l'extrême civilisation?



ETAT du département, sous les rapports de police et d'esprit public.

ÉMIGRÉS.

Le nombre des émigrés mis en surveillance, en vertu d'autorisations du gouvernement, est de 81. Ils se trouvent divisés de manière à ce qu'il en existe à peine deux par commune, à l'exception de Chambéry, Annecy et Moutier. Ils ne quittent le rayon de leur commune respective, qu'au moyen d'un passe-port limité et précis. En général on ne reçoit aucune plainte sur leur conduite. La sureté des acquéreurs de domaines nationaux, dans leur personne et leurs propriétés, n'a, jusqu'à présent, souffert aucune atteinte.

On ne peut dissimuler cependant qu'ils sont alarmés de la rentrée de ceux dont ils ont acquis les biens; ils raisonnent souvent sur les moyens de concilier leur sécurité avec la présence de l'ancien propriétaire. Quelques-uns se reposent sur les promesses et la force du gouvernement, d'autres sur leur nombre et sur leur volonté de ne pas se laisser déposséder; quelques-uns enfin seraient disposés à des accommodements, soit crainte, soit scrupule, soit tout autre motif. Il est certain qu'il existe dans cette classe des amis de la révolution, un esprit d'inquiétude et d'anxiété qui pourrait devenir dangereux, dans le cas, d'une agitation politique. Le règlement du 28 vendémiaire est généralement considéré comme un bienfait et une justice du gouvernement; sans doute que sa prompte exécution statuera définitivement sur le sort de ceux qui ont droit aux exceptions qu'il prononce. Un état doit toujours

Digitized by Google

craindre d'avoir, dans son sein, une classe d'hommes qu'une existence précaire n'attache pas à ses destinées.

PRÊTRES.

Ce n'est jamais qu'avec une extrême circonspection que la police des cultes peut et doit s'exercer dans ce département. L'influence des prêtres est plus grande ici que dans beaucoup d'autres parties de la république.

Le clergé de la ci-devant Savoie, quoique peu instruit, formait une corporation d'autant plus puissante, que le gouvernement lui accorda toujours une protection particulière. Les membres qui le composaient tenaient à toutes les classes de la société : les cadets des familles nobles et bourgeoises étaient presque tous destinés à l'église ; l'agriculteur aisé regardait comme un honneur d'y placer un de ses enfants, et sacrifiait tout pour l'avancer dans cette carrière.

Le clergé de Savoie était soumis à des règlements très-sévères, et chaque membre conservait au moins l'apparence des mœurs et d'un véritable esprit religieux. Les curés, dont les bénéfices étaient très-médiocres, songeaient davantage à se concilier l'estime et l'affection de leurs paroissiens, par un esprit de tolérance et d'humanité.

Lors de l'entrée des troupes françaises, la Savoie toute entière prit part à la révolution. Une seule condition, le libre exercice du culte et l'indépendance des prêtres, fut stipulée dans tous les votes de réunion qu'exprimèrent les communes. Mais, en février 1793, les commissaires de la convention nationale exigèrent, de la part de tous les prêtres, la prestation de serment prescrit par les lois de 1792. Environ un tiers céda : les deux autres se déportèrent, à l'exception de quelques curés qui trouvèrent un asile ignoré dans les montagnes. Les principes de tolérance publiés après la journée du 18 brumaire, ont hâté leur retour et rétabli peu à peu le calme et l'uniformité parmi les habitants du Mont-Blanc.

Le nombre des prêtres qui n'ont pas fait la *promesse de fidélité à la constitution*, est considérable. A tous les raisonnements, et surtout aux mesures de police,

Digitized by Google

ils opposent leur conscience et le silence de leurs supérieurs. La plupart des communes de ce département ont chacune un prêtre qui, privativement ou publiquement, a toujours exercé et exerce encore son ministère. Les voies de rigueur seraient ici très-impolitiques : les maires et leurs agents craindraient de s'exposer au ressentiment de leurs administrés, en se constituant, à l'égard des prêtres insermentés, les agents de nouvelles persécutions. On ne peut que se borner à une exacte surveillance.

« Je ne puis m'empêcher, ajoute le C. Saussay, » préfet du Mont-Blanc, de terminer par une réflexion » qu'arrache aujourd'hui à tout homme sensé le spec» tacle douloureux de l'ignorance et de l'immoralité » qui règnent dans les campagnes; c'est qu'il n'est » que trop prouvé que la crainte seule que peuvent » inspirer les lois pénales, ne saurait suffire. Elle re» tient quelquefois le méchant, elle le force à fuir, » mais ne lui inspire jamais le sentiment des vertus »

SURETÉ DES GRANDES ROUTES, ET POLICE DES PASSE-PORTS.

Le département n'a jamais eu à combattre ces associations de brigands qui infestent les routes du midi, sont l'effroi des voyageurs, et le fléau de ces belles contrées. On voyage en sureté dans le département du Mont-Blanc, la nuit comme le jour; cet avantage est dû au bon esprit des habitants, et à cette sage police qui chasse enfin de toutes les communes celui dont le domicile et les moyens d'existence ne sont pas connus. Dans les derniers mois de l'an 8, quelques attentats eurent lieu sur la route de Maurienne; mais les auteurs étaient des prisonniers russes et autrichiens, répandus dans la vallée, et que la misère poussait à toute espèce de crimes. Une colonne mobile fut organisée, et les eut bientôt ramassés et conduits dans les dépôts qui leur étaient assignés.

La police, à l'égard de tous les étrangers, se fait avec assez d'exactitude; elle n'est guère nécessaire qu'à la frontière, peu d'étrangers séjournant ou s'arrêtant même dans le département.

Digitized by Google

Les lois répressives du vagabondage, quoique sans cesse rappelées aux autorités locales, n'obtiennent pas toujours leur entière exécution : 1.° parce que la classe vagabonde du Mont-Blanc se compose d'une foule de mendiants qui parcourent circulairement, et chaque année, toutes les communes. On ne pourrait détruire ce fléau qu'en formant des dépôts de mendicité et des établissements publics; mais l'état de pauvreté du département ne permet pas de tenter rien de semblable dans le moment actuel.

2.° Parce que les communes qui avoisinent le passage des divers cols des montagnes, continuent de tolérer quelques familles bohémiennes qui y sont, en quelque sorte, naturalisées. La tolérance de ces communes, pour cette espèce d'individus, ne surprendra pas lorsqu'on saura qu'ils n'exercent jamais de brigandages dans l'étendue du rayon qu'ils habitent; et qu'ils y sont plutôt des sentinelles utiles. Ce peuple nomade a existé de tout temps dans quelques parties du Mont-Blanc; l'on ignore par quelles raisons la police de l'ancien gouvernement les y avait laissés s'établir.

On pourrait encore trouver une cause de la continuation du vagabondage, dans les trop longues formalités prescrites pour déterminer l'application des règlements qui le répriment.

Les vols, jadis très-rares dans ce département, paraissent se multiplier depuis quelque temps. Les recherches et les renseignements portent le soupçon sur des conscrits et des réquisitionnaires, assez lâches pour préférer des retraites cachées et l'infamie du crime à la gloire de servir la patrie. En donnant à ce soupçon le crédit qu'il mérite, on ne peut s'empêcher d'y joindre une cause malheureusement trop fondée, la dépravation générale et cette soif d'argent, qui porte insensiblement la gangrène dans toutes les parties du corps politique.

Les institutions morales doivent donc être les premiers moyens de police; sans elles, la génération présente ne se formera, en grande partie, que pour la honte et le malheur de la société : la force ne sera jamais qu'un moyen secondaire; mais ce moyen étant le plus prompt,

Digitized by Google

comme le plus facile, il devient instant de perfectionner l'organisation de la gendarmerie.

Le préfet termine cet article en énonçant le desir de voir organiser, par le gouvernement, les gardes-champêtres et les militaires retirés, *en compagnies chargées de la sureté intérieure du canton, et de la traduction au premier poste de gendarmerie, où à l'autorité locale, de tous les prévenus de délits, vagabonds et gens sans aveu* *.

POLICE ADMINISTRATIVE ET INTÉRIEURE.

Le régime constitutionnel est partout observé; chaque autorité reste fidellement dans la ligne de ses attributions.

Les mairies, quoiqu'en partie composées d'hommes foibles ou peu instruits, sentent assez généralement l'importance et la dignité de leurs fonctions. Lorsque le temps aura dégagé ces administrations de la tâche que leur imposent les lois sur la conscription et sur les prêtres, elles formeront un des plus solides anneaux de la chaîne qui lie les citoyens aux lois et au gouvernement.

La formation des conseils municipaux a beaucoup contribué à faire chérir la constitution dans les campagnes. Cette institution populaire a aussi environné de plus de considération les fonctions municipales. L'arrêté des consuls qui statue que *les forains pourront être appelés à la formation de ces conseils*, offre le moyen de les composer mieux que jamais.

Les dispositions de la loi du 22 juillet 1791, sur la police des maisons de jeux et maisons publiques, trouvent rarement leur application dans le Mont-Blanc: la commune seule de Chambéry est susceptible de quelque surveillance, sous ces deux rapports; mais l'état de langueur et de misère où elle se trouve réduite, en diminue de beaucoup la nécessité.

Le commerce d'imprimerie et librairie n'y occupe guère plus la police; les brochures et pamflets dirigés

* Par un arrêté du 25 fructidor, les gardes-champêtres des communes seront à l'avenir choisis parmi les vétérans nationaux et autres anciens militaires.

Digitized by Google

contre le gouvernement ou la constitution, ne circulent point par cette voie; ils sont répandus par les affidés de ceux qui en sont les auteurs, ou par ceux qui partagent les principes qui y sont professés.

La tolérance politique, comme la tolérance religieuse, opère chaque jour les plus heureux effets; et les rapprochements de tous les partis sont même plus avancés qu'on ne pouvait raisonnablement l'espérer.

L'arrondissement d'Annecy est le seul de ce département qui présente encore, d'une manière sensible, les deux partis extrêmes de l'anarchie et du royalisme: ils ont chacun leur conciliabule; par des mots de convention, ils tournent en ridicule l'autorité et insultent au gouvernement: mais il a pour lui tous les amis de l'ordre, et l'immense majorité des citoyens bénit le 18 brumaire. Il n'est pas un si petit hameau du Mont-Blanc, où des mains ne se soient élevées vers le ciel pour lui rendre grace de ce qu'il a soustrait les jours du premier consul au poignard des assassins et à tant d'autres périls, qui eussent englouti la France avec lui.

P. S. Le gouvernement ayant été informé par un courier que le roi d'Angleterre avait ratifié les préliminaires de paix, le premier consul vient de donner sa ratification à cet acte.

Articles préliminaires de paix entre la République française et sa majesté britannique; signés à Londres le 9 vendémiaire an 10 de la République française (le 1.er octobre 1801).

Le premier consul de la République française, au nom du Peuple français, et sa majesté le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, animés d'un desir égal de faire cesser les calamités d'une guerre destructive, et de rétablir entre les deux nations l'union et la bonne intelligence, ont nommé à cet effet, savoir: le premier consul de la République française, au nom du Peuple français, le citoyen Louis-Guillaume Otto, commissaire chargé de l'échange des prisonniers français en Angleterre; et sa majesté britannique, le sieur Robert-Banks-Jenkinson lord Hawkesbury, du conseil

Digitized by Google

privé de sa majesté britannique et son principal secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, lesquels, après s'être dûment communiqué leurs pleins pouvoirs en bonne forme, sont convenus des articles préliminaires suivants :

Art. I.er Aussitôt que les préliminaires seront signés et ratifiés, l'amitié sincère sera rétablie entre la République française et sa majesté britannique, par terre et par mer, dans toutes les parties du monde. En conséquence, et pour que toutes hostilités cessent immédiatement entre les deux puissances et entre elles et leurs alliés respectivement, les ordres seront transmis aux forces de terre et de mer avec la plus grande célérité, chacune des parties contractantes s'engageant à donner les passe-ports et les facilités nécessaires pour accélérer l'arrivée desdits ordres et assurer leur exécution. Il est de plus convenu que toute conquête qui aurait eu lieu de la part de l'une ou l'autre des parties contractantes, sur l'une d'elles ou sur leurs alliés, après la ratification des présents préliminaires, sera regardée comme non-avenue et fidellement comprise dans les restitutions qui auront lieu après la ratification du traité définitif.

II. Sa majesté britannique restituera à la République française et à ses alliés, nommément à sa majesté catholique et à la République batave, toutes les possessions et colonies occupées ou conquises par les forces anglaises dans le cours de la guerre actuelle, à l'exception de l'île de la Trinité et des possessions hollandaises dans l'île de Ceylan, desquelles îles et possessions sa majesté britannique se réserve la pleine et entière souveraineté.

III. Le port du Cap-de-Bonne-Espérance sera ouvert au commerce et à la navigation des deux parties contractantes, qui y jouiront des mêmes avantages.

IV. L'île de Malte, avec ses dépendances, sera évacuée par les troupes anglaises, et elle sera rendue à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Pour assurer l'indépendance absolue de cette île de l'une ou de l'autre des deux parties contractantes, elle sera mise sous la garantie et la protection d'une puissance tierce, qui sera désignée par le traité définitif.

Digitized by Google

V. L'Egypte sera restituée à la sublime Porte, dont les territoires et possessions seront maintenus dans leur intégrité, tels qu'ils étaient avant la guerre actuelle.

VI. Les territoires et possessions de sa majesté très-fidelle, seront aussi maintenus dans leur intégrité.

VII. Les troupes françaises évacueront le royaume de Naples et l'etat romain. Les forces anglaises évacueront pareillement Porto-Ferrajo, et généralement tous les ports et îles qu'elles occuperaient dans la Méditerranée ou dans l'Adriatique.

VIII. La république des Sept-Iles sera reconnue par la république française.

IX. Les évacuations, cessions et restitutions stipulées par les présents articles préliminaires seront exécutées pour l'Europe dans le mois; pour le continent et les mers d'Amérique et d'Afrique dans les trois mois; pour le continent et les mers d'Asie dans les six mois qui suivront la ratification du traité définitif.

X. Les prisonniers respectifs seront d'abord, après l'échange des ratifications du traité définitif, rendus en masse et sans rançon, en payant de part et d'autre les dettes particulieres qu'ils auraient contractées.

Des discussions s'étant élevées touchant le payement de l'entretien des prisonniers de guerre, les puissances contractantes se réservent de décider cette question par le traité définitif, conformément au droit des gens et aux principes consacrés par l'usage.

XI. Pour prévenir tous les sujets de plaintes et de contestations qui pourraient naître à l'occasion des prises qui seraient faites en mer après la signature des articles préliminaires, il est réciproquement convenu que les vaisseaux et effets, qui pourraient être pris dans la Manche et dans les mers du Nord après l'espace de douze jours, à compter de l'échange des ratifications des présents articles préliminaires, seront, de part et d'autre, restitués; que le terme sera d'un mois depuis la Manche et les mers du Nord jusqu'aux îles Canaries inclusivement, soit dans l'Océan, soit dans la Méditerranée; de deux mois depuis lesdites îles Canaries jusqu'à l'équateur, et enfin de cinq mois dans

Digitized by Google

toutes les autres parties du monde, sans aucune exception ni autre distinction plus particulière de temps et de lieu.

XII. Tous les séquestres mis de part et d'autre sur les fonds, revenus et créances de quelque espèce qu'ils soient, appartenants à une des puissances contractantes ou à ses citoyens ou sujets, seront levés immédiatement après la signature du traité définitif.

La décision de toutes réclamations entre les individus des deux nations, pour dettes, propriétés, effets ou droits quelconques, qui, conformément aux usages reçus et au droit des gens, doivent être reproduites à l'époque de la paix, sera renvoyée devant les tribunaux compétents; et, dans ces cas, il sera rendu une prompte et entière justice dans le pays où les réclamations seront faites respectivement. Il est convenu que le présent article sera immédiatement, après la ratification du traité définitif, appliqué par les puissances contractantes, aux alliés respectifs et aux individus de leurs nations, sous la condition d'une juste réciprocité.

XIII. A l'égard des pêcheries sur les côtes de Terre-Neuve et des îles adjacentes et dans le golfe de Saint-Laurent, les deux puissances sont convenues de les remettre sur le même pied où elles étaient avant la guerre actuelle, se réservant de prendre, par le traité définitif, les arrangements qui paraîtront justes et réciproquement utiles, pour mettre la pêche des deux nations dans l'état le plus propre à maintenir la paix.

XIV. Dans tous les cas de restitution convenus par le présent traité, les fortifications seront rendues dans l'état où elles se trouvent au moment de la signature du présent traité, et tous les ouvrages qui auront été construits depuis l'occupation, resteront intacts.

Il est convenu en outre que, dans tous les cas de cession stipulés dans le présent traité, il sera alloué aux habitants, de quelque condition ou nation qu'ils soient, un terme de trois ans, à compter de la notification du traité de paix définitif, pour disposer de leurs propriétés acquises et possédées, soit avant, soit pendant la guerre actuelle; dans lequel terme de trois ans, ils pourront exercer librement leur religion et jouir de leurs propriétés.

La même faculté est accordée dans les pays restitués

Digitized by Google

à tous ceux qui y auront fait des établissements quelconques, pendant le temps où ces pays étaient possédés par la Grande-Bretagne.

Quant aux autres habitants des pays restitués ou cédés, il est convenu qu'aucun d'eux ne pourra être poursuivi, inquiété ou troublé dans sa personne ou dans sa propriété, sous aucun prétexte, à cause de sa conduite ou opinion politique, ou de son attachement à aucune des deux puissances, ou pour toute autre raison, si ce n'est pour les dettes contractées envers des individus, ou pour des actes postérieurs au traité définitif.

XV. Les présents articles préliminaires seront ratifiés, et les ratifications échangées à Londres dans le terme de quinze jours pour tout délai; et aussitôt après leur ratification, il sera nommé de part et d'autre des plénipotentiaires qui se rendront à Amiens, pour procéder à la rédaction du traité définitif, de concert avec les alliés des puissances contractantes.

En foi de quoi, nous soussignés plénipotentiaires du premier consul de la république française et de sa majesté britannique, en vertu de nos pleins pouvoirs respectifs, avons signé les présents articles préliminaires, et y avons fait apposer nos cachets.

Fait à Londres, le 9 vendémiaire an 10 de la république française, le 1.er jour d'octobre 1801.

Signé, OTTO, HAWKESBURY.

P. S. La paix entre la République française et le royaume de Portugal a été signée à Madrid, le 7 vendémiaire (29 septembre), par le C. Lucien Bonaparte, d'une part, et par Monsieur Cyprien Bibeira Freire, commandeur de l'Ordre du Christ, de l'autre part.

La publication a commencé à la pointe du jour, le 15 vendémiaire, avec beaucoup de pompe, et aux acclamations d'un peuple immense.

Errata du N.°. XXXI. Page 4, après le 34.me vers:

Sur un monde détruit va naître un nouveau monde,
rétablissez celui-ci qui a été oublié.
On verra le soleil orné de tous ses traits,

Page 17, avant-dernière ligne, au lieu de M. *Bureau de la Malle*; lisez, *Dureau de la Malle*.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

VERS de feu l'abbé DE LA BLETRIE, *faits au nom de M.me la duchesse D'AIGUILLON, qui donnait un peloton de fil à M. le duc* DE LA VAUGUYON, *partant pour l'ambassade de Rome.*

JADIS l'austère honneur et la noble franchise
Règnaient aux bords du Tibre, et seuls donnaient la loi.
Vous partez bien muni de cette marchandise;
Mais aujourd'hui dans Rome elle est de mince aloi.
Vous n'y verrez, Seigneur, ni Caton, ni Fabrice;
Vous méritiez pourtant de traiter avec eux.
La politique et l'artifice
Sont les vertus de leurs neveux.
Dans le dédale tortueux
De votre oblique ministère,
Un peloton vous est-il nécessaire?
Non, sans doute: votre œil subtil,
A travers ces détours, vous guide.
N'importe, l'amitié timide
A tout hasard vous présente ce fil.

Digitized by Google

De ses chastes mains c'est l'ouvrage.
Thésée en eut autant de celles de l'Amour.
Allez, preux chevalier, imitez son courage;
Partez, et revenez un jour
Aussi fidelle ami qu'il fut amant volage.

VERS de feu M. le comte DE TRESSAN, à une jeune femme qu'il avait connu enfant, et qu'il venait d'embrasser.

JE vous aimai dès votre enfance,
Mais il est temps de fuir vos coups.
J'ai bien senti mon imprudence
En goûtant un plaisir si doux.
Mon cœur d'un seul baiser frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'aperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Que c'est l'amour qui le reçoit.

ENIGME.

Ma figure est plaine ou montagne,
Et sur l'un et l'autre horizon
Tous mes matériaux croissent à la campagne,
Pour devenir, par l'art, le toit d'une maison,
Mais maison d'une étrange espèce,
Où loge une immortelle hôtesse
Qui me fait en toute saison
Servir à sa fierté comme à sa politesse.
Souvent assujetti sous les plus viles lois,
J'ai pour maître un valet, un rustre;
Mais en revanche quelquefois
Tout éclatant d'un nouveau lustre,
Je fais un prince d'un bourgeois.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Rien n'est plus inconstant, plus léger que mon être;
On me voit, sans relache expirer et renaître;
Près d'Eglé seulement je puis vivre toujours.
Je tourmente ton cœur, mais j'embellis tes jours.
Que te faut-il de plus, lecteur, pour me connaître?
On trouve en moi ce nom autrefois respecté,
Marque de la puissance et de la majesté.
Cette injure du temps qu'aux jours de ton aurore,
Jeune Eglé, sur ton front tu ne vois pas encore,
Et le signe de la gaîté.
Lecteur en es-tce assez? Sur cinq pieds je chemine,
Avec moi je te laisse. Adieu, cherche et devine.

Par un abonné.

CHARADE.

Mon premier d'un pronom a quelquefois l'usage;
Mon second fut un droit qu'aimait peu le village:
Mon tout croît loin d'ici, c'est un don précieux
Qu'on prodigue aux humains, mais qui n'est dû qu'aux Dieux.

S...u.

Mots des Enigmes et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de la première énigme est *boulevart.*
Le mot de la seconde est *écu.*
Le mot du logogriphe est *quenouille*, où l'on trouve, *lune, nil, quille, lin*, etc.

Digitized by Google

De Bossuet, de Montesquieu, et d'un ouvrage anglais de Walter-Moyle *.

Les autres nations se plaignent quelquefois de la vanité française. Mais du moins cette vanité ne se montra jamais jalouse de leurs avantages et de leurs succès. Nous adoptons avec empressement et même avec une excessive indulgence les plus faibles productions des étrangers, tandis qu'ils insultent avec une haine aveugle nos plus beaux monuments littéraires dont ils ne peuvent égaler la gloire. On peut dire que, dans ce genre, nous ressemblons aux Romains qui donnaient le droit de cité aux dieux de tous les peuples ; et, pour suivre la comparaison, nous l'avons accordé plus d'une fois à des dieux inconnus dans leur patrie. Il y a environ soixante ans que cette frénésie anti-nationale s'empara des Français. L'auteur du poème de la religion disait dans une épître à notre grand lyrique, en désignant une certaine philosophie qui s'introduisit vers ce temps-là :

Elle était étrangère, il fallut admirer ;
Peu content de nos biens, nous vantons ceux des autres ;
Nos voisins autrefois vantaient aussi les nôtres.

Le délire s'est bien accru depuis soixante ans. Toutes les fantaisies anglaises et germaniques ont été tour-à-tour accueillies par notre inconstance ; et, sans l'exemple des bons esprits qui sont toujours restés fidelles aux traditions du siècle de

Cet ouvrage intitulé : *Essai sur le gouvernement de Rome*, est traduit en français, et se vend chez *Leger*, libraire, quai des Augustins, n.° 44.

Digitized by Google

Louis XIV, ces modes d'un moment auraient pour toujours altéré le goût national. On dit aussi que certains Grecs de la Béotie se passionnaient quelquefois pour la langue, les usages et les chants des barbares. Zoïle était né dans la Thrace, et préférait les vers des anciens sauvages qui habitaient son pays aux plus sublimes créations d'Homère. Mais cette étrange opinion révolta la cour de Ptolomée. Il ne faut pas sans doute brûler vifs ou mettre en croix les Zoïles modernes, comme l'ancien ; mais on ne doit pas du moins encourager leur sottise et leur audace. Jamais ils ne furent plus nombreux et plus impunis. Nos plus grands écrivains sont l'objet de tous les outrages. Un siécle de gloire ne peut les défendre; et, pour comble de scandale, je ne sais quel goût bizarre va chercher, au milieu des fumées de Londres et dans les marais de la Basse-Allemagne, tous les objets de son admiration. Quelque drame ridicule, quelque roman insipide ou monstrueux paraît-il sur les quais de Londres ou dans les foires de Leipsik, cinq ou six traducteurs français se disputent cette nouveauté prônée partout avant d'être connue. Ils ont bien soin de nous dire, dans leurs préfaces, que l'*extrême pauvreté* de cette langue où s'exprimaient Bossuet et Racine, ne permet pas de rendre toute la beauté de l'original. D'autres sont encore plus hardis. Ils croient découvrir tous les jours, dans quelques ouvrages étrangers dont on ignorait l'existence, le modèle de nos chef-d'œuvres les plus connus; ils ne s'aperçoivent pas, tant leur ignorance est profonde, que les livres anglais ou allemands dont ils publient la traduction, et qu'ils louent avec si peu de mesure, ne sont bien souvent qu'une copie imparfaite des meilleurs écrits français.

Digitized by Google

Ces réflexions peuvent s'appliquer à l'*Essai sur le gouvernement de Rome, par Walter Moyle.* On s'est hâté d'annoncer que Montesquieu avait pris dans cet essai les idées de son livre sur *la grandeur et la décadence des Romains.* Ainsi l'un de nos plus grands hommes devrait le plus beau titre de sa gloire à un auteur anglais qui fut presque ignoré jusqu'ici, et qui paraît assez digne de l'être. On ne pouvait assurément établir un parallèle moins honorable pour Montesquieu, et ceux qui l'ont hasardé doivent avoir lu bien légèrement *la grandeur et la décadence des Romains.*

De très-bons juges pensent, non sans raison, que ce livre est le chef-d'œuvre de l'auteur. Quelques pages développent la naissance, les progrès, la décadence, la chute de Rome. Le lecteur parcourt quinze siècles au milieu des plus imposants spectacles et des plus grandes leçons. Il a commercé, dans une heure, avec les plus fameux personnages de l'antiquité. Dans les maisons de brique qu'élève Romulus, vous avez vu déja *la ville éternelle*; vous comprenez la politique de ce sénat qui *mit tous les rois dans le silence et les rendit comme stupides*; vous vivez tour-à-tour avec cet Annibal qui *pleurait de douleur en cédant aux Romains une terre où il les avait tant de fois vaincus*, et avec ce Mithridate qui, *dans ses adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en était que plus indigné*, et avec cet Attila qui, *dans sa maison de bois, faisait un trafic continuel de la terreur des Romains*; vous connaissez Caton et Cicéron, l'un, qui *voulait sauver la république pour elle-même*, l'autre, *pour s'en vanter*, et

Digitized by Google

Pompée qui ne se *mettait point en défense, de peur d'avouer qu'il se fût mis en danger*, et le despotisme de Sylla, qui *menait violemment les Romains à la liberté*, et la modération d'Auguste qui *les menait doucement à la servitude*. Quoique le style étincelle de traits énergiques et brillants, il respire une sorte de calme et de simplicité majestueuse qui sied à l'historien. Le lecteur s'abandonne d'abord au mouvement rapide qui l'entraîne ; mais il aime à revenir sur les détails, il les admire, il les approfondit lentement. Chaque pensée contient une foule de pensées qui se découvrent à la méditation. Plus on étudie cet ouvrage et les beaux chapitres de l'*Esprit des lois*, plus on est étonné que l'auteur appartienne à l'âge moderne. Son génie paraît le contemporain de ceux de Sparte et de Rome. On lit plusieurs passages de ses écrits avec un étonnement mêlé de respect, comme les feuillets échappés des anciens livres de Lycurgue et de Numa. Si Montesquieu ne put, à leur exemple, imposer des lois à un peuple, nul homme jusqu'ici ne parut plus digne de tracer un code au genre humain.

Est-ce, en bonne-foi, dans *Walter Moyle*, écrivain sans élévation et fougueux presbytérien, qu'on peut trouver la source de tant de beautés? Si l'auteur anglais offre par hasard quelques réflexions semblables à celles de notre compatriote, oublie-t-on que, dans un livre français qui a précédé de quarante ans* celui de *Walter Moyle*, les causes de *la grandeur et de la décadence des Romains*, avaient déja été aperçues par un homme dont le coup-d'œil n'était pas moins sûr et moins

* L'ouvrage de Walter Moyle n'a paru qu'en 1726.

Digitized by Google

élevé que celui de Montesquieu. On devine aisément que cet homme est Bossuet.

Je n'ignore pas que des esprits superficiels ou prévenus, ne feignent de voir dans les réflexions historiques de Bossuet que les préjugés du sacerdoce. On lui accorde l'éloquence du style pour lui refuser la profondeur des idées. En général, on ne lit de son *Histoire universelle* que la première partie, où il peint d'un crayon si mâle et si rapide les principaux événements et les grandes époques du monde. On parcourt à peine la seconde partie qui est la *suite de la religion*. Ce sujet semble trop dénué de philosophie à la plupart des lecteurs, et leur attention est rebutée avant d'arriver à la troisième partie où se développent toutes les causes de la prospérité et de la chute des empires. C'est pourtant là que Bossuet se montre dans toute sa grandeur. Le théologien cède la place au politique. Il semble ne s'être élevé jusque dans les conseils de Dieu, que pour voir de plus haut dans ceux des rois et des peuples. Thucydide, Xénophon, Tacite et Polybe, lui sont familiers comme les pères de l'église.

On ne peut douter que Bossuet, dans cette troisième partie, n'ait ouvert la route à Montesquieu. Ces deux génies au moins peuvent être mis en présence, ils ont droit de se regarder l'un et l'autre, et ne rougiront point d'être comparés.

Je trouve plus d'une fois le second sur les traces du premier. Bossuet avait dit avant Montesquieu que tous les fondements de la grandeur romaine avaient été jetés sous la domination des rois. Romulus créa l'esprit militaire ; Numa, l'esprit religieux, et Servius Tullius, la liberté publique. Les institutions de ces trois monarques, firent, selon

Digitized by Google

Bossuet, comme selon Montesquieu, la fortune du peuple romain, même après qu'il eut aboli la monarchie. Les deux observateurs admirent également les institutions morales dont la force maintint la république, et dont la ruine entraîna celle de l'état. Montesquieu insiste sans cesse sur la constance des principes dont Rome fut animée. C'est dans la suite des mêmes desseins qu'il fait voir les progrès de cette puissance qui a conquis le monde.

« Les coutumes des Romains, dit-il, n'étaient point « quelques faits particuliers arrivés au hasard, comme « le croyaient quelques Grecs irréfléchis, etc. »

Mais avant Montesquieu, je lis dans Bossuet ce passage admirable :

« Les Grecs avaient tort de s'imaginer, du temps « de Polybe, que Rome s'agrandissait par hasard, « plutôt que par conduite. Ils étaient trop passionnés « pour leur nation et trop jaloux des peuples qu'ils « voyaient s'élever au dessus d'eux : ou peut-être que « voyant de loin l'empire romain s'avancer si vîte, sans « pénétrer les conseils qui faisaient mouvoir ce grand « corps, ils attribuaient au hasard, selon la coutume « des hommes, les effets dont les causes ne leur étaient « pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité « avec les Romains faisait entrer si avant dans le secret « de leurs affaires, et qui observait de si près la poli- « tique romaine durant les guerres puniques, a été « plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les « conquêtes de Rome étaient la suite d'un dessein « bien entendu. Car il voyait les Romains du milieu « de la mer Méditerranée, porter leurs regards aux « environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie, ob- « server ce qui s'y passait, s'avancer régulièrement « et de proche en proche, s'affermir avant que de

Digitized by Google

« s'étendre; ne se point charger de trop d'affaires, dissimuler quelque temps et se déclarer à propos, attendre qu'Annibal fût vaincu, pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avait favorisé; n'être jamais las, jusqu'à ce que tout fût fait; ne laisser aux Lacédémoniens aucun moment pour se reconnaître; et, après les avoir vaincus, rendre, par un décret public, à la Grèce si longtemps captive, la liberté à laquelle elle ne pensait plus; par ce moyen, répandre, d'un côté, la terreur, et de l'autre, la vénération de leur nom: c'en était assez pour conclure que les Romains ne s'avançaient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite. »

Toutes ces idées qui se fondent sur les faits, et qui se fortifient par leur enchaînement, sont éparses dans plusieurs endroits *de la grandeur et de la décadence des romains*. Ces deux illustres écrivains ne se rapprochent pas moins dans le parallèle de Carthage et de Rome, dans leurs réflexions sur le génie militaire des Romains, qui savaient s'approprier admirablement les arts de tous les peuples, et dans la manière dont ils expliquent *la haute prudence et les conseils vigoureux* du sénat. Les mêmes idées ramènent plus d'une fois dans les deux ouvrages les mêmes expressions. Il suffit d'indiquer au lecteur des rapprochements qui lui promettent tant d'instruction et d'intérêt. Il verra comment deux esprits supérieurs se nourrissent et se fécondent l'un par l'autre. Il suivra les développements de l'esprit humain dans ces têtes fortes et vastes, qui semblent le renfermer tout entier.

Je ne quitterai point ces deux grands peintres, sans comparer encore les derniers traits de leur tableau. Montesquieu finit en montrant l'empire

Digitized by Google

romain *réduit aux fauxbourgs de Constantinople*, et le compare, dans cet état, *au Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau quand il se perd dans l'Océan.* Cette image est frappante; mais on aimera mieux, je crois cette conclusion de Bossuet, méditant sur le tombeau de Rome et sur les ruines de tous les empires détruits par elle, et vengés par sa chute.

« Ainsi, dit l'éloquent historien, tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force supérieure. « Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs « conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; ni ils ne sont les maîtres des dispositions que « les siécles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne « peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin « qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa « main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est « pas encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils. »

« Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand « Brutus inspirait au peuple romain un amour immense « de la liberté; il ne songeait pas qu'il jetait dans « les esprits le principe de cette licence effrénée par « laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire, devait être « un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. « Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient « pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs. « En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui « ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les « siens. »

Il me semble que la pensée de Bossuet s'élève même au dessus de celle de Montesquieu, dans ces phrases si simples d'expression et si profondes

Digitized by Google

de sens. « *Tous ceux qui gouvernent font plus ou moins qu'ils ne pensent, ils ne sont point les maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve à d'autres desseins que les siens.* » Bossuet puisait ces idées-là dans une source plus haute et moins connue de Montesquieu. L'esprit de ce dernier semblait, comme on l'a dit, formé à la fois de l'imagination vive et brillante de Montaigne, son compatriote, et de l'énergique précision de ce Tacite, *qui abrégeait tout, parce qu'il voyait tout.* Bossuet, également nourri de ce que l'antiquité grecque et latine avait de plus beau, empruntait encore à la religion, je ne sais quel caractère imposant et divin. On voit qu'il faisait sa principale étude de la bible, et dans le dernier fragment que je viens de citer, on reconnaît le même génie qui inspira cet admirable début du premier livre des Machabées *.

« Alexandre sortit du pays de Céthim. Il renversa la « monarchie des Perses : il passa en vainqueur jusqu'à

* Il faut s'attendre ici aux facéties de tous les gens qui ne veulent pas entendre parler, dans un ouvrage littéraire, de l'éloquence religieuse, qui est pourtant une si riche partie de notre littérature. Une citation de la Bible sera pour eux un grand scandale. Mais, qu'importe? Depuis que le *Mercure* est établi, presque tous les journaux l'ont attaqué, quoiqu'ils ayent plus d'une fois répété ses jugements. On a souvent commenté, plusieurs jours de suite, dans trois ou quatre feuilles, quelques lignes du *Mercure*. Les rédacteurs auraient pu répondre, rien n'était plus facile; mais ils continueront de garder le silence toutes les fois qu'on ne leur dira que des injures comme on l'a fait jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

« l'extrémité de la terre, et la terre se tut devant lui. « Son cœur s'enorgueillit; il tomba malade, et mourut « après avoir régné douze ans. Ses capitaines se dis- « putèrent les débris de son empire, et les maux se « multiplièrent sur la terre. »

J'ai lu Tacite et Tite-Live, et je crois les connaître un peu; mais je demande à ceux qui les connaissent mieux que moi, si ces historiens, d'ailleurs admirables, ont un semblable tableau.

Alexandre se voit maître du monde; qu'arrive-t-il? L'orgueil l'égare. Il est au faîte de la puissance; les maladies et la mort lui apprennent son néant. Il n'a pas même vaincu pour lui: ses capitaines se divisent son héritage ensanglanté. A quoi aboutit enfin la gloire d'Alexandre; et quel est l'effet de toutes ses conquêtes? Les maux se multiplient sur la terre.

Je ne crois pas qu'on puisse réunir à un style plus rapide et plus pittoresque, un résultat plus instructif et plus moral.

On sent que Bossuet était plein de cette éloquence des livres sacrés. Il la fondit, dans son *discours sur l'Histoire Universelle*; et c'est pour cela que ce discours a tant d'énergie et de majesté.

Il y a loin de cette élévation au froid Essai de *Walter Moyle*; mais du moins il nous a donné l'occasion de rappeler aux lecteurs des modèles trop négligés, et que même, à la honte de ce siècle, on semble ignorer tout-à-fait.

L.

Digitized by Google

De la Vérité, ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devons être; par André-Ernest-Modeste Grétri, *membre de l'Institut national des sciences et arts, de la société philharmonique de Bologne, de l'académie royale de musique de Stockholm, et de la société d'émulation de Liége.*

Toutes nos forces sont dans la vérité, toutes nos faiblesses dans le mensonge.

Tome 3.e, page 138.

Paris, chez l'auteur, boulevart des Italiens, n.° 340. Imprimé chez *Ch. Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. Prairial an 9—1801.

Aucun talent n'a procuré plus de plaisirs que le talent de Grétri; aucun nom ne rappelle plus que le sien des souvenirs aimables. Ses opéra-comiques ont fait, trente ans, les délices des oreilles sensibles. Musicien savant, il fut assez habile pour cacher la science. Il n'a pas sacrifié la mélodie à l'harmonie, ni étouffé la voix de l'homme sous le bruit ambitieux des instruments. Sa musique est touchante et s'adresse à l'ame; on pourrait dire qu'elle a de l'esprit, car elle a toujours la couleur qui convient aux paroles, et toujours elle est conforme à la situation théatrale.

Il n'a pas montré moins de goût dans le choix des auteurs dramatiques auxquels il s'est associé. Il travailla la plupart du temps sur les paroles de Marmontel, de d'Helle et de Sédaine. Ce n'est

Digitized by Google

pas que nous prétendions qu'aucun d'eux (les deux derniers surtout) fussent de grands poètes : mais le moindre d'entre eux était un prodige à l'Opéra-comique. On dit que les conseils de Grétri leur étaient quelquefois utiles, et ne fût-ce qu'une présomption, elle est toujours honorable pour le musicien ; elle prouve que l'on reconnaissait en lui plus d'un genre d'esprit et de mérite.

Depuis quelques années, Grétri produit peu de nouveaux ouvrages dramatiques ; mais son silence ne fut inutile ni à sa propre gloire, ni aux progrès de l'art qu'il a exercé toute sa vie. Il publia, il y a environ cinq ans, un essai sur la musique, cet ouvrage réussit beaucoup et méritait de réussir. Ses observations toujours fines et quelquefois profondes, étaient le fruit d'une expérience formée par de longs succès ; il avait le mérite trop rare de bien posséder sa matière.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Ici nous demandons place pour quelques observations générales.

Le public ne peut accorder trop de reconnaissance aux hommes qui, après avoir excellé dans les sciences ou dans les arts, sont assez versés dans les lettres pour développer leurs idées avec élégance, et rendre leurs observations populaires pour les autres hommes ; les sciences et les arts ressemblent trop souvent à une île dont l'intérieur n'est bien connu que des habitants du pays. Elles n'ont point de communication avec le reste du monde. Les étrangers n'entendent point la langue des indigènes, et les indigènes ne peuvent

Digitized by Google

parler la langue des étrangers. Mais qu'un esprit profond, brillant et lumineux, ait étudié les deux langues, et les parle avec élégance et clarté, il rendra les lettres plus respectables, en les introduisant dans les profondeurs de la science; il rendra la science plus attrayante et plus aimable, en lui prêtant les graces des lettres et du monde.

Nous ne voulons pas ici mettre en parallèle l'art de la musique et les spéculations des hautes sciences: nous desirons seulement que tout homme en état de revêtir sa pensée des couleurs du langage, fasse pour son art ce que le C. Grétri a fait pour le sien, et sache, comme lui, bien mériter à la fois, et des artistes de profession, et de ceux qui aiment les arts, sans en avoir étudié les secrets.

Le nouvel ouvrage de Grétri paraît étranger aux études présumées qui ont dû occuper un musicien aimable.

C'est un livre de morale, d'histoire et de philosophie. Le titre est fastueux : *De la vérité, ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devons être :* voilà ce que l'auteur veut nous apprendre; jusqu'alors nous n'avions connu que Dieu seul qui pût se flatter d'en savoir autant.

Grétri paraît surtout regretter que les artistes ne soient pas les personnes les plus importantes de l'état; nous lui observerons que cela n'est ni convenable, ni possible. Dans les républiques, comme dans les monarchies, la première place est pour la force et la puissance.

Lorsque ceux qui gouvernent sont des génies supérieurs ou des esprits délicats, ils appellent auprès d'eux les beaux-arts, et payent les artistes

Digitized by Google

plus encore par la considération que par les récompenses. Mais les artistes les plus distingués, et même les gens de lettres qui n'occupent point d'emplois civils ou militaires, ne sont point la force et ne doivent être que la décoration de l'empire.

Les vertus de Grétri demandent grace pour certains systèmes qu'on trouve encore dans son livre, et qui ne sont plus aujourd'hui la *vérité*. Notre estime pour ses autres ouvrages impose silence à la critique sur quelques passages de celui-ci. On est fâché que l'homme qui a mis tant de goût et de grace dans sa musique, ait prodigué des exclamations aussi bizarres, à propos des *girondins*.

« O perte irréparable! leur sang coule au même instant.... Illustre Condorcet, c'est ainsi que finirent « tes jours; tu t'échappas des bras de l'amitié, des « bras d'une femme qui exposait sa vie pour sauver « la tienne. Que d'atomes précieux s'élevèrent à la « fois dans les airs! Quel nuage vénérable dut former « le sang répandu de ces victimes! Ah! si rien n'est « perdu dans le vaste laboratoire de la nature, quel « être sublime sera reprocréé de leurs émanations « réunies! »

Tout n'est pas écrit, à la vérité, de ce style; et quand l'auteur parle de ce que son ame a vraiment senti, son style est pur et doux comme ses idées. Tel est le morceau où il rappelle le souvenir de sa mère et de ses enfants.

« Ne montrons, dit-il, aux mourants que les per- « sonnes et les choses qu'ils sont habitués de voir; « environnés de leurs parents qu'ils aiment, que la

Digitized by Google

« plus grande tranquillité règne autour d'eux ; tout « ce qui frappe leurs yeux, tout ce qu'ils aperçoivent « d'extraordinaire les affecte. Ils se disent à eux- « mêmes : *Ce sont-là des adieux qu'on vient me faire.* « L'espoir qu'ils conservent encore de recouvrer leur « santé, quoiqu'ils nous disent le contraire en obser- « vant notre contenance, cet espoir leur est enlevé « par les regards sombres et mélancoliques des spec- « tateurs alarmés. Si c'est une ame pieuse qui touche « à son heure dernière, les pleurs que nous répandons « peuvent affaiblir sa ferveur et sa foi. Ma mère, aussi « pieuse que respectable, et âgée de quatre-vingt- « cinq ans, me parle souvent de sa fin prochaine. « Alors je lui dis que nous ne resterons pas longtemps « séparés ; que si elle quitte ce monde la première, « je croirai qu'il est pour moi dans le ciel une pro- « tectrice qui m'en rendra le chemin plus sûr et plus « facile. Voilà comment je la console. Point d'éternel « adieu, lui dis-je, lorsqu'en comparaison de l'éter- « nité, l'on se quitte pour si peu de temps. J'ai perdu « trois enfants qui m'étaient bien chers. Il me semble « que c'est hier que je les perdis, et que c'est demain « que je les reverrai. »

Ce morceau n'est pas le seul dont on puisse citer avec éloge et le style et les principes. Pour nous consoler des critiques que nous avons faites, malgré nous, de ce livre sur la *vérité*, nous allons relire l'*Essai sur la musique*, et applaudir pour la centième fois les airs charmants de *Sylvain*, de l'*Amant jaloux*, et *des Evénements imprévus*.

O.

Digitized by Google

RÉCRÉATIONS MORALES

DÉDIÉES à M.me d'Orleans, par J. M. HÉKEL *auteur de plusieurs ecrits politiques et moraux, avec cette épigraphe:*

Delectando, pariterque monendo.

2 vol. in-12 avec figures. Paris, chez *Maradan, etc.*

« LE but de cet ouvrage (c'est l'auteur qui parle) est « de rendre sensibles par des exemples, de mettre à la « portée des lecteurs même les plus superficiels, les « questions les plus importantes pour l'ordre public, « en les présentant, selon la méthode de Fénélon et de « Fontenelle, sous la forme attrayante du dialogue, « du conte, d'un voyage imaginaire, d'un songe ou « d'une fiction mythologique. » Et voilà, en effet, ce qu'on trouve dans cet ouvrage; la morale y prend toutes ces formes, et il est composé de morceaux détachés qui répondent aux divers titres dont on vient de lire l'énumération.

Dans ce siècle à jamais fameux par la réunion unique de tous les talents convenables à tous les genres, la morale trouva aussi un digne interprète. Un écrivain formé à l'école de Pascal, Nicole, publia, non pas des *Récréations*, mais des *Essais* de morale. On ne voit pas qu'il se soit mis en peine de revêtir son sujet de *formes attrayantes*; il le traita dans toute sa sévérité, et on put dire de lui ce qu'on avait dit de Dé-

Digitized by Google

mosthènes, qu'il se servit de la parole comme d'un vêtement, pour se couvrir et non pour se parer. Ce ton austère convenait à un pareil sujet, et ne fit point tort à son livre. J'ignore quel accueil il reçut des *lecteurs superficiels*; mais nous avons la preuve que les gens du monde de ce temps, le lurent, comme les gens du monde de celui-ci lisent des romans. M.me de Sévigné écrivait: « Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve *délicieuse*. » Une lecture ne lui suffit pas, elle y revient encore; et son imagination lui fournissant une de ces expressions vives et originales qui tombent de sa plume avec tant de bonheur, elle dit: « *Je recommence ce traité; je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler.* » Les filles lisaient cet ouvrage, comme les mères, et s'y plaisaient comme elles. Entendons encore cette femme qu'on ne se lasse point de citer, dire à la sienne: « *Vous prenez goût à Nicole; je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur.* » Vingt passages de ces lettres prouvent qu'alors les agréments de l'esprit n'en excluaient point la solidité.

A quelle distance nous sommes de ces mœurs à la fois aimables et fortes, et combien de siécles entre celui-là et le nôtre! Qui fait aujourd'hui ses délices de la lecture des *Essais de morale*? on pourrait même demander, qui les a lus? Les femmes lisent des romans; et les hommes, que lisent-ils?

C'est la frivolité moderne qui a sans doute engagé le C. Hékel à mettre la *morale en récréations*; et si un pareil titre est lui seul un affront pour un siécle, on peut dire que le siécle l'a mérité.

Toutefois je ne saurais me livrer à l'espoir qu'on a pu placer dans une telle condescendance. Peut-on relever les ames en cédant à leur faiblesse? Ce qu'on a dit au physique des espèces et des produits, on peut le dire au moral des moyens et des résultats; *fortes creantur for-*

Digitized by Google

tibus. La fable nous raconte que Chiron donnait à sucer à ses élèves la moelle des ours et des lions. Cette allégorie est également exacte, en l'appliquant à la nourriture de l'ame comme à celle du corps, à l'homme comme à l'enfant. Ces molles délicatesses et ces raffinements systématiques sur l'éducation, font regretter les routines éprouvées qui, naguère encore, transmises des mères à leurs filles, jetaient dans les cœurs toutes les bonnes semences de morale et de vertu. Les premières lectures de l'enfant n'y étaient point abandonnées au hasard, ou laissées à son choix. Celle de quelque chapitre d'un ouvrage utile et moral, dont il fallait rendre compte, était une tâche d'obligation. La mémoire s'exerçait et se formait sur le code religieux lui-même, dont on ne conteste pas la moralité. Tout enfant aurait pu répondre comme Joas,

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déja de ma main je commence à l'écrire.

Telle était la première instruction domestique. Le monde, l'indépendance, les passions l'altéraient trop souvent, mais ne parvenaient pas toujours à la détruire. Il était rare qu'on n'en conservât pas pour le reste de la vie, quelques dispositions à toutes les choses bonnes, solides et importantes. Combien de fois le retour au bien, après de longs écarts, dut-il être attribué à ces premières impressions de l'enfance.

Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.

On peut, je crois, mettre en doute qu'une morale *en conte, en allégories, en songe, en fiction* soit aussi propre à laisser dans les ames une empreinte durable. Ici les formes ne sont point indifférentes; mettre la *morale en récréations*, c'est, je le crains, porter at-

Digitized by Google

teinte à sa dignité; on ne fait point respecter des hochets.

Enfin je demande si les noms de Fénélon et de Fontenelle autorisent en effet cette manière de traiter la morale; et si le *Télémaque* de l'un, les *Mondes* de l'autre, les *Dialogues* de tous les deux en ont pu fournir le modèle ou l'exemple. Il suffit, pour en sentir la différence, d'indiquer les sujets de ces *récréations*.

Tantôt on y trouve la question du mal physique et du mal moral, traitée dans le récit d'un songe qu'on prête au philosophe Chrysippe; tantôt, une fiction dramatique consacrée au développement de cette proposition de Pythagore: *Que ce n'est que dans l'idée de l'infini, que l'homme peut trouver la force dont il a besoin pour supporter avec constance les misères inséparables de sa condition.* Plus loin, un voyage imaginaire où, dans une suite de lettres, on essaye de prouver *qu'être, être vrai, être bon, ne sont qu'une même chose; ou que le beau et le bon doivent être inséparablement liés dans les beaux-arts, comme le vrai et l'utile le sont en philosophie*; enfin, une classification morale des hommes, en classes du *vulgaire*, de *gens du monde*, *classe méditante*, ou *classe d'élite*, *génies transcendants*; et une fiction mythologique, dont l'axiome moral, *usez, n'abusez pas*, fournit le sujet.

On voit que l'auteur a quelquefois l'envie d'imiter Platon. Mais le philosophe écrivait pour un peuple amoureux de belles fictions, plutôt que de raisonnements méthodiques. Nous cherchons avant tout, dans les traités de ce genre, l'exactitude et la clarté des idées. Cette prose élevée qu'on a si mal à propos appelée *prose poétique*, convient rarement à la simplicité des préceptes de la morale; trop souvent, dans cette espèce de prose, on cherche le sublime à l'aide des constructions bizarres et des mots inusités.

Digitized by Google

Je relève à dessein un tel abus dans cet ouvrage, parce que l'auteur mérite une haute estime. Il écrit fort bien dans le style tempéré; mais quand il en sort pour se jeter dans le figuré, le descriptif et le pompeux, il n'évite aucun des défauts que j'attribue à ce genre équivoque et périlleux : ainsi il dira que les méchants *florissent;* oubliant que ce n'est qu'à l'imparfait et au participe que le verbe *fleurir*, employé au figuré, souffre un changement; *florissait*, *florissant*. Il appelle une goutte de nectar un divin *reconfort;* il préférera *rémunération* à récompense; *affres* à horreurs; *se rebeller* à se révolter; *fluer* à découler, ou dériver, dans cette phrase : les conséquences qui *fluent* de leurs systèmes.—Ailleurs on trouve : — *l'intempérie* des passions; la beauté *des formes enfantines; la contexture* des événements; *isoler* ce qui est indissoluble; des dons flétris ou *avariés;* j'ai éprouvé plus de *bonaces* que de tourmentes; ne se rebuter ni *aux* revers, ni *aux* obstacles : solécisme fait évidemment avec intention et prétention; on a cru donner ainsi plus de force à la phrase, sans égard au juste anathème de Boileau :

« Mon esprit n'admet point un pompeux solécisme. »

On rencontre des phrases telles que celles-ci : — puisque *la vie existe*, il faut que *la mort s'ensuive.*— *Quand je vois Alexandre courir après des lauriers, il me semble voir un ange qui fait les fonctions d'un insecte :* quel bizarre rapprochement entre ces mots et ces idées, *Alexandre, un ange, un insecte!* —Voici une transition pour parler d'harmonie : mais le *cercle harmonique ouvre....—Est-ce Orphée que le ciel nous renvoie? Oui, c'est Garat :* quelle dureté dans l'arrangement de ces mots, et quelle chute!—On décrit une galerie, où l'artiste n'a peint que de grands traits de

Digitized by Google

morale, *dont chacun repose dans une situation* qu'il serait difficile d'exprimer même à un poète. — On aurait pu ajouter qu'il n'est pas même aisé à l'imagination de se représenter *des traits de morale reposant dans une situation*, etc., etc. — Ailleurs, ce sont des réflexions qui se présentent à l'esprit comme d'elles-mêmes, *semblables à ces chœurs de jeunes nymphes qui, les bras entrelacés, et couronnées de rose, volent au-devant de Vénus.* Que dire *de réflexions semblables à de jeunes nymphes?* — Quelle incohérence et quelle bizarrerie dans les figures suivantes : *tout le feu de cette ame expansive qui en sortait comme par torrents, qui s'épuisait et se renouvelait sans cesse dans les bras des chers objets de ses affections; refoulé maintenant au dedans de lui-même, couvait dans le secret et le silence ces noirs blasphèmes, ces pensers ténébreux par où l'homme croit se venger de la Providence, lorsqu'il pense en être injustement frappé.* — Ces citations ne suffisent que trop pour justifier nos critiques. Il faut s'élever de toutes parts contre ce mauvais goût qui menace d'envahir tous les genres de littérature. Qu'est-ce, je le demande, *qu'un feu refoulé qui couve?* et comment *un feu refoulé couve-t-il des noirs blasphèmes et des pensers ténébreux?* Toutes ces images sont fausses, tout ce style est barbare. Mais lisez la prose et les vers qu'on couronne dans certaines sociétés littéraires et savantes, et vous y trouverez malheureusement la même emphase et le même vide.

Heureusement l'auteur n'est pas toujours guindé si haut; il sort de ces nuages et sait être simple et naturel. Alors il s'exprime aussi bien qu'il pense. Il est juste d'en fournir la preuve, et facile de la donner. Lisez le morceau suivant :

J'entends le cri des athées : « Donnez-nous de bonnes

Digitized by Google

« lois, et nous vivrons en paix. » Il n'y a donc pas, selon nous, leur répondis-je, de différence entre la morale et la législation ; et quiconque est à l'abri des poursuites de la loi, est à couvert de tout reproche ?... Ne se présente-t-il pas mille circonstances, où, en dépit des meilleures lois et de la police la plus vigilante, l'homme peut céder avec impunité à la tentation de faire le mal ; où il est sûr, même en se procurant de très-grands avantages extérieurs, d'échapper aux poursuites de la justice et à celles de l'opinion.... Et c'est ici, principalement que tous les systèmes de morale sont insuffisants à procurer le bien qu'on a le droit d'en attendre ; hors, celui qui se fonde sur l'existence d'un Etre Suprême et de sa justice infinie... Avec ces trois mots : Dieu, ame, immortalité, l'on fera plus pour la moralité du peuple, en un jour, que les philosophes avec leurs systèmes, après dix ans d'analyse..... Une chose m'avait frappé dans le cours de cette révolution, c'est la justification de ce mot de Fontenelle : *La religion est la colle de la morale du peuple.* En effet, la plupart de ceux à qui j'avais vu déposer le joug de la religion, secouèrent aussi celui de la morale. Ceux à qui l'on persuada que la religion était une fable, conclurent que la morale était une chimère ; ils rougirent de la vertu comme d'une faiblesse, et l'on vit des hommes doux jusqu'alors, et réglés dans leurs mœurs, devenir des brigands atroces, des monstres de dissolution, des tigres altérés de sang et de carnage... Dieu a donné à toutes les créatures l'être et la manière d'être. Il accorda le *sens moral* à l'homme, comme il départit à l'éléphant l'instinct de la reconnaissance ; au chien, celui de la fidélité ; aux castors, aux abeilles, celui de la sociabilité, etc. »

Il nous en coûte pour nous arrêter ; mais nous transcririons la plus grande partie de cet ouvrage, si nous

Digitized by Google

voulions citer tous les passages qui réunissent le double mérite de la pensée et du style.

Plus nous respectons les principes de l'auteur, plus nous avons cru devoir critiquer un genre essentiellement vicieux, et dont la contagion est si alarmante, puisqu'un si bon esprit en peut être atteint.

Nous ne quitterons point ce livre, sans remarquer une particularité qui le distingue bien honorablement. Il est dédié à madame d'Orléans. C'est dans le malheur, c'est dans l'exil que cet hommage vient chercher la vertu. Que d'idées et de sentiments fait naître cette réunion de circonstances !

Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel.

Mais quelle ame élevée n'aimera le mouvement qui a dicté cet hommage ! Il est doux de penser qu'un tel courage au moins n'est plus dangereux. On louerait cette épître dédicatoire comme un morceau éloquent, si elle n'était pas un acte de vertu. La beauté de l'écrit est effacée par celle de l'action. Combien sont touchantes ces paroles de madame d'Orléans, qu'on y a citées : Ah ! disait-elle, dernièrement à un voyageur : *Vous ne saurez jamais ce qu'endure un cœur français que l'exil retient loin de sa patrie.* Ces paroles retentiront dans tous les cœurs. Puissent-elles arriver jusqu'aux lieux où l'on voudrait les porter ! La politique dira peut-être :

Son nom cher aux chrétiens.....

Mais la générosité répondra :

Son nom n'est point à craindre.

M.

Digitized by Google

FABLES nouvelles, en vers, par M.me JOLLIVEAU, petit vol. de 250 pages. A Paris, chez la veuve *Devaux*, palais du Tribunat, n.° 181.

ENVIRON cent trente fables ; de l'invention dans quelques-unes, du naturel dans toutes, des traits heureux, quelque embarras par fois dans les tournures, une facilité qui ne lutte pas assez contre les obstacles, et laisse le lecteur aux prises avec un sens mal éclairci ; voilà ce que nous a offert ce nouveau recueil. Nous avons dit plus d'une fois : O ! bon La Fontaine, tu es donc toujours inimitable ! tu étais poète en même temps que bonhomme, bonhomme en même temps que poète ; nul n'est poète et bonhomme comme toi. Tel qui n'était ni l'un ni l'autre, a fait des fables, et même on en lit quelques-unes ; Lamotte en a de jolies ; il en est d'autres encore :

Je pourrais, par hasard, en nommer jusqu'à trois.

Et l'aimable Florian serait le premier de ces trois-là. Que de gens sont entrés dans cette carrière : des avocats, des journalistes, et des romanciers, et des ducs. On compterait, sans s'arrêter, jusqu'à trente fabulistes depuis Boursault et Lenoble, jusqu'au C. Haumont, invalide. Excepté ce dernier, qui est tout nouveau, je crois les avoir tous lus ; tous ont quelques bonnes fables, tous ont été lus ; le genre a de l'attrait, encore qu'on regrette de n'avoir rencontré qu'une fois la perfection du genre ; toute orange n'est pas de Malte, mais il est rare qu'elle ne se fasse manger, si elle est orange ; toute cerise n'est pas mûre et succulente, mais on finit toujours par vider

Digitized by Google

le panier, dit Champfort. Ce succès des cerises et des oranges est propre à la fable, et ne l'est pas à quelques autres genres, à la pastorale, à l'élégie, aux chansons même; on en écoute une ou deux, on n'en lit jamais un recueil : nous avons lu celui des fables de M.me Jolliveau. Il y en a une fort naïve qui a fourni le sujet de l'estampe.

Maître Loup enlève un mouton,
Sire Lion le lui dérobe.
Fripon est dépouillé par un plus grand fripon,
De cour, de finance, ou de robe.

L'estampe nous a paru plus soignée que la fable. *Maître Loup* nous paraît commun; *fripon* est trop faible, en parlant de brigands.

La préface est une fable plus longue, *la Fauvette et la bande d'Etourneaux*. Elle est mal inventée.

Sur le ton de l'allégorie,
Une Fauvette un jour chantait.

Cela ne s'entend pas du tout. Qu'est-ce qu'une Fauvette qui chante sur le ton de l'allégorie, pour signifier une dame qui compose des fables ? Cette image n'est pas prise dans les mœurs des animaux. Mais la supposition une fois accordée amène de jolis détails.

Son humeur s'égayait,
A rire de chacun, sans rire de personne.

Voilà vraiment le caractère du fabuliste. Cette fantaisie

Déplût à quelques Etourneaux.
Entendez-vous la pédagogue,
Criaient les plus vains des oiseaux,
Qui nous siffle dans l'apologue?

Croit-elle, avec ses chiens, ses chats et ses oisons,
Nous cacher le dessein d'une amère satire?

Digitized by Google

La femelle de nous aurait le droit de rire.
Devons-nous souffrir ses chansons?
.....

Et pourquoi pas, si la nature
Lui départit quelque filet de voix?
Instruire, ou faire une sage censure,
Est-ce un mal? C'est un bien, je crois.
.....
Dès-lors, de la Fauvette on souffrit la musique.

Tout cela est facile, et ne demanderait qu'un peu de travail pour devenir excellent. *Quelque filet de voix* est élégant; *faire une sage censure* ne l'est pas, non plus que *siffler dans l'apologue*. Nous aurions donc pu souligner quelques vers, si M. Mercier, en sa qualité de DESPOTE, ne venait de supprimer par un *ukase* l'état des *souligneurs*. C'est pourtant une profession ancienne, vantée par Boileau. Il veut que l'on consulte

un ami véritable
De qui le crayon sûr aille d'abord chercher
L'endroit que l'on sent faible et qu'on veut se cacher.

Qu'est-ce que le petit trait par lequel on souligne, si ce n'est une marque de crayon? Cette marque ne vient-elle pas quelquefois à propos? Par exemple, pour ces deux vers,

Gagnez par cent hauts faits la faveur populaire,
Qu'un rival trop rusé, d'un seul, sait vous soustraire!

En soulignant ce second vers, j'avertis doucement qu'il n'est pas clair, que l'auteur s'est entendue, mais ne s'est pas expliquée; et je m'épargne le chagrin de lui donner une leçon sur la clarté, et de dire: Mesdames, appliquez-vous à la clarté, et travaillez vos vers jusqu'à ce qu'ils rendent votre pensée. Cela demande un peu de peine et de temps. Il faut gagner du temps pour en pou-

Digitized by Google

voir donner à ce qu'on fait, dût-on supprimer quelque cours de botanique et de chimie qui vous emporte bien des heures. On comprendrait ce langage, sans doute; mais on ne veut point de remontrances sur les goûts qui sont à la mode. Il faut donc se borner à la petite marque que les savants, en latin, appellent *obelus*, et que M. Mercier appelle le métier des *soulignеurs*.

Voici une fable où nous ne soulignerons rien :

Un manant vint trouver le seigneur du village,
Et d'un air égaré, sans savoir ce qu'il dit :
Mon porc, sauf vot' respect, ayant perdu l'esprit,
A tué votre chien dans un accès de rage.
Le Seigneur en courroux : Répare ce dommage,
Et compte-moi des pièces d'or;
Puis soudain, livre-moi ton porc.
.....
Le sot se reprenant : Seigneur, Seigneur, justice.
Las ! c'est tout le contraire ; et Briffaut, par malice,
S'est rué sur mon porc ; lui qui n'y pensait pas.
Il l'a tué ; témoins et Grand-Pierre et Colas.
—Bah ! n'en déplaise à Colas, à Grand-Pierre :
Ton porc, je crois, fut l'agresseur.
Briffaut en prit vengeance ; il a du caractère.
Quel délit d'attaquer le chien de son Seigneur !
Mais puisque par sa mort, il expia son crime,
Je suis content. Va, je suis magnanime ;
Elève mieux tes porcs, entends-tu ? Désormais
Prends soin que de ma meute ils ne troublent la paix.

On ferait de cette petite fable une jolie scène. Le paysan a de l'astuce ; le gentillâtre a de la hauteur ; et, quant à Briffaut qui a du *caractère*, parce qu'il est fou et violent, il me semble que beaucoup de gens s'en piquent comme lui, et du même droit.

B. V.

Digitized by Google

DÉTAILS sur l'auteur d'un poème anglais, intitulé : Le Valet du fermier, *annoncé dans le dernier numéro du Mercure.*

ROBERT, né le 3 décembre 1766, était le dernier des six enfants de Georges Bloomfield, tailleur à Hunington. Sa mère, observatrice zélée de la religion anglicane, était maîtresse d'école. Il perdit son père, lorsqu'il n'avait encore qu'un an, et dut au secours de quelques amis le peu d'instruction qu'il reçut.

Il fut envoyé à Ixworth, chez M. Rodwell, pour s'y former dans l'écriture. Il ne resta que deux ou trois mois dans cette école, et n'a jamais étudié dans aucune autre. A l'âge de onze ans, un fermier, feu M. G. Austin, se chargea de Robert; mais il parut bientôt qu'il ne pourrait supporter des travaux pénibles, et son frère G. Bloomfield, cordonnier à Londres, offrit à sa mère de lui apprendre son métier. « Je lui promis, continue G. Bloomfield, de qui on tient ces détails, *autant que j'estimais la bénédiction d'une mère, de veiller sur lui, de lui donner bon exemple, et de ne jamais oublier qu'il avait perdu son père.* Robert quitta donc M. Austin, le 29 juin 1781; et, suivant l'usage, il fut logé dans un grenier. Cinq autres ouvriers y travaillaient journellement. Son occupation fut d'abord de nous apporter ce dont nous avions besoin. Jusqu'alors nous lisions alternativement le journal de la veille; Robert, chargé de cette lecture, rencontrait souvent des mots qu'il ne connaissait pas, et s'en plaignait. Je lui achetai un petit dictionnaire, fort usé, avec lequel il vint à bout, en peu de temps, de comprendre les beaux discours de Fox, de Burke, etc.

Un dimanche, après nous être promenés dans la cam-

Digitized by Google

pagne, toute la journée, nous entrâmes dans une église de non-conformistes ; le ministre prêchait. Une foule immense, et d'illustres personnages ; le ton, le geste, et le bon sens de l'orateur ; de grandes et nobles idées sur la Providence, tout ce spectacle fit une grande impression sur le jeune Robert. Nous y revînmes tous les dimanches.....

Nous allions ensemble, mais rarement, à des *assemblées de discussion* * ; plus rarement encore, au théâtre de *Covent-Garden*. Voilà les seules occasions qu'il eut d'entendre parler en public. Ses livres furent deux ou trois volumes, une histoire d'Angleterre, le Voyageur Anglais, et une Géographie. Chaque semaine, il paraissait un numéro de ces divers ouvrages, et Robert nous le lisait ; mais plutôt comme une tâche, et pour nous obliger, que pour suivre son goût personnel. Au contraire, il lisait avec empressement, le *Magasin de Londres*, dans lequel deux feuilles étaient consacrées à une revue littéraire ; et l'on a toujours remarqué que l'article des poètes l'attachait davantage.... Il voulut imiter et peindre à son tour, et plusieurs de ses essais furent imprimés dans ce recueil ; mais un heureux hasard devait bientôt le découvrir à lui-même et à tous ceux qui s'honorent aujourd'hui de le connaître. Un *Thompson*, rejeté par un homme qui n'estimait pas cet auteur, tomba entre les mains de Robert ; et le poème des Saisons fut pour lui ce qu'une ode de Malherbe avait été pour la Fontaine. Robert se reconnut poète ; et, l'année suivante, revenu dans son

* Espèce de sociétés populaires, où l'on s'occupait de questions sur la politique ; la littérature, etc., et qui furent quelquefois d'utiles écoles pour les orateurs les plus célèbres du parlement. Elles ont été abolies ; et c'est là, dit la préface anglaise, une des inventions *ministérielles* de ces derniers temps.

Digitized by Google

canton, où M. Austin l'accueillit avec bonté, l'ame échauffée par ces belles descriptions des scènes rurales, il parcourut de nouveau les champs, où il avait appris à penser. Là, il se pénétra de cet amour de l'innocence et de la simplicité champêtres, qui devaient lui inspirer un ouvrage tel que le *Valet du fermier*.

Il vécut ainsi deux mois; et, retourné à Londres, il entra comme apprenti chez M. Dudbridge..... Il étudia la musique, apprit à jouer du violon..... Bientôt il se maria; et, comme la plupart des pauvres gens, il eut une femme d'abord, et des meubles ensuite. A force de travail, il se procura un lit qui lui appartint en propre, et il put louer une chambre. Son hôte lui permit de travailler dans son grenier.

Ce fut là qu'au milieu de six ou sept autres ouvriers, Robert composa son poème; et, chose inouie peut-être! soit défaut de moyens pécuniaires pour se procurer du papier, soit d'autres raisons, il en composa une grande partie (la fin de l'*automne*, et la totalité de l'*hiver*) dans sa tête, et sans en écrire une seule ligne, de sorte que ses compagnons de travail ne s'en doutèrent nullement.

Le *Valet du fermier* a mérité à son auteur l'estime des personnages les plus considérables d'Angleterre. Il compte parmi ses protecteurs et ses amis, le docteur Drake, le duc de Grafton, etc. etc. S. A. R. Le duc d'Yorck a récompensé généreusement le plaisir que lui a causé la lecture de cet ouvrage. Bloomfield est toujours cordonnier. Il a conservé, au milieu des témoignages les plus flatteurs, ses talents, ses vertus; et la plus difficile de toutes, une extrême modestie.

Nous avons beaucoup parlé de l'auteur; mais ces détails plairont sans doute; et d'ailleurs, ils font pressentir le genre de son talent, et donnent la raison de quelques défauts qu'on peut remarquer, et non pas

Digitized by Google

reprocher, dans sa manière d'observer et de décrire. Le lecteur français ne partagera peut-être pas l'enthousiasme anglais. Une traduction fait disparaître une grande partie des beautés de style, et celles-là sont nombreuses dans l'original. Mais en France même, on estimera le *Valet du fermier*; on s'en étonnera, en se rappelant la condition et les moyens de l'auteur; et l'on voudra joindre son ouvrage à ceux qui ont déja célébré les travaux et les plaisirs de la campagne.

La division du poème est celle de l'année. *Giles*, sous les traits duquel Bloomfield s'est dépeint, excellent valet d'un excellent maître, parcourt la campagne qu'il cultive ou qu'il moissonne, en observe les moindres accidents, suit l'alouette dans son vol, et le pourceau dans la recherche du gland. Il décrit tout avec une exactitude scrupuleuse, et tire de ses descriptions, toujours vraies, quelquefois animées et pittoresques, des réflexions qui annoncent surtout un cœur pur, simple et généreux.

Le morceau suivant nous a paru propre à donner une idée de l'esprit et de la manière de l'auteur.

« *Giles*, lassé des travaux qui l'ont occupé tout le jour, goûte délicieusement une belle soirée d'été. L'aspect de la campagne, qui se prépare lentement au repos de la nuit, ces troupeaux qui mugissent en quittant le vallon, ces couleurs qui s'effacent, les derniers chants des oiseaux, la moisson achevée, et la feuille qui tombe, appellent la rêverie; mais quelques-uns de ses souvenirs s'échappent en regrets.

« Avant que l'été nous dise un long adieu, et que nos dernières fleurs ayent été dispersées par le souffle du nord, hâtons-nous de célébrer ce jour d'une bruyante allégresse, cette nuit joviale, l'antique fête de la *moisson rentrée*! La victoire teinte de sang, brille dans les annales des peuples; mais la raison gémit d'un triomphe

Digitized by Google

que la rage et la mort environnent. Quelle joie est comparable aux cantiques de louange qu'excite un bien universel? Ici l'ame ne connaît point le souci ni l'angoisse ; libre et pure, elle se livre au torrent de sa reconnaissance.

« Voyez cette table de chêne grossièrement façonnée ; elle traverse dans toute sa longueur la vaste cuisine. L'hôte généreux et sa soigneuse épouse invitent leurs amis, tandis que le droit de l'usage appelle, jeunes et vieux, au nombre des convives, tous ceux qui ont recueilli les moissons ou cultivé la terre. Plus d'un métayer d'alentour se joint à cette troupe, avec les artisans qui prêtèrent leur adresse et leur force, lorsque le soleil embrasait les campagnes.

« Ici règne l'abondance.....; elle y prodigue tout ce qui rendait nos ancêtres grands et courageux, avant que des mets délicats vinssent irriter un goût paresseux, et que le cuisinier dédaignât les conseils de la nature. Les actions de grâces envers le ciel, les contes et les proverbes rustiques, la conversation plus vive annoncent la fin du banquet. Le cercle s'agrandit ; l'ennemie du soucis, la *corne* mousseuse passe à la ronde, l'aisance et le rire passent avec elle. On voit s'élever en monceaux la fraîche et brunâtre noisette. De fréquents éclats de rire, une musique discordante, des chansons à peine interrompues, annoncent insensiblement le paisible minuit.

« Ainsi, tous les ans, la *distinction* abaisse une fois sa tête superbe. Tous sont égaux : le maître, le serviteur et le joyeux étranger. Autour du cercle fortuné, l'œil du moissonneur jette des regards triomphants : il se lève, échauffé par la reconnaissance ; ses mains sont brûlées par le soleil : l'aile * anime son visage ; il remplit sa

* L'aile est une espèce de bière, faite seulement avec la drêche ou grain fermenté ; l'autre bière, plus usitée (the porter), se fait avec la drêche et le houblon.

Digitized by Google

coupe, et porte une santé à l'hôte qu'il révère, cet hôte à la fois son maître et son ami; fier de rencontrer son sourire et de partager ses récits, ses noix, sa conversation et son aile.

« Tels étaient les jours.... Je chante des jours passés depuis longtemps, alors que l'orgueil se prêtait librement à la joie, alors que des coutumes tyranniques n'outrageaient pas les affections du pauvre. La *délicatesse* ne montrait pas encore sa face odieuse.... Ah! odieuse avec raison; c'est là le fléau de l'habitant des campagnes, le fléau qui sans cesse ajoute à son malheur, et détruit le plan social qui unit l'homme à l'homme * .....

.....

« Il est vrai, lorsque, couronnée de branches, la dernière gerbe quitte les champs, notre fête annuelle présente encore l'aspect de l'ancienne alégresse; mais la réalité a disparu. Notre coupe est faite de corne, comme autrefois, mais elle ne sert plus que des mains plébéiennes. La table séparée du maître, sa coupe magnifique, froides comme le souffle qui arrête l'épanouissement du printemps, n'offrent plus qu'une vaine image de gaieté... A-t-il choisi ses convives? observé les lois pointilleuses du rang? la contrainte enchaîne ses plaisirs. Des hôtes choisis demandent des phrases choisies; et lorsqu'ils se joignent la main dans la main, ils n'éprouvent pas cette joie que sentait mon bon vieux maître en secouant la mienne. Ciel! bénis sa mémoire..... Que le travail ait sa récompense, et jamais la plainte amère ne sortira de mon cœur!»

On ne peut refuser à l'auteur une heureuse simpli-

* Ces plaintes se retrouvent, presque mot pour mot, dans une *Histoire des Pauvres*, traduit de l'anglais, par le C. Duquesnoy, et que nous avons annoncé dans notre dernier numéro. Plus d'un rapprochement de ce genre, donne à ce petit poème un mérite particulier.

Digitized by Google

cité,' du naturel et de la grace. Ces qualités sont assez rares pour mériter d'être accueillies parmi nous. Le *Valet du fermier* vaut mieux sans doute que beaucoup de romans anglais, allemands ou français, dont on nous accable tous les jours. On trouvera des choses qu'on a lues mille fois, des tableaux vieux, et non pas vieillis. Rien n'est si connu ni si ancien que la campagne et ses travaux; mais on les revoit toujours avec plaisir. On les reverra de même dans Bloomfield, en se souvenant quelquefois que le poète est cordonnier, que la nature fut son livre, et qu'il jouit aujourd'hui de l'estime et de la société des hommes les plus instruits et les plus illustres en Angleterre. A. R.

CONTE écrit par S. A. le Hospodar de Valachie, sur sept mots donnés d'avance : *Satan*, *sultan*, *amour*, *éléphant*, *diamant*, *vase*, *absinthe* *.

UN pauvre diable de musulman, appelé Rustan, qui avait toujours été dévot comme un ange, sans que les saints et les saintes de l'alcoran, devant lesquels il avait brûlé jusqu'à sa dernière chandelle, lui eussent jamais donné aucun signe de vie, outré de l'indifférence dont le ciel avait toujours payé son ardeur, s'avisa un beau matin de tourner casaque à Mahomet et de se vouer à *Satan*, comme à celui de tous les pa-

* Pendant que la France devenait barbare, il y avait des pays barbares qui devenaient français; et quand le plus pur de notre sang rougissait tous les ruisseaux des rues de Paris, la cour de Bucharest jouait à toutes sortes de petits jeux d'esprit : le Hospodar lui-même, élevé par un Français ami des Français, parlant notre langue presque aussi facilement que nous, entouré d'une demi-douzaine de nos compatriotes ex-

Digitized by Google

trons dont les clients étoient le mieux recompensés. Le voilà faisant à haute voix toutes les abnégations, toutes les imprécations, toutes les invocations contenues dans le formulaire des démons, et qui s'engage à être le plus fidelle serviteur et sujet de sa majesté infernale. *Satan*, de son côté, pour n'être point en reste avec lui, et pour lui prouver qu'il avoit l'oreille plus fine que le grand prophète, élève à l'instant, du fond des enfers, un magnifique tourbillon de fumée qu'il avait eu l'art de teindre des plus riantes couleurs, et dont l'odeur sulfureuse avait fait place aux parfums de l'ambre et de la rose. Bientôt après, il se montre lui-même à son nouveau converti; il prend celui de tous les masques sous lequel il est accoutumé à faire le plus de conquêtes, et paraît sous les traits de Mizaël ou l'ange de l'*Amour*. Rustan qui s'était attendu à une vision horrible, et qui avait fait sa provision de courage en conséquence, tomba de son haut à cette agréable apparition : Seigneur, dit-il, c'était un diable que j'avais demandé, et c'est un ange que je vois. — N'importe, mon ami, répond *Satan*, confie-moi tes peines et tes desirs, et sois sûr de mon appui : tu le vois, je suis bon prince, je permets qu'on trompe qui on veut, mais j'aime qu'on me parle franchement, et personne n'est plus indulgent que moi pour toutes les faiblesses humaines:

patriés, dont il avait fait sa société intime, leur donnait l'exemple de mêler de la réflexion et de la morale jusque dans les plus frivoles amusements.

On en verra la preuve dans ce petit conte que son altesse a trouvé moyen d'arranger de manière que le fil de la narration passe à travers sept mots dont chacun avait été donné d'avance par un membre de sa société. Le conte est peu de chose, mais ce sont des mots donnés, mais c'est une récréation; et c'est la récréation d'un Hospodar!

Digitized by Google

tu ferais toute ta vie un long ramasan, tu prierais pendant cent ans dans toutes les chapelles et dans toutes les mosquées, que tu ne serais jamais qu'un gueux, et qu'on ne ferait que te promettre beaucoup de plaisir après ta mort, sans te donner le moindre petit amusement pendant ta vie; les prières sont des lettres-de-change à long terme et qui même assez souvent se trouvent protestées à l'échéance : moi, tu le vois, je paye comptant; ainsi parle, mon ami, parle, que te faut-il? veux-tu être conquérant, magistrat, mufti, *sultan*? choisis, c'est moi qui tiens la feuille des bénéfices, et tu as pu remarquer qu'il n'y en a guère que pour mes amis; ta physionomie me revient et tu as l'air d'un bon diable, ainsi parle. Très-chaud et très-puissant seigneur, répondit Rustan, comme naturellement j'aime la femme d'autrui, que je suis très-orgueilleux, très-haîneux, très-jaloux, très-arrogant, et surtout que je hais les affaires, autant que les devoirs. — Eh bien! — Eh bien donc! je vous serai très-obligé de me donner un grand peuple à gouverner, parce qu'alors personne n'aura rien à me dire, et que je pourrai faire impunément toutes les folies, toutes les sottises, toutes les niaiseries qui me passeront par la tête et ailleurs. Bravo, mon ami, bravo, dit Satan, tu es mon homme, et je te fais grand *sultan*; mais comme la malice céleste met toujours quelque petite restriction à mon pouvoir, je t'avertis de tâcher de n'avoir jamais à faire à une plus grosse bête que toi, sans quoi je ne réponds plus de rien. A cela ne tienne, très-chaud et très-puissant seigneur, répondit Rustan, il n'y a point de bête que je ne défie, soyez tranquille et daignez seulement hâter ma destinée, car je brûle déja d'être votre digne représentant au milieu d'une brillante cour et d'un vaste empire. Aussitôt dit, aussitôt

Digitized by Google

fait ; le nuage se dissipe, l'*Amour* s'envole, et Rustan, au lieu de son grenier, où il avait fait son invocation, se trouve dans un palais superbe, où mille colonnes de jaspe, de porphyre, d'agate et de cornaline soutenaient des voûtes de turquoise et d'améthiste, tandis qu'à la lueur d'un million de lampes odorantes, deux armées d'esclaves des deux sexes, magnifiquement vêtus, défilaient devant leur nouveau maître, et lui promettaient, les uns, leurs services, les autres, tous les plaisirs dont ils étaient capables. Cependant on voit de loin arriver à l'entrée du portique, une caravane superbe qui fixe tous les regards. Rustan, indigné de ce qu'on ose détourner les yeux de sa personne sacrée, s'informe du sujet de la distraction. Seigneur, lui dit un esclave plus hardi que les autres, c'est un des cent rois qui se glorifient d'être vos tributaires, et qui demande audacieusement à essuyer de sa langue la poussière de vos pieds : seul entre tous les souverains, il se vante d'avoir un aussi bel *éléphant* que l'*éléphant* de bataille de votre sublime majesté. Un *éléphant* aussi beau que les miens ! tu en as menti, sot que tu es ; et pour lui apprendre à parler, j'ordonne qu'on le fasse muet. L'ordre fut exécuté, et l'autre n'eut plus le mot à dire ; mais comme ce n'était point assez de la juste punition de l'esclave, le *sultan* irrité court décharger sa colère sur ou sous l'*éléphant*, et comme un nouveau Jonathas, il lui plonge son glaive dans le ventre, jusqu'à la garde. L'*éléphant* chancelle, tombe, et le plus gros des *diamants* dont il était chargé pour le *sultan*, tombant du haut de la tour d'ivoire où on les avait placés, frappe la tempe de l'invincible empereur de la Lune ; car dans le grand exploit qu'il venait de faire, il avait perdu son turban, et ce n'était pas la plus mauvaise partie de sa tête. Les accidents des

Digitized by Google

grands ne sont jamais sans conséquence. Les médecins, les chirurgiens et le successeur ne le souffriraient pas. A force de baume, la plaie s'envenime; à force de remèdes, la fièvre s'établit; le mal va toujours de mieux en mieux; et le malade de pis en pis. Enfin l'heure fatale sonne, et le pauvre Rustan, prêt à fermer pour jamais les yeux, voit deux *vases*; les bords de l'un étaient frottés de miel; ceux de l'autre étaient frottés d'*absinthe*. Azaraël ou l'ange de la Mort, placé entre les deux *vases*, lui dit : Rustan, ces deux vases sont la vertu et le vice; le premier est frotté d'absinthe; celui qui a eu le courage d'en goûter, trouve le miel au fond : le second est frotté de miel, et tu en as goûté, à présent il faut boire l'*absinthe*.

VARIÉTÉS.

Un homme de lettres, français, plein de goût et d'instruction, va publier une traduction complète, en 4 volumes, du théâtre italien d'*Alfieri*. On nous annonce aussi une version des *Œuvres philosophiques et politiques* du même auteur. Mais il est bon d'observer que depuis ces *Œuvres-là*, les événements ont bien changé les opinions d'*Alfieri*. Il désavoue aujourd'hui les principes qu'il soutenait autrefois avec le plus d'exagération. Il dit, comme M. *Gorani*, auteur des *Mémoires secrets et critiques sur les cours d'Italie* : « *Je connaissais bien les grands; mais je ne connaissais pas les petits.* »

On annonce encore un ouvrage important de Tischbein, peintre, célèbre, né à Cassel, et qui, longtemps directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Naples, plein de la lecture d'Homère, a recherché, dans toutes les villes d'Italie,

Digitized by Google

les monuments qui représentent des sujets tirés de ce prince des poètes. Cet ouvrage paraîtra sous le titre de *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique*. Les différents dessins sont accompagnés de textes qui en donnent l'explication ; mais le citoyen *Villers* est chargé de la traduction de ces textes! le rédacteur de *la philsophie de Kant*. Le C. *Villers* a peut-être appris la langue de la Germanie ; mais on peut craindre qu'il n'ait oublié le français.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

LE 24 vendémiaire, on a donné à ce théâtre une première représentation de la *Maison donnée*. Les talents supérieurs de M.lle *Contat* n'ont pu défendre suffisamment cette petite pièce contre l'impatience et la mauvaise humeur du public. Si l'ouvrage reparaît au théâtre, nous en rendrons compte.

THÉATRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

LES représentations de la petite comédie intitulée : *Une heure d'absence*, sont continuées avec succès. La scène est à Grenoble.

Merinval, colonel de hussards, est à la fois un brave militaire et un fort bon homme ; *Théodore*, son neveu, officier dans le même régiment, est aimable et très-espiégle : sous le nom et avec le grand uniforme de son oncle, il vient d'assister à une fête donnée par le général ; il s'y est fait une affaire ; il a perdu au jeu, et sa bourse et cent louis encore sur la parole de son oncle. Le sujet s'annonce et s'explique dès la première scène. *Merinval* attend *Jenny Saint-Phar*, que M.me *Merinval*, sa sœur, veut lui faire épouser ; *Théodore*

Digitized by Google

se ressouvient avec plaisir d'une jeune personne qu'il a vue deux ou trois fois au bal.

L'oncle et le neveu se taisent sur le nom de ces deux dames, mais on se doute bien que ce sera la même; et déja *Théodore*, qui ne le sait pas encore, se sent capable d'épouser sa tante. Alarmé de ces dispositions, *Merinval* veut éloigner *Théodore* qui trouve les moyens de rester, et d'éloigner *Merinval* pour une heure.

Jenny Saint-Phar arrive. *Théodore* reconnaît celle qu'il aime, et sous le nom de son oncle, dont il imite la caricature, il le rend odieux et ridicule, et arrache à la belle *Jenny* l'aveu des tendres sentiments dont il est lui-même l'objet. *Merinval* revient; il n'est plus temps : après une scène assez gaie, où le neveu fait passer son oncle pour un notaire, tout s'arrange et les jeunes gens s'épousent.

Nous n'avons offert que les motifs les plus saillants de l'intrigue, dans un imbroglio où chaque scène offre un ou deux incidents; un extrait circonstancié serait aussi long que la pièce. Ce genre de comédie ne doit pas être jugé avec sévérité; le besoin de faire naître à chaque moment de nouvelles surprises, fait pardonner les invraisemblances. Il n'y faut chercher ni les développements de caractère, ni l'adresse savante d'une intrigue soutenue. Les caractères n'y peuvent qu'être indiqués, et les fils légers de l'intrigue brisés, renoués et rompus tour-à-tour, excitent, satisfont à demi, et inquietent sans cesse la curiosité, jusqu'au dénouement.

Le C. *Loreaux*, auteur de ce petit ouvrage, est un très-jeune homme; il donne de véritables espérances. Il annonce, sinon encore la connaissance du théâtre, au moins des observations sur les effets de la scène.

Nous devons à l'âge de l'auteur et à l'intérêt qu'il inspire, quelques réflexions critiques. Son dialogue a

Digitized by Google

de la rapidité, de la gaieté, de l'esprit; mais dans les tirades, son style est trop peu soigné; quelquefois même sans convenance. M.me *Merinval* dit à *Jenny* qu'*elle n'a connu de l'hymen que les tempêtes et les écueils.* Ce style n'est point celui de la comédie, il n'est même, dans aucun genre, celui de la bonne prose.

Jenny Saint-Phar, qui aime *Théodore*, se détermine, sans un motif suffisant, à venir épouser *Merinval*. Il fallait entourer *Jenny* de circonstances qui la forçassent à épouser l'oncle, quoiqu'elle aimât le neveu; car on pardonne aux imbroglios les invraisemblances dans les moyens de l'intrigue, mais non pas les invraisemblances morales.

Ce petit acte est joué fort agréablement.

Le C. *Bertin* est aimable et gai dans *Théodore*. Nous lui observerons cependant que la vivacité qui sied au personnage qu'il représente, ne doit pas être poussée jusqu'à la précipitation.

Picard, qui a plus d'une ressemblance avec Molière, a fait ici ce qu'a fait souvent le père de la comédie; il s'est chargé et a tiré parti d'un rôle peu avantageux.

M.lle *Delille*, dont la grace ajoute un charme de plus aux rôles les plus piquants, a su, dans le personnage ingrat de *Jenny Saint-Phar*, prouver à la fois, et sa complaisance, et les ressources de son talent. O.

Pièce sur la Paix.

Chaque théâtre paye à la paix un tribut que le public reçoit avec plus ou moins de reconnaissance ou de faveur; il faudrait être bien malheureux, ou bien maladroit pour déplaire en chantant la paix et le héros qui nous la donne.

C'est surtout au Vaudeville qu'il appartient de se charger de la joie publique. Il vient, pour la seconde fois, d'exprimer dans des couplets agréables, les sen-

Digitized by Google

timents de tout bon Français. L'ouvrage a réussi, moins cependant que le premier, soit parce qu'il est difficile de recommencer un même sujet sans se répéter un peu; soit parce qu'en tout, le premier hommage paraît le plus flatteur.

Le 27 vendémiaire, le théâtre de Picard a représenté le *Café d'une petite ville*, à l'occasion de la paix. L'intrigue a dû coûter peu d'efforts à l'auteur. Un marchand épicier a reçu de faux avis qui lui annoncent la continuation de la guerre. Il a fait acheter beaucoup de denrées coloniales; la paix détruirait l'espérance de ses bénéfices; mais il se rassure:

De tous les cabinets, j'ai la clef dans ma poche.

Son jeune rival, au contraire, croit à la paix; il se moque de l'épicier et du faux avis que lui-même lui a fait parvenir. Cela n'est point généreux. Chercher à supplanter un rival, cela est reçu au théâtre comme dans le monde, mais chercher à le ruiner !.....

Dans cette première partie de la pièce, où différents personnages sortent et reviennent sans amener aucun incident, on a distingué quelques vers bien faits:

Insensé! crois-tu donc être encor à ces temps
Où les réformateurs, les sots, les importants,
Changeaient, dirigeaient tout du fond d'une taverne;
C'est le gouvernement maintenant qui gouverne.

Cependant, comme les scènes se succédaient sans apporter aucun changement à la situation théâtrale, le public aurait pu s'impatienter de tant de redites, lorsque, dans le personnage d'un paysan, *Picard* a paru pour annoncer la paix. Dès-lors, plus de langueur; sa gaieté franche et joviale s'est communiquée à la scène, aux acteurs, aux spectateurs.

Joignez à cela une ronde un peu plus que gaie, et des danses qui, pour être sans prétention, n'en ont pas fait moins de plaisir. Le public a paru content, et

Digitized by Google

l'auteur a dû l'être du public qui l'a demandé. C'est le C. Aude.

On a fort applaudi et fait répéter ce couplet du Vaudeville.

Celui qui nous donne la paix,
Comme il fit bien la guerre !....
Sur lui déja force couplets....
Mais il en reste à faire.
Au diable nous nous donnions;
Il revient, nous respirons.....
Il fait changer la danse.
Par lui chez nous plus de discord;
Il marque la cadence,
Et nous voilà d'accord.

Ce couplet appartient à une petite pièce, représentée, il y a quelques mois, chez le ministre de la guerre, et que plusieurs gens d'esprit avaient composée en société avec Picard. O.

ANNONCES.

Nous avons annoncé, dans le N.° XII, le portrait in-fol°. du général Gouvion-Saint-Cyr. Les CC. Fresinger et Guérin, et M.me Herhan, ont ajouté à leur intéressante collection les portaits suivants :

Ferino	gravé par M.me *Herhan*,	in-fol.	5 fr.
Gouvion-St-Cyr, ——	par *Fresinger*,	in-8.°	1 50 c.
Sainte-Suzanne, ——	par *le même*,	in-fol.	5
Le même, ——	par *le même*,	in-8.°	1 50

La ressemblance est parfaite, et l'exécution très-soignée.

VOYAGE à la Côte occidentale d'Afrique, fait dans les années 1786 et 1787, contenant la description des mœurs, usages, lois, gouvernement et commerce des Etats de Congo, fréquentés par les Européens, et un précis de la traite des noirs, ainsi qu'elle avait lieu avant la révolution française; suivi d'un Voyage fait au Cap de Bonne-Espérance, contenant la description militaire de cette Colonie, etc.; par L. *de Grand-*

Digitized by Google

pré, officier de la marine française, 2 vol. in 8.° sur papier carré fin, ornés de onze belles gravures, cartes, et du plan de la citade le du Cap. Prix, 10 f. 50 cent., et 13 fr. 50 cent., franc de port par la poste. *idem*, papier vélin, fig. avant la lettre, en Atlas in-4.° Prix, 24 fr., et 27 fr. franc de port. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

LES Trois âges des Colonies, ou de leur état passé, présent et à venir, par M. *de Pradt*, membre de l'assemblée constituante, 3 vol. in-8.° Prix, 10 fr. pour Paris, et 14 fr. franc de port pour les départements. A Paris, chez *Gignet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfants, n.° 6, au coin de celle Baillif.

TRAITÉ des Fièvres pernicieuses, *ou* Ataxiques intermittentes, par *J. L. Alibert*, médecin-adjoint de l'hospice du Nord, membre de la Société de l'Ecole et de celle de Médecine de Paris, secrétaire général et perpétuel de la Société médicale d'émulation, etc. Seconde édition. A Paris, chez *Richard*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Hautefeuille, n.° 11. An X, 1801.

LA science des négocians et teneurs de livres; par feu *Delaporte*. Ouvrage utile aux personnes qui sont dans les affaires, et aux jeunes gens qui désirent apprendre sans maître la tenue des écritures à parties simples, mixtes et doubles, la comptabilité maritime et rurale, et les opérations de banque. Nouvelle édition entièrement refondue et considérablement augmentée, avec planches et tableaux; suivi d'un commentaire nouveau de l'édit de 1673, appelé vulgairement *code marchand*, et d'un dictionnaire très-instructif; par *Boucher*, teneur de livres, auteur de divers ouvrages sur le commerce et la marine, et directeur de l'agence commerciale et maritime de Bordeaux. 1 vol. in-4.° broché. Prix, 12 fr. Bordeaux, 1801. Se vend, à Paris, chez *Levrault frères*, quai Malaquais.

HISTOIRE naturelle d'une partie d'oiseaux nouveaux et rares, de l'Amérique et des Indes, par Fr. *Levaillant*; ouvrage destiné par l'auteur à faire partie de son Ornithologie d'Afrique; troisième livraison, composée

Digitized by Google

de six planches, imprimées en couleur, et du texte descriptif. Prix, grand in-folio, papier nom de Jésus, vélin satiné, figure en couleur et en noir..... 30 fr.

Grand in-4.° nom de Jésus, vélin satiné, fig. en couleur..... 18

Grand in-4.° nom de Jésus fin satiné, figure en noir..... 6

On souscrit à Paris chez G. *Dufour*, libraire, rue de Tournon, n.° 1126; et à Amsterdam, chez le même.

ALMANACH du département de l'Yonne, contenant la statistique de ce département, et des recherches historiques et géographiques sur plusieurs lieux, etc., pour l'an 10 de la république. A Sens, chez *Th. Tarbé*, et à Paris, chez *Merlin*, rue du Hurepoix. Prix, 60 cent.

C'est l'almanach de Sens, sous un autre nom. Il y a quarante-quatre ans qu'il a commencé à être exécuté par les soins de cette estimable famille Tarbé. On l'a toujours distingué des autres, à cause des recherches curieuses et variées qu'on y rencontrait. Il y en a, cette année, sur le village de *Quarré-les-Tombes*, ainsi nommé, parce qu'on y voit une quantité de pierres sépulcrales, toutes disposées pour recevoir des cadavres. Qui ne croirait que cette manufacture était bien imaginée, et qu'elle n'a pas dû manquer? Et cependant une partie du magasin est restée sans débit. L'auteur de l'almanach fait, à ce sujet, d'assez bonnes réflexions morales, auxquelles il joint cette tirade d'un écrivain philosophe:

« O tombeaux, que vous possédez de *vertus!* Vous « épouvantez les tyrans! Vous *empoisonnez* d'une se- « crète terreur leurs jouissances impies! Ils fuient votre « incorruptible aspect!..... » (Une demi-douzaine d'autres phrases aussi sonores et aussi vides). Certes, c'est un *aspect incorruptible*, en effet, que celui d'une tombe de pierre. Mais le *Mercure de France* doit avertir les départements, surtout un département voisin comme l'Yonne, que ces déclamations oiseuses et bouffies qui s'appelaient de l'éloquence, il y a six ou sept ans, ne sont plus du goût de la capitale, et que cela s'appelle, d'un nom emprunté de l'anglais, du *bombast* et du *nonsense*. Du reste, cet almanach est excellent.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

SUITE du Précis sur l'état de l'Europe.

LA nouvelle de la paix a été reçue en France et en Angleterre avec une égale satisfaction ; mais l'expression de la joie a été différente à Londres et à Paris. L'anglais, sombre et rêveur, s'est livré à des transports qui tenaient du délire. Le Français, peuple enjoué, et même frivole, disent ses détracteurs, mais au fond le plus raisonnable des peuples, comme il en est le plus spirituel, a montré un contentement aussi réel, mais plus calme; il a fait voir le beau caractère d'une nation maîtresse d'elle-même, et souvent des autres, que le revers ne peut abattre, et que le succès ne peut étonner.

Cette différence s'explique chez les deux peuples, par la position d'où la paix les a tirés, par celle où elle les place, et le genre d'espérances qu'elle présente à chacun d'eux.

Les anglais n'ont jamais été pleinement rassurés sur la prétendue impossibilité d'une descente dont la seule entreprise, indépendamment même du succès, peut porter un coup irrémédiable à un état posé en équilibre sur une banque. Son habile gouvernement, qui montre au peuple un côté de sa position, mais qui a les yeux fixés sur le revers, n'ignore pas que, dans la même entreprise où la sagesse de l'homme voit mille chances de perte, l'audace qui n'est souvent que la prudence du génie, découvre et saisit une chance de succès.

Jusqu'à présent la guerre, toujours maritime, toujours hors ou loin de l'Angleterre, n'entretenait que l'oisiveté des cafés et les spéculations de la bourse. Les vrais anglais qui s'inquiètent peu des désastres de leurs alliés sur le continent, jouissaient avec orgueil d'une guerre qui avait été pour leur marine une suite de victoires, ou pour leurs armateurs une source de richesses; mais la menace d'une descente dans leur île,

Digitized by Google

y avait transporté, en quelque sorte, le théâtre d'une guerre continentale ; elle en avait pour eux, aux coups de fusils près, toutes les inquiétudes et tout le poids ; armement général, déplacement continuel d'hommes et de subsistances, interruption de travaux, de fabriques et d'agriculture, attente, incertitude et terreur. L'anglais est accoutumé chez lui aux aisances de la vie. Comme tous les peuples peu tempérants qui boivent et fument avec excès, il n'a d'activité que pour ses intérêts immédiatement personnels. Ce canon d'alarme, qu'il croyait toujours entendre retentir à ses oreilles, et cette incroyable crédulité du peuple aux nouvelles de malheurs, et ces précautions qu'il voyait prendre avec trop d'appareil peut-être, tourmentaient sans cesse son inertie. Ces rassemblements sur divers points de *soldats citoyens et de citoyens soldats* ; ces levées de citadins en armes pouvaient être en 1801, comme ils le furent pour nous en 89, un levier puissant entre les mains des *agitateurs*.

Un gouvernement dont le commerce est l'ame et la règle, ne fait pas toujours la guerre quand il veut, et ne la finit pas comme il veut. Dans un pays qui reconnaît pour principe que la volonté populaire est l'organe de la loi, l'intérêt de chacun l'emporte souvent sur l'intérêt général de l'état, sur sa dignité, son honneur, et sa sureté même.

La France, au contraire, avait, avec raison, subordonné les intérêts de ses commerçants à la dignité de l'Etat. Puisse-t-elle les distinguer toujours ! Quoiqu'elle ne fût pas insensible aux pertes que les particuliers pouvaient essuyer, elle n'avait pas fait de leur intérêt privé le régulateur de ses desseins. La paix lui était utile, mais elle ne lui était pas encore indispensable. Tranquille sur le continent depuis la paix de Lunéville, elle ne craignait pas de voir les Anglais porter, comme autrefois, à leur ceinture, les clefs de la France. Si, dans certains temps, la terreur a pu réduire les Français à deux onces de pain par jour, la nécessité leur aurait fait supporter, avec patience, la privation des *piqués* et des *basins* anglais, et, s'il avait fallu, celle du *sucre* et du *café*, privation, après tout, qui n'est jamais absolue, même avec le blocus le plus étroit. En attendant, la France laissait son ennemi

Digitized by Google

descendre à la hâte sur des grèves abandonnées pour se rembarquer au plus vite ; et, couverte de ses armes, elle épiait le moment de lui porter un coup décisif.

La France se félicite donc d'une paix qui fixe son sort d'une manière si glorieuse, et qui met un terme aux malheurs de l'humanité ; elle la reçoit avec tous ses avantages, mais sans ivresse,

Et comme accoutumée à de pareils présents *.

Enfin, l'anglais a vu dans la paix l'arrivée de ses flottes, l'activité de ses fabriques, la circulation de ses capitaux. Le français y a vu ou a dû y voir la cessation des troubles, le rapprochement des cœurs, et le retour aux sentiments de bonté, de bienveillance, disons le mot, de charité universelle, *caritas generis humani*, auxquels la prospérité dispose toujours les ames élevées et les cœurs généreux. Ils ne seraient pas dignes d'être français ceux qui auraient reçu la paix avec d'autres dispositions.

Mais après avoir observé l'effet de la nouvelle de la paix sur les sentiments des deux peuples, il est plus important et plus conforme à l'esprit de ces réflexions, de considérer l'effet de la paix en elle-même sur les intérêts des deux nations.

Le but constant de l'Angleterre depuis Philippe-le-Bel, fut d'empêcher la réunion des Pays-Bas à la France. Dans la guerre pour la succession d'Espagne, elle aima mieux voir un prince français régner à Madrid, qu'un intendant français administrer à Bruxelles. Depuis que le riche héritage de la maison de Bourgogne avait passé aux mains de la maison d'Autriche, l'Angleterre avait tout fait pour maintenir l'Autriche en

* Cette opinion, qu'on pourrait peut-être attribuer à la jactance nationale, est confirmée par celle des Anglais eux-mêmes. Lisez ce fragment d'un discours qu'un de leurs plus fameux politiques a prononcé récemment à Londres, devant l'élite de la nation anglaise, et au bruit des applaudissements : « On dira, peut-être, la paix est glorieuse pour « la France et pour le premier consul. Sans doute elle l'est; « mais elle devait l'être. Une nation qui, pendant tant « d'années, au milieu des discordes civiles, a combattu « une puissante confédération, armée contre son indépen- « dance..... Cette nation ne devait-elle pas sortir d'une « pareille lutte, couverte de gloire et de splendeur ? »

Digitized by Google

possession de ces belles provinces, à l'exclusion de toute autre puissance. Elle y trouvait deux grands avantages : l'un, que le monarque autrichien, assez fort pour les défendre contre la France, avait ses autres états trop reculés de la mer pour devenir jamais lui-même puissance maritime ou commerçante; l'autre, qu'en cas de rupture avec le cabinet de Versailles, elle communiquait par Ostende avec l'Autriche qui pouvait faire une diversion efficace. Mais l'empereur, toujours attaqué dans les Pays-Bas, et toujours avec succès, ne pouvait lever des hommes ni de l'argent dans le pays de l'Europe le plus riche et le plus populeux. Sous cette domination lointaine, le commerce lui-même ne pouvait se livrer à son activité naturelle dans les provinces qui en ont été le berceau. Le souverain des Pays-Bas cherchait donc depuis 1756, époque du grand changement dans le système politique de la France et de l'Autriche, à se défaire avec avantage de ces possessions ruineuses. L'acquisition de la Pologne et la révolte des Pays-Bas démontrèrent à la fois au cabinet de Vienne, que pour fortifier un empire, la contiguité des parties vaut encore mieux que leur étendue. Aussi elle reçut avec empressement l'ouverture qui lui fut faite d'échanger les Pays-Bas contre les états vénitiens. Il est même permis de penser que l'intention qu'annonça la Russie, lorsqu'elle vint au secours de l'Autriche, de rendre Venise à son ancien gouvernement, fut la cause secrète des désastres qu'elle éprouva dans cette campagne. L'Autriche craignit des victoires qui lui enlevaient sa nouvelle conquête, bien plus que des revers qui la lui conservaient.

L'acquisition que la France a faite des provinces Belgiques, ancienne mouvance féodale de la couronne, est consolidée par le traité de paix. La France sans doute ne permettra pas que l'industrie de ses nouveaux sujets soit assujettie aux entraves qui en empêchaient l'essor. Mais il serait possible que, sans déroger à sa dignité, elle permît pour un temps des modifications nécessaires * pour opérer lentement et sans secousse

* Nous recevons à l'instant du C. Athénas, directeur de la monnaie de Nantes, un mémoire où il développait, en l'an 4, les avantages de la réunion des Pays-Bas, pour la

Digitized by Google

le déplacement des rapports commerciaux dont le centre était à Amsterdam, à Hambourg, à Londres même, et dont Anvers, Ostende, Bruges, etc., au nom de leur position naturelle, réclameront aujourd'hui leur part. Les Belges sont un des meilleurs peuples de l'Europe, sincères amis de la religion, même lorsqu'il s'y mêle des pratiques minutieuses, affectionnés à leur souverain, même quand ils lui résistent. Le gouvernement français y consolidera sa domination en y envoyant des agents qui respectent sincèrement tout ce qui est respectable dans son principe ou dans ses effets; il préférera les vertus un peu turbulentes des Belges aux vices léthargiques de leurs voisins.

L'Angleterre a obtenu Ceylan et la Trinité; l'une, importante pour son commerce de l'Inde; l'autre, pour celui qu'elle fait dans l'Amérique espagnole. Le système de la France devient plus continental, celui de l'Angleterre plus colonial et plus maritime; différence fondée sur la nature même de leur position. Il faut, avant de considérer l'Angleterre dans ses nouveaux rapports, savoir s'il ne sera rien innové pour la possession du pays d'Hanovre, qui lui donne des relations avec l'Allemagne; moins utile aujourd'hui à sa politique depuis que la maison d'Autriche, éloignée de nous, se meut en quelque sorte dans une autre orbite, moins précieux à ses maîtres depuis l'extinction de la maison des Stuards. Un événement important pour l'Angleterre, et qu'elle doit à sa rivale, est l'accession de l'Irlande. De trois états populaires (car partout où plusieurs font la loi, il y a un principe de

France en général, et surtout pour les Pays-Bas eux-mêmes. Ce mémoire, appuyé sur des faits, et rempli d'observations judicieuses, offre à peu près les mêmes vues que celui du préfet de la Seine-Inférieure, dont nous avons donné l'analyse dans le N.° XXXI *du Mercure*. Il pense que les manufactures des pays réunis doivent avoir les mêmes priviléges que celles du reste de la République; mais que pour favoriser le commerce de la Belgique sans nuire à celui des anciens départements, il faut conserver à ceux-ci le commerce exclusif des deux Indes, dont ils ont fait tous les frais d'établissement, et, par compensation, donner exclusivement aux Belges le commerce de la mer Baltique, qu'ils firent autrefois avec tant de succès.

Digitized by Google

popularisme), la couronne en a déja anéanti deux; le parlement *impérial* en est plus nombreux, mais aussi l'influence de la couronne est plus grande, et l'état a plus de force parce que le gouvernement a plus d'unité.

La Hollande était tombée depuis longtemps dans la foiblesse inevitable à tout état qui n'est que commerçant. Incapable de défendre les richesses qu'elle avait accumulées, elle était entre les grandes puissances continentales, comme un riche bourgeois au milieu de grands seigneurs ruinés. Après les pertes qu'elle a faites pendant la guerre et à la paix, il est plus aisé de déclarer son indépendance que de la garantir. « Tout peuple, dit Jean-Jacques, qui, par sa posi-« tion, n'a que l'alternative entre le commerce et la « guerre, est faible en lui-même; il dépend des « hommes, il dépend des événements, et il ne peut « se conserver libre qu'à force de petitesse ou de « grandeur. » On ignore encore quelle sera, pour la Hollande, la constitution de cette année, mais ses malheurs seraient sans remède, si des formes trop démocratiques y entretenaient les divisions et les haînes que les événements récents y ont allumées. Au reste, à quelque forme de gouvernement qu'elle obéisse, elle sera toujours le théâtre où lutteront de grands intérêts, et ce qu'elle peut faire de plus sage, est de bien décider ses affections.

(La suite au numéro suivant).

INTÉRIEUR.

Traité de paix avec le Portugal.

Art. I.er Il y aura à l'avenir, et pour toujours, paix, amitié et bonne intelligence entre la République française et le royaume de Portugal.

Toutes les hostilités cesseront, tant sur terre que sur mer, à compter de l'échange des ratifications du présent traité; savoir, dans quinze jours pour l'Europe et les mers qui baignent ses côtes et celles d'Afrique, en-deçà de l'équateur; quarante jours après ledit échange

Digitized by Google

pour les pays et mers d'Amérique et d'Afrique, au-delà de l'équateur, et trois mois après pour les pays et mers situés à l'ouest du Cap-Horn et à l'est du Cap-de-Bonne-Espérance. Toutes les prises faites après chacune de ces époques dans les parages auxquels elles s'appliquent, seront respectivement restituées. Les prisonniers de guerre seront rendus de part et d'autre, et les rapports politiques entre les deux puissances seront rétablis sur le même pied qu'avant la guerre.

II. Tous les ports et rades du Portugal en Europe, seront fermés de suite, et le demeureront jusqu'à la paix entre la France et l'Angleterre, à tous les vaisseaux anglais de guerre et de commerce; et ces mêmes ports et rades seront ouverts à tous les vaisseaux de guerre et de commerce de la République française et de ses alliés.

Quant aux ports et rades du Portugal dans les autres parties du monde, le présent article y sera obligatoire dans les termes fixés ci-dessus pour la cessation des hostilités.

III. Le Portugal s'engage à ne fournir, pendant le cours de la présente guerre, aux ennemis de la République française et de ses alliés, aucun secours en troupes, vaisseaux, armes, munitions de guerre, vivres ou argent, à quelque titre que ce soit, et sous quelque dénomination que ce puisse être. Tout acte, engagement ou convention antérieure qui seraient contraires au présent article, sont révoqués et seront regardés comme nuls et non-avenus.

IV. Les limites entre les deux Guianes française et portugaise, seront déterminées à l'avenir par la rivière Carapanatuba qui se jette dans l'Amazone, à environ un tiers de degré de l'équateur, latitude septentrionale, au dessus du fort Macapa. Ces limites suivront le cours de la rivière jusqu'à sa source, d'où elles se porteront vers la grande chaîne des montagnes qui fait le partage des eaux; elles suivront les inflexions de cette chaîne jusqu'au point où elle se rapproche le plus de Rio-Branco vers le deuxième degré et un tiers nord de l'équateur.

Les Indiens des deux Guianes qui, dans le cours de la guerre, auraient été enlevés de leurs habitations, seront respectivement rendus.

Digitized by Google

Les citoyens ou sujets des deux puissances qui se trouveront compris dans la nouvelle détermination de limites, pourront réciproquement se retirer dans les possessions de leurs états respectifs. Ils auront aussi la faculté de disposer de leurs biens, meubles et immeubles, et ce pendant l'espace de deux années, à compter de l'échange des ratifications du présent traité.

V. Il sera négocié entre les deux puissances un traité de commerce et de navigation qui fixera définitivement les relations commerciales entre la France et le Portugal; en attendant, il est convenu:

1.° Que les communications seront rétablies immédiatement après l'échange des ratifications, et que les agences et commissariats de commerce seront, de part et d'autre, remis en possession des droits, immunités et prérogatives dont ils jouissaient avant la guerre;

2.° Que les citoyens et sujets des deux puissances jouiront également et respectivement dans les états de l'une et de l'autre de tous les droits dont y jouissent ceux des nations les plus favorisées;

3.° Que les denrées et marchandises provenant du sol ou des manufactures de chacun des deux états, seront admises réciproquement sans restriction et sans pouvoir être assujetties à aucun droit qui ne frapperait pas également sur les denrées et marchandises analogues, importées par d'autres nations;

4.° Que les draps français pourront de suite être introduits en Portugal, sur le pied des marchandises les plus favorisées.

5.° Qu'au surplus toutes les stipulations relatives au commerce, insérées dans les précédents traités, et non contraires au traité actuel, seront exécutées provisoirement jusqu'à la conclusion d'un traité de commerce définitif.

VI. Les ratifications du présent traité de paix seront échangées à Madrid dans le terme de vingt jours au plus tard.

Fait double à Madrid, le 7 vendémiaire, an 10 de la République française (le 29 septembre 1801).

Signé, LUCIEN BONAPARTE, CYPRIANO BIBEIRO FREIRE.

Digitized by Google

La paix entre la république française et S. M. l'empereur de Russie, a été conclue et signée à Paris par le C. Talleyrand, ministre des relations extérieures et M. le comte de Marcoff. Les ratifications ont été échangées le 19 vendémiaire. Voici ce traité :

Le premier consul de la république française, au nom du peuple français, et S. M. l'empereur de toutes les Russies, animés du desir de rétablir les relations de bonne intelligence qui subsistaient entre les deux gouvernements avant la guerre actuelle, et de mettre un terme aux maux dont l'Europe est affligée, ont nommé à cet effet pour leurs plénipotentiaires, savoir: le premier consul de la république française, au nom du peuple français, le C. Charles-Maurice Talleyrand, ministre des relations extérieures; et S. M. l'empereur de toutes les Russies, le sieur Arcadi, comte de Marcoff, son conseiller privé actuel, et chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Neuski et grand-croix de celui de Saint-Waldimir de la première classe; lesquels, après la vérification et l'échange de leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

I. Il y aura dorénavant paix, amitié et bonne intelligence entre la république française et S. M. l'empereur de toutes les Russies.

II. En conséquence, il ne sera commis aucune hostilité entre les deux états, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité; et aucune des parties contractantes ne pourra fournir aux ennemis de l'autre, tant extérieurs qu'intérieurs, aucun secours ou contingent, en hommes, ni en argent, sous quelque dénomination que ce soit.

III. Les deux parties contractantes voulant, autant qu'il est en leur pouvoir, contribuer à la tranquillité des gouvernements respectifs, se promettent mutuellement de ne pas souffrir qu'aucun de leurs sujets se permette d'entretenir une correspondance quelconque, soit directe, soit indirecte, avec les ennemis intérieurs du gouvernement actuel des deux états, d'y propager des principes contraires à leurs constitutions respectives, ou d'y fomenter des troubles; et par une suite

Digitized by Google

de ce concert, tout sujet de l'une des deux puissances qui, en séjournant dans les états de l'autre, attenterait à sa sureté, sera de suite éloigné dudit pays, et transporté hors des frontières, sans pouvoir, en aucun cas, se réclamer de la protection de son gouvernement.

IV. Il est convenu de s'en tenir, quant au rétablissement des légations respectives et au cérémonial à suivre entre les deux gouvernements, à ce qui était d'usage avant la présente guerre.

V. Les deux parties contractantes conviennent, en attendant la confection d'un nouveau traité de commerce, de rétablir les relations commerciales entre les deux pays, sur le pied où elles étaient avant la guerre, et tant que faire se pourra, et sauf les modifications que le temps et les circonstances peuvent avoir amenées, et qui ont donné lieu à de nouveaux règlements.

VI. Le présent traité est déclaré commun à la république batave.

VII. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications échangées dans l'espace de 50 jours, ou plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, nous soussignés, en vertu de nos pleins-pouvoirs, avons signé ledit traité, et y avons apposé nos cachets.

Fait à Paris, le 16 vendémiaire an 10 de la république française (8 octobre 1801).

Signés, CH. MAU. TALLEYRAND.
Le comte DE MARCOFF.

Le 25 vendémiaire, à midi, une salve de soixante coups de canon a annoncé la signature des préliminaires de la paix entre la République française et la sublime Porte, annoncée la veille dans tous les spectacles.

Le premier consul de la République française, au nom du Peuple français, et la sublime Porte-Ottomane, voulant mettre fin à la guerre qui divise les deux Etats, et rétablir les anciens rapports qui les unissaient, ont nommé dans cette vue pour ministres plénipotentiaires, savoir:

Le premier consul de la République française, au nom du Peuple français, le C. Charles-Maurice Talley-

Digitized by Google

rand, ministre des relations extérieures; et la sublime Porte-Ottomane, son ci-devant Basch-Muhassébé, et ambassadeur Esseyd-Aly-Effendy, lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles préliminaires suivants:

Art. I.er Il y aura paix et amitié entre la République française, et la sublime Porte-Ottomane, en conséquence de quoi les hostilités cesseront entre les deux puissances, à dater de l'échange des ratifications des présents articles préliminaires, immédiatement après lequel échange, la province entière de l'Egypte sera évacuée par l'armée française, et restituée à la sublime Porte-Ottomane, dont le territoire et les possessions seront maintenus dans leur intégrité, tels qu'ils étaient avant la guerre actuelle.

Il est entendu qu'après l'évacuation, les concessions qui pourraient être faites en Egypte aux autres puissances, de la part de la sublime Porte, seront communes aux Français.

II. La République française reconnaît la constitution de la République des Sept-Isles-Unies et des pays ex-vénitiens, situés sur le continent. Elle garantit le maintien de cette constitution. La sublime Porte-Ottomane reconnaît et accepte à cet effet la garantie de la République française, ainsi que celle de la Russie.

III. Il sera pris des arrangements définitifs entre la République française et la sublime Porte-Ottomane, relativement aux biens et effets des citoyens et sujets respectifs, confisqués ou séquestrés pendant la guerre. Les agents politiques et commerciaux, et les prisonniers de guerre de tout grade, seront mis en liberté, immédiatement après la ratification des présents articles préliminaires.

IV. Les traités qui existaient avant la présente guerre entre la France et la sublime Porte-Ottomane, sont renouvelés en entier. En conséquence de ce renouvellement, la République française jouira, dans toute l'étendue des états de sa hautesse, des droits de commerce et de navigation dont elle jouissait autrefois, et de ceux dont pourront jouir à l'avenir les nations les plus favorisées.

Les ratifications seront échangées à Paris dans l'espace de quatre-vingts jours.

Digitized by Google

Fait à Paris, le dix-sept vendémiaire an 10 de la République française, ou le premier du mois gemasy-ul ahir mil deux cent seize de l'Hégire.

Signé, CH. M. TALLEYRAND, ESSEYD-ALY-EFFENDY.

Les ratifications des préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre, ont été échangées le 18 vendémiaire (10 octobre 1801) par le lord Hawkesbury et le citoyen Otto. Rien n'égale les transports de joie de toute la nation anglaise, que son enthousiasme pour le premier consul. Le général français Lauriston, aide-de-camp de Bonaparte, et porteur de la nouvelle des ratifications, a été accueilli avec la plus grande distinction par le gouvernement et par le peuple. Lord St.-Vincent lui a dit : « Qu'il s'était empressé d'expédier sur le champ des paquebots dans toutes les parties du monde pour faire cesser les hostilités; que le moindre retard pourrait causer la mort de beaucoup d'hommes, et que l'Europe n'en avoit que trop perdu dans cette longue guerre. » Le mot *paix* se lit partout sur les frontispices des théâtres, sur les voitures publiques, etc. La paix! la paix!... Toutes les bouches proclament la gloire du pacificateur du monde.

Le C. Joseph Bonaparte, conseiller d'état, est nommé ministre plénipotentiaire de la république, au congrès d'Amiens (*Arrêté du 18 vendémiaire an 10*).

Suivant l'article X des préliminaires de paix avec l'Angleterre, les prisonniers doivent être rendus, de part et d'autre, après l'échange des ratifications du traité définitif. Ce délai a paru trop long au gouvernement français. Le ministre de la marine a reçu l'ordre de renvoyer de suite en Angleterre tous les prisonniers de guerre de cette nation. Le C. Otto obtiendra, sans doute, la même faveur, et tous les Français pourront célébrer ensemble la fête de la paix.

Le C. Alexandre La Rochefoucauld est nommé ministre plénipotentiaire de la république française près S. A. S. l'électeur de Saxe.

Les plus importantes discussions occupent en ce moment le conseil d'état. Un nouvel objet va lui être soumis : c'est la constitution de la colonie française

Digitized by Google

de Saint-Domingue, que Toussaint-Louverture vient de présenter à la sanction du gouvernement. « Il est possible, dit le journal officiel, que l'on n'adopte pas en France plusieurs articles de cette constitution : mais, les changements que l'intérêt de la métropole pourrait commander, seront à l'avantage du commerce, de l'agriculture et de la prospérité de Saint-Domingue. »

La guerre civile a enfin cessé dans cette colonie ; la partie espagnole et la partie française, aujourd'hui réunies, jouissent d'une égale tranquillité, graces aux talents et à la bonne conduite de Toussaint-Louverture. Mais pour empêcher le retour de l'anarchie, pour ranimer le goût du travail, et par lui l'amour de l'ordre, et la pratique des vertus, des lois étaient nécessaires. Une assemblée centrale, convoquée le 16 pluviose an 9, a rédigé le projet de constitution que Toussaint envoie à Paris, et provisoirement ordonné qu'elle serait exécutée par toute la colonie. Tous les citoyens l'ont accueillie avec transport.

La colonie française de Saint-Domingue, divisée en départements, arrondissements et paroisses ; l'esclavage aboli, la religion catholique, apostolique et romaine, seule, publiquement professée, le divorce défendu, la législation particulière de la colonie, confiée à une *assemblée centrale* qui s'assemble chaque année pendant trois mois ; un gouverneur, nommé pour cinq ans (à l'exception de TOUSSAINT-LOUVERTURE, que *la constitution nomme* à cette place *pour le reste de sa glorieuse vie)*, et qui correspond directement avec le gouvernement de la métropole ; les juges nommés à vie ; les poids et mesures uniformes, etc. etc. Telles sont les principales dispositions du projet. Nous donnerons le texte entier de la constitution, lorsqu'elle sera définitivement adoptée.

Arrêté du 15 *vendémiaire an* 10.

Les consuls de la république, le conseil d'état entendu, arrêtent ce qui suit :

Art. I.er Il y aura auprès du gouvernement un conseiller d'état chargé de toutes les affaires concernant les cultes.

II. Ce conseiller d'état travaillera directement avec les consuls.

Digitized by Google

III. Ses attributions seront :

1.° De présenter les projets de lois, règlements, arrêtés et décisions touchant la matière des cultes;

2.° De proposer à la nomination du premier consul les sujets propres à remplir les places de ministres des différents cultes ;

3.° D'examiner, avant leur publication en France, tous les rescripts, bulles et brefs de la cour de Rome * ;

4.° D'entretenir toute correspondance intérieure relative à ces objets.

IV. Les ministres des relations extérieures, de l'intérieur, de la police générale et du trésor public, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Un arrêté du lendemain nomme le C. Portalis pour remplir les fonctions de conseiller d'état chargé des affaires des cultes. — Un pareil choix semble justifier toutes nos espérances, et la prompte adhésion des évêques aux mesures qui ont été jugées nécessaires pour rendre la paix à l'église, comme aux empires.

Les évêques continuent de donner leurs démissions. L'évêque d'Orléans, Alex. Jarente, a écrit la lettre suivante au premier consul, le 10 vendémiaire :

GÉNÉRAL CONSUL,

Permettez que je fasse, entre vos mains, la démission de l'évêché d'Orléans, auquel je fus nommé, en 1780, comme coadjuteur, dont je pris possession en 1788 comme évêque titulaire, et que j'ai conservé jusqu'à la fin de 1793, par mon adhésion à la constitution civile du clergé, décrétée en 1790.

Agréez l'hommage de mon respect et de mon entier et sincère devouement.

* Les dix années de la révolution n'ont pas entièrement effacé le souvenir de tous ces grands démêlés, de ces fameuses questions, de ces déclarations solennelles et du parlement et du clergé, au sujet des prétentions *ultramontaines*, et des *libertés de l'église gallicane*, si violemment attaquées, si constamment défendues, etc. Mais tout cela n'est plus qu'un souvenir confus, et les mots qui en parlent semblent sortir d'un dictionnaire de Néologie (non pas de celui du C. Mercier). Aussi n'ose-t-on en faire qu'un article de note.

Digitized by Google

Quarante-cinq archevêques et évêques ont envoyé au cardinal légat la démission de leurs siéges. Ce sont les citoyens:

J. B. Royer, évêque métropolitain de Paris. — H. Grégoire, évêque de Blois.—M. J. Dufraisse, évêque métropolitain de Bourges.—F. X. Moyse, évêque de Saint-Claude. — Claude Lecos, évêque métropolitain de Rennes. — Jacques-Guillaume-René-François Prudhomme, évêque du Mans. — Dominique Lacombe, évêque métropolitain de Bordeaux.—J. J. Brival, évêque de Tulles. —J. P. Saurine, évêque de Dax. — A. Constant, évêque d'Agen. — Ch. Lemasle, évêque de Vannes. — Ch. François Dorlodot, évêque de Laval. — J. B. Blampoix, évêque de Troies. — H. Fermet, évêque métropolitain de Toulouse. — Paul-Benoît Barthe, évêque d'Auch.—J. G. Molinier, évêque de Tarbes. — C. Debertier, évêque de Rhodès. — Jean Danglars, évêque de Cahors. — Louis Bertin, évêque de Saint-Flour. — P. D. Villa, évêque de Perpignan. —L. Belmas, évêque de Narbonne.—Maudru, évêque de Saint-Diez.— N. Francin, évêque de Metz.—Jacques-Joseph Schelles, évêque de Cambrai. — Joseph Morin, évêque de Sedan. — Marc-Antoine Berdolet, évêque de Colmar.—F. Etienne, évêque d'Avignon.— Ant. H. Wandelaincourt, évêque de Langres. — Demandre, évêque métropolitain de Besançon. — J. B. Volfius, évêque de Dijon. —J. B. Flavigny, évêque de Vesoul. — Jean-Claude Leblanc-Beaulieu, évêque métropolitain de Rouen. — F. Becherel, évêque de Coutances. — Eléonore-Marie Desbois, évêque d'Amiens. — Jacques-André-Simon Lefessier, évêque de Séez. —C. R. Lamy, évêque d'Evreux. — L. Ch. Bisson, évêque de Bayeux. — Claude-F. Primat, évêque métropolitain de Lyon. — Henry Raimond, évêque de Grenoble. — Antoine Bertaux-Dupoux, évêque de Moulins.

Les évêques de Saint-Maixent, de Poitiers, de Chambéry et de Clermont, ont, depuis longtemps, donné leur démission.

Le C. Charrier de la Roche, évêque métropolitain de Rouen, a envoyé sa démission à Rome.

Digitized by Google

INSTITUT NATIONAL.

Séance publique du 15 vendémiaire an 10.

On a souvent observé que l'Institut national, fondé au milieu des orages, lorsque tous les éléments de l'ordre social, en littérature comme en politique, étaient confondus, n'avait pu recevoir, sous tous les rapports, la constitution la plus digne de ses hautes destinées. Comme toutes les institutions naissantes, et surtout comme celles qui doivent durer, il l'obtiendra du temps et même de la contradiction. Ses membres les plus distingués sont ceux qui desirent le plus les améliorations nécessaires à un établissement vers lequel se fixent les regards de l'Europe savante. Les noms des Laplace, des Bernardin-de-Saint-Pierre, des Ducis, des Sicard, des Fourcroy, des Haüy, des Chaptal, et beaucoup d'autres que désigne la voix publique, promettent alors à la France une gloire nouvelle.

Déja ils ont des droits certains à la reconnaissance nationale. Des recherches profondes et curieuses, souvent pénibles, les occupent tour-à-tour * ; et nous les voyons, à chaque trimestre, enrichir de leurs découvertes presque toutes les branches des connaissances humaines. Les séances publiques offrent, depuis quelque temps, plus d'intérêt et de variété. L'attention plus profonde est aussi plus soutenue, et de nombreux applaudissements interrompent les lectures, devenues trop rapides et trop courtes. A l'époque de la paix universelle, on peut prévoir que ces séances presenteront désormais un intérêt nouveau, et un spectacle plus imposant encore.

Il a manqué jusqu'ici aux établissements de la révolution le principal moyen qui les perfectionne tous. L'émulation est nécessaire aux sociétés comme aux

* En ce moment, le C. Dolomieu, écrit le préfet de Léman, interroge les Alpes, et songe à nous apprendre de quelles matières le globe est composé.... Les cachots et les chaînes n'ont point affaibli ce célèbre naturaliste. Il gravit les plus hauts sommets avec une facilité étonnante. — On sait que ce voyage a pour but principal l'établissement des nouveaux hospices du Mont-Cénis et du Simplon, sublimes monuments du passage de Bonaparte et des armées françaises.

Digitized by Google

individus. Une grande société, comme l'Institut national, agit toujours, ou doit toujours agir, en présence du monde civilisé et de tous les corps savants. Nul doute que les étrangers qui, depuis dix ans, n'ont point vu la France, qui n'ont jamais vu la France républicaine ni l'Institut national, ne viennent de toutes parts contempler l'un et l'autre. Ils admireront beaucoup, critiqueront quelque chose; ils seront critiqués, admirés à leur tour, et cette noble rivalité doit produire en France, comme ailleurs, des réformes ou des améliorations.

Alors, peut-être, ce respect mutuel que se doivent les nations, et qui constitue leur premier *droit des gens*, exigera qu'on bannisse des écrits lus au public, comme on a banni de nos fêtes nationales, des phrases injurieuses, et trop usées d'ailleurs, qui rappellent le langage de 1793. On célébrera la république française, sans insulter les rois. L'insulte ne convient pas au fort, et quand elle tombe sur le faible ou sur le malheureux, c'est le faible qui est le fort. J'ai regret de le dire : mais il me semble que, dans le sein de l'Institut national, à l'époque où la France victorieuse signe avec tous les peuples, et par conséquent avec tous les gouvernements, l'acte solennel de la réconciliation, on est fâché d'entendre ces vers d'une ode *couronnée**, où respire cependant l'enthousiasme de la liberté :

Les *tyrans* ont pali sur la base *incertaine*
Où l'*orgueil* éleva leur trône *ensanglanté*.....

La raison et l'histoire désavouent ces tristes déclamations. Elles ont prolongé la guerre : la paix s'en alarme et les doit effacer pour jamais. Au reste, il serait injuste de juger d'après une *ode*, moment du délire poétique, les sentiments et les vœux du citoyen.

Il est temps de revenir à la séance du 15 vendémiaire. Le C. Haüy la présidait. Elle s'est ouverte par l'annonce des nouveaux sujets de prix :

CLASSE DE LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Prix de grammaire.

Eloge de César Chesneau DUMARSAIS.

Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hecto-

* Le sujet donné était la *fondation de la république*.

Digitized by Google

grammes. Il sera décerné dans la séance publique du 15 vendémiaire an 11. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1.er messidor an 10.

Prix d'antiquités.

La même classe avait proposé, en l'an 8, la question suivante :

Quelles sont les études qui forment, et les connaissances qui caractérisent l'antiquaire ? Quels avantages l'ordre social doit-il retirer de ces connaissances ?

L'importance du sujet a déterminé la classe à proroger, jusqu'au 15 vendémiaire an 11, l'envoi des mémoires. Le prix sera une médaille d'or, du poids de cinq hectogrammes. Il sera décerné dans la séance du 15 nivose suivant.

CLASSE DES SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

Prix de chimie.

Indiquer les substances terreuses et les procédés propres à fabriquer une poterie résistante aux passages subits du chaud au froid, et qui soit à la portée de tous les citoyens.

Sur cette question, déja proposée en l'an 8, la classe n'a reçu qu'un seul mémoire, qui ne remplissait pas le but indiqué. Elle remet la distribution du prix au 15 vendémiaire de l'an 11; et recommande à tous les concurrents une attention particulière. Le prix double est de la valeur de deux kilogrammes (environ 6800 fr.). Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1.er messidor an 10. « Quelques nations voisines, ajoute le programme, qui ne font pas d'aussi belle porcelaine que nous, fabriquent des poteries communes, dont les propriétés sont bien supérieures à celles que la France fait elle-même. » L'Institut demande l'examen de la composition de ces bonnes poteries, l'exposé des terres qui concourent à les former, ou celui des mélanges artificiels susceptibles de les remplacer; la manière dont on doit traiter ces terres pour leur donner les qualités qui leur sont nécessaires; l'art de la cuisson, le degré de feu, la forme des fourneaux qui

Digitized by Google

leur conviennent, et surtout les procédés propres à faire des couvertes sans oxydes de métaux nuisibles.

Le C. Prony a ensuite rendu compte des observations qu'il a faites pendant trois ans sur les perpendicules métalliques, ou chaînes à plomb, établies au dôme du Panthéon pour mesurer les mouvements horizontaux et verticaux de tout l'édifice. Il a pleinement rassuré les amateurs de la belle architecture, et les amis de Soufflot sur l'existence et la durée de ce chef-d'œuvre. Mais quelle sera sa destination définitive? Beaucoup se proposent cette question assez problématique; les plus sages en abandonnent la solution au temps et à la gloire nationale.

La tâche du C. Gibelin était difficile. Il a su rendre agréable une dissertation sur le genre de pavé, nommé par les anciens *lithostrota*, et *mosaïque* par les modernes. Le lithostrota était plus communément employé que ne l'est la mosaïque : mais Paris possède depuis peu un artiste *mosaïkiste*, venu d'Italie, et qui va former des élèves.

Le C. Haüy a fait alors la distribution des grands prix aux élèves de peinture, de sculpture et d'architecture. Il a lui-même embrassé et couronné les vainqueurs. On aimait à voir ainsi rapprochés la science qui jouit de ses longs et glorieux travaux, et le talent qui marque par de brillants succès son entrée dans la carrière.

PEINTURE.

Sujet du Concours:

L'arrivée de l'ambassadeur d'Agamemnon à la tente d'Achille, envoyés par ce prince pour appaiser la colère du fils de Pélée.

Cette ambassade était composée de Phœnix, l'ami de Jupiter; du grand Ajax et du divin Ulysse. Ils arrivent au quartier des Thessaliens, et trouvent Achille qui s'amusait à jouer d'une lyre admirablement travaillée, et dont il s'était emparé, lorsqu'il saccageait la ville d'Eetion; il chantait les glorieux exploits des héros. Patrocle était seul vis-à-vis de lui, dans un grand silence, attendant qu'il eût cessé de chanter : Ulysse marche le premier; tous les ambassadeurs s'arrêtent,

Digitized by Google

par respect, à quelques pas du fils des Dieux; Achille, surpris de les voir, se lève avec précipitation, sa lyre encore entre les mains : Patrocle qui les aperçoit, en même temps, se lève aussi; Achille leur fait un très-bon accueil, et leur parle en ces termes : « Soyez les bien-« venus; certainement vous êtes mes amis, et c'est cela « même qui me fait voir, qu'il faut qu'une extrême né-« cessité presse les Grecs, puisqu'ils m'envoient les plus « grands personnages de l'armée, et ceux que j'aime « le plus. »

En finissant ces mots, il les fait avancer dans sa tente, etc.

Grand Prix.

Jean-Augustin Ingres, né à Montauban, âgé de 20 ans, élève du citoyen David.

Second Prix.

Jules-Antoine Vauthier, né à Paris, âgé de 27 ans, élève du citoyen Regnault.

SCULPTURE.

Sujet du Concours :

Gracchus sortant de sa maison pour se rendre à la place publique; Licinia, son épouse, le visage couvert de larmes, se jette à ses genoux sur le seuil de la porte; et, tenant son fils, elle cherche à l'arrêter. Gracchus se débarrasse doucement d'entre ses bras, et marche, dans un profond silence, environné de ses amis. Sa femme voulant s'avancer et le suivre pour le retenir par sa robe, tombe sur le pavé, où elle demeure longtemps sans voix et sans sentiment, etc.

Grands Prix.

1 Joseph-Charles Marin, natif de Paris, âgé de 37 ans, élève du citoyen Clodion.

2. Dominique-Aimé Milhomme, né à Valenciennes, âgé de 39 ans, élève de feu Allegrain.

Second Prix.

Joseph Alvares, né à Cordoue en Andalousie, âgé de 27 ans, pensionnaire de sa majesté le roi d'Espagne, élève du citoyen Dejoux, membre de l'Institut national.

Digitized by Google

ARCHITECTURE.

Le sujet du Concours était :

Un *forum* ou place publique, dédié à la paix, et décoré d'un arc de triomphe à la gloire des armées françaises, et de deux palais destinés, l'un au ministre de la guerre, l'autre à celui des relations extérieures.

Grand Prix.

Auguste-Pierre Sainte-Marie-Famin, de Paris, âgé de 24 ans, élève du citoyen Percier.

Second Prix.

Jean-Baptiste Dédéban, de Paris, âgé de 20 ans, élève des citoyens Vaudoyer et Percier.

Les élèves qui ont remporté les grands prix, seront envoyés à l'école française des beaux arts à Rome, avec le titre de *pensionnaires du gouvernement*, pour y continuer leurs études aux frais de la république *.

Le C. Cuvier a prononcé, avec le talent qui lui est ordinaire, l'éloge de *Hilaire - François Gilbert*, membre de l'Institut, professeur de l'école vétérinaire d'Alfort, et qui contribua de tout son zèle et de toutes ses lumières à répandre l'instruction dans plusieurs départements que ravageaient des épizooties. Il est mort en Espagne, où il s'occupait de procurer des beliers au gouvernement français.

On attendait un mémoire du C. Toulongeon, sur l'*esprit public*. Ce mémoire n'a pu être lu dans la séance. Il devait démontrer « qu'une nation peut être célèbre et puissante au dehors par les armes, par les richesses, par les lumières, par l'industrie, par les arts; mais qu'elle ne peut être libre, c'est-à-dire, forte et paisible au dedans que par l'esprit public. » Malheureusement le mot *esprit public* est un de ceux qui n'ont point encore reçu une définition générale et certaine. On ne sait trop, par exemple, quel est l'*esprit*

* Le même jour, une députation de l'Institut, le président à la tête, a été admise à l'audience du premier consul, et lui a présenté ces élèves.

Digitized by Google

public qu'exige Beccaria, lorsqu'il soutient dans son traité des *délits et des peines*, que l'esprit de famille et la morale domestique y sont essentiellement contraires. Sans doute ce n'est pas ce que veut dire le C. Toulongeon, par *l'esprit de société privée*, plus opposé que l'esprit de parti à l'esprit public, parce qu'il concentre les affections dans un cercle plus étroit.* Nous regrettons que son mémoire n'ait pu être entendu. Il aurait montré encore une fois la différence de la philosophie et d'une certaine philosophie.

Enfin la proclamation du prix de poésie a terminé la séance. Le sujet, comme nous l'avons dit, était la *Fondation de la république.* La pièce couronnée est du C. Masson, auteurs des *Helvétiens.* Elle a été lue par le C. Legouvé. La dernière strophe a surtout excité les applaudissements.

Vallons, refleurissez; sillons, montez en gerbe :
Couvrez le sang de l'homme, et payez ses travaux.
Que le bronze oublié s'endorme sous les herbes.
Que l'enfer assouvi referme ses tombeaux;
Mars, aux voûtes des cieux a suspendu ses armes.
Veuves, quittez le deuil; vierges, parez vos charmes :
Fêtez le retour des héros.

En général, on a trouvé dans cette ode de la verve et de l'originalité; mais un style incorrect, et des métaphores incohérentes.

(Dans le prochain numéro nous rendrons compte des nouvelles expériences ou découvertes que présentent les travaux du dernier trimestre). A. R.

On sait que le Prytanée français est essentiellement destiné à fournir une éducation gratuite aux enfants des militaires tués au champ d'honneur, et des fonctionnaires civils, morts dans l'exercice de leurs fonctions. Une organisation définitive manquait à ce bel établissement.

Le ministre de l'intérieur vient d'arrêter, et Bonaparte a revêtu de son approbation, le règlement général

* Voyez la notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques pendant le dernier trimestre de l'an 9.

Digitized by Google

du Prytanée, divisé en quatre sections, ou colléges; le premier à Paris, le second à Saint-Cyr, le troisième à Saint-Germain, et le quatrième à Compiégne. Le nombre des élèves sera de deux cents dans chacun des trois premiers colléges; de trois cents dans celui de Compiégne. Indépendamment de ces élèves entretenus par le gouvernement, chaque collége pourra recevoir cent pensionnaires. Les revenus du Prytanée se composent : 1.° du produit des biens nationaux qui lui sont affectés; 2.° d'une subvention extraordinaire portée sur le budjet du ministre de l'intérieur. Le gouvernement alloue, tant pour la nourriture que pour le vêtement et l'instruction de chaque élève, une pension de 700 fr. à Paris, de 650 à Saint-Cyr et à Saint-Germain, et de 450 à Compiégne. Les élèves entretenus par les parents payeront par quart et d'avance, ou 900 fr., ou 800, ou 500 fr. à raison des différents colléges.

Dans chaque collége, il y a un directeur, un chef de l'enseignement, et un économe; il y a de plus, par division de vingt-cinq élèves, un maître de quartier et un domestique. Toute familiarité est interdite entre les élèves et les domestiques. La discipline est essentiellement militaire. Le signal de tous les exercices est donné au son du tambour. Chaque division forme une compagnie; chaque compagnie est composée d'un sergent, de trois caporaux, et de vingt-un fusiliers. Les grades seront la récompense de la bonne conduite des élèves, et de leurs progrès dans les exercices militaires. Ils sont exercés deux fois par décade, le quintidi et le décadi.

La journée est ainsi distribuée : à cinq heures et demie, lever; à six heures, étude; à huit heures, déjeûner; à huit heures et demie, classe jusqu'à dix heures et demie; à dix heures et demie, étude jusqu'à midi; à midi, cours de dessin, écriture jusqu'à une heure et demie; à une heure et demie, dîner; récréation jusqu'à trois heures; à trois heures, étude; à trois heures et demie, classe jusqu'à cinq heures; à cinq heures, récréation; à cinq heures et demie, étude juqu'à sept heures et demie; à sept heures et demie, souper et récréation; à huit heures trois quarts, lecture; à neuf heures, coucher; à neuf heures un quart, toutes les la-

Digitized by Google

mières seront éteintes.—Les jours de congé, étude depuis six heures jusqu'à huit ; à huit heures, déjeûner ; récréation jusqu'à neuf heures ; à neuf heures, exercices militaires ; à onze heures, étude ; à midi, le dîner ; immédiatement après le dîner, départ pour la promenade; en hiver, jusqu'à cinq heures; en été, jusqu'à sept ; en hiver, étude depuis six heures jusqu'à sept heures et demie ; les autres exercices comme à l'ordinaire.

Pendant le dîner et le souper, il sera fait par un élève une lecture instructive de quelques livres d'histoire, ou de voyage.—Dans les récréations, les jeux devront tendre à développer la force, la souplesse, la légèreté. Les jeux sédentaires sont défendus. — A la fin de chaque année, il y aura un exercice public d'armes, et des prix seront décernés. Il y aura aussi des prix pour la bonne conduite et l'exactitude à remplir tous les devoirs prescrits par le règlement.

Un inspecteur général sera chargé, au nom du gouvernement, de surveiller les établissements dépendants du Prytanée, dans toutes les parties qui concernent l'instruction. Il fera sa visite tous les trois mois. Cette instruction dans les colléges de Paris, de Saint-Cyr et de Saint-Germain, sera divisée en deux grandes sections ; la première, des enfants ayant moins de douze ans ; la seconde, des jeunes gens au dessus de cet âge.

La première section recevra une éducation commune ; elle sera partagée en trois classes au moins, composées chacune de vingt-cinq élèves. On apprendra, dans la première, à lire, écrire et chiffrer, et les premiers éléments de la grammaire.

Dans la seconde, les quatre premières règles de l'arithmétique, l'orthographe et les principes de la langue latine.

Dans la troisième, les fractions, les parties les plus élevées de l'arithmétique, les principes de la langue latine, appliqués à l'explication des auteurs les plus faciles.

Pour exercer la mémoire des élèves, on leur fera apprendre des fables françaises et latines, les premiers éléments de l'Histoire ancienne, de la Géographie et de l'Histoire naturelle, auxquels on ajoutera un recueil d'actions de vertu et d'héroïsme, propres à inspirer

Digitized by Google

à la jeunesse des sentiments de patriotisme et de morale.

La seconde section sera divisée entre les élèves destinés à la carrière civile ou à la carrière militaire. L'inspecteur général déterminera cette division d'après la déclaration du chef de l'enseignement et des professeurs, et le vœu manifesté par les parents.

Les élèves destinés à la carrière civile seront distribués en quatre classes, dont deux d'humanité; la troisième de rhétorique, et la quatrième de philosophie. La langue grecque et la langue latine; la géographie et l'histoire, particulièrement celle de France, occuperont les deux premières classes. Dans celle de rhétorique, on enseignera les principes généraux de l'art oratoire, appliqués aux discours de Cicéron et de Démosthène, aux harangues des historiens latins, aux oraisons funèbres de Fléchier et de Bossuet, etc. Les élèves seront exercés à la déclamation, et à des compositions propres à former leur style et développer leur imagination. Dans la classe de philosophie, ils apprendront l'art de raisonner par les principes de la dialectique, tirés de la logique de Dumarsais ou de Condillac, par les analyses des meilleurs ouvrages philosophiques de l'antiquité, tels que le *Traité des devoirs de Cicéron* et autres, tant anciens que modernes. Enfin, pour donner à leur jugement une plus grande rectitude, ils ajouteront à ces exercices un cours de géométrie élémentaire.

Les élèves destinés à la carrière militaire, seront partagés, dans l'ordre de leurs progrès, en trois classes au moins. Ils y apprendront successivement l'algèbre, la géométrie théorique et pratique, les trigonométries rectiligne et sphérique, la statique, les éléments d'astronomie, de fortification, de physique et de chimie, et les manœuvres du canon.

Les élèves des deux sections civile et militaire apprendront en outre les langues allemande et anglaise; et dans le temps de récréation, ils recevront des leçons d'armes et de danse.

Il y aura composition dans chaque classe, au moins une fois par mois. Les élèves qui auront obtenu les deux

Digitized by Google

premières places seront décorés. Les classes vaqueront depuis le 1.er fructidor jusqu'au 2 vendémiaire. Dans le courant de thermidor, il y aura des compositions générales dans toutes les classes, et des examens publics sur toutes les parties de l'instruction.

La distribution solennelle des prix se fera au collége de Paris, le 27 thermidor; à Saint-Cyr, le 28; à Saint-Germain, le 29.

Il y aura une bibliothéque dans chaque établissement : elle sera essentiellement composée de livres analogues à l'instruction. Il n'est permis à aucun élève d'avoir entre ses mains, dans ses poches, dans son bureau, ni ailleurs, d'autres livres que ceux qui lui auront été donnés par l'ordre écrit du chef de l'enseignement.

Le terme des études pour tous les élèves, et de leur résidence au collége, est fixé à 18 ans accomplis. Mais la république ne les abandonne pas à eux-mêmes; elle veille à leur avancement, et leur assure des emplois dans la carrière à laquelle ils se consacrent, administration militaire ou civile, jurisprudence, médecine, instruction publique.

Le règlement général du Prytanée, souffre quelques exceptions à l'égard du collége de Compiégne. Ici l'instruction se divise de même en deux grandes sections; l'une, des enfants au dessous de 12 ans; l'autre, des jeunes gens au dessus de cet âge. Mais ces jeunes gens sont ceux qui se destinent, ou à la marine, ou à l'exercice des arts mécaniques. Leur éducation devait nécessairement se modifier d'après ces différentes destinations. Ainsi ils seront accoutumés à se servir eux-mêmes. Il n'y aura, dans le collége, que les domestiques nécessaires au service de la cuisine, et deux hommes de peine. — Du reste, ils sauront également lire, écrire et compter; ils apprendront la géographie, la grammaire française, et le dessin sous les rapports de la marine, ou des arts et métiers. Les élèves destinés aux arts mécaniques seront mis à 14 ans en apprentissage, chez des maîtres particuliers d'une habileté et d'une probité reconnues. Ils seront toujours considérés comme élèves du collége pendant toute la durée de leur apprentissage qui n'excédera pas trois années.

Digitized by Google

Alors ils pourront être placés, soit dans les manufactures nationales, soit dans les ateliers de terre et de mer de la république.

Les élèves destinés à la marine, apprendront en outre l'uranographie, la composition des cartes marines, la géométrie, l'algèbre et les éléments d'astronomie. Ils devront sortir du collége à 15 ans. Le ministre de la marine les emploiera selon les connaissances dont ils auront fait preuve. Chaque année, il sera fait, comme dans les autres collèges, un examen de tous les élèves, en présence de l'inspecteur général. La distribution solennelle des prix se fera le 1.er fructidor.

On a dû remarquer combien de rapprochements heureux l'organisation du Prytanée présentait avec les anciennes méthodes de l'éducation publique. Elle offre même des améliorations importantes. Nous aurons occasion de revenir sur ce règlement, auquel on peut desirer quelque chose. *Prima officia debentur diis immortalibus, secunda patriæ, tertia parentibus....*

Le Prytanée Français a rouvert ses classes, le 6 vendémiaire. Le citoyen Chambry, chef de l'enseignement, a rappelé à cette nombreuse jeunesse ses premiers devoirs; la subordination à ses maîtres et l'application au travail. Il leur a dignement présenté la gloire de leurs pères, comme le but et le motif de leurs efforts. *Gloria majorum lumen est posteris*, a dit Saluste, et cette belle maxime convient particulièrement à cette touchante réunion d'enfants, qui tous pleurent un père mort pour la patrie, et disent tour-à-tour à l'orphelin qu'elle adopte:

Viens, tu partageras nos plaisirs; nous, ta peine *.

Peut-être le C. Chambry aurait pu répandre des émotions plus douces dans son discours. A la vue d'une pareille assemblée, l'orateur auquel la bénédiction des drapeaux

* Ce vers est tiré d'une pièce dramatique, qui en renferme un grand nombre d'excellents, composée par le C. Crouzet, membre associé de l'Institut national, et directeur du collége de Saint-Cyr. Elle fut récitée, au milieu des applaudissements, par les élèves de ce collége, à la dernière distribution des prix, le 27 thermidor.

Digitized by Google

du régiment de Catinat * inspirait de si beaux mouvements, ou même le bon et judicieux Rollin, auraient développé des idées plus consolantes, plus faites pour le cœur de l'enfant, et surtout de l'enfant orphelin. On ne peut se dissimuler que la plupart de nos discours d'ouverture et de clôture, éloges historiques et littéraires, notices biographiques, etc., manquent, sous quelques rapports, de chaleur et de vie; ils ne laissent point ces longs souvenirs, qui s'impriment de bonne heure dans l'imagination, que la douleur chérit au milieu de ses larmes, et qui nourrissent pour toute la vie l'émulation des vertus.

Les travaux relatifs au nouvel emplacement de la Bibliothèque nationale vont commencer. — L'école de peinture, sculpture et architecture sera transférée au collége Mazarin qui prendra le nom de *Palais des Beaux-arts*.—La Sorbonne recevra les gens de lettres, et ceux des artistes qui n'auront pu être placés dans le collége Mazarin. L'école centrale des Quatre-Nations sera transférée au collége du Plessis. (*Arrêté du 19 vendémiaire*).

Le nouveau système des poids et mesures, que la France a eu la gloire d'inventer, et qui s'établit si lentement chez elle, se propage au dehors, et peut-être il accomplira la destinée qui lui fut promise. La république helvétique vient de l'adopter, sauf quelques modifications qu'exigeait un langage différent. Du reste, ce sont les mêmes bases que les nôtres; toutes les divisions des poids et mesures sont décimales; elles seront uniformes pour toute l'Helvétie. *La palme*, ou décimètre (la quatre cent millionième partie du méridien terrestre), constitue l'unité principale pour toutes les mesures de longueur **; *la palme quarrée*, pour les mesures de superficie; *la palme cube*, pour les mesures de capacité et de solidité; et pour les poids enfin, le poids de la quantité d'eau pure, de la plus grande densité, contenue dans la palme cube, donne, sous le nom de *livre* ou de *kilogramme*, l'unité principale.

* Masillon. *Petit carême*.

** En France, cette unité fondamentale est le mètre, qui vaut dix palmes, ou dix décimètres.

Digitized by Google

Le préfet des Deux-Sèvres*, le C. Dupin, ne néglige aucun moyen de faire oublier à son département les malheurs généraux de la révolution, et les maux plus cruels de la guerre civile.

Tout n'est pas réparé : mais du moins ces belles et tristes contrées ont recouvré la consolation et l'espérance.

Le 1.er vendémiaire a été célébré à Niort au bruit de la musique militaire et de l'artillerie, aux acclamations des citoyens, et au milieu des jeux, des courses et des danses champêtres. Le préfet a su donner à cette fête un nouvel intérêt par la distribution solennelle de plusieurs prix, dont le but est d'encourager les travaux agricoles, l'étude des belles-lettres, et d'honorer *les vertus civiques*. Le fait suivant a mérité ce dernier prix au C. LALANCE, lieutenant de gendarmerie nationale de Parthenay :

« Ce brave militaire revenait de Bressuire (le 28 prairial an 8) avec le C. Bontems, son brigadier. Parvenus dans les bois d'Amaillon... ils sont assaillis de coups de fusils, et le cheval du brigadier tombe mort. Six brigands s'élancent, armés de baïonnettes, sur le brigadier renversé : *Fuyez*, dit-il, *mon lieutenant; une victime doit leur suffire*. Lalance répond : *Non, mon enfant, je ne vous abandonne point : je vous couvrirai de mon corps : je périrai ou je vous sauverai*. En vain les brigands font de nouvelles décharges, et veulent couper la retraite au lieutenant. Toujours au petit pas de son cheval, et ses pistolets à la main, il fait marcher le brigadier devant lui, détourne tous les coups, et arrive sain et sauf à l'extrémité du bois avec celui qu'il appelait son enfant, et dont il est devenu le second père. »

Le C. Dupin vient de proposer, pour sujet d'un nouveau prix de poésie, *la navigation de la Seine Niortaise*. Ce prix sera une médaille d'or. Le concours restera ouvert jusqu'au 1.er fructidor an 10 ; les citoyens seuls du département des Deux-Sèvres y sont admis. Une *société libre des sciences et arts* a été formée à Niort, et installée par le préfet, le 9 vendémiaire.

*Nous donnerons la statistique de ce département dans les numéros prochains.

Digitized by Google

Le *journal officiel du département des Deux-Sèvres* est encore un des moyens les plus utiles pour répandre l'instruction, surtout dans les campagnes.

Cette feuille paraît, depuis un an, tous les cinq jours.

Les consuls ont pris dernièrement un arrêté qui contribuera puissamment à répandre par toute la France l'amour et l'étude des beaux-arts. Le Muséum présente sans contredit la plus riche collection de tableaux et de statues antiques qu'il y ait en Europe. On y compte 1390 tableaux des écoles étrangères ; 270 de l'ancienne école française, et plus de 1000 de l'école moderne. Il possède 20,000 dessins de différentes écoles ; 4000 planches gravées, et 30,000 estampes. Il présente 150 statues antiques, et les objets les plus précieux en vases étrusques, tables de porphyre, etc. Paris doit toujours se réserver les principaux chef-d'œuvres dans tous les genres ; mais il a paru aussi juste qu'utile de faire participer les départements à ces immenses richesses. Une commission sera donc chargée de former quinze collections de tableaux, pour les villes de Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Bruxelles, Marseille, Rouen, Nantes, Dijon, Toulouse, Genève, Caen, Lille, Mayence, Rennes, Nancy. Ces tableaux seront pris dans le Muséum du Louvre et dans celui de Versailles, où plus de 1000 sont actuellement déposés.

Dans les statistiques de leurs départements, les préfets se plaignent de ce que la méthode des jachères, introduite par l'ignorance ou le préjugé, se maintient par la routine dans la plupart des campagnes. La société d'agriculture de la Seine avait proposé pour l'an 9, et propose de nouveau pour l'an 10 la question suivante : *Quelle est la meilleure manière d'alterner les récoltes, à l'usage du plus grand nombre des cultivateurs, à l'effet de diminuer, autant qu'il est possible les jachères, suivant les différentes natures des terres ?* Le prix sera de la valeur de 1000 fr.

Elle propose un second prix de 1500 fr., sur les engrais. Elle demande, 1.° Comment les engrais agissent

Digitized by Google

en général? 2.° Quels sont les divers engrais, suivant les différentes terres et les différentes natures de racines et de plantes? 3.° Quelles sont leurs qualités relatives dans ces divers cas? 4.° Quelles peuvent être les différentes préparations de ces engrais? 5.° Quelles sont les meilleures manières de les appliquer?

Ces deux prix seront décernés, le 30 fructidor an 10. Les mémoires doivent être adressés, francs de port, au secretaire de la société, avant le 30 messidor.

Circy, 22 vendémiaire.

CITOYENS,

Dans votre 32.me N.°, vous annoncez de nouvelles lettres sur le Portugal, publiées par le C. Ranque, médecin, avec des observations *sur le voyage du duc. du Châtelet en Portugal*; je n'ai pas lu ces lettres, publiées par le C. Ranque: mais je m'étonne qu'il attribue aussi au feu duc du Châtelet, le voyage qui a paru sous son nom.

Jamais M. du Châtelet n'a été en Portugal, jamais il n'a écrit sur le Portugal; j'en ai averti le C. Buisson, imprimeur; et il m'avait assuré qu'il changerait l'énoncé de ce voyage, dès sa première édition.

J'en ai prévenu le public dans différents journaux; on a relevé dernièrement, dans une feuille périodique, l'erreur qu'avait commise le C. Bourgoing, en supposant que M. du Châtelet avait été de Londres en Portugal, en 1777. A cette époque, M. du Châtelet était en France, et il y avait longtemps qu'il avait terminé son ambassade.

Le respect que le public est accoutumé à rendre à sa mémoire, ne doit donc rien ajouter à la confiance qu'il pourrait prendre dans l'exactitude des détails contenus dans cet ouvrage. Je me fais un devoir de désavouer encore une fois cet écrit, et je vous prie de vouloir bien insérer cette déclaration dans votre plus prochain numéro.

C. A. DAMAS.

Le C. Lebon a prouvé par plusieurs expériences l'utilité des *thermolampes* dont nous avons parlé dans le

Digitized by Google

N.° XXX du Mercure. Ces nouveaux poèles donnent tout ce qu'il a promis, une chaleur douce, une lumière brillante, et avec beaucoup moins de frais que n'en demande toute autre manière de chauffer et d'éclairer. Le gaz inflammable a d'abord répandu une odeur désagréable; mais sans doute le C. Lebon corrigera cet inconvénient. Une quatrième expérience aura lieu le 13 brumaire. Le prix du billet d'entrée est de 3 francs. On les distribue chez Pougens, quai Voltaire, N.° 10.

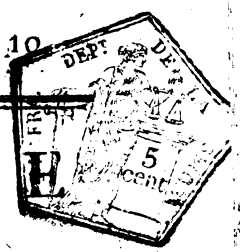
Erratum. D'après une lettre que nous venons de recevoir, nous nous empressons de rectifier une erreur qui s'est glissée dans le numéro XXVIII du *Mercure*, page 298, au sujet de la cavalerie des Turcs. Ce n'est point la cavalerie du *grand seigneur* qui est un peu mieux équipée que les autres divisions; mais bien la cavalerie *turckmène*.

Cette cavalerie est le contingent fourni par le prince de Turckménie, qui réside à Yosgat, petite ville à 12 myriamètres à l'est d'Angora, et capitale de ses états héréditaires, dont il reçoit l'investiture du grand seigneur.

Ce bey gouverne par lui-même. Ses sujets vivent sous un régime moins arbitraire et moins dur que celui qui pèse sur les autres provinces de l'empire ottoman, dont les gouverneurs éphémères ne songent qu'à piller et s'enrichir.

Dans le n.° XXXII, page 125, ligne 5, après ces mots : *et la troisième édition*, lisez, *parut dans les six premiers mois;* idem, ligne 8, au lieu de *assez grande réputation*, lisez, *grande réputation.*

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

LE 18 BRUMAIRE.

ODE *.

La République étonnée,
Après tant de maux soufferts,
Voyait sa septième année
S'écouler dans les revers;
Elle trembla pour sa gloire:
Des bords de Seine et de Loire
Un cri d'allarme est jeté;
Par l'écho, de rive en rive,
Jusqu'à la mer attentive
Il est bientôt répété.

Quel Dieu pourra sur les ondes
Le porter vers ce Héros,
Vengeur des plaines fécondes,
Qui du Nil boivent les eaux?

* Le ministre de l'intérieur a demandé cette ode à l'auteur, pour être mise en musique et chantée à la fête du 18 brumaire.

Digitized by Google

Ou dans quel miroir magique,
Sur les sables de l'Afrique,
Le Ciel lui fera-t-il voir
Tous les vœux de sa Patrie,
Qui place dans son génie
Un dernier, mais sûr espoir?

Prépare-toi, nef agile,
A fendre les vastes mers;
Porte dans ton sein fragile
Les destins de l'Univers:
Suivi d'une noble élite,
Le Héros s'y précipite;
Et, fière d'un tel appui,
La fortune de la France
Vient sur la poupe en silence
S'asseoir à côté de lui.

Courbe-toi, vague écumeuse;
Flots, laissez-vous entr'ouvrir,
Fuyez, vents, troupe orageuse,
Souffle, propice zéphir;
Nuit, pour éclairer sa route,
Fais sur la céleste voûte
Briller des astres amis;
Qu'un favorable nuage,
Le jour, cache son sillage,
A tous les yeux ennemis.

Mais je vois ton arc immense
S'ouvrir pour le protéger:
Heureux golfe de Provence,
Il descend, tout va changer;
Déja la France respire;
Un instant détruit l'empire
De l'audace et des forfaits;

Digitized by Google

Un jour fixe la victoire ;
Un an nous rend notre gloire ;
Deux ans nous donnent la Paix.
Paix, divinité chérie,
Mère des heureux travaux,
Que ta féconde industrie
Vienne effacer tous nos maux ;
Le Géant, fils de la Terre,
Touchait le sein de sa mère
Et se relevait plus fort.
Tel ce peuple magnanime
Sort de sa lutte sublime
Vainqueur des Rois et du sort.

Par le C. CARION DE NISAS, *membre du Tribunat.*

A SOPHIE***.

Le doux madrigal vous endort,
Vous souriez aux épigrammes.
Vous persiflez très-bien les femmes ;
Quant aux hommes, c'est pis encor :
Vous osez transir à leurs flames,
Et ceux que vous damnez....ont tort.
Puisque vous le voulez, madame,
Votre œil malin est sans esprit ;
Votre voix touchante est sans ame ;
Votre pied mignon, trop petit.
Ce souris si fin, il grimace.
Ce bras charmant dont je suis fou,
Sans doute j'ai rêvé sa grâce.
Sur les lys de ce joli cou
Jetez vîte une triple gaze :
Pour si peu le desir s'embrase !

Digitized by Google

Un rien nous mène, on ne sait où.
Lorsqu'aux salons de l'harmonie,
Sur un parquet qui semble fuir,
En bonds égaux, vive et jolie,
Tu voltiges, léger zéphir;
Tour-à-tour j'aime à voir pâlir
Dix valseuses de jalousie,
Rougir dix valseurs de plaisir.
Alors, de myrtes couronnée,
Les bras en guirlande arrondis,
La robe aux vents abandonnée,
Le sein nu, belle d'un souris:
Le bal a proclamé sa reine;
Que de soupirs! L'encens des cœurs
Vers leur aimable souveraine
S'élève, avec l'encens des fleurs.
Mais qu'importe? fuyez la danse;
Vous y figurez mal, d'honneur.
Vingt fois, vous rompez la cadence;
Et vous valsez, à faire peur.
Vous aimable! aveugle qui loue
Ces lèvres, où la cruauté
Sur un lit de roses se joue
Près de la douce volupté;
Ce front paisible, où l'indulgence
Combat malgré toi la fierté;
Ce port facile, où l'élégance
Le dispute à la majesté.
Ah! vous avez raison, cruelle:
Mille défauts, pas un attrait!
L'esquisse est courte, mais fidelle;
Et vous voilà bien, d'un seul trait.
Mais achevons la miniature.
Chez vous, dit-on, (comme on médit!)
L'esprit ressemble à la figure,

Digitized by Google

Et le cœur ressemble à l'esprit.
Dans un cercle où la gaité s'arme,
En circulant, d'un trait joyeux,
Votre babil ingénieux
Déraisonne quand il nous charme,
Et nous séduit.... ne pouvant mieux.
Vous écrivez comme Corine,
Mais..... je n'ai pas un mot de vous;
Hé bien, l'encre, à mes yeux jaloux,
Sied mal à la main féminine
Qui n'écrit pas un billet-doux.
Pour votre humeur, quelle inconstance!
Moins perfide est le flot mouvant
Qui sur sa rive se balance,
S'enfle et retombe, au moindre vent.
Oui, vous êtes capricieuse,
Folle, coquette, impérieuse,
Vous.... On t'adore cependant.
De vingt rivaux l'essaim galant
Autour de toi se presse et roule,
Comme ces papillons errants,
Autour de la rose des champs
Qui brille seule dans la foule,
Parmi les filles du printemps.
Hélas! insecte un jour rebelle,
Ton éclat ne m'a point tenté:
Vois fléchir mon orgueil dompté;
Les défauts même d'une belle
Servent d'ombres à sa beauté.
N'abuse point de la victoire!
Le vaincu peut plaire au vainqueur:
La Beauté donne le bonheur,
Le Poète donne la gloire.

DEGUERLE.

Digitized by Google

A un vieillard dégoûté qui citait souvent les vers de SIDNEY.

SIDNEY pouvait haïr la vie;
Il n'avait point assez vécu
Pour s'appuyer sur la vertu.
Par un long exercice elle est mieux affermie.
Ce n'est pas au printemps qu'on la voit embellie
Des immortelles fleurs qu'elle seule produit,
Et qui même ont le don de survivre à leur fruit.
Mais vous chez qui le ciel vous prêtant à la terre,
Ménagea par un art qu'il néglige aujourd'hui
Une secrète voie entre votre ame et lui;
Mais vous dont la raison solide, aimable et claire,
Indulgente envers tous, envers vous seul austère,
Vous défend de l'orgueil autant que de l'erreur,
Et ne cesse pas plus d'instruire que de plaire:
L'avenir ne vous peut offrir que le bonheur!
Et l'homme qui s'avance ainsi dans sa carrière
A droit d'en mesurer le reste sans terreur.

S.

ENIGME.

A la ville, ainsi qu'en province,
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince,
Robuste cependant, et même faite au tour,
Mobile sans changer de place;
Jadis, en faisant volte face,
Je servais maints barbons à la ville, à la cour,
Et maintenant je sers la jeunesse et l'Amour.

Digitized by Google

Sans cesse je me multiplie;
Au bal, au conseil, au sénat,
A la toilette de Julie,
Je reçois un nouvel éclat.
Embarrassé de tant de rôles,
Lecteur, tu me cherches bien loin,
Quand tu pourrais, peut-être, avec un peu de soin,
Me rencontrer sur tes épaules.

LOGOGRIPHE.

Tendre ou malin je parle, et qui me voit m'entend.
Je trompe quelquefois, mais je trompe gaîment.
Aux amants je sers d'interprète.
Je suis une monnaie assez en cours chez eux.
La prude en est avare, au lieu que la coquette
En fait des charités à plus d'un malheureux.
Ce fut peut-être à moi que Vénus dût la pomme.
Mais, lecteur, en détail, si tu veux me saisir,
Ma première partie est une faible somme,
Et ma seconde un vrai plaisir.

CHARADE.

Ma première moitié vous dira la seconde,
Et mon tout vous fera penser à bien du monde.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *chapeau.*

Le mot de la charade est *encens.*

Le mot du logogriphe est *desir*, où l'on trouve *sire*, *ride*, *ris*, etc.

Digitized by Google

Du Divorce, considéré au XIX.me siécle relativement à l'état domestique et à l'état public de société; par L. G. A. B...., *auteur de plusieurs écrits politiques.* A Paris, chez *Leclere*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 39.

Lorsque, dans une époque du monde qui eut plus d'un rapport avec celle où nous vivons, le vainqueur d'Actium donna la paix à toutes les nations soumises, il voulut aussi réformer les mœurs des Romains, dont les guerres civiles avaient achevé la corruption. Les historiens ont observé que cet ouvrage lui coûta plus que la conquête de l'Univers; car les peuples triomphent plus difficilement de leurs vices que des armées étrangères. Cependant la difficulté de l'entreprise ne rebuta point Auguste. Il y travailla constamment. La fortune l'avait fait maître de l'empire; mais la sagesse de son gouvernement prouva qu'il était devenu digne de sa fortune, et c'est alors qu'il mérita les éloges de ses contemporains et ceux de la postérité. Il sentit que pour réparer les désordres de l'état, un législateur habile devait premièrement corriger ceux qui s'étaient introduits dans les familles. En effet, l'expérience de tous les siécles nous apprend que de la bonne ou mauvaise constitution de la *famille* dépend tôt ou tard celle de l'*état*. Horace entrait donc dans la pensée du législateur lui-même, et s'associait en quelque sorte à son ouvrage, quand, pour disposer les Romains aux réformes projetées,

Digitized by Google

il disait en beaux vers : « *Ce siécle criminel a souillé d'abord le saint nœud des mariages, l'honneur de nos maisons et la naissance des citoyens. C'est de cette source empoisonnée que tant de maux se répandirent sur notre patrie.* »

Fœcunda culpæ secula nuptias
Primùm inquinavere, et genus, et domos;
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

On voit, par tous les monuments du siécle d'Auguste, qu'il n'oublia rien pour rétablir la sainteté de l'union conjugale et les mœurs domestiques, premier fondement de l'ordre public. Mais comme il craignait toujours que Rome, en se ressouvenant des décrets du triumvir, n'eût moins de respect pour ceux de l'empereur, il eut le courage de condamner, à la face du monde entier, toute sa conduite passée; il abolit tous les actes du triumvirat en avouant leur iniquité. On ne peut trop louer un mouvement aussi magnanime. C'est en flétrissant lui-même les crimes d'Octave qu'il fit honorer à jamais le nom d'Auguste.

Ce prince, entouré des philosophes de son temps, n'était pas sans doute crédule et superstitieux. Cependant il eut soin d'appeler au secours de ses lois nouvelles, toute l'autorité de la religion. Il convoqua le peuple autour de ses antiques autels longtemps profanés; il fit porter, avec pompe, dans les fêtes publiques, les ordonnances de Numa dont il voulait rappeler la sagesse, il choisit dans les livres des Sibylles quelques décrets favorables à ses desseins; et, s'honorant d'assister, comme grand pontife, à la célébration des jeux séculaires, il vint dans

Digitized by Google

le temple, au commencement d'un nouveau siécle, offrir des sacrifices expiatoires pour obtenir la grace du siécle passé. Il fit concourir enfin à la réforme d'un grand peuple les droits de la victoire, les charmes de la paix, l'image récente des maux soufferts, les promesses de l'avenir, l'antiquité des traditions, la voix des Dieux du Capitole, et surtout la lyre d'Horace et de Virgile qui devait lui donner l'immortalité *.

L'empire français éprouva les mêmes convulsions que l'empire romain. Il commence à reposer aussi sous le génie d'un héros pacificateur. Nous avons mieux qu'Auguste et qu'Agrippa; mais il n'est plus d'Horace et de Virgile, dont les vers persuadent au cœur ce que les lois ordonnent à la raison. Le temps n'a pas repris encore sa puissance; on ne se lasse point d'insulter les traditions salutaires, et l'orgueilleux fanatisme qui, depuis dix ans, nous fit tant de maux, se révolte de toutes parts contre la sagesse qui veut enfin replacer la morale sur les vieux appuis qui lui furent ôtés si imprudemment. Ainsi, grace aux

* On a souvent blâmé ces deux grands poètes des éloges qu'ils ont donnés à Auguste. Mais qu'on songe aux horreurs qui avaient précédé son règne, et qu'on juge si tous deux avaient tort de vanter le gouvernement, paisible, juste et moderé d'un prince qui était leur ami : certains sophistes, qui ont accusé de flatterie Horace et Virgile, ont voulu justifier Sénèque d'avoir fait l'apologie d'un parricide. Ainsi des gens qui se sont mis à genoux devant la divinité de Robespierre et de Marat, osent accuser Racine et Boileau d'avoir loué Louis XIV, quoique leurs louanges aient été confirmées plus d'une fois par l'histoire et par l'expérience. Quand il s'agit de flatterie, les poètes ne sont pas sans doute exempts de reproche; mais, dans ce genre, les philosophes ont donné les plus nombreux exemples de bassesse.

Digitized by Google

armes de nos guerriers, nous pouvons déja chanter avec ce même Horace, cité plus haut, et les champs rendus à l'agriculture, et les mers rouvertes à nos vaisseaux.

Tutus bos etenim rura perambulat;
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas;
Pacatum volitant per mare navitæ, etc.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage,
Le laboureur content cultive ses guérets;
Le voyageur est libre, et, sans peur du pillage,
Traverse les forêts *.

Mais nous n'ajouterions point, comme le poète latin, que *les mœurs et les lois ont fait disparaître les scandales domestiques qui déshonoraient les familles, et qu'on vante aujourd'hui la fidélité des epouses en remarquant la ressemblance des fils avec leurs pères.*

Nullis polluitur casta domus stupris,
Mos et lex maculosum edomuit nefas.
Laudantur simili prole puerperæ, etc.

Quel est le moyen de nous rendre aussi nos institutions morales? Le premier art du législateur ne doit-il pas être, avant tout, de bien constituer la *société domestique*, qui est la base de la *société civile?* Mais quels sont les principes constitutifs de cette première société?

Telles sont les questions développées et résolues par l'auteur du *Divorce considéré dans le* 19.me *siécle;* il n'en est point de plus importantes et

* Imitation de J. B. Rousseau, qui, dans son ode au roi de Pologne, s'est approprié très-heureusement plusieurs traits de la même ode d'Horace.

Digitized by Google

de plus dignes d'occuper les hommes d'état qui, dans ce moment, discutent les articles du nouveau code civil préparé pour la France.

Mais pour mieux envisager ce sujet, le C. Bonald embrasse tous les rapports du système social. On n'avait point vu paraître, depuis longtemps, un esprit de cette force et de cette étendue. Ses principes appartiennent à la plus haute philosophie, sa logique est pressante; et, dans ses derniers chapitres, son éloquence est victorieuse. Il combat à la fois le divorce par les raisonnements les plus vigoureux, et par les plus nobles mouvements de l'ame. Ne semble-t-il pas que dans toutes les circonstances graves, des talents de tous les genres soient suscités à dessein au milieu de nous? On discute la plus grande question de l'ordre public, et tout-à-coup paraît pour la résoudre un homme jusqu'alors ignoré. Il prouve que ce qu'on croyait approfondi n'est pas encore aperçu; et, dès son début, il se place au premier rang de nos écrivains.

Les lecteurs devinent d'avance que les théories de ce livre ne ressemblent point à celles qu'on proclame depuis trop longtemps. Le C. Bonald trouve les vrais fondements de la société où les philosophes ont perdu l'habitude de les chercher.

« Comment, dit-il dans sa préface, traiter du divorce, qui désunit le père, la mère, l'enfant, sans « parler de la société qui les réunit? Comment traiter « de l'état domestique de société ou de la famille, sans « considérer l'état public ou politique, qui intervient « à sa formation pour en garantir la stabilité, et en « assurer les effets. Mais la raison du pouvoir domes- « tique qui réunit les hommes dans la famille, la

Digitized by Google

« raison du pouvoir public, qui réunit les familles en « corps d'état, ne se trouve, au fond, ni dans l'homme, « ni dans la famille ; car l'homme est par lui-même « indépendant de tout autre homme, et la famille « de toute autre famille. Il faut remonter au pouvoir « suprême et universel, qui s'étend sur tous les êtres ; « je veux dire, à la connaissance d'un être supérieur à « l'homme, et préexistant à la société humaine, dont « la volonté conservatrice des êtres créés se manifeste « dans un ordre déterminé de rapports, lesquels, ex- « primés par des lois, constituent le pouvoir humain, « et, par conséquent, la société ; pouvoir universel de « Dieu sur les hommes, devoirs des hommes envers « Dieu, qui expliquent l'inexplicable pouvoir de « l'homme sur l'homme, et les devoirs qui en décou- « lent ; pouvoir divin, dont la connaissance et le culte « sont l'objet de la religion ou de la société qui unit, « du mot *religare*, parce qu'elle est le lien et la raison « des autres sociétés. »

Ainsi donc la société religieuse commence avec la société domestique, dont les progrès forment la société civile, et le même principe se retrouve dans toutes les trois. La confusion naît dès que *les hommes ne font que substituer des rapports de leur invention aux rapports que le créateur, père du genre humain, établit entre les êtres.*

« Cette force infinie, ajoute l'auteur, qui entraîne « l'homme et ses systèmes, les peuples et leurs insti- « tutions, l'univers même et ses vicissitudes dans un « ordre général, que les désordres particuliers ne sau- « raient troubler, avertissait sans cesse l'homme qu'il « n'est point la cause de la société, qu'il n'y est qu'un

Digitized by Google

« moyen, et souvent qu'un instrument. Forcé de re-
« connaître dans le monde une volonté supérieure à
« sa volonté, et une action plus forte que son action,
« le philosophe ancien l'avait appelée *destin* : la phi-
« losophie moderne l'appela *nature*, force occulte,
« aveugle, invincible ; et comme les anciens expli-
« quaient tout avec les arrêts immuables du destin, les
« modernes répondirent à tout avec les forces de la
« *nature*, et les lois de la *nature*. Cette nature fut
« pour eux, à la fois, la cause, le moyen, l'effet,
« créatrice et créée, ordonnatrice et ordonnée, ac-
« tive en même temps que passive ; et tel fut le pro-
« digieux affaiblissement des pensées humaines, que
« les uns voulaient faire entendre ces absurdités, et
« que d'autres crurent les comprendre. »

Dès que Dieu tient le premier anneau de la société, l'homme a la plus noble destination ; il ne doit point se déterminer par intérêt, mais par devoir. On ne le définira point à la manière des philosophes modernes, *une masse organisée et sensible, qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins ;* car cette définition pourrait être aussi celle du chien.

« Mais l'homme, dit bien plus noblement le C. Bo-
« nald, est une *intelligence servie par des organes*,
« comme les brutes sont *des organes mus par un ins-*
« *tinct*, et ces deux définitions expriment les êtres
« auxquels elles s'appliquent par le trait caractéris-
« tique et essentiel de leur nature : l'homme, par la
« volonté qui dirige ses actions, la brute par la néces-
« sité qui détermine ses mouvements. »

L'auteur ne fait aucune grace à ces sophistes

Digitized by Google

qui, après avoir cherché dans notre similitude avec les animaux la raison de nos habitudes intellectuelles, ont cru y trouver aussi la raison de nos fonctions sociales. Il fait voir les funestes effets de ce *matérialisme universel*, dans la famille, dans l'état, dans nos devoirs, et jusque dans nos plaisirs. C'est ainsi qu'en vengeant la dignité humaine, il montre dans le mariage l'union fixe de deux intelligences, et non le rapprochement passager d'un *mâle et d'une femelle*, comme l'ont dit les doctrines du siècle. Il envisage enfin, d'après ces principes, la loi du divorce sous les rapports de la morale et de la politique.

D'abord, l'indissolubilité du mariage est regardée même par les défenseurs du divorce, comme l'état le plus parfait de la famille, comme celui qui maintient le mieux le pouvoir du père, la dignité de l'épouse et les droits de l'enfant. Tous conviennent qu'à cet égard le dogme chrétien est le meilleur garant de l'ordre social. L'auteur examine, dans cet esprit, les institutions de tous les peuples. Il prouve que la société domestique s'est plus ou moins altérée ou perfectionnée en se rapprochant ou en s'éloignant de cette doctrine de l'*indissolubilité*. Il prouve, non moins fortement, que les lois contraires en changeant les rapports de la société domestique, doivent peu à peu dissoudre la société civile.

La marche des raisonnements de l'auteur doit être suivie avec attention. Ses vues neuves et profondes choqueront d'abord une certaine philosophie trop ignorante pour les concevoir, ou trop pervertie pour les admettre. Mais on reconnaîtra leur justesse dès qu'on les aura bien méditées.

Il distingue trois états de la société : d'abord

Digitized by Google

l'état imparfait qui est celui où l'homme ne fait rien de contraire à sa nature, mais où il n'en a point atteint la perfection et rempli le dernier but; ensuite, l'état parfait qu'il appelle très-bien l'état naturel *(parce que l'état naturel d'un être est celui où son être est fini, accompli* * *)*; enfin l'état corrompu ou contre nature.

Il rapporte, à la première époque, l'usage de la polygamie nécessaire à l'enfance du monde qu'il fallait peupler, et celui de la répudiation qui, de l'homme, chef de la famille, en faisait le tyran, mais qui du moins laissait le pouvoir à sa place, et conservait les principes constitutifs du gouvernement domestique.

A la seconde époque, s'établit par les lois, ou par les mœurs au défaut des lois, l'*indissolubilité* du mariage qui est l'*état parfait* de la famille, parce qu'il en maintient les droits et la stabilité. A la troisième époque, enfin, le divorce bouleverse la famille, en déplace le pouvoir, en ébranle tous les droits, et la remet au dessous de son premier état *imparfait* et non *corrompu*.

A ces différents périodes de la société domestique, correspondent presque toujours ceux de la société politique. Ainsi dans les contrées orientales où règnent encore, sans avoir le même but et le même effet qu'autrefois, la polygamie et la répudiation, il y a *despotisme dans la famille, et violence dans l'état*. Au contraire, chez les peuples où le divorce est établi, il y a *principe anarchique dans la famille et dans le gouvernement*.

* Leibnitz, et avant lui quelques philosophes anciens ont laissé entrevoir cette idée qui ruine de fond en comble tant de fausses théories, et surtout celle de J. J. Rousseau.

Digitized by Google

« Une nation décline et périt, dit très-bien l'auteur, « lorsqu'elle déchoit de l'état parfait, et une nation « ne fait que végéter et languir, tant qu'elle ne peut « parvenir à l'état parfait de législation, témoins les « peuples orientaux, Turcs, Persans, Indiens, les « plus faibles de tous les peuples; car, pour le vrai « Tartare, il est le plus fort de tous ceux qui ne sont « pas chrétiens, parce que sa constitution politique et « religieuse est plutôt imparfaite que corrompue; « peuple toujours jeune, tant qu'il n'est pas établi, « et qu'il habite encore sous les tentes, où commen- « cent et recommencent toutes les nations, et même « celles qui ont fini dans les boudoirs et sur les théâtres. »

On remarquera sans doute que ce dernier trait est d'une force et d'un éclat digne de Montesquieu.

« Il n'y a donc de repos pour un peuple, dit tou- « jours le C. Bonald, que dans l'état parfait de so- « ciété; là seulement est sa véritable force, parce que « les forces et le repos ne peuvent se trouver hors des « voies de la nature; et quoique aucune société ne « soit, dans cet état accompli, non plus qu'aucun « homme, on peut remarquer dans le monde social, « plus de lumières, de vertus, de force et de fixité « chez les chrétiens que chez les autres peuples; et « même en Europe, plus de désintéressement, de gran- « deur, de sobriété, plus de progrès dans les arts de « la pensée, de véritable force enfin, et de fixité chez « certains peuples que chez quelques autres.

« Le passage de l'état imparfait à l'état parfait se « fait sans effort, parce qu'il est naturel. Mais le re- « tour d'un état meilleur à un état moins bon, ne « se fait pas sans trouble et sans déchirement, parce « qu'il est contre la loi de la nature. »

Digitized by Google

Il est facile d'appliquer toutes ces considérations au divorce. Quand nous sommes sortis avec tant de peine de l'anarchie politique, n'y retombons pas encore par l'anarchie domestique; et, pour parler comme Montesquieu, *quand on ôte la république des mains du peuple, il ne faut pas laisser la famille dans celle des femmes et des enfants.*

On observa plus d'une fois qu'avant le christianisme, chez tous les peuples fortement constitués, les mœurs repoussèrent le *divorce* même alors qu'il était autorisé par les lois. Les historiens ont flétri le nom du premier romain qui en donna l'exemple, et tous ont dit qu'il y fut inconnu cinq cents ans. Si Tacite loue les Germains comme les plus sages des peuples barbares, c'est que parmi eux les jeunes filles ne *prennent qu'une fois le titre d'épouses, et reçoivent un seul mari, comme un seul corps et une seule vie* *. Les rédacteurs du *Code civil* ne voient dans le mariage qu'un *acte naturel*, d'autres n'y voient qu'un *acte civil*; mais tous les peuples ont fait de cet acte *naturel et civil*, un contrat religieux. L'homme, dans tous les lieux et dans tous les temps, dit un ancien, appela des Dieux autour de son lit nuptial, comme à ses funérailles et à sa naissance. Chez les Celtes, les jeunes filles, en se mariant, invoquaient la terre qui porte les fleurs et les fruits, et le jeune époux implorait le ciel qui la féconde. C'était la sœur et la femme de Jupiter qui présidait à l'union conjugale, parmi les Grecs et les Romains. C'est elle qui, dans le poète,

* *Tantum virgines nubunt, et cum spe votoque uxoris semel transigitur, sic unum accipiunt maritum quomodo unum corpus unamque vitam* (de Moribus Germanorum).

Digitized by Google

dit à Vénus : j'unirai Enée et Didon par un *lien durable, conjugio jungam stabili.* C'est elle qui les conduit dans l'antre mystérieux. C'est elle qui donne avec la terre le signal de l'hyménée. Les feux du ciel brillent pour les deux époux, et les nymphes, du haut de la montagne, entonnent le chant nuptial. Virgile peignait fidellement les mœurs et l'esprit de l'antiquité. Ceux qui la connaissent un peu savent combien, dans ce genre, elle avait multiplié les cérémonies religieuses. On prodiguait les sacrifices, on consultait longtemps les augures, le pontife prononçait les mots sacrés; on mettait un joug sur le col de ceux qui s'unissaient, pour montrer que le mariage est un véritable joug, et c'est de là que lui vient le nom de *conjugium.* Ainsi donc, après des rits aussi solennels, une femme d'Athènes et de Rome, pouvait s'écrier comme Alzire chrétienne :

Je suis à lui ! l'autel a donc reçu mes vœux !
Et déja mes serments sont écrits dans les Cieux.

Ne serait-il pas étrange qu'aujourd'hui le législateur s'efforçât d'ôter à l'acte le plus important de la vie, tout ce qui, d'un bout de la terre à l'autre, le rendait vénérable et sacré?

Mais on objecte quelques pays protestants où le mariage n'est considéré que comme un contrat civil, où le divorce est permis et où les mœurs même, dit-on, paraissent meilleures.

L'auteur réfute toutes ces objections par des faits, et les aveux des protestants qui ne peuvent être suspects *. Les peuples qui admettent le divorce sont, de leur aveu même, fatigués de la

* Tels que David Hume, etc.

Digitized by Google

licence qu'il introduit. Ses inconvénients effrayent le parlement d'Angleterre, qui s'occupe en ce moment de corriger les effets désastreux d'une loi dont il fut le premier auteur.

Ce sont les nations protestantes livrées aux calculs mercantilles qui nous ont appris à regarder, en quelque sorte, le mariage comme une association de commerce.

« Mais, dit très-bien le C. Bonald, la société domestique n'est point une association de commerce, « où les associés entrent avec des mises égales, et « d'où ils puissent se retirer avec des résultats égaux. « C'est une société où l'homme met la protection de « la force, la femme, les besoins de la faiblesse; l'un « le pouvoir, l'autre le devoir; société où l'homme est « placé avec autorité, la femme avec dignité; d'où « l'homme sort avec toute son autorité, mais d'où la « femme ne peut sortir avec toute sa dignité; car, de « tout ce qu'elle a porté dans la société, elle ne peut, « en cas de dissolution, reprendre que son argent. Et « n'est-il pas souverainement injuste que la femme, « entrée dans la famille avec la jeunesse et la fécondité, puisse en sortir avec la stérilité et la vieillesse, et que n'appartenant qu'à l'état domestique, « elle soit mise hors de la famille, à qui elle a donné « l'existence, à l'âge auquel la nature lui refuse la « faculté d'en former une autre.

« Le mariage n'est donc pas un contrat ordinaire, « puisqu'en le résiliant, les deux parties ne peuvent « se mettre au même état où elles étaient avant de le « former. Je dis plus, et si le contrat est volontaire, « lors de sa formation, il peut ne plus l'être, et ne l'est « presque jamais, puisque celle des deux parties, qui « a manifesté le desir de le dissoudre, ôte à l'autre

Digitized by Google

« toute liberté de s'y refuser et n'a que trop de moyens
» de forcer son consentement. »

Les partisans du divorce ont soutenu aussi qu'il n'avait pas été toujours condamné par la doctrine de l'église catholique. Les écrivains protestants ont déployé à ce sujet une érudition très-vaste et quelquefois embarrassante ; l'auteur, fort de ses principes, ne s'est point engagé dans des discussions historiques qui lui ont paru vraisemblablement inutiles. Les hommes instruits peuvent suppléer à son silence. Ils avoueront que, d'après quelques formules de Marculfe, qui écrivait au huitième siécle, le divorce paraît avoir été permis dans certains cas. Ils savent que Justinien, chrétien lui-même, l'autorisa dans son code ; mais ils n'ignorent pas aussi que le pape Innocent, dès l'an 405, défendit aux époux divorcés de contracter un nouveau mariage, et qu'il les déclare adultères, ainsi que les personnes qu'ils épousent. Là-dessus, le savant Fleury observe que le divorce, autorisé par la loi civile, ne l'était point par les canons. Quant aux exemples qu'on veut tirer de la Pologne, ils ne peuvent rien conclure ; car les nullités de mariage qu'on y prononce quelquefois, et même avec trop de légèreté, ne ressemblent point au divorce tel que veulent l'admettre ses défenseurs.

Après avoir détruit les divers arguments dont ils appuyent leur opinion, l'auteur se résume et redouble de force au terme de son ouvrage. On voit trop rarement paraître des hommes d'un talent aussi élevé, pour qu'on ne fasse pas connaître celui-ci par des morceaux de quelque étendue. Les derniers chapitres sont pleins de beautés. On regrette de n'en pouvoir citer que des fragments.

Digitized by Google

« Admirez, dit l'auteur en finissant, les progrès de « certaines doctrines, et comment l'homme, une fois « écarté du sentier étroit de la vérité, s'égare à mesure « qu'il avance dans les routes infinies de l'erreur, et ne « peut trouver le repos qu'en revenant au point fixe « d'où il est parti. Graces à la force de nos lois, et mal- « gré la frivolité de nos mœurs, les formes du mariage « étaient en France plus sévères, et ses effets beaucoup « mieux assurés de nos jours, qu'ils ne l'étaient autre- « fois. La nécessité de la présence du propre pasteur, « pour la validité des mariages, prévenait les unions clan- « destines; la nécessité du consentement des parents em- « pêchait les engagements imprudents; la bâtardise « même, en dépit de la philosophie, devenait, de jour « en jour, plus déshonorante, et même dans les hautes « classes de la société. Le divorce, toleré par les consti- « tutions des empereurs grecs, la répudiation, quelque- « fois pratiquée chez les Francs, avaient disparu de « nos lois et de nos mœurs; et le christianisme tra- « vaillait, depuis quinze siécles, à conduire l'homme « à la perfection de l'âge viril, en lui donnant, sur « ses devoirs, des idées plus justes, rendues sensibles « par une expression plus décente dans le discours: « et, dans moins de trois siécles, une sagesse, pure- « ment humaine, tantôt sous un nom, tantôt sous un « autre, a fait rétrograder la société jusqu'aux habi- « tudes imparfaites du premier âge, et l'a même re- « jetée au-delà de la barbarie de l'état le plus sau- « vage, comme si les êtres moraux étaient, dans leurs « progrès, soumis à des lois semblables à celles des « corps graves dans leurs mouvements, aussi retardés « dans l'asoension, qu'ils sont accélérés dans la chute.

« En effet, avant Luther et Calvin, il y avait des « passions parmi les hommes, comme il y en a eu de- « puis, comme il y en aura toujours; mais il n'y avait

Digitized by Google

« dans le monde chrétien, ni divorces, ni séparations, « et même on n'était pas loin du temps où les papes « contenaient les peuples, encore grossiers et peu « éclairés, par de grands exemples, et frappaient de « leurs censures les rois qui contractaient des nœuds « illégitimes, ou qui brisaient des nœuds solennels. A « peine la réforme a ouvert aux passions la porte du « divorce, qu'elles s'y précipitent en foule, *Qua data « porta ruunt;* et lorsque les divorces commencèrent « parmi les protestants, l'usage et bientôt l'abus des « séparations s'introduisit chez les catholiques, et alla « toujours en croissant.

« La philosophie paraît à la fin des temps, et « non-seulement elle permet, comme les chefs de la « réforme, la dissolution du lien conjugal, mais elle « le permet avec toutes les variantes de leurs dis- « ciples: elle y ajoute les siennes, et le permet pour « toutes sortes de motifs, et même *pour incompa- « tibilité d'humeur*, ou, ce qui revient au même, « *pour conduite habituelle qui rend la vie commune « insupportable.* Car que ne peut-on pas comprendre « sous le vague de cette expression, aujourd'hui « qu'avec le dégoût des plaisirs domestiques, causé « par la profusion des plaisirs publics ou par l'excès « des plaisirs clandestins, tant d'hommes et de fem- « mes, consumés de dégoûts et d'ennui, loin de pou- « voir se supporter mutuellement, blasés sur toutes « les jouissances, et même sur la vie, ne peuvent « plus se supporter eux-mêmes? Le divorce est permis « pour des motifs tels que nul contrat, dans la vie « civile, ne serait possible, s'il pouvait être résilié « pour des motifs aussi vagues. Encore une législa- « ture, et nous tombons dans la communauté des « femmes et la promiscuité des brutes; car la faiblesse « de l'autorité maritale ne permettrait pas de s'arrêter « à la polygamie des Orientaux. Les législateurs fu-

Digitized by Google

« turs auraient, pour justifier la communauté des « sexes, les motifs que les législateurs passés et pré- « sents ont eus pour proposer une faculté de divorce « aussi étendue ; et si les uns y ont été déterminés « par la fréquence des séparations, les autres s'excu- « seraient sur la multitude des concubinages. Car, « n'en doutez pas, législateurs, déja l'on contracte « moins, et bientôt on ne contractera plus des liens « avilis par l'extrême facilité de les rompre. « Du « temps que les divorces étaient en vogue chez « les Romains, dit Hume dans ses *Essais*, les « mariages étaient rares au point qu'Auguste se « vit obligé de forcer les citoyens à se marier. » Et « quel intérêt pourrait faire supporter à l'homme les « soins et les embarras domestiques, dans un pays « où l'homme, avec une femme et des enfants, n'est « pas sûr, graces à la faculté du divorce, d'avoir « jamais une famille ?

« Ainsi, depuis trois siécles qu'une philosophie hu- « maine dicte des lois à l'Europe, elle lui a donné « le divorce, la démagogie, l'indifférentisme pour « toute religion ; la France, sa dernière conquête, « a supporté le poids de ses mépris et de son or- « gueil ; vil sujet de toutes les expériences et jouet « de tous ses caprices, elle en a reçu le temps de « la *Terreur*, le règne des *Sans-Culottes*, la doctrine « de Chaumette et de Marat, la tyrannie de Robes- « pierre, le culte de la déesse Raison ; et elle a pu « s'appliquer ce que Tacite dit, avec tant d'énergie, « des Bretons, derniers venus sous la domination ro- « maine : *In hoc orbis terrarum vetere famulatu novi « nos et viles in excidium petimur.*

« Ainsi les mœurs de l'homme se sont corrompues, « à mesure que les lois de la société se sont affai- « blies ; et les lois se sont affaiblies, à mesure « que les mœurs se sont corrompues. Ainsi les lois

Digitized by Google

« ont servi d'aiguillon aux desirs, lorsqu'elles n'ont « plus servi de frein aux passions ; et qu'on ne donne « pas comme une preuve de la nécessité du divorce, « la fréquence des séparations. Législateurs, connais- « sez la nature humaine et ses penchants ; si vous « décrétiez aujourd'hui qu'il est permis aux enfants « de repousser par la force les vivacités de leurs « pères, demain vous seriez entourés de parricides.

« La loi, direz-vous, permet le divorce, mais « loin de l'ordonner, elle en gêne la faculté. Mais « s'agit-il de rendre le divorce difficile, ou de rendre « le mariage honorable ? Les passions qui luttent au- « jourd'hui contre la loi de l'indissolubilité, respec- « teront-elles les barrières dont on entoure le divorce ? « Et n'y en eût-il, comme chez les Romains, qu'un « seul exemple au bout de plusieurs siécles, la lé- « gislation française en est-elle moins déshonorée « dans son principe, et la nation française moins « affaiblie dans ses lois ? La loi n'ordonne pas le di- « vorce.... Législateurs, chez un peuple peu avancé « dans les arts, la tolérance du divorce est sans « danger, parce qu'elle est sans exemple. A cet âge « de la société, l'homme ne voit, dans la femme, « que la mère de ses enfants et la gouvernante de sa « maison. Son amour pour elle est de l'estime, et « l'amour de la femme pour son époux est du respect. « La virginité, la chasteté sont en honneur ; et tous « ces raffinements de sensibilité, qui présentent un sexe « à l'autre, sous des rapports de jouissances personnelles « et d'affections sentimentales, sont inconnus à leur « simplicité. Mais lorsqu'une société en est-venue à « ce point que les folles amours de la jeunesse, ali- « ment inépuisable des arts, sont devenues, sous « mille formes, l'entretien de tous les âges ; lorsque « l'autorité maritale y est une dérision, et l'autorité

Digitized by Google

« paternelle, une tyrannie ; lorsque des livres ob-
« scènes, partout étalés, vendus ou loués à si vil
« prix, qu'on pourrait croire qu'on les donne, révé-
« lent à l'enfant ce que la nature n'apprend pas même
« à l'homme fait ; et que tout l'étalage de l'érudition
« et toute la perfection de l'art sont employés à nous
« transmettre l'histoire des vices de la Grèce, après
« nous avoir entretenus si souvent de ses vertus, pour
« nous corrompre à la fois par les mœurs de ses
« prostituées et par les lois de ses sages ; lorsque la
« nudité de l'homme, caractère distinctif de l'extrême
« barbarie, s'offre partout à nos regards dans les lieux
« publics, et que la femme elle-même, vêtue sans
« être voilée, a trouvé l'art d'insulter à la pudeur,
« sans choquer les bienséances ; lorsqu'il n'y a, entre
« les hommes, que des différences physiques, et non
« des distinctions sociales, et qu'à la place de ces
« dénominations respectueuses qui faisaient disparaître
« les sexes sous la dignité des expressions, nous ne
« sommes tous, le dirai-je, que des mâles et des fe-
« melles ; lorsque la religion a perdu toutes ses ter-
« reurs, et que des époux philosophes ne voient, dans
« leurs infidélités réciproques, qu'un secret à se taire
« mutuellement : tolérer le divorce, c'est commander
« la prostitution et légaliser l'adultère, c'est conspirer
« avec les passions de l'homme contre la raison, et
« avec l'homme lui-même contre la société. Après
« cela, fondez des *rosières* pour récompenser la vertu
« des filles, faites des idylles pour chanter la félicité
« des époux, accordez des primes à la fécondité, et
« mettez un impôt sur le célibat, et vous verrez,
« avec tous ces moyens philosophiques, les désordres
« de la volupté croître avec le dégoût du mariage,
« et nos mœurs devenir, s'il est possible, aussi faibles
« que nos lois.

Digitized by Google

« Le territoire de la France s'est accru ; mais sa « dignité, le premier moyen de sa puissance, fondée « sur la décence de ses mœurs et la sévérité de ses « lois, s'est éclipsée. Les étrangers n'ont pu entamer « ses frontières ; et ses propres enfants y ont ruiné « la famille, la religion et l'état, avec la licence « du divorce, du philosophisme et de la démagogie. « L'homme moral a disparu ; et tel que les eaux « qui se perdent dans le sable, inutiles à la culture, « quand elles ne sont retenues par aucune digue, « son ame n'a plus de ressort, parce que ses desirs « n'ont plus d'arrêt. Ces passions violentes, orages « tumultueux du cœur humain, ces combats terribles « de l'amour contre le devoir, du plus impétueux « des sentiments contre le plus puissant des obstacles, « qui honorent la nature humaine, même lorsqu'elle « succombe, et dont la fiction excite tant d'admi- « ration et nous arrache tant de larmes, ne seront « plus que des chimères qu'une postérité dégénérée « reléguera au rang des travaux d'Hercule ou de la « guerre des Dieux contre les Titans. Législateurs, « fermez ces théâtres qui furent si longtemps l'or- « nement de la France. Phèdre, Zénobie, Pauline, « Monime seraient des personnages inconcevables pour « une nation qui connaît le divorce. Andromaque, « réduite à ne pouvoir sauver les jours de son fils qu'en « manquant à la foi promise à son nouvel époux, et jurant « de mourir en formant de nouveaux nœuds, n'exciterait « que la risée de femmes qui pourraient se remarier « du vivant même de leurs maris. Ces grandes scènes « de la société, où l'homme paraît dans toute sa « force, parce que le devoir s'y montre dans toute « sa rigueur, et la vertu, dans toute son austérité, « ne seraient plus dans nos vraisemblances théatrales ; « et, puisqu'il faut des spectacles à un peuple enfant,

Digitized by Google

« on amusera son oisiveté avec des bouffonneries * « de valets, des *lazzi* d'arlequins, des histoires de « spectres et de voleurs. »

Un critique du premier ordre a dit que l'éloquence de Démosthènes n'était qu'une suite de *raisonnements* et de *mouvements*. Il me semble que cet éloge peut s'appliquer tout entier au morceau qu'on vient de lire.

Au reste, l'auteur n'est point embarrassé de cet argument vulgaire qu'on tire de la corruption des peuples même, pour inviter le législateur à moins de sévérité. Il ne veut point que, par une funeste condescendance, la loi devienne la complice des mauvaises mœurs, au lieu de combattre leurs progrès par des rigueurs salutaires. La loi n'est pas faite pour les passions, mais contre elles. Il aurait répondu, comme Phocion au peuple indocile : *Vous ne pouvez avoir le même homme pour esclave et pour magistrat.*

« L'état, ajoute-t-il, n'a de pouvoir sur la famille « que pour en affermir les liens, et non pour les dis- « soudre. Si l'état détruit la famille, la famille à son « tour se venge, et mine sourdement l'état. Hélas ! « nous ne disputons pas au gouvernement le pouvoir « terrible, mais nécessaire, d'anéantir nos familles, « en sacrifiant à sa défense ceux que la nature desti- « nait à la perpétuer, et que nous avions élevés dans « une autre espérance; mais nous lui disputons le

* Jamais on ne s'est tant moqué, sur le théâtre, des idées bornées du peuple, de ses manières empruntées, de ses locutions vicieuses, que depuis qu'il est reconnu souverain. Ces peintures gâtent les gens bien élevés, sans corriger le bas peuple dont il faut respecter le *simplesse* domestique, et ne pas exagérer les droits politiques.

Digitized by Google

« droit de les corrompre, en y détruisant l'autorité « dans le mari, la subordination dans la femme, la « dépendance dans l'enfant, et en ne leur laissant « pas, contre la dépravation publique, l'asile des ver- « tus domestiques; et, puisqu'il faut le dire, on n'a « que trop entretenu les peuples du devoir qu'ils ont « de défendre leurs droits, et on ne leur a jamais « parlé peut-être du devoir qu'ils ont de réclamer leurs « vertus. »

On ne sait point encore avec précision ce qui sera décidé sur le divorce. La France est dans l'attente et dans l'inquiétude. Mais si, dans ce moment, la voix de l'auteur n'est point entendue, elle n'en retentira pas moins dans la postérité. On saura, par son livre, que, dans le siécle des sophismes, les vérités fondamentales n'étaient point perdues, et que des esprits supérieurs les recueillirent au sein de l'expérience et de l'adversité, pour l'instruction des âges suivants.

Cet ouvrage méritait le plus sérieux examen. On a voulu le faire connaître avec quelque détail. L'auteur sera mal réfuté; car, dans ce genre, aucun talent ne paraît capable aujourd'hui de se mesurer avec le sien. On lui opposera seulement quelques autorités, et surtout celle de Montesquieu. Mais ce grand homme n'a pas traité le sujet du divorce avec sa pénétration et sa gravité ordinaires. On ne conçoit pas qu'il soutienne, dans les Lettres Persanes, que l'abolition du divorce est une des causes qui dépeuplent les états chrétiens. La polygamie et la répudiation sont permises dans l'Orient; et l'Asie est-elle moins dépeuplée que l'Europe? Quelques assertions sem-

Digitized by Google

blables, évidemment démenties par les faits et par l'histoire, n'auraient pas dû se retrouver dans l'esprit des lois. *Cette cause de la dépopulation de l'univers*, dit, à ce propos Voltaire, *est une plaisanterie digne d'Usbeck; mais l'est-elle du sage Montesquieu ?* D.

HISTOIRE de France depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires; par le C. F. Emmanuel TOULONGEON, *ancien militaire, ex-constituant, membre de l'Institut national de France : avec cartes et plans*; 2 volumes. A Paris, chez *Treuttel et Würtz*, quai Voltaire, n.° 2.

A l'époque des états généraux, tous les esprits étaient dirigés vers les matières politiques et la théorie des gouvernements; on ne voyait que des législateurs; aujourd'hui on recueille les faits et les leçons de l'expérience, et l'on commence à voir des historiens. C'est le passage des illusions à la sagesse, de l'âge des passions à l'âge mûr. On vieillit de cette manière sans regretter le passé.

Mais l'Histoire de la Révolution peut-elle être écrite par un contemporain ? C'est une objection assez naturelle que le C. Toulongeon entreprend de détruire. « Cette considération, dit-il, n'est que personnelle à « l'écrivain; car on conviendra que celui qui a vu est « plus en état de trouver la vérité, s'il a bien vu. L'in- « convénient même de voir de près, qui nuit à la fa- « culté de saisir l'ensemble, n'existe que pour celui qui,

Digitized by Google

« placé dans un parti, le voit trop rapproché, tandis « qu'il voit le parti contraire de trop loin. Mais celui « qui se serait tenu entre eux, également éloigné des ex- « trêmes, aurait, sans doute, l'avantage d'avoir tou- « jours pu se trouver à portée de voir l'un et l'autre, « et par conséquent, à portée de démêler les causes; « car les causes existent toujours dans les partis opposés; « les événement se passent dans l'intervalle qui les sé- « pare. Ainsi, l'homme qui n'aurait jamais voulu « être homme de parti, aurait l'avantage de s'être « trouvé au milieu des événements et à la distance « nécessaire pour en apercevoir les causes. » Nous n'examinerons pas si cet intervalle existe réellement tel que l'imagination le conçoit, ou si, en le supposant, l'auteur pouvait ou devait s'y tenir. Il nous semble que ses intentions seront mieux comprises que ce raisonnement; et déja l'on s'est empressé de rendre justice à l'esprit de paix et de modération qui a dicté cette histoire; il ne faut pas y chercher quelque aliment à la vengeance, ou quelque consolation à la haine, à peine y trouvera-t-on quelque sujet d'indignation. En peignant les partis en repos, le C. Toulongeon les a dépouillés de ces dehors odieux sous lesquels ils s'étaient vus au moment de l'action. Son but est de montrer les hommes meilleurs qu'ils ne paraissaient, et par là de satisfaire un grand besoin pour tous; celui de moins haïr et de pardonner.

Toutefois ce caractère historique n'est pas sans inconvénient. Il est à craindre qu'une trop grande indulgence pour les crimes, et même les fautes de la révolution, n'affaiblisse les grandes leçons qui nous restent, et alors ce serait avoir beaucoup perdu.

On a fait parade de tolérance dans ce siécle de philosophie, et la tolérance comme la philosophie ne servent plus aujourd'hui qu'à nommer l'abus

Digitized by Google

de l'une et de l'autre. Cette tolérance n'est trop souvent que la faculté de ne pas s'indigner contre les crimes. C'est une paix lâchement conclue aux dépens des principes, paix toujours funeste, et même à ceux qui la proposent. Mais le talent qui s'appuie sur cette vertu nouvelle, à la fois malheureux et coupable, également dépourvu d'enthousiasme et de passion, reste toujours dans ce milieu qui est le médiocre. Je ne m'étonne plus que d'une chose, c'est que la philosophie se plaigne que la tolérance soit si rare.

Pour répondre à l'empressement du public, le C. Toulongeon a publié les deux premiers volumes de cette histoire, qui comprennent les années 1789, 90, 91, 92, jusqu'à la première campagne inclusivement. La narration est divisée en plusieurs époques qui sont celles de la révolution elle-même. Elle est d'ailleurs appuyée de pieces justificatives qui lui donnent un grand prix. S'il faut parler du style, nous dirons qu'il nous a paru élégant par intervalle; mais dépourvu de naturel et de facilité; du reste, semé de plusieurs locutions que, vraisemblablement, l'Institut ne consacrera pas.

Il est vrai que l'auteur a prétendu distinguer par là le caractère et les couleurs particulières à chaque époque. Mais Tacite écrivait au milieu de la corruption du goût, et s'en est garanti : comment la blâmer si on la partage soi-même ? G.

LETTRES de Cicéron, traduites en français; par l'abbé PRÉVOST. Nouvelle édition, par *Goujon* (de la Somme). Paris, chez *Goujon fils*, imprimeur-libraire, rue Taranne, n.° 737.

IL n'est aucun ami de la belle littérature qui ne sache apprécier les lettres de Cicéron. Elles sont classiques

Digitized by Google

comme tous les autres ouvrages de l'orateur romain. On voit, dans les lettres de Racine à son fils, qu'il lui proposait celles de Cicéron comme un modèle d'élégance et de naturel, et quel juge d'un tel mérite! C'est là, dit-il, qu'il faut apprendre à exposer une affaire avec netteté, et à parler des matières d'état avec agrément. Sans doute, Racine partageait aussi cette opinion de Port-Royal, que, pour apprendre à bien écrire en français, il faut beaucoup lire Cicéron.

Mais sous le rapport historique, ces lettres sont plus précieuses encore. On peut les regarder comme des mémoires écrits par une main supérieure, sur l'époque la plus polie et la plus orageuse de la république romaine. On y voit le luxe des gouverneurs dans les provinces étrangères, la magnificence des patriciens dans leurs maisons de campagne, leurs basses intrigues sur la place publique, les sénateurs dispersés loin de Rome par les discordes civiles, leurs craintes, leurs espérances, leurs résolutions toujours conseillées par la peur, et au milieu de ces grandes et dernières secousses de la république; Cicéron ne démentant jamais l'orateur de la tribune aux harangues, et toujours élevé au dessus de son caractère particulier par la raison d'état. Il est découragé jusqu'à la faiblesse dans son premier exil à Dyrrachium; mais il prend des résolutions fortes contre César devenu l'ennemi du gouvernement; et, cependant, malgré les intérêts pressants de la patrie et de sa conservation personnelle, il ne se montre ni moins altéré de gloire, ni moins occupé de ses propres louanges, ni moins sujet à cet amour de la période qui décele l'orateur dans les épanchements de la plus intime familiarité.

Au reste, toutes ces particularités ont été détaillées, et trop longuement peut-être, dans la *vie de Cicéron*, écrite par le traducteur de ses lettres. Je ne sais même

Digitized by Google

s'il n'eût pas été à propos, dans cette nouvelle édition, de réunir deux ouvrages qui ont entre eux un rapport nécessaire.

La traduction que l'on offre au public est jugée depuis longtemps. Elle est digne du talent facile et agréable de celui qui embellit les lettres de Clarice et de Clémentine. Aucun ne dissimula plus heureusement la contrainte et les difficultés particulières au traducteur. Aussi, l'éloge que l'on accorde volontiers à ses traductions, c'est qu'elles se lisent comme si elles n'en étaient pas. Mais cette extrême facilité ne laisse guère le loisir ou le besoin de faire mieux. L'abbé Prévost tombe assez souvent dans des fautes d'exactitude et même d'élégance, qui sont l'objet d'autant de *notes courantes* que l'éditeur a placées au bas de la version. Plusieurs autres additions et corrections font d'ailleurs l'éloge de ses connaissances et de son goût, et rendent cette nouvelle édition très-supérieure à la précédente.

Une table *nominale* ajoutée à la table chronologique de la première édition, offre un nouvel appui à la mémoire du lecteur, qui peut rapporter les événements, soit à des époques précises, soit à des personnages illustres. Mais surtout une table des matières était indispensable dans un livre qui doit être feuilleté. En le donnant sous le double point de vue des événements et des personnages qui y figurent, le C. Gonjon en a su faire un abrégé d'histoire intéressant pour toutes les classes de lecteur. Enfin le texte original est soigneusement épuré.

Toutefois on n'a pu remplir de nombreuses lacunes, et particulièrement celles du livre à *Quintus*, que le temps a le plus maltraité. *Tempus edax rerum*! C'est une réflexion bien amère, et pourtant inséparable du souvenir de cette belle antiquité. Combien d'ouvrages de Cicéron dont nous ne connaissons que les titres!

Digitized by Google

Combien d'autres dont nous ignorons jusqu'au titre ! quelle liste affligeante on ferait des ouvrages du siécle d'Auguste que nous regrettons ! A peine reste-t-il un monument debout à l'époque la plus brillante de l'esprit humain. Tous ces commentateurs, critiques, éditeurs, ressemblent à des hommes occupés à recueillir les débris d'un grand naufrage, que de nouvelles tempêtes menacent de submerger. Leurs efforts sont-ils épuisés, ou doivent-ils obtenir de nouveaux succès ? les amis des lettres ne peuvent abandonner une espérance aussi chère. Ils attendent qu'on ait achevé de connaître les richesses de *Pompeia d'Herculanum*, que la fureur des éléments a dérobées à la barbarie. Ils osent même espérer de ces dernières catastrophes qui ont remué dans tous les sens cette terre classique d'Italie. Trop souvent les Français y recueillirent, au milieu des pleurs de l'humanité, la gloire des armes et des beaux-arts. *Lothaire II ayant pris d'assaut la ville d'Amalfi, en* 1133, *ne se réserva de tout le butin qu'un volume des Pandectes du droit que l'empereur Justinien avait fait compiler.* Et l'on peut considérer cette époque comme l'aurore de la raison humaine, dit Robertson.

Le C. Goujon s'occupe actuellement du volume qui contiendra les lettres à Brutus, et se propose de continuer la collection, si les six premiers volumes sont reçus favorablement. Nous pouvons donc promettre d'avance à nos lecteurs la collection complète des *Lettres de Cicéron*, et au C. Goujon l'estime et la reconnaissance de tous les hommes éclairés.

G.

Digitized by Google

SALON de l'an neuf.

L'EXPOSITION au salon a éprouvé cette année la même lenteur dont on s'était plaint en l'an huit. La cause en est facile à trouver, lorsqu'on considère le court intervalle qui sépare les deux expositions. C'est avec le temps qu'on produit les chef-d'œuvres, et deux années ne sont pas trop longues pour l'artiste qui veut achever le tableau qu'il a conçu. On n'en doit que plus de reconnaissance et d'estime à ceux qui savent se hâter, en évitant les défauts de la précipitation. Cependant leurs tableaux n'ont été envoyés que successivement, et si nous avions voulu plutôt rendre compte du salon, nous aurions été injustes, car nous n'aurions pas tout vu. Il nous est plus doux d'en parler maintenant qu'il a recueilli toutes ses richesses, qu'il brille de tout son éclat, et qu'il nous est permis de louer avec équité.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur la situation des sciences, des lettres et des arts, après douze ans de révolution à l'époque de la paix.

Les tyrans populaires, après avoir fait servir à l'établissement de leur pouvoir l'abus criminel de la pensée, voulurent étouffer cette même pensée, dès qu'ils redoutèrent l'usage qu'en auraient pu faire quelques hommes forts et courageux. Les lumières devinrent un titre de proscription. Le crime poursuivit à la fois et les écrivains qui s'opposaient à ses projets, et quelques-uns de ceux qui les ayaient servis.

Parmi les partisans de l'anarchie on comptait quelques hommes qui n'étaient pas nés sans talent; mais la raison, lorsqu'elle s'est égarée dans un objet, s'égare bientôt dans tous les autres; et le mauvais sens en politique amena le mauvais goût en littérature.

Digitized by Google

Ainsi, à quelques exceptions près, dont nous laissons le choix à nos lecteurs éclairés, on peut dire, que, depuis le commencement de la révolution, jusqu'au 18 brumaire, dix ans furent perdus pour la gloire de la littérature française.

Les sciences exactes furent plus heureures. D'abord elles ne portaient point ombrage à la tyrannie; bientôt elles lui furent nécessaires.

Les fauteurs de la révolution avaient désorganisé l'armée. La plupart des officiers, repoussés par les menaces et les insultes des soldats, avaient quitté leur corps. Cependant, l'Europe entière déclara la guerre à la France; et l'anarchie fut un moment effrayée de son propre ouvrage. A la vue de ce danger, ceux qui gouvernaient alors songèrent plus à leur sûreté qu'à celle de la France. Ils tremblèrent de voir s'échapper de leurs mains l'autorité dont ils avaient dépouillé le peuple, après en avoir déshérité les rois; de toutes parts on rassembla des troupes à la hâte: on pouvait compter sur leur valeur, elles étaient composées de soldats français; mais elles manquaient de discipline et de chefs. Il fut heureux que les armes du génie et de l'artillerie eussent éprouvé peu de désertions. Les soldats avaient été moins insubordonnés, et les officiers étaient restés fidelles à leurs drapeaux; ce fut surtout parmi ces derniers, que l'on trouva ces généraux qui conduisirent les armées françaises à la victoire.

Ces premiers succès avertirent le gouvernement qu'il fallait à nos généraux des lieutenants et des successeurs formés à la même école. Les autres branches de l'éducation étaient négligées; partout furent formées des chaires de mathématiques. Les professeurs habiles ne manquaient pas; ils trouvèrent des élèves dignes d'eux; enfin, on jeta les fondements de cette

Digitized by Google

école polytechnique, qui devait recevoir des mains d'un héros, plus d'étendue, de perfection et d'éclat.

Lorsque l'on voulut former l'Institut national, la classe des sciences exactes, si justement appelée la première classe, soutint surtout, dans la France et chez l'étranger, l'honneur de cette institution naissante.

La musique et la peinture fleurirent encore, et même on les encouragea quelquefois, comme des arts de pur agrément, dont on ne redoutait pas l'influence; mais la musique obtint le plus de faveur, car ses accents étaient nécessaires pour entretenir ce fanatisme héroïque, qui précipitait tout un peuple à ses frontières.

Les effets de la peinture sont moins puissants et universels, quoique sa gloire soit plus réelle et plus durable. *Ut pictura poesis*, a dit le poète : c'est le plus bel éloge que l'on ait fait de la peinture. Elle est sans doute inférieure à la poésie; mais on trouve entre ces deux arts de la ressemblance et de l'affinité. La peinture emprunte de la poésie, l'invention, la composition, la situation dramatique. La poésie imite de la peinture les images et les coloris; plusieurs études sont communes au poète et au peintre; aucune des études du poète et du peintre n'est nécessaire au musicien. Son art, pour parler avec justesse, n'est que la science des sons. Il produit, il est vrai, des sensations vives et rapides, mais légères et fugitives. Ses beautés passent comme la mode, et trop souvent l'artiste survit aux succès de ses ouvrages. Les paroles d'un opéra italien s'allient successivement à trois ou quatre musiques différentes, qui s'effacent et se font oublier tour-à-tour. Les ouvrages d'Homère et les statues antiques (Je considère la sculpture comme une peinture, qui gagne en relief ce qu'elle perd en coloris), l'Iliade et l'Apollon, seront toujours regardés comme les modèles du vrai beau; j'aurais peur, au

Digitized by Google

contraire, que la lyre d'Orphée ne parût un peu ridicule à l'opéra.

Remontons à l'origine de la musique.

S'il m'est permis d'emprunter l'expression singulière, mais expressive de M. Burke; je dirai que la musique n'est point un art *substantif*, ce n'est qu'un art *adjectif*. La musique fut d'abord non pas la compagne, mais la suivante de la poésie.

Les premiers poètes récitaient eux-mêmes leurs vers, en s'accompagnant d'une lyre. C'est aussi la lire à la main que les rapsodes récitaient les vers qu'ils n'avaient pas composés. On voit par-là que l'art du musicien était alors avec l'art du poète, dans les mêmes rapports que se trouve aujourd'hui l'art du comédien.

Les peuples modernes n'adoptèrent point l'usage de la déclamation notée. Les grands poètes créèrent seuls l'harmonie de leurs vers.

Le violon tint lieu de chœur et de musique.

Néanmoins dans le siécle de Louis XIV, où la tragédie et la comédie avaient atteint leur plus haut point de perfection, en se resserrant dans leurs limites respectives, on inventa pour les fêtes royales, un nouveau genre de spectacle, qui devint le rendez-vous de tous les arts, et qui fut dispensé de la régularité, en faveur de la magnificence. Quinaut et Lully créèrent l'opéra.

Dans ce nouveau pacte, entre la poésie et la musique, le poète et le musicien firent ce qu'ils devaient pour se faire valoir mutuellement. Quinaut composa des vers doux et faciles, dont la mollesse se prêtait et s'alliait aux charmes de la musique. Lully sut embellir les vers de Quinaut, sans oublier jamais que le poète seul doit donner l'idée principale, et que le musicien ne peut y ajouter que des idées accessoires.

Ce n'est pas que nous prétendions dire que la musique n'ait pas dû, et n'ait point su franchir avec

Digitized by Google

succès les bornes que Lully lui avaient données ; mais elle ne doit jamais oublier ces principes immuables, sans lesquels l'art dramatique n'existe plus. Piccini et Grétri ne s'en sont point écartés ; ils ont eu peu d'imitateurs.

Depuis quelques années il s'était fait aussi une révolution dans la musique. Le chant était presque banni des opéra, le bruit tumultueux des instruments ne permettait plus à la voix humaine de se faire entendre. Les prétentions exagérées à l'harmonie avaient étouffé la mélodie.

D'un autre côté, les chanteurs à roulades conspirèrent à la fois contre le poème et contre la musique. Ils craignirent d'ouvrir la bouche et de se faire entendre ; ils voulurent avoir des gosiers de rossignols. Ils oubliaient sans doute que si le chant du rossignol charme dans les campagnes ; à la ville, on se rend au théâtre pour entendre les accents de l'homme.

La musique était donc dans une véritable anarchie lorsque le directoire lui prodiguait des encouragements exclusifs. Cependant, dans ces réflexions générales, nous n'avons prétendu comprendre, ni quelques compositeurs vivants qui ont su se préserver de la contagion, ni quelques acteurs qui plairont toujours par un chant pur et naturel.

Cependant la peinture ne perdit rien à la révolution : elle devait y gagner. D'abord la révolution, même dans les jours de crime et de malheurs, offrit de grands tableaux à l'imagination. Ces tableaux ne convenaient point à l'art du poète qui ne pouvait y allier des idées morales ; mais ils suffisaient à l'art du peintre.

Enfin, le luxe en renaissant avec le calme, créa, pour un monde nouveau, des modes nouvelles qui furent toutes favorables à la peinture.

Entrez chez les femmes des nouveaux enrichis, par-

Digitized by Google

tout s'offrent à vos regards des portiques, des vases, des statues. Leurs demeures semblent gardées par les amours et par les graces; ce n'est point une maison, c'est un temple.

Montez cet escalier qui conduit au sanctuaire, vous y foulerez à la fois et les riches tapis que réclame l'hiver, et les fleurs qui ne croissent que pour le printemps. Ne demandez rien qui tienne à la délicatesse de l'esprit et aux formes polies d'une éducation distinguée; vous y trouverez tout le reste. Vestris danse à leurs bals, Garat chante à leurs concerts, elles ont tout ce qui peut se payer. Ces vases antiques ont décoré les appartements de Lays ou d'Aspasie. Ces arabesques ressuscitent pour vous les merveilles que chantait Ovide. Le lit est un autel consacré par les arts au sommeil et à la volupté.

Ne pouvant devenir femmes de bonne compagnie, elles se sont faites houris ou déesses; désespérant de saisir le ton et les convenances du monde social, elles se sont réfugiées dans les miracles de la féerie et des mondes enchantés, véritables divinités, si elles avaient l'esprit d'être muettes! Et comme ces draperies encore sont gracieuses et pittoresques! comme elles dessinent, sans les cacher, les formes et les heureux contours! Elles sont vêtues d'un léger tissu comme d'un nuage transparent; tellement que l'œil saisit à la fois et la tendresse des chairs et la magnificence de l'étoffe argentée, et la variété des plis de leurs robes ondoyantes.

Ainsi le monde nouveau qui n'offre rien aux observations de l'esprit fin et délicat, semble avoir été créé pour l'œil et l'imagination du peintre.

Les événements de la guerre offrirent encore de plus grands avantages à la peinture.

Rome, après avoir vu s'échapper tour-à-tour, et l'empire de la force, et l'empire de la politique, était

Digitized by Google

encore riche de ses souvenirs; ses monuments, ses statues, ses tableaux attestaient la grandeur qu'elle avait perdue; les amateurs allaient en foule visiter ce pays, *deux fois père des arts.*

Les jeunes artistes venaient y chercher des maîtres et des modèles.

La valeur française ravit à Rome ses tableaux et ses statues, et le Muséum de Paris s'enrichit des dépouilles du Vatican. La vue des chef-d'œuvres antiques enflamma le génie des artistes modernes. Ils voulurent immortaliser la valeur qui avait si bien servi les arts. Ainsi, dans le Muséum, tout parle de la gloire de nos armes. Si vous entrez dans cette salle où sont exposés les chef-d'œuvres des Rubens et des Raphaël; c'est le prix de nos exploits guerriers. Si vous revenez dans ce salon qui renferme les ouvrages des peintres modernes, vous y verrez vivre, sur la toile, le courage et les dangers de nos jeunes héros; ce sont les monuments que la reconnaissance des arts vient d'élever à la victoire.

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes,

a dit Voltaire. Si nous ne savons plus les chanter, au moins savons-nous les peindre.

Aussi le premier objet qui frappe les regards de tous ceux qui entrent au salon, pour la première fois, est un tableau allégorique représentant les bienfaits du 18 brumaire.

C'est la plus belle et la plus utile de nos victoires; c'est le triomphe de la véritable liberté sur la licence, et d'un gouvernement sage et protecteur, sur l'anarchie tyrannique. Ce tableau est un des plus marquants de l'exposition, et rappelle les bons ouvrages du C. Callet.

Cette vaste composition, qui présente, au premier

Digitized by Google

coup-d'œil, des tons riches et éclatants, un ensemble fort et harmonieux, ne satisfait pas autant les regards d'un examen attentif.

Le groupe des renommées est enlassé avec beaucoup d'adresse. Plusieurs d'entre elles ont de la beauté; mais les autres détails ne sont pas à l'abri de la critique.

Le pavois n'offre guère que l'épaisseur d'une moulure, on aurait desiré le voir un peu plus soit par dessus, soit par dessous. La figure allégorique de la France, manque de dignité. Le clinquant et la bigarrure de ses vêtements n'ont aucun caractère.

L'Hercule est incorrect et sans action, et telle est en révolution la vicissitude des choses, que les accessoires donnés aux monstres qu'il a terrassés ne sont plus guère de saison; c'est un écueil inévitable pour tous les artistes qui, dans un sujet de circonstance, s'occupent trop de certaines expressions momentanées, au lieu de chercher dans leur sujet ce qu'il peut renfermer d'idées invariables appartenantes à la morale.

En général, malgré l'exemple des grands maîtres qui ont prodigué, dans quelques tableaux du même genre, la richesse et l'harmonie de leurs couleurs, l'allégorie nous paraît un genre froid et incertain qui souvent devient une énigme pour la postérité. Les personnages mythologiques, dont se sert la poésie, n'étaient d'abord que des personnages allégoriques. Mais bientôt les poètes leur donnèrent un caractère moral et des attributs invariables. Ils en firent une famille céleste dont tout le monde connaît l'histoire. Ainsi Vénus et Jupiter peuvent être le principal sujet d'un tableau, comme Alexandre et Didon. Mais les personnages allégoriques ne peuvent guère être employés que comme accessoires. Ils ont besoin, pour être devinés plus sûrement, d'être expliqués par un fait et par des personnages historiques.

Digitized by Google

Par exemple, si, dans le tableau dont il est question, la scène représentait Bonaparte entrant au conseil des Cinq-cents, le sujet serait d'abord expliqué.

Ensuite on pourrait voir, d'un côté, l'anarchie qui succombe avec ses partisans, et entraîne dans sa chute les échafauds brisés, etc.; de l'autre, la victoire sous les traits de Minerve, protégeant Bonaparte de son égide, et tendant la main à la Paix qui lui montre les murs de Lyon relevés, l'agriculture et les arts florissants, l'innocence rappelée. Au reste, nous jetons cette idée sans importance, et nous n'avons pas la prétention de refaire le tableau d'un maître aussi distingué.

(La suite au numéro prochain).

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

L'HIVER rappelle à ce théâtre plusieurs comédiens distingués qui ont été dans les départements recueillir les suffrages d'un nouveau public.

On a déja revu *Talma* dans le rôle d'*Oreste*.

On attend incessamment *Monvel*, *Baptiste aîné* et *Michot*. M.mes *Raucourt* et *Vanhove* vont reparaître.

..... Toute la bande des Amours
Revient au colombier.

M.lle *Mars cadette*, qu'une longue maladie avait éloignée de la scène, vient enfin de lui être rendue, dans les *Dehors trompeurs* et dans le *Bourru bienfaisant*.

Cette jeune actrice a tout ce qui convient à l'emploi des jeunes amoureuses. Un organe doux et mélodieux, une diction juste et précise, un maintien modeste,

Digitized by Google

une figure virginale, et je ne sais encore quelle aimable gaucherie qui sied à l'innocence de ses rôles. Le public a paru jouir à la fois de ses talents et de sa convalescence.

Les autres spectacles ont donné de nouveaux ouvrages pour célébrer la paix avec l'Angleterre. La Comédie française a pu se passer de nouveautés, en remettant au théâtre l'*Anglais à Bordeaux*, comédie en un acte de *Favart*. Ce fut une bonne fortune que d'avoir pu, dans un sujet de circonstance, faire contraster le caractère des deux peuples qui ont la plus grande influence sur les affaires politiques de l'Europe, et qui, à l'époque où cette pièce fut représentée pour la première fois, offraient, dans leurs habitudes privées, dans leur gouvernement, et dans leur littérature, les oppositions les plus prononcées et les plus piquantes.

Un tel sujet, considéré dans toutes ses dimensions, était trop vaste et trop fort pour le talent aimable et gracieux de l'auteur d'Annette et Lubin. Il ne l'a vu que d'un côté, et encore ne l'a-t-il pas approfondi, mais il a jeté sur sa surface des couleurs brillantes.

Le plus grand défaut de l'ouvrage est d'avoir trop de conversations et trop peu d'action.

Il est heureux d'avoir fait loger milord *Brunton*, véritable anglais, rêveur et misanthrope, chez une femme aussi légère et aussi frivole que la marquise de *Floricourt*; mais on aurait pu tirer plus de parti de cette première idée, et en faire naître des situations qui eussent amené, d'une manière naturelle et comique, le développement de ces deux caractères opposés.

L'auteur l'a rencontré une seule fois. La situation est légère, mais il a fait des vers charmants. Lord

Digitized by Google

Brunton rêve, l'heure sonne; il jette les yeux sur la pendule, et dit :

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi, l'art a décoré jusqu'à cette pendule !
On couronne de fleurs l'interprète du temps,
Qui divise les jours et marque les instants;
Tandis que tristement *ce globe qui balance*
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance,
Le Français, emporté par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

Ces vers, agréables en eux-mêmes, ont encore le mérite d'être en rapport avec la situation et le caractère.

Favart aurait dû rendre plus théatral le personnage de *Dormant*, amant de la jeune Anglaise. C'est un homme sensible, raisonnable et discret; j'aurais mieux aimé le voir indiscret, étourdi, galant et frivole dans le cours de la pièce, et à la fin, corrigé de ses défauts, par son amour pour *Clarisse*, comme milord *Brunton* est guéri de sa misanthropie, par son goût pour la marquise de *Floricourt;* par-là, l'auteur aurait, à la fois, obtenu des scènes plus vives et plus gaies, et un résultat plus moral et plus piquant. Nous avons dit qu'il y avait de jolis vers dans l'*Anglais à Bordeaux*, mais souvent le style est maniéré. Nous n'aimons pas entendre dire, en parlant du plaisir, que

C'est un printemps qui fait naître des fleurs
Sur les épines de la vie.

Jargon de boudoir, que doit repousser la bonne comédie.

L'*Anglais à Bordeaux*, représenté par les premiers sujets de la comédie française, a été entendu avec plaisir, mais il n'a point excité d'enthousiasme, ni même d'applaudissements. On pourrait trouver à cela des raisons, dont les comédiens ne sont pas respon-

Digitized by Google

sables. Mais peut-être, dans les représentations suivantes, serait-il possible à quelques-uns d'entre eux de suppléer à la longueur de l'action par la vivacité de leur jeu. D'ailleurs, cette pièce n'offre plus ni danses, ni chants; et un spectacle consacré à la paix est une fête dont le spectateur veut sortir en chantant des couplets, qui prolongent son ivresse et ses plaisirs.

O.

ANNONCES.

HISTOIRE naturelle des poissons, par le C. *Lacépède*, continuateur de Buffon, in-4.°, tome 3, avec 34 planches, représentant 102 espèces d'animaux. Prix, 15 fr. 50 cent. broché en carton. A Paris, chez *Plassan*, imprimeur-libraire, rue de Vaugirard, n.° 1195, entre celle des Francs-Bourgeois et l'Odéon. On rendra compte de cet ouvrage.

HISTOIRE civile et commerciale des Colonies anglaises dans les Indes occidentales, depuis leur découverte, par *Christophe Colomb*, jusqu'à nos jours; suivie d'un tableau historique et politique de l'île de St-Domingue, avant et depuis la révolution française, traduit de l'anglais de Bryan-Edouard, par le traducteur des Voyages d'Artur-Young en France et en Italie; 1 vol. in-8.° de 500 pages sur papier carré fin, orné de la carte générale des Indes occidentales. Prix, 5 fr. pour Paris, et 6 fr. 50 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

TABLETTES chronologiques des révolutions de l'Europe, du C. *Hoch* de l'Institut national. Seconde édition corrigée et continuée. Prix, 1 fr. 20 cent. A Strasbourg, se vend, chez les frères *Levrault*; et à Paris, chez les mêmes, quai Malaquais. An 9.

L'*Annuaire de la librairie et des productions littéraires de Paris*, par *Guillaume Fleischer*, annoncé pour paraître en vendémiaire an 10, est retardé de

Digitized by Google

quelques mois. L'utilité d'un tel ouvrage, la nécessité de lui donner toute la perfection dont il est susceptible, excuseront assez le retard.

De l'Influence des Arts, sur le bonheur et la civilisation des hommes, par *Blanchart*, *de la Meuse*, avec cette épigraphe :

> On peut regarder l'instruction comme l'effet et le besoin de la civilisation.

Rapport sur l'Instr. publ. par *Chaptal*. A Paris, chez *Solvet*, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n.° 123, an 10, br. 8.° Prix, 40 cent.

Vues sur l'organisation de l'Instruction publique, avec un projet de loi, et un projet de réglement pour les Ecoles publiques ; par *J. B. Mathos*, professeur à l'Ecole centrale du département des Basses-Pyrénées. A Paris, chez *Obré*, libraire, rue Mignon, n.° 1, quartier de l'Odéon ; et chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42, an 10.

Ladouski et Floriska, par L.... orné de gravures, 4 vol. A Paris, chez *Dentu*, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

Grammaire raisonnée, à l'usage de la jeunesse ; par *Charles Panckoucke*, quatrième édition, corrigée et augmentée, d'après les notes que l'auteur avait préparées avant sa mort. Prix, 3 fr. 50 cent., et 4 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez la veuve *Panckoucke*, imprimeur-libraire, rue de Grenelle, n.° 321, faubourg Germain, en face de la rue des Pères.

Anciens poids exprimés en nouveaux poids, et prix de la livre et de l'once nouvelles, d'après le prix de la livre et de l'once anciennes, ouvrage utile et nécessaire aux marchands épiciers, pharmaciens, balanciers, et à tous les marchands et négociants qui font usage des poids ; par le C. *Laurent*. Prix, 60 cent. A Paris, chez le C. *Brunet*, rue Git-le-Cœur, et à son dépôt de librairie, le soir, au théâtre du Vaudeville.

Errata. P. 195, lign. 26, au lieu d'*annoncent*, lisez amenent.

P. 203, lign. 18 et 19, mettez un point après l'*intrigue ;* et une virgule après *incident.*

P. 212, lign. 23, au lieu de *elle reçut*, lisez reçut-il?

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

SUITE du Précis sur l'état de l'Europe.

LA Suisse est placée entre la France et l'Autriche à peu près comme la Hollande entre la France et l'Angleterre; avec cette différence cependant que la république batave est hors des limites naturelles de la France, et que l'helvétique, embrassée par le Rhin, est, pour ainsi dire, dans nos eaux, et qu'elle faisait même autrefois partie de la Gaule. Pour bien apprécier la position actuelle de l'Helvétie, dont les troubles intérieurs ne sont pas sans conséquence pour le repos de la France, ni même sans danger pour la tranquillité générale de l'Europe, il faut jeter un coup d'œil sur sa situation précédente.

Au moment où quelques cantons se furent révoltés contre la maison d'Autriche, où quelques autres dans la ferveur de la réforme, eurent chassé leurs princes particuliers; et, rompu ainsi les liens qui les attachaient à l'empire germanique, ils cesserent d'être sujets sans devenir plus indépendants. Au lieu d'avoir un maître à eux et pour eux, ils furent soumis à l'influence de dominations étrangères, opposées entre elles d'intérêts, et souvent ennemies l'une de l'autre. Le peuple suisse ne fut plus lui, et de peur de redevenir allemand, il se fit anglais et français. On vit la religion présider à ce partage; car la religion que certains hommes croient finie dans le monde, parce qu'il n'y en a plus chez eux, règle le destin des nations même alors qu'elle ne dirige plus les conseils des rois.

La Suisse, pour ne plus retomber sous le joug autrichien, se jeta dans les bras de la France, voisine de ses frontières, et puissante ennemie de l'Autriche; mais les cantons catholiques qui redoutaient les can-

Digitized by Google

tons protestants, firent tard une alliance particulière avec le gouvernement français, aussi reconnu et plus respecté, peut-être, à Soleure qu'à Paris. Les cantons protestants alarmés à leur tour de cette affection particulière de la France pour la partie catholique de la confédération, avaient recherché l'appui de l'Angleterre, et même, dans des temps postérieurs, celui de la Prusse devenue comme souveraine de Neufchâtel, haut et puissant allié de la ligue helvétique. L'habile Angleterre met un prix à tout, et particulièrement à sa protection. Tandis que le gouvernement français payait aux Suisses leur amitié par les pensions et les bienfaits qu'il répandait dans les cantons, et par les priviléges lucratifs que n'obtenaient pas les régnicoles eux-mêmes, les Anglais attiraient dans leurs fonds publics l'argent de la Suisse, qui respectait encore plus ses capitaux que ses capitulations.

La Suisse se croyait libre; les étrangers le croyaient aussi; et, comme d'ailleurs, il était reconnu, sur la parole de Montesquieu et des admirateurs des Grecs et des Romains, que *la vertu est le mobile des états populaires*, la Suisse était, de l'aveu de toute l'Europe, la patrie exclusive de toutes les vertus.

Des Anglais, dont les guinées trouvent partout, et particulièrement en Suisse, un accueil très gracieux, vantaient l'humeur hospitalière de la nation helvétique; des Français qui n'y donnaient aucun signe de religion, s'extasiaient sur la tolérance dont y jouissaient tous les cultes : des grands seigneurs qui y passaient *incognito*, admiraient l'égalité qui régnait dans cette contrée; et des voyageurs, qui arrivaient et partaient sans qu'on prit garde à eux, vantaient sa liberté. L'excellente discipline des troupes suisses, inébranlables dans leurs devoirs, parce qu'une éducation religieuse leur apprenait de bonne heure à les connaître, faisait croire à la force inexpugnable des cantons; les hommes religieux y trouvaient de l'attachement à la religion; les philosophes, beaucoup de philosophie irréligieuse; les naturalistes, de grands effets; les artistes, des sites romantiques, et de tant de qualités réelles, de préventions favorables, d'exagérations ridicules, se formait pour la Suisse, une je ne sais

Digitized by Google

quelle force d'opinion qu'il était plus facile d'admettre que d'expliquer. Mais ceux qui, n'ayant étudié de la Suisse que sa constitution, la connaissaient bien mieux que les désœuvrés qui en avaient gravi les montagnes ou dominé les sites, n'ignoraient pas que ce corps ou plutôt cet assemblage informe de parties inégales et hétérogènes, rapprochées et non réunies, voisines de territoire, différentes d'éléments politiques, et surtout d'éléments religieux, renfermait de nombreux principes de dissolution. Ils savaient que ces gouvernements *éternels*, selon Montesquieu, n'avaient, depuis longtemps, que l'apparence de la vie; qu'un état populaire, pauvre, et dont les particuliers sont riches, est dans la situation la moins propre à la guerre, parce que le public y est sans moyens, et le particulier sans énergie, et qu'enfin la guerre ne se fait plus que par honneur, c'est-à-dire par devoir, chez les peuples modernes qui ne craignent plus l'esclavage, l'enlèvement de leurs femmes, la perte de leurs biens, ou même la honte des *fourches caudines*. Ces vrais philosophes ne doutèrent donc plus que la ligue helvétique ne fut dissoute au premier choc, lorsqu'ils virent, en 1793, le canton le plus puissant obligé, pour couvrir ses frontières, de lever quelques troupes, donner aux soldats une paye plus que double de celle que donnent les grandes puissances, et ne pouvoir en trouver.

La Suisse, dans le cours ordinaire des événements, n'avait pas à redouter la guerre étrangère, et elle prévenait la guerre civile, en occupant et consommant au loin sa nombreuse et robuste jeunesse. La France et l'Autriche se faisaient la guerre sur les bords fertiles du Rhin ou du Pô; et n'imaginaient même pas possible de porter et de nourrir leurs armées sur les hauteurs escarpées, ou dans les gorges resserrées des Alpes Rhétiennes. La Suisse couvrait, dans toute sa longueur, la partie centrale des frontières de l'un et de l'autre de ses puissants voisins; et, ne pouvant interposer sa médiation pour abréger les fléaux de la guerre, elle interposait, en quelque sorte, son territoire pour en resserrer le théâtre.

Mais l'orage de la révolution a grondé sur l'Europe,

Digitized by Google

et la Suisse a été entraînée dans son tourbillon. La révolution française y a fait éclore ces germes de mort que les différences politiques, et surtout religieuses, y avaient déposés. Ces contrées jusqu'alors si paisibles, où d'antiques faits d'armes n'étaient plus que le sujet des récits du vieillard ou des chants de l'épouse, ont été livrées à tous les fléaux de la guerre étrangère et à toutes les fureurs des discordes civiles. Alors on n'a plus retrouvé, dans ce malheureux pays, ce que des philosophes prévenus et ignorants avaient exalté avec tant d'enthousiasme; mais il a montré, dans quelques parties, ce qu'ils n'avaient eu garde d'y voir; et le zèle pour la défense de la religion a produit, dans les cantons les plus faibles et les plus pauvres, des prodiges de courage et de dévouement auxquels rien dans l'histoire ancienne et moderne ne peut être comparé. Un fanatisme athée a voulu déshonorer cette noble indignation d'un peuple en la traitant de fanatisme religieux; puissent, pour leur honneur, les peuples les plus fameux imiter, dans de pareilles extrémités, l'héroïque constance de cette poignée de pâtres, de femmes et d'enfants! Il est temps d'admirer l'héroïsme dans les sociétés chrétiennes. Les pires de tous les flatteurs, ceux des peuples et des tribuns, ont trop exagéré les vertus des anciennes républiques. Sachons enfin admirer les actions magnanimes de nos contemporains.

La Suisse, vaincue plutôt que soumise, gouvernée depuis par ses concitoyens, n'a pas cessé d'être sous l'influence de la France. Son organisation politique a souffert des modifications dont le détail peut intéresser des Suisses. Ils y trouvent un aliment à leurs affections personnelles; nous croyons devoir épargner ces détails à nos lecteurs pour fixer uniquement leurs regards sur ce qui se passe actuellement en Suisse, et qui est digne d'une sérieuse considération.

La diète helvétique travaille à fixer enfin le mouvement révolutionnaire, en arrêtant, s'il est possible, une constitution définitive. Le parti presbytérien penche pour donner plus d'unité au gouvernement; le parti catholique voudrait revenir à la souveraineté individuelle des cantons et à leur union fédérative. Cette

Digitized by Google

contradiction remarquable entre les principes religieux de chaque parti et ses opinions politiques [illegible] aisément. Les cantons protestants reclament [illegible] dans le gouvernement, comme un moyen pour [illegible] domination sur l'Helvétie; et le parti [illegible] qui redoute cette domination comme le plus grand [illegible] malheurs même pour sa religion, croit y [illegible] en revenant à son ancienne constitution fédérative [illegible] semblait du moins laisser à chaque canton son indépendance. Il est même à croire que, si ce dernier système prévalait, quelque puissance voisine saisirait cette occasion pour offrir aux cantons catholiques, moins riches et plus belliqueux, la protection spéciale qu'ils trouvaient autrefois dans le gouvernement français; et comme l'Angleterre regagnerait tôt ou tard, sur les cantons protestants, l'influence qu'elle y a toujours exercée, la France ne trouverait plus que des ennemis là où le voisinage et la reconnaissance lui donnaient des alliés.

Mais il est impossible aujourd'hui, pour la Suisse, de revenir au gouvernement fédératif, véritable démocratie d'état, la plus faible de toutes les institutions politiques, parce que le principe de division ou de popularisme est dans le tout comme il est dans chaque partie. Ainsi donc, comme on l'a dit plus haut, Montesquieu a avancé une grande erreur lorsque, trompé par des exemples tirés de l'histoire des Grecs et qui ne sont nullement applicables à nos temps modernes, il appelle *éternels* des gouvernements qui devaient, quarante ans après, tomber au premier choc.

On me permettra une comparaison. Si les tours de Notre-Dame de Paris venaient à s'écrouler, on les rebâtirait telles qu'elles sont, plus belles peut-être; parce qu'il n'y a dans leur construction rien que de naturel à la destination de ces sortes d'édifices; mais il n'y a pas d'architecte au monde qui pût rétablir, s'il était détruit, cet arc-boutant de l'église Saint-Nicaise de Rheims, qui s'ébranle sensiblement au mouvement d'une certaine cloche, parce que cet effet, contre la nature d'un édifice et hors de toutes les règles, a été produit par une combinaison d'accidents qui s'est faite sans dessin, et que les hommes ne peuvent connaître, et encore moins reproduire. L'application est facile à saisir.

Digitized by Google

La France, dont le temps avait fondu la constitution dans le moule de la nature, renversée par la révolution, se relève sur ses bases antiques, et même plus grande et plus forte; la Suisse où des institutions fortuites étaient nées les unes après les autres, et non les unes des autres, à mesure que des événements politiques en avaient fait sentir le besoin, la Suisse ne peut pas plus se rétablir dans la même position que reproduire les mêmes événements. D'ailleurs, la confédération helvétique avait commencé dans l'amitié et pour la nécessité d'une défense mutuelle; elle ne peut renaître dans la haine et les rivalités de petits états, qui cherchent à s'asservir réciproquement. Il faut avoir le courage de le dire : *La Suisse est hors d'état de se gouverner elle-même.* Puisse cette vérité lui être démontrée par la raison et sans le secours d'une cruelle expérience! Puisse-t-elle repousser les conseils de la vanité nationale, ou de la haine étrangère! Puisse-t-elle sentir qu'aujourd'hui que les événements l'ont lancée dans le tourbillon politique de l'Europe, son repos une fois violé par la guerre, n'en sera plus respecté à l'avenir; que le théâtre de la lutte, entre deux grandes puissances désormais fixé en Italie, s'étendra plus d'une fois sur son territoire, et que, dans cette position, « l'état de dépendance, quand il est inévitable, a, pour un peuple, « tous les inconvénients de la sujétion sans en avoir « les avantages *. »

Quelles que soient, au reste, les préventions trop bien fondées que d'affreux souvenirs ont laissé dans le cœur de ces hommes simples et profondément exaspérés, le gouvernement français saura les dissiper, à force de sagesse, de vertus et de désintéressement : les peuples n'ont pas plus de mémoire que les gouvernements.

La partie supérieure de l'Italie, bouleversée comme la Suisse et la Hollande, travaille comme elles à se donner une existence politique, car la constitution

* Du Traité de *Westphalie* et de celui de *Campo-Formio*.

Chez Lenormand, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Digitized by Google

française a fait naître, chez nos voisins, une foule de constitutions, comme au 16.me siécle la réforme de Luther enfanta ce nombre infini de sectes qui l'épouvantèrent lui-même. Mais, dans l'effort que font certains états pour occuper une place en Europe, ils ne considèrent pas toujours celles qu'occupent leurs voisins. Le monde politique est une relation d'états, comme chaque état politique est une relation de familles, et chaque famille une relation d'hommes.

Songeons toujours que la maison d'Autriche est voisine de ces nouvelles républiques italiennes.

Les républiques populaires, fondées par les passions, ont, à leur naissance, une force prodigieuse d'agression; mais elles ont très-peu de force de résistance; cette dernière force ne se trouve que dans la raison qu'elles n'ont point consultée, et dans la nature dont la loi repousse leurs institutions. Ces sortes d'états offriraient encore moins de résistance aujourd'hui que les puissances font précéder leurs généraux par leurs émissaires, et leur canon par leur argent; quand on peut, au moyen d'un chiffre et de quelques zéros, mettre sur un quarré de papier la valeur d'un état entier, il n'y a de probité démontrée que celle de l'homme à qui l'état appartient, parce qu'il appartient lui-même tout entier à l'état. D'ailleurs la profession militaire est toujours subordonnée dans les états populaires aux emplois civils et aux professions lucratives. Et s'il y a encore quelque honneur et quelque courage, on ne le trouve plus que dans les troupes étrangères, à qui les nationaux plus utilement occupés pour leur fortune, confient, comme en Hollande, la défense de l'état.

Il faut donc, pour l'intérêt de la France, de l'Italie, de l'Europe même, placer aux portes des états autrichiens, une puissance suffisamment forte, et convenablement constituée pour se défendre elle-même en attendant les secours de la France, son alliée naturelle.

La France un jour ne trouverait qu'ingratitude et faiblesse dans de petits états, où de grandes mesures militaires effrayeraient de petits intérêts privés; elle trouvera de la reconnaissance dans une puissance forte qui n'aura rien à craindre d'elle. Aujourd'hui que la

Digitized by Google

France est parvenue au terme de son agrandissement, ses voisins ne doivent plus en attendre que des modèles et des secours.

Cependant l'Italie restera encore partagée en plusieurs puissances; mais elles se réduiront avec le temps. Heureusement pour l'espèce humaine, le système des petits états est fini en Europe : non que les petites administrations ne soient peut-être plus favorables au bien-être physique de l'homme; mais les grands états sont plus favorables au développement des grandes vertus qui honorent et qui conservent la société. Dans beaucoup de petits états de l'Europe, le peuple était mieux logé, et surtout mieux nourri qu'en France; mais nulle part les classes destinées aux armes, aux lois et à la religion, n'eurent plus d'honneur et d'intégrité. Comme il n'y a pas de petit désordre dans un grand ensemble, il est nécessaire que l'ordre règne dans un grand état, comme il est nécessaire que la discipline soit sévère dans une grande armée. L'assassinat, par exemple, n'était fréquent en Italie que parce que les gouvernements n'y étaient pas assez forts pour oser être justes.

Nous parlerons une autre fois de l'état de Naples et de celui de l'église.

Le pape, au milieu des puissances chrétiennes, ne peut plus être aujourd'hui, sous le rapport de ses états, qu'un grand seigneur dans ses terres; mais son autorité spirituelle s'accroîtra de tout ce que l'agrandissement des autres puissances lui a été de force proportionnelle dans l'ordre temporel, et l'influence même politique qu'il en recevra, comme père commun des chrétiens, peut servir efficacement à l'affermissement de la religion chrétienne, qui ne peut plus être séparée des progrès de la civilisation.

(La suite au numéro prochain).

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

DES lettres de félicitations parviennent de tous les points de la France, au pacificateur de l'Europe. Les divers corps constitués, devenant, en cette occasion, les interprètes de la voix publique, expriment, tour-à-tour, l'admiration et la reconnaissance. Chacun fonde sur la paix des espérances particulières. Tous se livrent aux espérances générales.

Jamais les unes et les autres ne furent mieux fondées. La France guerrière, devenue une puissance en repos, semble être arrivée au terme de la grandeur et de la consistance. Sa gloire militaire répandue dans tout le monde connu, ses limites reportées sur le Rhin, garant plus sûr de leur inviolabilité, que les combinaisons des cabinets; la durée même de la guerre, qui nécessite la durée de la paix; enfin, le nom de celui qui nous mena si vivement à la victoire et à la paix, et fut plus prompt à réparer que la révolution à détruire; tout présage une suite de prospérités, qui doit former une autre époque de notre histoire.

Les dispositions intérieures de la France, la rendent encore plus digne et plus voisine des bienfaits de la paix. Il faut l'avouer, parmi les causes honteuses de nos malheurs, il s'y mêla, pour beaucoup, le besoin de faire l'essai de nouvelles théories politiques. Alors on tenta l'expérience hasardeuse de laisser un moment la France sans culte national, c'est-à-dire, sans garantie de la société. Mais, comme après une inondation l'on s'empresse de reconstruire les digues et les travaux qui peuvent s'opposer à de nouveaux ravages, le gouvernement du 18 brumaire, a cherché dans la religion, la sanction et le complément des lois politiques, et il a fondé nos destinées futures sur les bases de tous les empires qui doivent durer. Disons-le hautement, puisque chacun l'a pensé, cette mesure forte et décisive distingue à jamais notre gouvernement de tous ceux que nous avons essayés. C'est elle qui concilie nos espérances avec tous les faits de l'histoire. C'est elle qui a résolu ce

Digitized by Google

problème, proposé par la philosophie alarmée : *Comment peut-on rétablir les mœurs d'une nation?*

Pendant la révolution, on appelait la France *régénérée;* et ce nom ne lui convenait pas plus qu'à un malade exposé à une crise qui décidera de sa mort ou de sa vie. Aujourd'hui nous pouvons l'appeler, à plus juste titre, la France nouvelle. L'épreuve semble finie. Le nouveau système de l'Europe va s'essayer sous les auspices de la *France nouvelle.* Désormais l'observateur, interrompu jusqu'à présent par le cri de nos victoires, nous dira comment l'activité nationale se dirige vers les objets de prospérité publique, comment le Français, dépouillant, avec gloire et sécurité, son habit de guerre, reprend insensiblement les mœurs de famille, tandis que sur nos routes, que sûrement l'on achevera de réparer, les étrangers viendront de toutes parts admirer nos fêtes, nos manufactures, et l'Apollon du Belvedère. G.

Les CC. Clément, évêque de Versailles, Nicolas, évêque de Nancy, Sousignon, évêque à Sens, et Nicolas, évêque de Cayenne, ont donné leur démission. Joseph de Berri, évêque de Carpentras, et Laurent Michel-Eon de Cely, évêque d'Apt, ont donné leur démission. L'évêque de Sens, résidant à Rome, a remis lui-même, au pape, la démission de son siége.

L'évêque de Vaison, écrit à M. de Spina: « Je « n'attends que la réception du bref de sa sainteté, « pour lui donner une marque de mon obéissance, en « lui adressant la démission de mon siége. »

L'archevêque de Toulouse a aussi écrit à sa sainteté, que quoiqu'il ne sût encore que par le bruit public qu'elle lui demanderait sa démission, il se hâtait de la lui offrir, avec toute la soumission qu'il devait au Saint-Siége.

L'adresse de remercîment du parlement d'Angleterre au roi, à l'occasion de la signature des préliminaires de paix avec la France, a passé à l'unanimité. Le lord Cornwallis arrive en qualité de ministre plénipotentiaire de sa majesté au congrès d'Amiens.

Digitized by Google

En Angleterre comme en France, les préliminaires de la paix ont semblé la paix définitive, et cette confiance des deux peuples est sans doute le plus bel hommage qu'ils pouvaient offrir à leurs gouvernements. Tous les ports se sont ouverts, et les vaisseaux marchands se hâtent de recommencer leurs expéditions les plus lointaines. Des sauf-conduits réciproques assurent la libre navigation du commerce, dans les parages que les bâtimens pourraient atteindre avant l'époque où les prises maritimes doivent être restituées *.

Un arrêté du 18 vendémiaire an 10 prohibe les armements en courses. En rappelant les dispositions de l'article XI des préliminaires de paix, il déclare pareillement nulles toutes prises faites sur la Grande-Bretagne, ses alliés, leurs sujets et vassaux, dans les lieux et délais que mentionne cet article, par des bâtiments armés sortis des ports de la république, postérieurement à la signature des préliminaires, et lorsque la nouvelle en était parvenue dans ces ports. (Un arrêté, du 5 brumaire, offre la même garantie aux vaisseaux du Portugal).

Le premier brumaire, un brick anglais est entré dans le port de Boulogne. Il avait à son bord cent soixante prisonniers français, qui sont descendus au milieu des acclamations générales. Les Boulonnais, qui se trouvaient parmi eux, ne pouvaient assez admirer les travaux immenses, qui, depuis six mois, en dépit des bombes de l'ennemi, ont augmenté et embelli le port de leur ville.

Beaucoup de bâtiments, richements chargés, sont entrés dans les ports d'Anvers et d'Ostende.

L'Académie des sciences de Pétersbourg vient de perdre un de ses membres, par la mort de M. de Vauvillers, membre de notre ancienne Académie des sciences, et du conseil des Cinq-cents. M. de Vauvillers, avantageusement connu dans la république des lettres, par sa traduction de Pindare, et son érudition

* Voyez l'art. XI des préliminaires de paix, insérés dans le N.° XXXII du *Mercure*.

Digitized by Google

étendue, n'était pas moins distingué par ses talents pour l'administration. En 1789, il contribua puissamment à sauver la ville de Paris, d'une disette de pain, que les troubles politiques rendaient encore plus alarmante. En 1795, dans des circonstances semblables, et même plus difficiles, le ministre de l'intérieur Benezech, qui aimait particulièrement M. de Vauvilliers, l'appela près de lui; et ses conseils et son zèle infatigable concoururent à rétablir l'ordre dans l'administration des vivres de Paris, et la circulation générale des grains. Bientôt après, le philosophe religieux fut encore tiré de sa retraite. Une nouvelle session du corps législatif se formait sous les auspices les plus favorables. M. de Vauvilliers y est porté par l'estime et la confiance de ses concitoyens; il ne peut se refuser au bien qu'on espère. Victime de la proscription de fructidor, et obligé de fuir en Russie, Paul I.er, qui l'avait connu à Paris, lui accorda une place dans son Académie; mais le délabrement de sa santé l'empêcha de rendre à ce corps tous les services que ses talents lui promettaient. Déja même le souverain actuel de la Russie avait permis à M. de Vauvilliers de retourner en France, en lui continuant sa pension d'académicien, lorsque la mort l'a enlevé aux lettres et à sa patrie, qu'il avait toujours honorée.

On n'a pas oublié que le 10 messidor an 8, Bonaparte, revenant d'Italie, après la bataille de Maringo, s'arrêta sur les ruines de Lyon, posa la première pierre des façades de la place Bellecour, et promit à cette ville infortunée le retour de son ancienne splendeur. Cette promesse est en partie réalisée. Le commerce et l'industrie retrouvent chaque jour leurs ouvriers et leurs capitalistes, et la paix générale achève de rouvrir toutes les communications. Le département du Rhône a vivement exprimé sa reconnaissance au premier consul; mais Lyon lui devait un hommage particulier. Le préfet, le C. Najac, vient d'ouvrir un concours pour le plan d'un monument à élever au milieu de la place BONAPARTE (autrefois place Bellecour). Ce monument devra être surmonté de la statue pédestre d'un héros : les accessoires seront les em-

Digitized by Google

blèmes de la victoire, de la paix, des arts et du commerce. On y adaptera les statues de bronze, représentant le Rhône et la Saône, qui décoraient l'ancien monument de cette place (C'était une statue équestre de Louis XIV, faite par Desjardins).

Le même sentiment a dicté la même idée au conseil-général du département de la Seine. Sur la proposition du préfet, il a arrêté, unanimement et comme organe de l'opinion publique, qu'il serait érigé dans la capitale un monument qui transmette à la postérité la reconnaissance de la ville de Paris envers Bonaparte, premier consul et pacificateur de l'Europe. Une commission a été nommée de suite pour examiner les moyens d'accélérer l'exécution de ce monument.

Le célèbre comte de Rumford est à Paris. On assure qu'il a imaginé de nouveaux procédés, plus simples encore et plus économiques, pour l'économie domestique, et le soulagement des pauvres.

NOMINATIONS.

Le C. *Suvée*, peintre, professeur à l'école spéciale de peinture, est nommé directeur de l'école française des beaux-arts à Rome.

La place de secrétaire-général des consuls est supprimée. Les archives du gouvernement seront transportées dans le Palais des Tuileries, et à portée du cabinet de travail des consuls : elles seront sous la direction du secrétaire d'état. Le premier consul voulant donner un témoignage de sa satisfaction au C. *Lagarde*, qui avait occupé jusqu'à ce jour la place de secrétaire-général, l'a nommé à la préfecture de Seine-et-Marne.

Le C. *Lucien* BONAPARTE revient à Paris dans quelques jours.

Le C. *Saint-Cyr*, conseiller d'état, est nommé, à sa place, ambassadeur de la république, à Madrid.

Le C. *Dupuis*, ancien intendant des Iles de France et de la Réunion, est nommé secrétaire de légation pour les négociations de la paix avec l'Angleterre.

Le C. *Caffarelli*, préfet de l'Ardèche, est nommé préfet du Calvados.

Digitized by Google

Le C. *Bureau-de-Pusy*, est nommé préfet de l'Allier.

Le C. *Loysel*, ex-administrateur de la régie de l'enregistrement, est nommé préfet de la Meuse-Inférieure.

Le C. *Robert*, inspecteur aux revues, remplace le C. *Caffarelli* dans la préfecture de l'Ardèche.

Le C. *Bellot*, membre du conseil général de l'Hérault, est nommé préfet du Cher.

Le C. *Latourette*, sous-préfet à Tournon, est nommé préfet du Tarn.

Le C. *Guinebaud*, ex-préfet des Basses-Pyrénées, est nommé commissaire-général des relations commerciales à Oporto.

Le C. *Harmand*, ex-préfet du Haut-Rhin, est nommé commissaire des relations commerciales à Dantzig.

Alexandre I.er a été couronné à Moscow, le 27 septembre (5 vendémiaire).

D'après un arrêté du 8 brumaire, il sera accordé, dans chaque corps, un nombre de congés égal au huitième de l'effectif actuel des sous-officiers et soldats. Ces congés absolus seront expédiés une moitié au 1.er nivose, et l'autre moitié au 1.er ventose an 10. Ils ne seront délivrés qu'à mesure que les hommes qui les auront obtenus seront remplacés par de nouveaux conscrits, jusqu'à concurrence du complet des corps, sur le pied de paix.

On sait que le Vesuve, élevé de 3,600 pieds au dessus de la mer, présente la forme d'un cône tronqué; sa base inférieure de trois lieues de tour, est baignée en partie par la Méditerranée; la base supérieure, un peu inclinée à l'axe, a 937 toises de circonférence. Le foyer ou cratère est actuellement enfoncé de 200 pieds au dessus des bords de la bouche du volcan. Il faudrait parcourir ces 200 pieds, pour observer les fumerolles, les crevasses, les feux, le soufre, les matières brûlantes, qui forment ce cratère; mais depuis l'éruption de 1779, qui a totalement changé les formes du Vesuve, personne n'a osé tenter cette entreprise. Les parties intérieures du Volcan sont à pic ou très-escarpées, composées d'ailleurs de cendres, de laves, de

Digitized by Google

pierres, qui n'ont aucune liaison, et croulent au moindre ébranlement. Des excavations multipliées arrêteraient, à chaque instant, le téméraire voyageur, ou le forceraient de s'abandonner dans l'espace.

Huit Français, la nuit du 29 au 30 messidor an 9, sont descendus dans le cratère du Mont-Vésuve.

Ce voyage n'est qu'un essai; mais il fraye le chemin aux physiciens, aux naturalistes, aux chimistes; et peut-être des observations, faites avec soin dans ce terrible fourneau de la nature, amèneront des résultats utiles aux arts et aux sciences.

Voici les noms des huit Français, en suivant l'ordre dans lesquels ils sont descendus: *Debeer*, secrétaire de l'ambassadeur Alquier. *Hondouart*, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées. *Wicar*, peintre. *Dampierre*, adjudant-commandant. *Bugneris*, médecin. *Fressinet*, *Andras*, voyageurs français. *Moulin*, inspecteurs des postes.

Nous avons annoncé, dans le N.° XXVIII, l'établissement que le C. Molin se proposait de former, sous le nom d'*Institution des Asiles*. Il est aujourd'hui en pleine activité. Des hommes respectables, réunis par le zèle le plus pur, et le plus parfait désintéressement, garantissent l'exécution et la sureté des engagements. On ne saurait trop le redire: l'imprévoyance et la prodigalité, plus que le malheur ou le défaut d'occupations, sont les causes fécondes qui propagent la mendicité. L'*Institution des Asiles* offre à toutes les classes de la société, et particulièrement à la classe ouvrière, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, une ressource assurée contre ce fléau.

Les bureaux sont, provisoirement, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 24, à Paris.

La ville de Berlin verra bientôt s'élever dans ses murs un établissemnt semblable. Le ministre d'état, M. le comte d'Alvensleben, a proposé deux prix sur cette question: *Quels principes faut-il suivre pour établir à Berlin, par des contributions volontaires des maîtres et des domestiques, un hospice pour les domestiques vieux et invalides?*

Digitized by Google

Les filtres servant à la clarification et à la purification des eaux, pour lesquels les CC. Smith, Cuchet et Montfort, ont obtenu un brevet d'invention et une médaille d'argent à l'exposition du Louvre, sont une découverte importante et précieuse pour toutes les classes des citoyens, surtout, sur mer, dans les villes et les campagnes Elle doit intéresser particulièrement les habitants de Paris, réduits à boire de l'eau d'Arcueil, chargées de molécules calcaires. L'eau même de la Seine est souvent jaunâtre et souillée de mille sorte d'immondices. Les filtres annoncés rendent claires et brillantes les eaux croupies, fétides, vertes, rouges, chargées de miasmes, et de pourritures, à quelque degré de putridité qu'elles soient parvenues. Les diverses expériences faites en présence des commissaires de l'institut du jardin des Plantes, de la société de medecine, pour constater les propriétés de ces filtres, ne laissent rien à desirer. On peut compter encore parmi tous les avantages qu'ils présentent, celui d'être inaltérables eux-mêmes. Il suffit d'en faire la dépense une fois pour toutes. Le magasin où ils se vendent est établi rue de Beaune, ancien hôtel de Nesle, en face du pont des Tuileries.

Des préparatifs immenses annoncent dignement la *fête de la paix*, la fête de tous les Français, la fête de tous les peuples. Une foule d'étrangers arrivent journellement à Paris, impatients de revoir la France et de contempler le premier consul.

Le premier consul a reçu, le 15 brumaire, les ambassadeurs étrangers; M. le baron d'Ehrenkward, ministre plénipotentiaire de sa majesté suedoise; M. de Marcoff, ministre plénipotentiaire de sa majesté impériale de toutes les Russies; M. de Dreyer, ministre plenipotentiaire de sa majesté le roi de Danemarck; M. le marquis de Luchesini, ministre plénipotentiaire de sa majesté prussienne; M. de Cetto, ministre plénipotentiaire de son altesse sérénissime l'électeur palatin de Bavière, a présenté le comte de Rumford.

Digitized by Google

INSTITUT NATIONAL.

Suite de la Séance publique du 15 Vendémiaire an 10.

UNE émulation universelle nous précipite vers les sciences et les arts. Depuis la première des sociétés savantes, jusqu'au moindre Lycée de Paris ou des départements, la physique, les mathématiques, la chimie, l'histoire naturelle, etc., occupent la principale place dans les travaux et les études; y exceller, est la plus noble ambition de ceux qui savent encore apprendre quelque chose, ou cultiver ce qu'ils ont appris. Aussi voyons-nous multiplier les machines, perfectionner les systèmes, enrichir les cabinets et les musées, améliorer les étoffes, etc. Jamais, il faut l'avouer, on ne sut mieux acquérir et fixer les connaissances humaines. Les faits appuyent sans cesse la théorie : la théorie recueille les faits, et les dispose dans un ordre clair et méthodique, en sorte que les faits mêmes composent la doctrine.

Les rapports où l'Institut national expose au public la suite et le résultat de ses travaux, peuvent être considérés comme les monuments de l'état actuel de nos connaissances. Ils indiquent sûrement jusqu'où les recherches ont été portées, et de quels points il faut partir pour tenter de nouvelles découvertes. Nous nous bornerons donc à extraire les *notices* des divers travaux de l'Institut.

CLASSE DES SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

Partie Mathématique.

Plusieurs géomètres s'étaient occupés, mais avec trop peu de succès, jusqu'à présent, de résoudre le *problème de la poussée des voûtes.* On sait qu'il consiste à donner aux pieds droits sur lesquels la voûte s'appuie, une force de résistance suffisante pour empêcher leur renversement ou leur écrasement.

Les anciens n'avaient pas de principes certains et géométriques pour assurer la solidité de leurs édifices; du moins on n'en voit aucune trace dans l'ouvrage de Vitruve; on n'y voit rien non plus sur la coupe des

Digitized by Google

pierres, ni sur celle des bois. Ce qui a fait soupçonner que les architectes, uniquement occupés de la décoration et de la forme extérieure, laissaient aux appareilleurs la recherche des moyens de construction et de solidité; exemple trop suivi parmi les modernes, chez qui les appareilleurs ne remplaçaient pas toujours les architectes. Deux mémoires du citoyen Bossut, imprimés dans les volumes de l'Académie des sciences, pour les années 1774 et 1776, avaient beaucoup éclairci la question. Il vient de les reprendre, après une suite de réflexions et d'expériences nouvelles, et le problème paraît enfin résolu.

Le citoyen Messier a lu une note sur la comète qu'il a découverte, le 23 messidor dernier, vers onze heures et demie du soir. Elle était très-faible en lumière; en 41 minutes de temps elle eut 24′ 40″ de mouvement direct en ascension droite, et 6′38″ en déclinaison boréale décroissante. Cette comète a été vue le même jour, et presqu'au même instant, par les citoyens Méchain et Bouvard. Ce dernier l'a même observée au méridien à 11^{h} 57′ 49″ de temps vrai. L'ascension droite était de 111°15′, et la déclinaison boréale de 69° 30′. Le citoyen Pons l'a observée le même jour à Marseille.

D'après les observations faites à Montauban, par le citoyen Duc-la-Chapelle, associé, pour déterminer la hauteur solsticiale du soleil, et l'obliquité de l'écliptique, en l'an 9, l'obliquité apparente a été de 23° 28′ 9″, en supposant 15′ 48″, pour le demi-diamètre du soleil, et 44° 0′ 52″ pour la latitude de l'Observatoire. Ces observations ont été faites avec le sextant de Lacaille.

Le C. Jérôme-Lalande a observé déja CINQUANTE MILLE ÉTOILES, et croit qu'il n'y a pas dans tout le ciel un seul endroit où l'on puisse pointer un télescope sans en apercevoir un grand nombre. Ainsi, il faut entendre par les *espaces vides* dont il parle dans son *Histoire Céleste*, ceux où l'on ne découvre que des étoiles au dessous de la neuvième grandeur, et trop faibles par conséquent pour être d'aucun usage en astronomie. Il distingue aussi étoiles changeantes et étoiles rouges. Les premières sont au nombre de trente-une. Il n'y en a que douze dont on connaisse la période. Plusieurs

Digitized by Google

autres diminuent jusqu'à disparaître par intervalles. En les suivant attentivement, on pourrait déterminer le temps qui s'écoule entre deux disparitions successives. On compte trente-trois étoiles rouges. Michel et Bailli soupçonnent que les couleurs des étoiles peuvent tenir ou à la différente intensité de leur feu, ou au degré de leur inflammation, et que la couleur rouge indiquerait un feu qui va en diminuant. Dans cette idée, il serait important d'examiner les changements de couleur qui arrivent aux étoiles; mais ces variations, si elles existent, sont extrêmement lentes; car les différentes nuances qu'on remarque aujourd'hui entre Antarès, Arcturus, Aldebaran, Sirius et la Lyre, existaient déja du temps de Ptolomée.

Plusieurs expériences du citoyen Coulomb, consignées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour 1786 et 1787, ont prouvé que presque tous les phénomènes magnétiques se soumettaient au calcul, en supposant dans l'acier deux fluides aimantaires, dans chacun desquels les molécules se repoussent en raison inverse du carré des distances, et attirent dans le même rapport les parties de l'autre fluide. Le citoyen Coulomb résout dans son nouveau mémoire les problèmes les plus intéressants, soit pour construire les aimants artificiels, soit pour fixer l'état et les dimensions des lames les plus propres à former des aiguilles de boussole.

Partie Physique.

On était partagé sur la nature du fluide aériforme qu'on obtient en réduisant l'oxyde de zinc par le charbon. Le citoyen Berthollet regarde ce gaz comme un composé de carbone, d'oxygène et d'hydrogène, dans la proportion de deux parties d'hydrogène, de sept parties de carbone, et trente-deux d'oxygène. Il a établi cette doctrine par une analyse exacte du charbon et de ses différents produits. Il a fait voir que le charbon distillé à l'appareil pneumato-chimique, ne donne du gaz hydrogène carboné, qu'aussi longtemps que son oxygène n'est pas épuisé, parce qu'il faut un peu de cette dernière substance pour produire ce gaz. Le résidu ne contient alors que du carbone et une moindre quantité d'hydrogène que la simple chaleur ne peut plus lui enlever. Le diamant ne diffère, sui-

Digitized by Google

vant le citoyen Berthollet, de ce charbon calciné, que parce qu'il ne contient pas d'hydrogène.

Il a aussi cherché la composition de l'acide carbonique, et trouvé que 100 pouces cubiques de cet acide contenaient 43 grains d'oxygène, 16 grains de carbone, et 9 à 10 grains d'eau.

Une lettre de Berlin, insérée dans le N.° XXIV, contient des détails précieux sur les propriétés du galvanisme, appliqué à plusieurs sortes de maladies qui avaient résisté aux remèdes ordinaires. Le docteur Grapengiesser s'est convaincu, par plusieurs expériences, que là où l'électricité est utile, là aussi on peut employer le galvanisme, et même avec plus de succès. De nouvelles expériences paraissent rapprocher ces deux fluides dans tous leurs effets, et peut-être le second n'est que le premier agissant avec plus d'énergie.

Le C. *Biot* a donné l'explication du phénomène que nous avons rapporté dans le N.° XXVII, en rendant compte de la séance publique de l'Institut national du 15 messidor an 9. Les CC. *Hachette*, *Fourcroy*, *Vauquelin* et *Thénard*, avaient conclu de leur expérience que la combustion métallique suivait une loi relative à la surface des plaques, tandis que les commotions et les décompositions se rapportaient à leur nombre. En effet, « les affections et les répulsions étant les mêmes dans le galvanisme que dans l'électricité, l'action que les molécules exercent les unes sur les autres est la même pour les deux fluides; les propriétés dont jouissent les pointes pour transmettre l'électricité, et les surfaces pour la retenir, doivent aussi avoir lieu pour le galvanisme; et comme on peut considérer les petites plaques comme plus analogues aux pointes que les grandes, elles devront donner dans le même instant une moindre masse de fluide, animée d'une vîtesse plus grande, tandis que les grandes plaques donneront une plus grande masse animée d'une vîtesse moindre. Les commotions qui dépendent de la vîtesse du fluide, n'augmenteront donc pas avec la grandeur des plaques, tandis que les combustions métalliques qui dépendent de sa masse et de sa présence continuée, doivent augmenter doublement avec cette grandeur. »

Le C. *Biot* a aussi considéré le galvanisme, quant à sa nature chimique.

Digitized by Google

Le zinc de la pile s'oxyde assez rapidement lorsqu'elle agit. Cet oxygène vient de l'air atmosphérique qui est décomposé, et il augmente les effets galvaniques; mais il ne leur est point absolument nécessaire. Ces effets ont lieu, même dans le vide, pourvu que la pile soit bien mouillée; ce qui prouve qu'alors l'eau se décompose. L'absorption de l'oxygène de l'air par la pile est si complète, ainsi que l'a reconnu le C. *Guyton*, qu'on peut très-bien s'en servir comme d'un moyen eudiométrique, pour mesurer la quantité d'oxygène contenue dans un air donné.

Le C. *Biot* a ensuite employé cette oxydation de la pile, comme un moyen de confirmer sa théorie sur la marche du fluide. L'oxydation doit s'accélérer dans les cas où le fluide est animé d'une plus grande vîtesse. Aussi les petites plaques s'oxydent bien plus vîte que les grandes. Une pile dont les deux bouts communiquent par des fils, s'oxyde aussi beaucoup plus vîte que celle où cette communication n'a pas lieu.

Le fluide galvanique se transmet difficilement au travers de l'eau; mais il glisse facilement à sa surface, effet que produit aussi, d'après les expériences de Priestley, une électricité faible animée d'une grande vîtesse.

Un physicien, qui n'est point membre de l'Institut, le C. Gautheron, a montré qu'il est possible de faire des piles galvaniques efficaces, dans lesquelles il n'entre aucune substance métallique. Ces expériences confirment celles que MM. *Pfaff* et *Humboldt* avaient faites autrefois, lorsqu'on n'essayait le galvanisme que sur des animaux.

On peut voir, dans la *Bibliothéque britannique*, comment les Anglais sont parvenus de leur côté à imiter les effets les plus singuliers du galvanisme, par l'électricité ordinaire, en amincissant et alongeant beaucoup les conducteurs.

Cette découverte du fluide galvanique occupe toutes les sociétés savantes de l'Europe. Le 28 septembre, à la séance de l'académie des sciences de Pétersbourg, M. *le comte de Pushkin*, membre honoraire de cette société, et célèbre en Allemagne par ses connaissances en minéralogie et en chimie, a fait à ce sujet des expériences très-intéressantes par le moyen d'une colonne tournante dont il est l'inventeur, composée

Digitized by Google

de trois cents plaques, tant en argent qu'en zinc.

A Paris, le C. *Robertson*, a répété dernièrement les expériences difficiles de M. *Volta* sur le galvanisme. Cent disques d'argent et cent pièces de zinc, lui ont suffi pour produire les attractions, les étincelles, la divergence de l'électomètre, la grêle électrique. Il a terminé la séance, en chargeant cent bouteilles de Leyde par le simple contact de la pile métallique.

Le C. *Guyton* vient d'ouvrir une nouvelle carrière aux observations. En examinant l'échantillon d'une mine d'antimoine récemment découverte dans la province de Galice, en Espagne, il reconnut que ce métal était à l'état d'oxyde. Mais la structure du minéral, son tissu intérieur, des stries bien caractérisées, des parties conservées avec le brillant métallique, annonçaient un passage du sulfure à l'oxyde sans altération de forme. Il importait de découvrir comment ce changement avait pu s'opérer. La décomposition de l'eau y jouait sans doute le principal rôle, puisqu'elle devait en même temps fournir l'oxygène, et enlever le soufre par l'hydrogène. Mais comment cette décomposition avait-elle été déterminée? Après de nombreux essais de toutes sortes de substances simples ou composées, le C. *Guyton* est arrivé, par exclusion, à la considérer comme le résultat lent et progressif des affinités mises en jeu par le fluide galvanique. Il a rappelé les observations nombreuses par lesquelles le C. Haüy a prouvé l'influence d'une électricité souterraine dans les minéraux. Il ne doute pas que cette nouvelle vue n'étende le champ de la minéralogie, en nous exposant la nature dans un travail continuel, agissant à la fois sur les masses et sur les molécules intimes par des attractions de choix, et indépendamment de toute percussion; de sorte que ce fluide prendrait le premier rang parmi les substances décorées du nom de *minéralisateur*.

(La suite aux numéros prochains).

Digitized by Google

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES 5 CENTIMES

STATISTIQUE du Département des Deux-Sèvres.

Le département des Deux-Sèvres tire son nom de deux rivières qui y prennent leur source, qui l'arrosent dans le nord et dans le midi, et qu'on distingue par la désignation de *Sèvre nantaise* et de *Sèvre niortaise*, à raison des villes de Nantes et de Niort, par où elles se dirigent.

Ce département, qui a la forme d'un carré long, est borné au levant, par celui de *la Vienne*; au midi, par ceux de *la Charente* et de *la Charente-Inférieure*; au couchant, par le département de *la Vendée*, et au nord, par celui de *Maine et Loire*. Sa plus grande longueur est d'environ quinze myriamètres *, et sa largeur moyenne de cinq.

Il s'étend depuis le 45° 56′ jusqu'au 47° 7′ de latitude septentrionale; et depuis le 2° 10′ jusqu'au 3° 15′ de longitude occidentale (méridien de Paris).

La superficie de son territoire est de 615,750 hectares 51 ares, ** ou 260 lieues *** carrées; il comprend environ un tiers de l'ancien Poitou, et une petite portion de la Saintonge.

Sa situation, vers le milieu du huitième climat d'heures, lui donne pour son plus long jour quinze heures quarante-cinq minutes, et lui procure une température douce et agréable, qui n'est pourtant pas la même dans toute l'étendue du département. La chaleur est plus sensible dans la partie méridionale; elle se trouve abritée des vents du nord, par une chaîne de collines

* Ou lieues (nouvelles mesures).

** Arpent, et perche carrée (nouvelles mesures).

*** (Mesures anciennes.) Chaque département s'occupe, d'après les ordres du ministre de l'intérieur, de constater le rapport des anciennes mesures, usitées dans ses différents districts, avec les mesures nouvelles qui doivent être uniformes pour toute la France. Jusqu'à ce que ce travail soit achevé et connu pour tous, il est impossible d'évaluer ces anciennes dénominations.

Digitized by Google

assez élevées et couvertes de forêts, qui traversent tout le département du sud-est au nord-ouest; la chaleur étant plus concentrée, la terre y paraît de meilleure nature, les productions y sont plus précoces et plus abondantes; il y a plus de vignes et une plus grande population.

La partie située au revers opposé de cette chaîne de collines, et que l'on connaît sous le nom de *Gâtine*, étant inclinée au nord, éprouve des froids plus rigoureux; les récoltes y sont plus tardives; elle est privée de vignobles. Les lieux où cette pente devient insensible comme Thouars, Argenton, etc., quoique plus au nord, jouissent d'une température plus douce.

L'air est généralement sain dans le département des Deux-Sèvres; mais les divers aspects des communes, la direction des coteaux, le nombre, la largeur, la rapidité plus ou moins grande des ruisseaux et des rivières, l'abondance et les espèces des végétaux ligneux ou herbacés, apportent des différences notables. Il est parfaitement pur dans toute la partie située au nord de la chaîne de collines dont on a parlé. On le doit en grande partie à la multitude des plantations, au grand nombre, et à la rapidité des ruisseaux qui sortent des rochers granitiques et coulent sur un sable fin. L'air est pur dans tout le côté est et sud-est, excepté dans les communes de Lezay, Avon, Plibon, Clussay, Pers, Caulnay et quelques autres du quatrième arrondissement, où les eaux n'ont point de cours, et exhalent pendant l'été des vapeurs dangereuses. Mais il est particulièrement insalubre dans la partie sud-ouest, qui est presque entièrement marécageuse; telles sont surtout les communes de Saint-Liguaire, Coulon, Magné, Arsay, le Vanneau, Valans, le Bourdet, Epanne, du troisième arrondissement. Les autres communes de cette contrée, quoique exposées aux exhalaisons infectes des marais, jouissent d'un air beaucoup meilleur, à cause de la grande quantité de vignes qu'on y cultive, et qui le purifient sans cesse.

L'atmosphère ne variant pas dans le département des Deux-Sèvres, comme dans les pays de montagnes, la vraie pleurésie y est fort rare; la péripneumonie s'y observe plus souvent, ainsi que les fièvres continues,

Digitized by Google

vulgairement appelées *putrides*. Les maladies ordinaires sont les fièvres intermittentes, tierces et quartes, d'abord au printemps, avant que les feuilles ayent reçu le développement nécessaire pour produire une grande quantité d'air vital ; ensuite à l'automne, quand les feuilles tombent, se décomposent et répandent un air méphitique *(gaz acide carbonique)*; il y a aussi des rhumes et des rhumatismes. Les habitants du marais ont communément des affections scorbutiques, les gencives gonflées, rongées, les dents cariées, la bouche fétide, le ventre gros et obstrué ; ils sont sujets à l'hydropisie. On ne remarque dans aucune partie du département que les écrouelles soient endémiques.

Ce département renferme trois cent soixante-six communes; et se divise du nord au sud en quatre arrondissements ou sous-préfectures, dont les chef-lieux sont Thouars, Parthenay, Niort (chef-lieu de la préfecture) et Melle.

PREMIER ARRONDISSEMENT*.

Le premier arrondissement comprend quatre-vingt-douze communes, dont les principales sont *Thouars*, à l'orient; *Châtillon*, sur la limite occidentale; *Bressuire*, au centre, et *Argenton-le-Château*, plus au nord.

THOUARS.

Son étymologie est *Thoacis arx* (citadelle du Thouet). Cette ville est bâtie sur une colline en amphithéâtre. La rivière du Thouet baigne ses murs et la cerne au midi, à l'est et à l'ouest. Avant l'usage du canon, elle passait pour une place assez forte ; elle était défendue par un double fossé, par la rivière qui est large et profonde, et par une enceinte de murs flanquée de tours. Les fossés sont comblés, les murs et les tours tombent en ruines. Thouars dut un instant de prospé-

* Nous serons beaucoup plus longs dans ces descriptions topographiques que nous n'avons coutume de l'être. *La guerre de la Vendée* étant un des plus tristes et des plus célèbres épisodes de la révolution, les lieux qui en furent le théâtre ont un intérêt trop général pour qu'on omette aucun détail relatif à ces malheureuses contrées.

Digitized by Google

rité à la protection qu'y trouvèrent les protestants auprès des seigneurs de la Trémouille; mais à la révocation de l'édit de Nantes, sa population qui était d'environ 10,000, tomba tout-à-coup au dessous de 4,000; elle n'est plus aujourd'hui que de 2,035 habitants disséminés dans onze cents maisons. Avant 1789, Thouars avait un tribunal de duché-pairie dont le ressort était fort étendu, une élection, un tribunal des gabelles, une recette des finances, une direction des aides, un entrepôt de tabac et de sel, un fort bon collége, deux chapitres et plusieurs communautés religieuses. Il lui reste encore deux hôpitaux, entretenus au moyen d'un octroi, l'un pour les malades, qui contient vingt-six lits, l'autre pour quarante-un enfants orphelins; d'assez bonnes prisons et un superbe château, bâti sous Louis XIII, par Marie de la Tour, duchesse de la Trémouille; il est placé sur un rocher, et domine la campagne. L'orangerie ressemble beaucoup à celle de Versailles; mais tous les orangers ont été brûlés pendant la guerre. L'intérieur du château est dégradé; cependant les bâtiments sont encore en bon état, et peuvent recevoir un grand établissement. Le site de Thouars est très-pittoresque, la température est douce, les habitants sont enjoués, affables, hospitaliers, aimant beaucoup la bonne chère et le plaisir. On y vit très-vieux. Les maladies les plus communes sont l'épilepsie, les fièvres intermittentes et la petite vérole. On n'y pratique point l'inoculation. Il y existait, il y a cinquante ans, une manufacture assez importante de serges et autres étoffes de laine: avant 1789, le nombre des fabricants était déja fort diminué; il n'y a plus que quelques tisserands, quelques ouvriers isolés qui travaillent des étoffes grossières pour les habitants des campagnes. Le commerce est absolument nul, faute de capitaux et de grandes routes. On y voit des hommes instruits, mais personne qui se livre exclusivement à l'étude des sciences et des arts. Les environs sont très-agréables; on y respire un air extrêmement pur; la nature y est belle et sans art. La rive droite du Thouet qui coule du sud au nord, promène la vue sur une plaine riche et fertile; la rive gauche est variée de coteaux, de vallons,

Digitized by Google

de vignes, de prés, de guérets et de bois. Il y croît beaucoup de plantes médicinales, et notamment tous les vulnéraires de Suisse. Le vent d'ouest est le seul dominant.

Oyron, à deux lieues à l'est de Thouars, renferme un hôpital servant d'asile à soixante-seize individus des deux sexes, vieillards, infirmes ou enfants indigents. On leur fait cultiver quelques terres qui appartiennent à la maison. On y remarque aussi un superbe château, bâti par Louis XIV pour M.me de Montespan. Des restes de plafonds, or et azur, et quelques peintures assez bonnes, qui ont échappé aux destructeurs révolutionnaires, donnent une idée de son ancienne magnificence Une vaste galerie peinte à fresque représentait les principaux traits de l'*Iliade;* on croit qu'il serait possible de la restaurer et d'en faire revivre les couleurs. La terrasse domine sur cette plaine de Moncontour, où se livra, en 1569, une bataille sanglante entre les catholiques, commandés par le duc d'Anjou, et l'armée protestante de l'amiral Coligny. Près d'Oyron est la fontaine de Bilazai, dont les eaux sont en réputation pour la guérison des maladies cutanées et des plaies. Elles ne paraissent pas essentiellement minérales; on croit qu'elles ne deviennent sulfureuses qu'en séjournant dans un bassin, placé probablement sur des matières de soufre et de charbon. Elles ont été analysées par le médecin Linacier, de Chinon, qui a confirmé leur vertu antipsorique. Le bassin était autrefois renfermé dans un petit bâtiment commode, aujourd'hui renversé, et qu'on rétablirait à peu de frais. Les femmes y lavent les linges de leurs enfants attaqués de la gale ou de croûtes laiteuses. Coupées avec du lait et bues pendant huit ou dix jours, elles guérissent les dartres, les gales, les ulcères. Les dépenses considérables qu'occasionnent les maladies cutanées des militaires dans les hôpitaux, ces mêmes maladies également très-communes chez les pauvres, qui sont souvent forcés, par économie, d'employer des remèdes dangereux, tout se réunit pour appeler l'attention du gouvernement sur les eaux de Bilazai.

Il existe une autre source d'eau minérale à Vrère,

Digitized by Google

commune de Montbrun, près Thouars; mais ses eaux ont moins d'efficacité, et l'on en fait peu d'usage.

CHATILLON.

Châtillon est bâti sur le penchant d'une colline. Il existait du temps des Romains sous le nom de *Mauléon (Mons Leonis)*; il a conservé ce nom jusqu'en 1737, époque à laquelle le ci-devant duc de Châtillon en fit l'acquisition, lui donna son nom, et le fit ériger en duché-pairie. Cette ville fut entièrement détruite et rasée dans les anciennes guerres de religion. Elle était renfermée de murs, et défendue par un château dont on aperçoit encore les traces. Elle ne tarda pas à être rebâtie, et le gouvernement la favorisa par l'établissement d'une élection composée de quatre-vingt-trois communes, d'un siége de traites et gabelles, et d'une belle et riche abbaye de Génovéfains. Alors Châtillon jouit d'une sorte de prospérité; il y régnait de l'aisance et de l'industrie. Au commencement de la guerre de la Vendée, les rebelles y établirent leur quartier général et leur conseil supérieur; pris et repris par les républicains et par les royalistes, il fut livré aux flammes; la moitié de ses habitants périrent, et trois maisons seulement restèrent debout. Sa population n'est aujourd'hui que de 512 individus, même en y comprenant la commune de Saint-Jouin, qui en est le faubourg. Quoique les bâtiments de l'abbaye ayent extrêmement souffert, on pourrait néanmoins les rétablir sans de très-grandes dépenses, et ils conviendraient fort à une caserne, à un collége, ou à une manufacture; la position en est aussi salubre qu'agréable. On a déja rebâti l'hôpital, auquel tient un assez grand jardin bien cultivé; il n'y manque presque plus que l'ameublement. Quelques particuliers fabriquent des toiles, des mouchoirs, des siamoises, des flanelles rayées, et tous les enfants s'instruisent et travaillent dans les ateliers de Cholet, qui est à peu de distance. Châtillon fait quelque commerce en bestiaux, et particulièrement en moutons. Ses habitants, très-attachés à la religion de leurs pères, sont portés à la méfiance, suite nécessaire de leurs mal-

Digitized by Google

heurs. L'air y est vif, les vents nord-ouest dominent; les fluxions de poitrine sont assez communes; les environs sont pittoresques, mais les chemins sont extrêmement difficiles. Le sol est sablonneux; il produit des châtaignes, du seigle, quelques pommes de terre. La culture est routinière et très-éloignée de la perfection, comme dans tout cet arrondissement.

Dans le village des Aubiers, à deux lieues de Châtillon, on fabrique quelques mouchoirs de fil et coton en $\frac{3}{3}$ et $\frac{3}{4}$, et quelques siamoises.

BRESSUIRE.

Bressuire est bâti sur une colline, au bas de laquelle serpente une petite rivière. Cette ville était défendue par un château fort, actuellement ruiné, mais où cependant on pourrait pratiquer, à peu de frais, de bonnes et vastes casernes. Il appartient au C. Dabadie. A en juger par l'enceinte de ses murs et le nombre de ses rues, Bressuire paraît avoir contenu, dans des temps reculés, 7 ou 8000 habitants. Sa population, déja réduite à 3000 en 1790, n'est plus que de 630. Cette diminution effrayante est due aux guerres que nos aïeux soutinrent contre les Anglais, et dont la province de Poitou fut si longtemps le théâtre; à Duguesclin qui prit Bressuire par famine, et le saccagea; aux guerres de religion; aux banqueroutes énormes que, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIV, des négociants de la Rochelle firent éprouver au commerce; à la révocation de l'édit de Nantes, et enfin à la guerre de la Vendée. Dans cette malheureuse guerre, les flammes ont dévoré Bressuire, à l'exception d'une seule maison. L'établissement du tribunal de première instance est pour cette ville un important bienfait, qui rappelle la confiance et détermine plusieurs particuliers à rebâtir leurs maisons incendiées. Il y avait autrefois un nombreux pensionnat, un hôpital et des manufactures de serges, tiretaines, kalmouks et cotonnades, qui fournissaient une partie de l'Aunis, du Poitou, de l'Anjou et de la Normandie. De tout cela, il ne reste que dix ouvriers tisserands; le commerce est nul et le sera toujours, si l'on n'ouvre point de grandes routes. Une église

Digitized by Google

gothique, dont la tour assez ancienne, entièrement de granit, a 55 mètres d'élévation, a été épargnée par le temps et par la guerre; mais le défaut de réparations la menace d'une ruine prochaine. Dans les matériaux de la plupart des maisons de Bressuire, on trouve des morceaux de minerai d'antimoine; mais on ignore où la mine est située. Les Bressuirais sont francs, actifs et guerriers; dans la guerre de la Vendée, ils se sont distingués par leur courage, leur constance et leur invariable attachement à la république. La température dont ils jouissent est douce et saine; les vents dominants sont nord et sud; il règne peu de maladies; la petite vérole est même assez rare, mais l'inoculation est inconnue. Les environs sont agrestes, même un peu âpres; le sol est argileux et sablonneux : ses principales productions sont le chêne, le genêt, le seigle, le blé noir. Un botaniste y trouverait des richesses; on peut citer la *gaude* qui donne une couleur jaune, brillante et solide, que les teinturiers emploient avec économie; les eaux sont abondantes et légères. A deux lieues de Bressuire, aux *Dorides*, est une fontaine qui passe pour avoir les mêmes propriétés que les eaux de Jouannet; mais l'analyse n'en a jamais été bien faite, et elle n'est point fréquentée. A Saint-Porchaire, près Bressuire, il y a une poterie. On voit, aux environs de Bressuire, des collines entières de granit, avec des blocs d'une grande proportion à la surface. Ces carrières de granit sont de deux espèces; le granit à bandes qui ne peut se tailler, mais qu'on emploie en moellon pour construire les murs de clôture; le granit en masse qui se taille à la pointe du ciseau. Ce dernier est en général de couleur grisâtre; quoique d'un grain assez grossier, il conserve très-bien son arête. Il est très-propre aux grands édifices, et indestructible à l'air. Malheureusement le pays n'est percé d'aucune route, et manque de navigation; on ne peut donc songer au transport de ce granit, vu l'énormité de la dépense.

ARGENTON-LE-CHATEAU.

Argenton-le-Château est un bourg bâti sur une colline d'assez difficile accès. Au midi, à l'est et au nord,

Digitized by Google

il est cerné par deux petites rivières, dont l'une, l'Argenton, lui a donné son nom. Le château qui était fort, passe pour avoir été bâti par Philippe de Commines. Il a été totalement détruit, ainsi que le bourg, dans la guerre de la Vendée. La population, diminuée des trois quarts, n'est plus que de 270. On paraît peu songer à rebâtir : un usage même s'y oppose; c'est le commerce assez lucratif que l'on fait du sol des habitations; il est d'une terre noire qui se répand dans les champs pour les fertiliser. Bien loin de reconstruire, les habitants d'Argenton font donc chaque jour de nouvelles ruines, arrachant leurs planchers, bouleversant caves, cours et jardins, pour enlever cette terre précieuse dont la couche est de quatre ou cinq pieds, quelquefois plus; c'est, pour ainsi dire, l'unique industrie de ce malheureux pays. Il y a pourtant des marchés de grains et de bestiaux assez fréquentés. Les campagnes environnantes sont arides, et cependant assez bien cultivées dans toutes les parties qui le permettent; mais c'est comme par enchantement. En tirant à l'ouest, du côté de Maulevrier, le voyageur peut aller, pendant quatre heures, au trot de son cheval, sans apercevoir ni habitation, ni créature humaine.

Deuxième arrondissement.

Le deuxième arrondissement, au sud du premier, renferme quatre-vingts communes, dont les principales sont : *Parthenay*, *Airvaut*, *Saint-Loup*, *Secondigny*, *Moncoutant*.

Parthenay.

Parthenay, capitale du petit pays appelé *Gâtine*, est situé sur la rivière du Thouet, et sur une colline qui le divise en ville haute et ville basse. Son enceinte a 1,600 mètres de longueur sur 400 de largeur, *intra muros*. L'air y est sain, quoique humide, épais et chargé de brouillards, à cause des bois et des marais qui l'environnent. La ville est, par sa position, à l'abri du vent du sud; ceux de nord et nord-ouest y dominent. Sa population, de 3213 individus, ne paraît pas avoir varié. La guerre intérieure y a moissonné un grand nombre de pères de famille et de jeunes gens; mais cette

Digitized by Google

ville s'est repeuplée aux dépens des campagnes, dont les habitants s'y sont réfugiés. Les maladies les plus communes à Parthenay, sont les fièvres putrides verminеuses, les fluxions de poitrine, la dyssenterie, l'hydropisie et les péripneumonies bilieuses. On peut attribuer la cause de la plupart de ces maladies à la mauvaise qualité des fruits dont la classe du peuple la moins aisée fait sa nourriture habituelle pendant l'été, et à la fraîcheur extraordinaire occasionnée par la nature du sol graniteux sur lequel cette ville est assise. Les scrofules ne sont pas rares dans la ville basse. En général, les mœurs y sont réglées et le vice y déshonore. Les habitants sont bons, francs, judicieux; ils se distinguent par leur affabilité, leur urbanité et leur attachement à la patrie. On ne connaît point l'origine de Parthenay; mais cette ville, très-ancienne, est mal bâtie. Les principaux édifices sont, l'hôpital, qui sert d'asile à trente-six malades, et qui est entretenu par un octroi; l'hôtel-de-ville, deux anciens couvents et trois églises, dont celle de Saint-Paul a appartenu aux templiers.

Parthenay a une tannerie et corroirie, et une fabrique de draps, droguets et serges. Cette dernière est susceptible d'amélioration; elle a fourni les premiers ouvriers de la manufacture de Sedan. Les produits de la tannerie peuvent s'élever de 12 à 15,000 fr. par an; il se fait pour 100 à 150,000 fr. d'affaires en cette partie par dix maisons de la ville, qui emploient de trente à trente-cinq ouvriers. Les produits de la fabrique de draps s'élèvent de 20 à 25,000 fr. par an; ce sont des pinchinas croisés et lissés en cinq douzièmes d'aune de large, des tiretaines croisées en demi-aune, chaîne de fil, et trame de laine. Cette partie occupe au moins deux mille bras, tant à la ville qu'à la campagne. Ces cuirs et ces draps s'exportent dans les départements voisins. Il y a encore à Parthenay une poterie et une fabrique de chapeaux. Le commerce se fait aussi en bestiaux, qui sont le principal revenu de la contrée, en grains et en laines du pays, qu'on expédie dans la ci-devant Normandie, et dont on fabrique les draps les plus fins.

(La suite aux numéros prochains).

Digitized by Google

(N.° XXXV.) 16 Frimaire An 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

EXTRAIT du V.e Chant de la PÉTRÉIDE, par THOMAS.

TABLEAU DE LA FRANCE.

ENFIN je te salue, ô ma patrie ! ô France !
Climat chéri du ciel, berceau de mon enfance,
Où des arts enchanteurs je puisai les leçons,
Où ma tremblante voix forma ses premiers sons ;
Où, d'une ardeur naissante éprouvant le délire,
Jeune encor, j'essayai les accords de ma lyre.
. . . . . .
Dans les sentiers déserts de ces vastes forêts,
Du saint enthousiasme éternelles demeures,
Là, sur moi le soleil faisait rouler les heures ;
Et moi, je méditais déjà de longs travaux,
Je mêlais mes accents au bruit lointain des eaux,
Au frémissement sourd de l'antique feuillage.
Quelquefois des héros je croyais voir l'image ;
Souvent, dans les détours d'un bois religieux,
Le fantôme de Pierre apparut à mes yeux,
Me demanda des chants, des chants que, dans l'ivresse,
Peut-être imprudemment lui promit ma jeunesse.

Digitized by Google

Oh! que n'ai-je vécu dans ce siécle brillant
Où Louis, d'un regard, sut créer le talent,
Quand le roi, couronné des mains de la Victoire,
Eclairait tous les arts des rayons de sa gloire!
Que j'eusse contemplé d'un œil respectueux
De Corneille vieilli le front majestueux!
O Racine! en pleurant à ta douce harmonie,
J'aurais appris de toi les graces du génie.
Bossuet! Fénélon! pontifes immortels,
Cultivant la science à l'ombre des autels,
Heureux qui put vous voir! heureux qui put entendre
Et ces accents si fiers et cette voix si tendre!
O jours trop fortunés! qu'êtes-vous devenus?
Beaux-arts, d'un siécle ingrat vous êtes méconnus.
L'art terrible et sanglant qui façonne au carnage
Ces esclaves guerriers, instruments d'esclavage,
Est l'art qui, dans l'Europe, occupe tous les rois;
Plus d'asile pour vous, votre éloquente voix
Est partout étrangère, est partout importune, etc. etc.

IN FESTUM

PARISIIS celebratum decimâ octavâ mensis brumarii, anno Reip. decimo.

SQUALENT manè poli; dat Consul festa, refulgent;
Utque novum cernant cœlestia sidera sidus,
Offusas removent radianti lumine nubes,
Et sua terrenis facibus funalia jungunt.
Nam quid in orbe magis cœlo spectabile? Faustam
Gentibus attonitis mittit lethale salutem
Tormentum; necis arma pios vertuntur in usus;
Prælia cæde carent, lacrymis victoria, ferrum

Digitized by Google

Vulneribus ; teneræ matres timidæque puellæ
Jam mitem positâ spectant formidine Martem,
Inque sinu Pacis ludunt innoxia bella.
Antiquis cessant odiis elementa : fidemque
Unda dedit flammæ, sociis in fluctibus ardet
Ignis, et innocuum securus obambulat amnem.
Conveniunt Aquilæ, Pardi, Gallusque perenni
Fœdere ; victores pariter victique triumphant.

CROUZET, *directeur du collége de Saint-Cyr*,
(Prytanée français.)

IMITATION.

QUEL nuage jaloux siége au front du matin?...
Bonaparte paraît, et le ciel est serein.
Souris, Astre du ciel, à l'Astre de la terre!
Et toi, Reine des nuits, de ta douce lumière
Fais briller sur nos jeux tes rayons argentés;
Marie à nos flambeaux tes nocturnes clartés.
Spectacle cher aux Dieux! sans fureur l'airain gronde;
La foudre des combats porte la Paix au monde.
En Guerriers travestis, près de Mars qui s'endort,
Les Ris ont endossé les armes de la mort:
La Victoire est sans pleurs, et le fer sans blessures;
La beauté sans effroi danse au bruit des armures.
Tout est calme, harmonie; et des fiers éléments
Un doux hymen éteint les vieux ressentiments.
L'air caresse plus pur la terre plus heureuse;
Sur le flot amoureux court la flamme amoureuse;
Brillant rival de l'Aigle et du Coq belliqueux,
Le Léopard combat et triomphe avec eux.
Vaincus, vainqueurs, l'Amour enlace leur fortune;
Sur leur front, où rayonne une palme commune,

Digitized by Google

La gloire, en souriant, joint l'olive aux lauriers;
Et fait un peuple ami de trois peuples guerriers.

DEGUERLE, *professeur de belles-lettres au même collége.*

(Ces vers ont déja été imprimés dans quelques journaux. Mais cette copie, qui nous a été confiée par les auteurs mêmes, est la plus exacte.

ENIGME.

J'existe encor après avoir passé,
Qui ne ~~me connaît pas~~ ignore l'a b c.

LOGOGRIPHE.

Mon tout est, cher lecteur, l'instrument meurtrier,
Qui souvent, par honneur, outrage la nature.
Ma tête à bas, je t'offre une substance pure,
Qui ne redoute plus les coups de mon entier.

CHARADE.

Ma première partie est le mépris du monde.
Ma seconde, en son genre, est toujours la seconde,
Et mon tout doit surtout avoir la primauté,
Ne fût-ce, mes amis, que pour la rareté.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *tête à perruque*. Le mot du logogriphe est *sourire*, où l'on trouve *sou* et *rire*. Le mot de la charade est *Coucou*.

Digitized by Google

Les Georgiques de Virgile, traduites en vers français, le texte à côté de la traduction, avec des remarques sur celle de M. l'abbé Delille ; par J. F. RAUX. A Paris, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n.° 32. An X. 1801.

VOLTAIRE, dans sa vieillesse, déplorait quelquefois la décadence de notre poésie. Mais, au milieu de ses plaintes, il louait constamment l'auteur des Saisons et le traducteur des Géorgiques. *Ce poème des Saisons et cette traduction des Géorgiques*, disait-il à l'Académie française *, *me paroissent les deux meilleurs poèmes qui ayent honoré la France, après l'Art Poétique.* Ce qu'il écrivait en prose à l'Académie française, il le répétait en vers, dans son Epître au roi de la Chine.

En vain pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du Peintre des Saisons la main féconde et pure,
Des plus brillantes fleurs a paré la nature ;
Valsenort de Virgile, élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur.

Mais l'autorité de Voltaire et trente ans de gloire ne peuvent défendre aujourd'hui les meilleurs ouvrages contre les nouveaux juges, dont le tribunal s'est établi au moment où l'anarchie régnait dans la littérature comme dans l'état. J'ai lu naguères que les Saisons françaises n'étaient dignes que de mépris **. J'apprends aujourd'hui

* Voyez la Correspondance de Voltaire, v. 61, in-8.°, page 455.

** Il s'agissait d'une traduction nouvelle de Thompson.

Digitized by Google

que la traduction des Géorgiques ne mérite aucune estime. On peut appliquer, de plus en plus, à l'homme de talent, qui survit encore, ces vers que l'auteur des Saisons applique si justement au vieillard.

Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger.

En effet, tous ceux qui avaient obtenu des succès légitimes voyent leurs titres contestés par une génération ignorante et présomptueuse. Les honneurs qu'ils méritent sont usurpés par des écrivains qu'on n'aurait pas même aperçus, quand les principes du bons sens et du bon goût existaient encore dans cette compagnie célèbre, dont le berceau remontait jusqu'au grand Corneille. Ce n'est plus dans le parterre seulement qu'on applaudit,

Le mauvais sens qui heurle en mauvais vers,

c'est dans des Sociétés littéraires, que tout inviterait à respecter, si elles ne laissaient trop souvent régler leurs choix et dicter leurs jugements par les intrigues et les haines de la médiocrité jalouse. Quand les vrais guides sont insultés et méconnus, ceux qui entrent dans la carrière sont bientôt égarés par l'ignorance ou par l'orgueil. On a dit, avec raison, qu'un des caractères du vrai talent était de respecter ses maîtres. Celui qui les insulte, dût-il les surpasser un jour, excite toujours contre lui des préventions défavorables, et ne doit espérer aucune indulgence.

Ces dernières réflexions ne sont que trop justifiées par l'entreprise téméraire de J. F. Raux, qui ne craint point de traduire, après l'abbé De-

Digitized by Google

lille, la totalité des Géorgiques. Je ne prétends pas, qu'en admirant la version française, un homme d'un goût sévère, un ami de la simplicité antique, n'y puisse relever quelques défauts. Dans une lutte, aussi longue et aussi difficile, le traducteur, combattant avec des armes inégales, a dû chanceler quelquefois. Il se peut que d'autres poètes, avertis par ses premiers efforts, ayent mieux rendu quelquefois certains traits des Géorgiques; mais il est douteux qu'aucun l'ait surpassé ou même égalé dans un morceau de quelque étendue. Comment, à plus forte raison, vaincre le premier traducteur, dans l'ouvrage tout entier?

D'ailleurs, un athléte digne de se mesurer avec l'abbe Delille, n'eût point parlé si légèrement de l'adversaire qu'il voulait combattre. Quand Voltaire, quand tous les juges éclairés et sans passion mettent, depuis longtemps, la traduction des Géorgiques au rang des ouvrages classiques, J. F. Raux croit-il que sa seule voix sera plus forte que toutes celles de la renommée? Ecoutons-le un moment.

« L'abbé Delille, dit-il, a donné partout le clinquant « du Tasse pour l'or de Virgile... Il a mutilé, étranglé « les descriptions..... il a méconnu les ressources de la « langue française, lorsqu'elle pouvait lutter avanta- « geusement avec la latine : il n'a point varié la chute « de ses vers qui frappent l'oreille comme le son im- « portun d'une cloche ou d'un instrument qui n'a qu'une « corde,... Enfin, à l'exception de quelques vers, les « autres sont dépourvus de cette harmonie propre à « la chose qu'on veut peindre, et qui la fait entrer par « les yeux et par les oreilles. »

Remarquez que le critique refuse précisément

Digitized by Google

à l'abbé Delille le genre de talent qu'on peut lui moins contester. Aucun poète n'a mieux connu, dans ce siécle, les ressources de la langue française. C'est par l'art de tout exprimer avec élégance, c'est par la coupe variée de ses vers et les effets de son harmonie, qu'il est cité comme un modèle de notre versification. Celui dont l'oreille est si insensible à l'harmonie de l'abbé Delille, est-il bien sûr de goûter, autant qu'il le dit, celle du poète latin? Mais il est temps de faire connaître aux lecteurs les vers que J. F. Raux substitue à ceux qu'il critique. Je prends pour exemple, la description du cheval, et je citerai d'abord l'abbé Delille.

L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grace;
Aucun bruit ne l'émeut : le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau;
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie.
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
Si du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.
Son épine se double, et frémit sur son dos;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre.
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

Ces vers, si souvent cités pour leur élégance et leur harmonie, rendent presque toutes les beautés de Virgile.

Si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus.

Cette impatience belliqueuse du cheval, au bruit

Digitized by Google

des armes, qui est si bien exprimée dans Virgile, par la coupe des différentes césures, se retrouve dans les vers français;

Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille,

tous ces traits, qui montrent, avec tant de vérité, la forme et l'attitude de l'animal guerrier,

Duplex agitur per lumbos spina :
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo,

ne sont pas moins riches et moins heureux dans le traducteur.

Son épine se double, et frémit sur son dos,
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots, etc.

Cependant ces vers, admirés de tous les bons juges, depuis trente ans, sont pleins de fautes et dépourvus de *tout agrément*, s'il faut en croire J. F. Raux; et, pour mieux appuyer sa critique, voici la traduction qu'il oppose à celle de l'abbé Delille.

Voyez-vous dans les champs ce coursier *généreux*,
Sa tête grapieuse et son port *orgueilleux*;
De ses pas mesurés la souplesse *moelleuse*;
Le premier il franchit une route *scabreuse*.
Le premier, dans un fleuve, il sillonne à grand bruit,
L'onde qui, sous ses pieds, gronde, écume et s'enfuit,
Il vole sur un pont inconnu, *qui chancelle*.
Rien ne peut alarmer sa fierté naturelle.
Un cou droit élancé, tête effilée, *osseuse*,
Indique à vos regards sa race *précieuse*.
Son ventre est ramassé dans sa courte rondeur,
Et son poitrail qu'enflamme une bouillante ardeur,
Plein de *muscles sortants*, incessamment tressaille.
Si la trompette éclate, au sein de la bataille,

Digitized by Google

Il brûle de voler, ennemi du repos.
Le feu roule en torrents dans ses larges naseaux;
Son oreille se dresse, et ses membres frémissent.
A sa droite flottants, tous ses crins se hérissent.
Son épine frémit, lui forme *un double rein*,
Et de son pied qui bat enfonce le terrein;
Le bruit impétueux retentit au Tartare:

On a trop bonne opinion du lecteur, pour relever en détail tous les vers ridicules de cette nouvelle traduction. Leur barbarie doit frapper les oreilles les moins exercées. On ne peut reprocher raisonnablement à l'abbé Delille, que d'avoir affaibli un seul trait du tableau original.

Fluvios tentare minaces
Audet et ignoto sese committere ponti.

Il fend l'onde écumante, affronte un pont *nouveau*,

n'exprime pas toute l'audace du cheval, qui ose tenter le passage des fleuves menaçants. Un pont *nouveau*, comme on l'a déja remarqué, n'offre pas la même idée qu'un pont *inconnu*. C'est peut-être le seul endroit où un second traducteur pût avoir quelque avantage sur le premier. Mais celui qui ne sait pas admirer l'abbé Delille quand il est excellent, ne le surpassera jamais quand il est défectueux. L'image de Virgile est encore bien plus dénaturée dans les trois vers de J. F. Raux, qui n'en conservent ni la fidélité, ni l'effet, ni la précision. Peu importe que le cheval sillonne *à grand bruit* l'onde qui s'*enfuit*. Il fallait peindre le courage du cheval, bravant les menaces du fleuve, et n'arrêter l'attention que sur cette idée. — J. F. Raux se vante partout d'être fidelle au génie de son original. Mais pourquoi donc ajoute-t-il à sa description ce vers étrange?

Le bruit impétueux retentit au Tartare.

Digitized by Google

Cette emphase serait à peine excusée dans un traducteur de Claudien et de Stace. Devait-on la prêter au poète qui a mis le plus de justesse et de choix dans ses figures et dans son style ?

On ne prolongera point un parallèle inutile entre les deux traductions. Cet exemple suffit. On peut assurer que, d'un bout à l'autre, on trouverait presque toujours le même résultat. Les preuves ne manqueraient pas. Mais pourquoi les multiplier? Les gens de goût peuvent fixer leur opinion sur le style d'un poète, quand ils ont lu vingt de ses vers. Ce n'est point d'ailleurs pour affliger J. F. Raux qu'on fait mention de son ouvrage, mais pour faire apprécier, à leur juste valeur, les éloges qui lui ont été prodigués dans quelques feuilles. Je lis dans un journal, ces propres mots :

« Les deux traductions doivent désormais s'accompagner dans les cabinets des amateurs de la belle « poésie. Elles se prêteront un *lustre moral ;* quelquefois elles se corrigeront l'une par l'autre ; souvent « elles offriront l'embarras du choix. Heureuse concurrence ! »

On n'entend pas trop ce que le panégyriste a voulu dire par un *lustre moral*, mais quoi qu'il en soit, voilà J. F. Raux qui marche à côté de l'abbé Delille ! et, d'après le mépris qu'il affecte pour ce dernier, il est même douteux que son ambition soit satisfaite. Voltaire a bien raison quand il dit *que l'or et la boue sont confondus pendant la vie des artistes.* Il ajoute aussitôt que *la mort les sépare ;* mais ce qui était vrai de son temps, ne l'est plus aujourd'hui, car le tombeau même ne défend pas contre la satire, ces morts illustres que protége un siécle de gloire.

Digitized by Google

Au reste, cette manie de refaire les ouvrages des bons écrivains, n'est pas nouvelle. J'ai connu plusieurs jeunes gens échappés du collége qui voulaient traiter les sujets manqués, disaient-ils, par Racine et par Voltaire. Ces sujets étaient *Iphigénie*, *Zaïre* et *Mahomet*. Un homme qui avait pourtant quelque esprit et de l'instruction, a voulu me lire un jour cinq actes d'une *Iphigénie* dans le *goût pur de l'antique*. Telles furent ses expressions. Cet homme ne trouvait aucun naturel dans Racine. J'eus grand soin d'éviter la lecture dont j'étais menacé. La Beaumelle avait aussi refait la *Henriade*: Leblanc-du-Gilet, l'un des plus barbares écrivains du 18.me siécle, m'a souvent parlé d'un Mahomet, et je crois même d'une Mérope qui devaient faire oublier Voltaire. Je ne sais si ces deux chef-d'œuvres de Leblanc-du-Gilet ont paru; mais si on en juge par Manco-Capac *, et les Druides, et Virginie, la gloire de Voltaire est en sureté. On ne voit que trop de ces hommes qui, suivant Despréaux,

Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue.

Et j'ai été témoin, dans le cours de ma vie, des jugements les plus bizarres. Qu'on me permette à ce propos de raconter une anecdote assez curieuse.

J'assistai, il y a plus de trente ans, à une représentation de *Phèdre*. La pièce était très-bien jouée par M.lle Dumesnil, Brisard et Molé. J'étais à côté de Thomas et de Sedaine. Je me livrai franchement à toute l'admiration que m'inspirait le génie de Racine. Thomas partageait mon en-

* Il y a pourtant quelques vers heureux dans *Manco-Capac*.

Digitized by Google

thousiasme ; mais Sedaine nous regardait avec étonnement : il restait froid et silencieux. A la fin de la pièce, je m'approchai de lui, et tout plein des émotions que j'avais reçues, je lui reprochai son indifférence. *Voilà de belles paroles*, me dit-il froidement. Je l'interrogeai de nouveau pour savoir toute sa pensée. Il m'avoua que le plan de *Phèdre* ne lui convenait point. Il en voulait un autre, où je compris que la seule pantomime théatrale et le jeu de la scène tiendraient lieu de l'éloquence des passions et des mouvements du cœur humain. Ainsi les plus beaux ouvrages ne sont pas toujours sentis, même par des hommes de mérite. Sedaine connaissait très-bien quelques effets de l'art dans un drame ou dans un opéra-comique ; mais il était totalement étranger à l'art merveilleux de Racine. C'est de lui qu'on pouvait dire, *il connaît les petites routes qui conduisent au cœur, mais il ne connaît pas la grande* *.

Revenons à J. F. Raux. Il promet de nous donner dans peu la traduction de l'*Enéide*, que M. *Delille*, dit-il, *promet depuis si longtemps* ; et il ajoute : *Je desire que son ouvrage et le mien paraissent ensemble. Rien ne pique la curiosité comme les objets de comparaison.* J. F. Raux, d'après ce ton là, est bien sûr de la victoire. Si sa présomption permettait de croire qu'il voulût profiter de quelques conseils, on lui dirait qu'une telle jactance est tout-à-fait déplacée dans un homme inconnu. On pense même qu'avec moins d'orgueil et des amis éclairés, il serait capable d'écrire mieux. A travers un grand nombre de vers durs, prosaïques et bizarres, on voit

* C'est ce que Voltaire disait de M. Marivaux.

Digitized by Google

briller d'intervalle en intervalle quelques étincelles de talent. Tel mauvais vers de cette traduction peut en fournir un très-heureux avec quelque léger changement. L'auteur manque de goût, et malheureusement il s'estime trop pour en acquérir.

Il nous annonce aussi qu'un *jésuite de ses amis*, traduit, en concurrence avec l'abbé Delille, le *Paradis perdu de Milton*, et que les vers du jésuite vont paraître. Quand ce *jésuite* serait un nouveau Gresset (ce qui est fort douteux) l'abbé Delille n'aurait rien à craindre encore. L'auteur aimable de *Ververt* et de la *Chartreuse* n'a pas traduit les *Eglogues* comme Delille a traduit les *Géorgiques*, et celui-ci, peut-être, n'eût pas fait le *Méchant*, la *Chartreuse* et *Ververt*. Chaque talent doit rester à sa place, et la critique doit être juste pour tous également.

Par un ancien confrère de l'abbé Delille.

(Article communiqué.)

Les trois âges des Colonies, ou leur état passé, présent et à venir; par M. DE PRADT.

La date de l'année ne suffit pas maintenant aux écrits politiques, il faudrait celle du mois, de la décade, et presque du jour. M.me de Sévigné disait, *les événements de cette année ne tiennent pas d'un courrier à l'autre.* Cela est encore vrai aujourd'hui. Un si court espace de temps peut tellement changer la face des choses, que le livre le plus exact est suranné avant de sortir de la presse.

L'estimable auteur de ce nouvel ouvrage, peut-en voir lui-même une preuve au moment d'une paix inattendue qui, en réglant le sort des deux mondes, fait

Digitized by Google

tomber une partie de ses hypothèses et de ses raisonnements. J'ai peur que ses prédictions, quoique plus solides, n'ayent le sort commun de tant de prophéties. On a beau faire, le véritable intérêt, lorsqu'il n'est que raisonné, l'emporte difficilement, même sur un faux intérêt, alors qu'il est senti; et dire à l'Espagne que le Mexique la ruine; au Portugal, que le Brésil l'épuise, etc.; c'est parler de l'avenir à un dissipateur qui ne veut que de l'argent comptant. La passion, qui est l'intérêt du moment, l'emporte toujours auprès des hommes sur des intérêts éloignés, et malheureusement sur ce point, comme sur bien d'autres, les gouvernements sont hommes. Un sacrifice volontaire quelqu'utile qu'il puisse être, ne s'obtient guère d'un cabinet ou d'une corporation, et je doute que l'histoire en offre beaucoup d'exemples. Espérons que nos fautes ne seront pas toujours perdues, que ces lueurs qu'on appelle lumières, à force d'égarer les hommes, finiront par les guider, et qu'un jour les nations mêmes donneront et recevront l'exemple des vraies vertus, aujourd'hui partage obscur de si peu de particuliers. Mais en attendant cette époque de nos futures annales, remercions l'auteur du livre sur les Colonies de l'estime anticipée qu'il veut bien témoigner à l'espèce humaine.

Depuis que le sort du nouveau monde règle le sort de l'ancien, rien n'est plus intéressant que d'approfondir tout ce qui le concerne, de multiplier nos remarques, de les vérifier et de les comparer pour asseoir nos conjectures sur sa destinée, qui décidera la nôtre. L'Europe, fixant ses regards sur ses colonies, éprouve l'inquiétude d'une mère qui touche à l'instant de voir ses enfants s'émanciper. Ne nous le dissimulons pas, le nouveau monde sera bientôt adulte. Ce grand corps soumis à des puissances trop dispropor-

Digitized by Google

tionnées avec son étendue, s'agite, parce qu'il a le sentiment de sa force; et si, par malheur, on ne pouvait pas la contenir, au moins serait-il important de la diriger. Voilà le but de cet ouvrage; on ne pouvait en choisir un plus utile, ni par conséquent un plus beau. L'auteur en a fait un traité complet des Colonies, qui embrasse leur passé, leur présent, et leur avenir. Le premier volume, purement historique, donne une idée juste et précise de l'origine de ces établissements. C'est, comme l'auteur le dit lui-même, un abrégé de l'ouvrage de l'abbé Raynal; mais soigneusement purgé de ces peintures licencieuses qui décréditent le livre en avilissant l'écrivain, et de ces déclamations ampoulées, toujours oiseuses parce qu'elles ne portent que sur des questions trop générales, sur des idées abstraites, écueils de tant de génies qui, pour voir le bien trop en grand, ont fait un mal aussi vaste. Depuis que la soi-disant philanthropie s'est immolée à elle-même tant de victimes humaines, et qu'elle a sacrifié, pour ainsi dire, le genre humain à l'humanité, on est revenu de ces vagues théories dont tout l'éclat cache un secret néant. On commence à reconnaître que l'observation des moindres détails, le calcul des moindres effets sont essentiels pour rectifier prudemment les choses; qu'il faut joindre la bonne manière de s'y prendre à la bonne manière de voir, et qu'il serait peut-être moins funeste de bien faire le mal que de mal faire le bien.

C'est ce que prouve M. de Pradt dans son second volume, où il traite la grande question de l'esclavage. Sans doute, il est hideux à l'homme d'acheter, d'enchaîner son semblable, de le condamner aux plus rudes travaux pour se procurer les superfluités d'un luxe insolent, et d'adoucir l'amertume de quelques breuvages, par le prix des souffrances d'une moitié

Digitized by Google

de son espèce ; et, cependant qui le croirait? on doit la traite des nègres au plus grand ami de l'humanité, au fameux Las Casas qui voulut épargner ses chers Indiens envers qui sa nation avait tant à réparer. Mais ce n'est point là le point de vue de la question. Cette institution, horrible en elle-même, existe. Il faut savoir si, en la détruisant tout-à-coup, on ne ferait point encore un plus grand mal, même à ceux sur qui elle pèse. L'expérience l'a déja trop prouvé : le nègre à qui l'on rend la liberté, est non-seulement un tigre qu'on déchaîne, mais un aveugle qu'on guérit de la cataracte. Que de temps et de ménagements demande le passage des ténèbres à la lumière! Je ne parlerai donc pas de la ruine de nos colons, de la rupture de la balance politique, des atroces vengeances des noirs sur les blancs. Je ne considérerai ici que le seul intérêt des nègres. Ils ont passé d'un état pénible, mais paisible, et qui s'adoucissait de jour en jour à un état équivoque et tumultueux, où ils éprouvent, au lieu d'une dépendance protectrice, la servitude orageuse du hasard et de leurs besoins. Ils n'ont fait que changer de joug. Les armes qu'ils portent sous des chefs diffèrent peu des chaînes qu'ils portaient sous des maîtres ; et l'incertitude ajoute peut-être encore au malheur de cette situation ; tandis que, sans secousses, par le seul progrès de la raison et par le cours naturel des choses, l'état d'esclavage touchait à l'état de domesticité. Cela est si vrai, que beaucoup de noirs, en dépit de toutes les suggestions de leurs agitateurs, sont restés fidelles à leurs habitations. Il en est d'eux comme des serfs. Les paysans de Pologne regrettent le servage qui les délivrait des soins de la vie, et leur offrait une protection contre tous les désastres qui pouvaient les menacer. Grande leçon donnée aux prétendus philan-

Digitized by Google

thropes, et qui prouve que, pour la plus grande partie des hommes, la pensée est aussi pénible que le labeur le serait pour l'autre!

D'ailleurs que deviendraient ces nègres délivrés tout-à-coup? La plupart, esclaves dès l'enfance, et souvent depuis plusieurs générations, iront-ils au-delà des mers rechercher une famille qu'ils ignorent et qui les ignore? Retourneront-ils, à travers mille dangers, dans une patrie qui les a vendus? Exerceront-ils paisiblement, pour leur subsistance, une agriculture dont ils n'ont point l'idée? Reviendront-ils volontairement à des travaux qu'ils abhorrent? Non, ou ils périront de misère, ou ils se feront brigands; et comme jusqu'alors on ne leur avait pas reconnu de droits, ils ne connaîtront pas de lois; et qui ne connaît pas de lois, ne connaît pas de repos.

Après avoir parlé du commerce des esclaves, l'auteur parle du comemrce exclusif, qui est l'esclavage du commerce. Les vraies maximes commerciales et les connaissances qu'elles supposent, sont trop répandues; toutes les communications sont trop bien établies pour que les nations ayent encore besoin de l'entremise des compagnies exclusives. Tout était friponnerie et perte dans cette organisation anti-commerciale que l'ignorance du dixième siécle peut seule expliquer, mais que n'auraient pas dû respecter les lumières du dix-huitième. L'indolente Europe, sans rien examiner, affermait des pays immenses à des compagnies de commerce qui tyrannisaient les établissements sans les exploiter, et qui, trompant tour-à-tour colonies et métropoles sur les échanges et sur les produits, livrées elles-mêmes à des agents trompeurs, ont souvent révélé, par de honteuses faillites, l'absurdité de leur existence.

Digitized by Google

Dans le premier volume, on voit l'histoire de l'origine des Colonies; dans le second, on voit celle de la conduite des métropoles à leur égard. L'exact relevé de leurs fautes est plus affligeant qu'instructif, parce qu'il est trop tard pour y porter remède; et l'auteur lui-même, trop effrayé peut-être du tableau qu'il s'en fait, ne voit d'autre parti à prendre que d'affranchir avec précaution ce qu'il juge impossible de garder longtemps par la force. Il peint avec de vives couleurs l'absurde avidité des nations, suivie d'une négligence qui paraît contradictoire, mais qui provient de la nature des choses et de l'ignorance des temps : il montre, dans le commencement, les cruautés inutiles à leurs desseins, ensuite leur dureté contraire à leur intérêt; leur insouciance funeste sur le choix de leurs préposés, et sur le genre de population à introduire dans ces nouveaux domaines : il montre tantôt la lésine, tantôt la négligence, tantôt l'impuissance de la plupart des métropoles, pour l'entretien d'une marine proportionnée à leurs possessions coloniales; et, du mélange confus de tant d'erreurs et de fautes, il voit s'élever la prépondérance inexpugnable de l'Angleterre, fruit de sa triple supériorité en marine, en numéraire, en industrie; supériorité que cette nation doit, moitié à son bonheur, moitié à sa conduite.

Pour faire sentir la folie de confier d'immenses domaines à un pouvoir exclusif, si loin de l'autorité dont il dépend, il cite ce mot d'un vice-roi espagnol : « Dieu est bien haut, le roi est bien loin, et je « suis le maître ici. »

En reprochant aux Européens d'avoir porté la guerre jusqu'au sein de ces fertiles et innocentes contrées, l'auteur dit :

« Les Européens devaient voir, dans les Colonies que

Digitized by Google

« la bonté du ciel leur avait révélées, seulement des « produits à extraire et à multiplier, en un mot, des « fermes à exploiter; ils devaient chercher tous les « moyens de réparer le désavantage de leur éloigne- « ment, et se borner à les faire produire et consom- « mer. Eh bien! de ces champs destinés uniquement « à la culture, ils ont été faire des champs de ba- « taille. Quel contre-sens! Il semble voir deux pro- « priétaires établir le théâtre de leurs débats au milieu « de leurs moissons. »

Ensuite M. de Pradt démontre que le colon, faible et dépendant, cultivateur et consommateur, ne peut ni se suffire à lui-même, puisqu'il existe par l'échange des objets de ses produits avec ceux de ses besoins, ni se défendre contre les nations ennemies de la sienne, ni demeurer fidelle à la métropole quand il en reste séparé trop longtemps, et qu'alors pour le soumettre les provisions valent mieux que les armes.

Après une discussion sage et approfondie qui prouve que les colonies, par le progrès de leur population et de leurs lumières, ne peuvent longtemps encore demeurer soumises aux métropoles, et qu'une séparation non préparée serait également funeste aux deux parties; il soutient que, par la liberté indéfinie du commerce, les métropoles pourraient avec raison se promettre *plus d'avantage* d'un affranchissement généreux que d'un assujettissement précaire. Il en donne pour preuve l'Angleterre, à qui les Etats-Unis rapportent plus depuis qu'elle commerce avec eux, que pendant qu'elle les possédait; mais cet exemple ne pourrait être cité à l'appui de cette opinion, qu'autant que les autres puissances éleveraient leurs capitaux, leur marine et leurs fabrications au même point que ces fournisseurs du monde.

Digitized by Google

Néanmoins M. de Pradt raisonne, en général, avec force et avec suite ; tout s'adapte, tout se tient, et le résultat de cette chaîne non interrompue d'arguments toujours appuyés par des preuves, et de conjectures toujours fondées en raisons, est un plan superbe pour l'existence politique du second hémisphère. C'est un meilleur monde qu'il fait éclore au sein du nouveau. L'Amérique se couvre de nouveaux états qui naissent comme les hommes de Deucalion ; les divisions géographiques sont indiquées par la nature même qui, en montrant des limites, offre des remparts ; il assemble ce qui se convient, il sépare ce qui se nuit ; les confédérations se forment, les trônes s'élèvent, des princes européens doivent s'y asseoir, un congrès est convoqué pour démêler, pour régler, pour fixer tant de grands intérêts ; les puissances qui auraient le plus de sacrifices à faire sont dédommagées indépendamment d'une indemnité commune, offerte dans la suppression d'un entretien ruineux, surtout dans la liberté générale du commerce qui élève tous les produits à leur véritable valeur, et dont les profits augmentent en raison de la prospérité du genre humain. C'est ainsi qu'à la voix de la vérité, les passions se taisent, l'avidité s'éclaire, les intérêts partiels sont élagués, les rivaux sont réunis ; l'abbé de Pradt lui-même, quoi qu'il en dise, devenu l'abbé de Saint-Pierre de l'Amérique, montre l'association des états plus unie que la plus vertueuse famille, et propose à l'univers le grand spectacle d'une moitié du globe délivrée par l'autre. Dans les sacrifices communs qu'il impose à toutes les nations, il excepte les Indes orientales et les abandonne en entier aux Anglais pour le plus grand bien des autres puissances qui ne peuvent plus lutter avec eux dans cette partie du monde. On regar-

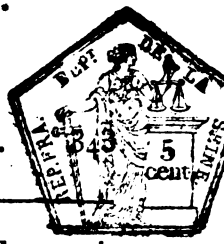
Digitized by Google

derait alors l'Angleterre comme la compagnie de commerce de l'Europe, et c'est à l'auteur à voir si cette compagnie formidable serait à l'abri des reproches qu'il a raison de faire aux compagnies exclusives.

En général, la marche de l'écrivain vers son but, est toujours droite, égale et d'autant plus sûre que d'espace en espace, il a soin de regarder en arrière pour compter les pas qu'il a faits et juger de ceux qui lui restent à faire. Ses motifs sont d'une humanité sage et calculée, ses raisonnements sont mathématiques, son style est rapide et correct; on y desirerait quelquefois un peu plus de clarté, on pourrait quelquefois lui reprocher la diffusion et les redites, mais la matière est si vaste et si compliquée, les objets si multipliés, les questions si importantes et si nombreuses, les vérités si nécessaires à inculquer, qu'il était presque impossible d'éviter ces inconvénients; enfin, quelle que soit la politique des divers gouvernements de l'Europe, relativement aux colonies, ce livre mérite toute leur attention; ils y trouveront des connaissances rares, de sages considérations, une forte logique, d'utiles vérités et de généreux desseins. Mais quand la politique arrivera-t-elle à la générosité?

S.

Digitized by Google



VOYAGES au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées ; par L. RAMOND, *du Corps législatif et de l'Institut national, membre de plusieurs Sociétés savantes.* 1 *vol. in*-8.° *avec figures. Prix*, 5 *fr. et* 6 *fr.* 50 *c., franc de port, par la poste.* A Paris, chez *Belin*, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n.° 22. An 9.-1801.

CE journal n'est point fermé aux sciences physiques. Nous nous proposons même de leur donner une attention plus particulière, et de leur consacrer une partie de la place réservée jusqu'ici aux événements politiques, dont bientôt la paix générale réduira heureusement le nombre, et doit affaiblir l'intérêt. L'ouvrage dont on va rendre compte, est essentiellement du domaine de ces sciences : c'est *la géologie*, appliquée aux Pyrénées, dans une suite d'observations et de raisonnements sur leur structure particulière. Cependant, la littérature a aussi des droits sur lui. Il lui appartient par la richesse de quelques descriptions ; par le talent particulier du C. Ramond, pour associer son lecteur à toutes les sensations de crainte et de danger, d'espoir et de plaisir qui se succèdent de moment en moment dans ces voyages pittoresques et hasardeux ; par les épisodes nombreux et heureusement amenés ; par des aperçus historiques, mêlés avec art aux grandes vues de la nature ; enfin, par les qualités du style, qui, malgré quelques défauts, a de la clarté dans tout ce qui est scientifique, et de l'éclat dans tout ce qui est descriptif ; quelquefois même, on croit re-

Digitized by Google

trouver la manière de Buffon, manière, à la vérité, périlleuse pour ses imitateurs. Parmi ceux qui se placent honorablement après le Pline français nous comptons peu d'écrivains aujourd'hui qui puissent disputer le premier rang à l'auteur de ce Voyage. Desirons que de tels modèles soient tous les jours mieux étudiés, et qu'ils propagent, dans cette génération de savants, qui se forme avec une émulation remarquable, le goût pur et vraiment français, qui se tient à une égale distance entre la sécheresse et l'enflure, et ne se dispense jamais de plaire, sous prétexte de ne vouloir qu'instruire. Au reste, l'exemple du C. Ramond persuadera mieux que tous les préceptes. Entrons dans quelques détails.

Moins visitées que les Alpes, qui, dans ces derniers temps, ont été, pour ainsi-dire, à la mode, les Pyrénées étoient encore à observer. Content d'avoir marqué son passage sur les premières par son *Voyage en Suisse*, qui sert également de guide au savant et au curieux, (car il s'est entièrement approprié l'ouvrage de l'anglais Coxe), Ramond s'en est brusquement détourné pour envahir en quelque sorte les Pyrénées et en faire son domaine. Avec quelque modestie qu'il parle de lui, et quelque sincère que soit l'invitation de le seconder, qu'il adresse aux savants, on peut annoncer que son nom sera proclamé sur les Pyrénées, comme celui de l'immortel Saussure, ainsi qu'il l'appelle, l'est depuis trente ans sur les Alpes.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée.

Déja un premier ouvrage de l'auteur, publié en 1789, sous le titre d'*Obervations faites dans les Pyrénées*, avait annoncé ses premières tentatives, qui appuyaient ses premières conjectures; il achève de les confirmer aujourd'hui, et l'établit plus solidement encore par cette relation de ses *Voyages au Mont-Perdu*.

Digitized by Google

Cette sommité qui, dans des proportions relatives, est aux Pyrénées, ce que le Mont-Blanc est aux Alpes, excitait, à plus d'un titre, sa curiosité. Sa structure et sa substance étaient un sujet de contestation entre les géologistes, de doute et de conjecture pour lui-même. Quelques observations qu'il avait eu occasion de faire sur les débris de cette masse, débris qu'il nomme *la Table des matières des Montagnes*, son aspect à la distance où elle s'était offerte à lui, l'avaient disposé à la ranger, contre toutes les lois de l'analogie, parmi les montagnes coquillières de troisième origine, formée, comme on sait, des débris des corps organiques. « Il s'était persuadé, que les Pyré-« nées étaient achevées quand cette montagne fut « formée, et il n'avait pas craint de déclarer que, « nonobstant son élévation, il n'y voyait qu'un grand « accident, qu'un amas de seconde et même de troi-« sième formation, déposé sur le flanc méridional de « la montagne primitive. » Ce n'était là encore qu'une conjecture hardie, et il fallait des preuves pour convaincre les savants et pour se convaincre soi-même, qu'à une hauteur de 3436 mètres (1763 toises), la nature s'était plue à lancer ou à déposer une montagne d'une substance si différente de celle qui forme les sommités des hautes chaînes, jusqu'alors observées. Ce voyage, à la fois si difficile et si périlleux, a donc pour objet de constater cette particularité remarquable, et l'auteur est parvenu à la mettre hors de toute contradiction. S'il n'a pu encore s'élever sur la cime du Mont-Perdu, comme Saussure a gravi sur le point le plus élevé de la chaîne des Alpes, du moins il s'en est assez approché, pour en reconnoître la nature et en déterminer la composition : il a vu, il a touché, et l'on peut dire que le lecteur touche et voit avec lui. Il multiplie ses excursions autour de la mon-

Digitized by Google

tagne ; il l'attaque de divers côtés, et partout il trouve la même organisation ; il en détache la même substance, le calcaire secondaire, et jusqu'à des os fossiles. Tout extraordinaire que puisse être ce fait en géologie, l'auteur en prouve l'existence. Qu'on réussisse ou non à le faire rentrer dans les théories admises, il est positif, il est constant : *Tradidit disputationibus.*

Cependant, il ne renvoie pas aux savants cette grande question, sans l'avoir auparavant éclairée par une discussion pleine de faits et de rapprochements heureux. Tous ne servent qu'à le rattacher à cette conjecture, que d'abord il n'avait exprimée qu'avec une sorte de méfiance, savoir : *Que les Pyrénées étaient achevées quand cette montagne fut formée, et qu'il n'y voyait qu'un amas de seconde et même de troisième origine, déposé sur le flanc primitif de la montagne.* Mais l'auteur va plus loin, il essaye à faire rentrer, dans l'ordre commun, cette grande exception contre les lois connues ou admises. Aux yeux de cet observateur, cette irrégularité n'est qu'apparente. Pour en fournir la preuve, il a recours à une série d'hypothèses ingénieuses, et qui n'ont pu être formées, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs, qu'au moyen d'un grand fonds de connoissances positives. Un grand événement, arrivé dans des régions disparues aujourd'hui, et sur une terre effondrée par un de ces accidents que l'état actuel de notre globe rend, dit-il, si vraisemblables, lui est nécessaire, et il le suppose. Ainsi, tantôt par voie d'analogie, et tantôt s'appuyant sur des faits constants, il lie un système, et force presque l'assentiment. C'est aux géologistes à prononcer sur cet enchaînement de probabilités, que je n'ai dû qu'indiquer. Mais cette discussion est terminée par une apologie de la méthode de système appliquée aux grands phénomènes de la na-

Digitized by Google

ture, et applicable à toutes les hautes conceptions de l'esprit, qui doit être lue avec intérêt. « il était difficile, dit l'auteur, de s'occuper de la structure des « Pyrénées, sans aborder à tous moments quelques-« unes des grandes questions de la géologie; et quoi-« que, dans l'état de nos connaissances, ces questions « soient certainement insolubles, il n'est pas également certain que la science gagnât davantage à la « proscription de toutes les hypothèses qu'à l'emploi « circonspect de quelques suppositions. La nature est « sans bornes, et nos facultés sont bornées; chaque « objet a mille faces, et nous n'en voyons qu'une; « nous sommes condamnés à considérer isolément des « phénomènes, dont l'explication n'est que dans leur « ensemble; et cet ensemble n'est point à nous, et « il ne sera point à nos derniers neveux. Cependant, « il faut lier les faits, et, à cet égard, les hypothèses « sont pour nos esprits ce qu'est le système du monde « pour la suprême intelligence qui l'a conçu. Faute « de ce lien, tout rentre dans le chaos: nous sommes « réduits à le supposer, quand il ne nous est pas « donné de le saisir; et si l'observation a été le guide « des suppositions, elles conduisent du moins à un « ordre de vérités relatives, qui nous représente une « des innombrables combinaisons des vérités absolues. « En étudiant les Pyrénées, j'ai dû les comparer aux « montagnes, dont on a le plus longtemps étudié la « structure: les systèmes accrédités étaient un élément « nécessaire de la comparaison; et si j'ai réussi à dé-« montrer que cette chaîne n'est pas hors de la portée « des explications que l'observation des autres chaînes « a suggérées, j'ai ajouté un trait décisif à la ressem-« blance, et confirmé un fait qui est désormais in-« dépendant des systèmes, et au dessus de toute con-« testation. » — Ainsi, un écrivain, d'un esprit très-

Digitized by Google

élevé, dans l'esquisse qu'il traçait dernièrement d'un grand système de société, demandait grace, en quelque sorte, pour cette manière d'envisager et de traiter son sujet.

« Tout corps de vérités, disait-il, est un système; » et même, à ne prendre cette expression que pour » une suite d'hypothèses, on peut regarder tout sys» tème, comme *un voyage au pays de la vérité.* » En effet, dans tous les genres, et quand on s'élève à une grande hauteur, cette méthode de procéder est un besoin indispensable; la nécessité absout :

Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Il me reste à justifier les éloges que j'ai donnés au style du C. Ramond. Le morceau suivant est tiré du récit de sa seconde excursion au Mont-Perdu.

« .... Nous approchions de cette rampe, et depuis long-temps je considérais le glacier avec quelque souci. Il avait beaucoup changé depuis mon premier voyage. Plus de neige : sa surface était nue, et n'offrait pas un point sur lequel le pied pût laisser son empreinte. Le milieu s'était excavé. Deux grandes crevasses le parcouraient de haut en bas, et vers les deux tiers de sa hauteur, je remarquai une dépression transversale qui augmentait considérablement l'inclinaison de la partie supérieure. Nous ne pûmes même l'aborder de front : il s'était escarpé à l'extrémité, et n'offrait que des coupes nettes, percées de l'ouverture de ses crevasses. Il fallut le prendre de côté, et, à la moindre inclinaison, il était déja dangereux. Les crampons n'y mordaient pas, et nos bâtons ferrés, appuyés de toutes nos forces, y laissaient à peine la trace de leur pointe. Au reste, nous étions munis de bons instruments pour fendre la glace, et dès-lors on fut obligé de les mettre en œuvre. Mais le travail était des plus rudes, et nous n'avions pas seu-

Digitized by Google

lement la liberté de le diriger à notre gré. Le glacier se creusait en gouttière : au milieu, on le voyait tout criblé de crevasses et de trous; il fallait s'en éloigner, sans cependant se rapprocher des bords qui se redressaient au voisinage des rochers ; nous étions donc réduits à gravir en ligne droite entre les deux écueils que nous avions à éviter. C'était une échelle de glace à monter ; point de zig-zags à tracer, rien qui dissimulât l'inclinaison ; et l'inclinaison augmentait sans cesse, comme le précipice s'approfondissait toujours.--Nous marchâmes plus de deux heures dans cette position, et nous n'avions fait encore que le moins difficile. Nous approchions de la bosse que le glacier formait au dessus de la dépression dont j'ai parlé. Cette bosse, on ne savait par où la prendre, et nous étions au terme de nos expédients. Rondo proposa de la tourner, en montant sur le bord que nous avions si soigneusement évité. Il faut savoir ce que c'était que ce bord : c'était une arête, en tranchant de couteau, séparée du rocher par un large intervalle qui s'ouvrait en entonnoir dans les cavités du glacier. Cette proposition qui, une heure plutôt, nous aurait paru dérisoire, était, en ce moment, la seule qui nous offrît *un moyen de sortir honorablement de notre périlleuse aventure.* Une douzaine de degrés que nous taillâmes presque à pic, nous portèrent sur ce bord qu'il fallut écréter avant d'y poser le pied, et sonder à grands coups pour s'assurer qu'il était capable de nous porter. En sondant et en écrétant toujours, nous réussimes à faire treize pas en vingt minutes, montant en équilibre sur une ligne glissante, le précipice derrière et des deux côtés. Une pareille position, et surtout une pareille lenteur, étaient bien propres *à réfroidir le courage.* Cependant après ces treize pas, il fallut s'arrêter et délibérer encore. — Durant cette inaction, qui devenait d'autant plus pénible qu'elle se prolongeait davan-

Digitized by Google

tage, je voyais voltiger de rochers en rochers le grimpereau de muraille que Saussure a vu de même aux approches du Mont-Blanc. Je le rencontre toujours sur le penchant des précipices, et il me rappelait tous ceux que j'ai vus. La mouche apiforme vint se poser auprès de moi, et nettoyer ses petites ailes, dont nous étions réduits à envier la puissance. Trois autres insectes vulgaires, la punaise équestre, la forficule commune, et le huitième bupreste de Geoffroi, rampaient sur la glace où ils étaient moins déplacés que nous. Profonde obscurité des causes finales! désolante disproportion des facultés et des moyens! l'homme mesure les cieux, et il est attaché à la terre; il pèse l'air où l'aigle se balance: l'aérostat y crève et précipite l'observateur; un frêle insecte se joue ici, et moi j'y rampe!.... Je fus tiré de cette désagréable rêverie par un accident plus désagréable encore. Le guide novice que nous avions amené de Barège, déclara que la tête lui tournait, et qu'il était au moment de se précipiter. Il se trouvait sur le devant: il fallut le mettre entre nous, et l'on comprend ce que cette opération avait de dangereux et de difficile sur une ligne sans largeur, et qui était exactement la ligne géométrique. Le mouvement que cela occasionna fit tomber du sac de mon Laurens ma lunette et ma boussole; elles roulèrent ensemble dans le creux qui nous séparait du rocher. Le brave Rondo voulut y descendre; j'essayai envain de l'en dissuader. Nous étions munis de cordes, sur lesquelles il fondait son espérance. Il se glissa dans la fente, et pénétra dans les cavernes intérieures où il trouva la boussole. Nous lui jetâmes la corde; il s'en ceignit, et il fallut l'extraire avec effort d'un étranglement, où son poids l'avait fait couler en descendant. Le froid extrême de ces cavités ne lui avait pas permis de s'arrêter à chercher la lunette. Mon Laurens prétendit y descendre à son tour. Nous l'en tirâmes

Digitized by Google

de même ; et certes, ceux qui prêtaient secours, n'étaient pas dans une position moins critique que ceux qui le recevaient. Il ne rapporta rien ; j'avais perdu une excellente lunette, mais nous avions trouvé dans l'action une nouvelle confiance en nos forces, et nous fîmes encore une trentaine de pas sur la crête, prenant à peine le loisir de l'ébrécher. — Cependant à chaque instant cette crête nous exposait à de nouveaux hasards. Deux fois nous fûmes arrêtés par des saillies du rocher qui se projetaient en avant et nous barraient le chemin. On ne pouvait ni monter ni descendre ; il fallait se plier autour de ces saillies, au risque de perdre l'équilibre et de se précipiter. Bientôt il fut tout-à-fait impossible de passer outre, et nous n'eûmes plus d'autre réfuge que ces mêmes rochers qui, la première fois, avaient paru inaccessibles. Ils sont, il est vrai, taillés en degrés par les coupes croisées des couches et des tranches ; mais pour concevoir la disposition de ces degrés, qu'on se figure d'abord une rampe d'escalier, dont les marches seraient presque toujours plus hautes que larges, et qu'on aurait redressée, de façon que l'angle d'inclinaison eût augmenté d'un tiers ; qu'on ajoute ensuite à cette idée, celle de toutes les irrégularités et de toutes les dégradations que peut occasionner un pareil redressement dans une pareille structure ; l'incertitude où nous étions de ce que nous trouverions plus haut ; la prévention que devait exciter l'infructueuse tentative des guides de Coumolie ; et l'on jugera de quel œil nous regardions la dernière ressource qui nous restait. Ce fut là pourtant qu'il fallut se hisser de gradins en gradins. Le premier y était poussé par le second, et une fois accroché, il lui prêtait la main, à son tour. Les risques étaient au moins égaux, si même le désavantage n'était pas du côté des derniers. Ceux qui gravissaient en avant ne pouvaient faire un faux pas qui ne compromît le

Digitized by Google

reste de la troupe, ni ébranler un quartier de pierre qui ne volât sur la tête des autres. Je fus moi-même blessé assez fortement par un de ces débris contre lequel je ne pus que me roidir, puisque ma position ne me permettait pas de l'éviter. Cette dernière escalade dura plus d'une heure, et ce que nous courûmes de danger dans ce voyage apprendra à quiconque voudra aborder le Mont-Perdu par cette route, qu'elle n'est praticable qu'au gros de l'été, et tandis que les glaciers sont encore couverts de neige. Un mois auparavant, nous n'avions pas employé deux heures à la monter, et ce n'avait été qu'un jeu pour ceux qui avaient la moindre expérience des montagnes. Aujourd'hui, elle en exigea cinq, et dans ces cinq heures, pas une minute où nous n'eussions couru risque de la vie. — Nous approchions enfin du sommet de la crête; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter, et le redressement des couches en adoucissait déja la pente; je regardais mes compagnons, aucun n'avait donné des signes de crainte, mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse, produite par une longue anxiété, laissait à peine apercevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagements. Après tant de plans inclinés, de rochers droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se poser sans délibération; mais ce terrain nous ne le touchions pas encore, que déja la scène change, et que tout est oublié. Du haut des rochers, nous considérons, avec une muette surprise, le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la brèche. Nous ne le connaissions pas; nous ne l'avions jamais vu; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable, qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, ce rideau n'avait été que soulevé : le crêpe suspendu aux cimes, répandait le

Digitized by Google

deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui, rien de voilé ; rien, que le soleil éclairait de sa lumière la plus vive ; le lac, complétement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur; les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute éblouissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain, j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau ; le dessein et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain, je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'*abaisse*, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée ; on n'en croit pas ses yeux ; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois ; un monde fuit ; un autre commence, un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte, où les siécles passent d'un pied plus léger qu'ici bas les années ! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, tel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène ! Quel calme dans l'air, et quelle sérénité dans le ciel! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux : tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect. — En comparant l'imposante symétrie du cirque au désordre hideux qu'il offrait, lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissions à peine les lieux que nous avions parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du cylindre qui fixait exclusivement les regards. La transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue; la cime principale était rentrée dans ses droits; elle ramenait à l'unité toutes les

Digitized by Google

parties de cet immense chaos ; jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les hautes Alpes ; je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que nature ; mais ce que je n'ai pas vu, c'est *la livrée* des sommets les plus élevés, *revêtue* par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours, où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau ; voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles ; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'alongent en pointes aiguës, et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de toutes leurs horreurs, trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux : du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu. Quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Nous n'avons pu nous déterminer à abréger cette citation. Les lecteurs, entraînés comme nous par le charme et la rapidité du récit, nous en pardonneront sans doute la longueur. Que ceux d'ailleurs qui n'ont point partagé les diverses sensations du voyageur, qui n'ont point été étonnés de ses surprises, effrayés de ses dangers, enivrés de ses transports, relèvent les légères incorrections de style qui ont pu lui échapper. Nous citerons encore, c'est la plus sûre et la plus digne manière de louer.

Une chapelle à la Sainte-Vierge, rencontrée sur la route du *pic de Heas*, aurait offert à une prétendue philosophie un beau sujet de plaisanterie ou de déclamation contre ces pratiques *superstitieuses* que la sim-

Digitized by Google

plicité des hommes associe trop souvent à une dévotion respectable. Mais ici, une philosophie plus digne de ce nom a su peser dans une juste balance quelques légers inconvénients et de grands avantages ; et, dans cette appréciation à laquelle l'esprit religieux a bien moins de part que l'esprit philosophique, la sagesse humaine a prononcé elle-même en faveur de la religion. — « Un bloc, distingué par ses dimensions de tous ceux qu'on rencontre à cette hauteur, a décidé la construction de l'édifice. Placé au sommet de l'amas, il attire de loin l'attention des voyageurs et les hommages des montagnards. C'est un autre Sinaï. Là, ses ancêtres ont vu apparaître la Vierge, et les habitants du ciel présider à la construction de sa chapelle. En foulant cette terre de révolution, où se succèdent si rapidement de si terribles catastrophes, on est transporté dans les temps reculés où les superstitions naquirent de la terreur qu'inspiraient *les inquiétudes* de la nature. Encore quelques pas, et la philosophie elle-même fera grace à la mythologie de Héas. Tout-à-coup se développe, dans son immensité, la silencieuse enceinte où il a plu à Marie de cacher son oratoire. Quelques chaumières et quelques cultures pressées autour du saint édifice, loin de peupler ce désert, n'en font que mieux ressortir la solitude et la nudité. A la vue des imposantes barrières qui le séparent du reste du monde, l'ame la plus froide éprouve un frémissement secret. Quoi ! c'est là, c'est au pied de ces rochers formidables, que la piété a ménagé des consolations à la misère, et des encouragements au travail ! Ce sol ingrat, c'est elle qui le féconde en aidant, de l'obole du pauvre, de plus pauvres qui le cultivent ! Lieux désolés et sublimes ! Sans votre chapelle, vous seriez peut-être sans habitants et sans spectateurs. Ces cabanes, ces moissons, ces prés sont un miracle au dessus des

Digitized by Google

forces d'une grossière industrie. Chez un peuple simple et crédule, il fallait chercher ailleurs les puissances capables de le produire. Que l'humanité soit conduite à la conquête de la terre, *par la colonne de nuages ou par la colonne de feu*, elle marche : bénissons la cause directrice qui assortit les moyens à l'état de nos sociétés, et que notre courte sagesse s'incline devant la sagesse profonde qui dirige au même but, ce que nous appelons l'erreur, et ce que nous appelons la vérité. »

Il n'avait point paru, depuis long-temps, un ouvrage aussi distingué par l'importance du sujet et par le mérite de l'exécution. Des circonstances imprévues en ont retardé l'annonce dans ce journal, qui ne se laisse pas prévenir ordinairement, lorsqu'il s'agit de faire connaître des ouvrages de cet ordre.

Cependant nous sommes loin de l'avoir montré sous ces différents rapports. L'auteur mène de front la botanique des montagnes avec la lithologie, et ne paraît pas moins versé dans les diverses branches de de l'histoire naturelle.

Ce serait encore le lieu de nommer les élèves de Ramond, Pasquier de Paris, et Mirbelle de Versailles, qui l'ont si courageusement accompagné dans tous ses dangers, et si utilement secondé dans ses travaux. On aime à les voir formés à la science à une telle école, et recueillir l'instruction, en s'associant à la gloire de leur maître.

Mais après avoir déjà passé les bornes d'un extrait, il resterait trop à dire encore ou à citer de cet ouvrage, pour donner une juste idée de l'impression qu'on en a reçue.

M.

Digitized by Google

Suite du Salon de l'an 9.

Une famille après un naufrage; par Hue.

Ce tableau convient au genre de l'histoire; cependant il demandait une main exercée aux grands effets de la nature. Le C. Hue a développé tous ses moyens dans cette nouvelle composition.

D'abord, un vaste horizon où l'œil se perd et dont l'imagination s'effraye. Les figures réfléchissent parfaitement la lumière de l'astre de la nuit, dont la présence ajoute à l'horreur de la situation de ces époux infortunés. Isolés sur cet écueil, rien ne peut les soustraire à une mort affreuse. Ce groupe est bien pensé, et traité d'une bonne manière. On aurait desiré seulement voir sous le corps de la femme une légère indication du pied droit de l'homme. Les autres marines du C. Hue sont d'un ton vrai, d'une touche facile et sûre. Son petit tableau du *Soleil couchant*, réfléchit admirablement la lumière; c'est un de ses meilleurs ouvrages.

MAYNIER.

Sujet gracieux. La muse Erato, couronnée de fleurs, se sert des traits de l'Amour, pour écrire les vers qu'il semble lui dicter, en s'enveloppant avec elle d'un voile léger. Ce tableau mérite beaucoup d'éloges et quelques observations critiques.

Un vert trop âcre domine dans le paysage: les ombres des chairs et des draperies sont trop diaphanes; ce défaut se fait remarquer surtout dans la draperie rose de la Muse dont les ombres, dans plusieurs endroits, se détachent en clair sur celle du voile blanc, ce qui est absolument impossible; c'est ce qui fait

Digitized by Google

paraître les ombres des chairs, ternes et grises. On trouve un peu de dureté dans le mouvement de la hanche et dans le contour de la cuisse droite de l'Amour.

Cependant cet ouvrage, qui fait suite aux Muses du même auteur, semble avoir plus de perfection que les précédents. Les têtes ont un caractère mieux choisi, et les draperies sont plus délicates. Il réunit, à une belle et franche exécution, plusieurs détails de bon goût, et du choix le plus heureux.

E. B. GARNIER.

Une jeune femme allaitant sa mère en prison.

Ce trait historique, décrit par Valère Maxime, a déja servi de sujet à plusieurs tableaux. LAGRENÉE exposa *la Charité romaine* au salon de 1765. Dans les compositions des anciens peintres, c'est un père qui reçoit ce tribut de la piété filiale. Un homme, dont la critique présente souvent des idées fines et quelquefois même de riches aperçus sur les arts, mais dont tous les jugements ne sont pas approuvés par la raison et par le goût, Diderot loue Lagrenée avec un enthousiasme que les amateurs instruits n'ont jamais partagé. Mais ses réflexions sur *la Charité romaine* sont pleines d'esprit et de raison. Il observe que les souffrances n'ont point assez altéré la fraîcheur et la beauté du vieillard; que la jeune femme, qui ne découvre pas les mamelles d'une nourrice, mais une gorge attrayante par les charmes de ses contours, semble plutôt offrir une tentation à la volupté, qu'un dernier secours à la vie défaillante *.

* Nous rapportons ici la pensée, mais non pas les paroles expresses de Diderot. On trouve, dans ce passage, comme dans presque tous ses écrits, un cynisme d'expressions qui ne pourrait s'allier avec notre respect pour les mœurs.

Digitized by Google

Garnier a su se préserver de cet écueil ; son tableau, comme nous l'avons déja dit, représente une mère en prison, allaitée par sa fille ; c'est la vérité de l'histoire. Les autres peintres semblent n'avoir préféré le vieillard, que pour se donner le plaisir de faire une académie. D'ailleurs, cette jeune femme, présentant son sein à sa mère, qui, dans son enfance, la tenait renversée sur le sien, et nourissant de son lait celle qui lui a longtemps prodigué la même nourriture, donne à la composition du peintre une idée plus tendre et plus morale à la fois.

Qui ne serait ému à l'aspect de cette malheureuse femme condamnée à mort, et qui ne doit qu'aux tendres soins de sa fille la prolongation de son existence? Ces deux femmes sont dans une situation touchante et dramatique. La fille jette un regard de compassion sur son jeune enfant, et ne laisse pas, malgré ses cris, de presser sa mère contre son sein, pour la déterminer à prendre encore la seule nourriture qu'elle puisse lui offrir. Celle-ci, regardant sa fille avec attendrissement, lui indique, d'une main défaillante, l'innocente victime de son dévouement ; elle ne veut plus accepter un secours, que la piété filiale dérobe au devoir maternel. Le gardien qui leur a permis de s'entretenir jusqu'au dernier moment, s'est approché des grilles pour voir comment cette femme, condamnée à mourir de faim, peut subsister depuis plusieurs jours, sans qu'il lui ait laissé parvenir aucune nourriture.

Les têtes sont d'une grande justesse et d'un beau caractère.

Rien n'était plus difficile à bien exprimer que les sentiments contraires dont est agitée cette jeune femme partagée entre les souffrances de son enfant, et la satisfaction qu'elle éprouve à conserver les jours de sa mère. Peut être demanderait-on quelque chose de plus

Digitized by Google

prononcé. Quelques personnes du moins en ont témoigné le désir.

L'effet pittoresque ne nous paraît pas inférieur à la composition dramatique. Celui de la lampe qui éclaire le cachot, paraît exact et vrai; il contraste avec le jour faible que l'on aperçoit à travers la galerie. La projection des ombres est très-bien suivie; le ton local est riche et soutenu.

Comme il est impossible à la peinture de jamais rendre d'une manière satisfaisante la vie et l'éclat du feu, pourquoi, ont dit quelques critiques, n'avoir pas disposé la lampe, de manière à ce que la lumière en soit cachée? L'artiste aurait évité la difficulté de la peindre. Cette critique manque de justesse; les meilleurs maîtres n'ont jamais usé de ce moyen. En effet, si, en laissant subsister le reflet de la lumière, vous ne montrez pas aux yeux la lampe qui le produit, ce reflet sombre et rougeâtre que donne la lumière factice d'une lampe ou d'un flambeau ne semble plus qu'un vice de couleur. Nous avons applaudi, l'année dernière, à la richesse qui règne dans la famille de Priam, ouvrage du même auteur. Nous aimons à retrouver, cette année, dans un sujet moins abondant, l'heureuse disposition des masses, et l'harmonie qui caractérisent le pinceau du C. Garnier.

PERRIN.

Socrate surprenant Alcibiade dans les bras de la Volupté.

On voit avec plaisir reparaître le C. Perrin. Il conserve cette grande et large manière qu'il a montrée dans ses premiers ouvrages; mais la même force de ton ne se retrouve pas dans son harmonie; les draperies de ce tableau manquent de style et de fermeté; le dessin en est bon et correct; mais il pourrait être

Digitized by Google

plus pur et mieux choisi. La composition n'en est pas assez piquante; et s'il est permis de le dire, on lui reprocherait trop de sagesse, non pas dans le personnage de Socrate; mais la Volupté! mais Alcibiade!

La figure de Phaon sort d'un pinceau large et moelleux. Pourquoi n'est-elle pas exempte des mêmes reproches?

En un mot, dans ces deux tableaux, l'art n'a rien à demander, les graces desirent quelque chose.

MONSIAU.

Une étude savante se fait remarquer dans les différentes parties de ce tableau; mais l'exécution en est froide. Le sujet est extraordinaire; mais il n'est pas rendu d'une manière assez positive.

Un lion échappé de la ménagerie de Florence, emporte, dans sa gueule, un enfant qu'une femme avait laissé tomber en fuyant.

La mère suit le ravisseur, et se jetant à genoux, lui redemande son fils; mais l'obtiendra-t-elle? C'est ce que le tableau n'explique pas.

Heureux ceux qui ont acheté la notice pour servir de complément au tableau. Elle leur apprend que le lion s'arrête, et en s'éloignant, pose l'enfant à terre sans lui faire aucun mal. Rendons graces à cette notice; car sans elle, nous n'aurions jamais su comment la chose se serait terminée. Le mouvement forcé des bras et les traits effrayants de la mère, faisaient craindre que le lion, épouvanté lui-même, ne se sauvât plus loin avec sa proie.

Non, femme intéressante, ce n'est pas assez pour une mère; il ne faut pas suivre le lion, il faut vous précipiter au-devant de lui, vous étendre sur son passage, l'arrêter et le fléchir, en vous dévouant vous-même pour le salut de votre fils.

Digitized by Google

BROT.

La mort d'Hyacinte.

Sujet heureux, groupe adroitement posé, exécution qui ne manque ni de facilité, ni de graces; mais trop peu de caractère dans le dessin, surtout dans les formes d'Apollon. Quand le peintre sera-t-il inspiré, s'il ne l'est point par la figure sublime de l'Apollon du Belvédère?

L'effet que l'artiste a choisi, nous engage à dire un mot sur le goût bizarre qui semble se perpétuer depuis quelques années; et sur l'abus des moyens pittoresques que l'on emploie sans distinction, et sans réfléchir s'ils conviennent au sujet. En général, une figure bien éclairée flatte plus l'œil du spectateur qu'une silhouette sur un fond clair. Nous citerons encore Diderot dont, cette fois, nous pourrons rapporter littéralement les paroles.

« On a dit que la plus belle couleur qu'il y ait au « monde, était cette rougeur aimable dont l'innocence, « la jeunesse, la santé, la modestie et la pudeur co- « loraient les joues d'une jeune fille; et l'on a dit une « chose qui n'était pas seulement fine, touchante et « délicate, mais vraie; car c'est la chair qu'il est dif- « ficile de rendre; c'est ce blanc onctueux, égal sans « être pâle ni mât; c'est ce mélange de rouge et de « bleu qui transpire imperceptiblement; c'est le sang, « c'est la vie qui font le désespoir des coloristes. » *Essai sur la peinture.*

Mais, dira-t-on, ces prestiges de l'ombre ont réussi aux plus grands maîtres. De nos jours, on a vu le *Bélisaire* de *Gerard* et l'*Endymion* de *Girodet*, obtenir tous les suffrages. D'accord, mais les moyens dont ils se sont servis, appartiennent à leur sujet. L'un avait à rendre la nuit; l'autre, le crépuscule. Ici,

Digitized by Google

l'heure du jour n'est point indiquée par le sujet; et la principale figure est celle de celui qui conduit le char du Soleil. Est-ce pour éviter de rendre la teinte éclatante de ses chairs et l'or de sa blonde chevelure, que vous avez peint dans l'ombre le dieu de la lumière?

(La suite au N.° prochain.)

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

TALMA, le 12 brumaire, a reparu sur le théâtre de la République, et il a joué le rôle d'*Oreste* dans l'*Andromaque* de Racine. Talma ne pouvait mieux choisir: de tous les rôles de l'ancien répertoire, le personnage d'Oreste est celui dont la couleur sombre convient le mieux au genre de son talent. Mais les Grecs, et Racine et Voltaire qui surpassèrent plus d'une fois les Grecs en les imitant, ont toujours conservé à ce personnage la dignité qui ne doit jamais abandonner le fils du grand Agamemnon.

L'auteur d'Andromaque avait surtout senti que le rôle d'Oreste avait besoin plus qu'un autre de nuances et de préparations. Il savait que, de toutes les monotonies, la plus fatigante au théâtre était celle de la fureur.

Dès la première scène, il a rendu Pilade à son cher Oreste, et dans tout le cours de la pièce, il met en contraste les douceurs de l'amitié fidelle, et les emportements de l'amour malheureux.

Oreste se trouve, à la seconde scène, dans une situation très-dramatique. Au nom des Grecs, dont il est l'ambassadeur, il fait à Pyrrhus une demande qu'il craint de voir exaucée. Talma a saisi cette nuance avec esprit

Digitized by Google

et justesse ; mais ses regards, qui ne devaient être qu'inquiets, nous ont paru farouches et menaçants ; son maintien manquait de cette grandeur dont, depuis vingt siècles, l'imagination des poètes a entouré les personnages héroïques. Il s'est montré trop tôt cet Oreste furieux que la fatalité destine au crime.

Un acteur aussi instruit ne doit pas ignorer que, lorsqu'il joue dans une tragédie de Corneille, de Racine ou de Voltaire, il ne peut suivre avec trop d'exactitude et de scrupule les indications que le poète lui a données. Or, dans les deux premiers actes d'Andromaque, il n'est question que de l'amour violent d'Oreste. A la première scène du troisième acte, on sent que le petit-fils d'Atrée va devenir criminel, lorsqu'il dit lui-même à Pilade

Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine.

Voilà le commencement des fureurs d'Oreste, *Furiis agitatus Orestes*, comme le dit Virgile. C'est dans ces trois derniers actes que Talma, déployant toutes les ressources de son talent tragique, s'est souvent montré digne des applaudissements qui lui ont été prodigués.

C'est encore le rôle d'*Oreste* qu'a joué Talma dans l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond-de-Latouche. Ce poète tragique n'était point fils d'un procureur, comme on l'a dit, mais d'un procureur du roi au bailliage de Château-Roux.

Latouche naquit en 1719, et l'*Iphigénie* fut représentée en 1757. Ainsi l'auteur avait 38 ans, et l'on a eu tort d'avancer qu'il n'en avait que 28, lorsqu'*Iphigénie en Tauride* parut pour la première fois au théâtre. Cette

Digitized by Google

tragédie, composée dans la force de l'âge, porte l'empreinte d'un talent vigoureux. Le plan est simple et sans épisodes; les caractères sont fidelles au génie de l'antiquité; mais le style ne répond pas au mérite de la composition. Quelquefois énergique, il est plus souvent incorrect et barbare. L'auteur commença trop tard à faire des vers.

Dans la musique, dans la peinture et surtout dans la poésie française, où les difficultés sont si multipliées, il faut se rendre familier l'instrument de son art, à cet âge où les organes sont jeunes et dociles encore.

O.

Rentrée de M.lle VANHOVE.

La rentrée de M.lle Vanhove a procuré un double plaisir au public, et un double succès à l'actrice; elle a joué, le même jour, *Chimène* dans *le Cid*, et M.me de *Sancère*, dans *l'Amant Bourru*.

Ces deux rôles sont dans une parfaite harmonie avec ses moyens physiques et les ressources de son talent. Dans la tragédie, personne ne refuse à M.lle Vanhove beaucoup d'intelligence et une sensibilité réelle, que développe avec avantage une voix attendrissante. Mais les habitudes qu'elle a contractées, en jouant le drame, lui permettent rarement de mettre dans son maintien et dans son air de tête cette dignité qui doit annoncer la fille des rois. Dans cette partie de son art seulement, elle est inférieure à M.lles Raucourt et Fleury dont le talent n'a jamais dérogé, et qui représentent exclusivement les personnages héroïques de la tragédie.

Le sujet du *Cid* n'est point tiré des temps héroïques. Il est pris dans l'histoire moderne. *Chimène* n'est point une princesse, c'est une amante qui, pour venger

Digitized by Google

la mort de son père, demande, en craignant de l'obtenir, la mort du jeune guerrier qu'elle aime.

L'actrice chargée de ce rôle n'a besoin que d'être touchante : cette qualité est facile et familière à M.lle *Vanhove*.

Dans l'*Amant bourru*, M.me de *Sancère* est une femme de bonne compagnie, mais qui vit modeste et retirée ; elle n'exprime que des sentiments honnêtes et doux : c'est le triomphe de M.lle *Vanhove ;* et, nous lui devons cette justice, lorsqu'elle représente la vertu aimable, elle semble n'obéir qu'aux impressions de son ame ; c'est son cœur qui s'épanche, plutôt que son talent qui se montre.

Talma a rempli le rôle du *Cid*, dans la tragédie qui porte ce nom. Nous aimons à voir paraître ces deux acteurs dans la même scène. Leurs talents se font valoir et ressortir mutuellement par leurs oppositions, et plaisent par leurs contrastes. Si, comme nous l'avons déja dit, la tradition savante et la grandeur héroïque leur manquent souvent dans les pièces de l'ancien répertoire, il faut moins les en accuser que les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés : les chef-d'œuvres étaient bannis de la scène. Sans doute il s'est rencontré parmi les tragédies nouvelles, quelques ouvrages dignes de s'allier à leurs talents, mais enfin ils étaient privés des ouvrages de *Corneille*, de *Racine* et de *Voltaire*. Ces modèles leur sont enfin rendus. C'est sous leurs auspices qu'ils viennent de reparaître au théâtre. Ils atteindront bientôt sans doute à toute la dignité et à toute la perfection d'un art aussi difficile : alors les esprits choisis pourront mêler, sans aucune restriction, des suffrages éclairés aux applaudissements de la multitude.

Digitized by Google

THÉATRE DES BOUFFONS.

Le théâtre des Bouffons italiens vient aussi de célébrer la paix dans une cantate. C'est aussi à la langue italienne qui, la première, apprit nos victoires à l'Europe, qu'il appartient de chanter cette paix, la plus douce de nos conquêtes.

La musique est adaptée de différents compositeurs célèbres; *Paësiello*, *Cimarosa*, *Mozart*, et la voix mélodieuse de M.lle *Strinasacchi*, qui représente la Paix, semble descendre du ciel pour consoler la terre.

Les paroles sont de M. d'*Azzia*, jeune napolitain, chargé de la direction de ce théâtre. Il est aussi intéressant par ses talents que par ses malheurs. Dans un royaume où la révolution fut faite par la classe la plus distinguée et la plus instruite, M. d'*Azzia*, jeune encore, s'arma pour la liberté de son pays, et ses biens furent confisqués. Ils lui seront restitués sans doute par les bienfaits de cette paix glorieuse, qui doit réparer toutes les injustices.

THÉATRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

Point de nouveautés, mais un début. M.lle *Pauline* a paru dans les *Etourdis* et dans les *Conjectures*. Cette jeune actrice offre, à la fois, une partie des défauts que donne l'inexpérience, et toutes les espérances que peuvent donner une figure charmante, un organe agréable, et une intelligence peu commune. Nous lui observerons cependant que la multiplicité des gestes nuit à leur effet, et qu'elle possède assez de graces naturelles, pour se passer de manières.

Nota. L'abondance des matières nous oblige de remettre au N.° prochain l'annonce des nouveautés représentées à l'Opéra et au Vaudeville, et la rentrée de Fleury au Théâtre Français.

Digitized by Google

ANNONCES.

ALMANACH des dames pour l'an 10, 1801 et 1802, avec figures. A Tubingue, chez J. G. *Gottu*, et à Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, et *Levrault* frères, libraires, quai Malaquais. — An 10 — 1801 et 1802.

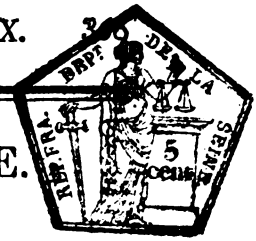
Cet almanach, joliment exécuté, offre différents morceaux de Laharpe, Parny, Lebrun, etc. On a inséré aussi le *Jour des Morts, dans une campagne*, du C. Fontanes. Ce morceau de poésie est connu depuis plusieurs années. Les éditeurs n'ont eu en main qu'une copie incomplète. La négligence que l'auteur a toujours mise à recueillir ses vers, fait qu'ils ont toujours été imprimés avec peu de correction; et nous savons, en conséquence, qu'il désavoue toutes les pièces insérées sous son nom dans divers recueils.

EXAMEN oratoire des *Églogues* de Virgile, 1 vol. in-8.°; par *F. J. Genisset*, ex-professeur de seconde au ci-devant collége de Dôle, département du Jura.

Cet ouvrage est sous presse et paraîtra bientôt. Chaque églogue est la matière d'une leçon aussi intéressante qu'utile. L'auteur s'y propose de donner aux élèves des écoles centrales et du Prytanée français, des leçons pratiques de goût, en développant à leurs yeux, dans un si digne modèle, toutes les beautés de la poésie. On ne saurait trop louer ces hommes estimables qui consacrent leurs loisirs à répandre l'instruction, et surtout qui s'efforcent de ranimer l'étude de la belle antiquité.

GRAMMAIRE latine, théorique et pratique, à l'usage de toutes les Ecoles de littérature, tant nationales qu'étrangères. Seconde édition, augmentée de règles concernant l'élégance du style, par le C. *Boinvillers*, et présentée au sénat conservateur, par le C. *François de Neufchâteau*, un de ses membres; 1 vol. in-12 de 186 pages. Prix, 1 fr. 20 cent. relié en vélin. — A Paris, chez *Barbou*, rue des Mathurins; *Hocquart*, rue de la Harpe, n.° 239; *Colas*, place Sorbonne.

Digitized by Google



POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

SUITE du Précis sur l'état de l'Europe.

CONTINUONS le tour de l'Europe. L'Allemagne se présente la première, avec ses deux parties bien distinctes, l'empereur et l'Empire, que divise une constitution faite en apparence pour les unir. Quelques observations sur l'origine et les accidents de cette constitution si vantée, méritent de trouver place dans un journal qui doit offrir de l'instruction, plutôt que nourrir la curiosité.

Les malheurs des temps et les passions des hommes, en Allemagne comme en France, rendirent viagers d'abord, et plus tard héréditaires, des offices temporaires dans l'origine, ou des commissions. Des domestiques de l'empereur, on fit des souverains de l'Empire; on érigea des dignités ecclésiastiques en principautés séculières. Il devint nécessaire alors, sous peine d'anarchie et de dissolution, de fixer ces états, grands et petits, ou plutôt de les arranger dans cet ordre de choses, tout vicieux qu'il était, comme on fait faire *halte* à un régiment où les rangs sont intervertis, et les fractions inegalement rompues par une fausse manœuvre.

Pour constituer le corps, il fallait commencer par la tête. Aussi cette loi fameuse, connue sous le nom de *Bulle d'Or*, qui régla en 1356 la constitution de l'Empire germanique, eut pour objet principal les attributions, les prérogatives, les fonctions des princes qui devaient élire le chef de l'Empire; car il faut remarquer que la premiere de toutes les dignités avait cessé d'être héréditaire, lorsque les commissions l'étaient devenues, et sous nos yeux, l'abus des survivances a produit en France le même résultat. Heureusement pour

Digitized by Google

l'Allemagne, la maison d'Autriche, constamment élue depuis cette époque au trône impérial, l'occupa par le fait héréditairement. Aucun autre prince de l'Empire n'était, à cette époque, assez puissant pour y prétendre, assez fort pour s'y soutenir. Et quel eût été le sort de l'Allemagne et même du reste de l'Europe chrétienne, si les Turcs qui s'établirent à Constantinople, précisément un siécle après l'époque de la constitution de l'empire germanique, maîtres de la Grèce, de la Bulgarie, d'une partie même de la Hongrie, n'eussent trouvé, dans la puissance autrichienne et dans l'accord des membres de l'Empire, un obstacle insurmontable à leurs progrès! résistance héroïque qui sauva l'Allemagne, comme l'Allemagne elle-même sauva la chrétienté. Ainsi l'époque de la plus grande force d'agression de l'empire ottoman fut celle de la plus grande force de résistance de la monarchie autrichienne. Charles-Quint et Soliman II furent contemporains et même rivaux; et la plus excessive puissance, depuis Charlemagne, un nouveau monde tout entier fut donné à l'empire germanique, pour repousser la plus terrible invasion qui ait menacé l'Europe, depuis Attila.

Toutes sortes de motifs donnaient l'empire à la maison d'Autriche. François I.er, dans son humeur chevaleresque, le lui disputa, comme il lui aurait disputé une maîtresse; mais, fort à propos pour les deux états, il échoua dans ses prétentions.

La réformation née pendant cette lutte, porta un coup mortel aux principes fondamentaux de la constitution germanique, dans le même temps que les Ottomans attaquaient les frontières de l'Allemagne: cette coïncidence est remarquable. Luther, dans ses déclamations furieuses, regardait le pape comme plus dangereux à l'Allemagne que les Turcs; la philosophie moderne, arrière-petite-fille du luthéranisme, et qui n'est, pour ainsi dire, qu'une réforme dans la réformation, a montré de tout temps une prédilection singulière pour les sectateurs de Mahomet, qu'elle affecte sans cesse de mettre en parallèle avec les disciples de Jésus-Christ.

En même temps que la réformation souleva les fidelles contre l'autorité religieuse, elle arma les peuples contre leur souverain, et dans l'Empire, les membres

Digitized by Google

mêmes contre leur chef. Charles-Quint fut vainqueur, et usa de la victoire en maître irrité. Les plus faibles implorèrent des secours étrangers, et les demandèrent à des sectes inquiètes et toujours prêtes à guerroyer. François I.er attira les Turcs dans l'Empire et en Italie; il soutint les protestants d'Allemagne. Ceux-ci, à leur tour, accoururent, quelques années après, pour défendre leurs frères de France, et, plus tard, ils ouvrirent aux Suédois les portes de l'Empire.

Cet état de choses dura jusqu'à la paix de Westphalie, qui termina une guerre de trente ans entre la Suède, l'Empire, la France, etc., mais qui constitua une guerre interminable entre l'Empire et l'empereur. Alors les membres furent distingués du chef, et la partie *évangélique* de la confédération, de la partie catholique. La religion, qui était le lien de la ligue germanique, lorsqu'elle était *une*, la divisa en deux partis, lorsqu'elle fut elle-même divisée en deux communions. L'empereur ne fut plus le père de la famille, il en fut l'ennemi, et il fallut chercher contre lui-même des protecteurs chez les puissances voisines. Le roi de Suède, possessionné en Allemagne, fut le garant ostensible de la confédération; le roi de France, plus voisin et plus puissant, en fut le protecteur réel: car cette constitution, hors d'état de se défendre elle-même, était une véritable idole, que ses prêtres nombreux, engraissés à Ratisbonne, faisaient parler, mais qu'ils ne pouvaient faire agir.

Depuis que les rois de France ne prétendaient plus à l'empire d'Allemagne, ils avaient eu deux motifs: l'un personnel en quelque sorte, l'autre naturel à la France, de s'immiscer dans les affaires du corps germanique. Le premier était la crainte héréditaire de la maison d'Autriche, crainte qui leur faisait voir le fantôme de Charles-Quint dans ses successeurs affaiblis; le second était la tendance naturelle de la France à s'agrandir aux dépens de l'Allemagne et à la repousser jusqu'au-delà du Rhin; tendance apperçue, même en Allemagne, par de bons esprits et particulièrement par Leibnitz, au commencement de ce siècle. Le premier de ces motifs était, depuis Turenne, une pure illusion; la France bien administrée et les Français bien conduits, n'avaient rien à redouter: mais, lorsque les gouvernements, forcés

Digitized by Google

à une certaine conduite par des motifs déterminés, continuent à marcher dans les mêmes voies, après que les motifs ont cessé, ils font fausse route, jusqu'à ce qu'ils donnent contre l'écueil. De-là, ces combinaisons erronées qui nous faisaient soutenir en Allemagne la réformation que nous cherchions à détruire chez nous; de-là nos ruineuses intrigues à la Porte, en Suède, dans les petits états d'Allemagne que nous aurions compromis cent fois et jetés les uns après les autres dans les serres de l'aigle, s'il ne se fût élevé, dans le sein même de l'Empire, une puissance redoutable à la maison d'Autriche, et qui ne pouvait, aux mêmes titres que la France, effrayer les co-états de l'Empire, de sa protection. Je veux parler de la Prusse.

L'élévation de la maison de Brandebourg fut une conséquence immédiate de la réformation de Luther. Tous les regards, en Allemagne et bientôt en Europe, se tournèrent vers cet astre nouveau, qui jetait à sa naissance un éclat prodigieux. Dès que les membres de l'Empire, et en particulier les évangéliques, eurent parmi eux une puissance capable de les défendre, les affections dans l'Empire se divisèrent. L'influence de la France y baissa sensiblement. La Suède, depuis longtemps, n'y était plus comptée pour rien: elle avait, sous Charles XII, échangé une puissance réelle contre de brillantes illusions, et elle était trop occupée à se garantir de sa propre constitution, pour pouvoir garantir celle de ses voisins.

Mais la nature des choses, plus encore que les passions des hommes, a précipité la ruine de la constitution germanique. Son objet, sa raison étaient de defendre l'Empire contre la Turquie et contre la France, alliées depuis François I.er Or, l'empire ottoman, réduit, et sans retour, au dernier degré d'impuissance, n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été; et la France a terminé son accroissement sur l'Allemagne. La confédération germanique se trouve donc aujourd'hui sans objet, au moins extérieur, à peu près comme ces institutions religieuses et militaires, nées dans les croisades, pour escorter les voyageurs qui allaient en pélerinage à la Terre-Sainte.

Mais si la constitution germanique n'est plus nécessaire à l'Empire pour le défendre de ses ennemis exté-

Digitized by Google

rieurs, puisqu'il n'en a plus, et que, d'ailleurs, c'est cette même constitution qui a facilité dans tous les temps le moyen de le diviser et de l'envahir, elle donne quelque importance aux états faibles et beaucoup d'influence aux plus forts; elle amène insensiblement l'Allemagne à la constitution naturelle aux sociétés, et en prépare la division en deux ou trois souverainetés indépendantes, gouvernées sous des lois fondamentales par un chef absolu.

Tout semble donc annoncer que l'Allemagne obéira encore un siécle peut-être, à sa constitution fédérative; la même, quant au fond, que l'ancienne; différente, quant aux formes dans lesquelles les événements de cette dernière guerre produiront des changements inévitables.

Le roi de Prusse, dans ces derniers temps, a travaillé sur un grand plan. Assez fort pour être indépendant, il a paru vouloir briser les liens importuns de subordination qui attachent l'électeur de Brandebourg, le prince de Magdebourg, le duc de Clèves, le margrave d'Anspach et de Bareuth, etc., etc., etc., au chef suprême de l'Empire. Non content de se soustraire lui-même aux devoirs de co-état de la confédération, il a entraîné dans sa défection, décorée du nom de neutralité, le nord de l'Allemagne, en présentant l'appas d'une tranquillité présente à des princes qui oublient que la paix naît de la guerre, comme le repos de l'action; et que si la paix est le premier bien des peuples, l'inertie est le fléau le plus dangereux des sociétés.

Mais il est douteux que le cabinet de Berlin recueille les fruits de sa politique anti-germanique. Les invitations les plus amicales, les démonstrations les plus menaçantes de la part du cabinet de Berlin, n'ont pas empêché les états de Munster de se donner un souverain de la maison d'Autriche, et la reconnaissance envers la Prusse qui les a préservés du fléau de la guerre, a cédé à des considérations d'intérêt plus puissantes. La maison de Hesse-Cassel, quels que soient les liens de parenté, de religion, de voisinage, de reconnaissance même, qui l'attachent à la fortune de la Prusse, ne tiendra pas contre l'offre de l'électorat, le *nec plus ultrà* de son ambition. La maison de Saxe, que son éloigne-

Digitized by Google

ment a défendue de la guerre, plutôt que l'égide de la neutralité, aigrie par d'anciens souvenirs contre la maison de Brandebourg, unie à l'Autriche par des liens domestiques, se garderait bien d'entrer dans une conspiration contre la constitution germanique, dont elle ne recueillerait qu'une indépendance illusoire, à la place des avantages réels que sa dignité et son importance lui font trouver dans la confédération. Le seul état puissant de l'Empire, uni véritablement d'intérêts avec le cabinet de Berlin, est la Bavière, qui redoute le voisinage et les prétentions de la maison d'Autriche. Aussi il n'y a rien que la Bavière ne fasse depuis longtemps pour s'identifier à la Prusse : l'*illuminisme* y a servi, le protestantisme y sert aujourd'hui. Le prince régnant a épousé deux princesses de cette religion ; il en admet les sectateurs dans la Bavière, le pays le plus catholique de l'Europe. Ce n'est pas le conseil de Montesquieu qui dit : « Que « lorsqu'une religion est établie dans un état, il faut « la tolérer ; que lorsqu'elle n'y est pas, il ne faut pas « l'y admettre », encore moins l'y appeler. Mais le cabinet de Munich se conduit par d'autres maximes : le temps lui apprendra jusqu'à quel point il doit y compter pour sa sureté. Mais, si pour se défendre un jour contre un voisin puissant, la maison de Bavière trouve moins de secours dans l'affection de ses sujets que ses innovations indisposent, elle en trouvera sans doute davantage dans le progrès des fabriques et la prospérité de ses manufactures.

Il semble qu'on peut former quelques conjectures sur la nouvelle forme que recevra la constitution germanique, d'après ce qui s'est passé à Ratisbonne relativement aux sécularisations.

Les villes capitales et la plus grande partie du territoire des trois électorats ecclésiastiques, partie fondamentale de la confédération germanique, sont réunis à la France, et les autres principautés ecclésiastiques sont destinées à servir d'indemnités aux maisons séculières. Il n'y a de principautés vraiment nécessaires dans l'empire que les électorats, puisque sans eux l'empire ne peut avoir de chef. On rétablira donc des électorats, et sans doute des électorats laïques, à la place des électorats ecclésiastiques. On a pu remarquer

Digitized by Google

que, dans le décret de commission impériale, pour l'affaire des indemnités, l'empereur a adjoint aux commissaires impériaux des commissaires des états de Saxe, Brandebourg, Bavière, Mayence, Bohême, l'ordre teutonique, Wirtemberg et Hesse-Cassel. Il n'est peut-être pas déplacé de conjecturer que ces princes sont destinés à former ce nouveau corps électoral. D'abord les catholiques et les évangéliques y sont en nombre égal; car la Saxe vote dans le banc des *évangéliques*, quoique les princes de cette maison soient catholiques. Hesse et Wirtemberg étaient, depuis longtemps, sur les rangs pour la dignité électorale, but constant de leur politique versatile; et quant aux états de l'ordre teutonique, il est à croire que la maison d'Autriche, qui perd en Italie le duché de Modène et le grand duché de Toscane, voudra, si elle perd encore en Allemagne l'électorat de Cologne qu'elle était toujours sûre de faire donner à un de ses nombreux archiducs, créer pour eux un électorat catholique, et qui même pourrait être électif comme la grande maîtrise de l'ordre teutonique. Cet électorat serait formé des états de cet ordre militaire et religieux, agrandi en Franconie de quelques principautés ecclésiastiques, ou même de quelques états du roi de Prusse, pour lesquels il recevrait, en échange des pays dans la Basse-Allemagne, Münster ou la partie transrhénane de l'archevêché de Cologne.

Toute l'Allemagne verrait avec plaisir le héros de l'empire, l'archiduc Charles, grand maître actuel de l'ordre teutonique, élevé à la dignité d'électeur. Dans cette supposition, il ne resterait d'électeur ecclésiastique que l'archevêque de Mayence qui, sans doute, recevrait une autre dénomination; cet électeur est archi-chancelier de Germanie, comme ceux de Trèves et de Cologne l'étaient des Gaules et de l'Italie. Cette dignité d'archi-chancelier, depuis longtemps la seule nécessaire des trois, et d'une haute importance pour les affaires de l'empire dans une constitution aussi *formaliste*, ne pourrait peut-être, sans inconvénient, être confiée à un prince laïque, plus entouré d'intérêts personnels et domestiques qu'un ecclésiastique.

L'exclusion donnée à l'électeur d'Hanovre dans l'af-

Digitized by Google

faire des indemnités, annoncerait-elle l'abolition probable de cet électorat de nouvelle date? Les états d'Hanovre seraient-ils destinés à indemniser la maison d'Orange, qui recevrait aujourd'hui du pain de ce même pays à qui, il y a un siècle, elle donna des rois? L'empire germanique voudrait-il secouer le joug des rois étrangers? Ou plutôt, aujourd'hui que la France et l'Autriche, séparées, du côté de l'Allemagne, par des bornes qu'elles ne franchiront plus, ne peuvent plus guerroyer, à la volonté de l'Angleterre; des états sur le continent, toujours attaqués et jamais défendus, ne deviennent-ils pas plus onéreux qu'utiles à cette dernière puissance? La maison royale y perdra quelques apanages pour ses princes, quelques soldats pour ses troupes; mais les vrais anglais qui tiennent au système maritime plus qu'au système continental, verront sans peine échapper cette possession où l'on ne peut aller par mer, et qui n'offre point d'argent à gagner.

Dans cette nouvelle composition du corps électoral, la maison d'Autriche sera également assurée de la majorité des voix pour la dignité impériale: il faudrait, pour la lui faire perdre, d'énormes fautes ou des revers inouis dont la chance n'est pas, pour ainsi dire, dans la fortune de cette maison. Le corps évangélique qu'elle pourrait redouter, va toujours s'affaiblissant, et il n'est pas au pouvoir des princes, même de la maison de Bavière, de faire revivre l'esprit qui le forma; il est fini en Europe, et c'est ce qui doit rassurer sur le danger des sécularisations. La religion chrétienne gagnera en domination sur les esprits tout ce qu'elle perdra en souverainetés séculières, qu'il faut bien distinguer des propriétés ecclésiastiques.

La France, quoique avec moins d'intérêt qu'autrefois, se portera peut-être pour garante des arrangements intérieurs de l'Allemagne, surtout si la Russie veut y prendre la place de la Suède. Cet empire s'agite prodigieusement pour étendre son influence. Placé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, il pèse à la fois sur toutes les deux, et depuis les Romains, aucune puissance n'a montré une plus grande force d'expansion. Il en est ainsi dans tout état où le gou-

Digitized by Google

vernement est très-éclairé et le peuple très-barbare, ce qui réunit l'extrême habileté du moteur à l'extrême docilité de l'instrument.

(La suite au numéro prochain).

INTÉRIEUR.

Le récit d'une fête n'intéresse guère ordinairement après dix à douze jours. Celle dont nous avons à parler mérite une exception. C'était une fête donnée par les Français, pour célébrer l'alliance et le repos du monde. Aussi nous ne craindrons pas d'arrêter un moment nos lecteurs sur le 18 brumaire, en leur épargnant toutefois des détails qu'il est aussi inutile de rappeler que difficile de décrire avec exactitude.

En général, le plan de cette fête était heureux. L'ordonnance en était grande, tout y était convenable et digne de la paix. — Dans l'après-midi, une multitude de chaloupes de diverses couleurs se rendirent au *temple du Commerce*. On l'avait construit sur des bateaux liés ensemble, dans le bassin de la Seine, compris entre le Pont-Neuf et le pont des Tuileries. Les hommes qui montaient ces chaloupes, vêtus à la manière des principales nations commerçantes de l'Europe, se réunirent dans le temple, on y chanta, on y dansa, et *ce fut la pompe fédérative et triomphale en l'honneur du commerce, annoncée dans le programme.* Cependant les préparatifs de l'ascension du ballon qui devait s'élever du temple du Commerce, avaient attiré une plus grande foule de spectateurs. Le C. Garnerin, montant, lui quatrième, dans la nacelle, donna le signal du départ, et cette expérience aérienne, tellement assortie à nos goûts qu'elle se répète dans toutes nos fêtes, excita encore le même enthousiasme.

Bientôt les spectacles commencèrent sur la place de la Concorde. Un immense théâtre occupait le fond de cette place. On y voyait le temple de la Paix sou-

Digitized by Google

tenu par quatre-vingt-quatorze colonnes; sur les côtés, deux temples plus petits, consacrés aux arts et à l'industrie; par derrière, les fortifications et les travaux avancés d'une ville forte. L'illumination élégante des bâtiments du Garde-Meuble, les décorations du palais du Corps-Législatif, celles plus nobles et plus simples du palais du Gouvernement, la clarté vive, et trop éclatante peut-être pour l'effet de l'ensemble, de la grande avenue des Tuileries, les ifs répandus le long des allées, le reflet des eaux, les statues, les embellissements de ce beau jardin, où l'on plantait des pommes de terre il y a sept ou huit ans, la colonne nationale, éclairée dans sa hauteur de 51 mètres, et terminant, du côté des Champs-Elysées, cette riche perspective, formait un coup-d'œil aussi magnifique qu'imposant pour l'imagination.

A six heures environ, l'on apprit que le concert, exécuté dans le temple de la Paix, venait d'être fini. On regrettait que, dans un siécle si favorable aux arts, on n'eût pas trouvé ou retrouvé les procédés pour augmenter les effets de la voix et des instruments, comme on en possède pour multiplier les effets de la perspective. Le char de la Discorde parut; il était précédé par des Furies secouant les torches de la guerre. A l'instant, le canon se fait entendre; la ville forte est bombardée, et ses remparts sont couverts de flammes et de fumée. Dans le lointain, on voit fuir des groupes de femmes et d'enfants. Des corps ennemis de toutes les nations se rencontrent et se mêlent. Ce ne sont plus que marches, contre-marches, attaques, escarmouches, cris de guerre, de victoire et de paix. Le combat a cessé. Les soldats se réunissent, les rangs se confondent, les femmes effrayées reviennent en dansant, et huit chars décorés de trophées et de drapeaux entrelacés, passent successivement dans une marche joyeuse et triomphale, devant le temple de la Paix.

Après le spectacle pantomime, on attendit le feu d'artifice qui devait partir des rochers qui entouraient le temple du Commerce. Il est impossible de décrire la magnificence du premier coup-d'œil;

Digitized by Google

la Seine qui réfléchissait l'illumination intérieure et extérieure des quais, des ponts, de l'arc de triomphe, construit au milieu du Pont-Neuf, etc., n'était plus qu'une glace étincelante, traversée sans cesse de petites barques ornées de banderoles de feux de diverses couleurs, qui donnaient le mouvement à cette scène magique. On a dit, avec raison, du feu d'artifice, qu'il avait commencé par où il aurait dû finir. Cependant, sauf quelques défauts d'ensemble, on est généralement convenu qu'il était un des plus beaux qu'on ait vus dans cette capitale. Les artifices qui sortaient des petites barques errantes, et qui s'élevaient dans les airs ou brûlaient dans les eaux, contribuaient à l'effet général par une foule d'accidents aussi nouveaux que variés, etc. etc. Les danses commencèrent ensuite sur la place de la Concorde où elles se prolongèrent pendant toute la nuit.

Parmi les inscriptions qui décoraient plusieurs édifices publics et particuliers, on a remarqué les suivantes :

Au palais du Sénat Conservateur, étaient écrits ces mots :

A la Constitution, à la Liberté, à la Paix.

Aux Invalides, au milieu de l'arc de triomphe :

A Bonaparte.

Dans la rue de Grenelle, au coin de la rue de Bourgogne, on lisait sur un transparent de forme circulaire :

Pacem,
Virumque XVIII brumarii.

Du côté du palais du Corps-Législatif, qui fait face au pont de la Concorde, on a écrit sur un ajustement :

Prospérité, Sciences et Arts.

Sur l'ajustement plus à gauche :

Abondance, Agriculture et Commerce.

Sur le quai Malaquais, un transparent offrait le

Digitized by Google

buste du premier consul, couronné de lauriers, avec cette inscription :

Il se prive du repos qu'il nous donne.

Sur le quai Voltaire, on lisait sur la porte des CC. Treuttel et Würtz, libraires :

Pax, Bona pars Galliæ.

Rue Cérutti, à l'hôtel Choiseul, où demeure M. Smith, anglais, on a peint, dans un grand transparent, les deux pavillons anglais et français, liés par un ruban à une branche d'olivier, avec cette inscription :

Ils sont à jamais unis.

Un poète, voyant le ciel devenir tout à-coup serein sur le soir, après une journée triste et humide, parodie ainsi le distique de Virgile :

Luce pluit totâ, redeunt spectacula nocte;
Dividit imperium cum Jove Napoleon.

On connaît d'ailleurs les différentes pièces de poésie qui furent chantées à la fête, ou composées à son occasion. Nous avons donné la principale dans notre précédent numéro.

A quelques exceptions près, on peut dire que, dans le concours de tous les arts pour célébrer ce jour mémorable, les efforts de la poésie ont été moins heureux. En voyant ces temples et ces jeux brillants, on se rappelait que pour une fête moins célèbre la nymphe de la Seine avait inspiré les premiers accents d'un jeune poète, qui fut le grand Racine, et l'honneur d'un siècle immortel par les travaux de l'esprit. Il serait possible, à un certain point, d'expliquer le silence d'un art qui a des rapports si intimes avec les mœurs. C'est au milieu des affections de familles, c'est dans le mouvement des passions réprimées par une morale religieuse, que se nourrit et se développe l'enthousiasme poétique. Espérons qu'après l'accomplissement des vues grandes et paternelles du gouvernement, la France retrouvera quelque étincelle de ce feu sacré, et que, dans nos chants publics, le poète pourra répéter ces

Digitized by Google

vers qu'Horace adressait à des guerriers vainqueurs du monde:

Jam fides, et pax, et honor pudorque
Priscus, et neglecta redire vertus
Audet.....
Phœbus, acceptusque novem Camenis,
Qui salutari levet arte fessos
Corporis artus *.

Au reste, les sentiments qui animaient cette fête sont bien propres à justifier de semblables espérances. Au milieu de cette grande réunion, tout citoyen ami de son pays devait être fier d'être français, surtout lorsqu'il venait à penser que les étrangers étaient accourus de toutes parts pour contempler Paris dans cette nuit brillante. L'ordre et la décence régnèrent constamment au milieu de la foule et du tumulte. Ce n'étaient plus les démonstrations d'une joie violente et fanatique qui, dans nos jours de malheur, marquaient le triomphe passager d'une faction sur une autre faction; ce n'était pas même de l'ivresse publique, mais un sentiment de paix et de contentement tel qu'il peut se prolonger au-delà d'une fête; et déja le temple du commerce est presque détruit, mais des lettres de Rouen et de nos villes maritimes, annoncent l'arrivée de nombreux vaisseaux; les capitaux sont rendus à leur destination naturelle. Les entreprises se forment, les expéditions se préparent; les temples de l'Industrie et des Beaux-Arts ne sont plus; mais le ministre de l'intérieur vient d'encourager par sa présence plusieurs établissements de bienfaisance et d'utilité publique; nos villes s'embellisent, des monuments durables s'élèvent à la Reconnaissance. Le temple de la Paix ne décore plus la place de la Concorde, mais le congrès pacificateur s'assemble à Amiens, sous les auspices favorables de l'honneur, de la bonne-foi et de la juste renommée des plénipotentiaires.

* Déja la bonne-foi, la paix, l'honneur, la pudeur ancienne et la vertu négligée osent revenir parmi nous. On y entend aussi les chants d'Apollon, ce Dieu chéri des neuf sœurs, dont l'art salutaire répare les membres fatigués.

Digitized by Google

Cependant les débats du parlement d'Angleterre doivent nous apprendre encore tout ce que nous avons à espérer de la paix. Cette grande circonstance a rapproché les oppositions les plus anciennes. En vain, MM. Grenville et Windham ont-ils déploré les avantages que ce nouveau traité devaient apporter à notre commerce ; en vain, ont-ils prévu la corruption de la Grande-Bretagne, dans ses communications *avec un peuple sans religion*, avec ces hommes *sans morale, qui ameneront à Londres leurs femmes, prises pour un terme, comme un appartement garni* ; ces discours ne pouvaient convenir à l'état présent de la France, ni surtout aux intentions connues de son gouvernement ; et la paix a obtenu l'unanimité des suffrages. On a vu M. Pitt, voter avec M. Fox, pour l'alliance de deux nations trop longtemps ennemies. C'est qu'avant d'être *wigh* ou *tory*, il est véritablement Anglais.

La France, après avoir vu, pendant deux années d'un gouvernement réparateur, les factions qui la déchiraient, se réunir ou disparaître, devait aussi désarmer par l'estime, les rivaux étrangers.

CHARLES-AUGUSTE LEQUIEN DE LA NEUVILLE, évêque d'Acqs, a donné sa démission au Saint-Père. Il en a adressé une copie à M. l'archevêque de Corinthe, en lui disant : « Je n'ai pas balancé un moment à m'immoler, dès que j'ai appris que ce douloureux sacrifice « était nécessaire à la paix de la patrie et au triomphe « de la religion. Qu'elle sorte glorieuse de ses ruines !... « Qu'elle s'élève, je ne dirai pas seulement sur les débris de tous mes intérêts les plus chers, de tous « mes avantages temporels, mais sur mes propres « cendres mêmes ! Si je pouvais lui servir de victime !... « Que nos concitoyens reviennent à la concorde, à la « foi et aux saintes mœurs ! Jamais je ne formerai « d'autres vœux pendant ma vie, et ma mort sera trop « heureuse, si je les vois accomplis. »

C'est avec le même empressement et dans le même esprit que Louis-René Edouard, prince de Rohan, cardinal, évêque de Strasbourg ; Louis-Apollinaire Latour-du-Pin Montauban, archevêque d'Auch ; Jean-Antoine de Castellane, évêque de Lavaur ; Charles-

Digitized by Google

François-Joseph de Pisani de la Gaude, évêque de Vence; Jean-Charles de Coucy, év. de la Rochelle; Alexandre Amédée-Adam-Anne-Franç-Louis-Joseph de Lauzières Thémines, évêque de Blois, ont également envoyé leur démission au pape.

Ainsi cette grande mesure que dix années de division, de trouble et de scandale, ont fait juger nécessaire pour le rétablissement de la paix dans l'église, s'exécute de toutes parts. Un petit nombre diffère encore un sacrifice, si ancien par les exemples qui en ont été donnés, si nouveau par les circonstances qui l'exigent encore. L'hésitation peut être permise; mais elle doit céder à la nécessité, loi première et souveraine. On sera curieux sans doute de connaître l'opinion de quelques Français éclairés qui vivent encore loin de leur patrie, sur cette importante question. Le rédacteur, très-connu du courrier de Londres, s'était exprimé sur le bref du pape et sur la démarche exigée des évêques français, d'une manière qui dément sa loyauté et sa modération ordinaires. Un autre Français, son ami, et qui demeure à quelques milles de Londres, vient de le réfuter dans une brochure que nous recevons à l'instant.

Cet écrit rappelle dignement l'auteur de ces mémoires célèbres, monuments d'éloquence et de pieté filiale. Nous n'en citerons que des fragments.

« De tous les principes, par lesquels l'église a toujours « maintenu le dépôt sacré de la religion chrétienne, « il n'en est pas qui ait plus exercé sa vigilance, ni « plus excité son zèle que le principe de l'*unité*.

« Cette unité de l'église universelle était déchirée de- « puis dix ans, dans toute la France. Le schisme, ou « plutôt les schismes s'étendaient tous les jours. Ici des « églises sans unité; là ni unité ni église. Encore un « peu de temps, et le mal pouvait être incurable; en- « core quarante jours, et Ninive pouvait être détruite. Le « successeur de Pierre a vu les puissances du siécle fati- « guées de combats et soupirant après la paix temporelle; « il a songé aussitôt à cette paix des consciences et à cette « paix des autels, qui, nées de celle des cités, la garantis- « sent à leur tour. Il a fait retentir sa voix pontificale; il a « étendu son bras, d'une part, pour *réparer les brèches* « *faites à l'unité* de l'église universelle; de l'autre,

Digitized by Google

« pour reconstruire les églises particulières qu'il voyait « détruites. Le même Dieu qui rebâtissait autrefois le « temple de Jérusalem avec les trésors de Cyrus, qui « sauvait son peuple de la destruction par l'amour que « puisait le superbe Assuérus dans les yeux de la timide « Esther, qui courbait la tête de ce grand Alexandre « devant la tiare du vénérable Jaddus, le même Dieu « a fait pénétrer la voix de son pontife dans le cœur de ce « jeune conquérant, qui a voulu tout-à-coup joindre « le bienfait de ses lois à l'éclat de ses armes. Le père « des fidelles a fléchi l'enfant de la victoire. Celui à « qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, « à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la « France, a dit au prince des prêtres, comme autre- « fois Cyrus : *Jehova, le Dieu du ciel, m'a livré les « royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever « son temple. Allez, rebâtissez sur la montagne sainte de « Jérusalem ; rebâtissez le temple de Jehova.* Le prince « des prêtres a proclamé *la conservation de l'unité dans « l'église sainte, le rétablissement de la religion catho- « lique dans toute la France.* Mais un grand sacrifice a « été nécessaire ; il a été arrêté que tous les pasteurs « qui sont ou qui se disent pontifes de l'église galli- « cane, présents ou exilés, anciens ou nouveaux, légi- « times ou non *, commenceraient par descendre égale- « ment de leurs siéges... Le souverain pontife demande « leur démission, comme absolument nécessaire à la « religion. Il la leur demande par les entrailles de Jésus- « Christ. Il la leur demande en faisant revivre pour eux « tous ces grands exemples de l'église ; tantôt un « saint Grégoire de Naziance, qui, dès qu'il se croit « une occasion de troubles, se démet de son évêché de « Constantinople ; tantôt ces trois cents évêques de Car- « thage, qui, pour éteindre le schisme des donatistes, « offrent de résigner tous à la fois l'épiscopat. Il la leur « demande en leur rappelant que, dans des circonstances « bien moins urgentes, elle lui a été généralement offerte

* L'auteur des observations reconnaît cependant avec plusieurs des anciens évêques, que, dans le clergé constitutionnel, il s'est trouvé beaucoup d'ecclésiastiques recommandables qui ont conservé la tradition des vrais principes de la religion et de la morale.

Digitized by Google

« par tous ceux d'entre eux qui représentaient le clergé « de France à l'assemblée nationale de 1790. Il la leur « demande enfin, en annonçant que leur refus le mettrait, lui souverain pontife, dans l'alternative d'abandonner pour eux, ou de sauver sans eux la cause de « la religion. »

La 3.me session du corps législatif commence aujourd'hui à midi. Un conseiller d'état doit porter la parole, au nom du gouvernement. Sous quels heureux auspices! Les bienfaits ont surpassé les promesses; le monde entier jouit de la paix; la paix a rallié tous les peuples à la France, et tous les Français entre eux. Mais un code de lois civiles n'est encore que promis: les droits et les devoirs des pères et des enfants, des époux et des épouses, doivent être, dit-on, discutés et fixés cette année. Ainsi, le divorce, que la France a toujours ignoré, et qui fatigue l'Angleterre, contre lequel vient de s'élever tout-à-coup une voix forte, qui semble le cri de la conscience des Français, le divorce sera pour jamais repoussé de notre législation, ou déchirera longtemps encore l'état et la famille. Les tribunaux criminels sont aussi dans l'attente, et récemment ils ont douté s'ils pouvaient appliquer la peine de mort. La même voix qui rappelle avec un si noble courage les principes conservateurs de la société domestique, démontreroit sans peine la nécessité des lois qui doivent effrayer ou punir l'assassin. La paix r'ouvre les mers et rétablit les communications entre les peuples des deux mondes; une commission spéciale offrira bientôt le code commercial. Enfin la religion sanctionnera les lois, et le culte public, rendu à la nation, rendra au peuple ses mœurs et ses vertus. *Quelque ridicule que l'esprit philosophique puisse jeter sur les pieuses cérémonies, il est incontestable qu'il n'y a point d'instruction qui puisse être d'un plus grand usage pour la multitude.* (C'est Voltaire qui parle). *Le vrai philosophe*, disait Socrate, *est lié aux hommes par le spectacle, à Dieu par la religion.*

Digitized by Google

Arrêté du 23 brumaire.

Les consuls de la république, le conseil d'état entendu, arrêtent :

Art. I.er La garde des consuls sera commandée par quatre officiers généraux : un général commandant l'infanterie, un général commandant la cavalerie, un général d'artillerie, un général du génie.

II. Les généraux prendront, tous les jours, directement l'ordre du premier consul.

III. La garde à pied sera composée de deux corps : un de deux bataillons de grenadiers, et un de deux bataillons de chasseurs. Chacun de ces deux corps sera commandé par un chef de brigade, qui prendra directement l'ordre du général commandant l'infanterie.

IV. La garde à cheval sera composée de deux régiments : un de grenadiers, un de chasseurs. Chacun de ces régiments sera commandé par un chef de brigade, qui prendra directement l'ordre du général de la cavalerie. Il n'est rien changé, quant à présent, à l'organisation de l'artillerie de la garde des consuls.

V. A dater du 1.er nivose, chacun des deux corps de la garde à pied, et chaque régiment, aura, ainsi que l'artillerie et le génie, un conseil particulier d'administration, et recevra directement du trésor public, sur l'ordonnance du ministre de la guerre, les fonds qui lui auront été attribués.

VI. Ces conseils d'administration rendront, chaque année, le compte général de leur gestion à un conseil d'administration général, qui sera assemblé en vertu des ordres des consuls.

VII. Il y aura un gouverneur du palais du gouvernement, qui prendra directement l'ordre du premier consul. Il aura sous ses ordres six adjudants supérieurs et six adjoints capitaines.

VIII. Un des six adjudants supérieurs sera nommé commandant d'armes de Saint-Cloud, un autre commandant d'armes de l'Ecole militaire.

IX. L'un des quatre officiers généraux commandants de la garde, sera constamment de service auprès des consuls, pendant une décade. Il assistera à la parade, fera l'inspection des gardes et les fera défiler.

Digitized by Google

X. La distribution des postes, les consignes et les rapports relatifs au service et à la police du palais du gouvernement, seront dans les attributions du gouverneur du palais.

Le C. Lucien Bonaparte est arrivé à Paris le 23.

Le C. Leclerc, beau-frère du premier consul, est arrivé à Brest. Il doit commander une expédition destinée pour Saint-Domingue, et qui, dit-on, est prête à partir.

Les CC. Portalis et Rœderer fils, sont attachés à la légation de la république française, pour les négociations de la paix au congrès d'Amiens.

Le C. Romieu, adjudant commandant réformé, est nommé commissaire général des relations commerciales, et chargé d'affaires près la république des Sept-Isles-Unies.

Le C. Beauchamp, commissaire des relations commerciales à Bagdad, est nommé commissaire général des relations commerciales à Lisbonne.

Le diamant, dit *le Régent*, avait été mis en gage pendant la révolution. Les dépositaires menaçaient de le vendre à très-bas prix, si les fonds qu'ils avaient avancés ne leur étaient rendus. Le gouvernement l'a retiré, et ce diamant, le plus beau que l'on connaisse, a été jugé digne d'orner la garde de l'épée que portent les premiers consuls.

En remplacement des CC. Cacault et Danet (du Morbihan), membres du corps législatif, et du C. Bérenger, membre du tribunat, le sénat conservateur a nommé les CC. Rigal, négociant à Crevelt, département de la Roer; Saur, conseiller de préfecture du département du Rhin et Moselle, et Duvidal, inspecteur général des postes.

Les cours du Lycée républicain ouvrent le 1.er fri-

Digitized by Google

maire, comme les autres années. Le C. *Butet* y professera la physique ; *Fourcroy*, la chimie ; *Cuvier*, l'histoire naturelle ; *Laharpe*, la littérature ; *Dégérando*, la philosophie morale ; etc., etc. Ces noms et d'autres justement célèbres garantissent à cet établissement le même succès qui le distinguent depuis 16 ans. On n'oubliera jamais que nous lui devons le plus beau monument que la critique ait encore élevé.

La souscription est ouverte au secrétariat du Lycée, rue du Lycée, N.° 1095, au coin du palais du Tribunat, où l'on distribue le programme.

Le 24 vendémiaire, le ministre de l'intérieur s'est rendu à l'école de médecine, pour y distribuer lui-même les prix que l'école pratique a décernés pour l'an 9. Ces prix ont été divisés, suivant l'usage de cette école, d'après le nombre des élèves qui en avaient paru également dignes.

Premier prix. Aux CC. Philibert-Joseph Roux, d'Auxerre, département de l'Yonne ; Joseph Bertin, de Fougères, département d'Ille et Vilaine ; Mathieu-François Régis Buisson, de Lyon, département du Rhône.

Second prix. Aux CC. Gaspard-Laurent Bayle, de Vernet, département des Basses-Alpes ; François Augustin Perio, de Quintin, département des Côtes-du-Nord.

Le même jour, le ministre a donné chez lui une fête aux professeurs et aux élèves couronnés.

Le ministre de l'intérieur a fait publier quelques-uns des mémoires qui lui ont été adressés pour servir à la description générale de la France. Il en paraît quinze dont plusieurs ont été analysés dans ce journal. Outre ces statistiques qui sont publiées aujourd'hui, nous avons déjà donné celles des départements de la Seine-Inférieure, du Gard, du Calvados, de l'Aube, de Lot-et-Garonne, du Bas-Rhin, de la Nièvre (Voyez les numéros 3 et suivants du Mercure). Nous continuerons ce travail, dont l'intérêt tient surtout à l'ensemble, aux rapprochements multipliés des choses et des hommes, des climats et des passions, des habitudes et des préjugés,

Digitized by Google

des caractères et des mœurs, des vices et des vertus. Un tableau exact de la France manquait aux sciences et aux arts, à la politique même et à la morale, en un mot, à l'histoire ; aussi n'avons-nous pas d'histoire de France.

NOTICE sur le général CAFFARELLI.

CAFFARELLI naquit de parents nobles, que leurs goûts retenaient habituellement à la campagne. Il les perdit de bonne heure, et, par leur mort, se trouva chargé du soin d'une famille de dix enfants dont il était l'aîné. Caffarelli s'en déclara le père : rejetant la moitié de la succession, que les lois lui accordaient, il ne se réserva que la plus grande part des peines et des travaux, et renonça même aux espérances d'avancement dans la carrière militaire où il était entré fort jeune, pour s'occuper tout entier de l'éducation de ses frères et de l'amélioration de leur patrimoine. Son amour pour le bien ne fut point satisfait encore : l'ignorance stupide où la misère retenait les habitants de son village, l'affligeait profondément. Il résolut de réparer les torts de la fortune envers la génération qui s'élevait, et d'en être lui-même l'instituteur. Ce ne fut pas l'élan passager d'un cœur jeune et vertueux ; et durant plusieurs années de suite, on vit tous les soirs, après le travail des champs, un jeune militaire dans l'âge de la dissipation et des plaisirs, entouré de ses frères qu'il associait à ses fonctions touchantes, donner des leçons d'écriture, d'arithmétique etc., aux pauvres enfants de son village.

Il n'est pas besoin de dire que Caffarelli saisit avidement les premières espérances de la révolution. Son ame, dont la disposition habituelle était le dévouement, se portait naturellement aux plus grands sacrifices. Toutefois son enthousiasme fut toujours tempéré par la prudence, et ce qui était bien rare, par des raisons de délicatesse. On en jugera par le trait suivant : il avait formé le projet d'abandonner par une remise pure et simple aux habitants, les droits seigneuriaux de sa

Digitized by Google

terre du Falga ; mais auparavant, il avait proposé cette idée aux différents privilégiés de sa province, afin qu'elle parût être l'effet d'un mouvement unanime. Elle fut goûtée par quelques-uns ; le plus grand nombre la rejeta. Cette différence d'opinion était libre ; mais, à cause de la fermentation générale, elle pouvait être dangereuse. Dès-lors Caffarelli renonça volontiers au plaisir d'être généreux, dans la crainte de faire remarquer ceux qui ne l'étaient pas.

Pendant qu'il consacrait les heures de sa retraite à différentes études de politique et d'économie rurale, les événements de la révolution se succédaient avec rapidité. La France, menacée de la coalition des puissances de l'Europe, avait besoin de tous ses défenseurs. Caffarelli obtint de rentrer en activité de service, et fut envoyé à l'armée de Biron, en qualité d'adjoint à l'état-major. Bientôt après, le 10 août commença les grands malheurs de la France.

L'armée en avait à peine une connaissance vague, lorsque des commissaires de l'assemblée législative parurent à l'armée, et exigèrent la prestation d'un nouveau serment. Caffarelli le refusa, non par un esprit de révolte, mais par un sentiment de respect pour l'autorité. Il ne voulait pas obéir avant d'être assuré qu'on eût vraiment le droit de lui commander. Doute honorable ! fermeté vraiment républicaine ! Les commissaires le sentirent eux-mêmes ; mais ils n'avaient de pouvoir que pour destituer, et Caffarelli revint à sa retraite, accompagné de l'estime et des regrets de ses compagnons d'armes.

Il n'en jouit pas longtemps ; on le déclare suspect ; on le conduit en prison. Il sortit encore plus grand de cette seconde épreuve ; sa vertu ne se démentit pas un seul instant ; il se montra toujours calme et fort. Loin de se livrer aux mêmes plaintes que ses compagnons d'infortune, il mit à profit les jours de sa prison, comme des jours de loisir ; et à mesure que les fureurs de l'anarchie lui en faisaient envisager de plus près le terme fatal, il s'efforçait de mieux remplir des jours qui lui étaient encore laissés. Durant son incarcération, il faisait des notes sur plusieurs ouvrages de politique et de métaphysique. Dans un travail sur

Digitized by Google

la guerre continentale, il démontra la nécessité de coordonner la marche de nos armées, sur les Alpes, les Pyrénées et le Rhin, et indiqua les premiers principes de cette vaste combinaison dont la sagesse a été prouvée par des victoires. Il s'occupa d'un Traité sur l'éducation, et plus particulièrement de son *Traité sur la propriété*, qu'il revit soigneusement dans la suite, mais que son extême modestie ne lui permit jamais de publier.

Au 9 thermidor, Caffarelli obtint sa liberté, et la consacra au service de l'état. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, dans les bureaux du nouveau comité de salut public, il se rendit à l'armée de Sambre et Meuse. Ce fut alors qu'il forma l'amitié du général Kléber, qui, aussi bien que lui, ne devait pas avoir un tombeau dans sa patrie. Les services importants et les actions de bravoure qui le signalèrent, appartiennent d'ailleurs à l'histoire de cette campagne, dont le début fut si brillant, et la fin si désastreuse.

Le 16 frimaire an 4, l'armée approchait, dans sa retraite, des bords de la Nahe. Pour protéger le mouvement, Caffarelli demande un bataillon, et se porte avec de l'artillerie sur une hauteur. Pendant que sa contenance assurée imposait à l'ennemi, un boulet de canon l'atteignit à la jambe gauche, à côté du général Marceau. Emporté sur deux fusils, durant une marche de huit heures, au milieu d'une nuit épaisse et par un temps affreux, il ne proféra pas la moindre plainte; il souffrit la douleur, comme il avait supporté la prison. Bientôt on lui fit l'amputation de la jambe, et quelques instants après, il écrivit, de sa main, au général Marceau, une lettre détaillée sur les moyens qu'il jugeait les plus propres à contenir l'ennemi; puis il écrivit à ses frères dont il avait besoin de rassurer la tendresse.

Il semblait que ses blessures et ses infirmités dussent le retenir désormais au sein de sa famille. Il y goûtait les jouissances dont il était si digne. Il avait repris le cours de ses études et de ses occupations bienfaisantes, lorsqu'il apprend le retour du vainqueur de l'Italie. Il desire le voir, l'entendre; il brûle de s'associer à une grande entreprise qui va se former; mais il faut laisser

Digitized by Google

parler ici son frère *. « Peu de jours avant son départ, « dit-il, j'allais à quelques lieues de là terminer une « affaire dont il m'avait chargé. J'étais à cheval. — « Charles, descends, s'écrie-t-il, j'ai quelque chose « à te dire. — Je descends. — Monte-moi à cheval. — « Malgré mes observations, je suis obligé de le faire, « (on se rappelle qu'il était privé d'une de ses jambes). « A peine est-il en selle qu'il pousse son cheval au « grand galop, et revient de même; j'étais pétrifié. « Quand il est à terre; — Allons, mon ami, me dit-il, « Je peux encore faire une charge. — Mes yeux se rem- « plirent de larmes, continue son estimable frère, et « nous prévîmes dès-lors, avec douleur, que nous ne « le reverrions plus. »

En effet, peu de jours après le 28 fructidor an 6, il partit pour Paris. Ses vœux furent satisfaits : il vit le héros dont la renommée l'avait attiré; il acquit son estime, et fut admis à la confidence et à l'exécution de ses grands desseins. Les dangers de l'entreprise, les difficultés qu'y ajoutait la privation d'un de ses membres, ne furent point capables de l'arrêter. Déjà la demeure de Caffarelli était devenue un des centres les plus actifs de l'expédition qui se préparait contre l'Egypte. Des citoyens dévoués s'y rendaient de toutes parts, prêts à le seconder de leur courage ou de leur lumières. Chargé de la direction en chef du génie, il ne borna pas son zèle aux seuls préparatifs militaires, mais il cherchait encore à s'assurer les moyens de transporter chez les barbares, les éléments de notre industrie. Il ne pouvait séparer cette guerre des bienfaits de la civilisation qu'elle devait amener à sa suite; et en cela, il s'associait au desir et à la pensée dominante du général en chef qui l'avait investi de toute sa confiance.

Durant la traversée, il se trouva toujours à ses côtés, au milieu des guerriers et des savants illustres qui avaient suivi le jeune vainqueur de l'Italie. Les journées étaient remplies par les conversations du plus haut intérêt, sur les événements de l'Europe, sur les destinées de l'Orient, ou bien sur les parties les plus

* Charles Caffarelli, aujourd'hui préfet de l'Ardèche.

Digitized by Google

difficiles des connaissances humaines. Caffarelli se mêlait à ces entretiens, et développait ses vues particulières sur la civilisation des peuples que l'on allait combattre.—Cependant la flotte est à la vue des côtes d'Egypte. Bonaparte, débarqué sur la plage avec une partie des divisions de l'armée, s'avance à pied sur Alexandrie, à la tête des généraux et de son état-major. Caffarelli était du nombre. Le général en chef lui ordonne d'attendre qu'on ait pu débarquer un cheval pour le porter. Il ne peut se résoudre à lui obéir; et sans être retardé par sa jambe de bois, il traverse à pied un désert de trois lieues qui conduisait à Alexandrie, au milieu des sables mouvants, qui doublaient pour lui la fatigue de la marche.—Nous ne le suivrons pas dans le cours des différentes expéditions contre l'Egypte et la Syrie. Les braves qui l'ont accompagné, et qui, plus heureux que lui, ont revu leur terre natale, ont assez répandu parmi nous l'honneur de ses derniers exploits, et la prudence de ses conseils, et le dévouement de son amitié, et son désintéressement, et sa mort glorieuse devant Saint-Jean-d'Acre, regrettée par l'armée entière et par le héros dont il était aimé.

Il est peu de vies sur lesquelles la louange s'arrêtât avec plus de justice et de complaisance. En la repassant, on croit avoir retrouvé un des grands citoyens des républiques anciennes. Comme eux, Caffarelli sut allier les vertus publiques avec les vertus privées, l'enthousiasme du guerrier avec le calme du philosophe, le goût de l'étude avec la dissipation des armes; et, pour dernier trait de ressemblance, comme eux, il sut toujours distinguer sa patrie des factions qui la déshonoraient, et la servir, malgré ses injustices ou ses indifférences.

Caffarelli a laissé plusieurs écrits que l'on s'occupe de rassembler en ce moment. On y reconnaît l'empreinte d'un talent original, développé par la solitude et la méditation. Ses raisonnements sont forts et suivis: mais ses vues sont systématiques; ses principes ne sont pas incontestables; et, dans ce cas, l'erreur est d'autant plus grande que le raisonnement est plus rigoureux. Quoi qu'il en soit, les services qu'un livre

Digitized by Google

peut rendre à la société sont toujours incertains et mélangés. Mais les actions restent, et celles de Caffarelli l'ont placé parmi les héros dont la France s'honore toujours *.

G.

Précis historique des productions des arts. Peinture, Sculpture, architecture et Gravure.

Le citoyen Landon, peintre, rédacteur *des Annales du Musée*, fait paraître, à compter du 1.er frimaire, un ouvrage qui intéresse tous les amis des beaux-arts. Il contient l'analyse des inventions ou découvertes nouvelles, relatives aux arts qui ont pour base le dessin. Le programme des concours nationaux, la description des ouvrages qui y auront été présentés, et le résultat du jugement; l'examen des productions exposées annuellement au salon du Musée ou dans l'atelier des artistes; celui des nouveaux monuments d'architecture et des principaux édifices particuliers; la description des costumes et décorations des théâtres et des fêtes publiques; les arrêtés du gouvernement concernant les arts, l'organisation des musées et les travaux des écoles; les ventes et mutations d'objets d'art; l'annonce des estampes, collections de gravures, et traités utiles aux artistes, etc.

Une correspondance suivie avec plusieurs artistes étrangers, et surtout avec ceux résidants en Italie, fournira l'occasion d'entretenir souvent le lecteur de cette ancienne patrie des beaux-arts, inépuisable en chef-d'œuvres de tous les genres.

Le *Précis historique* formera, chaque année, un volume in-8.° de 400 pages, distribué aux souscripteurs par livraisons de feuille ou demi-feuille, selon l'abon-

* Cette notice est extraite de la *Vie du général Louis-Marie-Joseph-Maximilien Caffarelli du Falga; par J. M. Dégérando, membre associé de l'Institut national. — Paris, chez J. J. Fuchs, libraire, rue des Mathurins.* On trouve dans ce petit écrit plusieurs autres détails que le besoin d'abréger nous a forcés de rejeter. Ils honorent à la fois le héros et l'historien de sa vie.

Digitized by Google

dance des matières : pour l'agrément des lecteurs, les livraisons seront multipliées autant que possible. On joindra à la dernière une table et une gravure au trait servant de frontispice.

Le prix de la souscription est de 9 fr. franc de port pour toute la république ; les souscripteurs pourront s'acquitter en deux payements égaux. On souscrit à Paris, chez le C. Landon, peintre, au Louvre, pavillon des Archives, et chez les principaux libraires et directeurs des postes de la république.

Les lettres doivent être affranchies.

INSTITUT NATIONAL.

ARTS CHIMIQUES.

Le C. Seguin a imaginé un nouveau procédé pour blanchir le linge promptement et sans altération : il consiste à mélanger une partie d'acide sulfurique sur cinq cents parties d'eau. — L'art de fabriquer le papier, lui doit aussi un grand perfectionnement. Non-seulement il fait en quelques heures, ce qui exigeait une manipulation de plusieurs mois, mais il est parvenu à substituer la paille aux chiffons *. Si le nouveau papier présente encore quelques défauts, ils tiennent plutôt au peu de soin employé dans la fabrication, qu'à la nature de la matière première.

Le C. Berthollet blanchit presque subitement les toiles écrues, au moyen de l'acide muriatique oxygéné ; le C. Chaptal a fait une application heureuse de ce procédé pour rétablir la blancheur des estampes et des livres salis. Il restait à l'employer pour blanchir d'avance la pâte dont on fait le papier. C'est ce qu'a tenté le C. Loysel, en l'an 2, pour la fabrication du papier-monnaie. Par cette méthode, tous les chiffons peuvent donner une pâte d'un blanc éclatant. Lorqu'ils ont été découpés en petits morceaux, on les met au pourrissoir, où ils subissent une fermentation qui change la nature de leur matière colorante, en la

* Nous avons parlé du *papier-paille*, dans le N.° XII du *Mercure*.

Digitized by Google

rendant comme savonneuse et susceptible d'être enlevée par l'eau dans les lavages et battages subséquents. Il ne faut pas laisser monter la chaleur à plus de 30 à 35° de Réaumur, que la fermentation produit ordinairement en quinze jours.

Le moment de soumettre les chiffons à l'action de l'acide est celui où la matière se trouve dans un état moyen entre celui de chiffon et celui de pâte complétement triturée. On passe le chiffon sous un premier cylindre pour en séparer les fibres, ce qui s'appelle *effilocher*. On le soumet alors au blanchiment et on le convertit en pâte, au moyen du cylindre affineur.

— Si le chiffon est écru, on emploie communément deux bains d'acide muriatique oxygéné, ou de liqueur blanchissante, et un d'acide sulfurique. S'il est blanc, un bain de liqueur et un d'acide suffisent. — On prépare ainsi cette liqueur blanchissante : 25 kilogrammes d'oxyde de manganèse; 70 de sel commun et 120 d'acide sulfurique, à 31 degrés de fixité, peuvent charger un récipient de mille litres d'eau, chaque litre ne coûte au plus que 8 à 9 centimes.

La force de cette liqueur s'éprouve en faisant dissoudre une partie (ou poids) d'indigo dans 7 parties d'acide sulfurique concentré à 66 degrés; on étend cette dissolution dans 992 parties d'eau : lorsqu'une mesure (ou volume) de la liqueur décolore 9 parties de cette dernière dissolution, alors 90 litres de liqueur, étendus dans 450 litres d'eau pure, forment un bain propre à blanchir 50 kilogrammes de chiffon effiloché. Au sortir de ce bain, la pâte est lavée et passée dans un bain d'acide sulfurique, composé de 3 kilogrammes d'acide à 50 degrés, étendus dans 200 litres d'eau; et enfin elle devient papier. Les frais de ces opérations ne s'élèvent qu'à 26 ou 27 centimes par kilogramme de papier, lorsqu'on ne donne qu'un bain de liqueur blanchissante, et un d'acide sulfurique; mais la beauté de ce papier est telle qu'il se vend dans le commerce 3 et 4 francs par kilogrammes de plus que le papier ordinaire. Ce prix diminuera considérablement, lorsque cette méthode sera connue et pratiquée dans nos manufactures.

— Lorsqu'on voulut livrer au commerce cette quan-

Digitized by Google

tité prodigieuse de matières métalliques converties en cloches, il fallut d'abord séparer le cuivre et l'étain qui en étaient les principales parties constituantes. On obtint assez facilement le cuivre en faisant calciner une partie du métal des cloches, qu'on répandit ensuite sur une autre partie de ce métal en fusion. Mais on perdait les scories produites pendant cette réduction. Des chimistes plus intelligents ont réduit ces scories elles-mêmes. L'étain obtenu en dernier résultat, diffère de l'étain du commerce; il est plus dur et se rompt plus aisément. Le C. *Sage* est parvenu à l'imiter, en mêlant à l'étain ordinaire, un peu d'antimoine; et il résulte de ses expériences que ce dernier métal, allié à l'étain, à la dose d'un sixième, s'y unit d'une manière si intime, qu'il est impossible de les séparer.

Le C. *Sage* a aussi donné l'analyse d'une mine de *plomb phospaté*, qui se trouve en lits continus assez épais, à Breitemberg, département du Bas-Rhin. Elle est d'un vert jaunâtre, ordinairement en petits grains brillants, dans une gangue quartzeuse, arénacée, rougeâtre. Elle contient, sur cent parties, 37 de plomb, 33 de quartz, et 35 d'acide phosphorique. Le plomb ne contient point d'argent.

On voit, dans le n.° 30 du *Moniteur*, la liste des substances minérales qu'on a découvertes, en France, depuis la révolution. Déja, sur les 21 substances métalliques connues, nous en possédons 18, et tout porte à croire que les hommes instruits qui se livrent à ce genre de recherches, trop longtemps négligé, placeront bientôt la France au nombre des pays les plus riches en minéralogie. Le C. Lelièvre vient encore de découvrir l'*émeraude*, dans un voyage près de Limoges; mais ces émeraudes serviront moins à la parure qu'aux travaux des chimistes. Ils en pourront retirer l'espèce de terre nommée *glucine*, que le C. *Vauquelin* a découverte dans le béril et dans l'émeraude.

Le C. Haüy vient de rendre à la minéralogie, un service important. Il publie un ouvrage en 4 vol. in-8.° qui contient dans l'ordre le plus clair et le plus méthodique, toute l'histoire des minéraux jusqu'à ce jour. La plupart des découvertes appartiennent à l'auteur lui-même, et surtout celles qui ont pour objet les

Digitized by Google

formes cristallines, et les propriétés physiques des minéraux.

Le C. Lamarck s'occupe depuis longtemps des problèmes difficiles et curieux que présente la météorologie. Dans ce dernier trimestre, il a cherché à reconnaître si la période lunaire de dix-neuf ans ramène toujours les mêmes variations dans l'atmosphère. Il a trouvé que ce retour était beaucoup moins exact qu'on ne le croit. Au reste, nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages mêmes du C. Lamarck *. Le N.° 3 de son *Annuaire météorologique* paraît en ce moment; il y recueille, comme on sait, toutes les observations des physiciens et les siennes propres, afin de découvrir, s'il est possible, l'ordre que suivent les principales variations de l'atmosphère en nos climats.

Il importe souvent de connaître la quantité d'air nécessaire à la respiration d'un certain nombre d'individus, renfermés dans un espace où il ne se renouvelle point. L'année dernière, au Hâvre, et récemment à Folkstone, en Angleterre, on essaya plusieurs machines propres à naviguer sous l'eau. Ces expériences ont fait naître au C. Guyton l'idée de rapprocher la théorie-chimique de la respiration, les observations faites sous la cloche du plongeur, et les tentatives de Drebell et d'Halley. Après avoir calculé d'heure en heure la consommation de la partie respirable de

* *Annuaire météorologique, pour l'an 10 de la république française, à l'usage des agriculteurs, des médecins, des marins*, etc.; présentant: 1.° la division des mois pour l'an 10, relative aux deux déclinaisons alternatives de la lune, et aux influences attendues de ces déclinaisons, d'après des observations antérieures; 2.° un tableau des résultats des observations faites à Paris pendant l'an 9, partagés par constitutions, et appliqués au principe des déclinaisons lunaires; 3.° de nouvelles observations sur le baromètre, sur les vents, sur la période de dix-neuf ans, ainsi que sur l'utilité de celles qu'on recueille sur divers points de la république, et qui sont réunies, comparées et conservées à Paris, dans les bureaux de la statistique de France; par *J. B. Lamarck*, chargé par le ministre de l'intérieur de diriger la correspondance météorologique, nouvellement établie; N.° 3. A Paris, chez l'auteur, au Muséum d'histoire naturelle, et chez *Maillard*, libraire, rue du Pont-de-Lodi, n.° 1.

Digitized by Google

l'air, et la formation du gaz acide carbonique, il indique les moyens d'améliorer ce qui reste du premier, d'absorber le dernier, et de prévenir enfin le danger des émanations animales, pour l'ouverture momentanée d'un flacon d'acide muriatique oxygéné.

L'action de l'air atmosphérique n'est pas moins nécessaire à l'existence des végétaux. Des graines, placées sur des flanelles humides, sous des cloches remplies de différents gaz, ont toutes refusé de germer dans l'azote, dans l'acide carbonique, et dans l'hydrogène pur. Il a fallu la présence de l'oxygène; d'un autre côté, l'oxygène pur n'est pas le gaz le plus favorable à la germination. Il l'accélère, mais il la rend débile. Son action a besoin d'être adoucie et modifiée par la présence d'une substance inactive en elle-même; et nous retrouverons ici ce fait admirable que nous offrent tant d'autres circonstances de l'économie organique; c'est que le mélange le plus favorable à la germination (la vie des animaux et celle des plantes exigent la même combinaison, que surement le hasard n'a point faite) est précisément celui qui forme l'atmosphère; environ trois parties d'azote, et une d'oxygène. Trop d'acide carbonique dans l'air nuit plus aux graines que trop d'azote, et trop d'azote plus que trop d'hydrogène. Plusieurs autres vapeurs peuvent altérer l'air au point d'anéantir la germination. Telles sont celles de l'éther sulfurique, du camphre, de l'huile de térébenthine, du vinaigre, de l'ammoniaque, etc. Cependant cette nécessité de l'oxygène en nature est sujette à quelques exceptions. Il y a des graines qui ont une force telle, qu'elles décomposent l'eau pour en séparer l'oxygène; d'autres s'en passent tout-à-fait. Ainsi les pois germent dans de l'eau privée d'air, dans toute sorte de gaz, et même dans l'huile, pourvu qu'ils ayent été auparavant bien imbibés d'eau.

L'Institut a donné des éloges particuliers à l'ouvrage du C. Michaux, *sur les Chênes de l'Amérique.* C'est un fait assez singulier que le genre-chêne, dont nous avons peu d'espèces en Europe, fût si diversifié sur la même latitude dans le nouveau continent. Heureusement la plupart pourront être transportées dans nos climats.

Digitized by Google

Une des acquisitions les plus importantes qu'ait faite l'industrie française, c'est sans doute l'amélioration des laines, et la certitude que la race des *merinos d'Espagne* ne dégénère pas en France. Quatre mille de ces animaux restent encore, d'après le traité de Bâle, à la disposition du gouvernement Français. La société d'Agriculture du département de la Seine se propose d'ouvrir une souscription pour les retirer d'Espagne. L'établissement de Rambouillet, les bénéfices presqu'incalculables que l'on a déja obtenus, ceux qu'on a droit d'espérer, acheveront de détruire à cet égard les préjugés de nos cultivateurs. On trouve, dans un ouvrage récent, du C. *Pictet* (*de Genève*) *, tous les renseignements que l'on peut desirer sur cette branche essentielle de notre économie rurale. Le fait suivant donne une idée de ce que nous devons attendre pour nos laines et nos draps. On a laissé des merinos, à Rambouillet, trente mois sans les tondre. Les animaux n'ont point paru en souffrir. La laine n'est point tombée, elle a continué à croître, et l'on a retrouvé en longueur et en poids, précisément ce que les deux tontes réunies auraient pu produire. Une brebis a fourni 15 livres de laine, de 7 pouces de longueur, et au dégré superfin. Cette laine a déja fourni les plus beaux casimirs; ils ont fait partie de *l'exposition publique* de l'an 9, et on les a jugés comparables à ce que les fabriques anglaises offrent de meilleur en ce genre.

(La suite au numéro prochain).

* *Faits et observations concernant la race des minéros d'Espagne, à laine superfine, et les croisements; par* Ch. Pictet de Genève. A Genève, chez *J. J. Paschoud*, libraire. An 10. Se trouve à Paris, chez *Fuchs*, rue des Mathurins; et *Marchand*, rue des Grands-Augustins. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 40 c., franc de port.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

Le MERCURE a changé de propriétaire. Le C. FONTANES a déja déclaré qu'il n'y travaillait plus. Mais comme on lui attribue encore, malgré cette déclaration, des morceaux qui ne sont pas de lui, il la renouvelle, et annonce, pour la dernière fois, qu'il n'a et n'aura aucune part à la rédaction de ce journal.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT du IV.e Chant du poème de la NAVIGATION, par J. ESMÉNARD.

.....

O Temps! être inconnu! dans ces sombres vestiges,
Dans ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Où Rome, qui n'est plus, garde encor son orgueil *;

* Ce fragment, qui commence le quatrième chant du poème, suit immédiatement celui où l'auteur a peint la famine de Rome et les ravages des Hérules en Italie, au quatrième siècle de l'ère chrétienne (morceau qui a été imprimé dans le *Mercure* du 16 brumaire an 9). Celui-ci, en tant ensemble le troisième et le quatrième chants, sera

Digitized by Google

Dans ces temples nouveaux qui couvrent ses rivages,
Mon esprit, entraîné par le torrent des âges,
Reconnaît vainement la trace de tes pas;
Je te vois, je te sens, et ne te conçois pas.
O Saturne! ô Destin! divinité muette!
Quelle est de ton pouvoir la limite secrette?
Oh! combien de débris ont semé ton chemin!
Que de peuples puissants sont tombés sous ta main!
Trop heureux, si ta voix consacrant leur mémoire,
Daigne encor séparer, par un instant de gloire,
De ces mortels si vains la tombe et le berceau!
Les Empires, les Arts et leur divin flambeau,
Météores d'un jour sur ce globe d'argile,
S'éclipsent, dépouillés de leur éclat fragile.
Tout périt, tout s'éteint, tout reconnaît ta loi.....
Que dis-je! tout périt: — tout s'anime par toi.
A ton ordre éternel la nature asservie
Trouve au sein de la mort le germe de la vie;
L'homme, comme les fleurs, les bois, l'onde, les fruits,
Par ton souffle fécond, sans cesse reproduits,
Reparaît tour-à-tour sous des formes nouvelles.
Le feu de Prométhée est caché sous tes ailes;
Et lorsque, par lui seul, tout semble consumé,
Il épure et nourrit tout le monde animé.
Sur le monde moral ta suprême influence,
Par de nouveaux bienfaits signale sa puissance;
L'ignorance à ta voix désarme sa fureur;
Tu guides la Raison; tu détrônes l'erreur!
Dans ses lâches projets, trompant la calomnie,
Aux yeux de l'univers tu venges le génie:
La vérité t'implore et marche sur tes pas;
Tu fais sortir le jour de la nuit du trépas:

encore à rapprocher l'époque de la ruine du Commerce et de la Navigation, et celle de la renaissance des Arts, au siècle de Léon X.

Digitized by Google

En vain sur les tombeaux d'Auguste et d'Alexandre,
Tous les Arts s'éteignaient; tu conservais leur cendre;
Tu préparais déjà des siécles plus brillants,
Et celui de LÉON fermentait dans tes flancs.
Viens : cet âge fameux luit enfin sur la terre.
Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,
Bysance a vu périr son trône et ses autels.
Au nom d'un Dieu vainqueur, de féroces mortels,
Du Croissant sur ses murs ont planté la bannière,
Et l'Aigle des Césars rampe dans la poussière.
La Grèce est enchaînée à leurs pieds triomphants;
Veuve de son génie, elle voit ses enfants,
Sur leur tombe muette oublier leurs ancêtres.
Le Pirée avili ne connaît plus ses maîtres.
Là, des scythes grossiers profanent les remparts
Où Neptune et Minerve enfantèrent les Arts.
Ici, de Romulus la ville infortunée,
Des Vandales, des Goths, conquête abandonnée,
Goûte enfin des tombeaux le repos effrayant :
Plus loin, le fanatisme asservit l'Orient;
Un Arabe stupide ose réduire en cendre
Les murs qu'enorgueillit le grand nom d'Alexandre.
Avec ces murs sacrés, périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois;
La flamme a tout détruit; et dix siécles funèbres,
Sur ce globe ébranlé, roulant dans les ténèbres,
Semblent d'un poids immense étouffer à jamais
Le bonheur, les talents, l'industrie et la paix.

CE fut alors, qu'errante aux bords de l'Italie,
Sans culte, sans autels, sur la terre avilie,
Pour dérober sa gloire à l'outrage des fers,
La fière liberté s'exila sur les mers.
Neptune arma ses mains d'une rame pesante;
Elle fendit les flots; et Venise naissante

Digitized by Google

Recueillit avec elle, au sein de ses remparts,
Le naufrage sanglant du Commerce et des Arts.
Bientôt ce peuple obscur défia les tempêtes ;
Aux bords de l'Illyrie il chercha des conquêtes ;
La barque aux larges flancs se remplit de guerriers ;
Le chaume des pêcheurs fut orné de lauriers ;
Et des champs Levantins les dépouilles fécondes,
Pour enrichir ses murs, traversèrent les ondes.
Rome, ne vante plus tes remparts glorieux,
Ni ces temples bâtis pour tes divins aïeux,
Dont la masse a vaincu le Temps et la Victoire :
Un prodige plus grand, plus digne de mémoire,
Aux yeux de l'univers, que ton nom fit trembler,
S'élève pour l'instruire et pour le consoler.
Le Commerce a dompté la nature rebelle ;
Il peuple ces écueils déshérités par elle ;
Venise les couronne, et, dans ses heureux ports,
L'Aurore et l'Occident confondent leurs trésors :
Entendez-vous mugir les vagues repoussées,
Tandis que, s'élevant sur les ondes pressées,
Les temples, les palais dominent les vaisseaux ?
En vain les flots, captifs sous ces nobles fardeaux,
Murmurent indignés des lois qu'on leur impose :
Sur leurs gouffres mouvants une ville repose,
Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux,
Sur l'abyme des mers suspendus par les Dieux.
Du plus hardi des Arts sa splendeur est l'ouvrage, etc. *

* L'auteur de ces vers a quitté la France et l'Europe ; il suit l'expédition destinée pour St.-Domingue. Les inconvénients et les dégoûts, nécessairement attachés à la place de *chef du bureau des Théâtres*, où l'avait nommé le ministre de l'intérieur, le forcent de chercher le repos et la fortune loin de Paris et de sa famille. Il a fourni au *Mercure* plusieurs morceaux de littérature que tous les hommes de goût ont distingués. On le comptait dans le petit nombre des gens

Digitized by Google

ENIGME.

Nous soutenons sans choix les méchants et les bons,
De la société nous sommes bienfaitrices ;
Mais tous ceux que nous soutenons,
Tournent le dos à nos services.

LOGOGRIPHE.

Je suis de mon métier très-habile à séduire,
Et toi, mon cher lecteur, très-facile à tromper ;

de lettres capables d'écrire en prose et en vers avec un talent réel ; et son éloignement doit affliger ceux qui aiment les Arts. Ici, s'offre une bien triste réflexion. Delille vit en Angleterre ; Laharpe, sans récompense, est au contraire puni tous les jours par de nouvelles injures de quarante ans de travaux. On ne lui pardonne pas d'avoir fait à la fois le *Cours de littérature*, et *Varvick*, *Mélanie* et *Philoctète*, d'être en même temps le premier des critiques, et le poète dont la scène française doit le plus s'honorer depuis Voltaire. Quand les grands talents littéraires sont insultés et découragés avec tant de persévérance, doit-on s'étonner que les jeunes écrivains, élevés dans les principes des maîtres, s'alarment et nous abandonnent encore? Mais peut-être cette absence sera utile à celui que nous regrettons. Il a déja fort avancé son *poème de la Navigation*, pour qui ce nouveau fragment doit redoubler l'estime et la curiosité. Il voyagera comme le Camoëns, et pourra finir ses tableaux devant le modèle. Il reçoit en ce moment, de l'amiral Villaret-Joyeuse, des marques de bienveillance qui les honorent tous deux. Nous savons même que la recommandation la plus puissante porte, dans ce moment, au jeune poète, des consolations dont il a besoin, et lui prouve que, dans tous les genres, le talent est sûr d'obtenir les regards d'un gouvernement éclairé.

Digitized by Google

Car, dans le moment même où je viens te duper,
Tu t'applaudis de mon empire.
Je sais des vieux maris endormir les soupçons,
Des juges capter le suffrage,
D'un avare obtenir des dons,
Et séduire en un mot et tout sexe et tout âge.
Veux-tu de mes neufs pieds disséquer l'assemblage ?
Tu trouveras ce Dieu, dont le sceptre puissant
Règle des aquilons le souffle rugissant ;
Ce penchant trop brutal que réprouve Sénèque,
Ce qui reste du vin, ce qui noircit les dents,
L'instrument qui, jadis, entre des doigts savants,
Bâtissait une ville grecque ;
Cette épithète enfin que prodigue au hasard,
De beautés en beautés un séducteur volage,
Et qui charme en secret la fille la plus sage,
Même quand la pudeur fait baisser son regard.

Par un de nos abonnés.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *bac.*
Le mot du logogriphe est *lame*, où l'on trouve *ame.*
Le mot de la charade est *vertu.*

Digitized by Google

Nouveaux Mélanges extraits des manuscrits de M.me Necker ; publiés par M. Necker. A Paris, chez *Ch. Pougens*, quai Voltaire, n.° 10, et *Genets*, rue Thionville, n.° 6. 2 v. in-8.°

« On trouve, chez Charles Pougens, les premiers *Mélanges extraits des manuscrits de M.me Necker.* Paris. An 6—1798. 3.vol. in-8.° » Telle est la note qu'on lit d'abord au revers du titre de ces deux nouveaux volumes, et nous la transcrivons volontiers, parce que nous la jugeons exacte ainsi que dépourvue de malice, et que le sort de tous ces tomes nombreux qu'enfante la famille Necker, et qu'on annonce avec tant de fracas, est de *se trouver chez le libraire* *. L'avertissement de M. Necker vient ensuite; il y publie sur les toits ce qui lui a été *dit à l'oreille*, concernant l'excellence, la profondeur, la nouveauté, la grace de l'esprit de M.me Necker.

Il copie, dit-il, littéralement *une ou deux lettres*, en tire quatre grandes pages d'éloges, auxquelles il en ajoute encore trois autres qui lui ont été *adressées par un homme de lettres d'un talent distingué.* C'est, à coup sûr, un homme supérieur, puisqu'il admire M.me Necker, d'autant que M. Necker ajoute naïvement : *ces différents éloges s'accordent parfaitement avec*

* On trouve chez Maradan de nombreux exemplaires de *l'Histoire de la Révolution*; par M. *Necker :* 4 vol. in-8.° On y trouve aussi en abondance les *Sermons* de M. *Necker*, 3 vol. in-8.°

Digitized by Google

mon opinion ; et cette opinion n'est pas récusable, parce qu'il y a, dit-il encore, entre l'auteur des mémoires, qui était mon épouse, et moi qui en suis l'éditeur, une *identité d'amour-propre qui me plaît et m'honore* (on s'en doutait, et cela va sans le dire). Il reste à savoir si l'*opinion* de l'auteur, ou des auteurs d'une ou deux lettres, plus celle de l'homme de talent, plus celle des deux époux d'*identique amour-propre*, est celle de la nombreuse classe de lecteurs qui, sans écouter les proclamations des enthousiastes, si différentes des acclamations publiques, sans s'arrêter aux triples extraits de tel ou tel journal, essaye d'abord de lire ces *in-octavo*, les abandonne s'ils l'ennuient, et rit quand l'auteur recommence sur nouveaux frais à publier des volumes, et dans ces volumes à répéter éternellement son éloge.

Si on rit d'abord, on se lasse bientôt quand l'auteur *incessamment desserre* quelque volume de morale intitulé *Finances*, ou de finance intitulé *Histoire*, ou de *Théologie* sans croyance religieuse, etc., et que tout cela reste promptement sans lecteurs, et que l'auteur continue à se vanter, à vanter les siens, à être vanté par eux ; cette vanité importune peut enfin provoquer l'indignation. Le lecteur se rappelle qu'il est juge, et quand il peut dire comme Tacite : *Je ne vous connais ni par des bienfaits, ni par des injures, je n'ai pour vous ni haine, ni faveur*, il ajoute : Vous parlez trop de vous-même, et votre personne, qui ne me serait point indifférente si vous vous borniez à avoir du mérite, me devient à charge quand c'est toujours elle qui se présente, *s'enfle et se travaille*, et s'enivre de son propre encens.

Digitized by Google

Ainsi doivent s'exprimer les hommes sévères; mais tous ne le sont pas, et nous, en particulier, ne voulons pas l'être. L'indignation a quelque chose de sérieux et de pénible qu'il ne faut pas prodiguer contre la vanité; le livre de M.me Necker nous présente lui-même un exemple du badinage dont il faut se servir pour peindre un glorieux et ses flatteurs. C'est au tome II des premiers volumes (qu'*on trouve* chez Pougens), p. 193, dans une lettre à sa cousine, M.me Hubert. On y voit une petite scène, digne du théâtre, un flatteur qui s'entretient *à parte* du mérite du grand homme, en présence du grand homme, et celui-ci qui l'écoute. La pantomime du *Flatteur* est saisie à merveille. « Debout, dans le cabinet, devant « la cheminée, il contemple M. Necker avec un « intérêt touchant! Il alonge tous ses traits, il « ride son front, penche la tête, et met sa bouche « de côté; et avec cette mine approbative, il se « fait un discours à lui-même, en mettant une « minute d'intervalle entre chaque phrase, pour « qu'on voie bien toutes les idées dont son ame est « inondée, et dont il ne veut pas blesser la mo- « destie, *assez robuste cependant*, de mon cher « époux. » L'éloge semble s'échapper goutte à goutte, « et suit un silence recueilli, et M. Necker « trouve le *monologue bien coupé*. »

Telle est la scène, encore une fois assez bien peinte. C'est l'avis de M. Necker lui-même, et il prend la peine de dire en note : « Elle se moque « fort joliment de moi. Il faut convenir qu'elle « a tous les genres d'esprit. » Fort bien, M. Necker, vous avez raison de dire que vous êtes assez agréablement plaisanté. Mais ce n'est pas le talent de votre femme qui me ravit, car dans cet en-

Digitized by Google

droit même, qui est de ses meilleurs, il n'a rien de merveilleux. C'est l'audace du flatteur qui me surprend, c'est dans votre cabinet, et en vous *contemplant*, qu'il débite ce monologue que vous trouvez *assez bien coupé*. Que fera ce même homme quand, au lieu d'être dans le cabinet du grand ministre, du grand financier, du grand historien, du grand prédicateur, il se trouvera dans le sien, à son petit bureau de petit penseur philosophe, et que de-là sa plume atteignant M. Necker à Copet, ira :

Chatouiller de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ?

Alors son style prendra de la liberté, et s'épanchera sans contrainte : ce ne seront plus de petits mots et de ces demi-ententes que les amours-propres ordinaires s'amusent à deviner tout bas et n'osent répéter ; ce seront de ces louanges sonores et prononcées, qui sont toujours sûres d'être bien reçues, et ne s'embarrassent pas si on rougit. Vive l'admiration ! C'est une belle figure du discours, qui remplit abondamment les pages, et l'amour-propre y fait une riche moisson. Pourquoi n'est-ce pas la coutume d'imprimer les lettres de compliment qu'on reçoit ? Il est bien fâcheux que tant de chef-d'œuvres de l'art de flatter soient perdus. Voyez en particulier combien serait abondante et variée, la bibliothéque d'éloges de M. Necker, qu'il a déja fait imprimer lui-même, hélas ! et qui sont presque tous composés par lui, ou par sa femme, ou par sa fille. Il a fallu que ces trois personnes suffissent au travail de se louer, ou elles-mêmes, ou entre elles ! Chacune, par une admirable économie, donne, reçoit, renvoie la louange, en sorte que tout reste dans la

Digitized by Google

maison. Jamais on n'a mieux pratiqué le devoir de mettre les biens de la vie en commun, et de *vivre en famille.*

La plus forte part, comme de raison, est pour le chef ; mais chaque membre est suffisamment alimenté ; et c'est merveille de voir comme la louange circule entre eux. C'est proprement l'image de ce bassin de Flore, que l'on voyait, il y a douze ans, dans les jardins du château de Navarre, et qui probablement est détruit. Une fontaine y était disposée avec tant d'artifice, que les eaux sortant de divers côtés, par plusieurs bouches, y rentraient par un nombre de bouches égal, en sorte qu'elle était continuellement remplie des mêmes eaux qu'elle venait d'épancher, et qui paraissaient se répandre au loin dans divers canaux. Ainsi sortent, reviennent, ressortent et reparaissent encore les louanges que se distribue cette heureuse famille. C'est avec cet art merveilleux qu'un grand ministre des finances sait répandre au loin et faire rentrer continuellement la richesse publique.

Mais quelles sont donc les louanges que M. Necker daigne extraire *d'une ou deux lettres* seulement, et du jugement d'un homme *d'un talent distingué* ? N'eût-il pas été digne de sa reconnaissance de les nommer? On aurait aperçu, peut-être, l'homme du cabinet. Mais M. Necker abrège, en fait d'éloges, et va au but en disant que leur opinion est précisément la sienne. Il pense donc, quoiqu'il se soit contenté de le leur laisser dire ; que, « ce recueil offre des dis-« cussions savantes et littéraires, *où tout est* « *en substance et en résultat* ; des jugements « d'une saine critique, pleins de goût et de

Digitized by Google

« finesse, et *qui feront autorité*, etc. etc. » Des « mots heureux (qui ne sont presque jamais d'elle), « des traits de société rendus plus piquants, et « *à jamais rajeunis*, etc., des lettres intéressantes » (et d'une si prodigieuse éloquence, que M. de *Buffon* disait, en se grattant la tête : Comment viendrai-je à bout de répondre à de si belles choses) ? De plus, « Que de leçons de « sagesse, de préceptes de morale, de règles de « conduite profitables dans tous les états de la « vie ! Elles embellissent toutes les pages *C'est « avoir profité que de savoir s'y plaire* (mot « pris dans les Mélanges). L'attention y est sans « cesse réveillée par le mouvement d'un style « animé, *étincelant d'images*, etc. » C'est un « livre, un livre enfin qu'on pourrait intituler : « *l'Art de la vertu, de la raison, et du génie.* »

Oh ! che gran bella cosa ! che Spavento !

Mais ce n'est pas tout : « le microscope de M.me « Necker démêle avec une égale sagacité les ma- « nies les plus imperceptibles de la société, ce « qu'il y a *de plus sublime* dans les arts et *de « plus profond* dans les sciences. » (Le plus parfait microscope n'a point des qualités si diverses, et n'atteint ni les sublimités, ni les profondeurs). Au reste, « elle a su réunir la hauteur « des idées de Thomas ; la justesse piquante de « Fontenelle, la jeunesse et la gaieté d'imagination « de M.me de Sévigné. Mais dans cette heu- « reuse *mixtion*, chacun de ces trois écrivains « serait surpris de se voir embelli et surpassé ; « le style de Thomas serait moins tendu, Fonte- « nelle aurait acquis de la sensibilité, et M.me de

Digitized by Google

« Sévigné serait aussi aimable et moins frivole... »

Présentement, Aristarques nombreux du siécle dix-neuvième, prenez tous la plume et annoncez ces Mélanges. Votre extrait est tout fait, et votre jugement est dicté par ces complaisants admirateurs qui *s'accordent parfaitement* avec M. Necker, et dont le goût est *identique* avec le sien, comme son amour-propre avec celui de madame son épouse.

Pour nous, trop contents de copier fidellement et avec respect, nous dénonçons ici, nous anathématisons, nous honnissons, nous déclarons hérétique en philosophie, et damnable en fait de goût, je ne sais quel badin qui écrivait en l'an 7 :

« J'avoue que j'ai peu goûté l'esprit de cette « dame, et l'ai trouvé précisément tel que je « l'avais soupçonné, c'est-à-dire, précieux, en- « tortillé, fantastique, engoué de deux ou trois « *admirations superlatives* ; de plus, composé « à la journée d'esprit étranger, et de mots re- « tenus, misérablement riche d'emprunts et de « rognures, tout artificiel et en placage. »

Rognures, *artificiel*, *placage*, quel style ! Voilà bien, comme M.me Necker le dit de M.me Geoffrin, de l'esprit *enté sur un ton bourgeois*. Que cela diffère des éloges que vient de nous faire lire M. Necker! Ceux-là remplissent la bouche. Ce *microscope*, par exemple, et cette *mixtion*, confondent assurément les esprits ordinaires. Le badin, au contraire, est bientôt compris : il veut dire que l'esprit de M.me Necker n'est point le sien ; qu'elle n'en a point ou fort peu ; qu'elle le prend à droite et à gauche.

Digitized by Google

Ce jugement est bien léger, et cette assertion irrévérente est trop hardie. Nous soutenons, nous, que cette dame a souvent un esprit qui n'est qu'à elle : par exemple, dans *l'éloge de Sévigné*. Quel style original! M.me de Sévigné eût-elle jamais pu écrire ainsi? Elle n'aurait pas dit *que la Rochefoucault trouva l'art de faire mousser une pensée ; que M.me Cornuel disait des mots charmants, comme la pithonisse rendait des oracles par inspiration, sans les prévoir et presque sans les comprendre* (une pensée qui mousse, une pithonisse qui ne prévoit pas qu'elle va prévoir! Voilà le *microscope* et la *mixtion*). M.me de Sévigné n'eût pas imaginé non plus ce qui est dit de son cousin : *Je vois Bussy à côté d'elle, comme une mère décharnée à côté d'une fille charmante qui lui ressemble ; et c'est ainsi qu'il nuit encore à la réputation de sa cousine.* Vous y attendiez-vous? Je ne parle pas de la bizarrerie de l'image ; mais je demande quel tort une mère décharnée fait à sa fille, si celle-ci paraît charmante. Cela est tout neuf, et M.me Necker seule a de ces bonnes fortunes d'expression.

En voici une autre : il s'agit de Thomas. Après avoir parlé quelque part de la gloire qu'elle reçoit d'un tel ami, et dit humblement, *comme la terre odorante, dans le poète Saadi : Je ne suis point la rose, mais j'ai vécu près d'elle.* Elle veut louer particulièrement son Essai sur les femmes, et elle ajoute : « Son génie, *comme un* « *habile chimiste*, pénètre dans tous les mouve- « ments de l'ame, dans toutes les combinaisons « de la pensée ; et *il ressemble à ce dieu qui prit* « *une forme divisée* pour pénétrer dans une re- « traite inaccessible. » Certes, je ne sais pas quel

Digitized by Google

écrivain eût pu composer une telle *mixtion*, un *galimatias* si fin. Voilà Thomas qui est une rose, un chimiste, et Jupiter descendant en pluie d'or. Un peintre serait embarrassé de dessiner une figure qui réunît ces allégories. La sagacité de Thomas en dut être déroutée.

Mais voici ce qu'il aurait fort bien compris, s'il l'avait lu ; on le trouve tome 3, à la page 220 : « Ne « vous effrayez pas de *cet air austère et indigné* « de M. Thomas, et de ces *opinions rigides et* « *sauvages*. Sa physionomie exagère toujours ses « expressions, ses expressions exagèrent ses idées, « et ses idées exagèrent ses sentiments. » Ainsi M. Thomas, de l'aveu de son amie, est l'exagération des exagérations, comme un certain personnage des théâtres italiens s'appelle *il signor Fastidio dei fastidi*. Mais voici le correctif qu'elle ajoute; « Ses sentiments sont justes et vrais : le cœur du « juste est une portion de la divinité, infaillible « comme elle. « Cela est bien raccommodé assurément ; et ce grand adage stoïque termine la phrase avec pompe ! Si je veux recueillir le sens logique du morceau entier, le voici : Notre ami M. Thomas est l'homme le plus exagéré du monde, mais il n'en est pas moins infaillible, parce que le cœur du juste, etc. Certes, si Thomas avait lu ce magnifique éloge, il aurait pris un air un peu plus *austère et indigné*.

On conviendra apparemment que dans ces endroits (choisis presque au hasard), M.me Necker développe une tournure de pensées qui lui est propre ; on s'en aperçoit à mille pages de son livre.

Qu'est-il besoin de citer davantage ? Les journaux amis s'acquitteront de ce devoir. Chacun d'eux

Digitized by Google

fera, dans ce long *Ana*, sa petite vendange philosophique, tantôt aux chapitres intitulés *Fragments*, tantôt à ceux qui s'appellent *Pensées et Souvenirs*. Les souvenirs! c'est une mine des plus riches pour la philosophie; elle y puise sans cesse et bat monnaie avec les souvenirs. Cela met de l'argent comptant dans la poche des petits adeptes et des dames philosophes. On n'a pas toujours de longs raisonnements, d'étourdissants blasphèmes à fournir; ils ne seraient pas même reçus dans le commerce habituel de la société (car la *superstition* est si commune, elle prend même de nouvelles forces). Il ne faut que de légers scandales, de ces petits mots badins qui déconcertent le sérieux des dévots, et raniment la gaieté du bon temps; des historiettes surtout, et de petites citations des grands hommes qu'a célébrés Sylvain Maréchal: *M. de Fontenelle racontait ceci, d'Alembert disait cela.* Avec une petite provision de ces traits-là, on est riche et jamais embarrassé. Il est vrai que ce sont souvent d'assez vieilles histoires, cent fois redites; mais qu'importe? On prend le même parti que feu le maréchal de Neuperg, à Vienne. Il racontait beaucoup, et souvent il répétait les mêmes histoires. Vous ai-je conté, disait-il à ses amis, l'histoire de tel burgrave? — Oui, M. le maréchal. — Eh bien! je vais vous la conter encore, car elle est bonne. Beaucoup de gens font ainsi, surtout M.me Necker. *Elle rajeunit à jamais* je ne sais combien d'anciens récits qu'on sait par cœur. Et certains journaux d'applaudir, car cela conserve les petites traditions philosophiques.

Nous laissons à d'autres cette abondante moisson. La nôtre se bornera au genre important dans lequel M.me Necker et son illustre époux ont excellé, le

Digitized by Google

genus laudativum, ou le talent de parler toujours *de nous et des nôtres.*

On sait de quelles louanges pleines de réserve, de pudeur et d'adresse, son époux l'avait rassasiée dans son *Compte rendu*, dans son *Mémoire sur les farines*, et en cent autres occasions aussi bien choisies. C'était une grande dette à payer que tous ces éloges; mais, en femme reconnaissante et habile, elle lui a donné, dans une seule pièce, la monnaie de toutes les siennes.

Dans le second volume de ses premiers Mélanges, on lit un long panégyrique, dont nous ne citerons qu'un trait, mais qui en vaut mille autres; le voici; il est à la page 398: « Si les hommes ont été d'abord des anges, je crois que M. Necker *fut chargé*, dans son premier état, de *débrouiller le chaos*, avant que le Créateur daignât y descendre, pour faire ses mondes, etc. »

Est-ce là du sublime? Vit-on jamais une louange plus fine et mieux imaginée? Quel beau ministère est donné à M. Necker! Le voilà comme aurait voulu être Mathieu Garo:

Au conseil de celui que prêche le Curé.

Je suis persuadé qu'en sa *robuste modestie*, il dit aussi:

Si j'avais été là, tout eût été bien mieux.

Il se console, en se vendant l'*éditeur* de ce rare éloge. — On le trouve chez Pougens.

Terminons en transcrivant un autre morceau laudatif, par M. Necker, en l'honneur de M.me sa fille; après quoi nous prendrons congé par une historiette (car il en faut du moins une des six cent quarante-neuf, rapportées par M.me Necker).

Digitized by Google

Eloge modeste de la conversation de M.me de Staël, par M. son pere. tom. I, p. 339.

« ..... Elle a un talent qui lui est particulier, « d'animer tout autour d'elle, en prenant cependant la plus grande part à la conversation. C'est « le résultat d'une variété infinie de sentiments et « d'idées, et d'un intérêt continuel à toutes les « choses de la vie. »

« Je ne sais si l'on a jamais vu réunis, dans un « pareil degré de perfection, la flexibilité des formes « à tout le piquant de l'esprit et du caractère, et la « justesse des mots, la pureté du langage à tant de « rapidité dans l'élocution. C'est à la faveur de ces « précieux moyens, que M.me de Staël passe avec « une inconcevable aisance *de la plus subtile* mé- « taphysique, et des raisonnements politiques *les* « *plus vigoureux*, à toutes les agaceries de la po- « litesse, à tout le charme de la gaieté, et qu'elle « paraît en conversation une sorte de phéno- « mène. »

HISTORIETTE.

même vol., pag. 191.

« Un mauvais comédien de province avait une « femme encore moins accueillie que lui au théâ- « tre. En vérité, dit-il un jour, Guillemette a par- « faitement bien joué aujourd'hui. Pas le mot. — « Mais elle a joué beaucoup mieux qu'à son ordi- « naire. Pas le mot. — Mais enfin, la pauvre femme « a fait du mieux qu'elle a pu. — Ah! pour cela, « vous avez raison. » Ce conte de Fontenelle est souvent répété dans la société de M.me Necker; mais elle a oublié le meilleur trait de l'histoire.

Digitized by Google

Guillemette, rentrée au logis, dit à son mari : Mon ami, je te remercie ; mais ne t'en mêle plus une autre fois : il ne réussit ni aux maris, ni aux femmes, de se louer publiquement l'un l'autre.

B. V.

VOYAGE en Italie, de M. l'abbé BARTHELEMY, *auteur du* Voyage d'Anacharsis, *imprimé sur les lettres originales écrites au comte de Caylus, et publié par* A. SERIEYS, *bibliothécaire du Prytanée, et communiqué pendant l'impression au sénateur neveu de cet académicien.* A Paris, chez *Buisson*, rue Haute-feuille, n.° 26, an 10.

LE nom de l'auteur a déja fait l'éloge de ce livre. Les ouvrages de Barthelemy nous ont donné l'idée de sa vaste érudition et de son talent. Celui-ci montrera son caractère. Ce sont des lettres, adressées familièrement à un ami, pendant un voyage en Italie, entrepris aux frais et par les ordres du gouvernement, pour augmenter la collection des médailles de notre bibliothéque. Le lecteur y reconnaîtra aisément celui qui vécut dans les meilleures sociétés d'Athènes et de Paris, l'homme rare qui savait allier les graces à l'érudition, qui pouvait faire des vers aimables dans une soirée, consacrer des nuits entières à déchiffrer une inscription phénicienne, et passer du salon du Chanteloup aux ruines de Palmyre.

Ces lettres sont une critique bien sévère de tant de petits voyages pittoresques dont les auteurs ont

Digitized by Google

été un moment s'extasier et philosopher sur l'Italie. On voit en quoi diffère l'admiration vraie d'une exaltation forcée, et le style d'un bon écrivain qui transmet naturellement les grandes impressions qu'il a reçues, du style de ces auteurs toujours guindés, qui confient leur enthousiasme à un ami, avec l'intention de le confier aussi au public; mais le rapprochement n'ajouterait rien au mérite de l'auteur d'*Anacharsis*, et priverait plus longtemps le lecteur du plaisir de l'entendre. Parmi tant de lettres que nous voudrions citer, nous choisissons au hasard celle où il annonce son arrivée à Rome.

« Enfin, mon cher comte, nous voici à Rome, bien « logés, bien nourris, bien *carrossés*, comblés de po- « litesses de M. et de M.me de Stainville. Je vous ai « écrit l'impression que m'avait faite la galerie de « Florence; mais j'étais alors comme le rat de La « Fontaine, à qui les plus petites collines paraissaient « des Mont-Cénis ou des Cordillières. Rome a changé « toutes mes idées; elle m'accable : je ne puis vous « rien exprimer.

« J'ai passé deux heures au capitole, et je n'ai rien vu. « L'amas énorme de statues, de bustes, d'inscriptions et « de bas-reliefs, réunis dans ce palais par les soins des « derniers papes, épuise l'admiration. N'espérons plus « de former de pareilles collections. Nous vivons dans « un pays de fer pour les antiquaires; c'est en Italie « qu'il faudrait faire des recherches; *jamais on ne « vaincra les Romains que dans Rome.* Je rougis mille « fois par jour de ces infiniment petits monuments « qui sont dans notre infiniment petit cabinet des an- « tiques; je rougis de l'avoir montré aux étrangers : « qu'auront-ils pensé de l'intérêt que je prenais à tous « ces bronzes de sept à huit pouces de hauteur, à ces

Digitized by Google

« deux ou trois têtes mutilées, dont je voulais leur « faire admirer la grandeur et la rareté? Pourquoi « n'ai-je pas été averti?

« Imaginez de vastes appartements, je ne dis pas « ornés, mais remplis, mais comblés de statues et de « toutes sortes de monuments; un cabinet presque « aussi grand que celui des médailles, tout plein de « bustes de philosophes; un autre de bustes d'empe- « reurs, des galeries multipliées, des corridors, des « escaliers où l'on ne voit que de grandes statues, « grandes inscriptions, grands bas-reliefs; les fastes « consulaires, un ancien plan de Rome en mosaïque, « des statues colossales égyptiennes de basalte ou de « pierre noire : que sais-je, on trouve ici l'ancienne « Egypte, l'ancienne Athènes, l'ancienne Rome.

« Sérieusement la tête m'en tourne, et j'ignore quel « temps il faudra pour voir tout ce capitole, et puis « tout ce colisée, et puis tous ces arcs, et puis tous « ces aqueducs, et puis tout ce Saint-Pierre, et puis « tous les cabinets particuliers. »

Il faudrait suivre Barthelemi au milieu de ces ruines fameuses, transcrivant des inscriptions, rapprochant des débris, comparant des médailles, bravant les ardeurs du soleil et les fatigues des voyages à pied, portant partout l'avidité de l'érudition et la politesse française. Le lecteur s'attache à ses pas. Ses tons sont variés, ses expressions piquantes, ses plaisanteries de bon goût; tantôt il décrit en savant prélat, entouré *d'in-folio*, affublé d'une manière grotesque, répondant à des moines qui l'avaient consulté sur *l'hérésie* de Copernic. Une autre fois, il raconte son *duel* avec un caporal qui l'avait empêché de copier une inscription. Mais, avec un tel compagnon, les choses

Digitized by Google

sérieuses plaisent encore. On aime la science numismatique; on s'intéresse à une dissertation sur les mesures anciennes. On veut connaître la description des trépieds trouvés dans les fouilles *d'Herculanum*. D'ailleurs Barthelemy converse avec les savants les plus distingués de l'Italie. Il les propose pour correspondants de l'Académie des inscriptions, fait valoir leurs titres, ne peut oublier un seul instant les intérêts de ce corps célèbre, travaille sans relâche à remplir la mission honorable dont il était chargé, et rend compte de ses travaux, comme Turenne racontait ses batailles, en s'oubliant toujours.

Mais le charme des détails, l'attrait du style, la variété de l'instruction, ne font pas le principal mérite de ce Voyage; il faut encore le considérer comme une époque précieuse pour les lettres françaises. Ce fut en parcourant les débris échappés aux Goths et aux Hérules, que Barthelemy forma le projet de faire voyager Anacharsis à Athènes.

D'après les mémoires de sa vie, écrits de sa main, et publiés à la suite de ses lettres, il paraît qu'il conçut d'abord l'idée d'un Voyage en Italie, vers le temps de Léon X. Voici comme il en trace le plan : Un Français passe les Alpes; il traverse les différentes villes d'Italie, et visite les universités et les académies qui s'élevaient de toutes parts. Il converse avec le Titien, le Corrége, Michel-Ange; il visite l'Arioste; il voit couronner le Tasse. Les chef-d'œuvres anciens sortent des imprimeries naissantes; les Médicis recueillent les restes des arts et des sciences, etc., etc., etc.

« Un observateur, continue-t-il, qui verrait tout-

Digitized by Google

« à-coup la nature laisser échapper tant de secrets, la
« philosophie tant de vérités, l'industrie tant de nou-
« velles pratiques, dans le temps même qu'on ajoutait
« à l'ancien monde un monde nouveau, croyait as-
« sister à la naissance d'un nouveau genre humain; mais
« la surprise que lui causeraient toutes ces merveilles,
« diminuerait aussitôt qu'il verrait le mérite et les ta-
« lents luttant avec avantage contre les titres les plus
« respectés, les savants et les gens de lettres admis à
« la pourpre romaine, aux conseils des rois, aux places
« les plus importantes du gouvernement, à tous les
« honneurs et à toutes les dignités.

« Pour jeter un nouvel intérêt sur le voyage que je
« me proposais de décrire, il suffirait d'ajouter à cette
« émulation de gloire qui éclatait de toutes parts,
« toutes les idées nouvelles que faisait éclore cette
« étonnante révolution, et tous ces mouvements qui
« agitaient alors les nations de l'Europe, et tous ces
« rapports avec l'ancienne Rome, qui reviennent sans
« cesse à l'esprit, et tout ce que le présent annon-
« çait pour l'avenir; car enfin le siécle de Léon X
« fut l'aurore de ceux qui le suivirent, et plusieurs
« génies qui ont brillé dans les 17.e et 18.e siécles,
« chez les différentes nations, doivent une grande
« partie de leur gloire à ceux que l'Italie produisit
« dans les deux siécles précédents. Ce sujet me
« présentait des tableaux si riches, si variés et si
« instructifs, que j'eus d'abord l'ambition de le trai-
« ter; mais je m'aperçus qu'il exigerait de ma part
« un nouveau genre d'études; et me rappelant qu'un
« voyage en Grèce vers le temps de Philippe, père
« d'Alexandre, sans me détourner de mes travaux
« ordinaires, me fournirait le moyen de renfermer,
« dans un espace circonscrit, ce que l'histoire grecque
« nous offre de plus intéressant, et une infinité de

Digitized by Google

« détails concernant les sciences, les arts, la religion, « les mœurs, les usages, dont l'histoire ne se charge « point, je saisis cette idée; et après l'avoir longtemps « méditée, je commençai à l'exécuter en 1757, à mon « retour d'Italie. »

Le projet du *Voyage d'Anacharsis* est encore indiqué dans les lettres au comte de Caylus.

« La vie que je mène ici, toute agréable qu'elle est, « me rappelle à mes travaux ordinaires. Ce n'est pas « que je pense que l'Académie dût se formaliser d'une « longue absence autorisée par le roi; mais j'ai envie « de m'enfermer tout en vie, et de ne sortir de ma « retraite qu'avec quelque gros ouvrage. Je tiendrai « parole à mon retour, je vous en assure. »

Nous savons s'il a tenu parole. On ne vit point, en Barthelemy, ce desir impatient de la réputation, qui souvent sacrifie les succès de l'avenir à ceux du moment. Loin de se précipiter au devant d'elle, il l'attendit en silence : il l'aima mieux tardive et durable. Il rassembla pendant la moitié de sa vie les matériaux immenses dont il forma le monument qui l'a rendu célèbre. Il recueillit, dans sa vieillesse, le prix des sacrifices qu'il avait faits trente ans à l'étude. La gloire sembla le dédommager de sa longue attente, et peu de succès furent aussi brillants et aussi universels que celui des *Voyages d'Anacharsis*.

On ne peut parler du *Voyage en Italie*, sans rappeler cette femme respectable, à la protection de laquelle l'auteur dut principalement le succès de ses recherches. L'éloge de M.me de Stainville, alors ambassadrice à Rome, est répandu dans toutes ces lettres. On voit qu'elle n'avait pas

Digitized by Google

moins de grace à protéger les savants que de zèle à découvrir et à soulager l'infortune. Barthelemy l'appelait sa meilleure amie. Aujourd'hui, ces deux noms ne sont plus que d'illustres et touchants souvenirs *. G.

HISTOIRE civile et commerciale des Colonies anglaises dans les Indes occidentales depuis leur découverte par Christophe-Colomb, jusqu'à nos jours; suivie d'un tableau historique et politique de l'île de Saint-Domingue, avant et depuis la révolution française; traduite de l'anglais de Bryan Edouard; par le traducteur des *Voyages d'Arthur Young en France et en Italie.* 1 vol. in-8.°, orné d'une belle carte. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240. An 9—1801.

C'EST ici un ouvrage utile, et qui ne manque point d'intérêt. A la vérité, il s'adresse plus particulièrement à la nation anglaise, mais les faits qu'il présente ne peuvent nous être indifférens. Quelques divisions politiques qu'ait souffert le vaste archipel des Antilles, il est resté le même sous tous les rapports naturels de climat, de culture et de productions, et l'on ne peut rien dire d'une de ces îles, considérée sous ces divers rapports, qui ne soit applicable à l'île voisine, espagnole, danoise, française, aussi

* M.me de Choiseul vient de mourir, à l'âge de 66 ans.

Digitized by Google

bien qu'anglaise. Là, les européens ont une patrie commune; là, nous sommes tous américains sans en être plus frères. C'est ainsi que le rapprochement de voisins, habitant le même quartier, et occupés d'un même commerce, n'est rien moins qu'un rapprochement fraternel. Mais si quelqu'un d'eux venait à rendre public son inventaire, assurément tous les autres voudraient en prendre connaissance, et en faire leur profit. Ici, l'application est exacte, et l'on pressent déjà l'intérêt général de cet ouvrage, véritable statistique des colonies anglaises des Indes occidentales.

C'est le point de vue sous lequel il faut considérer cette histoire : tout y est rapporté à cet objet. Après un court historique sur chaque établissement, on y trouve, avec beaucoup de détail, tout ce qu'il importe de connaître sur sa situation actuelle; sa population, tant de blancs que d'hommes de couleur, libres ou esclaves; les différentes cultures et leurs produits; la manière d'établir et de gérer les habitations; la balance entre les importations et les exportations, et les résultats qu'on en obtient : de plus, l'exposé de tous ces faits est accompagné d'observations critiques, sur les avantages et les inconvénients, les perfectionnements et les abus. Les détails et les observations sont également précieux à recueillir pour l'homme d'état et pour le commerçant.

L'intérêt redouble et nous devient entièrement personnel, en arrivant à cette partie de l'ouvrage qui a pour titre : *Relation de la colonie française de Saint-Domingue.* L'histoire de sa dernière révolution vient naturellement à la suite; mais à peine la reconnaît-on sous le pinceau affaibli de l'auteur. Il faut même le dire, il n'est point de modération qu'on ne révolte, par les adoucissements mêmes et les palliatifs d'un style

Digitized by Google

glacé, dans le récit de l'épouvantable calamité dont Saint-Domingue fut alors le théâtre. Voici comment on la décrit dans un passage de cette relation : « Il « enjoignit (Ogé) strictement à ses partisans, de ne « point répandre le sang innocent ; mais *il est à « regretter* que le sentiment de leurs griefs *opéra* « trop fortement sur leur esprit pour leur permettre « la modération. *Ils mirent à mort les blancs partout « où ils les rencontrèrent ;* et, par une conduite encore « plus injuste, *se vengèrent* de ceux de leur couleur « qui refusèrent de joindre leurs drapeaux. » Quel style pour un pareil récit ! Quelle froide sécheresse en parlant de massacres ! Mais supprimons nous-mêmes les réflexions ; ne cherchons ici que ce que l'auteur a voulu y mettre, des faits seulement. Sous ce rapport, cette partie, comme tout le reste, est également féconde et instructive.

En voici le résumé, d'après l'auteur.

Au commencement de 1790, cette colonie qu'on pouvait, dit-il, justement regarder *comme le Paradis terrestre ou nouveau monde*, contenait 793 plantations à sucre, 3117 à café, 789 à coton, 3160 à indigo, 54 à cacao, 623 à grains, ignames, et autres légumes. En 1787, on fréta à Saint-Domingue 470 vaisseaux, contenant 112,253 tonneaux, et ayant 11,220 hommes d'équipage. La valeur des exportations était de 114,363,096 livres tournois, argent de France. Enfin la population s'élevait à 534,000 individus, dont 30,000 blancs, 24,000 mulâtres, 480,000 noirs.

Quel serait aujourd'hui le relevé de sa situation, comparé à celui qu'on vient de lire ? Détournons-en nos regards. Peut-être en ce moment sa destinée se décide sur l'Océan. Aujourd'hui Saint-Domingue n'est en quelque sorte qu'une île flottante. Puisse-t-elle se fixer ! *Nil desperandum Tenero duce.* M.

Digitized by Google

EXPOSITION de la saine doctrine monétaire, brochure, par P. B. SOUTON, *ex-directeur de la Monnaie de Pau.* Chez *Obré*, rue Mignon. Prix, 60 centimes.

CE titre et quatre pages fort bien écrites, et intitulées *Observations préliminaires*, nous ont fait faire attention à ce petit écrit. Mais quand nous avons été une fois engagés dans sa lecture, nous avons été étonnés de n'y trouver ni *exposition* ni *doctrine*, mais un vide presque aussi grand que dans certains in-folio. Ce droit n'appartient pas à une brochure ; elle doit présenter beaucoup de substance en peu d'espace. Une seule question légèrement importante peut, si elle est bien traitée, la remplir ; un sujet vaste peut y être réduit à ses éléments précis ; et si on ne peut qu'en tracer le plan, on le fait du moins avec exactitude. La main d'un homme de talent peut se marquer dans un ouvrage très-abrégé : tels sont ceux du C. Garnier-Deschénes, sur *les Testaments*, sur *le nouveau code civil*, sur *le calcul duodécimal*. Ils attirent le lecteur et l'occupent. Nous dirons avec franchise que le C. Souton n'a point ces avantages ; qu'il fatigue et n'instruit pas ; qu'il débute par une série d'une douzaine de principes si vulgaires que personne ne les ignore, si peu lumineux, que les sachant, on n'en est pas plus instruit sur la doctrine monétaire ; qu'il passe incontinent à une longue comparaison tout aussi inutile, du commerce à une machine embarrassée dont on complète la force par un moyen qui est la monnaie (et monnaie fait tout) ; qu'ensuite il entre dans des débats qui ne sont pas sans importance, mais qu'il rend

Digitized by Google

sans intérêt par la manière dont il les traite. En voici un échantillon, page 14 :

« La première de ces opinions est que la monnaie est une marchandise. La loi L'EN a déclarée ; » et il répète, page 15 : « La monnaie n'est pas marchandise ; la loi qui L'EN déclare est une absurdité. »

Nous ne connaissons point d'exemple d'un langage plus plaisamment vicieux, si ce n'est celui d'un valet de chiens de Louis XV, nommé la Pierre. Le roi se plaignant de ce que la chasse avait mal réussi, la Pierre prit la parole et dit « Sire, ce n'est pas la « faute à vos chiens, mais à ceux qui les *glieux* mènent. » (Il voulait dire ceux qui les mènent à la bête). Le roi rit, et se souvenait quelquefois de cette histoire, quand un général qui avait été battu accusait les troupes ; car c'est rarement la mente qui a tort.

Pour revenir au C. Souton, on n'est pas surpris quand il dit de lui-même, page 31 : « Je me pique d'être « *penseur* plus qu'écrivain. » Nous sommes persuadés qu'il acquerra la seconde qualité quand il exercera la première : quand on pense assez, on s'exprime bien.

L'auteur propose quelques réflexions sur la nécessité et la manière d'opérer une refonte de la monnaie. Nous renvoyons cette discussion au gouvernement.

Il donne ensuite des *éclaircissements sur ce qui s'est passé* par rapport aux cloches. « Elles ne devaient, « dit-il, faire du bruit qu'en sonnant : elles en ont « fait beaucoup plus depuis leur suppression. » Assurément, ce n'était point la faute des cloches, mais de *ceux qui les glieux menaient.* « Elles ont éveillé, ajoute « t-il, la cupidité de beaucoup de personnes. » Le C. Souton rappelle l'histoire de ce bruyant conflit, digne d'un chapitre de l'île sonnante de Rabelais ; il raconte ses combats et ses blessures ; il accuse tel comité qui se disait bien *probe ;* il se plaint de tel ministre qui le

Digitized by Google

force de retourner à Pau plus diligemment qu'il ne voulait ; de tel tribunal, où il fut accusé calomnieusement de calomnie, et condamné sans être entendu, sous prétexte qu'*il n'avait pas la parole ;* de tel autre ensuite qui, en cassant cette inique sentence, le condamna pourtant *aux frais.*

Si bien que je perdis, en gagnant mon procès.

Bref le lecteur verra que si tous ces faiseurs de *sols-cloches* ont gagné bien de l'argent, le C. Souton leur a bien dit leur fait. Cet article mérite tout seul qu'on achète et lise sa brochure. J.

Recherches historiques et médicales sur la vaccine ; par H. M. Husson, *médecin, attaché à la Bibliothèque de l'école de Paris, membre de la Société médicale.* Seconde édition, augmentée d'observations-pratiques et de nouvelles expériences, avec cette épigraphe :

Correctionem specificam variolarum inveniri posse, comparatio antidotorum, et indoles hujus mali, faciunt sperare ; et ad indagandam impellit summa hinc futura humano generi utilitas. Boherave.

1 vol. in-8.° Paris, chez *Gabon et compagnie,* libraires, près l'école de médecine.

Cet ouvrage expose avec beaucoup de clarté tout ce qu'il est devenu indispensable de savoir sur un sujet qui a pris et dû prendre un intérêt général. On s'occupe beaucoup de cette découverte dans le monde. Mais on a fréquemment lieu de s'apercevoir qu'un

Digitized by Google

grand nombre de ceux qui s'en déclarent partisans, aussi bien que de ceux qui se prononcent contre elle, en ignorent les principales circonstances.

Elles sont parfaitement développées dans l'ouvrage du C. Husson. L'historique, les faits, les raisonnements, tout y est renfermé. On s'y déclare en faveur de la *vaccine*, dont on recommande fortement la pratique; et néanmoins on y trouve présentées, avec beaucoup de bonne-foi, les raisons de ceux qui croient devoir la combattre encore. Il satisfera particulièrement ceux qui, pour asseoir leur opinion, demandent des preuves, et veulent qu'on interroge l'expérience. C'est à la fois une vérité vulgaire que les sciences-pratiques ne sont qu'un recueil de faits, et une habitude presque générale de prendre parti dans les questions qui y ont rapport, sans tenir compte des faits.

Nous apprenons ici que les expériences sur la *vaccine*, constatées par des calculs infiniment probables, s'élèvent déja à plus de deux cent mille; que Paris en a fourni seul plus de douze mille; que cette pratique s'est étendue de l'Angleterre, où elle a pris naissance, à la France, à l'Allemagne, à l'Italie, à la Suisse, à la Turquie elle-même, comme pour y acquitter la dette de l'inoculation. La réunion de ces faits confirme l'étonnante propriété, à la faveur de laquelle s'est propagée la *vaccine*, d'être un préservatif assuré de la petite vérole; en même temps qu'elle est d'une bénignité qui ne permet pas de la mettre au nombre des maladies. Véritablement, quand on a lu l'exposé circonstancié de tant d'épreuves et de contre-épreuves, variées de toutes les manières, répétées dans tous les lieux pour soumettre *les vaccinés* à la contagion de la petite vérole, et toujours sans effet, il faut se rendre et reconnaître que la certitude morale du préservatif est acquise. « Ici, pour me servir des expres-

Digitized by Google

sions de l'auteur, il s'agit moins de concevoir que de voir; les opinions, les systèmes, les théories doivent céder à l'expérience. »

Mais on ne sera pas aussi content de la réponse qu'il fait à ceux qui éprouvent un repoussement involontaire pour la transmission immédiate d'un virus d'origine animale à l'homme. « J'avoue, dit l'auteur avec un dédain insultant, un persiflage amer très-déplacés, que ceux qui font un pareil raisonnement me paraissent n'avoir plus à craindre pour leur compte aucune espèce de dégradation. » Mais ce n'est pas *un raisonnement* que font ceux qui éprouvent cette répugnance; c'est un sentiment involontaire qu'ils laissent voir; une manière d'être affectés qu'ils expriment; et, croyez-moi, cette affection morale n'est pas un symptôme *de dégradation*. Elle méritait, en faveur du principe auquel elle se rattache, d'être traitée avec plus d'égards. Sans doute, le raisonnement peut la combattre avec avantage. On peut bien rappeler à l'être intelligent qu'il tient par l'un de ses principes à la matière et par ses fonctions physiques à l'animalité. Mais il n'y a pas là de quoi être si fier; il n'y a pas de quoi affecter une hauteur si superbe envers ceux dont les premiers mouvements tiennent à un principe d'une nature supérieure. Traitons avec habileté les affections physiques, et avec délicatesse les moralités. Il est des erreurs de l'esprit; il est des susceptibilités honnêtes qu'il faut redresser avec ménagement, et toucher même avec respect. Celle-ci, assurément, était de ce nombre.

Pour tout le reste, cet ouvrage remplit parfaitement son objet. Il fait tout connaître sur la question qu'on traite, et y porte une clarté qu'aucun autre écrit, parmi ceux du moins qui sont venus à notre connaissance, n'y avait encore répandue pour la généralité des lecteurs. M.

Digitized by Google

LADOUSKI et FLORISKA, par L. . . ., *ornés de jolies gravures*. 4 vol. in-12. Paris, chez *Dentu*, palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 240. — An X.

QUELQUES pages touchantes sur l'union conjugale, beaucoup de morts, de souterrains, et d'aventures funèbres, c'est à peu près tout ce qui reste de ce roman. Deux époux, Ladouski et Floriska, s'aimaient tendrement; mais Ladouski avait eu un rival. Un jour, il le rencontre à Venise, et, pour plus grande sureté, il le jette à la mer. Cette opération faite, il se retire dans ses terres, en Pologne. Là, nos deux époux sont exposés à une suite de calamités telles qu'on n'en a jamais vu de semblables. Leur enfant unique meurt subitement; ils sont accusés de crimes infâmes, traduits en justice, emprisonnés, etc.; et enfin, pour épuiser tous les malheurs ensemble, on persuade à Floriska, pendant une longue absence de son mari, que celui-ci est mort, et qu'en mourant il lui a recommandé d'épouser un ami intime. Le testament allait s'exécuter, lorsque Ladouski arrive. Les noces funestes sont interrompues, la main invisible qui avait excité tant d'orages est enfin reconnue: c'était ce rival, qui n'avait pas été bien noyé à Venise; et les époux continuent de s'aimer comme auparavant.

Ce roman me rappelle un drame allemand qu'on pourrait lui comparer, pour la simplicité du plan et la fécondité des applications morales; seulement, le dénouement est un peu plus tragique, et fait bien verser des larmes en Allemagne. Voici le sujet de ce drame, tel que nous l'avons entendu raconter à un homme digne de foi, nouvellement arrivé de ces contrées. — D'abord

Digitized by Google

c'est le tableau d'une famille bien unie, qui boit de la bière et fume des pipes, en devisant sur différents sujets. Le père de famille a besoin de sortir pour ses affaires. Comme il passait dans la rue, on voit accourir sur lui un gros chien enragé : il en est mordu. Les voisins jettent des cris ; sa famille est avertie : on appelle le médecin. Il considère longtemps le malade ; enfin il déclare l'impuissance de son art. A l'instant, les pleurs éclatent de toutes parts, et le père de famille expire au milieu des convulsions de la rage, et des sanglots de ses enfants. Ce malheureux père de famille qui a été mordu d'un chien enragé! Et voilà un roman et un drame allemand.

LYCÉE RÉPUBLICAIN.

L'OUVERTURE de la dix-neuvième année des cours et des séances du Lycée républicain, a eu lieu le 1.er frimaire. Le C. Fourcroy, dans un discours d'ouverture, a rappelé l'histoire et l'objet de cette institution. On connaît sa manière élégante et facile. Parmi les traits les plus remarquables, celui-ci a été vivement applaudi : « *Le plus beau titre du Lycée républicain*, a dit « l'orateur, *est le Lycée de Laharpe.* » Fourcroy était en ce moment l'interprète de la voix publique.

Le C. Fayole a lu ensuite un poème *inédit* de Bernard, sur la guerre de 1734. En l'écoutant, il nous semblait que ce poème *inédit* ne nous était point inconnu : en effet, nous avons vérifié que deux fragments qui en composent une partie considérable, la description de la bataille de Parme et de celle de Guastala, se trouvent dans les premières éditions de la Poétique de Marmontel. Ce morceau, dans lequel on distingue un assez grand nombre de vers bien tournés, a pourtant produit peu d'effet. Bernard a essayé d'y mêler

Digitized by Google

tous les tons; l'héroïque, le familier, le galant, ainsi que les vers de toute mesure. Marmontel, dans sa jeunesse, loua cette manière, et proposa pour exemple les fragments que nous avons indiqués. Mais lorsque, dans sa maturité, il refondit sa Poétique dans ses *Elémens de littérature*, il ne cite plus ces vers; et voici comment il s'exprime sur le fond de la question: « Toute réflexion faite sur cette innovation, je sens « que notre oreille s'y prêterait mal-aisément. » Cette séance a pleinement justifié ce dernier jugement de Marmontel: et puis, le genre héroïque pouvait-il jamais devenir celui de Bernard? lui-même n'avait-il pas condamné à l'oubli ce morceau qu'on vient de reproduire? Ne semble-t-il pas avoir fait le désaveu de cette témérité poétique, dans le début de son *Art d'aimer*, si toutefois on peut prendre au mot les poètes?

« J'ai vu Coigni, Bellonne, et la Victoire,
« *Ma faible voix* n'a pu chanter la gloire. »

Dans le cours de la lecture de ce poème, j'ai remarqué avec quelque surprise le vers suivant:

Eugène est *aux Conseils*, Villars est aux combats.

Sans doute le dévouement de Villars méritait d'être remarqué. Agé alors de 84 ans, il prit le commandement de nos armées, en Italie. Il est vrai qu'il ne put soutenir que les fatigues de la première campagne, et qu'il mourut à Turin, regrettant de n'avoir pas, comme Berwick, trouvé la mort sur le champ de bataille. *Cet homme a toujours été heureux*, s'écria-t-il en apprenant qu'il venait d'être emporté d'un coup de canon, à la tranchée de Philisbourg. Mais alors le prince Eugène, âgé lui-même de 72 ans, se bornait si peu à servir *dans les conseils*, que c'est lui-même qui, en Allemagne, était opposé à Berwick; et tout le monde

Digitized by Google

connaît ces vers de Voltaire, qui se rapportent à la même année 1734:

« Il est beau d'affronter gaiement
« Le trépas et le prince Eugène. »

J'en fais la remarque, sans prétendre expliquer cette singularité dans les vers d'un contemporain.

Du reste, on annonce que ce poème fait partie du recueil des Œuvres de Bernard, tel que ce poète se proposait de le publier, lorsque ses facultés l'abandonnèrent *. On dit que l'*Art d'Aimer* s'y trouve très-différent de celui que nous possédons, ainsi qu'un assez grand nombre d'épîtres amoureuses et d'odes anacréontiques entièrement nouvelles. On parle encore d'un opéra de *Thessalus*, que l'administration de ce spectacle s'est empressée de recevoir, et a déjà confié au talent de Méhul. Assurément *Castor* est une assez bonne caution d'un opéra nouveau de Bernard. Il est fâcheux que ces découvertes tardives de trésors si longtemps enfouis, en excitant la curiosité, éveillent aussi la défiance.

Laharpe a lu un morceau sur Montesquieu. Les applaudissements qui l'ont fréquemment interrompu, attestent l'effet qu'il a produit. Celui qui avait si dignement parlé de Tacite **, pouvait s'élever à Montesquieu. Il était juste que ce *publiciste éternel des nations* fût vengé de tant de jugements inconsidérés, témérairement portés contre son génie et contre son autorité. On ne peut rien ajouter à ce qu'a dit Laharpe sur l'écrivain, sur le caractère de son style,

* On sait que Bernard était tombé dans l'enfance avant sa mort.

** Voyez le *Cours de littérature*, et le compte qui a été rendu du *Jugement de Tacite* dans le quatorzième N.° de ce journal.

Digitized by Google

sur la nature et la mesure de louange, d'estime et d'admiration qui sont dus à ses ouvrages divers. Il l'a représenté dans le temple de Guide, comme un *aigle agitant ses ailes dans un bocage*. L'ouvrage *de la Grandeur et de la décadence des Romains* est celui, dit le critique, où il a le plus approché de la perfection; mais l'*Esprit des Lois* sera toujous son plus beau titre de gloire, parce que, dans un espace plus resserré, comme celui où il a renfermé le sujet de la *Grandeur et de la décadence*, cette perfection était moins difficile. Montesquieu mérita le titre de *Philosophe*, en suivant une route toute opposée à celle des écrivains qui, dans le même siécle, l'ont usurpé. Il fût un génie essentiellement *conservateur*, tandis que la plupart des autres furent, par leurs principes, essentiellement *destructeurs*. Laharpe a développé toutes ces idées, en comparant Montesquieu et Rousseau, l'*Esprit des lois* et le *Contrat social*. Le premier est un ouvrage fondé sur les faits, sur l'histoire, sur les lois éprouvées par les nations, et par lesquelles les peuples ont été véritablement régis; le second est purement hypothétique; idéal, applicable seulement, selon les aveux exprès de son auteur, aux plus petites réunions d'hommes, et plutôt même à des *anges* qui n'auraient nul besoin de lois. Est-ce pour ce dernier motif que les sages de 1793 ont tant préconisé cet ouvrage? Voltaire a aussi été ramené dans ce sujet; on n'a pas fait plus de grace aux critiques frivoles qu'il s'est permises sur Montesquieu, qu'à la louange hyperbolique qui lui est une fois échappée sur l'*Esprit des lois : le genre humain avait perdu ses titres, Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.* Je cherche un autre critique qui, comme Laharpe, ne se rendant esclave d'aucune admiration, ne se laissant dominer par aucune prévention, distribue, avec l'inexorable impartialité de la raison et de sa con-

Digitized by Google

science, la louange et le blâme; et je le trouve seul à cette place. Ainsi je m'explique le bourdonnement de quelques coteries, et la ratification presque unanime qui suit toujours ses jugements. Je dirai, en finissant, qu'il manque sans doute au morceau que Laharpe a lu sur Montesquieu une suite, où l'examen critique de l'*Esprit des Lois* sera traité avec une juste étendue. De très-bons esprits, qu'il ne faut pas confondre avec tous ces vils écoliers des législateurs de l'anarchie, ont attaqué quelques opinions répandues dans cet admirable ouvrage. Laharpe doit entrer dans cette discussion, et peser à sa balance du moins leurs principales objections.

Le C. Vigée a terminé cette séance par la lecture d'une épître agréable et facile, qu'a fait valoir encore la perfection de son débit. Elle a été fort applaudie. Peut-être le persiflage et l'ironie y sont-ils trop prolongés, et l'ironie n'est-elle pas toujours assez marquée. Cette lecture a servi comme de prélude à un joli concert qui a terminé agréablement cette séance intéressante. Elle promet au *Lycée* le retour de ses plus brillantes époques.

M.

SUITE *du Salon de l'an neuf.*

GROS.

Sapho à Leucade.

LA touche de ce tableau est spirituelle; la manière d'ajuster est de bon goût; mais la tête de l'amante de Phaon offre moins le caractère grec que le caractère égyptien. Sapho pouvait n'être pas jolie; elle fut si malheureuse en amour que nous sommes tentés de le croire; mais elle est née sous le beau ciel de la Grèce;

Digitized by Google

et elle est embellie par sa lyre, aux yeux des siécles qui l'ont admirée.

Alcibiade enlevant la femme d'Hyparette qui était venue demander le divorce devant l'archonte, est le sujet d'un second tableau par le même auteur. Nous lui devons des éloges. L'ordonnance en est bonne : le fond convient au pays; le ton est brillant, et les groupes du peuple bien ajustés. On reproche à la figure d'Alcibiade d'être excessivement longue Sa tête, vue par dessous, manque de graces et de forme.

Mais qui pourra saisir, dans Alcibiade, ce mélange d'héroïsme, de graces et de perversité? Qui peindra la physionomie mobile de cet homme qui sut étonner Athènes, par l'élégance de ses manières, la cour des Perses, par sa magnificence, et Lacédémone, par l'austérité de ses mœurs ?

Malgré l'opinion de quelques artistes qui ne veulent reconnaître le style historique que parmi les sujets grecs et romains, nous rangeons dans la classe des tableaux d'histoire celui du C. Crépin, représentant le combat de la corvette française *la Bayonnaise* contre la corvette anglaise *l'Embuscade*. Cet ouvrage brille ; par une très-grande vérité dans la scène, une abondance et un mouvement extraordinaires dans les groupes : le ton général de ce tableau est clair ; mais des masses adroitement ménagées, sauvent la monotonie du ton, et surtout la sécheresse qui semble devoir être le résultat d'une précision scrupuleuse. Les figures très multipliées sont dessinées et touchées avec beaucoup d'esprit ; enfin cet ouvrage nous annonce un talent d'un caractère particulier, et qui manquait à notre école.

Regnaut a représenté le général *Desaix*, frappé de mort dans cette bataille de Maringo, également fameuse par le deuil et par la victoire. Desaix est encore sur son cheval ; il en laisse tomber les rènes ; la pâleur de la mort couvre son visage ; une défaillance générale est exprimée dans tous ses membres. Il tombe dans les bras de son aide-de-camp (le fils du consul Lebrun).

Les figures principales triomphent par leurs masses de formes et d'effets. L'expression de Desaix est forte et vraie. L'abandon de son mouvement contraste avec le

Digitized by Google

mouvement animé des deux guerriers qui volent à son secours. On remarque dans cet ouvrage un ton vrai, un pinceau facile; l'effet en est ferme et doux, sans aucune de ces oppositions recherchées qui annoncent plus de bizarrerie que de génie; cependant on aurait desiré que l'artiste eût mis plus de correction dans l'ensemble de la figure de Desaix, et eût mieux rendu compte du mouvement que fait le bras droit de son aide-de-camp.

En parlant des tableaux de bataille, pourrions-nous oublier les prodiges de valeur du général Junot et de ses trois cents braves compagnons, au combat de Nazareth? Déja pour célébrer ce fait héroïque, neuf artistes se sont présentés dans un concours ouvert par le ministre de l'intérieur. Un plan de la position des lieux et un programme explicatif ont été distribués à chacun d'eux, aucun cependant n'a la moindre ressemblance avec ses concurrents. Ce sont autant d'actions différentes qui n'ont aucun rapport avec le récit historique et la position des lieux; mais ces esquisses annoncent toutes un talent distingué dont leurs auteurs avaient déja donné des preuves.

Celle du C. Gros est d'un ton brillant. Elle est lumineuse et touchée avec esprit et facilité.

Celle du C. Launay, comme toutes les productions de cet aimable peintre, est d'un ton très-aérien. Groupes bien constatés, touche grasse et spirituelle.

Celle du C. Hennequin rappelle l'élan et la vie dont il embrase toutes ses compositions.

Une petite esquisse du C. Garnier semble plus conforme au plan. Les Français, fermes à leur poste, manœuvrent avec assurance. L'effet n'est pas douteux.

Le C. Caraffe est assez dans le sujet; son action est bien developpée. Ses airs de tête ne sont point du tout européens; heureux s'il pouvait donner un effet plus déterminé à son tableau!

En général le concours des esquisses a de grands inconvénients. On craint de paraître froid en se renfermant dans les intentions du programme. On s'écarte du sujet et l'on dérobe les suffrages par l'abondance et le fracas.

Il serait mieux peut-être de faire traiter de grandeur

Digitized by Google

naturelle, quelques actions particulières, par les artistes qui ont montré dans les expositions publiques, des compositions savantes: on jugerait alors à quelles mains on peut confier les grandes batailles qui ont immortalisé la valeur française.

Le dernier tableau d'histoire dont nous parlerons est la bataille de Maringo. Cet ouvrage n'est pas entièrement terminé. L'auteur l'annonce lui-même. Nous ne pouvons donc lui demander la perfection; mais il n'en est pas moins remarquable par l'extrême vérité qui règne et dans la masse et dans les détails, soit des figures soit du site. On croit être témoin de l'action. Un jour que je considérais ce tableau, je me trouvais auprès d'un jeune militaire. Il ne pouvait modérer ses mouvements de surprise et de joie: *C'est bien cela*, disait-il, *j'y étais, il y faisait chaud.*

Nota. Dans le Numéro prochain nous rendrons compte des tableaux de genre et des portraits; puis jetant un coup-d'œil rapide sur les dessins et l'architecture, nous considérerons dans un résumé succinct quelle est maintenant la situation des arts, et ce qui peut accélérer leur progrès et ajouter, par leur perfection, à la gloire nationale.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Ce théâtre a donné, pour célébrer la paix, un petit acte intitulé *le Casque et les Colombes.* C'est une ode d'Anacréon. *Gaillard* faisait les vers; *Grétry* l'accompagnait de sa lyre. Cependant, cet ouvrage n'a pas eu le succès que pouvait faire espérer la réunion d'un poëte et d'un musicien aussi connus.

M.lle *Millère* a joué, pour la première fois, le rôle d'*Eucharis* dans le ballet de *Télémaque.* Elle a mis dans son jeu de l'esprit et des intentions dramatiques. D'abord une grace légère, une agaçante vivacité. M.lle *Millère* a senti qu'*Eucharis* ne doit montrer dans les premières scènes avec *Télémaque*, que cette curiosité inquiète et cette coquetterie innocente d'une jeune fille à la vue d'un jeune homme.

Digitized by Google

Mais dès qu'*Eucharis* a été blessée par une flèche de l'Amour, M.lle *Millère* perd sa vivacité ; une douce langueur lui succède. Les graces légères font place à l'expression rêveuse et mélancolique d'une passion violente ; on applaudit à la fois et la danseuse et l'actrice.

M.lle *Billoni* a débuté dans le ballet de *Psyché*. Son début a été brillant ; nous y reviendrons.

Nous ne quitterons point l'Opéra, sans parler d'une lettre de *Lesueur* à *Gaillard*, sur la mort d'*Adam*, dont le tour *de misé* arrive inutilement, pour la troisième fois, au Théâtre des Arts.

Il serait trop délicat de juger le fonds du procès, et de prononcer entre *Lesueur* et ceux dont il accuse l'injustice. Mais toutes les présomptions morales sont pour un musicien aussi distingué par ses talents que par sa conduite. Il paraît que dans la musique, comme dans la littérature, les jeunes gens cherchent à écarter de la carrière ceux qui ont eu depuis longtemps des succès mérités.

Lesueur loue avec franchise les plus célèbres de ses rivaux ; et sans refuser à quelques jeunes gens des dispositions au talent, il desire qu'ils s'instruisent à une bonne école avant de s'ériger en maîtres, et qu'ils étudient les premiers éléments de leur art, avant de prétendre au génie.

Les vues de *Lesueur* sur la musique nous paraissent pleines de goût. Il demande que l'on établisse en France une école qui s'empare de tout ce qui peut être véritablement dramatique et théatral, dans les procédés des trois écoles, italienne, allemande et française, en remontant à la source de l'ancienne école italienne, mère de toutes les écoles.

Avant la révolution, *Lesueur* était maître de chapelle de l'église métropolitaine de Paris. Il y éprouva des injustices. Cependant, il aime à rappeler cette institution, à qui il doit le commencement de sa fortune et de sa gloire. Trop rare exemple d'une mémoire reconnaissante.

O.

Digitized by Google

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Reprise de MÉLANIE. *Début de* M.lle BOURGOUIN.

LE début de M.lle *Bourgouin* a offert, à la fois, au public, et la nouveauté d'une jeune actrice, et la remise d'une pièce ancienne, estimée de tous les hommes de goût. M.lle *Bourgouin* a paru dans la *Mélanie de Laharpe.*

L'*Europe attend Mélanie*, écrivait *Voltaire* à l'auteur. Ce mot renferme sans doute un peu de cette exagération que l'on permet à la politesse; mais il peut s'expliquer d'après l'état de la littérature, à cette époque.

Mélanie, lue dans les cercles les plus distingués, avait été représentée sur les principaux théâtres de société. Plusieurs ambassadeurs étrangers avaient assisté à ces représentations, et alors les hommes de lettres célèbres en France, étaient connus et estimés de toutes les cours de l'Europe.

On ne peut reprocher à cet ouvrage que quelques longueurs dans plusieurs tirades. L'action pourrait avoir plus de vivacité; mais on trouve chez les poètes antiques l'exemple de cette extrême simplicité. Ils ne cherchaient les ressorts de la tragédie que dans le développement des passions humaines.

Les moyens extraordinaires et bizarres employés par quelques auteurs tragiques, prouvent moins les ressources de l'imagination, que le défaut d'un talent véritable. Celui qui ne peut toucher veut surprendre, et ne cherche à parler aux yeux, que parce qu'il désespère de parler à l'ame.

Mélanie est un drame, dont le plan est sage, et les vers éloquents; si tous les drames ressemblaient à cet ouvrage, ce genre, en restant inférieur à la tragédie et à la comédie de caractère, formerait un troisième genre, qui serait à l'art dramatique ce qu'est à l'éloquence le style tempéré.

On a dit que le curé était philosophe. Si la philosophie moderne avait toujours parlé le langage du curé de *Mélanie*, la morale et le goût n'auraient rien à lui

Digitized by Google

reprocher. L'église entière s'est élevée de tout temps contre les vœux forcés ou formés dans un âge trop tendre.

Écoutons le curé de *Mélanie* :

Allons;.....je vais encor voir une infortunée,
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée,
Que l'on ensevelit de peur de la doter;
Qui pousse des soupirs, que l'on craint d'écouter;
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel, des vœux forcés, et des regrets au monde.

Et plus loin.

« Dans nos livres sacrés, la céleste vengeance
« Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
« Dans Jephté, dans Saül, nous la voyons punir
« Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir;
« Leur vœu devient un crime, et leur succès un piége:
« L'un se rend parricide et l'autre sacrilége.

.....

Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé;
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé..
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse!

Voilà sans doute le langage de la véritable philosophie, qui s'élève contre les abus, sans insulter à la religion.

Ce n'est point quitter *Mélanie*, que de louer la jeune actrice, qui a eu, dans ce rôle, un succès brillant.

La figure de M.lle *Bourgoin* est agréable et régulière; plus jolie cependant à la ville que théatrale à la scène. Sa voix est plutôt sonore que sensible; son expression a plus de justesse que d'abandon. Voilà les seules observations critiques que puisse se permettre un jugement sévère. Il est impossible de mieux sentir et de mieux exprimer ces vers charmants, où *Mélanie* dit, en parlant de *Monval* :

Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère.
Je vis qu'il m'entendait beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle, il sentait la valeur;

Digitized by Google

Et tout ce qu'il disait répondait à mon cœur.

Et ceux-ci, que la mort prévue de *Mélanie* rend si dramatiques :

Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête,
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête :
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivants,
La tombe se referme, et l'on y meurt longtemps.

M.lle *Bourgouin* a mis aussi beaucoup d'énergie dans les imprécations de la dernière scène.

Cette jeune actrice est sans doute l'élève de M.lle *Dumesnil*, comme les affiches et les journaux l'ont annoncé ; mais nous ne serions pas étonnés qu'elle eût reçue des leçons d'un ami de *Le Kain* et de M.me *Vestris*. La noblesse et la pureté de sa diction, semblent appartenir à cette école.

Depuis quelques mois, trois jeunes personnes M.lles *Volnay*, *Gros* et *Bourgouin* ont débuté dans la tragédie. Les deux premières sont reçues à l'essai. M.lle *Bourgouin* obtiendra sans doute la même justice ; cette concurrence fera naître entre leurs talents rivaux, sans jalousie, une noble émulation, qui ne peut qu'être utile aux progrès de l'art, et à la gloire du Théâtre Français. O.

Rentrée de FLEURI.

Les applaudissemens prodigués à *Fleuri*, le jour de sa rentrée, ont donné à quelques personnes un humeur que nous sommes loin de partager. Cependant, quoiqu'en revoyant cet aimable acteur, nous ayons éprouvé nous-mêmes autant de satisfaction que les autres spectateurs, nous convenons que l'on peut reprocher au public quelques inconvenances dans la manière dont il a manifesté sa joie.

Tels ont toujours été les hommes assemblés ; leurs improbations ressemblent à la fureur ; leurs applaudissemens à l'idolâtrie. Mais il est moins dangereux de voir l'effervescence du peuple français se tourner vers les jeux décents du théâtre, que vers les déclamations sanguinaires de la tribune. Ne vaut-il pas mieux en-

Digitized by Google

tendre applaudir un bon acteur avec ivresse, qu'un mauvais orateur avec rage ?

Fleuri a reparu, pour la première fois, *dans les Mœurs du jour*, dont les représentations avaient été interrompues par sa maladie. C'est un nouvel ouvrage et un nouveau succès de *Colin-d'Harleville*, qui, plus d'une fois dans ses pièces de théâtre, rappelle la rêverie de *Sterne* et le charme du style de *Térence*.

Le rôle de *Frédéric*, dans les *Deux Pages*, est celui dont la création fait le plus d'honneur à *Fleuri*. Il est impossible de jouer ce rôle avec plus de perfection, et cette perfection était difficile à saisir. Lorsque les *Deux Pages* furent représentés pour la premiere fois, l'ancienne cour étoit encore dans tout son éclat, et la ville empruntait de la cour et l'élégance des manières, et cette délicatesse qui ne dispense de formes aimables ni l'héroïsme même, ni la vertu. Il fallait cependant représenter *Frédéric* avec son cou penché, son dos voûté, vétu d'un uniforme plus que négligé; et, sous cet extérieur simple et bizarre, laisser entrevoir ce grand roi qui fit redouter son génie militaire à l'Europe, et se fit le courtisan du génie poétique de Voltaire; ce roi si despote dans l'administration de ses états, et si indépendant dans ses idées philosophiques; qui, employant une partie de sa journée à faire des vers et à jouer de la flûte, trouvait encore le temps de gouverner et de tout voir par lui-même; ami de tous les arts, ennemi du luxe, et qui, comme l'a dit Voltaire dans ses mémoires, *vivait sans cour, sans conseil et sans culte.*

Si la présence de *Fleuri* est agréable au public, elle peut encore être utile aux jeunes gens qui suivent la même carrière. Ils apprendront, par son exemple, ce que peuvent une volonté ferme et un travail constant.

Lorsque *Fleuri* monta, pour la première fois, sur la scène française, il eut beaucoup de difficultés à vaincre : il n'était pas exempt de quelques défauts naturels; et les talents aimés de *Molé*, de *Bellecour* et de *Monvel* étaient, pour son talent naissant, de redoutables rivaux. *Fleuri* se montra prudent et modeste. Ce fut en travaillant avec soin les rôles du second et du troisième

Digitized by Google

ordre, qu'il se fit d'abord distinguer, et que par degrés il parvint à briller dans le premier emploi. Il rechercha la bonne compagnie, et il obtint de la considération. C'est là qu'il a saisi cette grace et cette aisance que l'on ne trouve plus au théâtre, que dans deux ou trois acteurs. O.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

DEPUIS peu de temps, ce théâtre a donné trois nouveautés.

La Famille des Gilles n'a point réussi.

La Ville et les Champs présentent un fond un peu usé, sur lequel le C. *Rabotteau* a répandu quelques fleurs nouvelles. Nous croyons cependant que l'auteur n'aime point assez *les Champs*, puisque c'est aux graces de madame *Henri*, qu'il a confié le soin de nous faire aimer *la ville*.

L'anecdote du jour et le ridicule du moment appartiennent surtout au Vaudeville. Voici, je crois, la quatrième année que passent en revue ces aimables auteurs, qui rient quelquefois avec malice, et dînent toujours avec esprit. L'ouvrage que nous annonçons a réussi comme ceux qui l'ont précédé; cependant il a eu moins de vogue. Il faut moins en accuser l'esprit des auteurs que le changement des circonstances. Depuis deux ans, les bienfaits constants du gouvernement français ne donnent plus de prétexte pour s'égayer aux dépens de l'année précédente. Aussi a-t-il fallu renoncer à la satire politique, et ne mettre sur la scène que les ridicules des particuliers. La critique, souvent fine, est quelquefois trop dure et nomme les personnages qu'elle censure, plutôt qu'elle ne les fait deviner. Au reste, ce vaudeville a le rare mérite de renfermer des couplets qui, après avoir plu lorsqu'on les entend chanter, peuvent encore être lus avec plaisir. Nous en citerons quelques-uns. *Quinquet* songeait à demander l'entreprise des fêtes de la paix; mais il a craint le mauvais temps et la pluie. Mauvais! lui répond *Pot-de-Vin*; vous ne connaissez pas les destinées du héros de cette fête.

Digitized by Google

Dès longtemps il voit, sans effroi,
Les noirs vapeurs de brumaire;
Rien ne troublera, croyez-moi,
Ce mémorable anniversaire.
Son destin veut que ce jour-là
Brille, sans nuage et sans voile;
Et le soleil se montrera,
Pour obéir à son étoile.

Les auteurs de cette bagatelle, *Chaset et Dieu-Lafoi*, sont tous deux connus par la grace et la facilité de leur esprit. Peut-être des amis séveres pourraient-ils désirer que, renonçant pour quelque temps à multiplier des succès éphémères, ils cherchassent à s'élever à un genre plus difficile (Déja *Dieu-Lafoi* a réussi sur le théâtre Français, dans la jolie comédie de *Défiance et Malice*); mais ils répondraient sans doute par ce couplet de la revue de l'an IX :

Le thirse et la marotte en main,
Panard et Piron, sans scrupule,
Pour corriger l'esprit humain,
Battaient le champ du ridicule.
Vers ce champ, c'est avec raison
Que notre muse s'est tournée;
Car c'est le seul où la moisson
Se fasse vingt fois dans l'année.

ANNONCES.

La sixième édition d'*Atala* paraît en ce moment chez *Migneret*, rue du Sépulcre.

Essai sur le genre d'instruction le plus analogue à la destination des femmes; par *Antoinette Legroing-Lamaisonneuve*, deuxième édition, revue, corrigée et augmentée d'un supplément, dans lequel se trouve développé la méthode que l'auteur emploie avec ses élèves. Paris, chez l'auteur, rue et Isle-Saint-Louis, hôtel Lambon, n.° 63; chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10; et chez *J. D. Friel*, place du Pont-Neuf, n.° 1. An X. — 1801.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

SUITE du Précis sur l'état de l'Europe *.

LA Russie n'a pas marché du même pas que les autres nations dans la route des connaisssances humaines. Elle était encore ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance et de la grossièreté, et l'Europe brillait depuis longtemps de tout l'éclat que répandent sur les peuples la culture des beaux-arts, l'étude des sciences et la politesse des manières.

Si le principe de cette différence dans les progrès des peuples modernes eût été dans la diversité des climats qu'ils habitent, le Midi eût été toujours éclairé, et le Nord serait encore barbare ; mais la cause en était accidentelle, et il n'est pas difficile de la découvrir.

Les lumières qui, dans le monde moderne, se sont répandues sur cette partie de l'Europe, qu'on appelle latine ou romaine pour la distinguer de la partie grecque, partaient de Rome chrétienne ; et l'Europe en avait été éclairée successivement, et selon la distance à laquelle les états qui la composent se trouvaient du centre et du foyer, en quelque sorte, de la civilisation.

* Plusieurs de nos abonnés, frappés des aperçus neufs et extraordinaires que présentent les morceaux de politique insérés dans nos derniers numéros, ont demandé le nom du rédacteur. Nous le ferons connaître, lorsqu'il aura achevé de parcourir les divers états de l'Europe. Ceux qui ne considèrent qu'une face des objets, pourront s'étonner de cette manière d'observer les événements politiques Mais ceux qui voient de plus haut et de plus loin ; ceux qui aiment à rattacher les destinées de la terre à des conseils invisibles et supérieurs, trouveront, sans doute, que l'auteur de ces observations a bien choisi son point-de-vue, qu'il commande souvent la confiance, toujours l'attention.

Digitized by Google

L'Italie, les Gaules, les Espagnes, l'Angleterre, la Germanie, la Pologne, avaient été, l'une après l'autre, et à peu près dans l'ordre que je viens de les nommer, converties et éclairées. Ce n'est pas que, dès les premiers temps de l'église, il n'y eût eu des chrétiens dans ces différents pays, et même dans d'autres bien plus éloignés; mais ces nations renouvelées par les invasions successives des peuples septentrionaux, qui débordèrent sur l'empire romain vers le troisième siécle de l'ère chrétienne, ne passèrent en corps et avec leurs chefs, sous le joug de la foi, que postérieurement à cette mémorable époque de l'histoire du monde.

La Russie allait, à son tour, participer au bienfait du christianisme, et recevoir de Rome, avec les apôtres de l'évangile, les propagateurs de la civilisation, lorsque les Grecs se séparèrent de l'église romaine, et tombèrent dans le schisme qui dure encore. Ce fut à cette époque que les patriarches de Constantinople envoyèrent quelques missionnaires en Russie, dont les habitants sont ou se croient grecs d'origine, et qui d'ailleurs, étaient plus voisins de la Grèce que de l'Italie, dans un temps où la terre était presque la seule voie de communication entre les peuples. Cent ans après, et vers la fin du dixième siécle, la nation russe fut convertie à la foi chrétienne, avec son chef Wolodimir, et l'église russe fondée par les soins du patriarche de Constantinople. Cette nouvelle église enfantée au christianisme par une naissance illégitime, ne reçut qu'un faux jour qui servit à l'éclairer sur les absurdités de l'idolâtrie, plutôt qu'à lui donner la pleine intelligence des dogmes religieux, et qui la trompa même sur un des plus essentiels; je veux dire celui de l'unité de l'église et de l'autorité du souverain pontife, seul rempart contre l'anarchie des sectes, et les révoltes de l'hérésie.

Les Grecs, livrés depuis à de vaines disputes et plus occupés à soutenir leur rebellion religieuse qu'à défendre leur indépendance politique, tomberent à la fin sous la domination des Turcs. Ils firent une église séparée du reste des chrétiens; mais ils cessèrent de former un peuple, et furent confondus avec les barbares. « Seul « peuple chrétien, dit la *Théorie du pouvoir*, asservi

Digitized by Google

« à des maîtres qui ne le soient pas, il porte la peine
« de son schisme, moins par la rigueur de l'oppression
« que par la honte de la servitude. »

La Russie se trouva donc placée entre les deux grandes divisions du monde chrétien, les Latins et les Grecs, et fut étrangère aux uns et aux autres. Le schisme la séparait des Latins. Deux causes, outre son éloignement, l'isolaient aussi des Grecs : ceux-ci craignaient d'inspirer de l'ombrage à leurs nouveaux maîtres, en communiquant avec elle; et l'établissement d'un patriarche particulier indépendant de celui de Constantinople rompit toute communication.

La Russie tomba dans une ignorance profonde et de grossières superstitions. Conservant des vestiges d'idolâtrie avec le culte du christianisme, mêlant les ténèbres du schisme aux lumières de la foi, elle se composa cette religion toute de mots, de cérémonies, de légendes et d'abstinences, qui est au véritable christianisme à peu près ce que le judaïsme des Rabbins, suivi par les Juifs modernes, est au culte mosaïque. On ne peut assez le dire aux hommes d'état : les peuples sont toujours placés entre la superstition et la religion, comme entre la tyrannie et un gouvernement régulier. Ils deviennent crédules en cessant d'être croyants, comme ils deviennent esclaves dès qu'ils cessent d'être sujets. Le christianisme travaille, depuis sa naissance à déraciner les superstitions; mais lentement, mais avec ménagement pour la faiblesse des peuples, mais avec le temps enfin qu'on peut appeler le premier ministre de la vérité. La philosophie moderne, au contraire, laisse au peuple ses superstitions en échange de l'autorité qu'elle prend sur lui; et elle souffre, même à Paris, qu'il coure publiquement aux diseurs de bonne aventure, pourvu qu'il n'aille pas au prône de son curé.

Je reviens à la Russie. Elle n'était, sous Louis XIV, d'aucun poids dans la balance de l'Europe, et n'était guère plus connue, même de ses voisins, que ne le sont aujourd'hui les Samoyèdes et les Tounguses. L'alliance d'un de nos premiers rois de la troisième race avec une princesse russe, fut un phénomène remarqué

Digitized by Google

par tous les historiens; et dans ces temps d'entreprises chevaleresques, ce mariage, qui n'eut aucune influence sur les communications des deux peuples, ressemble tout-à-fait à une aventure.

Cependant la Russie renfermait les germes de toute perfection sociale dans les éléments de sa constitution religieuse et politique. C'était le levain qui devait faire fermenter la pâte, et ce grand corps où dormaient de si nombreux moyens de force et de lumières, arrêté dans la route de la civilisation, n'attendait que cette voix puissante qui dit à une nation paralysée : *lève-toi et marche.*

La Russie commença par deux hommes, Pierre I.er et Charles XII. La religion fonde les états, la conquête les étend, le commerce les polit, et trop souvent les corrompt; Pierre I.er qui trouva dans les siens une religion établie, l'asservit au lieu de l'épurer, et lui ôta ainsi toute dignité à l'instant qu'il aurait fallu lui donner plus de force. Ses états n'étaient que trop étendus. Il commença l'éducation de son peuple comme nous commençons aujourd'hui celle de nos enfants, par les arts et le commerce, et il introduisit la corruption avant de former la raison.

Trompé par la prospérité précaire et factice de la Hollande, et égaré par les conseils d'un génevois, il dirigea ses vues, ses courses, ses efforts en tout genre vers la puissance commerciale et maritime, et de là son apprentissage tant vanté du métier de constructeur. Il faisait, dans un sens opposé, la faute qu'avaient faite les rois d'Angleterre qui s'obstinaient à s'établir en France, et voulaient être, malgré la nature, une puissance continentale : système qui a duré jusqu'à Elisabeth, et que les Stuarts, à qui l'Angleterre doit tout ce qu'elle a acquis de puissance, changèrent pour le système maritime.

Ce système convenait si peu à la Russie, au moins à cette époque, qu'il est encore ce que les Russes, au milieu de tant de progrès, ont le moins perfectionné; car leur marine est encore dans l'enfance, et leurs marins aux éléments. Enfin Charles XII qui força son rival à développer cette puissance militaire qui devait être si formidable à l'Europe, et si

Digitized by Google

funeste à la Suède, révéla à cet empire le secret de sa force, et le mit sur la voie de sa propre grandeur.

Pierre I.er plus frappé, ce semble, de l'éclat des arts que de la gloire des armes, aurait peut-être mieux convenu à la Suède, qui avait besoin de reposer dans la paix ses forces épuisées par la guerre de trente ans: et Charles XII, avec son stoïcisme austère et son amour effréné pour la gloire militaire, aurait, je crois, donné une impulsion plus puissante à cette masse inerte, et même une direction plus noble et plus morale; car l'histoire sévère ne manquera pas de remarquer que la Russie, depuis son entrée dans le monde, a entretenu l'Europe de soupçons de grands crimes, autant que de récits de grands exploits.

Arrêtons-nous un moment devant ce Charles XII, comme on s'arrête devant ces pyramides du désert dont l'œil étonné contemple les énormes proportions avant que la raison se demande quelle est leur utilité. On aime à voir, dans cet homme extraordinaire, l'alliance si rare de vertus privées et de qualités héroïques, même avec cette exagération qui a fait de ce prince le phénomène des siècles civilisés. On admire et ce profond mépris des voluptés et de la vie, et cette soif démesurée de la gloire, et cette extrême simplicité de mœurs, et cette étonnante intrépidité, et sa familiarité, sa bonté même envers les siens, et sa sévérité sur lui-même, et ces expéditions fabuleuses entreprises avec tant d'audace, et cette défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté, et cette prison de Bender où il montra tant de hauteur, et ce roi qui commande le respect à des barbares lorsqu'ils n'ont plus rien à en craindre, l'amour à ses sujets, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en attendre, et, quoique absent, l'obéissance dans ces mêmes états où ses successeurs présents n'ont pas toujours pu l'obtenir; et, à la vue de cette combinaison unique de qualités et d'événements, on est tenté d'appliquer à ce prince ce mot du père Daniel, en parlant de notre Saint-Louis: « Un des plus grands hommes et « des plus singuliers qui ayent été. » Mais Saint-Louis dont Voltaire a dit *qu'il ne fut pas donné à l'homme de porter plus loin l'héroïsme et la vertu*, est pourtant bien supérieur à Charles XII, qui au fond n'est que le Pyrrhus de l'histoire moderne.

Digitized by Google

Après cet exposé rapide des progrès de la Russie, il est temps d'examiner son état intérieur et ses rapports avec le reste de l'Europe.

La Russie était, à sa naissance, entourée de voisins puissants, autant ou plus qu'elle, parce qu'ils étaient plus instruits, ou plus guerriers. Elle était balancée par la Suède, se défendait avec peine contre la Pologne, était inquiétée par les Tartares, quelquefois vaincue par les Turcs. A mesure qu'elle a pris des forces, son gouvernement, comme celui de Rome, habile à diviser, habile à combattre, a tout soumis autour de lui, tout envahi, ou tout contenu; mais Rome ne trouva point de bornes à ses progrès, parce qu'elle attaqua toujours des peuples inférieurs à elle, en moyens militaires et politiques; au lieu que la Russie, comme il arrive entre des peuples à peu près également avancés, a posé elle-même une limite à son agrandissement vers l'Europe, à l'instant où, par le partage de la Pologne, elle s'est trouvée en contact avec l'Autriche et la Prusse, aussi fortes que la Russie par leurs armées, plus fortes par leurs lumières.

La Russie ne s'agrandira pas sur la Suède et le Danemarck, parce qu'elle a, sur ces deux états, les avantages de l'influence, sans avoir les embarras de l'administration. Elle les entraîne dans son orbite, leur inspire ses desseins, leur commande des démarches qu'elle ne soutient pas toujours, quelquefois les précède pour les retenir, et les suit pour les exciter. Le Danemarck, ne se plaint pas: la Suède, haie et peut-être redoutée, supporte le joug avec impatience, et même dans sa dernière guerre contre la Russie, elle fut au moment de lui porter un coup décisif, en profitant de la faute qu'a faite Pierre I.er de placer sa capitale à l'extrémité de ses états, et trop près de l'ennemi.

La Russie ne peut donc s'étendre en Europe que vers l'empire ottoman; et lorsqu'elle y sera parvenue, elle trouvera, dans l'empire grec, une limite à ses progrès ultérieurs; car on peut assurer que Constantinople et Pétersbourg n'appartiendront pas vingt-cinq ans au même maître.

La Russie a des liaisons avec l'Angleterre, dont la

Digitized by Google

France ressentira longtemps les effets. L'Angleterre a enlacé la Russie dans les filets de son vaste commerce ; elle y verse de l'argent, et les Russes l'aiment beaucoup. Désormais la Russie ne fera la paix ou la guerre que sous le bon plaisir de l'Angleterre, ou du moins ne fera ni l'une ni l'autre sans son consentement.

Cette influence de l'Angleterre sur les conseils de la Russie prolongera quelque temps l'existence de la Turquie d'Europe, que les Anglais soutiennent comme des domestiques font vivre un vieillard impotent. Leur crédit à la Porte a dû augmenter par des événements récents qui y ont sans doute fait baisser le nôtre. L'intérêt de la France, à soutenir les Turcs en Grèce, n'est plus le même. Avant peu elle aura autant ou plus à gagner à y voir des Russes ; et, pour cette fois, l'intérêt de son commerce s'accordera avec celui de la civilisation.

Il manque cependant à la Russie pour prendre, parmi les peuples policés, un rang proportionné à son importance, d'achever sa constitution religieuse et politique. Si elle revient au centre de l'unité, sa religion, devenue indépendante du gouvernement, dans son enseignement et son exercice, prendra plus de dignité ; ses ministres, plus de décence ; son culte, plus de morale ; son peuple, plus d'instruction, et l'intempérance, la cupidité, la fourberie, d'autres vices encore, disparaîtront peu à peu de la société.

Jusqu'à Pierre I.er, la succession au pouvoir était héréditaire. Cette loi naturelle, dans un état qui a fini sa constitution, est dangereuse pour une nation naissante, qui n'est pas encore assez forte pour résister aux chances quelquefois fâcheuses de l'hérédité. Aussi Pierre I.er, dominé moins par son génie que par la force des choses, fit une loi, qui donne au prince régnant le droit de se nommer un successeur ; droit que la loi confie à la sagesse, et que les passions lui enlevent toujours.

Paul I.er, jugeant son état assez fort et sa famille assez sage, revint à l'ancienne institution. Sa mort paraît avoir troublé ce nouvel ordre de succession, s'il est vrai, comme l'ont dit les journaux, qu'il ait rétabli la loi de Pierre I.er. Il semble

Digitized by Google

même qu'il se soit fait dans la constitution de l'empire un changement plus important, et que le sénat ait acquis quelque part au pouvoir. Si cela est, ou si cela dure, la Russie est condamnée à des troubles intérieurs dont elle ne trouvera de remède qu'en portant sans cesse la guerre au dehors. C'est à cette alternative que sont soumis les gouvernements *polycratiques* quand ils sont puissants, de se détruire eux-mêmes, ou de détruire leurs voisins; et ils sont toujours placés entre la conquête et les révolutions.

INTÉRIEUR.

EXPOSÉ de la situation de la République.

Paris, le premier frimaire an 10 de la République.

C'EST avec une douce satisfaction que le gouvernement offre à la nation le tableau de la situation de la France pendant l'année qui vient de s'écouler. Tout, au dedans et au dehors, a pris une face nouvelle; et de quelque côté que se portent les regards, s'ouvre une longue perspective d'espérance et de bonheur.

Dans l'Ouest et dans le Midi, des restes de brigands infestaient les routes et désolaient les campagnes, invisibles à la force armée qui les poursuivait, ou protégés contre elle par la terreur même qu'ils inspiraient à leurs victimes : jusqu'au sein des tribunaux, si quelquefois ils y étaient traduits, leur audace glaçait d'effroi les accusateurs et les témoins, les jurés et les juges. Des mains de la justice, ces monstres impunis s'élançaient à de nouveaux forfaits.

Il fallait, contre ce fléau destructeur de toute société, d'autres armes que les formes lentes et graduées avec lesquelles la vindicte publique poursuit des coupables isolés qui se cachent dans le silence et dans l'ombre.

Des tribunaux spéciaux ont été créés, dont l'action plus rapide et plus sûre pût les atteindre et les frapper. De grands coupables ont été saisis : les témoins ont cessé d'être muets : les juges ont obéi à leur conscience, et la société a été vengée. Ceux qui ont échappé à la justice, fuient désormais de repaires en repaires;

Digitized by Google

et chaque jour la république vomit de son sein cette dernière écume des vagues qui l'ont si longtemps agitée.

Cependant l'innocence n'a eu rien à redouter; la sécurité des citoyens n'a point été alarmée des mesures destinées à punir leurs oppresseurs; et les sinistres présages dont on avait voulu épouvanter la liberté, ne se sont réalisés que contre le crime.

Du mois de floréal an 9 jusqu'au 1.er vendémiaire an 10, 724 jugements ont été prononcés par les tribunaux spéciaux; 19 seulement ont été rejetés par le tribunal de cassation, à raison d'incompétence. On ne peut donc leur reprocher ni excès de pouvoir, ni invasion de la justice ordinaire.

Le gouvernement, dès les premiers jours de son institution, proclama la liberté des consciences. Cet acte solennel porta le calme dans des ames que des rigueurs imprudentes avaient effarouchées. Il a depuis annoncé la fin des dissentions religieuses; et en effet des mesures ont été concertées avec le souverain pontife de l'église catholique, pour réunir dans les mêmes sentiments ceux qui professent une commune croyance. En même temps, un magistrat, chargé de tout ce qui concerne les cultes, s'est occupé des droits de tous. Il a recueilli, dans des conférences avec des ministres luthériens et calvinistes, les lumières nécessaires pour préparer les règlements qui assureront à tous la liberté qui leur appartient, et la publicité que l'intérêt de l'ordre social autorise à leur accorder.

Des mesures égales pourvoiront à l'entretien de tous les cultes; rien ne sera laissé à la disposition arbitraire de leurs ministres, et le trésor public n'en sentira point de surcharge.

Si quelques citoyens avaient été alarmés par de vaines rumeurs, qu'ils se rassurent: le gouvernement a tout fait pour rapprocher les esprits; mais il n'a rien fait qui pût blesser les principes et l'indépendance des opinions.

La paix continentale fixa ce qui restait encore d'inquiétudes et de craintes vagues dans les esprits. Déja heureux de tout le bonheur qu'ils attendaient encore, les citoyens se reposèrent au sein de la constitution, et y attachèrent toute leur destinée.

Digitized by Google

Des administrateurs éclairés et fidelles ont bien secondé cette disposition des esprits; presque partout l'action de l'autorité, transmise par eux, n'a rencontré qu'empressement, amour et reconnaissance.

De là, dans le gouvernement, cette sécurité qui a fait sa force. Il n'a pas plus douté de l'opinion publique que de ses propres sentiments, et il a osé la provoquer sans craindre sa réponse. Ainsi, un prince issu d'un sang qui régna sur la France, a traversé nos départements, a séjourné dans la capitale, a reçu du gouvernement les honneurs qui étaient dus à sa couronne, a reçu des citoyens tous les égards qu'un peuple doit à un autre peuple dans la personne de celui qui est appelé à le gouverner; et aucun soupçon n'a altéré le calme du commandement, aucune rumeur n'a troublé la tranquillité des esprits; partout on a vu la contenance d'un peuple libre et les affections d'un peuple hospitalier : les étrangers, les ennemis de la patrie, ont reconnu qne la république était dans le cœur des Français, et qu'elle y avait déja toute la maturité des siécles.

La rentrée de nos guerriers sur le territoire de la France, a été une suite de fêtes et de triomphes. Ces vainqueurs si redoutés dans les combats, ont été parmi nous des amis et des frères; heureux du bonheur public, jouissant sans orgueil de la reconnaissance qu'ils avaient méritée, et se montrant, par la plus sévère discipline, dignes des victoires qu'ils avaient obtenues.

Dans la guerre qui nous restait encore à soutenir, les événements ont été mêlés de succès et de revers. Réduite à lutter contre la marine d'Angleterre avec des forces inégales, notre marine s'est montrée avec courage sur la Méditerranée couverte de flottes ennemies; elle a rappelé sur l'Océan quelques souvenirs de son ancien éclat; elle a, par une glorieuse résistance, étonné l'Angleterre accourue sur ses rives pour être témoin de sa défaite; et, sans le retour de la paix, il lui était permis d'espérer qu'elle vengerait ses malheurs passés et les fautes qui les avaient produits.

En Egypte, les soldats de l'armée d'Orient ont cédé; mais ils ont cédé aux circonstances plus qu'aux forces de la Turquie et de l'Angleterre; et certainement ils

Digitized by Google

eussent vaincu, s'ils avaient combattu réunis. Enfin ils rentrent dans leur patrie : ils y rentrent avec la gloire qui est due à quatre années de courage et de travaux ; ils laissent à l'Egypte d'immortels souvenirs, qui peut-être un jour, y réveilleront les arts et les institutions sociales. L'histoire, du moins, ne taira pas ce qu'ont fait les Français pour y reporter la civilisation et les connaissances de l'Europe : elle dira par quels efforts ils l'avaient conquise ; par quelle sagesse, par quelle discipline ils l'ont si longtemps conservée ; et, peut-être, elle en déplorera la perte comme une nouvelle calamité du genre humain.

Vingt-huit mille Français entrèrent en Egypte pour la conquérir : d'autres y ont été depuis envoyés à différentes époques ; mais d'autres, en nombre à peu près égal, en étaient revenus. Vingt-trois mille rentrent en France après l'évacuation, non compris les étrangers qui ont suivi leur fortune. Ainsi, quatre campagnes, de nombreux combats, et les maladies, n'auront pas enlevé un cinquième de l'armée d'Orient.

Après la guerre continentale, tout ce que les circonstances ont permis de réformes dans le militaire, le gouvernement les a opérées.

Des congés absolus sont accordés ; ils le sont sans préférence, sans faveur, et dans un ordre irrévocablement fixé. Ceux qui les premiers ont pris les armes pour obéir aux lois de la réquisition, en obtiennent les premiers.

Pour remplir le vide que ces congés laisseront dans l'armée, il sera nécessaire d'appeler des conscrits de l'an 9 et de l'an 10 : et, dans cette session, un projet de loi sera proposé au Corps législatif pour les mettre à la disposition du gouvernement : mais le gouvernement n'en appellera que le nombre qui sera strictement nécessaire pour maintenir l'armée au complet de l'état de paix.

Nous jouirons de la paix ; mais la guerre nous laissera un fardeau qui pèsera longtemps sur nos finances : acquitter des dépenses qui n'ont pu être prévues ni calculées, récompenser les services de nos défenseurs, ranimer les travaux dans nos arsenaux et dans nos ports, rendre une marine à la France, reeréer tout

Digitized by Google

ce que la guerre a détruit, tout ce que le temps a consumé, porter enfin tous nos établissements au point où les demandent la grandeur et la sûreté de la république; tout cela ne peut se faire qu'avec un accroissement de revenus. Les revenus s'accroîtront d'eux-mêmes avec la paix; le gouvernement les ménagera avec la plus sévère économie : mais si l'accroissement naturel des revenus, si l'économie la plus sévère, ne peuvent suffire, la nation jugera les besoins, et le gouvernement proposera les ressources que les circonstances rendront nécessaires.

Dans tout le cours de l'an 9, à peine quelques communications rares ont existé entre la métropole et ses colonies.

La Guadeloupe a conservé un reste de culture et de prospérité; mais la souveraineté de la république y a reçu plus d'un outrage. En l'an 8, un agent unique y commandait; il est déporté par une faction. Trois agents lui succèdent; deux déportent le troisième, et le remplacent par un homme de leur choix. Un autre meurt; et les deux qui restent s'investissent seuls du pouvoir qui devait être exercé par trois. Sous cette agence mutilée et illégale, l'anarchie, le despotisme, règnent tour-à-tour; les colons, les alliés l'accusent, et lui imputent des erreurs et des crimes. Le gouvernement a tenté d'organiser une administration nouvelle : un capitaine-général, un préfet, un commissaire de justice, subordonnés entre eux, mais se succédant l'un à l'autre, si les circonstances l'exigent, offrent un pouvoir unique, qui a une sorte de censure, mais point de rivalité qui en trouble l'action et en paralyse la force. Cette administration existe; et bientôt on saura si elle a justifié les espérances qu'on en avait conçues.

Dès son arrivée, le capitaine-général a eu à combattre l'esprit de faction : il a cru devoir envoyer en France treize individus artisans de trouble et moteurs de déportations.

Le gouvernement a pensé que de pareils hommes seraient dangereux en France, et a ordonné qu'ils fussent renvoyés dans celle des colonies qu'ils voudraient choisir, la Guadeloupe exceptée.

Digitized by Google

A Saint-Domingue, des actes irréguliers ont alarmé la soumission. Sous des apparences équivoques, le gouvernement n'a voulu voir que l'ignorance qui confond les noms et les choses, qui usurpe quand elle ne croit qu'obéir : mais une flotte et une armée qui s'apprêtent à partir des ports de l'Europe, auront bientôt dissipé tous les nuages; et Saint-Domingue rentrera toute entière sous les lois de la république.

A Saint-Domingue et à la Guadeloupe, il n'est plus d'esclaves : tout y est libre; tout y restera libre.

La sagesse et le temps y ramèneront l'ordre et y rétabliront la culture et les travaux.

A la Martinique, ce seront des principes différents. La Martinique a conservé l'esclavage, et l'esclavage y sera conservé. Il en a trop coûté à l'humanité pour tenter encore, dans cette partie, une révolution nouvelle.

La Guiane a prospéré sous un administrateur actif et vigoureux; elle prospérera davantage sous l'empire de la paix, et agrandie d'un nouveau territoire qui appelle la culture et promet des richesses.

Les îles de France et de la Réunion sont restées fidelles à la métropole au milieu des factions et sous une administration faible, incertaine, telle que le hasard l'a faite, et qui n'a reçu du gouvernement ni impulsion, ni secours. Ces colonies si importantes sont rassurées; elles ne craignent plus que la métropole, en donnant la liberté aux noirs, ne constitue l'esclavage des blancs.

L'ordre établi, dès l'année dernière, dans la perception des revenus et dans la distribution des dépenses, n'avait laissé que peu d'améliorations à faire dans cette partie. Une surveillance active a porté la lumière sur des dilapidations passées et sur des abus présents : des coupables ont été dénoncés à l'opinion publique et aux tribunaux.

L'action des régies a été concentrée; et de là, plus d'énergie et d'ensemble dans l'administration, plus de célérité dans les informations et dans les résultats.

Des mesures ont été prises pour accélérer encore les versements dans les caisses publiques pour assurer plus

Digitized by Google

de régularité dans l'acquittement des dépenses, pour en rendre la comptabilité plus simple et plus active.

L'art des faussaires a fait des progrès alarmants pour la société. Avec des pièces fausses, on établissait des fournitures qui n'avaient jamais été faites; on en établissait sur des pièces achetées à Paris; et avec ces titres, on trompait les liquidateurs et on dévorait la fortune publique. Pour prévenir désormais ces abus et ces crimes, le gouvernement a voulu que les liquidations faites dans les bureaux des ministres fussent soumises à une nouvelle épreuve, et ne constituassent la république débitrice, qu'après qu'elles auraient été vérifiées dans un conseil d'administration.

Le ministre des finances est rendu tout entier aux travaux qu'exigent la perception des revenus et le système de nos contributions.

Un autre veille immédiatement sur le dépôt de la fortune publique, et sa responsabilité personnelle en garantit l'inviolabilité.

La caisse d'amortissement a reçu une organisation plus complète. Un seul homme en dirige les mouvements : mais quatre administrateurs en surveillent les détails, conseils, et, s'il le fallait, censeurs de l'agent qu'ils doivent seconder.

La propriété la plus précieuse de la république, les forêts nationales ont été confiées à une administration qui, toute entière à cet objet unique, y portera des yeux plus exercés, des connaissances plus positives et une surveillance plus sévère.

L'instruction publique a fait quelque pas à Paris, et dans un petit nombre de départements; dans presque tous les autres, elle est ou languissante ou nulle. Si nous ne sortons pas de la route tracée, bientôt il n'y aura de lumières que sur quelques points, et ailleurs ignorance et barbarie.

Un système d'instruction publique plus concentré a fixé les pensées du gouvernement. Des écoles primaires affectées à une ou plusieurs communes, si les circonstances locales permettent cette association, offriront partout aux enfants des citoyens, ces connaissances élémentaires sans lesquelles l'homme n'est guère qu'un

Digitized by Google

agent aveugle et dépendant de tout ce qui l'environne.

Les instituteurs y auront un traitement fixe fourni par les communes, et un traitement variable formé de rétributions convenues avec les parents qui seront en état de les supporter.

Quelques fonctions utiles pourront être assignées à ces instituteurs, si elles peuvent se concilier avec leur fonction première et nécessaire.

Dans des écoles secondaires, s'enseigneront les éléments des langues anciennes, de la géographie, de l'histoire et du calcul.

Ces écoles se formeront ou par des entreprises particulières avouées de l'administration publique, ou par le concours des communes.

Elles seront encouragées par des concessions d'édifices publics; par des places gratuites dans les écoles supérieures, accordées aux élèves qui se seront le plus distingués; et enfin, par des gratifications accordées, à un nombre déterminé de professeurs qui auront fourni le plus d'élèves aux écoles supérieures.

Trente écoles, sous le nom de *Lycées*, seront formées et entretenues aux dépens de la république, dans les villes principales qui, par leur situation et les mœurs de leurs habitants, seront plus favorables à l'étude des lettres et des sciences.

Là seront enseignées les langues savantes, la géographie, l'histoire, la logique, la physique, la géométrie, les mathématiques; dans quelques-unes, les langues modernes dont l'usage sera indiqué par leur situation.

Six mille élèves de la patrie seront distribués dans ces trente établissements, entretenus et instruits aux dépens de la république.

Trois mille seront des enfants de militaires ou de fonctionnaires qui auront bien servi l'état.

Trois mille autres seront choisis dans les écoles secondaires, d'après des examens et des concours déterminés, et dans un nombre proportionné à la population des départements qui devront les fournir.

Les élèves des départements réunis seront appelés dans les lycées de l'intérieur, s'y formeront à nos habi-

Digitized by Google

tudes et à nos mœurs, s'y nourriront de nos maximes, et reporteront dans leurs familles l'amour de nos institutions et de nos lois.

D'autres élèves y sont reçus, entretenus et instruits aux frais de leurs parents.

Six millions seront destinés chaque année à la formation et à l'entretien de ces établissements, à l'entretien et à l'instruction des élèves de la patrie; au traitement des professeurs, au traitement des directeurs et des agents comptables.

Les écoles spéciales formeront le dernier degré d'instruction publique : il en est qui sont déja constituées, et qui conserveront leur organisation; d'autres seront établies dans les lieux que les convenances indiqueront, et pour les professions auxquelles elles seront nécessaires.

Tel est, en raccourci, le système qui a paru au gouvernement réunir le plus d'avantages, le plus de chances de succès, et que, dans cette session, il proposera au Corps législatif, réduit en projet de loi. Sa surveillance peut suffire à trente établissements; un plus grand nombre échapperait à ses soins et à ses regards : mais surtout un plus grand nombre ne trouverait aujourd'hui ni ces professeurs distingués qui font la réputation des écoles, ni des directeurs capables d'y maintenir une sévère discipline, ni des conseils assez éclairés pour en diriger l'administration.

Trente lycées, sagement distribués sur le territoire de la république, en embrasseront toute l'étendue par leurs rapports, répandront sur toutes ses parties l'éclat de leurs lumières et de leurs succès, frapperont jusqu'aux regards de l'etranger, et seront pour eux ce qu'étaient naguère pour nous quelques écoles célèbres d'Allemagne et d'Angleterre, ce que furent quelques universités fameuses qui, vues dans le lointain, commandaient l'admiration et le respect de l'Europe.

Le code civil fut annoncé l'année dernière aux délibérations du Corps législatif; mais le travail s'accrut sous la main des rédacteurs : les tribunaux furent appelés à le perfectionner; et, enrichi de leurs observations, il est soumis dans le conseil d'état à une sévère discussion.

Digitized by Google

Toutes les parties qui le composent seront successivement présentées à la sanction des législateurs : ainsi cet important ouvrage aura subi toutes les épreuves, et sera le résultat de toutes les lumières.

Les ateliers se multiplient dans les maisons d'arrêt et de détention, et le travail en bannit l'oisiveté qui corrompt encore ceux qui étaient déja corrompus. Dans nombre de départements, il n'y a plus de mendicité.

Les hospices sortent peu à peu de cet état de détresse qui faisait la honte de la nation et la douleur du gouvernement : déja la bienfaisance particulière les enrichit de ses offrandes, et atteste le retour de ces sentiments fraternels que des lois imprudentes et de longs malheurs semblaient avoir bannis pour toujours.

Sur toutes les grandes communications, les routes ont été ou seront bientôt réparées. Le produit de la taxe d'entretien éprouve partout des accroissements progressifs. Le plus intéressant de tous les canaux est creusé, aux dépens du trésor public, et d'autres seront bientôt créés par l'industrie particulière.

Les lettres et les arts ont reçu tout ce que les circonstances ont permis de leur donner d'encouragement et de secours.

Des projets ont été conçus pour l'embellissement de Paris, et déja quelques-uns s'exécutent. Une association particulière formée par le zèle, bien plus que par l'intérêt, fait construire des ponts qui ouvriront des communications utiles ou nécessaires. Une autre association lui donnera un canal et des eaux salubres qui manquent encore à cette capitale.

Les départements ne seront point négligés. De tous côtés, on recherche quels travaux sont nécessaires pour les orner ou les féconder. Des collections de tableaux sont destinées à former des muséum dans les villes principales ; leur vue inspirera aux jeunes citoyens le goût des arts, et ils arrêteront la curiosité des voyageurs.

Au moment où la paix générale va rendre aux arts et au commerce toute leur activité, le devoir le plus cher au gouvernement est d'éclairer leur route, d'encourager leurs travaux, d'écarter tout ce qui pourrait arrêter leur essor. Il appellera sur ces grands intérêts

Digitized by Google

toutes les lumières; il réclamera tous les conseils de l'expérience; il fixera auprès de lui, pour les consulter, les hommes qui, par des connaissances positives, par une probité sévère, par des vues désintéressées, seront dignes de sa confiance et de l'estime publique.

Heureux! si le génie national seconde son ardeur et son zèle; si, par ses soins, la prospérité de la république égale un jour ses triomphes et sa gloire.

Dans nos relations extérieures, le gouvernement ne craindra point de dévoiler ses principes et ses maximes. Fidélité pour nos alliés, respect pour leur indépendance, franchise et loyauté avec nos ennemis; telle a été sa politique.

La Batavie reprochait à son organisation de n'avoir pas été conçue pour elle.

Mais depuis plusieurs années, cette organisation régissait la Batavie. Le principe du gouvernement est que rien n'est plus funeste au bonheur des peuples que l'instabilité de leurs institutions; et quand le directoire batave l'a pressenti sur des changements, il l'a constamment rappelé à ce principe.

Mais enfin le peuple batave a voulu changer, et il a adopté une constitution nouvelle. Le gouvernement l'a reconnue, cette constitution, et il a dû la reconnaître, parce qu'elle était dans la volonté d'un peuple indépendant.

Vingt-cinq mille français devaient rester en Batavie, aux termes du traité de la Haye, jusqu'à la paix générale. Les Bataves ont désiré que ces forces fussent réduites; et, en vertu d'une convention récente, elles ont été réduites à dix mille hommes.

L'Helvétie a donné, pendant l'an 9, le spectacle d'un peuple déchiré par les partis, et chacun de ces partis invoquant le pouvoir et quelquefois les armes de la France.

Nos troupes ont reçu l'ordre de rentrer sur notre territoire: quatre mille hommes seulement restent encore en Helvétie, d'après le vœu de toutes les autorités locales, qui ont réclamé leur présence.

Souvent l'Helvétie a soumis au premier consul des projets d'organisation; souvent elle lui a demandé des conseils: toujours il l'a rappelée à son indépendance.

Digitized by Google

« Souvenez-vous seulement, a-t-il dit quelquefois, « du courage et des vertus de vos pères; ayez une « organisation simple comme leurs mœurs. Songez à « ces religions, à ces langues différentes qui ont leurs « limites marquées, à ces vallées, à ces montagnes « qui vous séparent, à tant de souvenirs attachés à « ces bornes naturelles; et qu'il reste de tout cela une « empreinte dans votre organisation. Surtout, pour « l'exemple des peuples de l'Europe, conservez la li- « berté et l'égalité à cette nation qui leur a, la pre- « mière, appris à être indépendants et libres. »

Ce n'etaient là que des conseils, et ils ont été froidement écoutés. L'Helvétie est restée sans pilote au milieu des orages. Le ministre de la république n'a montré qu'un conciliateur aux partis divisés, et le général de nos troupes a refusé aux factions l'appui de ses forces.

La Cisalpine, la Ligurie, ont enfin arrêté leur organisation. L'une et l'autre craignent, dans les mouvements des premières nominations, le réveil des rivalités et des haines. Elles ont paru desirer que le premier consul se chargeât de ces nominations.

Il tâchera de concilier ce vœu de deux républiques qui sont chères à la France, avec les fonctions plus sacrées que sa place lui impose.

Lucques a expié dans les angoisses d'un régime provisoire les erreurs qui lui méritèrent l'indignation du peuple français. Elle s'occupe aujourd'hui à se donner une organisation définitive.

Le roi de Toscane, tranquille sur son trône, est reconnu par de grandes puissances, et le sera bientôt par toutes.

Quatre mille Français lui gardent Livourne, et attendent, pour l'évacuer, qu'il ait organisé une armée nationale.

Le Piémont forme notre 27.e division militaire, et, sous un régime plus doux, oublie les malheurs d'une longue anarchie.

Le saint père, souverain de Rome, possède ses états dans leur intégrité. Les places de Pesaro, de Fano, de Castel-Saint-Léone, qui avaient été occupées par les troupes cisalpines, lui ont été restituées.

Digitized by Google

Quinze cents Français sont encore dans la citadelle d'Ancône pour en assurer les communications avec l'armée du Midi.

Après la paix de Lunéville, la France pouvait tomber de tout son poids sur le royaume de Naples, punir le souverain d'avoir le premier rompu les traités, et le faire repentir des affronts que les Français avaient reçus dans le port même de Naples : mais le gouvernement se crut vengé dès qu'il fut maître de l'être ; il ne sentit plus que le desir et la nécessité de la paix ; pour la donner, il ne demanda que le port d'Otrante, nécessaire à ses desseins sur l'Orient, depuis que Malte était occupée par les Anglais.

Paul I.er avait aimé la France ; il voulait la paix de l'Europe, il voulait surtout la liberté des mers. Sa grande ame fut émue des sentiments pacifiques que le premier consul avait manifestés ; elle le fut depuis de nos succès et de nos victoires : de là, les premiers liens qui l'attachèrent à la république.

Huit mille Russes avaient été faits prisonniers en combattant avec les alliés ; mais le ministère qui dirigeait alors l'Angleterre, avait refusé de les échanger contre des prisonniers Français. Le gouvernement s'indigna de ce refus ; il résolut de rendre à leur patrie ces braves guerriers abandonnés de leurs alliés ; il les rendit d'une manière digne de la république, digne d'eux et de leur souverain. De là, des nœuds plus étroits et un rapprochement plus intime.

Tout-à-coup la Russie, le Danemarck, la Suède, la Prusse s'unissent ; une coalition est formée pour garantir la liberté des mers ; le Hanovre est occupé par les troupes prussiennes ; de grandes, de vastes opérations se préparent : mais Paul I.er meurt subitement.

La Bavière s'est hâtée de réformer les liens qui l'unissaient à la France. Cet allié important pour nous a fait de grandes pertes sur la rive gauche du Rhin : l'intérêt et le desir de la France sont que la Bavière obtienne sur la rive droite une juste et entière indemnité.

De grandes discussions se sont élevées à Ratisbonne sur l'exécution du traité de Lunéville ; mais ces discussions ne regardent pas immédiatement la république.

Digitized by Google

La paix de Lunéville, conclue avec l'Empire et ratifiée par la diète, a fixé irrévocablement, de ce côté-là, tous les intérêts de la France. Si la république prend encore part aux discussions de Ratisbonne, ce n'est que comme garant des stipulations contenues dans l'article VII du traité de Lunéville, et pour maintenir un juste équilibre dans la Germanie.

La paix avec la Russie a été signée : et rien ne troublera désormais les relations de deux grands peuples qui, avec tant de raison de s'aimer, n'en ont aucune de se craindre, et que la nature a placés aux deux extrémités de l'Europe, pour être le contre-poids du nord et du midi.

La Porte, rendue à ses véritables intérêts et à son inclination pour la France, a retrouvé son allié le plus ancien et le plus fidelle.

Avec les Etats-Unis d'Amérique, toutes les difficultés ont été aplanies.

Enfin, des préliminaires de paix avec l'Angleterre ont été ratifiés.

La paix avec l'Angleterre devait être le produit de longues négociations, soutenues d'un système de guerre qui, quoique lent dans ses préparatifs, était infaillible dans ses résultats.

Déja la plupart de ses alliés l'avaient abandonnée. Le Hanovre, seule possession de son souverain sur le continent, était toujours au pouvoir de la Prusse; la Porte, menacée par nos positions importantes sur l'Adriatique, avait entamé une négociation particulière.

Le Portugal lui restait : soumis depuis si longtemps à l'influence et au commerce exclusif des Anglais, le Portugal n'était plus en effet qu'une province de la Grande-Bretagne. C'était là que l'Espagne devait trouver une compensation pour la restitution de l'île de la Trinité. Son armée s'avance; une division des troupes de la république campe sur la frontière du Portugal pour appuyer ses opérations. Mais après les premières hostilités et quelques légères escarmouches, le ministère espagnol ratifie séparément le traité de Badajoz. Dès-lors on dut pressentir pour l'Espagne la perte de la Trinité; dès-lors, en effet, l'Angleterre la regarda comme une possession qui lui était acquise,

Digitized by Google

et désormais écarta de la négociation tout ce qui pouvait en supposer la restitution possible.

Avant de ratifier le traité particulier de la France avec le Portugal, le gouvernement fit connaître au cabinet de Madrid cette détermination de l'Angleterre.

L'Angleterre s'est refusée avec la même inflexibilité à la restitution de Ceylan. Mais la république batave trouvera dans les nombreuses possessions qui lui sont rendues, le rétablissement de son commerce et de sa puissance.

La France a soutenu les intérêts de ses alliés avec autant de force que les siens; elle a été jusqu'à sacrifier des avantages plus grands qu'elle aurait pu obtenir pour elle-même; mais elle a été forcée de s'arrêter au point où toute négociation devenait impossible. Ses alliés épuisés ne lui offraient plus de ressources pour la continuation de la guerre; et les objets dont la restitution leur était refusée par l'Angleterre, ne balançaient pas pour eux les chances d'une nouvelle campagne, et toutes les calamités dont elle pouvait les accabler.

Ainsi, dans toutes les parties du monde, la république n'a plus que des amis ou des alliés, et partout son commerce et son industrie rentrent dans leurs canaux accoutumés.

Dans tout le cours de la négociation, le ministère actuel d'Angleterre a montré une volonté franche de mettre un terme aux malheurs de la guerre; le peuple anglais a embrassé la paix avec enthousiasme; les haines de la rivalité sont éteintes; il ne restera que l'émulation des grandes actions et des entreprises utiles.

Le gouvernement avait mis son ambition à replacer la France dans ses rapports naturels avec toutes les nations; il mettra sa gloire à maintenir son ouvrage, et à perpétuer une paix qui fera son bonheur comme celui de l'humanité.

Le premier consul, signé, BONAPARTE.

Digitized by Google

Les deux premiers numéros du *Recueil des Causes célèbres*, rédigé par Pierre Lebrun, ancien magistrat,*, et annoncé dans le N.° XXX *du Mercure*, ont paru, et ils ont acquitté les engagements de l'auteur, et justifié l'attente du public. L'exécution de ce journal est aussi soignée que l'intention en est utile. Nous avions, depuis longtemps, un recueil des *Causes célèbres*; mais cet ouvrage, où se trouvaient des causes de tous les pays et de tous les temps, et le procès de Socrate à côté de celui de Robespierre, intéressait la curiosité du lecteur, sans pouvoir servir à l'instruction des juges. Le *Recueil des Causes célèbres* du C. Lebrun, en fournissant, hélas! trop d'aliments à la malignité des hommes bien plus avides du récit des crimes que du tableau des vertus, borné aux causes plaidées à nos tribunaux, offre à nos *défenseurs* des modèles de plaidoiries, et à nos juges des motifs de décision. C'est ce dont on peut se convaincre, en lisant les causes malheureusement célèbres que renferment ces deux numéros, causes aussi intéressantes que variées, et où ont été agitées les questions les plus fondamentales de l'ordre social. L'état des personnes, dans la cause *Gueffier*; la puissance paternelle, la séduction domestique, dans la cause *Bousquet* et *B*; .... la propriété, dans la cause *Cadet* et *Desrones*; le mariage et la paternité, dans la cause *Racle* et *P...*; le vol et recélement d'effets précieux, dans la cause de la princesse *Santa-Croce*; et, sans doute, au prochain numéro, vol et soustraction d'homme à main armée, dans la cause du C. *Clément de Ris*. On voit qu'il était difficile de réunir, dans cinq à six causes, des questions plus importantes et des jugements plus mémorables. Le choix en fait honneur au C. Lebrun, ainsi que la manière dont il expose les faits et les réflexions qu'ils lui inspirent. Une citation tirée du procès *Racle*, au n.° 2, fera connaître sa manière. « Dans des causes de ce genre, « dit le C. Lebrun, où se déploie toute l'activité des

* Se vend à Paris, chez les *Directeurs de la collection des Causes célèbres*, rue Boucher, n.° 10, près celle de la Monnaie; et chez *Lenormand*, rue des Prêtres-Saint-Germain, n.° 42.

Digitized by Google

« passions ; dans ces guerres de famille, où la haine « divise ceux que la nature avait unis, une première « décision de la justice n'est pas un signal heureux de « conciliation ; c'est une arme nouvelle qu'agite avec « force le vainqueur enhardi, que cherche à briser le « vaincu frémissant de rage. La guerre, proprement « dite, celle qui divise les nations, est moins furieuse « encore que ces dissentions domestiques. Là, du moins, « existent et les procédés délicats, et les rapproche- « ments d'estime, et ces bienfaisantes institutions du « droit des gens, les suspensions d'armes, les armis- « tices. Là, dans le champ même des combats, la « paix est toujours en perspective ; elle est le désir « commun des peuples qui luttent ensemble, avant « d'être le besoin du peuple qu'a écrasé la fortune. « Ici, la haine implacable repousse tout ce qui rap- « proche, embrasse tout ce qui divise. Le repos lui est « importun : combattre aujourd'hui, combattre demain, « toujours combattre, voilà son vœu, sa pensée sombre « et dévorante ; et lorsqu'enfin il faut déposer les armes ; « quand il n'y a plus de résistance possible, quand la « loi suprême a parlé, il n'y a plus de guerre, il n'y « a pas encore de paix ; il n'y en aura jamais entre « ces ennemis furieux qui ont rompu les liens de fa- « mille, qui, abjurant le charme naturel d'une affection « réciproque, se sont créés, pour ainsi dire, le triste, « l'éternel besoin de haïr. » Pour compléter l'instruc- tion et l'intérêt qu'offre ce recueil périodique, l'auteur rend compte, avec étendue, des ouvrages qui traitent de quelque question de législation. L'on y trouve l'analyse de deux ouvrages récents, sur *la puissance paternelle* et *le divorce, considéré au* 19.me *siécle.*

Ce journal, intéressant pour les lecteurs, est nécessaire aux personnes occupées de questions judiciaires, comme le tableau des opérations de commerce et du cours des changes est nécessaire aux négociants.

L'Egypte est rendue à l'empire ottoman, et déja tous nos Français reviennent dans leur patrie. Le général Rampon, membre du Sénat conservateur, est

Digitized by Google

arrivé à Marseille. C'est un des généraux qui ont commandé dans Alexandrie. Une partie des troupes du général Belliard a terminé avec lui la quarantaine. — On dit le général Abdoullahy J. François Menou arrivé aussi à Toulon.

La correspondance entre la république française et l'Angleterre est rétablie depuis le 1.er frimaire. Les lettres pour l'Angleterre partent tous les jours, et notamment les mardis et samedis (v. st.), de Paris pour Calais, d'où elles sont expédiées pour Douvres. Les lettres et paquets doivent être affranchis depuis le bureau du lieu de départ jusqu'à celui de Calais.

Le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, arrivé à l'Orient, a apporté des nouvelles du C. Pichon, commissaire-général des relations commerciales en Amérique. Il annonce au gouvernement qu'une grande division régnait entre les nègres à Saint-Domingue; que, par suite de ces divisions, Toussaint-Louverture avait suspendu la mise en activité de la constitution jusqu'à la réponse de la métropole; qu'un grand nombre d'habitants de Saint-Domingue commençait à craindre qu'on ne voulût les mettre en état de révolte contre la métropole. Toussaint-Louverture avait envoyé un agent à la Jamaïque pour acheter des esclaves noirs : le gouvernement anglais avait refusé d'avoir aucune communication avec lui. Quoique les Anglais à la Jamaïque ne connussent point encore les préliminaires entre la France et l'Angleterre, ils montrèrent leur indignation et la crainte que leur inspirait la fondation de ce nouvel Alger au centre de l'Amérique. Toussaint-Louverture avait enfin relâché l'agent Romme, qui venait d'arriver aux Etats-Unis.

Marie-Charles-Isidore de Mercy, évêque de Luçon, a donné sa démission. Dans la lettre qu'il écrit au pape, il s'exprime en ces termes :

« Je rends d'immortelles actions de graces à l'auteur de tout bien, qui nous traite avec tant de miséri-

Digitized by Google

corde, en exaucant le plus ardent de nos vœux, le triomphe de la religion catholique dans notre patrie. Ce ne sera pas quand nous devons remercier Dieu de l'avoir obtenu par vos soins, ou quand il nous le montre de si près, que nous regretterons les sacrifices qu'il a pu nous coûter, et que nous nous inquiéterons du sort qui peut nous être réservé. Satisfait d'avoir rempli un devoir que je tiens pour essentiel, je suis parfaitement tranquille sur l'avenir. Je sais que je n'ai été consacré évêque que pour l'utilité de l'église, et que, par ma consécration, je reste à sa disposition. »

C'est dans le même esprit que les évêques suivants ont aussi donné leur démission : François de Fontanges, archevêque de Toulouse; Etienne-André-François-de-Paule Fallot de Beaumont, évêque de Vaison; Pierre-Joseph de Lastré, évêque de Rieux; Claude-Marie Ruffo, évêque de Saint-Flour; Emmanuel-François de Beausset de Roquefort, évêque de Fréjus; Louis-Charles de Machault, évêque d'Amiens; Dominique-Marie de Santini, évêque de Nebbio, en Corse; Antoine-Eléonor-Léon Leclerc de Juigné, archevêque de Paris; Gabriel Melchior de Massey, évêque de Valence.

Le Lycée de Paris a fait, le 16 brumaire, l'ouverture de la sixième année de ses Séances littéraires, ou *Veillées des Muses*. Son nouveau directeur, le C. Gaston, est aussi homme de lettres. Cette circonstance ne peut qu'être très-favorable à cet établissement. Les Muses, du moins, feront leur veillée chez un ami. Le discours d'ouverture qu'il a prononcé se ressentoit de leur influence; il a été fort applaudi. Les gens de lettres se réuniront plus volontiers auprès d'un confrère. Le C. Bernardin-de-Saint-Pierre a donné l'exemple de l'empressement. Sa présence a produit dans l'assemblée la plus agréable sensation. Il a lu sans faste un morceau charmant; une simple anecdote d'un voyage en Silésie, embellie de grace et de naturel. On a reconnu l'auteur de *Paul et Virginie*, et des *Études de la Nature*. Des vers des CC. Kerivalan, Raboteau, Andrieux; un concert composé de morceaux du meilleur

Digitized by Google

choix, et exécuté par des amateurs des deux sexes d'un talent très-agréable, parmi lesquels on a remarqué, comme un modèle d'un goût parfait, le C. Nugent : tels sont les plaisirs variés qu'a offerts cette *Veillée* à une assemblée brillante et satisfaite. Un établissement qui réunit l'utile à l'agréable, des cours d'instruction, un cabinet de lecture, des bals et des veillées, telles que celle dont nous venons de rendre compte, mérite d'être encouragé et soutenu. On doit le desirer, et on peut le lui promettre.

Une *Consulta* extraordinaire est convoquée à Lyon, par la république cisalpine. Elle sera composée de notables des départemens, de membres de la *Consulta* ordinaire, de propriétaires, des députés du clergé, évêques ou curés, des députés des Académies et Sociétés savantes. L'objet de leur convocation est d'établir les bases de toutes les lois organiques, pour prévenir les dissentions qui pourraient empêcher ou distraire l'*activation* de la constitution, et donner au premier consul les renseignements qu'il pourrait desirer pour la nomination des membres qui devront former les trois colléges électoraux. Cette Consulte s'ouvrira vers la fin du mois. — On dit que le premier consul doit se rendre à Lyon.

L'ouverture de la troisième session du Corps législatif, annoncée dès le matin par des salves de canon, s'est faite à midi précis, le 1.er frimaire. « Jamais l'histoire, a dit avec raison le ministre de l'intérieur, n'a offert une époque plus brillante et plus heureuse. Mais si les conquêtes assurent la gloire et la puissance des peuples, c'est dans des lois sages que se trouve la source de leur prospérité. » On peut dire aussi que jamais une tâche plus grande et plus difficile n'a été imposée à des législateurs. Nous avons besoin de mœurs et de lois, et le peuple français, plus qu'aucun autre, recouvrera ses mœurs, si des lois fortes et dignes de lui secondent enfin les leçons de l'expérience et les vœux du plus grand nombre. Cette quinzaine n'a point encore offert de discussions; mais elles s'ouvriront in-

Digitized by Google

cessamment. Déja les premières lois du code civil ont été présentées, ainsi que les divers traités de paix conclus dans le courant de l'an 9 avec les Etats-Unis d'Amérique, l'Allemagne, la Bavière, la Russie, l'Angleterre, etc. Nous ferons connaître successivement les lois qui auront été rendues. — Le président du Corps législatif est le C. Dupuis de l'Institut national, et le C. Chabaud-Latour, président du Tribunat.

Une *Société libre d'émulation* vient de se former à Draguignan, département du Var. Son but est l'amélioration de l'agriculture, le progrès des sciences et le perfectionnement des arts. Elle a tenu sa première séance publique, le 16 vendémiaire, le jour même où l'on recevait à Draguignan la nouvelle de la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre; le deuxième anniversaire du jour où Bonaparte, arrivant d'Egypte, débarqua à Fréjus. Tout a concouru à l'intérêt de cette séance, présidée par le C. Fauchet, préfet du département. La société a proposé pour sujet d'un premier et d'un second prix, à distribuer le 16 vendémiaire an 11, les questions suivantes :

1.° Faire l'énumération des manufactures qui existent dans le département du Var, en indiquant l'état où elles se trouvent, le degré de leur importance, et les améliorations dont elles sont susceptibles.

2.° Faire connaître les établissements qui manquent dans ce même département, en désignant les lieux les plus convenables, et tous les moyens qui pourraient être employés pour assurer leur prospérité.

Le préfet de police prévient les habitants de Paris, qu'il a pris des mesures pour la destruction des chiens errants; il invite en conséquence ceux qui ont des chiens, à les tenir enfermés.

Les marchands forains et autres, fréquentant les halles et marchés, qui sont dans l'usage d'amener des chiens avec eux, les tiendront attachés sous leurs voitures.

On a enfin retiré ces inscriptions bizarres qui déshonoraient encore le frontispice des églises que le gou-

Digitized by Google

vernement a rendues à la religion. C'est un vestige de moins de nos folies révolutionnaires; c'est un gage de plus du retour des idées saines et vraiment philosophiques. Nous ne sommes plus au temps où une question sur le placement ou le déplacement des cloches effrayait les imaginations, et semblait menacer la révolution toute entière. Ces écriteaux à *la raison*, au *commerce*, au *génie*, ont disparu sans fracas, et ce n'était plus qu'une simple mesure de police et de bon sens.

INSTITUT NATIONAL.

Suite de la Séance publique du 15 Vendémiaire.

Nous n'avons encore rendu compte dans les N.os XXXIV et XXXV, que des travaux d'une seule classe de l'Institut. Mais aussi cette classe est celle des *sciences mathématiques et physiques*; c'est-à-dire, celle sans contredit qui renferme dans son sein, les hommes les plus distingués, et qui a le mieux soutenu la réputation du premier corps savant de l'Europe. Il nous reste à parler des deux autres classes, et nous serons courts comme l'est aussi la notice de leurs travaux.

Classe de Littérature et des Beaux-Arts.

Le C. Villars, associé, a lu un mémoire sur *l'endroit où Annibal et Bonaparte ont passé les Alpes*. Polybe, Tite-Live et Pline, qui ont décrit le passage du héros carthaginois, ne s'accordent pas sur le point qu'il a choisi pour l'effectuer. Les historiens modernes n'ont pas été plus heureux. Le C. Villars a examiné particulièrement la relation du judicieux Polybe, qui, contemporain d'Annibal, a constaté le fait sur les lieux mêmes. Il est certain qu'Annibal a remonté le Rhône et traversé les Alpes près des sources de ce fleuve. Ainsi il a dû passer par l'un des deux Saint-Bernards; mais lequel des deux a-t-il choisi? Il est vrai que la descente du petit Saint-Bernard est plus difficile, plus hérissée de montagnes, plus remplie de défilés étroits et de torrents fougueux que celle du grand Saint-Bernard. La Doire, qui vient de Courmayeur et de ces énormes glaciers qui, du côté

Digitized by Google

même du midi, couvrent plus de la moitié du Mont-Blanc, est une rivière forte et encaissée dans des rochers qu'il a fallu traverser. Mais alors, sans doute, il y avait des ponts, puisque les Romains exploitaient les mines de Cour-mayeu. Au reste, le C. Villars n'ose prononcer sur cette question; mais nos derniers neveux ne chercheront pas avec tant de peine sur le grand Saint-Bernard, les traces du passage de Bonaparte.

Jusqu'ici, on avait attribué à la fameuse éruption du Vésuve, qui eût lieu la première année du règne de Titus, et la 79.e de l'ère chrétienne, la disparition totale des deux villes *Herculane et Pompejes*; mais de nouvelles observations ont fait conjecturer au C. Dutheil, et lui ont presque démontré que ces villes ne furent englouties que lors de l'éruption arrivée en 471. S'il faut en croire *Marcellin*, les cendres que vomit le Vésuve couvrirent toute la face de l'Europe, et volèrent jusqu'à Constantinople. Il est très probable qu'Herculane et Pompejes disparurent à cette époque, sans qu'il en restât aucun vestige sur le globe. Les habitants qui eurent le bonheur d'échapper se réfugièrent à Nole, dans la Campanie, et à Naples. Il paraît encore que, dès la fin du 16.e siècle, on avait entrepris des fouilles à l'endroit où, vers le milieu du siècle dernier, on a découvert les antiquités précieuses du muséum de Portici; mais elles furent trop tôt interrompues et oubliées.

Le C. Dutheil a communiqué une notice de quelques objets d'antiquité, récemment trouvées à 200 pas de la petite ville d'Azai-le-Rideau, sur la rive gauche de l'Indre. En construisant des fossés, on ouvrit un cercueil où reposait *un jeune enfant*. A l'ouverture, l'action de l'air et le toucher le firent tomber en poussière. A côté, on trouva deux poignards, l'un en fer, l'autre en ivoire, à moitié dissous; une bulle d'or, imitant le gland du chêne, signe que portaient les enfants de famille patricienne; une bague toute en crystal de roche. On y a gravé deux béliers attachés à un char: un petit Amour, debout sur le char, les anime et précipite leur course; et plusieurs autres ouvrages également curieux.

Le C. Sicard a exposé une *théorie nouvelle de la conjonction* et du *que* français. On peut rapporter toutes les conjonctions à une seule, et celle-ci au verbe *être*, *le mot conjonctif par excellence*. De même que le verbe

Digitized by Google

être se trouve dans tous les verbes, la conjonction *et* se trouve aussi dans toutes les conjonctions.—Le *que*, suivant le même auteur, n'est ni un pronom relatif, ni un article conjonctif, ni un pronom conjonctif, ni enfin une conjonction. C'est un mot sans valeur dans sa racine. C'est comme un repos pour l'esprit. Ce repos indique ou l'objet de l'action du verbe qui précède le *que*, ou le sujet d'une seconde proposition, laquelle est, quant au sens, le complément de la première. Cette théorie ne peut manquer de répandre une grande lumière sur la difficulté grammaticale connue sous le nom de *que retranché*. On ne doit plus être étonné de ne pas retrouver dans la langue latine ce *que*, si commun dans la langue française. La même suppression se remarque dans la phrase anglaise, formée, comme la nôtre, de deux propositions, mais dont l'une est, comme en latin, l'objet immédiat de l'action de l'autre.

Le C. Mongez, toujours occupé de recherches sur le costume des anciens, a traité particulièrement de l'emploi qu'ils ont fait du chanvre. Il paraît que les Grecs ne l'ont cultivé que vers le commencement de l'ère vulgaire, qu'ils l'ont employé, ainsi que les Romains, pour la corderie et le calfatage; mais que ni les uns, ni les autres n'en ont fabriqué des toiles. Ces sortes de toiles, usitées depuis longtemps dans les contrées septentrionales de l'Europe, se répandirent vers le treizième siècle dans l'Europe moyenne et méridionale. Les débris de ces tissus, employés avec ceux des toiles de lin pour former le papier de chiffons, contribuèrent à la conservation des auteurs anciens; dont on effaçait les ouvrages, ajoute le C. Mongez, pour récrire sur le même parchemin des livres d'église et des traités de théologie.

On a lu ensuite la notice du C. Molé sur Lekain. Cette notice se distribue gratis chez le C. Pongens, quai Voltaire, n.° 10. La justesse des observations caractérise parfaitement un des meilleurs artistes du théâtre français.

Enfin le C. Ameilhon a donné connaissance d'un mémoire dans lequel le C. Petit-Radel s'est proposé d'établir deux points d'antiquité, dont il ne paraît pas qu'aucun savant se soit occupé sérieusement avant

Digitized by Google

lui; d'une part, l'époque où les grandes éruptions des volcans de l'antique Latium ont eu lieu; de l'autre, la découverte d'un genre d'architecture dont l'origine se perd dans la nuit des siécles. Il donne à cette construction le nom de *polygone irrégulier*, confondu mal à propos avec ce que Vitruve appelle l'*incertum*. Nous sommes forcés de renvoyer à la notice même pour les détails très-curieux, où l'auteur est entré sur ces deux points.

Classe des sciences morales et politiques.

Nous avons déja parlé d'un mémoire que le C. Toulongeon devait lire *sur l'esprit public*, de la vie et des vertus du général Caffarelli du Falga, dignement loué par le C. Dégérando; c'est à peu près, avec quelques aperçus sur la philosophie du célèbre Kant, tout ce qu'il y a eu de *morale* ou de *politique* dans les travaux de cette troisième classe. Du reste, le C. Anquetil a donné l'analyse de trois mémoires qui, en 1744, ont disputé la couronne, à l'Académie des inscriptions, sur cette question : *Quel a été l'état des sciences en France pendant les règnes de Charles VI et de Charles VII?* Le C. Dupont de Nemours a envoyé, des Etats-Unis d'Amérique, un mémoire sur *la théorie des vents*. Le C. Buache a lu des *éclaircissements géographiques sur quelques parties de l'intérieur de la Guiane, et spécialement sur le cours du Maroni*; le C. Daunou, un mémoire sur la *bibliographie*, nouveau genre d'enseignement établi dans plusieurs Ecoles centrales, et le C. Mercier, un mémoire sur la *néologie*.

La guerre avait suspendu la nomination d'*associers étrangers* à l'Institut national. Cette suspension devait cesser à la paix; et déja les différentes classes ont présenté pour candidats, MM. Herschell, Haydn, Klopstock, le comte de Rumpford, etc. etc.

Le C. *Heurtier*, ancien inspecteur-général des bâtiments du roi, remplace le C. Antoine, dans la classe de littérature et beaux-arts, section d'architecture.

Le collége de France a recommencé ses exercices le 1.er frimaire.

Digitized by Google

TABLE

Du second trimestre de la seconde année du

MERCURE DE FRANCE.

TOME SIXIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TABLEAU des environs de Naples et du Vésuve.— Fragment d'un poème inédit sur les sciences, par le C. *Chênedolé*, pages 3

Vers de *Voltaire*, à M.me de Florian. 5

Madrigal à Damon. idem

Enigmes, Logogriphes et Charades. 6, 85, 162, 246, 324, 405

Satires *d'Horace*, traduites en vers, par *P. Daru* (*Extrait*). 17

Fragment du poème inédit du CZAR PIERRE, par feu *Thomas*. 81

Vers adressés à J. Delille. 85

L'Univers, poème (*Extrait*). 87

Herbier moral, *ou* Recueil de fables nouvelles, par M.me *de Genlis* (*Extrait*). 110

Contes et poésies érotiques de *Vergier* (*Extrait*). 114

Vers de feu *de la Bletterie*, à M. le duc de la Vauguyon. 161

Vers de feu M. le comte *de Tressan*, à une jeune femme. 162

Fables nouvelles, en vers, par M.me *Jolliveau* (*Extrait*). 187

Le Dix-Huit Brumaire, ode, par le C. *Carion de Nisas*. 241

Vers adressés à Sophie ***, par le C. *Deguerle*. 243

Digitized by Google

A un vieillard dégoûté qui citait souvent les vers *de Sidney*. 246
Extrait du cinquième chant de la Pétréide, par *Thomas*.—Tableau de la France. 321
In festum Parisiis celebratum decimâ octavâ mensis brumarii, anno Reip. decimo. 322
Imitation. 323
Les Géorgiques *de Virgile*, traduites en vers français, par *J. F. Raux (Extrait)*. 325
Fragment du IV.e chant du poème de la Navigation, par *J. Esmenard*. 401

SPECTACLES.

Théâtre-Français. Défiance et malice. 42
—La Maison donnée. 202
—L'Anglais à Bordeaux. 284
—Andromaque.—Iphigénie en Tauride. 363
—Rentrée de M.lle *Vanhove*.—Le Cid.—L'Amant bourru. etc., etc. 365, 443
Théâtre de la République et des Arts. Mystères d'Isis.—Anacréon.—Ballet de Télémaque, etc. 120, 441
Théâtre de la rue de Louvois. Une heure d'absence. 202
— Début de M.lle *Pauline*.— Les Etourdis.—Les Conjectures. 367
Théâtre du Vaudeville. Café d'une petite ville, etc. 204, 447
Théâtre des Bouffons. Cantate en l'honneur de la paix. 367

VOYAGES.

Lettres sur le Portugal, publiées par *H. Ranque (Extrait)* 99, 239.
Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie, par *E. F. Lantier (Extrait)*. 105
Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, par *L. Ramond (Extrait)*. 343
Voyage en Italie de M. *l'abbé Barthelemy (Extrait)*. 419

HISTOIRE.

Politique de tous les cabinets de l'Europe, par *L. P. Ségur*, aîné *(Extrait)*. 7

Digitized by Google

Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, par *Goldsmith (Extrait)*. 31
Les Rudiments de l'Histoire, par *L. Domairon (Extrait)*. 36
De Bossuet, de Montesquieu et de Walter-Moyle. 164
Histoire de France, depuis la révolution de 1789, par le C. *Toulongeon (Extrait)*. 270
Les Trois Ages des Colonies, ou de leur état passé, présent et à venir, par M. *de Pradt (Extrait)*. 334
Histoire des Colonies anglaises *(Extrait)*. 425

ROMANS.

Ladouski et Floriska *(Extrait)*. 433

BIOGRAPHIE.

Vie des hommes illustres, de *Plutarque*; traduction d'*Amyot (Extrait)*. 37
Mort de M. de Vauvilliers, membre de l'Académie des inscriptions. 209
Notice sur le général Caffarelli Du Falga. 389

PHILOSOPHIE.

De la Vérité, par *Grétri (Extrait)*. 174
Récréations morales, par *Hékel (Extrait)*. 179
Conte écrit par *S. A. le Hospodar de Valachie*. 197
Du Divorce considéré au dix-neuvième siécle *(Ext.)*. 248

GRAMMAIRE.

Néologie, *ou* Vocabulaire de mots nouveaux, par *J. P. Mercier (Extrait)*. 25
Grammaire raisonnée, par *Ch. Panckouke*. 288

ÉTABLISSEMENTS D'HUMANITÉ.

Mémoires sur les établissements d'humanité, publiés par le C. *Duquesnoy*. 145
Institution des asiles, par le C. *Molin*. 303

ECONOMIE POLITIQUE.

Influence de la réunion de la Belgique sur le commerce de la France et de l'Europe. 65

Digitized by Google

Exposition de la saine doctrine monétaire *(Extrait)*. 428

ÉCONOMIE RURALE.

Questions proposées sur la *méthode des jachères*, et sur les *engrais*. 238

BEAUX-ARTS.

Annales du Musée, rédigées par le C. *Landon*. 63
Précis historique des productions des arts, par *le même*. 394
Monument en l'honneur du général *Marceau*. 147
Portraits gravés de plusieurs généraux français. 206
Prix distribués à la séance publique de l'Institut national, du 15 vendémiaire. 227
Formation de plusieurs collections de tableaux dans les départements. 238
Salon de l'An 9. 276, 357, 438
Monuments en l'honneur de BONAPARTE. 300

ARTS ET SCIENCES. — DÉCOUVERTES MODERNES.

Invention des *thermolampes*, par le C. *Lebon*. 239
Filtres pour purifier les eaux. 304
Magnétisme. 307
Galvanisme. 308
Nouveaux procédés pour blanchir le linge, pour fabriquer le papier. 395
Nouvelles substances minérales. — Traité de minéralogie du C. *Haüy*. 397
Expériences météorologiques du C. *Lamarck*. 398
Expériences sur l'action de l'air atmosphérique dans la respiration des animaux et la végétation des plantes. 398
Amélioration des laines en France. 400
Recherches sur la Vaccine. *(Extrait.)* 430

VARIÉTÉS.

Extrait du *Génie du Christianisme*, partie de l'Histoire naturelle. 38
Œuvres choisies de *Paradis de Moncrif (Ext.)*. 113

Digitized by Google

Discussion sur les ruines trouvées au bord de l'Ohio, dans l'Amérique septentrionale. 115
Détails sur l'auteur d'un poème anglais, *le Valet du Fermier.* 191
Nouvelle édition d'*Alfiéri*—figures d'*Homère*, dessinées d'après l'antique. 201
Lettres de Cicéron, traduites par l'abbé *Prevost*, nouvelle édition *(Extrait)*. 272
Nouveaux Mélanges extraits des manuscrits de M.me Necker *(Extrait)*. 407
Annonces 43, 125, 206, 287, 368, 448, 488

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

EMPIRE ottoman. 62, 240
Egypte. 63
Sept-Isles-Unies. 387
Colonies françaises. St-Domingue. 220, 387, 473
Angleterre. 139, 156, 209, 298, 382
Russie. 49, 217, 449
Suède. 58
Allemagne. 62, 369
Prusse. 372
Suisse. 61, 236, 289
Piémont. 60
Toscane. 139
République Cisalpine. 475
Cour de Rome. 139, 222, 298, 382
Espagne. 62
Portugal. 160, 214, 387
De l'état de l'Europe. 129, 209, 289, 369, 449

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Pages 64
Nouvelles mesures. 65, 236, 288
Exposition des jours complémentaires de l'an 9. 70
Fête du 1.er vendémiaire. 141
Fête du 18 brumaire. 377
Agents diplomatiques. 63, 145, 220, 298, 304
Nominations. 145, 301, 387
Ministère des finances. 146
La paix avec L'Angleterre. 139, 156, 220, 382, 473
La paix avec Le Portugal. 160
La paix avec La Russie. 217
La paix avec La Turquie. 218, 472
Arrêté qui charge un conseiller d'état de toutes les affaires concernant les cultes. — Nomination de Portalis à cette place. 221
Démissions des évêques de France. 139, 222, 298, 382, 473
Observations d'un Français réfugié en Angleterre, sur le bref du pape. 383
Sociétés littéraires et savantes. Institut national. — Séance publique du 15 v. an 10. 224, 305, 395, 477
Sociétés littéraires et savantes. Ouverture du Lycée républicain. 387, 434
Sociétés littéraires et savantes. Ecole de médecine. — Distribution des prix. 388
Sociétés littéraires et savantes. Lycée de Paris. 474
Société libre d'émulation : département du Var. 476
Règlement général du Prytanée français. 230
Bibliothéque nationale. 236
Nouvelles des Deux-Sèvres. 237
Sur l'intérieur de la France. 297
Arrêté concernant les congés. 302

Digitized by Google

Arrêté concernant l'organisation de la garde des Consuls. 386
Descente de huit Français dans le cratère du Vésuve. 302
Ouverture de la troisième session du Corps législatif. 385, 475
Congrès d'Amiens. 387
Exposé de la situation de la République. 456
Recueil des Causes célèbres, par *P. Lebrun*. 471

STATISTIQUE DE LA FRANCE.

Suite de la statistique du Mont-Blanc. 71, 147
Statistique du département des Deux-Sèvres. 311

ERRATA.

N.° XXXIV. Page 297, ligne 22, les causes honteuses de nos malheurs, *lisez*, les causes nombreuses; p. 298, lig. 20, Sousignon évêque de Sens, *lisez*, J.B. Marie Scipion de Roux de Bonneval, ancien évêque de Sénez; p. 299, lig. 34, Académie des sciences, *lisez*, Académie des inscriptions.

N.° XXXV. Page 344, ligne 33, et l'établit, *lisez*, et les établit; p. 329, après ce vers:

Rien ne peut a l armer saflerté naturelle.

ajoutez:

Sa croupe est arrondie; il est noir ou tigré,
Mais sa peau n'est jamais d'un blanc pâle et cendré.

p. 372, lig. 26, trop occupé à se garantir de sa propre constitution, *lisez*, trop occupé à garantir sa propre constitution; p. 400, lig. 29, la race des minéros, *lis.*, la race des mérinos.

Digitized by Google

ANNONCES.

SCELTA delle novelle morali di F. Soave fatta; dal *S. Ignasio Boccoli*, professore di lingua italiana,

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.
VIRG. Æneidos.

1 vol. in-12. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Moutardier*, libraire-imprimeur, quai des Augustins, n.° 28.

Ce recueil d'anecdotes intéressantes, choisies avec goût, et dans lequel l'auteur prouve qu'il possède à fond les principes de la langue italienne, convient parfaitement à ceux qui font une étude de cette langue.

MÉMORIAL, *ou* Journal historique, impartial et anecdotique de la Révolution de France, contenant une série exacte des faits principaux qui ont amené et prolongé cette révolution depuis 1786 jusqu'à l'armistice signée dans les derniers jours de l'an 8, dans lequel la chronologie a été scrupuleusement observée, et où l'on voit quantité de rapprochements curieux, d'anecdotes héroïques, nationales et satiriques, la plupart inédites, avec cette épigraphe :

Stupete gentes. Santeuil.

orné d'une gravure allégorique, par *P. C. Lecomte*, 2 volumes, in-12 de plus de 800 pages. On y a joint une table alphabétique des noms, des personnages et de leurs paroles remarquables. Prix, 3 francs pour Paris, et 4 fr. 60 cent. franc de port pour les départements. A Paris, chez *Duponcet*, libraire, quai de la Grève, n.° 34.

APOLLINEUM opus in gratiam alumnorum, à Musis collectum et editum, cui accessit prosodia latina, seu *manuductio ad Parnassum*, ad usum scholarum; auctore *J. S. J. F. Boinvilliers*, ex instituto gallico, è societate philotechnicâ, etc.; humanarumque litterarum professore. 1 vol. in-12.

Cet ouvrage est dédié au ministre qui est à la tête de l'instruction publique; il sera d'un grand secours aux professeurs qui n'auront plus de *matières* de vers à dicter à leurs élèves; ceux-ci y trouveront une prosodie plus

Digitized by Google

complète que celles dont on s'est servi jusqu'à présent, et un recueil de pièces de vers latins choisis, qu'ils traiteront à leur gré. Cet ouvrage se trouve chez le C. *Hocquart*, libraire, rue de la Harpe, n.° 239, et chez l'auteur, à Beauvais. Prix, 1 fr. 10 cent. relié, et 1 fr. 40 cent. par la poste.

JANUA linguæ latinæ reserata de J. Amos Comenius; revu et publié par *Ch. J. Lafolie*, avec une liste des mots qui pourraient ne pas se trouver dans le dictionnaire de Boudot, et cette épigraphe :

Omnia sponte fluant : absit violentia rebus.

Se trouve, à Paris, chez l'éditeur, rue Poissonnière, n.° 93; *Ballard*, imprimeur, rue J. J. Rousseau, n.° 14; *Nyon*, place des Quatre-Nations; *Colas*, place de Sorbonne; *Ponthieu*, au dépôt de librairie, rue de la Feuillade, près la place des Victoires.

L'ART de faire les eaux-de-vie, d'après la doctrine de *Chaptal*, où l'on trouve les procédés de *Rozier* pour économiser la dépense de leur distillation, et augmenter la spirituosité des eaux-de-vie de vin, de lie, de marc, de cidre, de grains, etc. suivi de l'art de faire les vinaigres simples et composés avec la méthode en usage à Orléans pour leur fabrication; les recettes des vinaigres aromatiques, et les procédés pour lesquels on obtient le vinaigre de bière, de cidre, de lait de vache, etc., par *Parmentier*, de l'Institut national; ouvrage orné de cinq planches, représentant les diverses machines et instruments servant à la fabrication des eaux-de-vie. A Paris, chez *Delalain fils*, libraire, quai des Augustins, n.° 29. An 10.

ŒUVRES complètes de Gessner, édition nouvelle, imprimée avec soin, ornée de 17 gravures avec portrait.

Six vol. in-8.°

Papier ordinaire..... 6 fr.
Papier fin..... 9
Papier vélin..... 15

Le même ouvrage in-8.° 9 vol.

Papier ordinaire..... 9
Papier fin..... 12
Papier vélin..... 24

Digitized by Google

Paris, 1801. Chez *Patris*, imprimeur; *Gilbert*, libraire, n.° 2, quai Malaquais, près le collége Mazarin.

MAPPEMONDE céleste, *ou* Exposition des principes astronomiques, relatifs au globe terrestre et à la connaissance générale du ciel. Application à ces deux objets, de diverses notions élémentaires de géométrie, d'optique, de perspective et de calcul; par J.-*Ch. Maclot*.

La mappemonde est le tableau perspectif de notre globe. L'art de représenter cette perspective est un des objets d'explication que présente la première partie de l'ouvrage. Suite de remarques sur les plus curieux phénomènes qui s'observent en mer. Développement des connaissances appartenant à ce qu'on appelle communément la Sphère. Dans la seconde partie, se trouve un tableau général des principaux groupes d'étoiles. Pratiques sur le globe céleste artificiel, qui apprennent à les reconnaître et à les distinguer dans le ciel. Supplément contenant une exposition particulière de notions de géométrie, suivies d'exemples de démonstrations géométriques, dont plusieurs pourront être remarquées comme ne se trouvant dans aucun de nos livres de géométrie, et ayant du moins le mérite de la nouveauté. Les principes qui servent de fondement au calcul numérique, et l'usage de ce calcul dans la géométrie pratique, sont ensuite mis sous les yeux. Un volume in-8.° avec figures. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. franc de port. A Paris, chez la veuve *Durand*, libraire, rue de l'Hirondelle, n.° 30, proche le pont Saint-Michel.

SALVADOR, *ou* le Baron de Mont-Belliard; traduit de l'anglais, de M.me *Croffts*, auteur du Château d'Ankervick, 2 vol. in-12. fig. Prix 3 fr.; et 4 fr., franc de port. Paris, l'an 10. Chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

VOYAGE forcé à Naples, par le C. M***. A Paris, chez *Desenne*, libraire, palais du Tribunat, n.° 2. Prix, 1 fr. 80 cent., et franc de port, 2 fr. 40 cent.

L'ELÈVE d'Epicure, *ou* Choix des chansons de L. *Philippon la Madelaine*, précédé d'une notice sur Epicure; suivi de quelques contes en vers. Prix, 1 fr. 85 centimes pour Paris, et 2 francs 25 centimes pour les départements. A Paris, chez *Favre*, libraire,

Digitized by Google

palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 220, et à son magasin, rue Traversière-Honoré, n.° 845. An 10.

OBSERVATIONS sur l'importance et les bases d'un code civil, par un citoyen du département de l'Indre. Prix 60 centimes. Chez *Grégoire*, libraire, rue du Coq, près le Louvre, n.° 135 *(bis)*; et *Thouvenin*, libraire, quai des Augustins, n.° 44.

LETTRES de M. de Fronsac, fils du duc de Richelieu, au chevalier Dumas, ou son histoire de quelques mois à la cour de Russie, publiée par V. R. *Barbet*, 2 volumes in-12. Prix 3 fr., et 4 fr., franc de port. A Paris, chez *Michelet*, imprimeur-libraire, rue Montmartre, n.° 224, entre la rue Mandar et la rue Ticquetonne. Les lettres non-affranchies ne sont pas reçues.

PRINCIPES de la Grammaire française, par l'abbé *de Condillac*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée sur ses manuscrits autographes, volume in-12 de 420. Prix 2 fr., et 3 fr., franc de port par la poste. A Paris, chez *Calixte Volland*, libraire, quai des Augustins, n.° 25.

CABINET du C. Campmas, ingénieur hydraulique. On y voit plus de soixante inventions nouvelles, d'un usage général. Elles sont toutes exécutées de la main du C. Campmas; les unes en grand, et les autres en petit volume. L'un de ces objets est le modèle d'un nouveau monument, disposé non-seulement pour remplacer la machine de Marly, mais encore pour faire jouer jour et nuit les superbes cascades de Saint-Cloud, et, en outre, faire mouvoir une manufacture immense de matières métalliques.

Ce cabinet ouvre tous les jours de deux à quatre heures, dans la Cité, n.° 46, dans la superbe salle du ci-devant chapitre Notre-Dame.

LE Tocsin maritime contre la prétention des rois d'Angleterre, à l'empire de la mer; par *Poncet de la Grave*, ancien magistrat, citoyen de Calais, par lettres d'honneur, ci-devant de plusieurs académies. Brochure in-8.° Prix 1 fr. 25 c., et franc de port, 1 fr. 50 c. A Paris, chez *Moutardier*, libraire, quai des Augustins, n.° 28.

On trouve chez le même, et du même auteur, l'His-

Digitized by Google

toire générale des Descentes faites, tant en France qu'en Angleterre, depuis Jules-César jusqu'à nos jours, avec des notes historiques, etc., etc., 2 vol. in-8.° Prix, 7 fr. 50 cent., et franc de port 9 fr.

LE Prisonnier à Londres, *ou* les Préliminaires de Paix, comédie-vaudeville en un acte, par les CC *Boutard* et *Beuchot*. — Se vend à Paris, chez *Barba*, libraire, palais du Tribunat, etc. An 10.

UN Mot sur tout le monde, *ou* la Revue de Paris pour l'an 10; almanach chantant, par les auteurs des Dîners du Vaudeville. A Paris, chez *Favre*, palais du Tribunat, etc. Papier ordinaire, 1 fr. 20 cent. Papier fin, 1 fr. 50 centimes.

MANIÈRE de bonifier parfaitement, avec facilité et économie, au moyen d'un appareil simple et solide, les mauvaises eaux à bord des vaisseaux de guerre et de commerce, ainsi que dans tous les pays. — Mise en usage dans la marine de l'état, vers la fin de l'an 8. — Invention présentée au gouvernement, en l'an 6, par le C. *James Smith*. — Suivent des considérations chimiques sur le procédé épuratoire et quelques autres systèmes analogues, ainsi que sur le dessalement de l'eau de mer, par le C. *Barry*, ancien commissaire général de la marine, et ordonnateur aux Colonies, l'un des fondateurs du Lycée républicain à Paris. In-8.° Prix broché, 1 fr. 50 cent., et 2 fr., franc de port par la poste. A Paris, rue de Thionville, n.° 116, près le Pont-Neuf, chez *Firmin Didot*. An 10—1801.

ESSAI sur la mégalanthropogénésie, *ou* l'Art de faire des enfants d'esprit, qui deviennent de grands hommes, suivi des traits physiognomoniques, propres à les faire reconnaître, décrits par *Lavater*, et du meilleur mode de génération.

« Les esprits superficiels et mon siècle m'appelleront
« peut-être un fou; mais je n'ambitionne recueillir
« dans la postérité que la voix du sage. »

Dédié aux membres de l'Institut national de France!!!

par *Robert le jeune*, des Basses-Alpes. A Paris, chez *Debray*, palais du Tribunat; et *Bailleul*, rue Grange-Batelière, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. An 10.

Digitized by Google

NOUVELLES expériences sur les contre-poisons de l'arsenic, par *Casimir-Renault*, médecin, etc. A Paris, chez *Croullebois*, libraire de la Société de médecine, rue des Mathurins, n.° 598, 1 fr. 25 cent. — 1 fr. 50 cent., franc de port.

INTRODUCTION à la science de l'économie politique et de la statistique générale; ouvrage élémentaire, particulièrement destiné aux personnes qui se livrent à l'étude de la politique et de la législation; par *Gabriel Leblanc*, défenseur officieux, membre de la Société des belles-lettres de Paris, etc. A Paris, chez *Renaudière*, imprimeur, rue des Prouvaires; *Rondoneau*, place du Carrousel, etc. 1 vol. An 9.

TRAITÉ de la sphère, avec l'exposition des différents systemes astronomiques du monde, et un précis des systèmes physiques de Descartes et de Newton; ouvrage enrichi de plusieurs planches, par *F. Robert*, géographe, de l'Institut de Bologne, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin; deuxième édition. A Paris, chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10, An 10.

TRAITÉ élémentaire de métaphysique et de morale, par M. l'abbé *de Lamblardie*, curé de la Rocheguyon. A Brunsvick, de l'imprimerie de P. F. *Fauche et compagnie*; et se trouve à Paris, chez *Leclere*, imprimeur-libraire, quai des Augustins. Prix, 2 francs, et franc de port, 2 fr. 75 centim. 1801.

VIE polémique de *Voltaire*, et Histoire de ses proscriptions, suivie de pieces justificatives; par G***, 1 vol. *in*-8.° de 450 pages, sur papier carré fin d'Auvergne. Prix, 4 francs pour Paris, et 5 francs 50 centimes, franc de port par la poste; papier velin, 8 francs et 9 francs 50 centimes. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

On reviendra sur cet ouvrage.

TABLE générale raisonnée des matières des cinq premières années, ou des trente-cinq premiers volumes de la Bibliothéque britannique, dont quinze de littérature, quinze de sciences et arts, et cinq d'agriculture, avec la table des auteurs cités dans le recueil. A Genève, de l'imprimerie de la Bibliothéque bri-

Digitized by Google

tannique. Et se trouve, chez *Manget* et *Paschoud*; et à Paris, chez *Magimel*, quai des Augustins. 4 fr. et 5 fr. 25. An 9.—1801.

NOTICE historique sur défunt Jacques-Denis-Antoine, architecte des Monnaies, membre de l'Institut national; par le C. *Lussault*, architecte. Pour Paris, 60 cent., et les départements, 75 cent.

DE l'amélioration des bois de charpente et de leur économie dans les constructions civiles. Pour Paris, 30 cent., et les départements, 35 cent.

Se trouve, au bureau du *Journal des Bâtiments civils, des Monuments et des Arts*, rue de Sève, n.° 1039, et chez les marchands de nouveautés.

ALMAZOR, *ou* le soldat du Liban, par *Augustin Lejeune*; 3 vol. in-12. A Paris, chez *Levrault* frères.

Il faut distinguer ce roman de tant de productions frivoles annoncées sous ce nom. L'auteur a de l'imagination; son style est souvent pittoresque, mais on pourrait lui reprocher d'avoir trop accumulé les événements, et de s'être quelquefois éloigné de la vraisemblance: il y a peut-être aussi un peu de prétention dans sa manière d'écrire. On ne saurait trop rappeler aux auteurs de roman, qu'on ne parvient à plaire dans ce genre, que par le naturel de sentiment et d'exécution: tout ce qui s'en éloigne refroidit nécessairement le lecteur. Malgré ces reproches, qu'on n'adresserait pas à l'auteur si son ouvrage n'était pas digne d'estime, on doit lui savoir gré du but qu'il s'est proposé, et des nombreuses recherches que son travail suppose.

C'est toujours vaincre une grande difficulté que de rendre l'instruction agréable. Almazor amuse, et ses lecteurs le suivront avec plaisir dans l'Egypte, dans la Syrie et dans la Grèce, pour observer ce que les siécles ont laissé de grands souvenirs sur cette intéressante portion du globe.

VUES, costumes, mœurs et usages de la Chine; par *Alexandre*, dessinateur attaché à l'ambassade du lord *Macartney*, gravés par *S. Simon*, d'après l'original publié à Londres, pour faire suite à la traduction française du Voyage du lord *Macartney*, imprimé chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, et à celle de *Van Blaan*.

Digitized by Google

Cet ouvrage sera composé de six livraisons, contenant chacune quatre planches avec explication, qui paraîtront de mois en mois, de sorte qu'à dater de la publication de la première livraison, l'ouvrage entier sera terminé dans l'espace de cinq mois.

Le prix de chaque livraison, imprimée sur beau papier, est de 3 francs, et de 3 francs 25 centimes, franc de port.

On en a tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. Prix, 5 francs.

A Paris, chez *Simon*, graveur, rue Saint-Jacques, n.° 77; et *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

L'exécution des quatre gravures composant la première livraison de cet ouvrage que nous avons sous les yeux, est extrêmement agréable. Les figures, les monuments, les accessoires sont traités avec un soin achevé. Si la suite y répond, comme on doit l'attendre des talents de l'auteur et des preuves qu'il en donne, nous aurons enfin une représentation aussi fidelle qu'agréable de la physionomie, des édifices, et des formes de la plupart des objets d'un peuple où tout est si différent de ce qui existe ailleurs. La plupart de ces objets sont ou nous paroissent bizarres; mais tout ce qui est bizarre n'est pas chinois, comme on pourrait le croire d'après tant de représentations, où l'on ne trouve que les caprices et les écarts de l'imagination des artistes. Ici tout est original: d'excellents dessinateurs étaient attachés à l'ambassade du lord *Macartney*. Les gravures anglaises sont d'une grande beauté, et celles-ci soutiennent avantageusement la comparaison avec elles.

LE MORALISTE de la jeunesse; par le C. *Girot*: 2 vol. in-18, de l'imprimerie de *Didot* jeune, Se vend chez *Onfroy*, libraire, rue Saint-Victor, n.° 3. Prix, pap. ord. broché, 3 fr., pap. vélin broché, 6 fr.

Fénélon, Bourdaloue, Masillon, Nicole, La Bruyère, etc.; Mesdames Sévigné, Maintenon, etc; Rollin, Marmontel, Laharpe, etc., etc., telles sont les sources où le C. Girot a puisé; le choix seul de ces auteurs est l'éloge de son goût et de ses inten-

Digitized by Google

tions. Son ouvrage n'est pas seulement le *Moraliste de la jeunesse*, il est celui de tous les âges et de toutes les positions de la vie. Mais il n'est pas aussi sûr que tout y *convienne également aux protestants et aux catholiques*, comme il l'aurait désiré. Ces sortes de *mezzo termine* sont dangereux pour un écrivain; et aussi l'auteur du recueil n'a pu toujours s'y tenir : par exemple, dans le chapitre de *la religion, de la foi* et *des livres saints*. Heureusement il a travaillé pour le plus grand nombre des lecteurs français. La partie typographique se recommande assez par le nom du C. Didot jeune.

TABLEAU historique et politique des opérations militaires et civiles de Bonaparte, premier consul de la république française, orné de son portrait; par *J. Chas*, de Nîmes, ouvrage dédié à Madame Bonaparte. A Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, quai des Augustins. An 10, 1801. 3 fr. pour Paris, et 4 fr. pour les départements.

Le même libraire vient d'acheter la propriété et toute l'édition de l'ouvrage annoncé dans un des derniers numéros, sous le nom de l'*ancienne Géographie universelle, comparée à la moderne; ensuite la Géographie ecclésiastique*, par *Joseph-Romain Joly*, auteur de la *Géographie Sacrée*. 2 gros volumes in-8.°, avec un atlas in-4.° de 18 cartes sur grand raisin. Prix, 18 fr. pour Paris, 24 fr pour les départements.

LE bonheur rural, *ou* Tableau de la vie champêtre, poème en douze livres et en prose; par *Joseph Rosny*, capitaine d'infanterie. 1 vol. in-8.°, avec deux jolies figures en taille-douce. Prix, pour Paris..... 3 fr.
Pour les départements, franc de port..... 4
Le papier grand raisin vélin, pour Paris.... 6
Pour les départements, franc de port..... 7
Le papier vélin in-4.°, pour Paris..... 12
Pour les départements, franc de port..... 13
A Paris. An 10. Chez *Poisson*, libraire, quai des Augustins, n.° 34.

ANALYSE des blessures d'armes à feu, et de leur traitement; par *Pierre Dufouart*, officier de santé supérieur, et chirurgien en chef à l'hôpital de Paris. 1 vol. in-8.° de 440 pages. Prix, 5 fr., et franc de port, 6 fr. 40 cent. Paris, *Charles Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10.

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google